LÉON ROCHES

Interprète en chef de l'armée d'Afrique,
Ancien secrétaire intime de l'émir Abd el Kader,
Ministre plénipotentiaire.

Dix ans à travers l'Islam

1834-1844

NOUVELLE ÉDITION

PRÉFACE ET ÉPILOGUE PAR E. CARRABY

PARIS

LIBRAIRIE ACADÉMIQUE DIDIER

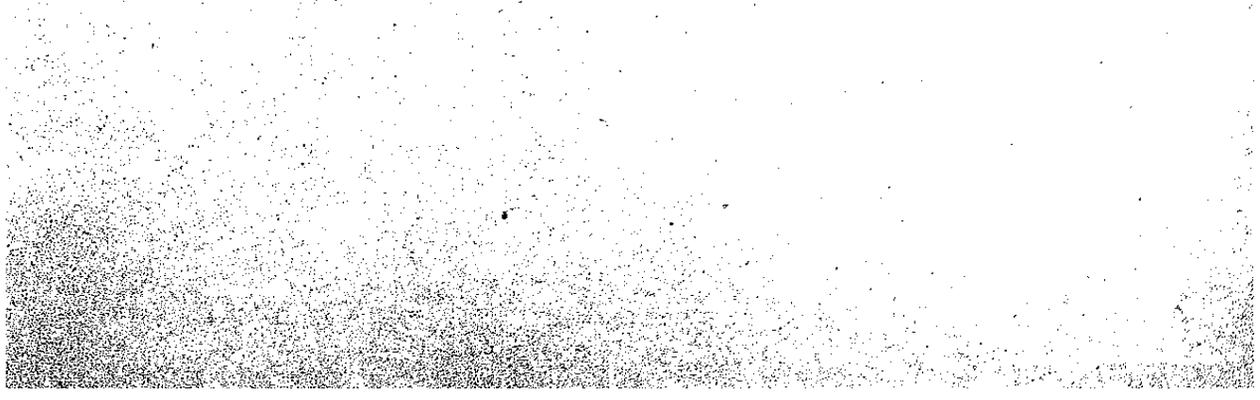
PERRIN ET Cie, LIBRAIRES-ÉDITEURS

35, QUAI DES GRANDS-AUGUSTINS, 35

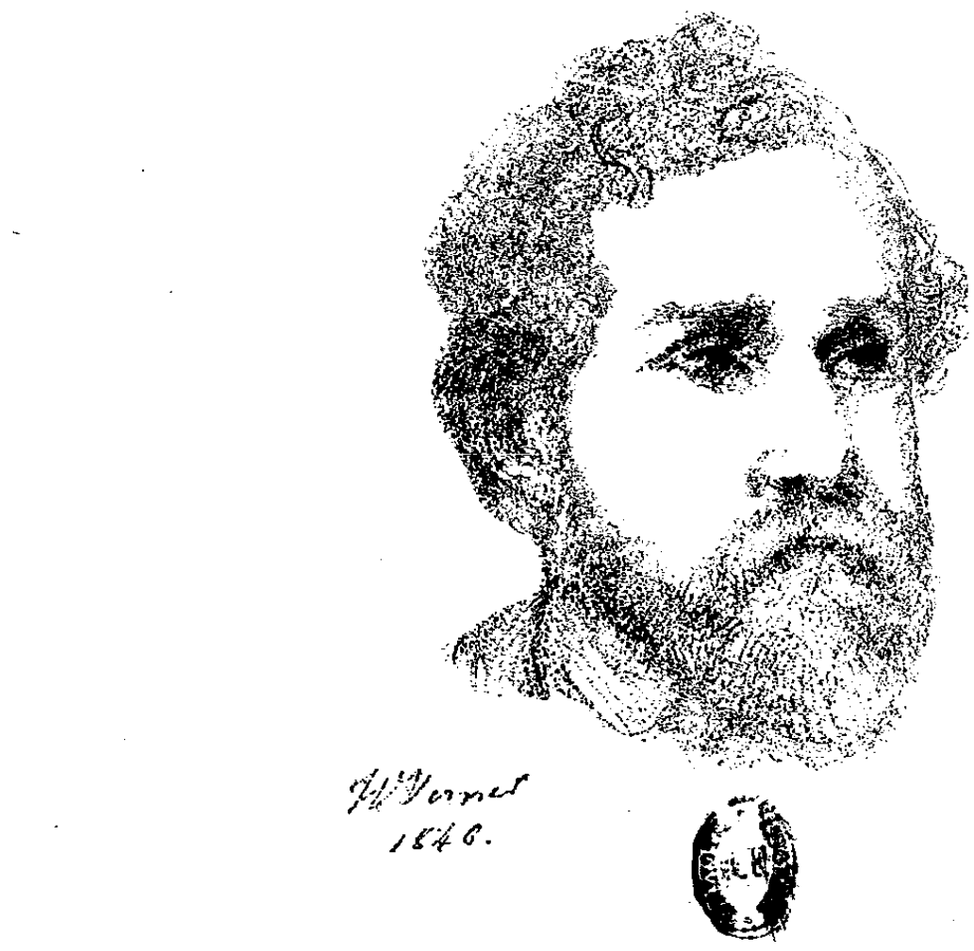
BIBLIOTHÈQUE R.F.

Dix ans

A travers l'Islam



Autres livres à télécharger sur le site
https://abbassa.wordpress.com



LÉON ROCHES

Dix ans

A travers l'Islam

1834-1844

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE R F IMPRIMÉS

PAR

LÉON ROCHES

Interprète en chef de l'armée d'Afrique,
Ancien Secrétaire intime de l'émir Abd el Kader,
Ministre plénipotentiaire.

NOUVELLE ÉDITION

PARIS

LIBRAIRIE ACADÉMIQUE DIDIER

PERRIN ET Cie, LIBRAIRES-ÉDITEURS

35, QUAI DES GRANDS-AUGUSTINS, 35

1904

Tous droits réservés.

PRÉFACE

Il y a dans le musée de Versailles des salles consacrées aux combats de l'armée d'Afrique. La France, dans une pensée de gratitude, a voulu que ces glorieux souvenirs fussent mieux qu'inscrits en lettres d'or et qu'il y eût, par des grands tableaux, une évocation de ces vieilles troupes obéissant à des chefs qu'elles auraient suivis jusqu'au bout du monde. Les noms de Bugeaud, de Lamoricière, de Changarnier ne sont pas seulement restés célèbres dans l'armée, ils sont populaires.

A côté de tels hommes, il y eut, dans une sorte de demi-ombre, des serviteurs passionnés pour leur pays et qui, en dehors des champs de batailles, ont rendu des services inoubliables. Léon Roches fut de ceux-là.

Patriote jusqu'au fond du cœur, il résolut, en 1836, de faire du plus redoutable de nos ennemis un allié et un ami de la France ; il se promit d'aborder et de convaincre Abd el Kader.

On ne peut se faire une idée du prestige de l'émir à cette époque. C'était pour les Arabes plus qu'un chef, un souverain ; c'était un prophète. Entouré d'une auréole mystique, il fanatisait les tribus. Sa vue les électrisait ; elles obéissaient à sa voix, à son geste. Doué d'un vrai

génie militaire, il faisait évoluer ses troupes guerrières avec une merveilleuse rapidité. On le croyait au fond du désert ; tout à coup il surgissait menaçant, à la tête de ses innombrables cavaliers !

En France, la renommée d'Abd el Kader était non moins grande qu'en Afrique. La légende s'en mêlait. On le disait capable tour à tour des sentiments les plus nobles et de colères allant jusqu'aux cruautés. L'Algérie dont nous avions entrepris la conquête, il voulait, par quelque moyen que ce fût, la soustraire à notre domination. Au récit d'obstacles qui se renouvelaient sans cesse, quelques politiques inquiets demandaient, même à la Chambre des députés, s'il ne vaudrait pas mieux abandonner un pays qui risquait de nous coûter si cher. C'est à ce moment que John Lemoine écrivit ce mot heureux : « La France est assez riche pour payer sa gloire. »

Mais nos armées tenues en échec, nos généraux presque désorientés, que pouvait-on faire, se demandait-on dans la période où, malgré un traité d'alliance qui venait d'être signé entre la France et Abd el Kader, chacun avait le sentiment qu'il ne s'agissait que d'une trêve et que la lutte allait reprendre ?

Léon Roches apparaît. Il veut être un ambassadeur secret, ne tenant que de lui seul ses pouvoirs. Tout le pousse vers cette mission d'audace. N'a-t-il pas, en vivant à Alger, étudié l'arabe qu'il sait parler et écrire comme l'indigène le mieux instruit ? Reconnaîtrait-on un Français sous le burnous qui le couvre et le turban qui le coiffe ? Il va jusqu'à changer de nom et se faire appeler Sidi Omar. Que lui faut-il pour cette expédition ? un seul serviteur. Il part. Les difficultés, les dangers

qui l'attendent sont plutôt un stimulant pour ce héros au regard tranquille. Rien ne l'effraie. Il exerce sur tous ceux qui l'approchent une sorte de fascination. Il était très beau. Sa force était celle d'un athlète. Il laissait loin derrière lui les cavaliers des grandes tentes dans l'art de dompter un cheval. Il n'aurait pu accomplir tant d'exploits prodigieux s'il n'avait été aussi merveilleusement doué au point de vue physique qu'au point de vue intellectuel. Les Arabes l'appelaient *lioune*. Ils s'imaginaient, a dit un de ses biographes, qu'on l'avait nommé Léon pour le comparer au roi du désert.

Roches avait poussé le déguisement si loin qu'on le croyait mahométan. Cette conversion apparente lui permit d'arriver jusqu'à la tente de l'émir. Mais les Arabes, que leur dévouement envers le grand chef rendait ombrageux, cherchèrent à empêcher toute influence de cet inconnu dont ils se défiaient. Ce ne fut qu'après de cruelles épreuves que les voiles se dissipèrent et que la grande âme d'Abd el Kader comprit la grande âme de Roches.

L'esprit d'Abd el Kader était des plus complexes. Caractère fougueux, mais politique profond, il savait se dominer. Tout ce qui avait un caractère de grandeur et de noblesse l'attirait. Il était très croyant : l'idée de Dieu emplissait son cerveau. Il se considérait comme envoyé pour remplir une mission sur la terre. Roches ne craignait pas devant Abd el Kader de parler de la France avec enthousiasme. Il vantait les bienfaits d'une paix qui proviendrait d'une alliance avec le peuple arabe. L'émir l'écoutait, et cherchait à comprendre notre civilisation.

Mais en 1840 les hostilités reprirent entre la France

et l'émir. La présence dans le camp de l'émir n'était plus possible pour Roches. Il ne voulut pas s'éloigner sans dire à Abd et Kader toute la vérité, dût cet aveu lui coûter la vie. Il n'hésita pas.

La scène fut terrible et grandiose.

Elle montre tout le courage de Roches en même temps que la magnanimité d'Abd el Kader.

Roches a décrit cette scène. Il déclare à l'émir qu'il est Français et chrétien. Il confesse hautement sa foi, comme un martyr marchant au supplice.

Si Abd el Kader n'eût pas été un grand caractère si son cœur eût été inaccessible à la clémence, s'il n'eût pas eu pour Roches autant d'admiration que d'amitié, s'il eût agi comme eût agi tout autre musulman, c'en était fait de Roches. Sur un signe, le bourreau serait entré dans la tente où avait lieu l'entrevue de l'émir et de Roches. L'exécution eût été immédiate.

Après avoir donné libre cours à sa colère, Abd el Kader fit entendre de terribles imprécations.

Il dit à Roches : Va t'en ! Que ton corps disparaisse de ma présence ! Puis il s'éloigna.

Il le laissa seul ! C'était lui laisser la vie.

Roches ne devait plus le revoir.

Plus tard ils se firent la guerre comme de nobles adversaires.

Plus tard encore, quand l'émir se soumit, une correspondance s'échangea entre eux. Abd el Kader ne cessa de témoigner à son ancien secrétaire la plus vive amitié et la plus grande admiration. Ces lettres sont publiées à la fin de ce volume.

A son retour au camp français, quelque cordiale que fût la réception du gouverneur de l'Algérie, Roches

éprouva une profonde tristesse. Une ombre s'étendait sur sa vie. Il craignait que son séjour chez l'émir fût mal interprété ; et nul n'était plus que Roches sensible à tout ce qui touchait à l'honneur.

L'amitié de Bugeaud imposa silence aux ennemis de Roches. Bugeaud en fit son collaborateur. Leurs longs entretiens roulaient de plus en plus sur la pacification de l'Algérie. Une des causes qui rendaient difficile cette pacification, c'était la conviction répandue chez les Arabes et acceptée par eux comme un article de foi que le Coran défendait aux mahométans tout traité avec les chrétiens. Comment détruire ce préjugé ? Il n'y avait qu'un moyen, c'était d'obtenir des chefs suprêmes de la religion musulmane une *fattoua*, c'est-à-dire une décision religieuse autorisant de pareils traités. Un seul homme était assez dévoué, assez habile, assez courageux pour obtenir cette décision. Il fallait aller à la Mecque. Deux Européens : un Anglais, un Italien, avaient pu y pénétrer ; jamais un Français.

Le voyage fut décidé dans le plus absolu secret entre le maréchal et Roches. Le maréchal lui remit, outre des lettres qui l'accréditaient près des consuls, l'argent nécessaire soit pour se rendre à la Mecque, soit pour lui ménager l'appui des autorités musulmanes. Quand le maréchal dit adieu à Roches, il ne put s'empêcher d'éprouver une vive émotion. Il n'espérait pas le revoir.

Roches revêtit de nouveau le costume arabe et de nouveau en apparence se fit musulman. Il alla étudier la théologie du Coran à Kairouan, en Tunisie, puis au Caire et se fit bien venir des disciples du Prophète. Après un long et pénible voyage, Sidi Omar entra à la Mecque comme pèlerin.

Il voit le grand sheik, il obtient la fameuse *fattoua*. On décide en conseil souverain que lorsqu'un peuple mahométan a résisté à l'invasion des chrétiens aussi longtemps que les moyens de résistance le lui ont permis, il peut traiter avec les chrétiens.

Qu'un auteur d'une puissante imagination, un de ceux qui ont la spécialité des voyages les plus fantaisistes entasse aventure sur aventure pour charmer, amuser ou étonner le lecteur, il n'arrivera jamais à composer un roman plus saisissant et plus émouvant que l'odyssée très véridique de Léon Roches.

Le séjour près d'Abd el Kader et le voyage à la Mecque sont les épisodes les plus dramatiques de la vie de Roches. Mais dans cette vie si extraordinaire, comme dans un drame bien fait, à travers les incidents les plus variés, l'intérêt augmente à chaque acte.

Après son séjour en Europe, des circonstances très étranges amenèrent Léon Roches à Rome. « L'homme s'agite, Dieu le mène », a dit Fénelon. L'ancien pèlerin de la Mecque, l'ancien secrétaire d'Abd el Kader fut sur le point d'entrer dans les Ordres.

Le Pape Grégoire XVI, les prieurs des grands Ordres ecclésiastiques apprécièrent la valeur intellectuelle de Roches et sa non moins grande valeur morale ; ils comprenaient que ce serait pour l'Église une force de plus. Le comte de Latour-Maubourg, ambassadeur de France, encouragea cette conversion.

Au sortir des dures épreuves qu'il avait surmontées avec tant de courage et d'intelligence, Roches ne pensait plus qu'à consacrer à Dieu les jours qui lui étaient réservés.

Le maréchal Bugeaud, averti, s'opposa nettement à

ce projet. Il rappela à Roches qu'il était interprète de l'armée d'Afrique, qu'il passerait devant un conseil de guerre s'il ne se hâtait de rejoindre son poste. Et il lui ordonna de se rendre sans délai à son quartier général.

La seconde partie de cette carrière si active se déroula près du maréchal Bugeaud. L'illustre gouverneur de l'Algérie en avait fait son confident. Les Arabes l'appelaient le porte-parole du maréchal.

Un général habile, ne doit pas seulement être un maître dans l'art de la stratégie et dans la tactique, il doit savoir ce qui se passe chez l'ennemi, en connaître les ressources, en deviner les pensées, au besoin se concilier certains concours des gens du pays. Pénétré de cette idée qu'un général pouvait être battu mais suivant le mot de Bossuet dans l'oraison funèbre du prince de Condé, ne devait jamais être surpris, Bugeaud se tenait toujours sur ses gardes.

Le maréchal donnait à Roches plein pouvoir pour la direction des affaires arabes. Il savait avec quelle habileté Roches se ménageait partout des intelligences. Sorte d'Eminence grise près du gouverneur, Roches pratiquait une politique habile qui n'était jamais désavouée. Grâce au concours secret des amis qu'il comptait dans les tribus, il obtenait des soumissions sans recourir à la force, approuvé, remercié, félicité par Bugeaud, qui avait en horreur les effusions de sang inutiles.

Fallait-il toutefois recourir aux armes, quand tout effort de diplomatie avait échoué ? Léon Roches abdiquait alors son rôle de négociateur : il prenait rang parmi les lieutenants du maréchal, il se montrait brave parmi les braves. C'est ainsi qu'il fut porté plusieurs fois à l'ordre du jour de l'armée et conquit sur le champ de bataille

le grade d'officier de la Légion d'honneur. On a une idée de sa personne fière et vaillante quand on voit le tableau historique d'Horace Vernet, la bataille d'Isly. Roches est dans l'état-major du maréchal.

Ce qui donne une si grande originalité à ses aventures, c'est que Roches n'était pas seulement entraîné par la passion des choses héroïques. Quelque chemin qu'il prît pour arriver à son but, ce but était toujours élevé. Les hommes d'action, les hommes de pensée, si différente que soit leur carrière, se rapprochent souvent dans une même persévérance, un même enthousiasme, un même dévouement. Le grand Pasteur qui apportait dans ses études physiologiques un génie si profond était aussi un poète quand, éclairé par cette flamme divine, par ce souffle indéfinissable qui inspire les grandes choses, il indiquait le mobile qui doit diriger dans la vie les hommes supérieurs. « Heureux, disait-il, « celui qui porte en soi un Dieu, un idéal de beauté, « et qui lui obéit, idéal de l'art, idéal de la science, idéal « de la Patrie. »

C'est cet idéal de la Patrie qui animait Léon Roches, qui lui a fait concevoir de grands desseins et qui lui a permis de les réaliser.

Roches a raconté comment il fut amené à écrire ses mémoires. Ce fut sur les instances de la famille du maréchal Bugeaud. Elle savait qu'il était impossible que Roches racontât sa vie sans raconter en partie celle du maréchal, tellement leurs existences étaient unies l'une à l'autre, tellement ils avaient travaillé en commun à la gloire de la France.

Les mémoires parurent sous le titre de *Trente-deux*

ans à travers l'Islam, en 1884. Nous avons cru devoir modifier le titre parce que Roches n'a écrit, en réalité, que dix ans de sa vie passée en Islam, bien qu'il ait eu le projet de raconter tout le reste de son existence en Orient et qu'il n'ait pu l'accomplir.

Essentiellement homme d'action, Roches n'appréciait l'action qu'autant qu'elle répondait à ses sentiments désintéressés et à ses grandes vues. S'il avait consenti à écrire sa vie, c'est parce qu'il ne pouvait se refuser aux pressantes instances dont il était l'objet et que c'était pour lui la touchante occasion d'honorer une mémoire qui lui était chère. Roches ne pensait jamais à lui. Il était écrivain sans s'en douter. Tout ce qui est spectacle, combat, est admirablement décrit par lui. Toutes les vues prises du camp d'Abd el Kader sont d'une vie extraordinaire.

Ce qu'il faut surtout louer sans réserve en lui, c'est sa sincérité absolue et son enthousiasme pour tout ce qui est noble, généreux, élevé.

Le livre de 1884 avait été lu et admiré. A la différence des auteurs qui sont toujours préoccupés de faire valoir leurs mérites littéraires, Roches avait cru que sa tâche était finie dès que son livre avait été publié.

Mais d'autres rappelaient souvent ces pages si françaises. Un prince, qui aimait et admirait celui qu'il appelait son vieux compagnon des guerres d'Afrique, un général et un écrivain dont la grandeur de la France fut le sentiment fixe, Henri d'Orléans, duc d'Aumale, se promettait d'écrire une préface pour une nouvelle édition de ce livre. La mort l'en a empêché.

Quelques biographies ont été écrites sur Léon Roches. Un homme dont l'esprit égale le cœur, M. Léon Paris,

eut même l'idée d'écrire un drame sur le héros de tant d'aventures. Quelle que soit la valeur de ces œuvres, elles ne présentent pas le même intérêt que les mémoires. Un jour que nous songions à rééditer ce volume, en supprimant seulement quelques développements sans intérêt aujourd'hui, mais en respectant avec scrupule ce style si personnel, si original qui donne l'impression de la vie même, un de nos généraux les plus éminents, un de ceux qui ont rendu le plus de services à notre pays, le général des Garets, nous disait :

« Roches est un homme admirable. Il a fait connaître, « un monde inconnu encore aujourd'hui, le monde de « l'Islam. Propager ses mémoires, c'est faire une œuvre « patriotique à laquelle on ne saurait trop applaudir. »

Ce ne sera plus seulement dans les conversations en Afrique sous la tente, que revivra le souvenir de Léon Roches. Il aura plus encore que l'hommage rendu à Tunis dont une des rues porte son nom, quelque chose de plus durable : le monument de ses propres œuvres gardera sa mémoire contre l'oubli.

S. Carraby.

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE
IMPRIMÉS

AVANT-PROPOS

(ÉDITION DE 1884)

Dès ma sortie du collège, j'ai pris l'habitude de noter chaque soir, sur un agenda, ce que j'ai fait et observé durant la journée. Ces notes très succinctes et incompréhensibles pour d'autres que pour moi, quand elles ont trait aux personnes, représenteraient, si elles étaient livrées à l'impression, de nombreux volumes.

C'est dans ce journal régulièrement tenu, pendant plus de cinquante années consécutives malgré les péripéties d'une vie singulièrement agitée, que j'ai trouvé les jalons qui m'ont servi à reconstruire mon passé. C'est là que j'ai puisé les éléments de ces récits qui intéressaient mes camarades, pendant nos soirées de bivouac, en Afrique, et qui bien souvent depuis, ont captivé l'attention du petit cercle de mes amis.

« Pourquoi ne publiez-vous pas vos mémoires ? » ne manquaient pas invariablement de dire mes bienveillants auditeurs, « en dehors de l'intérêt qu'offrirait le récit de vos aventures, il jetterait une clarté nouvelle sur des personnages et des faits qui appartiennent à l'histoire. N'est-ce pas un devoir pour vous de faire profiter votre pays de l'expérience des hommes et des choses acquises

par vous durant vos lointains voyages et les intéressantes missions que vous avez remplies ? »

De sérieux motifs s'opposaient à la réalisation du désir exprimé par mes amis.

Je me rendais d'abord parfaitement compte de mon inexpérience comme écrivain ; et ensuite il m'était impossible de me livrer à un pareil travail, absorbé que j'étais par les occupations et les préoccupations de mes missions en Algérie, à la Mecque, au Maroc, à Tunis et au Japon.

Lorsque, rentré dans la vie privée, j'ai trouvé les loisirs nécessaires pour relire mon journal et coordonner mes souvenirs, mes amis ont renouvelé leurs instances.

Mais, l'avouerai-je, en jetant un long regard sur mon passé, je l'ai trouvé si souvent en contradiction avec mes convictions actuelles que j'ai hésité à la pensée de mettre en lumière une période de mon existence dont je réprouve hautement aujourd'hui certains actes.

Et pourtant ne devais-je pas au soin de mon honneur, qui est celui de mes enfants, de rétablir dans leur parfaite exactitude ces mêmes actes qui, dénaturés par la malveillance, pouvaient donner lieu à des interprétations aggravant encore mes erreurs ? J'étais en proie à cette indécision lorsque le comte Henri d'Ideville vint, il y a un an environ, me trouver dans ma solitude pour solliciter de moi des renseignements sur le maréchal Bugeaud, dont il avait entrepris d'écrire l'histoire. Mieux que personne, je pouvais, pensait-il, lui donner des détails sur le chef qui m'avait honoré de sa confiance et de son affection.

Appelé ainsi à narrer les événements de la glorieuse épopée de l'Algérie, je retrouvai un peu de cette verve

qui animait autrefois mes récits. Sans cesse aux côtés et admis dans l'intimité du grand capitaine auquel la France doit réellement la conquête et la pacification de notre splendide colonie, je dus souvent dans mes souvenirs laisser entrevoir le modeste interprète que les Arabes appelaient « la parole du maréchal ».

M. d'Ideville parut charmé de mes narrations, et joignit ses instances à celles de mes amis qui m'engageaient à publier mes souvenirs. Ses encouragements me décidèrent, et je me mis à l'œuvre.

Un scrupule d'une autre nature faillit cependant changer ma résolution. En repassant dans ma mémoire les épisodes de ma jeunesse aventureuse, je fus frappé par l'invraisemblance de plusieurs situations, de plusieurs épisodes dans lesquels je me suis trouvé et des moyens pour ainsi dire miraculeux dont la Providence s'était servie pour m'en tirer.

On croirait en effet à un roman fait à plaisir, en lisant la relation de mon séjour auprès de l'émir Abd el Kader, de mon voyage à la Mecque, de mon arrivée à Rome et de mon retour en Algérie. Et cependant, ai-je besoin de l'affirmer ? j'ai dit vrai. C'est bien la Providence, je le répète, qui m'a miraculeusement arraché aux dangers qui, trop souvent, ont menacé ma vie et mes croyances.

Aussi ne résisterai-je pas au désir de citer ici les paroles que m'adressait une femme éminemment chrétienne, après avoir écouté la lecture de mon odyssée :

« Vous mériteriez les plus terribles châtiments célestes, me dit-elle alors, si, après les signes éclatants de la protection dont vous a couvert le Seigneur, vous vous écartiez de ses voies. »

Pendant les premières années de mon séjour en Algérie, j'entretenais une correspondance régulière avec un ami d'enfance, j'allais dire mon frère, M. M. de L. C'est grâce à ces lettres, conservées religieusement par sa famille, que j'ai pu raconter mes premières aventures avec cet accent de vérité et cette couleur locale qui forment l'attrait et le charme de semblables récits.

A part quelques passages trop intimes et trop personnels, j'ai transcrit littéralement les lettres écrites alors à mon ami sous l'impression des événements que je lui racontais.

Puisque je suis résolu à me présenter à mes compatriotes, je veux qu'ils me voient tel que j'ai été et tel que je suis. Ma personnalité est trop humble, sans doute, pour que j'aie l'orgueil de croire que le public prenne grand intérêt aux détails de ma vie privée. Ces détails, toutefois, ne sont pas inutiles, car tous ils initient mes lecteurs au caractère et aux mœurs intimes de la société musulmane, arcane dans lequel peu d'Européens ont pu pénétrer.

1884.

Léon Roches.

DIX ANS

A TRAVERS L'ISLAM

LIVRE I

ALGER

CHAPITRE I

Détails sur ma famille et mon éducation. — Répugnance à me rendre à Alger auprès de mon père. — Mon arrivée à Alger et mes premières impressions. — Braham-Reïs.

Je suis né à Grenoble, le 27 septembre 1809. J'eus pour marraine ma tante, madame Léon Champagneux, née Eudora Roland. Ce détail n'est point oiseux ; car on verra plus tard l'influence qu'exercèrent sur ma destinée les liens de parenté et d'affection qui m'attachèrent dès mon enfance à la fille d'une des plus saisissantes personnalités de la révolution de 1793.

Mon enfance s'écoula au clos de la Platière auprès de ma tante et marraine. Elle en avait hérité de son père Roland de la Platière, porté deux fois au ministère de l'intérieur par le parti girondin, et qui, après la mort tragique de sa femme, s'était suicidé pour assurer ses biens à sa fille.

Je commençai mes études au lycée de Grenoble et les

achevai au lycée de Tournon, où je fus lauréat du prix d'honneur.

Reçu bachelier en 1828, je suivi pendant six mois le cours de droit à Grenoble, mais mon ardente imagination ne pouvait se soumettre à une étude si contraire à mes goûts aventureux, et je me rendis à Marseille auprès de négociants, amis de mon père, qui avaient des relations avec l'Orient. Je fus chargé par eux d'une mission qui me fit parcourir la Corse, la Sardaigne et me ramena à Gênes.

Toucher la terre d'Italie à 21 ans, être ébloui par les magnificences d'une de ses plus belles cités et résister à la tentation de pénétrer plus avant dans le pays des rêves de tout jeune homme fraîchement imbu de l'étude de ses poètes et de ses historiens, c'était une détermination au-dessus de mes forces.

Je réglai les affaires dont m'avait chargé la maison de commerce qui m'avait confié cette mission et je parcourus l'Italie septentrionale.

Cependant mon père, qui avait été attaché aux services de l'intendance militaire lors de l'expédition d'Alger, et qui s'était établi dans notre nouvelle conquête pour s'adonner à des entreprises agricoles, mon père, dis-je, m'appelait auprès de lui. Mon concours lui était, me disait-il, indispensable pour mener à bonne fin ses essais de colonisation. Je résistai quelque temps à ses instances malgré mes instincts aventureux ; l'Afrique, loin de m'attirer, m'inspirait une sorte de répulsion ; c'est que des liens puissants d'affection me retenaient en Europe. Je dus pourtant céder aux instances réitérées de mon père et je m'embarquai à Marseille le 30 juin 1832.

Cinquante années se sont écoulées depuis le jour où, penché sur les bastingages du navire qui m'emportait, je voyais peu à peu disparaître les côtes de la France. Et pourtant, il me semble encore éprouver les cruelles sensations qui m'assaillirent alors. « Reverrai-je jamais « cette belle France, me disais-je, me serait-il encore « donné de presser sur mon cœur les êtres bien-aimés « dont la destinée me sépare. »

Et mes larmes coulaient abondantes. Et puis de tristes pressentiments m'assaillirent. Une sorte de double vue faisait passer devant moi les épreuves auxquelles j'allais être soumis ; mais j'étais jeune. Ces tristes impressions disparurent dès que je cessai de voir les côtes de la Provence, et, lorsque nous entrâmes dans le port d'Alger, je ne songeais plus qu'au bonheur de revoir mon père, dont j'étais séparé depuis quatre ans. Ici je copie les lettres que j'écrivais à mon ami M. de L. dès mon arrivée à Alger.

J'aurais préféré laisser dans l'ombre mes relations avec la jeune mauresque de Braham-Reïs, dont je parle dans ces lettres, mais elle a exercé une si grande influence sur ma destinée et s'est trouvée tellement mêlée aux événements de ma jeunesse, qu'il m'a paru impossible de supprimer les détails relatifs à cette liaison, qui a commencé par une idylle et s'est terminée, hélas, par un drame.

N'est-ce pas en outre un spectacle intéressant que celui de l'amour d'une musulmane et d'un chrétien conservé platoniquement pendant plusieurs années et demeuré constant à travers les plus terribles épreuves ? Et le récit de cet amour n'est-il pas une étude de mœurs qui rentre dans le cadre de mon livre ?

D'ailleurs, je le répète encore, c'est le jeune homme à folle imagination que je laisse parler.

Braham-Reïs, près Alger, 20 juillet 1832.

Mon cher ami,

Comment t'exprimer la joie qu'a éprouvée mon père en me revoyant ? Il m'avait laissé adolescent, il m'a retrouvé homme fait, j'aurai bientôt 23 ans et ma barbe et mes moustaches commencent *enfin* à pousser. Il te tarde, je le comprends, de savoir comment et quand je suis parti de Marseille et de connaître l'impression que m'a produite Alger ; m'y voici. Tu te souviens de ces deux sous-

lieutenants de cavalerie qui nous accueillirent si gracieusement sur le bateau à vapeur qui nous conduisit de Tain à Avignon, MM. Marion et Legrand [1] ; c'est encore avec eux que j'ai fait la traversée sur le beau brick marchand *l'Alcyon* où nous étions parfaitement installés et nous nous sommes rencontrés avec des passagers dont l'amabilité a contribué à l'agrément de notre traversée. Dans la matinée du douzième jour, après notre départ de Marseille, nous aperçûmes Alger qui se détachait en blanc sur un fond de végétation sombre ; et à une certaine distance je pouvais croire que nous étions en face d'une immense carrière de craie en forme de triangle dont la base est la mer ; mais en approchant je distinguais les forts, les murailles crénelées, les élégants minarets des mosquées et je fus ravi à l'aspect de ce célèbre repaire de forbans.

Une coïncidence curieuse me revint alors en mémoire. Tu dois te rappeler, sans doute, que chaque année on faisait tirer au sort par les élèves de rhétorique du lycée de Tournon les sujets de poésies qu'ils devaient composer et lire à la distribution des prix ; te souviens-tu que le hasard me désigna pour composer des strophes sur le sujet : « *La flotte française devant Alger*, » et m'entends-tu donner tout mon creux d'adolescent pour dire mon premier vers :

Tremble, Alger, de ton sort l'instant fatal arrive !

Oh ! que je suis loin déjà de ces souvenirs !

Le port, assez grand pour mettre à l'abri les bâtiments des corsaires des deys d'Alger, ne peut contenir qu'un petit nombre de navires, aussi s'occupe-t-on de l'agrandir.

[1] MM. Marion et Legrand sont arrivés successivement au grade de général de division.

Le général Legrand a été tué à la tête de la charge mémorable de la bataille de Sedan qui arrachait à l'empereur de Prusse cette exclamation : « Oh ! les braves gens ! »

Nous avons toujours été fidèles à l'amitié que nous nous étions réciproquement inspirée.

En débarquant, je fus désagréablement impressionné par la vue d'une troupe de portefaix indigènes, couverts de haillons, qui poussaient des cris gutturaux, que mon père me dit être le langage arabe, et qui se disputaient nos bagages. Après avoir parcouru le môle à l'ardeur du soleil brûlant, j'éprouvai une douce sensation en pénétrant dans la ville dont les rues étroites sont bordées de maisons dont les mocherabie [1] se rejoignent, de sorte que jamais un rayon de soleil n'y pénètre et qu'il y règne une douce et continuelle fraîcheur.

Mon père habite une campagne aux environs d'Alger, mais il possède dans la ville une maison mauresque où il passe la journée : c'est là que nous descendîmes. Nous entrâmes d'abord dans un grand vestibule dont les murs sont revêtus de faïences de couleurs jusqu'à hauteur d'homme. De là nous arrivâmes, par un élégant escalier, à une cour carrée, à ciel ouvert, pavée en marbre dont les murs sont revêtus, comme dans le vestibule, de faïences aux couleurs éclatantes. Huit colonnes torses, également en marbre, soutiennent une galerie qui règne sur les quatre faces du premier étage, galerie dont huit colonnes superposées à celles du rez-de-chaussée et reliées à hauteur d'appui par une balustrade en bois découpé à jour, servent d'appui à une corniche ornée d'arabesques.

Les portes et les fenêtres des appartements qui prennent jour et accès sur cette cour intérieure, sont en bois de mélèze sculpté, les fenêtres sont garnies de barreaux en cuivre. L'escalier qui nous avait conduits à la cour, continue jusqu'au premier étage et jusqu'à la terrasse qui sert de toiture et qui recueille les eaux de pluie que des conduits font descendre dans une vaste citerne solidement voûtée qui occupe, en dessous de la cour, l'espace compris entre les colonnes. J'ai tenu à te donner la description de cette maison parce que toutes les demeures mauresques d'Alger se ressemblent. Il y en a de plus ou

[1] Balcons grillés.

moins grandes, de plus ou moins ornées, mais la disposition est toujours la même.

Ces demeures, appropriées aux usages et aux mœurs des musulmans, ne prennent aucun jour à l'extérieur. Nul homme, avant la conquête, ne pouvait monter sur la terrasse, qui est exclusivement réservée aux femmes. C'est là qu'elles se promènent et où leurs esclaves étendent le linge.

Les chambres sont généralement étroites. Les plafonds sont faits avec des poutrelles ornées de peintures. Du reste, mon père étant en relation avec des indigènes appartenant aux plus riches et aux plus anciennes familles, j'aurai, je l'espère, l'occasion de voir l'intérieur des maisons mauresques habitées par des musulmans, et je ne manquerai pas de te faire la description de leur ameublement.

Depuis mon arrivée à Alger, tout m'étonne, tout m'intéresse, mais je suis encore ahuri et je ne sais pas t'exprimer mes sensations ni même te décrire tout ce que je vois, rien n'est encore classé dans mon esprit. Ce qui m'irrite, c'est de me trouver au milieu d'un peuple dont je ne comprends pas le langage, qui me paraît peu nous aimer, et dont on ne voit pas les femmes. Du reste je n'ai passé que cinq jours à Alger, et mon père m'a installé dans sa maison de campagne d'où je t'écris. Braham-Reïs, c'est le nom du Maure qui l'a vendue.

Cette habitation est ravissante, tu vas en juger.

A 3 kilomètres à l'ouest d'Alger s'ouvre une vallée dont les deux versants sont garnis d'une vigoureuse végétation. Des oliviers sauvages, d'immenses lentisques, des figuiers de Barbarie (*cactus*) et des aloès forment des haies impénétrables qui séparent les propriétés. Sur le coteau sud est construite une maison mauresque dont la blancheur se détache éclatante sur le vert aux nuances variées des orangers, des citronniers, des grenadiers et des néfliers qui l'entourent ; dans le fond de la vallée, des ormeaux, des platanes, des peupliers de Hollande et d'énormes oliviers sauvages entretiennent l'ombre et la fraîcheur.

Une source située à l'origine du vallon alimente de grands bassins destinés à l'arrosage et aux besoins domestiques. Cette maison, c'est un petit palais des contes des fées. La disposition est la même que celle de la maison de ville dont je t'ai fait la description, mais au lieu de huit colonnes elle en a seize, et les fenêtres au lieu de donner sur la cour intérieure, s'ouvrent sur la vallée ; non point de ces grandes fenêtres par lesquelles pénètrent le froid en hiver et le soleil en été, mais de jolies ouvertures dans l'enfoncement desquelles on peut s'asseoir, et dont les élégantes grilles, garnies de branches de jasmins, permettent de jouir d'un magnifique coup d'œil. Au premier plan, on voit les murailles crénelées qui bordent la colline contre lesquelles Alger s'appuie gracieusement et au second plan s'étend la mer vers laquelle s'inclinent les montagnes si admirablement découpées de la première chaîne de l'Atlas.

Sur la façade sud de la maison règne une galerie d'où on domine cette vue splendide, elle est soutenue sur des colonnes reliées par des ogives mauresques du style le plus pur. Tous les appartements sont pavés et tapissés en faïences colorées. Les plafonds sont en mélèze sculpté et les deux salles principales sont terminées aux deux angles de la galerie par deux coupoles octogones revêtues à l'intérieur de plâtre sur lequel sont gravés à une profondeur de deux à trois centimètres les arabesques les plus fantaisistes. Eclaire cet ensemble d'un soleil couchant qui teinte le blanc de rose, qui produit de longues ombres portées et qui semble embraser les flots de la Méditerranée, et tu pourras te faire une bien faible idée du spectacle ravissant auquel j'assiste chaque jour.

Mon père a acheté une bonne et forte mule qui convient mieux à son titre de papa (quoiqu'il n'ait que vingt et un ans de plus que moi) et m'a fait cadeau du cheval qu'il montait, un bel arabe noir qui se nomme *Kaddour*. Je vais bien souvent le caresser, et comme je monte depuis mon enfance, il s'est tout de suite aperçu, quand je l'ai enfourché, que je serais son maître.

Demain nous allons visiter les propriétés rurales que mon père et ses associés ont achetées dans la plaine de Mitidja et dans le Sahhel, et qu'ils font cultiver les premières par des Arabes, les secondes par des colons européens. Je t'écrirai à mon retour.

CHAPITRE II

Course dans la Mitidja. — Visite chez Mamma Nefissa. — Khadidja. — Elle est emmenée par ses parents.

Braham-Reïs, 15 août 1832.

« Je suis revenu émerveillé de ma course dans la Mitidja, mon cher ami. Cette plaine n'a pas moins de 4 lieues de largeur en moyenne sur une longueur de plus de 25 lieues. Elle est arrosée par une quantité de cours d'eau qui descendent des montagnes situées au sud et traversée par trois rivières, l'Harratch, le Mazafran et l'Oued-Djer. Elle est occupée par plusieurs tribus arabes sédentaires qui la labourent avec des charrues tout à fait semblables à celles que devait employer le premier agriculteur. Cette vaste plaine produit des céréales et du tabac très estimé.

Elle est parsemée de fermes entourées de beaux jardins d'orangers et de citronniers qu'on ne peut cultiver que dans les terrains arrosables. Une des propriétés de mon père, Nacef-Khodja, est située à 6 lieues environ d'Alger et possède un jardin de quatre cent cinquante orangers ou citronniers. Son étendue est d'environ 200 hectares. Celles situées dans le Sahhel[1] sont moins con-

[1] Partie du territoire d'Alger qui se compose de la série des vallées et collines comprises entre la Mitidja et la mer.

sidérables et moins fertiles. En France de pareilles étendues de terrain représenteraient une valeur de plusieurs millions. Ici, vu l'absence de main-d'œuvre, et en face de l'attitude hostile des Arabes, je crains bien que ces propriétés ne soient pour mon père qu'une cause de dépenses improductives, car lui et ses associés veulent cultiver, coloniser, disent-ils. Or, comme ils ne sont rien moins qu'agriculteurs, je redoute pour eux de cruelles déceptions. Dieu veuille cependant que je me trompe ! En tout cas, je vais seconder mon père dans cette honorable sinon lucrative entreprise. Nous vendrons la propriété que m'a laissée ma mère pour en consacrer le produit à la mise en culture de tous ces immeubles, Braham-Reïs compris.

Afin d'aider efficacement mon père, il faudrait que je pusse parler l'arabe et, non seulement je n'ai aucune sympathie pour une langue dont les sons gutturaux blessent mes oreilles, mais il n'y a ici aucun moyen de l'apprendre. Des signes énergiques remplaceront la parole. Et puis resterai-je dans ce pays si éloigné de ceux que j'aime, et si différent de notre belle France?

Braham-Reïs, 1er novembre.

Depuis ma dernière lettre, mon cher ami, je me sens gagné par le mal du pays, et vraiment, si je ne craignais d'affliger mon père, je le supplierais de me permettre de revenir en France. Mon concours lui est peu utile; et je ne vois ici pour moi aucun avenir.

J'ai pourtant passé quelques heures charmantes qui, en ce moment, me paraissent un rêve. Voici mon histoire :

Mon père, inquiet de ma tristesse et cherchant à me distraire, m'a forcé à aller visiter une mauresque, veuve de l'ancien ministre de la marine de l'avant-dernier dey d'Alger, dont la propriété occupe la partie du vallon qui est immédiatement au-dessus de Braham-Reïs. C'est

une femme âgée de soixante ans environ, qui a l'air tout à fait d'une grande dame et qui parle le langage *sabir*, mélange d'italien et d'espagnol, dont se servent les marins algériens et tunisiens dans leurs rapports avec les Européens. Cette langue ou plutôt ce baragouin, où tous les verbes sont invariablement à l'infinitif, est en usage dans tous les ports arabes de la Méditerranée. Ma mauresque a dû apprendre ce langage avec un des nombreux esclaves européens que possédait son mari, et dont un, me disait-elle avec une certaine émotion, appartenait à la noblesse de son pays. Les manières distinguées de la veuve sur les traits de laquelle on voit les traces d'une grande beauté, ses extrémités fines et délicates, ses attitudes mignardes, si je puis m'exprimer ainsi en parlant d'une femme de cet âge, tout indique qu'elle appartient à une race aristocratique et qu'elle a fréquenté intimement un Européen gentilhomme. Elle m'a accueilli tout d'abord avec une exquise urbanité et une parfaite bienveillance.

A ma seconde visite elle m'appelait *oul'di*, mon enfant. Ses récits m'intéressaient vivement, car ils avaient trait à la vie intérieure des grands personnages de la cour des deys.

Son habitation ressemble en grand à Braham-Reïs. Ce n'est donc que l'ameublement qui a fixé mon attention. L'appartement où elle m'a reçu a une coupole dans le genre des nôtres. Le pavé est recouvert d'épais tapis et les murs sont tendus, à sept pieds de hauteur, d'étoffes en brocart d'or ou d'argent ; des étagères sur lesquelles sont placées des armes de prix, des miroirs, de petites tables en ébène incrustées de nacre et d'écaille, des divans en soie, des coussins de diverses formes et de diverses grandeurs, enveloppés dans des housses en velours, forment l'ameublement de ce pavillon. Il y règne un jour tamisé à travers de petits croisillons en verres de couleur et on y respire les parfums les plus suaves, ambre et jasmin.

A mes premières visites, une vieille servante mau-

resque et une négresse apportèrent deux plateaux sur l'un desquels étaient rangés des findjal[1], placés sur des zerf[2] en or incrustés de rubis, et une cafetière en argent au long bec recourbé ; sur l'autre étaient des compotiers en cristal doré contenant des confitures parfumées au musc. Mon hôtesse, pour me faire honneur, m'avait d'abord fait apporter une vieille chaise Louis XV, sur laquelle j'étais obligé de me tenir en équilibre. Quand elle vit mon embarras, elle m'apprit à m'accroupir à la mode musulmane. Quelques jours après j'étais donc assis parfaitement à mon aise à côté de ma vieille amie quand la négresse servit le café, mais elle n'était pas seule. Derrière, portant un plateau s'avançait en tremblant une jeune fille, la tête tellement inclinée, que j'eus peine d'abord à distinguer ses traits. Un voile de gaze enveloppait cette apparition devant laquelle je restais un moment en extase. Sur un signe que lui fit mamma Nefissa[3], c'est le nom de mon hôtesse, la pauvre enfant m'offrit une tasse avec un embarras qui lui donnait un nouveau charme. Seulement alors, je pus non pas l'examiner, je tremblais moi-même d'augmenter son émotion, mais au moins regarder à la dérobée sa figure, sa taille et son costume. Elle paraissait avoir treize à quatorze ans. Son corps svelte, dont les contours étaient peu marqués, semblait onduler quand elle marchait. Elle portait un corsage sans manches en brocart vert et or qui s'agrafait à la hauteur de ses seins naissants, et qui laissait paraître à travers la gaze de sa chemise l'éblouissante blancheur de sa peau.

Une ceinture dorée, dont les bouts pendaient sur le côté jusqu'à terre, retenait de petits pantalons bouffants en brocart rouge qui serraient la jambe au-dessous du genou. Les jambes et les bras nus étaient ornés de bra-

[1] Petites tasses en porcelaine de Chine, sans anses.

[2] Espèce de coquetiers sur lesquels on présente la tasse de café afin qu'elle ne brûle pas ceux qui la tiennent.

[3] Maman petite âme.

celets en filigrane d'or. Les pieds nus également entraient à peine dans de petites babouches en velours noir brodé d'or. Quand elle osa lever les yeux sur moi, je constatai que ses yeux étaient grands, d'un bleu d'azur, surmontés de sourcils noirs parfaitement arqués et bordés de longs cils recourbés. Les lignes du front, du nez et de la bouche admirablement dessinés rappelaient le beau type caucasien. J'étais sous le charme. Elle vint en tremblant reprendre ma tasse, embrassa mamma Nefissa et se retira.

Je témoignai alors mon admiration à mon hôtesse et lui demandai qui était cette délicieuse enfant.

« C'est la petite-fille du ministre de la marine qui a succédé à mon mari, me dit mamma Nefissa ; sa mère est une géorgienne de race princière que le sultan de Constantinople lui donna encore enfant et qu'il a mariée à son fils tué à Sidi-Ferruch en combattant les Français. Elle a une intelligence bien au-dessus des jeunes filles mauresques. Sa mère, qui est également très supérieure aux femmes algériennes, a voulu lui donner une éducation plus sérieuse. Elle a appris à lire et à écrire en même temps que ses jeunes frères qui ont un professeur arabe ; elle sait déjà par cœur un tiers du Coran. Sa famille me l'a confiée pendant son séjour à la campagne, Khadidja (c'est son nom) n'avait jamais vu de chrétiens, m'a supplié de lui permettre d'entrer quand tu viendrais me visiter. Comme je t'appelle mon fils et qu'elle est encore une enfant j'ai permis cette infraction à nos usages. »

Pendant un mois environ j'ai continué mes visites à mamma Nefissa. Plusieurs fois encore j'ai revu Khadidja, mais je n'ai pu échanger avec elle la moindre parole. La veille de son départ, elle me paraissait triste ; nos regards nous ont fait réciproquement comprendre que nous aurions bien des choses à nous dire et que nous nous séparions à regret.

Mamma Nefissa est rentrée elle-même à Alger en me disant : « A l'année prochaine. » Reviendra-t-elle ? serai-je encore en Afrique ? Adieu.....

Du mois de novembre 1832 au mois d'août 1833, ma

correspondance avec mon ami offre peu d'intérêt. Je lis sur mon journal que, durant cette période, mon temps se passe à surveiller les propriétés de mon père. Je monte à cheval et je vais à la chasse au sanglier avec des officiers de chasseurs d'Afrique, camarades de Marion et de Legrand, mes aimables compagnons de voyage, devenus mes amis.

Je fréquente également de jeunes officiers de marine mes compatriotes et mes condisciples. Je ne m'occupe nullement de l'étude de la langue arabe et j'éprouve même une certaine répulsion pour les Maures d'Alger qui ressemblent si peu aux Arabes conquérants de l'Espagne dont je lisais les exploits avec tant d'admiration.

Je suis mécontent de tout et de moi-même ; la lettre qui suit expliquera les causes de ces fâcheuses dispositions.

Braham-Reïs, 16 août 1833.

Mon cher ami,

Je suis encore plongé dans un véritable spleen et en voici la cause : j'avais, je l'avoue, oublié mamma Nefissa et la belle Khadidja quand la négresse vint, il y a quinze jours, m'annoncer l'arrivée de sa maîtresse, notre voisine, et me dire qu'elle désirait me voir. Tu comprends que je ne fis pas attendre ma visite. J'eus un véritable plaisir à revoir et à embrasser cette charmante vieille qui elle-même me témoigna une affection maternelle.

Elle sourit finement quand, d'un air que je voulus rendre indifférent, je lui demandai des nouvelles de Khadidja. « Calme-toi, me dit-elle, elle va venir. » Elle vint en effet, mais elle n'apportait pas le café et elle s'assit modestement aux pieds de mamma Nefissa. Quel changement !

L'enfant était presque devenue femme, et quelle nouvelle expression dans son regard ! Quelle réserve dans sa tenue ! Elle ne me toucha même pas la main, mais

elle chargea sa vieille amie de dire à Lioune[1] (c'est ainsi qu'elle m'appelle) qu'il était très coupable de n'avoir pas appris un seul mot d'arabe pour causer avec elle. Mes visites recommencèrent ; j'éprouvais un charme indicible à contempler cette délicieuse créature.

Je sentais que nous étions tous deux animés de sympathies réciproques, mais l'ignorance complète de nos langages respectifs opposait un obstacle infranchissable à l'expression de nos sentiments.

Pendant le séjour de la jeune Mauresque chez mamma Nefissa, je revins un jour de la chasse atteint d'une insolation. J'eus plusieurs accès de fièvre violente pendant lesquels je délirais. Il paraît que je prononçais souvent le nom de Khadidja, au milieu de discours incohérents. Les domestiques qui me soignaient et auprès desquels la négresse de ma vieille amie venait s'informer de mon état, lui racontèrent cette particularité, dont elle s'empressa de rendre compte à ses maîtresses.

J'entrai bientôt en convalescence et quelle fut ma joie lorsque mon père vint m'annoncer que *Lella*[2] Nefissa et sa suite m'attendaient au salon. Toutes les visiteuses étaient voilées. Je pus voir toutefois des larmes humecter les beaux yeux de Khadidja quand j'arrivai pâle et chancelant. Pour la première fois elle vint me serrer la main.

Nos voisines ayant témoigné le désir de visiter notre habitation, mon père les accompagna. J'avais dans ma chambre une fort jolie lithographie enluminée qui représentait la Grèce. Elle était placée près du chevet de mon lit. Les Mauresques, en la voyant, s'écrièrent : « Voilà Khadidja, » et, en effet, il y avait quelque similitude entre cette image et la coiffure, le costume et l'aspect général de la jeune Mauresque. Lorsqu'elle prit congé de moi la pression de sa main fut plus accentuée ; nous étions, elle et moi, profondément émus.

[1] Les Arabes disent *Lioune* au lieu de *Léon*.

[2] Madame. *Lella*, Perle ; expression employée surtout à Alger quand on parle à une femme ; on dit également *Setsi*, diminutif de ma maîtresse, ma dame, féminin de *Sidi*, mon maître, monsieur.

Peu de jours après, quoique très faible encore, je me rendis à cheval auprès de ma chère voisine ; je la trouvai triste et préoccupée.

Je la questionnai avec angoisse : « Khadidja est partie, me dit ma vieille amie ; ses parents ont appris tes visites chez moi et celles que nous avons faites à Braham-Reïs, et ils l'ont emmenée malgré mes protestations sur l'innocence de vos relations. La pauvre enfant était bien affligée ; elle avait su que tu l'appelais dans ton délire, elle avait vu son portrait dans ta chambre, et elle est partie persuadée que Lioune l'aimait. Pauvre enfant ! je sais ce que c'est que l'amour, et j'ai subi les tourments de la séparation ; que Dieu lui donne du courage ! »

Cette nouvelle, tu le comprends, mon cher ami, me plongea dans une profonde douleur. J'y trouvais quelque soulagement en me rendant chaque jour auprès de mamma Nefissa, avec laquelle je m'entretenais de Khadidja ; mais elle aussi vient de partir, et de tristes pressentiments me disent que je ne les reverrai plus ni l'une ni l'autre.

Je suis découragé et ne rêve qu'aux moyens de rentrer en France. Adieu !

Reprise de mon journal :

Mon père, frappé de ma tristesse, dont il n'ignorait pas la cause, comprit qu'à mon âge les distractions auraient bientôt effacé le souvenir de ma jeune Mauresque.

Il me présenta au duc de Rovigo, alors gouverneur général de l'Algérie, à M. Genty de Bussy, chef des services civils, et à M. Cottin, maire d'Alger.

Je trouvai dans les salons de ces hauts fonctionnaires une société charmante où je fus accueilli avec tant de bienveillance que je les fréquentai assidûment. A cette époque le duc de Rovigo créa une garde nationale ; je fus nommé lieutenant de l'escadron de cavalerie qui accompagna plusieurs fois le général en chef dans les courtes expéditions qu'il dirigea dans la plaine de la Mitidja. La surveillance des propriétés de mon père

m'imposait, d'un autre côté, de sérieuses occupations. Les prévisions de mon père se réalisaient, ma tristesse avait disparu.

C'est à peine si je conservais le souvenir de ma rencontre avec la belle Khadidja, qui ne m'apparaissait plus que comme un rêve, lorsqu'une circonstance fortuite vint subitement changer le cours de mes idées.

CHAPITRE III

Je retrouve Khadidja mariée. — J'apprends l'arabe. — Je corresponds avec Khadidja.

Je reprends ma correspondance avec mon ami :

Alger, 12 mars 1834.

Mon cher ami,

Une révolution s'est soudainement opérée dans mes projets. Un puissant attrait me rattache à ce pays que je voulais quitter. Ecoute :

Il y a quelques jours, j'étais invité à dîner chez le président de la cour d'Alger. On se mit à table malgré l'absence d'une aimable convive, M^me^ R. de B..., née à Alep, où son père était consul général de France. Elle parle très bien l'arabe, et est admise, recherchée même chez les grandes familles musulmanes d'Alger. Quand elle entra on lui demanda la cause de son retard. « J'assistais à un mariage musulman, » répondit-elle. Chacun alors lui adresse des questions : Quel est le rang des époux ? La fête était-elle brillante ? La mariée est-elle jolie ?

Mme R. de B..., dont l'esprit observateur et le langage imagé donnent un double charme à ses récits, dépeint le luxe de la fête à laquelle elle vient d'assister; sans articuler aucun nom, elle dit que la mariée appartient à une des plus grandes familles d'Alger, qu'elle est très jeune et admirablement belle.

« Et l'époux est-il digne d'elle? » lui demande-t-on.

« Il appartient également à une grande famille, répond-elle; quoique plus âgé que sa femme, c'est un homme superbe, et pourtant la fiancée ne cache pas le chagrin que lui cause cette union. J'ai eu l'occasion de la voir assez souvent depuis quelques mois et c'est aux sympathies qui sont nées entre nous que je dois attribuer la confiance dont elle m'a donné la preuve en m'ouvrant son cœur.

« Oh! m'a-t-elle dit, pendant les quelques instants où nous sommes restées seules, tu sais que ce mariage m'est odieux, mais tu ignores encore le véritable motif de ma répulsion. Eh bien! sache-le donc, c'est que j'aime un autre homme et cet homme est un Français. Le premier jour où je l'ai vu il a pris possession de mon cœur. J'avais cru qu'il m'aimait aussi; je l'attendais, et Dieu m'est témoin que, pour le suivre, j'aurais abandonné famille et pays. Je pensais que les chrétiens savaient mieux aimer que les musulmans, mais c'était écrit. Je suis mariée, je ne le verrai plus! »

Savez-vous le nom de ce chrétien? demandèrent aussitôt les assistants. « Hélas! non, dit Mme R. de B..., la belle fiancée a refusé de répondre aux questions que je lui adressais à ce sujet. »

L'intérêt palpitant du récit de Mme de B... avait absorbé l'attention de tous les convives, de sorte que mon voisin seul s'aperçut de l'émotion qui m'envahit en entendant les paroles de la jeune mariée. Il était certain pour moi qu'il était question de Khadidja.

J'attribuai mon émotion à un malaise subit et, au sortir de table, je pus m'esquiver.

Comment, Khadidja m'aimait! Elle m'attendait! Elle

avait confiance en moi parce que, disait-elle, *elle croyait que les chrétiens savaient mieux aimer que les musulmans*. Que de sentiment, que de profondeur dans cette phrase ! Non, Khadidja n'est pas une Mauresque ordinaire, et moi je l'avais presque oubliée ! Et elle était mariée contre son gré, et j'étais cause du malheur de son existence, et je ne la verrais plus ! Alors, alors seulement, je compris que moi aussi j'aimais Khadidja. Mille projets traversèrent mon esprit bouleversé par cette révélation inattendue.

Ma première pensée fut pourtant d'aller auprès de mamma Nefissa, dont je parvins difficilement à découvrir la demeure à Alger. Elle fut touchée de ma douleur, mais elle s'efforça de me détourner du dessein que j'avais formé de pénétrer jusqu'à Khadidja, dessein dont l'exécution pourrait avoir, me disait-elle, les plus fatales conséquences. Dans l'état d'exaltation où j'étais, la perspective des plus grands obstacles n'était pas capable d'ébranler mes résolutions. Je promis toutefois à ma vieille amie de me conformer à ses conseils de prudence et lui demandai seulement de me procurer un professeur arabe. Il était évident que la connaissance de la langue que parlait Khadidja était la première condition de succès pour mes téméraires projets.

Mamma Nefissa, qui ne pouvait se désintéresser complètement d'une situation qu'elle avait fait naître, s'est empressée de m'adresser le professeur que je lui avais demandé. C'est un ancien secrétaire de son mari (ministre de la marine du dey). Il descend des Andaloux [1] qui se sont réfugiés à Alger et, quoique bon musulman, il est trop intelligent pour être fanatique.

Dès l'abord une sorte d'intuition nous attira l'un vers l'autre.

Malheureusement il ne sait pas un mot de français, et moi pas un mot d'arabe. Mais quand on veut !

[1] Les Arabes appellent l'Espagne *Bled El Endeleuss* (Andalousie) et les descendants des Maures d'Espagne Endeleus (Andaloux).

Je vais donc apprendre cette langue dont les sons frappaient si désagréablement mes oreilles ; cette étude à laquelle j'aurais dû me livrer, ne fût-ce que pour être utile à mon père, je vais l'entreprendre afin de satisfaire ma passion pour une femme que j'ai à peine entrevue.

Tu blâmeras ma détermination, mon cher ami, car tu as toujours écouté la voix de la raison. Tandis que celui que tu appelles *ton Léon* est, hélas ! presque toujours le jouet de la folle qui règne au logis. Adieu.

Alger, 2 juillet 1835.

Oui, mon ami, quand l'homme veut fermement, il peut. J'ai étudié l'arabe avec un tel acharnement qu'au bout de huit mois j'en étais arrivé à pouvoir échanger mes pensées avec mon professeur, qui me chérit d'autant plus que les émoluments que je lui donne représentent presque uniquement ses moyens d'existence.

Mes études ne se sont pas bornées, d'ailleurs, aux leçons de mon brave Abd el Razak ben Bassit (nom de mon professeur) ; j'ai fréquenté les cafés maures, j'ai assisté aux séances des kadhis (juges musulmans) et chaque semaine je vais chasser le sanglier avec les Arabes fermiers de nos propriétés. Tu devines que j'étais stimulé dans mes études par le désir qui me tourmentait d'entrer en relations avec Khadidja. Je voulais lui faire savoir que je l'aimais et, sans réfléchir aux conséquences de ma démarche, je fis part de ma situation à mon professeur. Son premier mouvement fut peu encourageant. Comment lui, mahométan, pouvait-il être le confident de l'amour d'un chrétien pour une musulmane ? Toutefois ces scrupules s'évanouirent moins encore devant son intérêt personnel, je dois le dire, que devant l'affection qu'il m'avait vouée. Il connaissait parfaitement la famille de Khadidja et celle de son mari et ne me cacha point l'impossibilité pour moi de pénétrer jusqu'à elle, car

jamais elle ne sortait et la demeure des personnages algériens, à cette époque, était gardée de façon à en rendre l'accès absolument impraticable. Le seul moyen à tenter pour entrer en relations avec mon amie était, suivant Abd el Razak, de m'adresser à la négresse qui avait été sa nourrice et qui l'avait accompagnée chez mamma Nefissa.

Mais comment arriver à cette négresse ? La femme de mon professeur fut bientôt mise dans mes intérêts. Elle rencontra cette négresse au Hammam et c'est chez elle qu'eut lieu ma première entrevue avec cette excellente créature, qui se nomme Messaouda, et qui est la confidente des secrètes pensées de sa jeune maîtresse. Elle fut touchée de l'expression si vraie de mon amour ; elle me dit le souvenir que me conservait Khadidja, mais, comme mamma Nefissa et comme Abd el Razak, elle me déclara qu'il lui était absolument impossible de me faire parvenir auprès d'elle. Elle me promit toutefois, de lui remettre quelques mots arabes que j'avais tracés bien incorrectement à son intention.

Le lendemain mon professeur m'apportait un billet écrit de la main de Khadidja et que Messaouda avait apporté à sa femme.

Depuis deux mois nous échangeons deux lettres par semaine. Quelles lettres que celles de Khadidja ! Quelle poésie dans la naïve expression de son amour ! Quel sentiment de douleur quand elle me parle de la fatalité qui nous sépare à jamais ! ! ! ! !

J'espère qu'un jour viendra où je pourrai, sans inconvénient, publier la traduction littérale de ces lettres[1] ; elles seront la révélation d'un amour conçu en dehors de nos idées civilisées. Amour platonique, sentiment chanté par les poètes à l'époque chevaleresque de l'Islam, mais inconnu aujourd'hui dans la société musulmane.

Malgré la surveillance rigoureuse à laquelle est sou-

[1] Ces lettres, que j'avais laissées à Braham-Reïs lorsque je me rendis auprès de l'émir, ont été brûlées par mon père qui n'en connaissait pas l'origine.

mise Khadidja, j'ai pu la voir sur la terrasse de son palais qui est voisine de celle de mamma Nefissa. Une rue nous séparait, mais les rues d'Alger sont si étroites que nos mains ont pu se rencontrer.

Ce n'est plus ma petite Khadidja de Braham-Reïs. C'est le type le plus parfait de l'odalisque qu'on rêve en lisant les *Mille et une nuits*. Et sa beauté était encore rehaussée par son émotion et la pudeur de son attitude. Pour la première fois j'ai pu lui adresser quelques mots en arabe.

« Que Dieu te récompense d'avoir appris ma langue, » me dit-elle en s'éloignant ; notre entrevue avait à peine duré cinq minutes.

Mais j'ai fait une découverte précieuse. Sur la terrasse de son habitation s'élève un petit kiosque mauresque qui domine tout le quartier à l'est de la Kasbah et d'où la vue s'étend sur la route qui, du fort des Tamarins, descend en serpentant jusqu'à Bab-Azoun.

De ce kiosque, où elle monte à la prière de l'Asser (heure où son mari s'absente pour aller à la mosquée), elle peut, avec une lunette d'approche, me voir passer à cheval sur cette route.

La première expérience a parfaitement réussi. Maintenant, je descends de cheval, je m'assieds à l'ombre d'un immense figuier, en dehors de la route, et, armé d'une excellente lunette, je vois distinctement mon amie dans son kiosque. Nous nous regardons à tour de rôle ; nous nous parlons, nous croyons nous entendre. Ce qu'il y a de certain, c'est que nous nous comprenons.

Je vois d'ici un sourire moqueur errer sur tes lèvres, mon bon et excellent ami. Tu ne peux croire que ton Léon soit possédé d'un amour platonique. Rien n'est plus vrai pourtant, et cet amour est mon unique préoccupation. Je rêve un avenir où Khadidja et moi serons réunis pour ne plus nous séparer. « C'est un rêve irréalisable, » me diras-tu. Eh bien ! je veux rêver, et ne veux pas être réveillé. Adieu.

CHAPITRE IV

Je suis nommé interprète traducteur assermenté. — Expédition dirigée par le général Clauzel pour installer un bey à Médéah. — Je l'accompagne. — Episode du capitaine Gastu. — Rentrée à Alger avec le désir de devenir soldat.

Le roi a envoyé en Algérie une commission chargée de s'enquérir de la situation de notre conquête et de rédiger un rapport indiquant les mesures à prendre pour la consolider et l'administrer.

Mon père a eu l'honneur de recevoir à Braham-Reïs quelques membres de cette commission et entre autres M. Piscatory et M. Laurence. (Ce dernier chargé spécialement de l'organisation de la justice.) Quelques personnages arabes assistaient à cette réception et j'ai servi d'interprète entre eux et les membres de la haute commission. Aux yeux de ces derniers je passe déjà pour un orientaliste. Si c'est ainsi que se font les réputations elles sont terriblement usurpées! Je ne me fais aucune illusion sur mon ignorance, et, pourtant, vu la pénurie des personnes sachant parler et écrire l'arabe et grâce à la bienveillance de M. Laurence, je viens d'être nommé interprète-traducteur assermenté. Mes fonctions consistent à traduire les titres arabes des propriétés acquises par des Européens et à interpréter les conditions stipulées entre les parties. Aucun contrat, entre indigènes et étrangers, n'est valable s'il n'a été passé en présence d'un traducteur-interprète assermenté.

Cette nomination m'impose des obligations que je ne pourrai remplir qu'en redoublant d'efforts et de travail. Mon excellent professeur et moi passons des nuits à déchiffrer de vieux titres arabes afin de me familiariser avec les termes de jurisprudence. — Ces fonctions sont fort lucratives, car en moyenne, mes traductions et mes vacations me rapportent plus de mille francs par mois. —

Mais tout ce que je gagne suffit à peine au service des sommes empruntées à taux usuraire par mon père, ses associés, pour continuer leurs entreprises agricoles où a déjà été englouti le produit de la vente de la propriété de ma mère.

La situation des colons est singulièrement compromise par les hésitations de notre gouvernement et par les fautes des gouverneurs de l'Algérie.

Telle est du moins l'opinion des hommes les plus sensés parmi les Européens et les indigènes. Je suis, jusqu'à présent, resté trop étranger aux affaires et à la politique pour me permettre de donner mon opinion personnelle : je me réserve de l'exprimer quand j'aurai acquis une connaissance plus approfondie de ce pays.

Le maréchal Clausel est nommé gouverneur général de l'Algérie. Les colons découragés reprennent confiance, car ils fondent de grandes espérances sur son habileté comme militaire et comme administrateur. Le nouveau gouverneur général va d'abord, accompagné de monseigneur le duc d'Orléans, venger l'échec de la Makta en chassant Abd el Kader de Mascara et de Tlemcen, puis il revient à Alger où j'ai l'honneur de lui être présenté par mon père, auquel il témoigne le plus vif intérêt.

J'ai saisi avec empressement cette occasion de prendre part à une expédition militaire, objet de tous mes vœux, et j'ai demandé à M. le maréchal l'honneur de faire partie de son état-major, en ma double qualité d'interprète et de sous-lieutenant de cavalerie dans la garde nationale.

Le maréchal Clauzel a bien voulu m'octroyer cette faveur dans les termes les plus bienveillants. Je suis au comble de la joie.

En demandant à faire partie de l'expédition de Médéah je n'ai pas été mû seulement par ma passion des aventures, mais par le désir d'acquérir de nouveaux titres à l'amour de Khadidja qui, comme toutes les femmes musulmanes lettrées, professe la plus grande admiration pour les hommes courageux. — Je lui ai donc fait part de la permission que m'a accordée le maréchal de l'ac-

compagner. — Voici la dernière phrase de la lettre qu'elle m'écrivit à ce sujet : « Tu es un homme, mon Lioune, et je suis fière de toi, agis en homme. Dieu te gardera, mais si ton heure arrivait, tu sais bien que celle de Khadidja aurait sonné. »

Le 29 mars 1836, le maréchal Clauzel partit d'Alger à la rencontre d'une petite armée formant un ensemble de six mille hommes environ. Il avait sous ses ordres le général Rapatel, le général Bro et le général Desmichels, celui-là même qui venait de faire un traité de paix avec le jeune émir Abd el Kader. Traité funeste qui, dit-on, nous aurait déconsidérés aux yeux des tribus arabes que nous aurions abandonnées à la vengeance d'Abd el Kader. Mais, à cette occasion encore, je me garde bien de donner mon opinion.

Plus tard, j'espère, je pourrai puiser à des sources certaines les renseignements qui me serviront à apprécier ce fait avec impartialité.

Je n'ai aucune notion sur l'art de conduire une armée, je ne puis cependant m'empêcher d'admirer la façon dont le maréchal fait manœuvrer les corps qui composent notre colonne, soit pour franchir les passages difficiles que nous rencontrons, soit pour repousser, sans retarder notre marche, les Arabes qui attaquent successivement notre avant-garde, nos flancs et notre arrière-garde.

Je laisse à des écrivains militaires le soin de raconter la partie technique de cette expédition de Médéah et l'action glorieuse qui nous rendit maîtres du col de Mouzaïa. Je cède pourtant à un sentiment d'amour-propre personnel en racontant ici l'épisode de cette campagne dans lequel j'ai eu la chance de jouer un petit rôle.

L'armée était engagée dans les passages de la montagne de Mouzaïa qui conduisent au col ; trois cents Aribes[1], commandés par M. Gastu, capitaine de spahis, étaient

[1] Nom d'une tribu de la plaine de la Mitidja dont les cavaliers étaient au service de la France.

chargés d'occuper un plateau qui dominait la route suivie par la colonne.

Cette troupe, peu solide par elle-même, avait à combattre des fantassins kabyles qui, se faufilant dans les broussailles et les accidents de terrain, leur tuaient du monde sans leur offrir l'occasion d'une charge efficace. Malgré les efforts du brave capitaine Gastu, ses cavaliers commençaient à plier; le maréchal ne prêta d'abord qu'une attention distraite à l'attaque des Kabyles qui lui semblait méprisable; des officiers d'état-major étant pourtant venus successivement lui dire que les cavaliers auxiliaires étaient sur le point d'abandonner le plateau qu'ils étaient chargés d'occuper, le maréchal se tournant vers le nombreux état-major qui le suivait : « Allons, Messieurs, s'écria-t-il, faites l'honneur à ces *pouilleux* d'aller leur couper la figure à coups de cravache, puisque ces misérables Aribes ne peuvent leur résister avec leurs sabres et leurs fusils. »

Le maréchal parlait encore que tous les officiers composant son état-major, au nombre de dix-sept, moi compris, s'élancèrent au galop vers le plateau que commençaient à évacuer les cavaliers du capitaine Gastu.

Mais les *pouilleux* que nous devions cravacher nous reçurent de façon à nous faire comprendre la nécessité de renoncer à ce genre de correction. Dans l'espace de quelques minutes, leurs balles avaient atteint plusieurs officiers de l'état-major du maréchal ou presque tous leurs chevaux. Nous avions à grand'peine rallié les auxiliaires qui abandonnaient lâchement leur chef, le pauvre capitaine Gastu, dont le cheval avait été tué et qui avait la mâchoire fracassée par une balle. Je l'aperçus au moment où il allait être entouré par l'ennemi. J'avais avec moi quelques Aribes moins lâches que les autres, nous chargeâmes les Kabyles, qui s'enfuirent et nous pûmes, à grand'peine, hisser le capitaine Gastu sur le cheval d'un cavalier qui venait d'être tué. Nous ne l'aurions certes pas ramené, pressés que nous étions par les montagnards, sans l'arrivée du lieutenant de Valabrègue

qui les chargea à la tête d'une compagnie du 63e d'infanterie. Je n'avais jamais entendu siffler de balles mais durant la demi-heure que dura cette affaire, le baptême fut complet. Mon cheval était blessé au cou. La balle avait traversé les parties charnues au ras de la crinière, et le noble animal n'avait pas semblé s'en apercevoir.

Quel bonheur, pour moi, d'avoir pris part à une action de guerre et d'avoir sauvé un homme !

Malgré son horrible blessure le pauvre capitaine Gastu, avec lequel j'étais en relations, me reconnut, ses yeux seuls purent me témoigner sa reconnaissance. Sa vie est encore en danger.

Le soir, arrivé au bivac établi sur les crêtes qui dominent le col de Mouzaïa, le maréchal eut la bonté de me féliciter sur ma conduite.

L'armée fut occupée pendant deux jours à pratiquer une route carrossable, depuis la ferme de Mouzaïa jusqu'au col. La moitié combattait tandis que l'autre moitié travaillait. La neige couvrait le sol et le froid était intense. C'est là où j'ai commencé à comprendre ce qu'on doit de respect et d'admiration à ces braves petits soldats qui souffrent et meurent sans autre mobile que le sentiment de l'honneur et du devoir accompli.

Le 4 avril, le maréchal me donna l'ordre d'accompagner en qualité d'interprète le général Desmichels qu'il envoyait à Médéah pour y réinstaller le bey turc Mohammed ben Hussein. Notre colonne se composait de toute la cavalerie, du 63e régiment de ligne et d'une 1/2 batterie d'artillerie de campagne.

Dans le rapport sur cette expédition, le maréchal accusait trois cents morts ou blessés. J'étais au nombre des officiers cités par lui à l'ordre de l'armée.

Le maréchal rentra en France le 14 avril pour aller défendre à la chambre les intérêts militaires et coloniaux de l'Algérie.

J'ai repris mes fonctions d'interprète assermenté, mais l'expédition que je viens de faire a fait naître chez moi des aspirations militaires et je ne rêve qu'aux moyens

d'entrer dans la noble carrière des armes. J'ait fait part de mon désir au colonel Marey qui m'a donné les plus bienveillants encouragements.

Ai-je besoin de dire que Khadidja a été la première informée de mon retour à Alger, et que je suis allé rendre visite à mamma Nefissa, qui m'a promis de redoubler d'efforts afin de m'aider à surmonter les obstacles qui m'ont empêché jusqu'à ce jour d'arriver auprès de mon amie.

CHAPITRE V

Je parviens auprès de Khadidja. — Enlèvement de Khadidja par son mari. — Projet de la suivre. — Je décide de me rendre auprès d'Abd el Kader. — Je feins d'être musulman.

Je retrouve dans ma correspondance avec mon ami la lettre que je lui adressais peu de jours après ma première entrevue avec ma belle Mauresque.

Alger, mai 1836.

Mon cher ami,

Mamma Nefissa a tenu sa promesse. Le mari de Khadidja ayant été forcé de se rendre à la propriété qu'il possède dans la Mitidja, j'ai pu, grâce à ma vieille amie et à Messaouda[1], m'introduire dans son palais. Ce serait, il me semble, une profanation de te faire le récit de notre entrevue. Ce que je veux te raconter, c'est la scène à laquelle elle a donné lieu, scène éminemment drama-

[1] La négresse qui a été la nourrice de Khadidja.

tique, qui m'a fait comprendre comment la passion peut dicter un crime dont la pensée seule fait horreur lorsqu'on est de sang-froid. Ma main tremble, mon cœur se glace au souvenir de cette heure terrible.

J'étais dans la chambre de Khadidja, Messaouda venait de nous quitter et nous étions en contemplation l'un devant l'autre, car nous nous aimions sans pour ainsi dire nous connaître, lorsque retentirent, dans le silence de la nuit des coups violemment frappés à la porte du palais.

« C'est mon mari, me dit Khadidja d'un air consterné. Dieu réprouve notre amour. Fuis, car il te tuerait. »

Au même instant Messaouda entrait épouvantée et disait à voix basse : « Sidi ! Sidi ! c'est mon maître ! »

« Fuis, me dit-elle à son tour, je puis te faire évader avant d'aller lui ouvrir. »

— « Moi fuir ! m'écriai-je, abandonner Khadidja ! jamais ! Veux-tu me suivre ou mourir ? » dis-je à mon amie terrifiée.

— « Je le veux, » me répondit-elle simplement.

Messaouda comprenant à notre attitude que notre résolution était inébranlable se tordait de désespoir. Les coups redoublèrent. Sa maîtresse lui ordonna d'aller ouvrir. Elle sortit chancelante. Je portais le costume arabe. Je quittai mes burnous qui auraient gêné mes mouvements, je préparai mes armes, un pistolet et un poignard. Khadidja avait rejeté loin d'elle, les diamants, les perles et les bijoux dont elle était parée ; elle s'était enveloppée dans un haïk et se tenait debout, pâle mais ferme, à mes côtés.

Pensais-je en ce moment à l'horreur de tuer un homme, un homme dont je violais le domicile, dont j'outrageais l'honneur...

Non, je ne pensais pas. J'étais fou...

On monte, les pas sont précipités, la porte va s'ouvrir. Ma pauvre Khadidja se presse contre moi, je suis prêt à frapper... Messaouda entre et nous crie : Sêlêmet, sêlêmet[1].

C'était simplement mamma Nefissa qui, anxieuse de

[1] Salut dans le sens de cessation du danger.

savoir si j'avais pu pénétrer dans le palais de Khadidja, avait envoyé prendre des nouvelles auprès de Messaouda.

Ce drame, tourné au comique, ne m'en a pas moins laissé une impression ineffaçable. Il a en outre augmenté, si c'est possible, l'amour que j'ai voué à Khadidja, car il m'a fourni l'occasion de mesurer son courage et la profondeur de son affection ! J'ai longuement causé avec elle et ai pu pénétrer ses plus secrètes pensées.

Il y a dans son caractère une telle loyauté qu'elle a horreur de recourir au mensonge pour me recevoir. Elle aurait tout sacrifié pour être ma femme. Je vois qu'elle a honte d'être ma maîtresse. « Ah ! pourquoi ne m'as-tu pas enlevée avant mon mariage, me dit-elle. Dieu ne me permet pas de jouir d'un amour coupable... »

Ici, il y a encore une lacune dans ma correspondance.

Durant l'année qui a suivi ma première visite à Khadidja, je continue à remplir mes fonctions de traducteur-interprète assermenté. Je fais de fréquentes courses dans la plaine de la Mitidja soit pour chasser, soit pour surveiller les propriétés de mon père. Dans ces exercices je revêts presque constamment le costume arabe.

C'est bien rarement et au péril de ma vie que je parviens à m'introduire chez Khadidja dont le mari a conçu des soupçons, et m'a dressé des embuscades où j'ai failli périr plus d'une fois.

Je pressentais une catastrophe. Voici la lettre dans laquelle je faisais connaître à mon ami les événements qui m'ont décidé à quitter Alger, et à aller offrir mes services à Abd-el-Kader.

Alger, 2 mars 1837.

Mon cher ami,

Ma dernière lettre te racontait ma première visite dans le palais de Khadidja et la scène tragique à laquelle avait donné lieu l'inquiétude de mamma Nefissa au sujet de notre entrevue.

Aujourd'hui, hélas ! c'est le cœur brisé que je t'écris. Ma pauvre amie n'est plus à Alger. Son mari l'a enlevée à sa mère chez laquelle ils demeuraient. Mamma Nefissa, d'autant plus désolée, qu'elle sent peser sur elle la responsabilité de cette catastrophe, m'a donné cette affreuse nouvelle. Plus de huit jours se sont écoulés depuis l'enlèvement de Khadidja qui a eu lieu pendant la nuit et on ignore complètement la direction prise par son mari.

J'ai fait part de mes angoisses à mon ami sincère Sidi Mohammed, fils d'Omar pacha. Il m'a promis de découvrir la trace des fugitifs, car tu l'as déjà pressenti, je suis décidé à suivre Khadidja ; c'est moi qui ai causé son malheur, je ne dois pas l'aggraver en lui donnant lieu de croire que je l'oublie. En quelque lieu qu'on l'emmène, j'arriverai à elle, et je la ramènerai à sa mère.....

J'en étais à ce passage de ma lettre, quand on m'annonça la visite de mon ami Sidi Mohammed. Il venait de recevoir une lettre de son frère qui lui apprenait que Sidi... était arrivé avec sa femme à Milianah où il possède d'importants immeubles, et qu'il s'était installé dans une maison voisine de la sienne. « Dis à notre ami qu'il tranquillise son âme, écrit Sidi Omar à Sidi Mohammed, notre mère vénérée, à qui j'ai dû expliquer l'intérêt que Lioune porte à Lella Khadidja, veillera sur elle et remplacera la mère qu'elle a laissée à Alger. »

J'ai profité des bonnes dispositions de mes amis pour faire parvenir une lettre à Khadidja, par l'entremise de la fidèle Messaouda qui est allée la rejoindre à Milianah.

La pauvre enfant succombe sous le poids de son infortune, elle ne peut supporter l'existence loin de sa mère et de sa famille. Ma lettre l'a un peu réconfortée.

« Je prends courage, me répond-elle, en songeant que ton cœur m'appartient, que tu veilles sur moi et que tu ne m'abandonneras pas. Ne dis pas que tu es cause de mon malheur, toi la joie de mon âme. C'était écrit. Ce qui m'attriste c'est la douleur de ma mère. Oh ! mon Lioune, dis-moi que tu me ramèneras dans ses bras... »

Non, non, je ne l'abandonnerai pas, ma Khadidja bien-

aimée. Mais comment aller à elle ? Milianah est au pouvoir d'Abd el Kader, l'ennemi de la France. Pénétrer sur le territoire soumis à sa domination serait un acte de trahison. Et d'ailleurs, la situation de mon père n'est pas la moindre de mes préoccupations. Si je l'abandonne, les intérêts de la société agricole dont il fait partie ne seront-ils pas gravement compromis ?

Comment t'exprimer mes angoisses, mes incertitudes et ce qu'il y a de plus affreux, mes remords, car si j'avais inconsciemment fait naître l'amour chez la jeune fille, c'était bien sciemment que je l'avais rallumé dans le cœur de la femme.

Ah ! c'était un pressentiment que ma répugnance à venir en Afrique et mon désir de quitter ce pays où j'ai déjà tant souffert et où m'attendent peut-être de plus cruelles épreuves !... Adieu.

Alger, 15 juillet 1837.

Mon cher ami,

Le sort en est jeté ! L'obstacle insurmontable qui m'empêchait de rejoindre ma malheureuse amie est levé, Abd el Kader vient de signer un traité de paix avec la France. (Traité de la Tafna, 30 mai 1837.)

Mon départ, tout en affligeant mon père, ne peut guère influer sur la situation de ses spéculations coloniales. Son inexpérience et sa confiance trop grande dans quelques-uns de ses associés doivent amener fatalement la ruine de ses entreprises. Du reste, je l'avoue, aucune considération ne pourrait me détourner du parti extrême que j'ai pris.

Depuis longtemps déjà, le nom de l'émir était devenu populaire, non seulement en Algérie mais aussi par toute la France.

Un véritable engouement, tu me l'as écrit toi-même, s'était emparé de notre pays à l'égard de ce chef, et son éloge retentissait jusque dans le sein de la Chambre des

députés. C'était, disait-on, un homme de génie et de cœur qui voulait régénérer sa nation, la civiliser et entrer dans la voie glorieuse dans laquelle Méhemmed Ali marche résolument en Egypte avec l'aide de la France.

Abd el Kader, disait-on, devait aider à la transformation d'un peuple féroce, ignorant et paresseux, en une nation polie, instruite et laborieuse et amener, avant peu, cette fusion tant désirée et tant préconisée des races indigènes et des races européennes.

Je crois moi-même qu'Abd el Kader pourra et voudra accomplir cette grande œuvre. Frappé de la pensée qu'il ne réussira dans ces nobles desseins qu'autant qu'il aura auprès de lui un homme qui puisse l'initier à la connaissance de notre civilisation, qui lui en fasse comprendre la puissance et apprécier les bienfaits, qui soit enfin, entre lui et la France, un intermédiaire utile pour prévenir les malentendus et surtout le dispenser d'avoir recours à la diplomatie ignoble, avide et perfide des juifs de l'Algérie, j'ai la pensée de devenir cet homme.

Si je parviens à jouer ce rôle auprès du jeune émir, ne deviendrai-je pas tout-puissant? Ne pourrai-je pas alors améliorer la situation de mon père et me réunir à jamais à Khadidja en l'épousant après avoir obtenu, suivant la loi musulmane, un jugement qui l'autorise à divorcer avec son mari.

Mais une grande difficulté s'élevait au sujet de la réalisation de mon projet.

Comment moi, chrétien, pourrais-je inspirer confiance au prince musulman; comment pourrais-je même parvenir auprès de lui à travers les fanatiques qui l'entourent? Ne serais-je pas l'objet de continuels soupçons qui seraient des obstacles insurmontables à l'accomplissement de ma mission? Et puis, moi chrétien, comment arriver à épouser Khadidja?

Mais abjurer! Cette idée me fait horreur, non point que je sois un chrétien fervent, loin de là. Depuis ma première communion, j'ai non seulement négligé l'observance des pratiques catholiques, mais ma foi a subi de

profondes atteintes dans un milieu où les sentiments religieux n'occupaient aucune place.

Aussi n'ai-je point reculé devant la terrible alternative de me faire passer pour musulman. L'essentiel pour moi était d'éviter une abjuration solennelle[1].

La façon dont j'ai vécu depuis deux ans a singulièrement facilité l'exécution de mes desseins.

On me voyait, en effet, revêtir presque constamment le costume arabe, on ne savait que trop l'amour que j'avais conçu pour une musulmane et déjà, avant que ce projet fût arrêté dans ma pensée, le bruit courait parmi les indigènes que j'avais embrassé l'islamisme.

La traduction des actes arabes, mes relations avec les jurisconsultes musulmans, en ma qualité d'interprète-traducteur assermenté m'avaient mis à même d'acquérir des notions précieuses sur la loi et la religion des mahométans.

Mon éminent professeur m'avait en outre initié à mille détails ignorés même par les Européens qui s'adonnent à l'étude de la langue arabe. Je réunissais donc plusieurs des conditions indispensables pour me faire croire musulman.

Il importait que ce bruit se répandît parmi les Arabes et pût arriver jusqu'aux oreilles d'Abd el Kader, auprès duquel je me rendais comme musulman et ne serais plus dès lors, soumis aux formalités de l'abjuration.

Dans ce but, il était indispensable que j'habitasse pendant quelque temps au milieu des Arabes qui me croiraient musulman. Cela m'était facile, car depuis longtemps j'entretenais d'excellentes relations avec les principaux chefs de la tribu des Béni-Moussa, mes compagnons de chasse qui bien souvent m'avaient engagé à accepter leur hospitalité; je viens de leur écrire que j'acceptais leur invitation et je vais faire mes préparatifs de départ.

[1] Ai-je besoin de dire que mes idées à cet égard ont complètement changé et que, ainsi que je le déclare dans l'avant-propos, je ne saurais trop réprouver la détermination que je pris alors, sous le coup de circonstances exceptionnelles.

Inutile de te dire l'état de mon âme. Je n'ose pas envisager les conséquences de la détermination que je prends. Je vais devant moi tête baissée, aussé-je me précipiter dans un abîme.

Tu es trop indulgent pour me condamner et tu es trop bon pour ne pas me plaindre! Adieu.

LIVRE II

SÉJOUR DANS LA MITIDJA ET A MILIANAH

CHAPITRE I

Départ d'Alger. — Séjour chez les Béni-Moussa.

Je fis secrètement tous mes préparatifs de départ. Sidi Mohammed, fils d'Omar pacha, auquel j'avais confié mon dessein de suivre les traces de Khadidja et d'entrer au service d'Abd el Kader, essaya de me détourner de ma détermination ; mais, convaincu de l'inutilité de ses observations, il voulut du moins me faciliter, autant qu'il dépendait de lui, l'exécution de mon projet.

Il choisit pour m'accompagner le plus fidèle de ses serviteurs, homme intelligent, courageux et dévoué, qui connaissait parfaitement le pays et ses habitants et dont il me recommanda de suivre les sages avis. Ahmed, c'est son nom, avait été également au service de son frère, Sidi Omar, chez lequel il devait me conduire quand je jugerais le moment venu de quitter la Mitidja et de me rendre auprès de l'émir.

La noble femme de Sidi Mohammed, Lella Aïsha, passa autour de mon cou une amulette qui, assurait la fervente musulmane, devait me sauvegarder au milieu des plus grands dangers. Nos adieux furent bien tristes. Quels

nobles cœurs ! J'avais un bel et bon cheval et étais parfaitement armé et équipé. Le brave Ahmed, monté sur une excellente mule qui portait nos bagages, était également bien armé. J'avais quelques centaines de francs en monnaie arabe. Mon professeur devait remettre à mon père la lettre dans laquelle je lui faisais part de la résolution que j'avais prise d'aller offrir mes services à Abd el Kader. Enfin le 25 août 1837, à 9 heures du soir, je quittai Braham-Reïs, le cœur terriblement ému, mais armé d'une ferme résolution. En arrivant au sommet de la colline où est établi le camp de Koubba, je me retournai pour dire un dernier adieu à Alger. Je mis pied à terre, je confiai mon cheval à mon domestique, j'avais besoin de pleurer...

J'admirais à travers mes larmes le tableau splendide que j'avais devant moi. A mes pieds s'étendait la plaine de Mustapha, surmontée au nord par les coteaux verdoyants sur lesquels se détachent mille villas mauresques éclatantes de blancheur et bordée au sud par les flots de la Méditerranée que faisait scintiller un magnifique clair de lune. Alger formait le fond du tableau et jamais il ne m'était apparu plus ravissant. Je quittais cette ville où je laissais de chères affections pour aller dans un pays barbare, au milieu de gens indifférents, sinon hostiles.

Je disais adieu aux douceurs et à la sécurité de la vie civilisée pour m'exposer aux fatigues, aux privations et aux dangers d'une existence aventureuse.

Mais j'étais jeune, mon esprit était ouvert aux illusions ; je me voyais déjà puissant auprès de l'émir, je retrouvais Khadidja que j'unissais désormais à mon sort.

Je m'arrachai donc à ma contemplation et, avant le lever du soleil, j'étais chez mes amis de Béni-Moussa qui m'accueillirent avec de grands témoignages de joie et m'installèrent dans une tente dressée à mon intention. Pendant trois jours, je dus recevoir les visites de tous les principaux personnages des douars de la tribu. Tous me croyaient musulman, on m'appelait Omar oul'd

Rouche (Omar fils de Roches). C'est Sidi Mohammed, fils d'Omar pacha, qui avait voulu m'appeler du nom de son père et de son frère.

Comme les moissons étaient terminées et que le temps des labours n'arrive qu'en novembre, notre seule occupation, depuis mon arrivée, était d'aller à la chasse au sanglier et d'assister aux *eûrs*[1], fêtes qui ont lieu chez les Arabes à l'occasion des mariages, des circoncisions, de l'arrivée des nouveaux fonctionnaires, etc., etc. Je prenais part également aux patrouilles que nous faisions pour nous garder des Hadjoutes qui, bien que la paix fût faite, ne discontinuaient pas leurs brigandages.

Si les lettres que j'adressais à mon ami avaient été publiées à l'époque où je les écrivais, alors que les mœurs et les usages des Arabes étaient à peu près inconnus, elles eussent offert un vif intérêt ; car j'étais peut-être le premier Européen qui, sous le burnous de l'Arabe, pénétrait dans l'intimité des indigènes en Algérie ; mais aujourd'hui les détails que je donnais sont tellement connus et les mœurs et les coutumes des Arabes ont été si bien décrites dans les nombreux et excellents ouvrages du général Daumas qu'il serait oiseux d'en imposer la lecture à mes lecteurs. Je reprends mon journal :

15 octobre 1837.

Je viens d'assister à la fête donnée par le kaïd de Béni-Moussa. Elle a été superbe. Outre tous les cavaliers de la tribu, cinquante cavaliers de Khachna et cent cavaliers de la belle et riche tribu de Béni-Khelil commandés par leur kaïd M. Vergé[2], lieutenant de spahis, sont venus prendre part au jeu de la poudre.

[1] *Convivium nupliale.*

[2] M. Vergé que j'ai le bonheur de compter au nombre de mes meilleurs amis, est aujourd'hui général de division dans le cadre de réserve, grand-croix de la Légion d'honneur, grade et dignité qu'il a conquis sur les champs de batailles, en Afrique, en Crimée, en Italie, et en France de douloureuse mémoire.

Nous avons été invités à aller à une fête de Béni-Khelil qui aura lieu dans un mois.

Mercredi dernier, jour du marché de Béni-Moussa, des Arabes de la tribu sont venus remettre entre les mains d'un officier du bureau arabe un déserteur des zouaves nommé Moncel, que l'on dit être fils naturel de M^lle^ Duchesnois et d'un général.

Ce misérable a une assez belle tête. Il jouit d'une grande réputation de bravoure parmi les Hadjoutes qui le nomment *Moussa*.

Il a pris part, dit-on, à plusieurs assassinats, et a écrit, avec la pointe d'un poignard, sur la poitrine d'un officier de chasseurs d'Afrique tué dans un combat près de Bou-Farik : « C'est moi Moncel qui l'ai tué. » Il a embrassé l'islamisme, et lorsqu'on l'a mené lié devant l'officier français il s'est écrié : « Comment, musulmans, vous laissez conduire au martyre un de vos frères qui vous a aidés à combattre les infidèles ! »

Les Arabes faisaient mine de vouloir le délivrer, et il a fallu la présence d'un peloton de spahis réguliers et de spahis irréguliers, sous les ordres de l'officier français pour les empêcher de mettre en liberté celui qui les implorait au nom de leur religion. Ce déserteur m'a fait horreur !

Je m'aperçois que les Arabes, nos alliés, cachent sous une soumission apparente la haine héréditaire que les musulmans nourrissent contre les chrétiens, et que nous ignorons la façon de les gouverner. C'est par la crainte et la force que, pendant longtemps encore, nous pourrons les maintenir dans l'obéissance.

Depuis le peu de temps que je vis au milieu des Arabes qui causent librement devant moi, je commence à craindre que la paix dernièrement conclue avec Abd el Kader n'ait, en centralisant le pouvoir entre ses mains, créé une puissance qu'il nous serait bien difficile de détruire le jour où cette paix serait rompue.

Je puis affirmer, en tous cas, que les quelques tribus qui sont aujourd'hui nos alliées, n'ont accepté notre do-

mination que parce qu'elles n'ont pas trouvé de drapeau autour duquel elles pussent se ranger.

Les Turcs ont dominé les Arabes en maintenant la division entre leurs chefs ; si nous favorisons chez eux l'unité du pouvoir, quelles difficultés ne rencontrera pas notre domination ?

CHAPITRE II

Haouch-Chaouch près Bou-Farick. — Le lieutenant Vergé. — Visite à Blidah. — Muphti Bel Kassem. — Emissaire de l'émir.

Houch-Chaouch, près Bou-Farick, 5 novembre 1837.

Arrivé ici pour assister à une grande fête donnée par un des principaux cheikhs de la tribu des Béni-Khelil, j'y ai retrouvé le kaïd, lieutenant Vergé ; il m'a inspiré de telles sympathies que je n'ai pu résister à l'aimable invitation qu'il m'a faite de passer quelques jours avec lui.

Il est aimé et respecté de tous ses administrés, ils n'ont qu'une crainte, c'est de le perdre. Ils le croient tous musulman et le traitent comme tel. M. Vergé n'a pris des Arabes que leur façon de vivre. Il professe un grand respect pour leur religion, mais il a conservé ses croyances.

Il leur sert d'exemple dans le conseil comme dans les combats ; chaque nuit, nous montons à cheval et nous allons faire des tournées pour assurer la tranquillité de la tribu. A quelque heure de la nuit que nous arrivions dans un douar, il faut accepter une collation qui est offerte au kaïd par les habitants.

Je viens d'assister, à propos d'un assassinat, à une instruction sommaire que je livre aux imprécations

des philanthropes, mais qui me paraît très rationnelle et très conforme aux mœurs et aux coutumes des Arabes.

Nous causions et fumions de longs shibouks (pipes) sous la belle tente de mon hôte quand ses spahis amenèrent devant lui un homme effaré et couvert de sang. Il raconta qu'il venait d'Alger avec un ouvrier allemand, son compatriote, et qu'en passant devant le marabout de Sidi Aïd, ils avaient été assaillis par quatre Arabes qui, les voyant sans armes, s'étaient jetés sur eux et les avaient assommés à coups de bâton. Il ajoute qu'il avait pu fuir au moment où son camarade était tombé.

Le lieutenant Vergé lui demande s'il reconnaîtrait les Arabes qui les avaient assaillis. Il répond affirmativement. Nous montons immédiatement à cheval, accompagnés de dix spahis réguliers qui forment toujours la garde du kaïd. Nous arrivons à Sidi Aïd et nous trouvons le cadavre du malheureux Allemand dont la tête avait été presque détachée du tronc.

Nous apercevons des troupeaux au loin. Les spahis partent au galop dans diverses directions et au bout de quelques minutes, ramènent une dizaine de bergers. Ils ne sont pas plutôt à portée d'être vus que notre Allemand se précipite sur l'un d'eux, le saisit à la gorge et s'écrie qu'il le reconnaît pour un des assassins. Sans ajouter foi entière à cet indice, les spahis saisissent l'Arabe. C'est un jeune homme de vingt ans environ; ses membres musculeux annoncent une grande vigueur ; ses traits affectent la stupidité. En se voyant saisi, il ne laisse paraître aucune émotion. On l'amène devant le cadavre de l'Allemand. Il feint l'étonnement. On l'accuse d'être l'auteur de cet assassinat et on lui dit que le compagnon de la victime l'a reconnu. Il nie tout avec une calme assurance. Le kaïd, qui connaît les Arabes, ordonne qu'il soit mis sous le bâton.

Après le trentième coup environ, il crie qu'il va tout avouer, il se relève et désigne comme les assassins deux bergers qui habitent un douar prochain. Nous nous y rendons, on fait comparaître les accusés. L'Allemand dit

qu'il ne les a jamais vus, mais parmi les autres habitants du douar il reconnaît un de ceux qui les ont assaillis. Ce dernier questionné, commence à nier, est bâtonné, et désigne comme le seul assassin le premier Arabe que nous avons pris. « Mais vous étiez quatre, lui dit le kaïd, je veux les quatre meurtriers, sinon tous les douars environnants seront responsables du crime qui vient d'être commis. »

Les dénonciations se succédèrent alors rapidement et, après quelques coups de bâtons, cette instruction qui avait duré deux heures à peine, avait amené la découverte des quatre coupables qui avaient avoué leur crime, et avaient séparément raconté toutes les particularités de l'assassinat, récit qui concordait parfaitement avec la déclaration de l'Allemand.

Entre autres réponses faites par un des jeunes bergers, en voici une qui peint le fanatisme de l'Arabe ignorant. « Pourquoi as-tu tué cet homme? »

« Ce n'est pas un homme, c'est un chrétien. »

Nos quatre assassins ont été conduits à Alger sous bonne escorte. Le rapport du lieutenant Vergé a été soumis à un tribunal qui a écouté les aveux des coupables, et vingt-quatre heures après leurs têtes roulaient sur l'esplanade de la porte *Bab Azoun*, lieu ordinaire des exécutions.

Si un juge français eût été chargé de faire une instruction au sujet de cet assassinat, vingt Arabes auraient été détenus plus de six mois en prison, les coupables n'auraient pas été sans doute découverts faute de témoins, et l'impunité aurait encouragé de nouveaux crimes. La justice sommaire des musulmans répugne à nos idées, mais elle est appropriée aux mœurs ou au caractère des Arabes. Il me semble donc que nous devrons la leur appliquer jusqu'à ce que leur fanatisme disparaisse au contact de notre civilisation.

Je suis allé, d'après le conseil de mon domestique, homme sûr et intelligent, demander l'hospitalité au muphti de Blidah, Sidi Bel Kassem, fils du fameux mara-

bout Sidi El Kebir protecteur de Blidah. Je me suis annoncé comme hôte de Dieu (Dhif-Alla) et j'ai été reçu comme les nombreux cavaliers qui descendent chaque jour chez cet illustre personnage. Sidi Bel Kassem passe pour être le plus vertueux musulman de l'époque.

Son influence est immense sur les habitants de la Mitidja et sur tous les Kabyles habitant les montagnes, qui bordent cette plaine au sud. Des tribus sont-elles en guerre ? Sa présence suffit pour mettre fin aux hostilités. Un procès ne peut-il être terminé par les plus illustres jurisconsultes musulmans? En deux mots Sidi Bel Kassem renvoie les deux parties satisfaites. Un meurtre est-il commis, Sidi Bel Kassem paie lui-même le prix du sang[1] et opère la réconciliation. Il a été le premier à appeler les musulmans à la guerre sainte contre les chrétiens, mais il veut les combattre en bataille rangée et a horreur des assassinats. Il a juré de porter le deuil tant que les infidèles fouleront la terre de son pays.

Depuis notre débarquement à Sidi-Ferruch il n'émonde ni sa barbe ni ses longs cheveux noirs qui tombent sur ses épaules, c'est lui qui est le véritable chef de Blidah. Il demeure près de la grande mosquée dont il est l'imam[2].

Ses hôtes sont reçus dans une petite maison attenant à la mosquée et destinée à cet usage. Il ne conserve pour lui aucun des présents en argent et en nature que lui apportent les fidèles.

Le produit en est exclusivement consacré à soulager les pauvres et à subvenir aux frais que lui occasionnent les hôtes nombreux qu'il nourrit. Je fus introduit dans la petite maison des hôtes où se trouvaient réunis plusieurs chefs hadjoutes. Sidi Bel Kassem me fut désigné et je me dirigeai vers lui pour lui baiser la

[1] *El Dia*, la rançon.

[2] Imam, mot arabe, qui signifie *devant*, parce que l'imam, que nous appelons iman, est placé en avant des musulmans qui prient en même temps que lui. C'est l'officiant.

tête[1], il se leva à moitié pour me faire honneur. Aussitôt que j'eus prononcé quelques paroles je fus reconnu pour étranger, et sur la demande qu'il me fit de mon origine, je répondis que j'étais né français et chrétien, mais qu'ayant l'intention d'habiter parmi les Arabes, j'avais embrassé leur religion. Sidi Bel Kassem redoubla pour moi d'attentions et de prévenances.

Nous allions nous mettre autour d'une petite table couverte de mets de toute sorte, quand on annonça un émissaire du *sultan*, titre que tous les Arabes donnent à *Abd el Kader* depuis qu'il a conclu avec la France le traité de la Tafna. Il entra, et après le salut de l'islamisme[2] se mit à manger sans proférer une seule parole[3].

Aussitôt le repas achevé, l'émissaire vint baiser la tête aux chefs de l'assemblée. Il fut au contraire salué avec respect par les autres. Sidi Bel Kassem s'informa du motif qui l'amenait à Blidah. L'émissaire répondit que le sultan, à la tête d'une armée formidable, rétablissait sa domination sur les tribus de l'Est qui l'avaient méconnue jusqu'à ce jour, et que son maître l'envoyait à Alger pour porter des lettres adressées au gouverneur général et à son consul M. Garavini, agent consulaire d'Amérique.

Lorsque Sidi Bel Kassem se retira, ainsi que ses hôtes, je restai seul avec Mohammed, l'émissaire d'Abd el Kader. Il m'adressa diverses questions sur les motifs qui m'avaient engagé à embrasser l'islamisme ; je ne lui cachai point le désir que j'avais de me rendre auprès de

[1] Il est d'usage et même obligatoire de baiser la main ou la tête d'un marabout quand on le rencontre ou qu'on va chez lui. Les subordonnés ne peuvent que baiser la main des fonctionnaires dont ils sont les inférieurs ou administrés.

[2] El Selam aàlikoum, *Pax vobiscum*, que la paix soit avec vous ; et les assistants répondent ; *ou aâlikoum el Selam*, et avec vous la paix.

[3] Quand un musulman arrive au moment où le maître de la maison ou ses hôtes prennent leur repas, on lui fait place autour du plat où l'on mange à même, sans qu'aucune question lui soit adressée. Il garde lui-même le silence.

l'émir et lui demandai à mon tour de me donner des détails sur son maître.

Pendant plus d'une heure il m'entretint d'Abd el Kader ; il ne cessait de louer sa générosité, son courage, ses vertus, son intelligence. Il me dit qu'il était animé du désir sincère d'observer les conditions stipulées dans le traité de paix qu'il venait de conclure avec la France. « C'est Dieu qui t'a inspiré la pensée de venir auprès de mon maître, me dit-il avec feu ; ne reste pas plus longtemps au milieu de vils musulmans qui préfèrent la domination de l'étranger à celle du vrai croyant que la Providence a choisi pour régénérer l'islamisme. Tu seras reçu par notre sultan avec distinction et tu obtiendras bientôt, dans sa cour, un poste élevé. Il veut introduire dans ses états les améliorations compatibles avec notre sainte religion, mais il n'a personne auprès de lui capable de l'initier à la politique de l'Europe. Il a surtout besoin d'un homme fidèle auquel il puisse accorder toute sa confiance pour traiter avec les Français, Dieu t'a désigné pour être cet homme. »

« Tel est mon désir, lui répondis-je, et pour me dévouer au service de ton maître j'ai quitté famille et bien-être. Avant d'arriver à lui j'ai voulu mieux connaître la religion, les mœurs, les habitudes et la langue des musulmans, c'est pour cela que je suis venu habiter au milieu des Arabes de la Mitidja ; je n'attends qu'une occasion favorable pour aller me présenter au sultan Abd el Kader. »

L'émissaire me promit une brillante destinée, me demanda par avance ma protection et me quitta en me baisant les mains.

Lorsque j'ai annoncé à Sidi Bel Kassem mon intention de me rendre auprès d'Abd el Kader, il s'est levé, m'a pris dans ses bras et m'a dit les larmes aux yeux :

« O mon fils, puisse Dieu te soutenir dans la noble tâche que tu vas entreprendre ! Puisses-tu devenir un instrument utile entre les mains de l'homme qui travaille à la régénération de l'islamisme ! J'ai été le premier à

appeler les fidèles à la guerre sainte, mais puisque nos armes n'ont pas été bénies du Très-Haut, nous devons vivre en paix avec les chrétiens qui ont été amenés par lui et qu'il saura bien enlever de notre territoire lorsque le temps marqué sera venu. Sois sûr que mes vœux et mes prières t'accompagneront ; mais, que les difficultés ne te rebutent pas, tu les vaincras toutes si tes intentions sont pures. »

Je suis obligé de retourner à Béni-Moussa pour y prendre mes effets, je partirai aussitôt que possible. J'ai plus d'espoir que jamais dans la réussite de mes projets. L'avenir me paraît moins sombre.

Je crois même que j'acquerrai des droits à la reconnaissance de mon pays, puisque, en me dévouant au service de l'émir, je m'unirai au grand œuvre de la civilisation de l'Afrique.

Je crois que tel est le but de notre venue dans ce pays barbare, car dans notre siècle les idées de conquête doivent, il me semble, faire place à celle d'une paix civilisatrice.

CHAPITRE III

Pratiques religieuses.

J'ai dit que j'avais revêtu le masque du musulman, mais jusqu'ici je n'ai pas encore parlé des pratiques religieuses auxquelles je suis assujetti. Il est temps, je crois, d'aborder ce pénible sujet.

Le Coran prescrit aux musulmans cinq prières par jour.

Mais, avant d'aller plus loin, il importe de donner quelques explications sur le Coran au sujet duquel, dans le monde, j'ai entendu souvent émettre des opinions assez fausses. Ces explications sont du reste nécessaires pour

l'intelligence des faits que j'aurai à raconter, car la constitution musulmane repose entièrement sur le Coran et ses prescriptions.

Coran[1] signifie le livre par excellence. Ce n'est point la parole de Mohammed[2], c'est la parole de Dieu reçue miraculeusement par Mohammed et recueillie et écrite par lui et les premiers sectateurs lettrés de sa religion.

Quand un musulman cite un passage du Coran, il commence par ces mots : Dieu a dit ; quand il cite un passage des Hadith[3] il dit : Le prophète a dit : « Les paroles de ce dernier sont des préceptes. La parole de Dieu est une loi immuable. »

C'est le code religieux et le code civil, car la loi religieuse est en même temps la loi civile. On comprend dès lors que le Coran soit le prototype de la langue arabe, puisqu'aucun de ses mots ne peut subir la moindre altération. Un défaut même de prononciation, quand on récite le Coran, est considéré comme une impiété.

Je disais donc que le Coran prescrit cinq prières obligatoires par jour[4].

Le Coran ordonne également les ablutions, car la prière n'est valable que si l'on est en état de pureté.

La description des ablutions et l'énumération des cas où elles deviennent obligatoires, nécessiteraient des détails dans lesquels je crois qu'il est au moins inutile d'entrer.

Dans le pays où il n'y a pas d'eau, le Coran permet aux croyants de remplacer les ablutions par l'imposition des mains sur la terre.

Je fais donc mes ablutions et mes prières avec la plus scrupuleuse exactitude, car je m'aperçois que je suis

[1] *Le Coran* de *Kora* (lexit).

[2] Il est bien entendu que j'exprime ici les croyances musulmanes.

[3] Recueil des préceptes de Mohammed.

[4] La prière El Fedjr, aurore. — La prière El D'hour, une heure après midi. — La prière Elaâsser, à égale distance du D'hour et du Moghreb. — La prière El Moghreb, coucher du soleil. — La prière El Acha, soit deux heures et demie après le coucher du soleil.

constamment épié. Voici comment un musulman doit prier :

Après avoir fait ses ablutions, il choisit une place qui ne soit souillée par aucun corps impur, soit dans la tente, soit en plein air. Il tourne sa face vers la Kaâba (maison d'Abraham située dans le temple de la Mecque); il élève ses deux mains ouvertes à la hauteur de son front et dit : « Dieu est grand. Il n'y a de Dieu que Dieu, et Mohammed est son prophète[1] », puis il récite un verset du Coran, se prosterne à genoux, frappe la terre de son front, se relève dans sa première posture, redit encore « Dieu est grand », et ainsi trois fois de suite en changeant à chaque fois le verset du Coran.

Quand la prière se fait en commun, soit dans la mosquée, soit en plein air, les paroles sacrées sont récitées par l'iman[2] et les assistants se contentent de faire les génuflexions, etc., en répondant chaque fois et tous en chœur : *Allah ou Ekbar* (Dieu est le plus grand).

Le vendredi, la prière du D'hour doit être faite en commun, et dans une mosquée, s'il en existe dans les environs. Après cette prière, l'iman, nommé dans ce cas *khâtib*[3] (prédicateur), fait un sermon.

Pendant l'heure de la prière du D'hour, le vendredi, tout travail doit être interrompu, et dans les villes, toutes les boutiques et les lieux publics doivent être fermés.

Pour la première fois j'ai fait le Ramadan[4]. Ce carême des musulmans est bien plus rigoureux que celui des chrétiens, lorsqu'on l'observe en se conformant à l'esprit du Coran.

On doit jeûner depuis l'heure où l'on peut distinguer un fil noir d'un fil blanc jusqu'au coucher du soleil. Le jeûne ne consiste pas seulement à se priver d'aliments, il est

[1] *La illa ill'Allah, Mohammed rassoul Allah ! Allah Ekbar.*

[2] Qui se tient devant, parce que l'officiant se tient en avant de ceux qui prient.

[3] De *Khotoba*, discours.

[4] De la racine arabe; il a brûlé, qui brûle (sous-entendu les entrailles). D'autres prétendent que Ramadan est le nom du premier homme qui a jeûné.

défendu de boire, de priser, de fumer, d'aspirer des odeurs et d'avoir commerce avec les femmes pendant cet intervalle.

Au moment où le soleil se couche, les musulmans les moins fervents se livrent immédiatement à la satisfaction du besoin le plus impérieux. Les uns mangent, les autres fument, d'autres prisent. Le musulman pieux doit avaler une seule gorgée d'eau, pour rompre le jeûne, puis faire la prière du Moghreb. Il ne mange qu'après avoir achevé sa prière, qu'il doit faire autant que possible en commun.

Comme partout, les gens riches trouvent moyen d'adoucir les règles les plus austères. Ainsi, les musulmans aisés font du jour la nuit et de la nuit le jour. Le carême qui doit être un temps de pénitence et de repentir est, pour une partie des musulmans, une époque de bonne chère et de réjouissances. La nuit se passe en festins; ils prolongent leur réunion jusqu'à ce qu'il ne reste plus que deux heures de nuit, alors on leur sert le Sohor (nom du dernier repas de nuit) et au moment où l'aurore répand ses premières clartés, ils se rincent la bouche, font leurs ablutions, leurs prières du matin, et vont se coucher pour ne se lever qu'après midi. Les pauvres, au contraire, qui doivent travailler pour vivre et qui n'ont pas de quoi acheter une nourriture substantielle, font le Ramadan dans toute sa rigueur. Ceux qui ont l'habitude de fumer ou de priser, souffrent plus de la privation de tabac que de celle de la nourriture; pour moi, qui n'avais aucune de ces habitudes, je supportais le Ramadan sans la moindre difficulté. Il faut ajouter que je menais la vie des riches.

Comme l'année lunaire qui sert à compter l'ère musulmane a onze jours de moins que l'année solaire, il en résulte que, pendant une révolution de trente-trois ans, tous les mois de l'année lunaire parcourent successivement les différentes saisons de l'année solaire. Le Ramadan arrive donc également à toutes les époques de l'année : en été, il est intolérable à cause de la soif; aussi est-il permis aux moissonneurs et aux voyageurs de ne pas observer le Ramadan, mais alors ils doivent, dans le

cours de l'année, jeûner le nombre de jours pendant lesquels ils n'ont pas satisfait au jeûne du Ramadan. C'est une dette sacrée. Le mois de Ramadan est consacré à la préparation des fidèles pour les fêtes de Pâques nommées[1] *Aïd el Sghaïr* la petite fête et[2] *Aïl el Kebir* la grande fête. On doit oublier toutes les injures qu'on a reçues et se réconcilier avec tous ses ennemis ; toute guerre entre tribus cesse pendant ce mois sacré.

Ainsi moi qui, depuis si longtemps, avais négligé d'observer les pratiques de ma religion, je me voyais forcé d'apprendre par cœur les prières des musulmans et de jeûner rigoureusement pendant le Ramadan. Cette obligation me répugnait d'autant plus qu'elle me condamnait à me couvrir d'un masque d'hypocrisie, horrible vice que j'abhorre et qui est si opposé à ma nature. Et pourtant il n'y avait pas à hésiter, car d'après tout ce que je voyais, ces braves musulmans en étaient encore, en fait de tolérance, au même point que Torquemada et, au feu près, il eût été dangereux de ne pas prier et de ne pas s'astreindre à toutes les pratiques prescrites par le Coran. La mort eût été la punition du moindre doute exprimé sur l'excellence de la religion musulmane.

CHAPITRE IV

Scène à propos de la guerre contre les Français.

Milianah, 6 décembre 1837.

La fougue de mon caractère faillit un soir me compromettre gravement ; j'ai compris depuis la sagesse du pro-

[1] Beyram en turc.
[2] Courbon Beyram.

verbe arabe : « Tant que la parole est dans ta bouche, disent-ils, elle est ton esclave. Quand elle est sortie, elle devient ton tyran. »

Voici le fait : Nous passions nos soirées dans la douira (petite maison) de Sidi Omar, qui est appelée Dar-el-Dhief, la maison des hôtes; chaque soir, outre les voyageurs, plusieurs habitants, les plus distingués de la ville venaient prendre le café et faire la conversation; ma présence contribuait à augmenter le nombre de ces visiteurs; chacun m'adressait une question et j'avais souvent grand' peine à répondre à toutes; la plupart étaient tellement saugrenues!

Lorsque Sidi Omar me voyait par trop fatigué il se retirait et me conduisait dans une petite chambre à part où je couchais seul avec Embarek, son nègre et Ahmed, mon domestique. Ce soir-là, la réunion était nombreuse et la conversation tomba sur la guerre faite aux chrétiens. Chacun vantait ses exploits : l'un avait tué nombre de Français, l'autre avait coupé tant de têtes et mille autres forfanteries.

« Quand la guerre sainte recommencera tu seras dans nos rangs, me disaient-ils, et aussi tu couperas des têtes de Français et quand même tu trouverais ton père devant toi, tu devrais le frapper. »

J'étais exaspéré; je me contins longtemps à cause des signes que me faisait Sidi Omar; mais lorsque j'entendis les misérables s'écrier que les Français étaient des lâches, qui ne se battaient que par force et lorsqu'ils étaient ivres, tout sentiment de prudence fit place à mon indignation et me levant debout, je m'écriai : « Les Français sont des lâches, dites-vous. Eh bien, je suis Français, je suis seul, vous êtes vingt, je vous défie tous; vous tous qui avez coupé tant de têtes de Français, ne pouvez-vous en ajouter une à vos triomphes. Qu'attendez-vous, je vous défie. » En parlant ainsi j'avais saisi mon poignard, je tremblais de rage; Sidi Omar ne savait quelle contenance tenir; quelques visiteurs se regardaient indécis et semblaient se consulter sur ce qu'ils avaient à faire.

« Ah ! ah ! ah ! se prit à rire un des assistants, mon vieil ami Sidi Lantseri. Le démon a encore un pied dans le cœur de notre nouvelle conquête ; calme-toi, mon enfant, me dit-il ; nos prières sauront chasser ce maudit qui gémit de voir échapper de ses griffes un homme aussi courageux que tu sembles l'être. J'affirme sur la tombe de mon ancêtre que tu deviendras un musulman exemplaire. »

Il se leva, vint vers moi, me fit asseoir à ses côtés et nous raconta l'histoire d'un chrétien qui, du vivant de Mohammed, s'était fait musulman et avait éprouvé la même colère que moi en entendant un jour déprécier la valeur de ses compatriotes. Au lieu de douter de sa foi le prophète le prit en amitié et il devint un des plus zélés défenseurs de l'islamisme.

La protection et l'histoire du vénérable marabout pallièrent le mauvais effet de ma violente sortie, mais je crains qu'elle ne me fasse grand tort : simple que j'étais de croire qu'on pouvait être musulman et Français. Quelle déception ! Enfin arrive que pourra, je dois désormais marcher sans regarder en arrière.

CHAPITRE V

Mœurs du Lion.

On nous annonça l'arrivée des jeunes frères et cousins du khalifa de Milianah, les Ouled Sidi Embareck.

Nous devions nous rendre ensemble près de l'émir. Mais avant notre départ nous devions assister à une chasse au lion préparée en l'honneur des parents du khalifa. Bien que j'eusse hâte d'être présenté à Abd el Kader, je fus ravi de pouvoir prendre part à cette chasse. La veille du départ, Sidi Omar invita à dîner les marabouts de

Coléah et les marabouts descendants de Sidi Ahmed ben Youssef. Pendant toute la soirée il fut question du lion. Des chasseurs expérimentés qui avaient rencontré et tué plus d'un de ces terribles animaux, assistaient à cette réunion, et j'écrivis pour ainsi dire sous leur dictée les détails qui suivent, détails dont, pendant mon long séjour en Afrique, j'ai eu l'occasion de constater l'exactitude.

Le lion ne sort jamais de sa tanière avant les approches de la nuit; au soleil levant il s'y réfugie. Il vit avec sa femelle et partage avec elle les soins à donner à ses lionceaux dont le nombre ordinaire est deux, quelquefois trois, et rarement quatre.

Il habite dans les pays boisés et ravinés. Sa tanière se trouve toujours dans les endroits les plus retirés et dans le flanc d'un rocher ou d'une montagne à pic ; il ne mange jamais dans sa tanière; il n'y apporte que ce qui est nécessaire à la nourriture de ses lionceaux, lorsqu'ils ne peuvent s'en éloigner.

Ses émanations répandent à l'entour des lieux qu'il habite une odeur fétide. Il va manger sa proie sur le bord d'un cours d'eau ou d'une mare, car il est obligé de boire souvent pendant son repas.

Quoique très courageux, il craint l'homme et ne l'attaque jamais ouvertement. Il distingue parfaitement s'il est armé, et alors il a recours à la ruse.

Si celui qui rencontre le lion a l'imprudence de faire feu sur lui et s'il ne l'atteint pas, ou s'il le blesse sans l'abattre, il est perdu. Le lion ne se montre jamais lorsqu'il entend ou voit une nombreuse compagnie ; si au contraire deux ou trois et même quatre piétons passent dans un endroit où il se trouve, il les précède et va se coucher au beau milieu de la route par laquelle ils doivent passer ; là il fait semblant de dormir. Si les voyageurs sont habitués à de pareilles rencontres et qu'ils lui crient d'une voix assurée toutes les injures que le répertoire arabe peut leur fournir, qu'à ces injures ils joignent l'audace de lui lancer des pierres, le lion s'écarte de la route, et leur

livre passage ; il les suit encore à quelque distance, mais il se retire parce qu'il comprend qu'il a affaire à des hommes courageux. Si au contraire les passants manquent d'énergie et de sang-froid et que leur démarche dénote leurs craintes, l'un d'eux est perdu, il devient inévitablement la proie du lion. Un Arabe, grand chasseur de bêtes féroces et renommé par son audace, nous raconta la manière dont il avait failli être dévoré par un lion.

« Je me rendais au marché des Beni-Zugzug, dit-il ; afin d'arriver de meilleure heure, je partis la nuit du Kantara ; dans un défilé, au-dessous du djebel Doui, je rencontre le lion ; il vient se poser sur mon passage : Ah ! fils de prostituée, coupeur de route, lui criai-je, tu ne me reconnais donc pas ? J'ai bientôt tué autant de tes maudits frères que j'ai de grains à mon chapelet et tu me regardes avec des yeux de convoitise ; va, va chercher une proie plus facile, car si Dieu n'en ordonne autrement, ma chair ne te servira pas de pâture. Le brigand se leva lentement et se mit sur le côté de la route ; je m'approchai, jamais je n'avais vu d'yeux plus brillants, de crinière plus noire. Le démon (que Dieu le maudisse) voulait sans doute me donner cette horrible mort, car je sentis mon cœur battre dans ma poitrine et un nuage obscurcir ma vue ; mes jambes devinrent si lourdes que je n'avais plus la force de les arracher du sol. Je voulais passer, je ne le pouvais. Je vis grandir devant moi le lion comme une montagne ; ma raison était absente. Je me souviens seulement de l'impression horrible que me causait l'odeur brûlante et fétide de son haleine. Je me sentais pousser tantôt à droite, tantôt à gauche, et ce qui m'a laissé le souvenir qui m'apporte encore avec lui le frisson de la mort, c'est qu'un objet rude et gluant me raclait les joues et m'inondait d'une liqueur chaude et empoisonnée, c'était la langue du lion ! Cependant l'heure de ma mort n'avait pas encore sonné, grâce à Dieu ; je heurtai une racine d'arbre qui traversait la route, je tombai et roulai jusque dans un ruisseau où ma tête alla frapper contre une pierre. Ce fut mon salut, car la douleur et l'eau froide me

firent revenir à moi. Je rougis de ma frayeur, j'invoquai la protection de Dieu et je m'écriai: *Sidi Ahmed ben Youssef*, un de tes enfants en danger, viens à son aide ; ma prière fut entendue ; mon sang devint froid, mon cœur tranquille, mon œil clairvoyant, mes jambes agiles et mon bras fort; d'un bond je franchis le ruisseau au moment où le lion allait s'élancer sur mes traces et fis pleuvoir sur ses flancs une grêle de pierres. Il s'assit sans cesser d'avoir les yeux fixés sur moi ; de temps en temps il se levait, mais grâce à Sidi Ahmed ben Youssef, je l'atteignis de nouvelles pierres que je ramassais sur le bord du ruisseau. Il se recouchait et nous ne cessâmes de garder nos positions respectives jusqu'à l'aurore; le cliquetis des éperons contre les étriers se fit entendre, mon adversaire se retira vers les broussailles, mais de temps en temps il se retournait et semblait ne m'abandonner qu'à regret. »

Je crois que, dans ce récit, il faut faire la part de l'imagination du conteur arabe qui avait fait une maladie de six mois à la suite de cette frayeur; il avait des moments de folie pendant lesquels il croyait toujours sentir la langue du terrible animal.

Le lion se nourrit de moutons, de bœufs, de chevaux, de mulets et même de chameaux. Il pénètre dans les douars et avant que l'éveil soit donné, il est déjà loin avec sa proie.

Si cependant les cris particuliers que poussent les chiens à l'approche du lion réveillent les habitants du douar, les femmes à coups de pierres suffisent pour lui faire lâcher prise et le mettre en fuite.

D'après une vieille tradition, le lion n'oserait pas attaquer une femme et encore moins la manger. Aussi les femmes arabes ne le redoutent-elles nullement, et j'ai vu bien souvent des piétons, qui devaient traverser des passages où ils supposaient rencontrer le lion, venir demander aux femmes du douar le plus rapproché de les accompagner jusqu'au delà du lieu redouté.

L'influence de la femme sur le lion s'explique d'ailleurs

par la persuasion qu'elle a de ne courir aucun danger, et par l'attitude énergique qu'elle conserve en face du terrible animal.

CHAPITRE VI

Sauk-Tlêta des Beraz, décembre 1837.

Le 9 décembre 1837, nous partîmes au point du jour de Milianah. Les cavaliers les mieux montés de la ville étaient divisés en deux troupes, précédées l'une par les jeunes marabouts de Coléah, et l'autre par les marabouts descendants de Sidi Ahmed ben Joussef, protecteur de Milianah. Nous prîmes la route qui descend à Bou-Khorechefa[1] et nous arrivâmes au pont appelé *Kantara Emtâa Chelef:* le pont du Chélif. Ce pont est situé à l'endroit où la plaine se rétrécit au-dessous de la montagne nommée *djebel Doui* et près d'anciennes ruines romaines dont le nom primitif était *Oppidum novum.* Le Chélif est le fleuve le plus considérable de la région d'Alger, et pourtant, en Europe, il ne porterait d'autre appellation que celle de torrent. En été, il est guéable partout [2].

[1] Portion de la plaine du Chélif qui est en dessous et au sud-ouest de Milianah et qui borde les collines qui l'en séparent. Elle est nommée ainsi parce que le terrain y produit une quantité prodigieuse de khorechef, artichaut sauvage dont les Arabes sont très friands.

[2] Les rivières d'Algérie ne conservent que très peu d'eau dans l'été à cause de la grande sécheresse et de la perméabilité de la terre, mais leurs lits ont toujours une grande profondeur. Dans l'hiver, elles deviennent des torrents impétueux qui creusent et élargissent chaque année leur lit avec d'autant plus de rapidité que dans toutes les vallées les pluies ont depuis des siècles amassé des couches profondes de terre végétale arrachée aux coteaux qui les bordent.

Mais il mérite le nom de fleuve quand on considère la longueur de son cours et le nombre d'affluents qu'il reçoit, sans perdre son nom, depuis ses sources situées dans les hauts plateaux qui séparent le Tell du désert, au sud de Tittery, jusqu'à son embouchure dans la mer à 4 lieues est de Mostaganem.

S'il est facile de le traverser en été, il n'en est pas de même dans la saison des pluies et souvent des caravanes entières attendent pendant quatre ou cinq jours sur l'une de ses rives qu'il devienne guéable.

Les Turcs ayant un grand intérêt politique à ne pas laisser intercepter les communications entre Alger et la province d'Oran, Omar, lorsqu'il était agha, fit construire lui-même le pont qui existe aujourd'hui.

A propos de cet illustre pacha, Sidi Lantseri nous raconta le fait suivant : Deux cavaliers arabes voyageant la nuit, rencontrèrent dans la plaine du Chélif une jeune femme qui se rendait d'un douar à un autre et portait ses effets sur sa tête. « Comment oses-tu voyager seule pendant la nuit ? » lui demandèrent-ils. « Que Dieu prolonge les jours de notre seigneur Omar agha, répondit-elle, il est notre seule défense. »

Omar agha ayant eu connaissance de ce fait ordonna qu'on tranchât la tête aux deux Arabes qui avaient interpellé la femme, à l'endroit même où ils l'avaient rencontrée.

On lisait sur l'écriteau placé au-dessus de leurs cadavres :

« Ces deux hommes, en adressant la parole à une femme qui voyageait seule la nuit, pouvaient l'effrayer et lui causer une maladie mortelle. Ils ont ainsi attenté à la sécurité publique, ils ont mérité la mort. »

Après avoir traversé le pont, nous pénétrâmes dans les coteaux fertiles des Beraz, et six heures après notre départ de Milianah, nous arrivions à Sauk-Tlêta (marché du mardi), où se trouvait une grande affluence d'Arabes. L'aspect d'un marché en Algérie est très pittoresque.

L'emplacement en est ordinairement bien choisi, à

proximité d'un cours d'eau ou d'une fontaine. Le kaïd de la tribu sur le territoire de laquelle est situé le marché est chargé d'en faire la police. Sa tente est plantée près d'un bouquet d'arbres, s'il y en a, ou sur la partie la plus rapprochée du cours d'eau. C'est devant sa tente entourée de ses chaouchs que se rend la justice sommaire. C'est là que comparaissent les délinquants et qu'ils reçoivent la bastonnade.

Quand il s'élève entre deux individus une discussion au sujet d'un héritage, ou d'une délimitation de propriété, les parties sont renvoyées devant le kadi dont la tente est placée à l'autre extrémité du marché. C'est également le kadi qui juge les querelles survenues entre maris et femmes et souvent ces questions sont de nature à choquer de chastes oreilles.

On parle beaucoup de la gravité des Arabes. Ils la conservent, c'est vrai, quand ils sont au repos, mais qu'un sentiment quelconque les anime, cette gravité disparaît. Il est impossible de se faire une idée du bruit qui assourdit les oreilles quand on se trouve au milieu d'un marché arabe. Ils ne parlent pas, ils crient. Et quels gestes, quelle pantomime ! Ils entrent en fureur à croire qu'ils vont en venir aux mains, puis tout d'un coup ils se calment. Arabes, Kabyles, cavaliers, piétons, femmes, enfants, juifs, colporteurs, bœufs, moutons, chameaux, mulets et ânes, tout cela grouille et crie. D'autres fois, des rixes sanglantes succèdent aux disputes, alors les chaouchs du kaïd interviennent, et généralement ils parviennent à rétablir l'ordre.

Mais il arrive aussi que leur autorité est méconnue, et dans ce cas, les gens de désordre, qui abondent toujours dans ces grandes réunions, donnent le signal du pillage. Les tentes des marchands sont bousculées, les marchandises pillées. Les juifs sont toujours les premières victimes de ces échauffourées.

De belles tentes nous avaient été préparées. On nous servit une dhifa magnifique et tous les Arabes présents au marché vinrent successivement baiser respectueuse-

ment la main aux illustres marabouts Ouled Sidi Embarek et Ouled Sidi Ahmed ben Joussef. Cette cérémonie ne dura pas moins de deux heures. Enfin les traqueurs vinrent nous annoncer qu'ils avaient reconnu la tanière du lion[1] qui, depuis deux mois, désolait les douars environnants. Aux traces qu'ils avaient examinées, il était certain que le lion avait avec lui sa femelle et deux lionceaux.

« Le jour de demain sera un jour » (Nahar Gheda nahar), s'écria Sidi Lantseri ; hommes préparez-vous. Le lièvre défend sa femelle et ses petits avec courage, que sera-ce du roi de la forêt. »

Les Arabes des douars environnants s'étaient réunis, pour donner aux jeunes parents de leur khalifa le spectacle de leurs jeux, danses, fantasia, lutte, etc.

Le récit de ces fêtes fut le sujet d'une très longue lettre à mon ami, mais je le répète, ce qui était nouveau à cette époque est aujourd'hui connu de tous ; je crois pourtant qu'on ne lira pas sans intérêt la description d'une danse de caractère à laquelle aucun Européen, je le crois, n'a eu la chance d'assister ; c'est la danse du sabre :

Une jeune fille arabe voilée, tenant dans sa main un mouchoir, sortit de l'enceinte des femmes et vint danser au milieu de l'espace qui se trouve entre cette enceinte et le lieu occupé par les hommes. Elle semblait vouloir maintenir sur sa figure le voile léger destiné à la cacher, mais elle l'écartait réellement et laissait apercevoir de grands yeux noirs, de petites dents dont la blancheur était rehaussée par le teint brun de sa peau, et de longs cheveux noirs qui pendaient en tresses sur ses épaules.

[1] Les Arabes donnent un grand nombre d'appellations au lion ; ce sont autant d'épithètes. Mais les deux noms les plus usités sont Sebâa (bête féroce), nom vulgaire, et Cid (le gibier par excellence), nom littéral.

Les Arabes d'Espagne avaient donné le nom de Cid (lion) à Rodrigues Bias de Bivar. Beaucoup d'auteurs français ont cru que Cid signifiait (Seigneur). C'est une erreur, j'en ai acquis la preuve. Seigneur en arabe s'écrit (Sid), tandis que lion s'écrit Cid.

Un jeune Arabe qui, dans cette danse, jouait le rôle d'amant, arriva comme un furieux pour punir sa fiancée de se montrer aux yeux des hommes ; vêtu d'une tunique serrée étroitement à la taille par une ceinture de cuir, les bras, le cou et les jambes nus, ses belles formes se dessinaient admirablement. Il était armé d'un sabre. A sa vue la jeune fille voulut fuir, mais en deux bonds, le sabre de son amant brilla menaçant sur sa tête. Elle se jeta à genoux.

Le sabre tomba, mais elle s'était retirée avec agilité et son mouchoir seul fut tranché en deux parties égales. Elle fuit de nouveau et fut encore atteinte. L'amant frappa et les deux parties rejointes du mouchoir furent coupées en quatre.

Enfin quand le mouchoir fut coupé en huit parties égales, elle parvint, à force de supplications et de moues séduisantes, à calmer la fureur de son amant. Elle lui arracha son sabre, le lança loin d'elle et ils commencèrent une danse où ils se poursuivaient, s'atteignaient, s'entrelaçaient, se fuyaient, se cachaient et se retrouvaient ; puis ils allèrent se perdre l'une dans le groupe des femmes, et l'autre dans celui des hommes. La musique accompagnait avec la plus grande intelligence tous les mouvements des deux acteurs de cette gracieuse pantomime, à laquelle la clarté incertaine et vacillante des torches ajoutait un charme indéfinissable. Mais je me laisse toujours aller à des digressions ; je reviens non pas à mes moutons mais à mon lion.

Dès que le jour commença à poindre nous montâmes à cheval. Je comptai environ deux cents cavaliers, qui étaient précédés par un nombre égal de fantassins, la plupart armés de fusils ; les autres tenant les chiens en laisse.

Le chef de la chasse était l'agha de Djendal, El Hadj Bou Aalêm ben Cherifa, le cavalier et le chasseur le plus renommé du Chélif. Il ordonna aux traqueurs de lâcher les chiens de piste, qui sont d'une race très petite et qui seuls, de tous les animaux, n'ont pas peur du lion, sans

doute parce que celui-ci les méprise à cause de leur taille exiguë. — Ils ne donnent jamais de la voix en suivant la piste, mais dès qu'ils aperçoivent le lion, ils poussent un petit aboiement aigu, auquel les traqueurs ne se trompent pas. La tradition dit qu'ils doivent alors prononcer d'une voix tranquille : « Le lion n'est pas là. » « Le lion qui comprend, disent les Arabes, qu'il n'a pas été aperçu et que pourtant une attaque est dirigée contre lui, quitte sa tanière et cherche à se cacher, en se faufilant derrière les massifs de lentisques. » Car, il ne faut pas l'oublier, le lion a peur de l'homme.

Au bout d'une heure de quête par les traqueurs et leurs roquets, pendant laquelle le plus grand silence régnait parmi les chasseurs, nous entendîmes deux petits cris aigus, poussés à quelque distance l'un de l'autre. Deux animaux étaient donc signalés. La tanière du lion était creusée dans un rocher abrupt. Les cavaliers, sur l'ordre de l'agha, formèrent un grand arc de cercle, dont les deux extrémités aboutissaient à la base de la colline à laquelle était adossée la tanière du lion.

Le terrain compris entre elle et la ligne de cavaliers était légèrement incliné vers la plaine.

Les fantassins armés formèrent en même temps un cercle plus étroit parallèle à celui des cavaliers. J'étais placé au centre à côté de Sidi Lantseri. Nous pûmes apercevoir distinctement le lion qui se dérobait entre les maquis. Le cercle se resserrait. Deux ou trois coups de feu retentirent, nous vîmes alors le noble animal s'élancer en quelques bonds sur une large clairière, se coucher à plat ventre, appuyer son énorme tête sur ses deux pattes de devant et se frapper les flancs de sa queue avec une telle force, que nous entendions résonner les coups.

La fusillade crépita ; les chasseurs étaient ou bien émotionnés, ou bien maladroits, car le lion se contentait de secouer les oreilles, tandis que les balles soulevaient la terre autour de lui. Le cercle se rétrécissait de plus en plus, le lion fit d'un coup trois énormes bonds et deux hommes tombèrent.

Il se coucha de nouveau, fit encore trois bonds, et trois hommes furent renversés ; puis il força le cercle des fantassins, arriva aux cavaliers qui prirent la fuite à son approche, et s'élança dans la plaine ; mais il était blessé et ne tarda pas à être achevé par des cavaliers plus hardis qui le poursuivirent.

A peu près en même temps, la lionne forçait le cercle des fantassins dans notre direction. Je voulais suivre les cavaliers qui se mirent à sa poursuite, mais Sidi Lantseri saisit les rênes de mon cheval et me retint auprès de lui. Un des cavaliers fut renversé ainsi que son cheval par la lionne qui atteignit les maquis voisins et disparut. Les deux lionceaux âgés de quatre mois avaient été tués.

Mais quel spectacle s'offrit à nos yeux en nous approchant des hommes qu'avait atteints le lion ! Trois étaient morts, les deux autres respiraient à peine. Les griffes du lion les avaient lacérés ; leurs chairs étaient coupées par lambeaux comme par un rasoir. Le cavalier avait une cuisse ouverte et son cheval gisait l'épaule démise.

Je témoignai alors à Sidi Lantseri le regret que j'éprouvais de n'avoir pris aucune part active à la chasse.

« N'as-tu pas entendu siffler plus d'une balle ? me dit-il ; que serait-ce si tu n'avais pas été à côté de moi, protégé par la bénédiction de mon ancêtre ? Ah ! mon fils Omar, souviens-toi que tu as plus à te méfier du lion à deux jambes que du lion à quatre pattes. »

Quelqu'un avait-il voulu réellement attenter à ma vie ? j'eus lieu de le supposer à l'air tendre et mystérieux de mon vieil ami. En tous cas, j'étais peu satisfait de ma journée. J'avais toujours devant les yeux les malheureuses victimes de la chasse. On dépeça le lion et les lionceaux, et la peau en fut offerte aux jeunes marabouts de Coléah.

A la nuit close nous rentrions à Milianah.

LIVRE III

AU CAMP D'ABD EL KADER

CHAPITRE I

Biographie d'Abd el Kader.

Bien que plusieurs écrivains aient fait la biographie d'Abd el Kader, il me semble indispensable, dans un livre dont il est le héros, de donner quelques détails relatifs à son origine et à son éducation ainsi qu'à ses débuts sur le théâtre où, avant mon arrivée auprès de lui, il avait déjà joué un rôle si brillant.

Abd el Kader est né le 15 du mois de redjeb de l'année de l'hégire 1223 (commencement de 1808 de notre ère). Il est fils de Sidi Mahhi ed Din fils de Sidi Kada ben Mokhtar et de Lella Zohra fille de Sidi Omar ben Dhouba.

Il a deux frères aînés, fils de Sidi Mahhi ed Din et d'une autre femme sa cousine, Sidi Mohammed Sâaïd et Sidi Mustapha ; deux plus jeunes frères, Sid el Haussein et Sid el Morteddi, de deux autres femmes, et enfin sa sœur du même lit, fille de Sidi Mahhi ed Din et de Lella Zohhra mariée à Sidi Mustapha ben Tehmi son cousin germain.

Abd el Kader a épousé sa cousine germaine, sœur des Ouled Sidi Bou-Taleb dont le père était frère de Sidi Mahhi ed Din.

Abd el Kader possède, dans les archives de sa famille, un arbre généalogique qui établit sa filiation avec Fatma, la fille du prophète mariée à Ali Ben Abou Taleb. Il est par conséquent Chérif.

Ses ancêtres, originaires de Médine, sont venus s'établir au Maroc au temps de la dynastie des Edrissistes et c'est son aïeul seulement, Sidi Kada Ben Nokhtar, qui a quitté le Maroc et est venu s'établir chez les Hachem Gheris au lieu qui a pris le nom de *Guiatna* ou *Zaouia Emtaa Oued-el-Hummam*.

Sidi Mahhi ed Din joignit à l'influence spirituelle qu'exerçait déjà son père, une autorité temporelle en fournissant, autant qu'il dépendait de lui, et en aidant même de sa fortune les zélés musulmans qui se rendaient à la Mecque, lieu saint où il les accompagna plusieurs fois.

Dans un de ses pèlerinages, il emmena avec lui son fils préféré le jeune Abd el Kader. Un marin français, le capitaine Jouve, qui a visité longtemps le port d'Alger, les conduisit tous deux à Alexandrie à bord d'un navire de commerce. Sidi Mahhi ed Din ne se contenta pas de visiter les deux villes sacrées (la Mecque et Médine), il poussa son voyage jusqu'à Baghdad[1] ; là plusieurs personnages élevés en dignité eurent occasion de se trouver avec le jeune Abd el Kader et furent séduits par les heureuses dispositions qu'il montrait déjà ; ils firent à son sujet des prédictions de grandeur future qui n'ont peut-être pas été sans influence sur les idées ambitieuses qui se développèrent plus tard en lui.

Son père eut grand soin de recueillir ces prédictions et il s'empressa, à son retour, de les répandre parmi les Arabes de la province. Le bey d'Oran qui connaissait le fanatisme des indigènes et leur penchant au merveilleux et qui ne voyait pas sans déplaisir l'influence que cette

[1] C'est à Baghdad que se trouve le tombeau de Sidi Abd el Kader el Djilani, fondateur de la grande confrérie qui porte son nom et dont Sidi Mahhi ed Din était l'oukil (représentant) dans la province d'Oran.

famille acquérait dans le pays, craignant d'ailleurs de nouveaux soulèvements dans une population qui n'avait cessé d'être agitée depuis la célèbre insurrection du marabout Ben Cherifa (1799 à 1802), le bey d'Oran, dis-je, fit saisir Sidi Mahhi ed Din et le jeta en prison.

Les Turcs étaient habitués, on le sait, à ne pas user de ménagements, et la mort du prisonnier aurait sans doute suivi sa captivité de près, si le père d'Abd el Kader n'était parvenu à intéresser en sa faveur une des femmes du bey Hassan : il dut au crédit de cette favorite la vie et la liberté. La persécution que le marabout avait eu à souffrir de la part des Turcs augmenta son influence sur les Arabes qui virent en lui une sorte de martyr, au double point de vue religieux et national ; aussi lorsque après avoir conquis Alger les Français vinrent prendre possession d'Oran et y détruire la puissance turque, Sidi Mahhi ed Din se trouva naturellement placé à la tête des populations, qui voulaient, en combattant les chrétiens défendre ce que les hommes ont de plus sacré, la foi et la patrie. A plusieurs reprises il les conduisit au Djihad (guerre sainte) et, comme lui-même n'était pas un guerrier il emmenait ses fils qui combattaient pour lui. Sa présence dans les endroits les plus dangereux animait le courage des Arabes qui le regardaient avec admiration s'exposer au feu le plus terrible.

En le voyant revenir sans blessures des luttes les plus acharnées et les plus meurtrières, ils finirent par le croire invulnérable, opinion qu'il entretint, car il lui importait de persuader au peuple que Dieu le protégeait.

Parmi les enfants de ce vénéré marabout celui qui déployait la plus brillante bravoure, celui qui se montrait le plus habile cavalier parmi tous, c'était le jeune Abd el Kader ; outre ces vertus guerrières qui l'entouraient d'un grand prestige parmi les populations belliqueuses de la province d'Oran, il était encore remarquable par son ardeur dans l'étude de la religion. Nul n'était donc plus populaire que lui dans l'ouest de l'Algérie après son père Sidi Mahhi ed Din.

Aussi lorsque au retour de l'expédition contre Oran, les Hachem-Gheris et quelques autres tribus voulurent nommer Sidi Mahhi ed Din sultan des Arabes, le vieux marabout qui sentait sa fin approcher et qui avait jugé quel était celui de ses fils capable de continuer l'œuvre qu'il allait laisser inachevée, le vieux marabout refusa cet honneur: « Le doigt de Dieu, dit-il à ceux qui lui offraient le souverain pouvoir, a désigné depuis longtemps celui qui est destiné à vous commander. » Et il leur présenta son fils Abd el Kader alors âgé de 24 ans qui fut aussitôt proclamé *sultan* (juin 1832).

CHAPITRE II

Présentation à Abd el Kader. — Son portrait.

Camp d'Aïn-Chellela, 16 décembre.

Mon cher ami,

Enfin j'ai vu Abd el Kader, et je t'écris sous le charme inexprimable qu'a exercé sur moi ce champion de l'islamisme.

Au milieu du camp s'élève une tente immense. Une foule épaisse en obstrue toujours l'entrée malgré les coups de bâton distribués avec largesse sur les Arabes trop rapprochés: c'est la tente du sultan. J'y arrivai avec Sidi Mohammed ben Alli oul'd Sidi Embarek, khalifa de Milianah, auquel m'a présenté Berrouila, et qui m'a donné l'hospitalité. Grâce aux chaouchs qui nous précédaient et à la dignité de mon introducteur, un passage nous fut ouvert au milieu de la foule, nous pénétrâmes dans la tente. Je ne pourrais t'en faire la description, car je n'ai vu et n'ai voulu voir qu'Abd el Kader.

Ainsi qu'on m'en avait prévenu, il occupait seul le fond de la tente en face de l'entrée; je m'avançai lentement vers lui, les yeux baissés, je m'agenouillai et lui pris la main pour la baiser, ainsi que c'est l'usage; il me l'abandonna et après cette formalité qui, je l'avoue, me répugnait d'autant plus que c'était mon premier acte de soumission vis-à-vis d'un musulman, je levai mes regards sur lui. Je crus rêver quand je vis fixés sur moi ses beaux yeux bleus, bordés de longs cils noirs, brillant de cette humidité qui donne en même temps au regard tant d'éclat et de douceur. Il remarqua l'impression qu'il venait de produire sur moi; il en parut flatté et me fit signe de m'accroupir devant lui. Je l'examinai avec attention.

Son teint blanc a une pâleur mate; son front est large et élevé. Des sourcils noirs, fins et bien arqués surmontent les grands yeux bleus qui m'ont fasciné. Son nez est fin et légèrement aquilin, ses lèvres minces sans être pincées; sa barbe noire et soyeuse encadre légèrement l'ovale de sa figure expressive. Un petit *ouchem*[1] entre les deux sourcils fait ressortir la pureté du front. Sa main, maigre et petite, est remarquablement blanche, des veines bleues la sillonnent; ses doigts longs et effilés sont terminés par des ongles roses parfaitement taillés; son pied, sur lequel il appuie presque toujours une de ses mains, ne leur cède ni en blancheur ni en distinction.

Sa taille n'excède pas cinq pieds et quelques lignes, mais son système musculaire indique une grande vigueur. Quelques tours d'une petite corde en poils de chameau fixent autour de sa tête un kaïk de laine fine et blanche; une chemise en coton et par-dessus une chemise en laine de même couleur, le kaïk, qui après avoir fait le tour de la tête enveloppe le corps, et un burnous blanc recouvert d'un burnous brun, voilà tout son costume. Il tient toujours un petit chapelet noir dans sa main

[1] Tatouage.

droite. Il l'égrène avec rapidité et lorsqu'il écoute, sa bouche prononce encore les paroles consacrées à ce genre de prière.

Si un artiste voulait peindre un de ces moines inspirés du moyen âge que leur ferveur entraînait sous l'étendard de la croix, il ne pourrait, il me semble, choisir un plus beau modèle qu'Abd el Kader.

Un mélange d'énergie guerrière et d'ascétisme répand sur sa physionomie un charme indéfinissable [1].

« Sois le bienvenu, me dit-il, sois le bienvenu, car tout bon musulman doit se réjouir de voir augmenter le nombre des vrais croyants. Notre saint prophète a dit :

« Il vous sera plus profitable au grand jour du jugement « de vous vanter d'avoir acquis un chrétien à l'islamisme « que d'en avoir tué mille dans les combats. » Dieu t'envoie à nous, c'est à nous de te conserver, de t'instruire et de t'aimer plus que nos autres frères. » Je fus surpris de sa voix saccadée et pour ainsi dire sépulcrale. Elle sied mal à sa figure; sa parole est brève et rapide; il conserve l'accent et emploie l'idiome des provinces de l'ouest.

J'use de la forme du dialogue, afin de te rendre compte plus rapidement de ma conversation avec l'émir.

(Abd.) Comment te nommes-tu ?

(Moi.) Les musulmans d'Alger m'ont nommé Omar, mais à toi, seigneur, appartient le droit de me donner le nom qu'il te plaira.

(Abd.) J'approuve le choix du nom d'Omar; c'est le nom que portait le premier compagnon du prophète de

[1] Les Français qui ont vu Abd el Kader avant moi trouveront peut-être mon admiration exagérée. C'est qu'aucun n'a pu le voir tel qu'il est. En effet, quand il se trouve en face d'un chrétien, ses yeux sont toujours baissés et ses traits prennent une expression de contrainte qui pourrait indiquer une tendance à la fausseté. Il est inutile de dire que je commets un anachronisme en traçant le portrait d'Abd el Kader après une première entrevue; ce n'est qu'après l'avoir vu souvent et avoir étudié les changements subits que telle ou telle impression, telle ou telle situation opèrent sur sa physionomie, que je suis arrivé à pouvoir en faire la description qui précède.

Dieu, qui, comme toi, de chrétien était devenu musulman ; tâche d'imiter ses exemples.

Qui t'a porté à embrasser l'islamisme ?

(Moi.) Plusieurs motifs réunis qu'il serait trop long de t'exposer ici, mais le plus puissant, c'est le désir de connaître l'homme dont j'admirais le courage et les vertus, et l'espoir d'apporter au grand œuvre de la régénération des Arabes qu'il a entrepris le concours modeste de mon dévouement.

(Abd.) Je savais que deux Français avaient embrassé l'islamisme et qu'ils vivaient au milieu des tribus de la Mitidja. Un d'eux, nommé el Bordji[1], m'est pourtant signalé comme un de nos ennemis acharnés. Quel est l'autre ?

(Moi.) L'autre, c'est moi. Une grande différence existe, pourtant, entre el Bordji et moi ; lui est soldat au service de la France, et il a prêté serment de ne pas abandonner ses drapeaux.

Moi je suis libre et n'ai jamais été militaire ; si j'étais déserteur, je mériterais ton mépris plutôt que ton estime.

(Abd.) La religion n'admet pas de semblables subtilités ; lorsqu'on est chrétien on doit vivre avec les chrétiens, lorsqu'on est musulman on doit vivre avec les musulmans, et c'est un crime de cohabiter avec les chrétiens. Aussi je regarde comme indignes du nom de musulmans tous ces lâches Arabes qui ont vendu leur foi et perdu la vie éternelle pour une vie passée dans l'opprobre ; que la malédiction du Seigneur s'appesantisse sur eux !

Il me fit ensuite plusieurs questions sur mes antécédents, sur ma famille, sur mon père qui était à Alger, sur la religion. Il parut satisfait de mes réponses, me recommanda vivement au khalifa de Milianah, Oul'd Sidi Embarek, et me fit signe que je pouvais me retirer.

Mon domestique arabe, qui était dans un coin de la tente, vint alors déposer devant l'émir le *kamous* (dic-

[1] Le lieutenant Vergé, kaïd de la tribu des Beni-Khelil.

tionnaire) et le fusil Lefaucheux dont je lui faisais présent. Il demanda d'où venaient ces objets ; le bey de Milianah lui dit que c'était Omar qui lui offrait ces cadeaux.

Il admira le *kamous*, ouvrage d'un grand prix, que j'avais acheté à un Algérien, et parut très étonné de l'ingénieux système du fusil :

« C'est à nous à te faire des présents et non à toi, me dit-il, mais je suis sensible à ton offre que j'accepte ; or, je n'accepte jamais que de ceux que je veux aimer. » Je m'avançai pour lui baiser la main ; il la retira et me baisa l'épaule, habitude qu'il a toutes les fois qu'une personne de distinction vient le saluer.

A demain d'autres détails.

CHAPITRE III

Politique de l'émir.

Camp d'Ouennogha, 19 décembre 1837.

Mon cher ami,

Je croyais, t'ai-je dit dans une de mes précédentes lettres, qu'Abd el Kader, ayant conscience de la part que la France avait prise à son élévation, était décidé à observer sincèrement le traité de paix conclu avec son gouvernement.

Tu jugeras des atteintes cruelles portées à mes illusions en lisant le résumé des idées exprimées par l'émir dans le courant des conversations qu'il a eues avec moi pendant nos marches. J'ai remarqué que cet honneur, tout en m'attirant le respect de la multitude, semble augmen-

ter à mon égard la froideur du khalifa et des autres personnages qui entourent l'émir.

Il me témoigne du reste beaucoup de bienveillance, et m'a promis de me faire enseigner le Coran par le kadhi du camp qui a été son premier instituteur : « Car, me dit-il, il ne suffit pas de dire : je suis musulman ! Il faut comprendre et connaître ce que doit être un musulman. La grâce que Dieu t'a déjà faite en t'inspirant le désir d'entrer dans la vraie religion, me donne l'assurance de ton ardeur à la connaître et à la pratiquer.

« Garde-toi d'imiter l'exemple du plus grand nombre des Arabes que tu vois dans mon camp.

« Dieu a daigné me choisir pour les régénérer et pour rallumer dans leurs cœurs de pierre le flambeau éteint de la foi.

« Gouvernés depuis des siècles par des soldats ignorants qui n'avaient de musulman que le nom, habitués à ramper devant leurs maîtres qui leur donnaient l'exemple de l'injustice et de la cruauté, ils ont abandonné les pratiques de notre sublime religion ; ils sont tombés dans l'indifférence, ils sont semblables aux bêtes de somme qu'ils conduisent[1].

« Mais Dieu dans sa miséricorde, a chassé les tyrans contre lesquels notre loi nous défendait de nous révolter, et a amené, à leur place, ces chrétiens que nos glorieux ancêtres allaient combattre jusque dans leurs pays.

« Oui, Omar, c'est la miséricorde de Dieu qui les a amenés, car nous avons été forcés de leur faire la guerre

[1] Un fait dont j'ai été témoin dans notre voyage de Médéah au camp m'a prouvé la justesse des observations de l'émir au sujet de l'indifférence religieuse des Arabes.

C'était dans un douar des Beni-Sliman où nous avions reçu l'hospitalité. Mon ami, Sidi el Habchi et moi, entendîmes un Arabe qui occupait une tente à côté de la nôtre, s'écrier : « Ya Fatma héti el'Halleb, nâamel Rekâat el Sultan ! — Et ! Fatma, apporte l'écuelle, que je fasse les génuflexions du sultan. » Faisant allusion aux ordres donnés par l'émir à tous les cheiks et à tous les kaïds, de veiller à ce que chaque Arabe fasse régulièrement ses ablutions et ses prières.

pour défendre notre sol, nos femmes, nos enfants, et plus que tout cela, notre religion, et cette guerre est une guerre sainte.

« Le sang musulman qui a coulé et qui coulera dans cette glorieuse lutte, nous lavera de nos souillures, notre foi attiédie se réchauffera au feu des combats, et nos bras se fortifieront en frappant sur l'infidèle.

« Nous serons alors moins indignes des illustres devanciers qui ont conquis notre patrie et fait triompher la loi de Dieu de l'Orient à l'Occident. Ah! si l'ardeur qui les enflammait nous avait animés lorsque les Français ont mis le pied sur la terre musulmane, crois-tu qu'un seul eût échappé? Crois-tu que les ossements de leurs cadavres, dévorés par les oiseaux de proie, n'eussent pas à jamais frappé de terreur les audacieux qui auraient voulu de nouveau fouler notre sol ?

« Mais les décrets immuables de Dieu devaient s'accomplir et nous devions expier nos crimes.

« Je demande au Très-Haut de regarder enfin d'un œil de bonté et de miséricorde son peuple malheureux; s'il daigne écouter ma faible voix, je consacrerai ma vie à réveiller la foi endormie de l'islamisme : descendant de nos seigneurs, les Ali, les Abd Alla, les Eukba et tant d'autres, je combattrai dans la voie du Seigneur, et alors, malheur aux chrétiens, trois fois malheur! car celui qui met tout son espoir en Dieu et qui n'attend la victoire que de lui, celui-là peut rencontrer le lion et repousser ses bonds impétueux. Omar, pénètre-toi profondément de cette pensée, base de notre conduite en ce monde, que le succès de toute entreprise dépend de la foi de celui qui l'entreprend.

« Dieu récompense la foi, même chez les infidèles. Le juif, le plus immonde des êtres, est capable de grandes choses si, dans son cœur avili, la foi parvient à remplacer l'avarice.

« D'ailleurs, je redoute bien moins les Français depuis que je les connais. Je les croyais encore semblables à ceux qui allèrent combattre Souleyman (Soliman) pour

reconquérir la ville où ils supposent qu'a été enseveli Sidna-Aissa (Notre Seigneur Jésus-Christ)[1].

«Malgré la haine que tout musulman doit nourrir contre les infidèles, j'ai souvent admiré leur courage, leur générosité et leur fidélité à tenir leur parole et leur observance rigoureuse des pratiques de leur religion; mais ceux qui ont fait la conquête d'Alger ne ressemblent en rien à leurs ancêtres. J'entends dire que quelques-uns ne reconnaissent pas de Dieu; en effet, ils n'ont construit aucune église, et les ministres de leur religion sont peu respectés par eux-mêmes.

« Ils ne prient jamais; ils manquent à leur parole et trahissent leurs alliés. Dieu les abandonnera puisqu'ils l'abandonnent! »

Le danger que j'aurais couru en prenant fait et cause pour les chrétiens m'empêcha de lui répondre. Je me hasardai toutefois à lui demander pourquoi il avait fait la paix avec les Français, puisque sa religion lui faisait une obligation de les combattre.

« En faisant la paix avec les chrétiens, me répondit-il, je me suis inspiré de la parole de Dieu qui dit dans le Coran : « *La paix avec les infidèles doit être considérée « par les musulmans comme une trève pendant laquelle « ils doivent se préparer à la guerre.* » J'ai souscrit à des conditions que j'observerai tant que les Français observeront celles *que je leur ai imposées*. La durée de la paix dépendra de leur conduite à mon égard, et pour la rupture, ce n'est point de mon côté qu'elle viendra.

[1] Les musulmans croient que Jésus-Christ est un prophète au-dessus de tous les autres, puisqu'il a été conçu sans péché dans le sein immaculé de Setna Mériem (Notre-Dame-Marie); ils le nomment Rouhh Allah (l'âme, le souffle, l'esprit de Dieu). « Verbum Dei. »

Ils disent que les juifs ont sacrifié un juif qui lui ressemblait, mais que Jésus-Christ a été enlevé au ciel en corps et en âme, qu'il viendra aux approches de la fin du monde, qu'il ramènera par le sabre et la conviction tous les peuples à la même religion, l'islamisme; qu'après ce grand œuvre il mourra et sera enterré à Médine dans une tombe qui est restée et qui restera vide à côté de celle de Mohammed.

Lorsque l'heure de Dieu aura sonné, ils me fourniront eux-mêmes des causes plausibles de recommencer la guerre sainte.

« J'espère en outre que les Français réfléchiront, d'un côté aux sacrifices d'hommes et d'argent qu'ils ont faits, sans avoir pu étendre leur domination au delà des murs de leurs forteresses, et de l'autre à l'extension de ma domination qu'ont acclamée, les tribus de toute l'Algérie où j'ai fait succéder l'ordre et la tranquillité à l'anarchie et au désordre. J'espère, dis-je, qu'ils renonceront à vouloir gouverner par la force un peuple qui sera toujours leur plus mortel ennemi.

« Les maîtres d'Alger les ont offensés, ils les ont chassés par la permission de Dieu, qu'ils se contentent donc d'Alger.

« Je regarde donc comme un bienfait de la Providence ta venue auprès de moi, Omar, car si tu es dévoué à la cause musulmane, tu pourras m'aider puissamment à la faire triompher. »

Voilà donc ce chef que je considérais comme un allié sincère de la France, comme l'homme qui devait nous aider à civiliser l'Algérie!

J'avoue qu'il joue un rôle bien plus noble que celui que je lui attribuais. Il veut régénérer son peuple, il veut réveiller sa foi, il veut chasser l'ennemi de sa patrie; quoi de plus louable et de plus glorieux à son point de vue?

Mais quelle sera ma position auprès de lui? En le servant fidèlement, ne serais-je pas amené forcément à desservir mon pays! Je ne désespère pas, toutefois; peut-être la paix se prolongera-t-elle plus longtemps que je ne le pense, peut-être aussi les idées actuelles de l'émir se modifieront-elles? En tout cas, je n'épargnerai nul effort pour tâcher de lui faire comprendre tous les avantages qu'il peut retirer d'une paix longuement observée.

J'ai remarqué qu'il a des opinions très fausses sur tout ce qui n'est pas son pays; aussi, lorsque je serai plus avant dans ses bonnes grâces et que je lui aurai inspiré

de la confiance, mon premier souci sera-t-il de rectifier ces opinions.

Ce qui porte surtout atteinte à l'optimisme, fond de mon caractère, c'est la politique d'Abd el Kader. Elle est certes très habile, mais elle menace nos intérêts et je dirai même notre honneur national. Qu'on en juge : tandis que les Français, peuple éclairé et civilisé, négligent les seuls avantages que le traité de la Tafna pouvait leur procurer, tandis qu'ils se confient en la bonne foi des Arabes et qu'ils se renferment avec la plus incroyable sécurité dans des limites qu'ils ont obscurément définies et qu'ils ne cherchent même pas à bien connaître, Abd el Kader, soi-disant sultan ignorant et barbare, s'empresse de tirer parti des clauses du traité qui lui sont favorables. Il s'est d'abord dirigé sur Tlemcen, a pris tous les fusils que les Français avaient donnés aux Turcs et aux Coulouglis du méchouar, et a enrôlé, par force, trois cents de nos braves alliés dans son armée régulière, en proclamant *que la France les lui a vendus* par le traité de paix.

Tranquille de ce côté, il se dirige vers Tagdempt, combat et soumet quelques tribus rebelles du Kabla (Sud), fait prisonnier un marabout qui s'intitulait Moul el Saâ (maître de l'heure) et qui avait la prétention de lutter contre son autorité, et arrive dans la province de Tittery, d'où il combine la prise en possession de l'immense région qui s'étend depuis notre camp de Kara Mustapha, dans l'est de la Mitidja, jusqu'à Constantine.

Mais, me diras-tu, cette région ne fait pas partie du territoire sur lequel le traité lui permet d'étendre sa domination.

Telle était, j'en suis certain, la pensée du général négociateur; mais cette pensée a été si mal exprimée en arabe qu'Abd el Kader revendique le droit de faire reconnaître son autorité par les populations musulmanes qui occupent cette région, et il l'exerce les armes à la main.

Il nomme Sid el Hadj Mohamed ben Abd el Salem el Mokrani khalifa de la Medjana, et Ahmed ben Salem oul'd Sidi el Taieb khalifa de Sebaou.

Dans toutes ses expéditions, il ne néglige pas de lever l'impôt sur les tribus dont il traverse le territoire, d'abord parce que cette mesure lui procure des ressources précieuses, et aussi parce que, chez les indigènes, c'est le principal signe de la souveraineté et qu'ils ne regardent pas comme maître réel et légitime le chef qui n'exige pas le paiement de l'impôt.

Il se garde bien de communiquer aux Arabes la teneur entière du traité ; il porte seulement à leur connaissance les articles favorables à l'exécution de ses desseins. Du reste, ce traité, ainsi qu'il a soin d'en faire répandre le bruit, ne peut être, suivant l'esprit du Coran, qu'une trêve conclue avec les infidèles, afin de mieux se préparer à recommencer el-djihâd, la guerre sainte.

Cette politique, je le répète, renverse toutes mes idées. Au lieu d'une paix franchement conclue, pendant laquelle j'espérais coopérer avec un chef éclairé à la civilisation des Arabes, j'entrevois un armistice qui sera funeste à la France.

Oh ! si l'on avait bien réfléchi que les Arabes de l'Algérie sont encore les Numides qui combattaient les Romains il y a deux mille ans, et qu'Abd el Kader est un Jugurtha qui, à la haine du chef numide, contre les oppresseurs de son pays, joint le fanatisme musulman ; si on avait lu avec attention les traités si clairs et si laconiques que *dictaient* les Romains aux peuples barbares qu'ils avaient vaincus, nous n'aurions pas rempli deux longues pages d'un mauvais arabe que l'habileté d'un des contractants devait interpréter aux dépens de l'autre. Puissions-nous ne pas avoir trop à nous repentir de notre générosité et d'une confiance trop légèrement accordée !

Je suis triste et j'enrage d'entendre tenir des propos atroces contre les Français, propos dont la prudence la plus élémentaire me défend pourtant de paraître offensé. Les plus lâches et ceux qui désirent peut-être le plus ardemment la paix sont ceux qui vocifèrent davantage contre les oppresseurs infidèles. Je me rappelle même parmi ces derniers en avoir vu plusieurs ramper bassement aux pieds des autorités françaises à Alger.

Je ne désespère pourtant pas, je te le répète, et je reprends courage et confiance en regardant la belle tête de l'émir ; je conserve la douce pensée qu'une si belle enveloppe doit contenir une belle âme ; or, une belle âme reculera devant la rupture d'un traité, car ce serait un acte de mauvaise foi.

On vient de m'annoncer l'arrivée du consul de l'émir à Alger, suivi d'une escorte de négociants français. Comme ce consul est le représentant de la nation américaine, le bruit court que le sultan va contracter une alliance avec les États-Unis. Ils sont accompagnés du fameux juif Ben d'Ran (Ben Durand).

Les Arabes disent de ce dernier : « Les Français, séduits par les paroles du Juif, l'ont choisi pour intermédiaire entre eux et le sultan, afin de mieux tromper ce dernier ; mais le Juif, que Dieu le maudisse, les trompera tous les deux. »

Je serais dans une fausse position en me rencontrant avec ces Français que je connais tous, et auxquels il serait dangereux pour moi de faire l'accueil que me dicterait mon cœur. Je m'éloigne donc aujourd'hui du camp ; je profite d'une visite que vont faire mes compagnons de route (les marabouts de Coléah) au marabout de Guerrouma pour aller visiter la belle tribu des Beni-Djâad et les admirables vallons qui se trouvent resserrés entre le mont Djurjura et les pics qui l'avoisinent. J'ai entendu dire hier au khalifa de Milianah que l'émir va terminer sa campagne par une expédition contre les Goulouglis de Oued-Zeitoum qui n'ont pas encore payé l'impôt et qui sembleraient se préparer à défendre l'accès de leurs montagnes. Comme on se battra probablement, nous serons de retour la veille du jour où le sultan établira son camp sur le territoire de cette tribu. Je ne ferai partir cette lettre qu'après le combat, si les Zouetna résistent. Adieu.

CHAPITRE IV

Description du camp de l'émir.

Le camp est de forme circulaire. Les tentes des soldats réguliers, infanterie et cavalerie, forment le cercle. Elles sont plus ou moins rapprochées suivant le nombre de cavaliers auxiliaires appelés par le sultan et qui sont dans l'intérieur du camp. Les tentes de l'armée régulière ont la forme d'un cône ; elles sont soutenues par un seul montant et doivent contenir 33 hommes. L'ouverture regarde l'intérieur du camp dont l'entrée, tournée vers l'orient, est formée par la tente du commandant de l'artillerie et par celle du chirurgien en chef, auxquels est conféré le droit d'asile. Deux pièces d'artillerie sont braquées sur l'entrée. A peu près au milieu de la circonférence du camp s'élève l'outak du sultan : à sa droite et à sa gauche sont placées les tentes de ses secrétaires, des hauts fonctionnaires ; un peu en arrière se trouvent celles destinées à abriter les munitions, les objets reçus en cadeaux, les selles, armes, vêtements, tous les objets d'habillement pour l'armée, enfin tout ce qui est la propriété du gouvernement, excepté l'argent qui est renfermé dans des coffres placés dans l'outak du sultan.

D'autres tentes en laine contiennent les vivres de l'armée régulière. Elles abritent également la manutention et les cuisines. A côté sont parqués les chameaux et les mulets de transport. Dans l'intérieur du camp sont les tentes des cavaliers auxiliaires dominées par celles des khalifas et de leurs chefs.

Depuis le coucher jusqu'au lever du soleil, personne ne peut sortir du camp ni y entrer sans une permission expresse du sultan ; il y a peine de mort contre une pareille infraction.

La tente du sultan est soutenue par trois montants

d'environ 15 pieds d'élévation placés à égales distances. Elle est garnie intérieurement de draps de diverses couleurs qui forment des dessins d'une irrégularité qui me choqua. J'en demandai la cause, la voici :

Après l'expédition française dirigée contre Mascara par le maréchal Clauzel et monseigneur le duc d'Orléans, le sultan avait vu ses meilleurs amis l'abandonner; ses soldats avaient été tués et désarmés sous ses yeux, son trésor et ses munitions avaient été pillés et sa tente partagée entre plusieurs Arabes de sa propre tribu, « les Hachem ». Abd el Kader déployait alors un certain luxe, et tous les objets précieux qu'il possédait furent pris ; c'est depuis cette époque qu'il a apporté de radicales réformes dans sa maison officielle. Lorsqu'après le traité Desmichels il soumit de nouveau les tribus rebelles, il se fit rendre les objets qu'elles lui avaient dérobés ; parmi ces objets se trouvaient des portions séparées de sa tente, qu'il fit réunir très irrégulièrement, voulant ainsi avoir constamment sous les yeux le souvenir des jours néfastes.

Le sol de la tente est recouvert de tapis arabes aux riches couleurs. Le sultan est accroupi sur une natte placée au pied du montant qui se trouve à l'extrémité opposée à l'entrée dans une espèce de niche formée par les caisses où sont enfermés l'argent et les livres qui composent sa bibliothèque. A sa droite et à sa gauche se tiennent les secrétaires et les hauts personnages de son entourage. Tous les aides de camp formant la maison militaire du sultan restent debout dans la partie intérieure de la tente. Lorsque le sultan a des ordres à leur donner, il leur fait signe, ils s'approchent, s'agenouillent devant lui, reçoivent l'ordre et se retirent à reculons.

Le sultan a devant lui quelques livres et deux petits coffres; dans l'un sont les lettres et les papiers importants, dans l'autre l'argent qui lui sert à faire des largesses et des aumônes. La tente a 15 mètres de longueur sur 6 de largeur; elle est recouverte par une autre tente plus grande qui la rend plus chaude et impénétrable au

vent et à la pluie et qui forme ainsi tout autour un espace réservé à une trentaine d'esclaves nègres composant la garde particulière du sultan.

Ces nègres, achetés par l'État, sont excellents cavaliers et ont dû faire preuve de bravoure et de fidélité avant d'être admis dans cette garde. Ils sont grands et forts, ils sont vêtus d'une veste rouge et d'une culotte bleue; ils portent sur le haïk la corde de chameau et deux burnous blancs et bruns.

Ils sont armés de sabres, de pistolets et de fusils ; la nuit et le jour, la moitié monte la garde autour du sultan, tandis que l'autre moitié repose dans l'intervalle des deux tentes. Ils sont placés sous l'autorité immédiate de l'émir.

Au montant de l'extrémité opposée à l'entrée, est attaché un rideau de laine qui est pendu aux deux parois intérieures et forme ainsi un réduit à l'arrière de la tente. C'est là que l'émir se retire souvent pour faire ses ablutions, prier, étudier seul et donner ses audiences secrètes. On y entre par une petite porte gardée constamment par deux nègres.

Tout près de cette partie de l'outak et en dehors, est placé un petit réduit à ciel ouvert, nommé *bil-el-ma* (la chambre de l'eau, lieux d'aisances). A 6 mètres en avant de l'outak sont plantés les six drapeaux qui accompagnent toujours l'émir. Ils sont en satin vert, jaune et rouge, brodés d'or et de soie; des versets du Coran sont écrits en lettres d'or et les hampes sont surmontées de croissants et de boules en argent. Derrière les drapeaux sont rangés les chevaux de l'émir, tous attachés par les paturons et maintenus par les deux longes de leur licol.

Le camp offre actuellement un coup d'œil très intéressant; on y voit des Arabes de toutes les parties de l'Algérie et des habitants de toutes les villes, tous reconnaissables à leurs costumes, à leur physionomie, et surtout à leur langage; car, de province à province, il y a une différence sensible entre la prononciation et le choix des

expressions. C'est toujours de l'arabe, mais l'arabe est une langue si riche, qu'il y a plusieurs mots pour exprimer une même chose. Chaque province a donc adopté un mot différent de celui employé par ses voisins : de là une différence apparente dans la langue.

La prononciation est une difficulté pour quiconque n'a pas séjourné dans les diverses provinces de l'Algérie ; aussi ai-je quelque peine à comprendre le langage des Arabes d'Oran et ceux du désert. Ce sont de nouvelles études à faire.

C'est vraiment curieux de voir l'agitation de tous ces Arabes ; les uns sont venus porter une plainte, les autres payer l'impôt, les autres demander des secours, ceux-ci terminer un procès, chacun parle en criant de ses affaires. Les disputes s'échauffent quelquefois à tel point que les chaouchs sont obligés d'intervenir avec l'argument qui est l'*ultima ratio* des Arabes, le bâton.

On peut difficilement se faire une idée de la vaste circonférence que doit occuper un camp où sont réunis quinze mille hommes, douze mille chevaux, mille chameaux, mille mulets, ânes, etc., en tenant compte surtout de la place qu'occupent les tentes relativement grandes des cavaliers auxiliaires et des espaces vides qui doivent exister entre elles et celles de leurs chefs.

Le burnous brun est ici bien autrement respecté que le burnous blanc ; cela veut dire que tous les Arabes de l'ouest qui font partie du makhzen de l'émir et qui portent le burnous brun, traitent en conquérants les Arabes de l'est qui ne revêtent que le burnous blanc ou rayé de gris. Il existe entre les tribus de l'est et celles de l'ouest, en prenant comme limite entre elles le méridien de Ténès, une antipathie qu'elles ne cherchent pas à dissimuler. Le personnage devant lequel tous s'écartent, celui qui marche la tête haute, le regard insolent et la menace à la bouche, c'est le soldat régulier du sultan, cavalier et fantassin. L'uniforme brun de ces derniers et l'uniforme rouge des premiers est un talisman qui inspire à tous la crainte beaucoup plus que le respect ; mais que de haines s'ac-

cumulent contre eux! Il serait impossible en effet de dire à quelle insolence, à quelles exactions et à quelles cruautés se livrent contre les Arabes leurs frères, ces soldats, qui hier encore étaient recouverts d'un burnous en guenilles.

Dans chaque quartier du camp se trouvent des cafetiers qui font un débit immense de marc de café; les Arabes le trouvent horriblement mauvais. Un d'eux, après avoir goûté à une tasse très chargée de marc sans sucre et brûlante, s'écria en la rejetant : « Je suis persuadé que l'eau de l'enfer n'est ni plus noire, ni plus brûlante, ni plus amère; » mais ils en boivent, pour se donner un genre.

Un cafetier est attaché en outre à chaque bataillon de soldats réguliers; c'est une sorte de vivandier qui vend toute espèce de marchandises et de comestibles. Il vend aussi du tabac, mais en cachette, parce que le sultan en défend l'usage.

Ceux qui veulent fumer sont obligés de se renfermer dans leur tente ou de sortir du camp, et s'ils étaient découverts, quatre-vingts coups de bâton seraient leur punition.

Au *fedjer*, c'est-à-dire une heure avant le jour, *le moudden* dont nous avons fait muezzin appelle à la prière.

Aussitôt que le jour paraît, les auxiliaires et les palefreniers vont chercher le fourrage et l'orge. Lorsque le sultan déclare *ennemi* le pays où il campe, chacun va piller où il peut. Le matin est consacré par l'émir et les khalifas à traiter les affaires particulières et à recevoir le baisement de main de tous les employés de la cour, de tous les khalifas et de tous les chefs de camp; c'est un devoir indispensable.

A une heure après midi, *le moudden* chante la prière du *d'hour*; s'il ne pleut pas, le sultan sort en avant de sa tente et remplit l'office d'iman. Tous ceux qui le désirent, et quel que soit leur rang hiérarchique, fussent-ils mendiants, peuvent venir prier derrière lui. Aucun des chefs ni des khalifas n'y manque.

Quoique le terrain soit souvent boueux, le sultan appuie son front contre terre et tous sont bien forcés de l'imiter. Immédiatement après la prière, l'émir rend la justice à tous ceux qui l'invoquent, quelque minime que soit l'objet du litige. Lorsque le muezzin a annoncé la prière de l'aâsseur (trois heures après midi) on entend retentir la *nouba,* nom donné à la musique du sultan. Les musiciens viennent gravement se placer au pied des drapeaux et font retentir l'air de leurs mélodies primitives. Voici de quels instruments se compose cette musique qui a comme chef d'orchestre le premier hautbois :

Quatre espèces de hautbois, quatre paires de timbales et quatre grosses caisses.

Ils jouent encore les airs turcs, et quelques romances andalouses qui ne laissent pas d'avoir un certain charme lorsqu'on en comprend le rythme. Cette musique produit un effet singulier sur tous les chevaux de race; ils cessent de manger, relèvent la tête, hennissent et se balancent sur leurs jambes comme s'ils voulaient danser.

A propos de la nouba, on m'a raconté une histoire typique : un Arabe plaisant demandait à ses compatriotes s'ils comprenaient le langage de la nouba : « Elle ne dit rien, elle chante, » lui répondirent-ils. Ah ! ignorants ou simples que vous êtes, reprit-il, la nouba parle au nom du sultan et en votre propre nom, écoutez : les grosses caisses, c'est la voix du sultan qui crie :

Draham, draham, draham.

(***Draham*** **veut dire** ***argent,*** **et en prononçant le mot fortement et avec emphase, on imite le son de la grosse caisse.)**

Le hautbois c'est la voix des Arabes auxquels on demande l'argent et qui disent en pleurant :

M'ninn, m'ninn, m'ninn.

(***M'ninn*** **veut dire** ***d'où;*** **en prononçant vivement**

m'ninn plusieurs fois de suite avec une voix de fausset on imite les sons aigus du hautbois.)

Et les timbales, c'est la voix des cavaliers du sultan qui viennent lever l'impôt et qui répondent :

Debbor, debbor, debbor.

Trouves-en, trouves-en. (En prononçant fortement les deux *b*, on imite le son des timbales.)

Dès que la nouba a cessé de se faire entendre, le bach-chaouch crie de toute la force de ses poumons : « Le sultan prie Dieu qu'il répande sur vous tous sa paix et ses bénédictions. » Tous les assistants répondent : « Que la paix du Seigneur soit avec le sultan et qu'il soit toujours victorieux! » Le chef de la musique va baiser la main de l'émir, et alors commence le baisement de main du soir.

Les hennissements de plus de douze mille chevaux mêlés aux cris bruyants et moins nobles de trois mille bêtes de somme font alors retentir le camp d'un bruit vraiment effrayant. C'est l'heure à laquelle on donne l'orge. Chacun a sa musette garnie, et aussitôt que le cheval préféré du sultan plonge sa tête dans la sienne, toutes les musettes sont accrochées.

Au coucher du soleil, le moudden appelle de nouveau à la prière ; tout le camp doit faire cette prière en dehors des tentes. J'ai vu l'émir prier devant plus de deux mille Arabes qui croient que Dieu les entend bien plus favorablement en s'unissant à un homme aussi saint que le sultan. Peut-être aussi l'espoir de se faire remarquer par le chef contribue-t-il à leur empressement.

Une heure et demie après le *maghreb*, le moudden appelle à la dernière prière ; la nouba se fait entendre, et, lorsqu'elle a cessé, tous les cafés doivent être fermés et la circulation est interdite dans le camp.

CHAPITRE V

Ordre de marche du sultan en campagne. — Pose et levée du camp.

L'armée que commande en ce moment le sultan et avec laquelle il va soumettre les tribus de l'est se compose ainsi :

Trois mille askers [1], fantassins réguliers.	3.000
Quatre cents khièlas [2], cavaliers	400
Soixante tobjias (mot turc), artilleurs servant quatre pièces de 6 et deux obusiers	60
Mille cavaliers du makhzen [3] de l'ouest. .	1.000
Dix mille cavaliers auxiliaires irréguliers.	10.000
Total. . . .	14.460

Le sultan seul décide du jour et de l'heure du départ ; aussitôt après la prière de l'aurore, le sultan fait appeler le khaznadar en second, et lui donne l'ordre de préparer la levée du camp. Ce dernier va prévenir l'agha de l'armée régulière qui fait battre la diane d'abord ; puis une nouvelle batterie annonce à tous le départ. Une heure s'est à peine écoulée que toutes les tentes sont pliées et chargées, ainsi que le matériel et les vivres ; les compagnies sont formées sur l'emplacement qu'occupaient leurs tentes.

Les auxiliaires sont à cheval autour de leurs chefs respectifs. La tente de l'émir seule est encore debout.

Les aghas et les kaïds des tribus dont on doit traverser le territoire, devant servir de guides à l'armée, sont

[1] De *askera, congregatus fuit ; àsker, exercitas ; aâskri*, soldat.

[2] De *khèil*, les chevaux ; *khièl*, cavalier.

[3] *Makhzen*, cavaliers irréguliers à la solde du gouvernement. Sous les Turcs on appelait Makhzen certaines tribus liées à leur service et jouissant à ce titre de certaines immunités.

introduits auprès du sultan qui, après les avoir interrogés, désigne le lieu où devra être posé le camp. Un des kaïds doit marcher à l'avant-garde avec les cavaliers de sa tribu ; les autres restent à proximité de l'émir. Le khaznadar prévient son maître que tous les préparatifs de départ sont achevés. Le sultan alors se lève et va s'asseoir sur un tapis qu'on a étendu à l'entrée de sa tente.

A l'instant tous les ferrêgua (serviteurs du campement) se mettent à l'œuvre et en un clin d'œil, la tente, les tapis, les caisses sont chargés sur les chameaux et les mulets qui prennent la tête du convoi placé sous le commandement exclusif du khaznadar en second.

On amène le cheval du sultan ; un tabouret en velours lui permet de se mettre plus facilement en selle, car il est petit, monte des chevaux de la plus haute taille, et les étriers des selles arabes sont excessivement courts. Qu'on ne croie pas pourtant que cette précaution soit pour lui indispensable, car il est d'une force musculaire remarquable et par conséquent très léger ; aussi très souvent l'a-t-on vu s'élancer sur la selle sans même se servir de l'étrier ; c'est un véritable tour de force, car la palette des selles arabes s'élève à plus de 30 centimètres au-dessus du siège.

Deux saïs tiennent le cheval qui piaffe d'impatience ; deux autres chaussent les éperons à leur maître et le *bach-saïs* arrange ses burnous. Au moment où le cheval est lâché, il fait deux ou trois bonds en avant sur les jambes de derrière, et la nouba fait retentir dans le camp le chant bruyant du départ.

L'avant-garde est composée de cavaliers réguliers conduits par l'agha de la province. L'armée se met alors en marche dans l'ordre indiqué ci-contre, mais cet ordre, passablement conservé en quittant le campement, est bientôt dérangé, soit par les difficultés du terrain, soit par la haine des Arabes auxiliaires pour toute discipline et toute contrainte.

Les askers seuls et le convoi se maintiennent à leur rang et passent les défilés avec une promptitude remar-

quable. A peine a-t-on fait deux ou trois kilomètres que les auxiliaires occupent un espace si grand qu'il devient impossible de leur communiquer le moindre ordre. En vain leur a-t-on prescrit de ne pas piller, en vain les délinquants sont-ils amenés par leurs chefs et bâtonnés par les chaouchs devant le cheval de l'émir qui s'arrête jusqu'à la fin de l'exécution, l'auxiliaire est incorrigible. Ici des centaines de cavaliers poursuivent un chacal ou un lièvre, là d'autres s'élancent à travers ravins, maquis et escarpements, vers des silos d'orge qu'on vient de découvrir. Ailleurs des disputes, des coups de matrak (bâton), puis les chaouchs du sultan intervenant et frappant à tort et à travers.

Il faut avoir marché avec une armée semblable pour avoir une idée du coup d'œil qu'offre cette cohue désordonnée. Quant au bruit, il est indescriptible, puisque c'est l'ensemble des sons aigus et perçants des hautbois, des coups sonores des grosses caisses, des batteries séparées d'une cinquantaine de tambours, des cris plaintifs des chameaux, des hennissements des chevaux, des braiements des ânes et des hurlements des Arabes qui s'appellent et reçoivent la bastonnade.

Comme je ne suis point astreint à conserver ma place dans la colonne, j'ai pu atteindre le sommet des collines d'où ma vue embrassait cette armée en marche. Les pauvres petits bataillons des askers disparaissaient au milieu des cavaliers, et c'est en voyant l'immense différence qui existe entre l'espace occupé par une troupe régulière et l'espace envahi par les cavaliers arabes irréguliers, que j'ai pu me rendre compte des erreurs que commettent généralement nos généraux dans l'appréciation du nombre des Arabes qu'ils ont devant eux. Certes si je n'avais pas su que les cavaliers irréguliers accompagnant le sultan ne dépassaient pas le nombre de douze mille, j'aurais affirmé que j'en voyais devant moi plus de cinquante mille.

Un cavalier arabe avec son long fusil, son instabilité et la manie de faire toujours caracoler son cheval, occupe

plus de place à lui seul que dix cavaliers français. Ils sont tous tourmentés du désir de marcher au premier rang, surtout lorsqu'il n'y a rien à craindre ; dès lors ils arrivent à se déployer sur plusieurs kilomètres d'étendue. Plus d'une fois nos beaux régiments de chasseurs d'Afrique ont chargé sur ces lignes en apparence formidables, et elles disparaissaient comme une nuée de sauterelles. Si, comme nous semblons le croire, les Arabes étaient animés du courage que devrait produire chez eux le fanatisme, la conquête de l'Algérie me paraîtrait une entreprise téméraire, car nous aurions devant nous cent cinquante mille cavaliers montés sur des chevaux infatigables, et plus de cent mille montagnards habiles tireurs. Mais j'ai pu m'en convaincre, et Abd el Kader l'a déploré souvent devant moi, peu d'Arabes sont disposés à mourir pour leur foi.

Une histoire à ce sujet :

Les Arabes livraient un combat aux Français ; un kaïd voit un de ses cavaliers s'éloigner du champ de bataille ; « As-tu peur de la mort, lui crie-t-il, et ne sais-tu que si tu meurs en combattant l'infidèle, quarante houris t'attendent au ciel ?

— Fatma me suffit, » dit le cavalier en s'éloignant.

Ils sont capables d'un grand effort dans le premier moment de surexcitation religieuse, mais une résistance énergique les démoralise. Si l'on se retire devant eux, ils deviennent autant de lions affamés ; leur montre-t-on les dents, ils fuient comme des daims.

Cette appréciation s'applique aux Arabes irréguliers en général. Elle serait complètement injuste à l'égard de certaines tribus makhzen, et surtout à l'égard des fantassins et des cavaliers réguliers de l'émir qui portent presque tous les marques des blessures reçues dans les combats contre les Français ou contre les tribus rebelles.

Le sultan à la tête de son armée marche à petites journées Il ne fait point de haltes. Dans le cas où il voudrait combattre ou faire une *ghazia,* il laisse son camp sous la garde d'un nombre suffisant de cavaliers réguliers

et de quelques auxiliaires éprouvés, et il va combattre ou ghazier à la tête des troupes les plus légères et les mieux montées. Si le combat ou la ghazia l'empêchent de revenir le soir même à son camp, il bivaque en plein air sans inquiétude de la nourriture de son armée, car chacun de ses cavaliers et de ses fantassins porte avec lui pour plus d'un jour sous un très petit volume, biscuits, *rouina* ou *cherchem*. Le sultan, à l'approche du lieu ou doit être établi le camp, descend de cheval et s'assied sur le tapis préparé à cet effet. Les drapeaux sont plantés devant lui ; le makhzen vient se grouper derrière l'émir. Les auxiliaires font halte, et le convoi protégé par les réguliers, fantassins et cavaliers, s'avance vers l'emplacement désigné.

Le second khaznadar, qui a une justesse de coup d'œil surprenante, marque quatre points de la circonférence du camp, en y plaçant lui-même quatre cavaliers. L'emplacement de la tente du sultan est d'abord désigné ; en un clin d'œil toutes les tentes sont dressées, chacun sachant la place qu'il doit occuper, et qui reste la même pendant toute la campagne. Lorsque le camp est installé, le convoi déchargé, les chameaux parqués et les mulets attachés, les réguliers se répartissent dans leurs tentes respectives, les sentinelles sont posées, et un aide de camp de l'émir qui a accompagné le khaznadar vient lui annoncer qu'il peut entrer dans le camp.

Le sultan remonte à cheval, et, suivi de son cortège et de la nouba qui joue l'air de l'arrivée, il entre dans le camp. A quelques pas de l'entrée, deux saïs viennent, un de chaque côté, prendre un coin des couvertures en feutre qui sont sous la selle. A partir de la porte du camp, Abd el Kader fait caracoler et sauter son cheval ; les deux saïs avec une agilité remarquable bondissent avec le cheval, et quoique très rapprochés de lui, ils ne sont jamais atteints par les jambes de derrière que l'on croit à chaque instant devoir leur fouler les pieds.

Arrivé devant la tente du sultan, la musique change d'air, le cheval devient tranquille comme par enchante-

ment, et s'approche du tabouret préparé pour faire descendre l'émir ; au moment où celui-ci met pied à terre, trois coups de canon retentissent. C'est ici le moment de parler du cheval préféré de l'émir ; les Arabes disent de lui : « Le noir zain [1] apporte bonheur et bénédiction. »

Le sultan l'a lui-même dressé, et, chose étonnante, il est rétif quand il est monté par tout autre cavalier, même par le bach-saïs qui est pourtant un écuyer renommé et qui monte tous les chevaux de l'émir ; c'est le plus grand cheval arabe que j'aie vu, il a 4 pieds 11 pouces au garot, l'encolure forte, la tête sèche et petite, l'oreille en croissant, l'œil grand et féroce, les naseaux très ouverts, le front rentré et large, les jambes fortes et sèches. Il a quelques défauts, il est un peu court et haut sur jambes, croupe un peu ravalée et l'encolure trop forte. Sa robe noire, sa crinière qui pend jusqu'au-dessous de l'épaule, son toupet qui dépasse les naseaux et sa queue qui traîne à terre, lui donnent un aspect surprenant. Il a une telle puissance de jarret qu'il franchit des espaces immenses sans paraître faire le moindre effort.

Abd el Kader a l'habitude, quand il part de sa tente ou qu'il y arrive, de le faire cabrer et sauter sur les jambes de derrière pendant un espace de 20 à 30 mètres.

Il a été blessé trois fois sous lui ; ce n'est pas un remarquable coureur, mais il va à l'amble avec une rapidité inconcevable. Quelques chevaux seulement peuvent le suivre au trot ; et la plupart sont obligés de prendre le galop.

Dans la fameuse ghazia de Médéah, en 1835, Abd el Kader le montait. Il fit dans une nuit d'hiver plus de 30 lieues ; sur quatre mille cavaliers partis avec lui, sept ou huit cents seulement arrivèrent. Le zain n'avait jamais quitté l'amble. Dans un combat livré en 1836, l'émir fut poursuivi par le colonel Joussouf et par deux

[1] Généralement chaque Arabe donne à son cheval le nom de sa robe. Toutefois les nobles donnent à leurs chevaux des noms de coursiers célèbres ou des noms indiquant leur qualité dominante : l'Eclair, la Foudre, l'Impétueux, le Courageux, etc.

ou trois autres officiers ; il eût été atteint si ce même cheval noir n'avait franchi un escarpement devant lequel s'arrêtèrent les chevaux des officiers qui le poursuivaient.

Il est très intelligent ; lorsque les tribus ou les gens des villes viennent à la rencontre de l'émir, chacun se précipite pour baiser ses mains, ses pieds, ses habits ; ils empêchent souvent son cheval d'avancer, mais celui-ci, qui ordinairement est très méchant, semble flatté de ces hommages et pose ses pieds avec précaution, de peur de fouler ceux qui sont poussés jusque sous son ventre. Lorsque son maître le monte ou en descend, il se penche vers le tabouret qu'on approche à cet effet.

Les coups de canon tirés au moment où le sultan entre dans sa tente, annoncent à la tribu ou aux tribus sur le territoire desquelles est placé le camp, que le sultan est disposé à recevoir leurs chefs. S'ils ne se hâtaient pas d'arriver, ils seraient considérés comme insoumis et traités en conséquence, c'est-à-dire que tout le makhzen et les auxiliaires iraient fourrager les armes à la main. Lorsqu'ils se rendent à cet appel, ils sont présentés à l'émir par l'agha de la province et, suivant la richesse de la tribu, ils doivent fournir telle quantité d'orge et de paille pour les besoins du camp ; c'est un impôt en dehors de tous les autres et qui se nomme *el dhifa* (l'hospitalité). Ils doivent amener également un ou plusieurs chevaux pour l'émir et apporter le couscoussou et les moutons rôtis. Aussi les Arabes redoutent-ils l'approche d'une armée qui, dans un jour, leur enlève plus que l'impôt prescrit par le Coran dans un an.

Quand on est campé en pays ami et que les tribus environnantes ont rempli les obligations auxquelles elles sont soumises, le pillage est défendu et tout délinquant est puni de cinq cents coups de bâton, ce qui pour la plupart équivaut à la mort.

Il est bien entendu que les distributions d'orge, de paille et de vivres ne sont faites qu'aux réguliers et au makhzen, parce que les zemouls (auxiliaires) sont obligés

de porter avec eux leurs provisions. Si la campagne se prolonge, ils en envoient chercher de nouvelles ; à cet effet ils forment des caravanes.

Parmi les cavaliers auxiliaires, beaucoup sont dénués de ressources ; ils sont alors nourris, eux et leurs chevaux, par les chefs de tribus qui se font gloire d'entretenir des cavaliers qui par ce fait deviennent autant de serviteurs dévoués.

Lorsque le camp est posé en pays déclaré ennemi, malheur à ses habitants. Le pillage étant alors permis par le sultan, c'est au plus hardi et au plus diligent. L'auxiliaire surtout est surprenant par son habileté dans ce genre d'expéditions ; rien n'échappe à son œil perçant, à ses mains rapaces. Malheur, je le répète, aux tribus abandonnées au pillage !

J'ai tenu à entrer dans ces détails pour faire comprendre comment les Arabes peuvent tenir si longtemps campagne avec des ressources si restreintes et si peu de moyens de transport.

CHAPITRE VI

Combat. — Exécution du kaïd Birom. — Intervention des petits enfants.

Oued-Zeitoun, 22 novembre 1837.

Mon cher ami,

Quelle journée vient de s'écouler ! Chacune de ses heures a vu commencer et finir plus d'un drame sanglant. Je suis, tu le sais, avide d'émotions, mais celles que j'ai éprouvées aujourd'hui sont par trop violentes. Il

me semble avoir fait un de ces rêves terribles qui nous laissent des impressions ineffaçables. Mais les événements dont je viens d'être témoin ne sont point, hélas ! des rêves ; c'est de l'histoire.

Je suis peu en état d'écrire ; cependant, comme des courriers vont porter dans toutes les directions la nouvelle de notre victoire, je ne veux pas manquer le départ du domestique de Sidi Omar, chargé d'assurer notre correspondance, pour te faire parvenir ma lettre.

Aussitôt que le jour a paru, l'émir est monté à cheval et s'est rendu sur un plateau où se trouvait réunie une partie de l'armée régulière. Il était accompagné de tout le makhzen, des khalifas et des chefs des auxiliaires ; à ces derniers, défense expresse de sortir du camp, jusqu'à nouvel ordre. Le sultan a fait signe qu'il allait parler, le cercle s'est formé autour de lui et un silence profond lui a permis de se faire entendre des plus éloignés : « Les Zouetnas que je considérais comme nos frères, a-t-il dit, bien que notre origine soit différente, se sont rendus coupables depuis longtemps de forfaits que Dieu ne peut laisser impunis : ils ont eu des rapports d'amitié et de commerce avec les infidèles, tandis que nous répandions notre sang dans la guerre sainte.

« Aujourd'hui, ils refusent de reconnaître l'autorité que vous reconnaissez tous comme venant de Dieu, et ils comptent pour ne pas payer l'impôt prescrit par notre religion sur le secours des chrétiens.

« J'ai voulu cependant user envers eux de plus d'indulgence qu'envers des Arabes, de peur de paraître poussé par un sentiment de haine. Depuis plusieurs jours je leur envoie des paroles de paix et de sages conseils ; quelques-uns seulement ont répondu à mon appel ; les autres, plus forts et plus riches, ceux enfin qui sont les plus coupables, ont jugé leurs crimes trop grands pour en obtenir le pardon et ils sont en pleine révolte. Le temps de la clémence est passé et nous voici au jour de la punition ; vous allez vous précipiter sur ces rebelles avec ce courage qui vous fait craindre de tous ; ne vous laissez

point intimider par leur habileté à envoyer les balles, elles ne sont dirigées que par la main de Dieu. Ils comptent sur la difficulté de leurs montagnes comme l'aigle se croit à l'abri dans son aire ; mais le hardi chasseur sait gravir le rocher sur lequel l'aigle a posé son aire. Hâtez-vous donc d'aller remporter une victoire certaine, puisque Dieu est avec nous ; bonheur éternel à ceux qui mourront dans le combat, Dieu avait écrit que leur vie serait courte ; richesses et récompenses à ceux qui reviendront vainqueurs. Que Dieu répande ses grâces sur nous et sur notre seigneur Mohammed son prophète ! »

Cette prière fut répétée par tous les assistants. Elle fut suivie des cris frénétiques de *Allah ièns*or *el Sultan !* (que Dieu donne la victoire au sultan !) et les combattants se mirent en marche.

Les Coulouglis de Tlemcen, au nombre de trois cents, devaient aborder de front les positions les plus difficiles où s'étaient retranchés les Zouetnas : l'émir voulait ainsi exciter la haine entre les Coulouglis en les forçant à se battre les uns contre les autres ; ces braves de Tlemcen gémissaient d'avoir à attaquer leurs frères qu'ils auraient voulu plutôt secourir ; mais que faire ? leurs femmes et leurs enfants étaient au pouvoir de l'émir, il fallait obéir. Le bataillon des Coulouglis était appuyé par le bataillon arabe de Tlemcen formant environ deux cents hommes.

Trois compagnies du bataillon de Milianah, trois compagnies du bataillon de Médéah devaient assaillir les ennemis par la gauche, six compagnies du bataillon de Mascara devaient les attaquer par la droite. Le makhzen et les cavaliers réguliers avaient ordre de se porter dans ces différentes directions, soit pour soutenir l'infanterie, ramener les blessés et poursuivre les fuyards ennemis, soit pour aller mettre le feu aux villages qu'on apercevait sur les flancs et sur les sommets des montagnes. La fraction des Zouetnas qui n'avait pas voulu traiter, ou plutôt dont les agents de l'émir n'avaient pas voulu écouter les propositions, s'était retirée dans les positions les

plus inaccessibles de ces âpres rochers. Elle s'y était retranchée avec ses femmes, ses enfants et ses objets les plus précieux. L'émir et les khalifas marchèrent d'abord avec l'armée, puis s'arrêtèrent sur un mamelon du sommet duquel la vue pouvait embrasser le terrain où allait se livrer le combat. Ils n'en étaient séparés que par un vallon très étroit.

On n'apercevait pas l'ennemi dont la présence était pourtant certaine ; la musique d'Abd el Kader fit entendre ses sons discordants. Les tambours sonnèrent la charge, tous les combattants se précipitèrent vers le vallon en poussant des cris sauvages ; ils le franchirent rapidement et ils commençaient à gravir les pentes escarpées lorsqu'un feu de mousqueterie partant de différents rochers arrêta subitement leur ascension en renversant les hommes des premiers rangs.

L'hésitation fut marquée sur toute la ligne : cependant les aghas et les makhzen ranimèrent le courage des réguliers ; les cavaliers chargèrent au galop dans les lieux les plus difficiles et mirent le feu à plusieurs villages. Les hauteurs furent bientôt occupées. Les Coulouglis sortirent alors de leurs embuscades et le combat devint général.

Nous vîmes sur plusieurs positions une poignée de montagnards tenir des compagnies entières en échec.

Pendant le commencement de l'action j'étais resté avec les cavaliers rouges qui se contentaient de tirer des coups de fusils presque au hasard, car les Zouetnas étaient tous embusqués ; las de recevoir les balles de l'ennemi sans pouvoir l'atteindre, plusieurs cavaliers de la suite de l'émir qui se trouvaient avec nous rejoignirent l'agha des Coulouglis qui était à cheval à la tête de son bataillon ; je les suivis. Nous nous avançâmes alors dans la direction d'un rocher d'où partait un feu meurtrier.

L'action semblait se ralentir sur tous les points et les cris joyeux de nos bataillons et de notre makhzen annonçaient que la victoire était à nous. Cependant des balles dirigées avec habileté continuaient à éclaircir nos rangs ; notre mousqueterie ne produisait aucun effet, car nos

adversaires étaient abrités derrière d'énormes rochers. Enfin, nous atteignîmes une éminence qui dominait ce terrible ennemi. Quel fut notre étonnement de voir que cinq hommes seulement résistaient avec tant d'acharnement à plus de six cents assaillants ! Ils occupaient l'entrée d'une grotte devant laquelle ils avaient amoncelé des pierres qui leur servaient de retranchement.

L'agha fit occuper la position où nous nous trouvions par deux compagnies chargées d'entretenir un feu nourri sur l'ennemi ; avec le reste de sa troupe il descendit du tertre et alla tenter l'escalade des rochers presque à pic qui défendaient les abords de la grotte.

Des cavaliers et moi fûmes forcés de rester spectateurs du combat. Deux des cinq montagnards avaient été tués, les trois autres continuèrent encore quelques instants à se défendre.

Leur feu cessa enfin et nous les vîmes précipiter sur les assaillants les pierres qui leurs servaient de remparts ; quand cette dernière ressource fut épuisée, ils saisirent leurs longs fusils et ceux de leurs compagnons tués à leurs côtés, les brisèrent contre les rochers et en jetèrent les tronçons à la tête des réguliers, puis, tirant leurs yatagans, ils renversèrent encore plus d'un assaillant, en couvrant de leurs corps l'entrée de la grotte. C'étaient de véritables lions ; ils succombèrent enfin et furent liés par les ordres de l'agha, qui empêcha qu'on ne les tuât.

Ils étaient noirs de poudre et rouges de sang. Tout à coup des cris lamentables résonnèrent dans l'intérieur de la grotte, et nous en vîmes sortir des femmes et des enfants qui se précipitèrent aux pieds de nos soldats en demandant grâce avec des accents déchirants.

Heureusement les compagnies qui occupaient l'entrée de la grotte étaient composées des Coulouglis de Tlemcen ; l'agha fit rentrer les femmes, les enfants et les prisonniers dans la grotte et y laissa une garde imposante avec l'ordre formel de ne laisser pénétrer personne jusqu'à un ordre exprès du sultan. Des vociférations s'élevèrent alors parmi les bataillons arabes, mais la fermeté

du brave commandant coulougli leur imposa et ils se dispersèrent pour aller prendre leur part de butin dans les villages des Zouetnas.

Pendant cette scène, l'émotion m'empêchait de respirer ; j'avais besoin d'être seul. Je gagnai les hauteurs, et fus rejoint par Sidi Ioussef oul'd Sid El Habchi (mon compagnon de voyage de Milianah au camp) qui, lui aussi, avait voulu prendre part au combat, afin de se faire bien venir de l'émir. Nous nous étions inspiré une confiance réciproque, nous nous témoignâmes l'admiration qu'avait excitée en nous la défense héroïque des Zouetnas, victimes de leur amitié pour la France et de la haine qu'inspire aux Arabes quiconque a du sang turc dans les veines. Nous marchions lentement lorsque nous aperçûmes une trentaine de soldats réguliers au milieu desquels se dessinait un groupe de femmes et d'enfants ; nous mîmes nos montures au galop et en approchant nous entendîmes des cris déchirants.

Ces misérables soldats arrachaient à ces pauvres femmes leurs vêtements et leurs bijoux. Le sang ruisselait de leurs oreilles et de leurs bras ; à cette vue, Sidi Youssef et moi fûmes saisis d'indignation et, mettant le sabre en main, nous chargeâmes impétueusement ces misérables dont quelques-uns furent blessés et les autres prirent la fuite.

Il fallait reconduire ces pauvres femmes au camp ; mais leurs pieds saignaient, le froid augmentait leurs souffrances, elles ne pouvaient plus avancer.

Heureusement nous fûmes rejoints par une troupe de cavaliers arabes conduisant des bêtes de somme chargées de butin. Nous les forçâmes à prendre en croupe nos malheureuses protégées, et, sous notre garde, ce triste convoi arriva au camp et fut remis aux soins de Ben Fakha, l'intendant et trésorier de l'émir.

Plusieurs tentes avaient été dressées pour loger les prisonniers qu'on avait déjà amenés et qu'on amenait encore ; l'entrée de ces tentes était interdite à tous sans exception. Deux vieux nègres seuls, au service de l'in-

tendant, étaient chargés de pourvoir à leurs besoins. La morne résignation de ces prisonniers inspirait plus de compassion que n'auraient pu le faire leurs plaintes.

Ces enfants des Turcs auraient cru s'avilir en montrant la moindre faiblesse devant les esclaves de leurs aïeux.

Cette fameuse journée qui doit jeter tant d'éclat sur les drapeaux de l'émir, cette victoire pour laquelle on va célébrer des réjouissances dans tous ses Etats, a été bien plus glorieuse pour les vaincus que pour les vainqueurs ; en effet, trois cents montagnards ont résisté, pendant la moitié d'un jour, à quinze cents fantassins réguliers et à trois mille cavaliers, l'élite du camp.

Ces troupes ont eu environ cent hommes mis hors de combat.

Après l'affaire, Abd el Kader était revenu au camp et s'était renfermé dans l'outak avec ses khalifas et son conseil privé assisté de deux kadhis, sorte de tribunal appelé à juger les prisonniers.

Le moudden annonça la prière de l'aâsseur ; chacun se dirigea vers la tente de l'émir, devant laquelle il récitait la prière à haute voix. Celui de ses pages qui était devenu mon ami vint me prévenir qu'une exécution aurait lieu aussitôt après la prière. La curiosité étouffant chez moi les sentiments d'horreur que m'a toujours inspirés ce genre de spectacle, j'entrai dans l'outak et me plaçai de façon à voir ce qui allait se passer.

Quand la prière fut terminée, l'émir, suivi de son entourage, vint prendre sa place accoutumée. Les chaouchs éloignèrent la foule qui se pressait à l'entrée, et un assez grand espace resta libre. On amena dix-huit prisonniers, tous avaient été dépouillés, leur nudité n'était cachée que par quelques haillons couverts du sang qui découlait de leurs blessures.

Ils ne laissaient paraître aucun signe de crainte ou de douleur, leurs figures martiales annonçaient autant de courage que de résignation. Un silence morne permettait d'entendre le claquement de dents d'un vieillard qui était

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE IMPRIMÉS R.F.

parmi les prisonniers et qui grelottait de froid ; l'émir, les yeux baissés, égrenait avec rapidité son chapelet; ce moment d'attente était affreux.

« Vous vous êtes révoltés contre la loi de Dieu, leur dit enfin l'émir d'une voix lugubre; vous avez été pris les armes à la main, la loi de Dieu vous condamne à mourir.

— « Ne profane pas ainsi le nom de Dieu, » s'écria d'une voix forte un des prisonniers que je reconnus pour être un des héros de la grotte; « tu n'as pas consulté la loi de Dieu lorsque tu as dépouillé et emprisonné nos frères de l'Ouest, tu n'as pas consulté la loi de Dieu lorsque, après avoir donné hier encore l'aman à une poignée de musulmans, tu as lancé aujourd'hui sur eux tes milliers de soldats, et maintenant pour faire tomber nos têtes, tu allègues la loi de Dieu!

« Ordonne à tes bourreaux de frapper ; la mort est cent fois préférable à la honte de t'être soumis. Nous t'attendons au grand jour où Dieu jugera la victime et le bourreau. »

Les chaouchs et quelques autres assistants avaient tâché d'imposer silence à cet homme audacieux, mais sa voix s'élevait plus forte. Bien que chargé de liens, il semblait être le maître de l'assemblée; son attitude martiale et ses regards foudroyants inspiraient une crainte respectueuse, c'était le kaïd *Birom*, chef de la tribu des Oued Zeitoun, c'était un ami des Français.

L'émir était méconnaissable, ses traits ordinairement doux, s'étaient contractés, ses lèvres étaient livides ; il releva ses yeux, l'expression en était effrayante.

Les chaouchs comprirent ce regard et firent avancer de deux ou trois pas le kaïd Birom qui récita d'une voix assurée l'acte de foi de l'islamisme ; sa tête roulait que ses lèvres prononçaient encore sa dernière prière. Sans doute l'émir fit un second signe, on vit rouler une autre tête.

L'aspect sinistre des bourreaux procédant à leur œuvre exécrable, les regards féroces des assistants surexcités par la vue du sang ajoutaient encore à l'horreur de ce spectacle. Une troisième victime venait d'être frappée.

Le tour du vieillard à face vénérable et à la longue barbe blanche, était venu. Il avait si froid, le pauvre vieux, qu'il ne pouvait faire un pas, on fut obligé de le soutenir; il n'allait pas tardé à être frappé, lorsqu'une troupe de petits enfants se précipita dans la tente; les uns se jetèrent entre le vieillard et les exécuteurs. Les autres vinrent se prosterner devant l'émir; une petite fille surtout, belle comme un ange, s'était emparée de ses mains qu'elle baisait et arrosait de ses larmes. « Au nom de ta mère, de la mémoire de ton père, au nom de tes enfants, au nom de Dieu, pardonne à mon père! » criait-elle de sa voix si douce qu'elle pénétrait l'âme; la pauvre enfant, inspirée de Dieu sans doute, avait oublié toute crainte : elle était presque sur le sein de l'émir et ses petits bras s'enroulaient autour de son cou.

Cette scène attendrissante avait changé l'attitude de l'assemblée. Les yeux, naguère injectés de sang, étaient remplis de larmes; la physionomie du sultan redevint aussitôt douce et ascétique, il baisa le front de l'enfant et à un signe de sa main, les quinze prisonniers furent emmenés; les traces de l'exécution disparurent.

La foule se dispersa et chacun rentra morne et silencieux dans sa tente. Pour moi je suis brisé. Adieu.

LIVRE IV

A TLEMCEN

CHAPITRE I

Je crois mourir. — Arrivée d'Isidore. — Visite à Sidi Bou Medin. — Un Arabe qui m'est dévoué.

Sid Hadj Béchir vient me voir chaque jour, et, sous prétexte de diriger mon éducation religieuse, cet excellent homme cherche à me consoler et à me donner de l'espoir dans l'avenir.

Je suis forcé de recevoir la visite de personnages indifférents qui ne sont attirés auprès de moi que par un sentiment de curiosité.

Tous les déserteurs se sont crus obligés de venir me voir, mais la façon dont je les ai reçus et le langage que je leur ai tenu ont dû leur donner la mesure du mépris qu'ils m'inspirent. La plupart sont des Allemands de la légion étrangère. A part de rares, de très rares exceptions, tous les déserteurs qui sont auprès de l'émir ou de ses khalifas sont gens sans instruction et sans moralité. Aussitôt qu'ils arrivent en pays arabe, on exige d'eux une abjuration solennelle et ils sont soumis à la circoncision. Ils sont généralement méprisés et maltraités et aucun d'eux n'est arrivé à une position honorable.

Tous ces malheureux, du reste, se repentent d'avoir

déserté, mais ils n'osent rentrer, les uns à cause des méfaits qu'ils ont commis dans leurs corps, les autres par crainte des dangers qu'ils courraient en tentant leur retour dans nos lignes. Toutefois, parmi les déserteurs dont je reçus la visite, j'en distinguai deux qui m'inspirèrent de l'intérêt, soit par leur attitude, soit par leur langage. L'un, déserteur de la légion étrangère, fils d'un ministre protestant poméranien, Charles Berndt[1]; l'autre, Louiseleau[2], déserteur du premier régiment des zouaves, garçon intelligent et entreprenant. Ils étaient parfaitement décidés à rentrer à leurs corps.

Grâce à l'intermédiaire de Hadj Béchir, j'ai pu améliorer la situation de plusieurs de ces déserteurs dont un ou deux, depuis mon séjour ici, sont parvenus à fuir et à arriver à Oran. Mais je les tiens à distance, pour bien établir aux yeux de tous qu'il n'y a rien de commun entre ma position et celle de ces malheureux.

Hélas! je n'ai déjà que trop à me reprocher de feindre d'être musulman !

Février 1838.

Je copie sur mon journal ces phrases presque illisibles :

« Je suis en proie à d'atroces souffrances : les accès de fièvre qui se succèdent avec une violence croissante ont amené une telle prostration de forces que je ne puis plus me traîner hors de ma chambre et personne ne songe à me secourir... et Hadj Béchir, que je croyais mon ami, ne vient plus me visiter ! Se méfie-t-il de moi, lui aussi? Oh ! mon Dieu ! mourir seul, que c'est cruel !... »

Je puis aujourd'hui me rendre compte des sensations qu'on éprouve quand l'heure de la mort approche. Ce souvenir restera ineffaçable dans ma mémoire. Je revoyais devant moi tous les êtres qui m'étaient chers, je

[1] Rentré dans son pays, il m'a écrit une lettre touchante que je publierai en son lieu.

[2] Je l'ai fait admettre dans le corps des interprètes où il a rendu de véritables services.

les appelais, je voulais aller à eux et une main invisible me clouait sur mon grabat... Que de douloureux regards vers le passé !... Quelles angoisses !... Quel profond repentir. Dans un suprême élan, j'élevai mon âme à Dieu, *je mourus ;* je ne puis trouver d'autre expression, car réellement je sentis la vie m'abandonner. Combien de temps restai-je dans cette sorte de léthargie ? Je l'ignore absolument. Je me souviens seulement qu'en revenant à moi, et avant de pouvoir ouvrir les yeux, j'entendais une voix qui m'appelait par mon nom : « Monsieur Léon ! Monsieur Léon ! c'est moi, Isidore. » Je sentais une douce chaleur pénétrer mes pauvres membres engourdis par le mal et par le froid. J'ouvris enfin les yeux et, sous le costume arabe qui le couvrait, je crus reconnaître un des soldats que l'autorité militaire avait mis dans le temps à la disposition de mon père pour ses travaux agricoles. En effet, c'était Isidore Dordeleau, qui, pendant deux ans, avait pour ainsi dire habité chez mon père, car le détachement du 20e de ligne, auquel il appartenait, occupait le poste de la Poudrière situé à l'entrée du vallon de Braham-Reïs. Je l'avais souvent emmené à la chasse au sanglier et ce brave homme avait conçu pour moi le plus vif attachement. Après avoir fini son temps de service, il s'était rengagé et avait été envoyé en garnison à Oran. Un déserteur que j'avais eu l'occasion de secourir depuis mon arrivée à Tlemcen, et qui était parvenu à rentrer dans cette ville où il avait obtenu sa grâce, avait dit qu'il avait vu M. Léon Roches. (Les journaux avaient d'ailleurs raconté mon départ d'Alger et ma présentation à Abd el Kader.) Isidore interrogea le soldat en question et ne doutant plus de la véracité de son récit, déserta pour venir me rejoindre. Après bien des difficultés, il arriva à Tlemcen et demanda à être conduit auprès d'Omar oul'd Rouche [1].

En entrant dans le misérable réduit où j'étais étendu, il me raconta qu'il m'avait cru mort. Il me frictionna

[1] Omar fils de Roches, nom que me donnaient les Arabes et qu'ils me donnent encore.

pourtant, alluma un réchaud, me couvrit de ses burnous et parvint à grand'peine à me ramener à la vie.

Il faut avoir subi les épreuves cruelles par lesquelles je venais de passer pour comprendre la joie que j'éprouvai de sentir auprès de moi un serviteur dévoué, qui m'apportait des émanations de la patrie.

Une joie ou une douleur n'arrivent pas seules, dit-on. J'avais à peine repris connaissance que je vis entrer Sid el Hadj Béchir, dont les yeux se remplirent de larmes en constatant l'état auquel j'étais réduit. Il me dit l'impossibilité où il s'était trouvé de venir me voir, ayant été forcé de suivre le khalifa Bou Hammidi dans une tournée qu'avait faite ce fonctionnaire afin de prélever les impôts. J'étais encore trop faible pour lui exprimer ma joie et lui donner des explications sur la présence d'Isidore, et celui-ci ne savait pas un mot d'arabe. Hadj Béchir, devinant la pénurie de toutes choses où nous nous trouvions l'un et l'autre, glissa dans les mains d'Isidore une bourse bien garnie, et quelques instants après nous vîmes arriver un de ses serviteurs, porteur de provisions de tout genre.

Je ne tardai pas à me remettre.

Mon vieil ami avait conçu pour moi une telle affection qu'il avait promis en mon nom une offrande au fameux marabout Sidi-Bou-Medin-el-Ghouts, protecteur de Tlemcen, afin d'obtenir par lui ma complète guérison. Nous convînmes donc que, dès que mes forces me le permettraient, j'irais, avec lui, porter au marabout l'offrande promise. Appuyé sur le bras de mon brave Isidore, nous nous dirigeâmes par une belle journée vers Sidi-Bou-Medin, c'est le nom du village situé à une demi-lieue à l'est de Tlemcen et adossé à une colline qui domine le plateau sur lequel s'étend la ville. Ce village est l'agglomération de maisons édifiées successivement autour du mausolée du grand marabout, qui, ainsi que la mosquée, a été construit vers le milieu du xv^{e} siècle. L'architecture en est grandiose et la finesse des arabesques ne le cède en rien aux plus beaux vestiges de l'architecture mauresque en Espagne.

LIVRE V

MÉDÉAH

CHAPITRE I

Hadj Bouzien, ami de mon père. — Arrivée de mon père. — Son entrevue avec Abd el Kader.

Au nombre des secrétaires de l'émir se trouvait un ancien assesseur du Kadhi Maléki, el Hadj Bonzien, que j'avais connu à Alger et auquel mon père avait rendu de grands services. Cet excellent homme usa de son crédit auprès d'Abd el Kader pour faire disparaître entièrement de l'esprit de son maître la fâcheuse impression qu'y avaient produite des calomnies débitées sur mon compte; et c'est à lui que je dus, en partie, la bienveillance dont l'émir me donna chaque jour de nouveaux témoignages.

Tous les soirs, je passais des heures entières auprès d'Abd el Kader dans la maison appelée *la maison du bey*, et où, par parenthèses, sa famille et lui se trouvaient fort mal à l'aise, habitués qu'ils étaient à vivre toujours sous la tente. Je répondais aux mille questions qu'il m'adressait sur la puissance militaire de la France, sur le rang qu'elle occupe en Europe, sur la politique générale des grandes puissances, sur leur administration, etc.

Il m'interrogeait surtout au sujet des dispositions de la

France à son égard et à l'égard de la portion de l'Algérie qu'elle s'était réservée par le traité de la Tafna. Mes réponses franches semblaient produire une fâcheuse impression sur lui et surtout sur son entourage, et je croyais comprendre que je devais être moins franc et moins explicite. Chaque jour, hélas ! me fournissait une nouvelle preuve à l'appui de l'opinion que j'avais conçue dès mon arrivée auprès d'Abd el Kader. C'est que la paix conclue avec la France ne devait être qu'une trêve de courte durée et chaque jour détruisait de plus en plus les illusions que je m'étais faites sur le rôle que j'espérais remplir auprès d'Abd el Kader.

Je persistais toutefois à lui exprimer franchement mon opinion, et voici le résumé à peu près littéral du langage que je lui tenais :

« Je suis venu auprès de toi dès que tu as fait la paix avec la France pour me dévouer à ton service. Eh bien, pour te servir fidèlement, il faut que je te dise toute la vérité, dussé-je, en agissant ainsi, m'exposer à te déplaire. Ton désir est de régénérer les populations arabes et kabyles qui ont subi pendant trois cents ans le joug abrutissant des Turcs. Ma conviction est que tu ne pourras accomplir cette grande et noble mission qu'en vivant en paix avec la France ; car, le jour où tu romprais cette paix, les horreurs de la guerre désoleraient les peuples que tu veux régénérer. Je suis jeune et n'ai pas d'expérience, mais je connais la nation française et son histoire, et je suis certain que la guerre que tu pourrais lui faire, au lieu de la forcer à abandonner les villes et le territoire qu'elle possède déjà, l'amènerait infailliblement à s'emparer de celui qui est soumis à ton pouvoir en vertu du traité de la Tafna. En un mot, si tu observes fidèlement les conditions de la paix conclue avec les Français, tu obtiendras d'eux tout ce que tu voudras ; si tu leur fais la guerre, tu susciteras contre toi un ennemi contre lequel se briseront tes efforts.

« Voilà la vérité que mon devoir m'ordonne de te faire connaître.

— Je te sais gré de me dire la vérité, me répondit l'émir, mais désormais tu ne la diras qu'à moi seul. Et puis, écoute-moi, tu es animé de bonnes intentions à mon égard, mais cela ne suffit pas. En venant ici, c'est Dieu que tu es venu servir, et non pas moi. Le Très-Haut t'a inspiré la pensée d'embrasser l'islamisme, mais tu juges encore les choses de ce monde comme un chrétien. Étudie notre sainte religion, la seule vraie, et quand Dieu t'illuminera de sa grâce, tes yeux s'ouvriront à la vérité. »

J'étais venu pour faire pénétrer dans l'esprit d'Abd el Kader des idées civilisatrices et c'est lui qui voulait m'inspirer la foi musulmane !

L'émir m'avait confié à Hadj Bouzien ; je demeurais chez ce précieux ami. J'étudiais le Coran avec le fils de Lid El Hadj Mohammed el Kharroubi, premier secrétaire de l'émir, qui lui-même dirigeait nos études religieuses.

Cette étude m'amena naturellement à comparer la religion musulmane et la religion chrétienne, et jamais je n'avais été plus frappé de la divine beauté du christianisme.

Mon protecteur, Hadj Bouzien, parla de mon père à Abd el Kader. Il lui suggéra la pensée de le nommer son oukil[1] à Alger. « Personne mieux que Roches, lui répétait-il, ne prendrait tes intérêts, car la présence de son fils auprès de toi serait la plus sûre garantie de son zèle et de son dévouement. »

Abd el Kader me demanda si je désirerais revoir mon père et si je croyais qu'il acceptât les fonctions qu'il avait l'intention de lui confier.

A cette proposition, je n'aurais pu, six mois auparavant, modérer les transports de ma joie, mais je commençais déjà à réprimer mon premier mouvement, et à dissimuler mes impressions, forcé que j'étais de feindre constamment des sentiments que je n'éprouvais pas, et d'entendre exprimer contre mes compatriotes et mes coreligionnaires les opinions fausses et offensantes qu'il

[1] Espèce de chargé d'affaires.

ne m'était pas permis de combattre. Comment, dans de pareilles conditions, mon caractère, naturellement confiant et ouvert, ne se serait-il pas modifié ?

Aussi accueillis-je les ouvertures de l'émir avec une indifférence parfaitement simulée. D'après son ordre, j'écrivis à mon père de venir à Médéah où l'émir avait une communication à lui faire. Je n'ai pas besoin d'ajouter que je rédigeai ma lettre de façon à ce qu'elle pût être lue par Abd el Kader.

Mais comme mon cœur battit à la pensée que j'allais revoir mon père ! Je craignais de n'avoir plus le courage de me séparer de lui après m'être retrempé dans cette douce affection.

Il le fallait pourtant.

Le 19 avril, j'allai au-devant de mon père avec une escorte de quelques cavaliers du makhzen qu'Abd el Kader avait mis à ma disposition. Dès que je l'aperçus, je mis pied à terre, je l'aidai à descendre de sa mule et en l'embrassant à la mode arabe, je lui dis à voix basse de réserver nos épanchements pour le moment où nous serions seuls. Quelle énergie il m'a fallu déployer pour ne pas me livrer aux démonstrations de ma joie ! Mon pauvre père pleurait. Nous descendîmes dans une maison que l'émir avait fait mettre à notre disposition. Ce ne fut que le soir, après le repas, quand tous les visiteurs se furent retirés, que nous nous élançâmes dans les bras l'un de l'autre. Quelles étreintes ! quelles douces larmes ! Il me semblait n'avoir jamais ressenti pour mon père une pareille tendresse : c'est qu'en lui je ne revoyais pas seulement l'auteur de mes jours ; il personnifiait à mes yeux mon pays, ma famille et tous les êtres qui m'étaient chers.

Je lui expliquai la situation et la réserve qu'elle m'imposait dans mes relations avec lui. Ainsi, malgré mon vif désir de lui être utile auprès de l'émir, j'étais décidé à rester étranger à leurs négociations. Je lui fis également comprendre que je désirais prolonger mon séjour auprès d'Abd el Kader pendant toute la durée de la paix. Car, si je ne parvenais pas à convaincre l'émir des avantages

qu'il retirerait du maintien de cette paix, je voulais au moins profiter de mon séjour auprès de lui pour acquérir la connaissance des hommes, des choses et de la topographie de la portion de l'Algérie que la France lui avait abandonnée par le traité de la Tafna.

Le lendemain, mon père fut reçu en audience solennelle par Abd el Kader. Un israélite algérien servait d'interprète. Ma présence à l'audience garantissait l'exactitude de l'interprétation.

Il obtint en outre plusieurs audiences privées de l'émir. Hadj Bouzien était seul admis à discuter les articles d'une convention qui devait fixer les attributions et les avantages de mon père, comme oukil du sultan. J'eus lieu de croire que Hadj Bouzien était intéressé dans ces affaires; aussi, malgré ses instances et celles d'Abd el Kader lui-même, refusai-je péremptoirement d'être mêlé, même comme interprète, à ces négociations.

Ce désintéressement, qui est du reste tout à fait dans ma nature, me servit singulièrement dans l'esprit d'Abd el Kader.

Quand les affaires d'intérêt furent réglées, Abd el Kader voulut recevoir mon père seul avec moi. Il voulut que j'écoutasse les engagements réciproques pris avec lui, et que je fusse, pour ainsi dire, le garant moral de la fidélité de chacun à tenir ces engagements. Je déclinai obstinément toute responsabilité; je ne voulais pas m'exposer à de nouvelles difficultés en mêlant des questions d'intérêt à la situation déjà si difficile et si périlleuse que j'acceptais en restant auprès de l'émir.

La conversation prit alors un autre cours, et, malgré lui, mon pauvre père parla de son isolement, du chagrin que lui causait mon absence.

« Je n'ai qu'un fils, dit-il en pleurant à Abd el Kader, et tu me l'as pris.

— C'est Dieu qui l'a pris, lui répondit l'émir, vivement impressionné, mais il est libre et, s'il jure de vivre en fervent musulman; je ne mets aucun obstacle à ce qu'il parte avec toi. »

Obligé de traduire cette conversation, l'émotion me gagnait...

Il se fit un long silence, interrompu par les sanglots de mon pauvre père et la voix d'Abd el Kader qui répétait cette phrase du Coran que récitent les musulmans quand ils sont en face d'une situation délicate :

Il n'y a de force et de puissance qu'en Dieu très haut!

Je fis appel à toute mon énergie et je mis fin à cette pénible situation en protestant contre l'idée de m'éloigner de l'émir, tout en donnant à mon père les plus tendres assurances de mon affection filiale.

Mon attitude durant cette scène, si éminemment dramatique, fit une profonde impression sur l'esprit et le cœur de l'émir. Je puis dire que, dès ce jour, il m'a aimé et a eu confiance en moi. Et moi aussi je l'aimais et j'étais fier des sentiments que je lui avais inspirés. Il ne faut pas se dissimuler que le prestige exercé par un souverain maître vénéré et absolu d'un peuple, dont il est l'idole, donne à la faveur qu'il accorde un prix plus élevé que celui qu'on attache, dans les circonstances ordinaires, à la faveur de nos princes constitutionnels. Oui, j'aimais ce héros de la nationalité arabe, j'étais prêt à lui donner des preuves d'un entier dévouement et pourtant je le trompais. Il m'aimait et avait confiance en moi comme musulman, et j'étais ou plutôt je redevenais chrétien. Telles étaient les conséquences de ma folle détermination!

Abd el Kader ayant appris que, lors de mon départ pour Tlemcen, mes armes et mes effets étaient restés entre les mains des fonctionnaires attachés au khalifa de Milianah, Ben Allal oul'd Sidi Embarek, me donna l'ordre de faire une liste de tout ce qui me manquait, armes et vêtements, et tout me fut intégralement rendu.

Le 8 mai 1838, nous ressentîmes à Médéah un affreux tremblement de terre. J'apprenais le Coran avec le fils de Mohammed el Kharroubi, dans une petite maison où se trouvaient en même temps plusieurs tolbas (lettrés). Lorsque nous ressentîmes la première secousse, chacun

se leva épouvanté par les craquements du toit dont un coin s'était entr'ouvert. Comprenant l'inutilité de la fuite, car si la maison eût dû s'écrouler, elle nous aurait écrasés avant que nous eussions pu atteindre la porte extérieure, je restai impassible à ma place en continuant de réciter le verset que nous apprenions.

Cette circonstance qui, en soi, n'avait rien de remarquable, augmenta encore la réputation de fervent musulman que j'avais déjà acquise en refusant de suivre mon père et en allant chaque soir dans la grande mosquée, à l'heure où personne ne s'y trouve. J'éprouvais une sensation indéfinissable de bien-être en priant le Dieu des chrétiens dans ce temple musulman, dont les arcades élégantes étaient à peine éclairées par quelques lampes suspendues à la voûte, et dont l'atmosphère était imprégnée du parfum de l'aloès, de la myrrhe et de l'encens.

Quelques jours après l'événement du 8 mai, l'émir m'annonça alors qu'il partait le 24 du même mois pour Tagdempt où je devais l'accompagner. Il me dit qu'il s'occuperait lui-même de mon instruction religieuse. Il donna l'ordre au brave Ben Fakha de mettre à ma disposition une tente qui devait être dressée à côté de celle du sultan. En outre des domestiques arabes qui m'étaient assignés, je conservais auprès de moi mon fidèle Isidore, qu'on appelait *Mehmed,* qui était vêtu à la turque, mais qui ne savait pas un mot d'arabe. Quand Abd el Kader insistait pour qu'il embrassât l'islamisme, il répondait en français qu'il attendait pour se convertir d'avoir appris l'arabe. Il jouissait, d'ailleurs, malgré ce refus déguisé, de la considération qui entourait son maître. Il veillait lui-même à l'observance régulière de mes prières, car il comprenait combien il était important pour ma sécurité de remplir exactement les prescriptions de la religion musulmane. Il savait comme moi que j'étais placé sous une surveillance incessante. A l'heure fixe, il m'apportait le vase rempli d'eau, consacré aux ablutions. Il m'arrivait souvent de vouloir me soustraire à cette ennuyeuse

cérémonie; il était inexorable. Combien je m'estimais heureux de sentir auprès de moi un être si fidèle, si affectueux et si dévoué! Naturellement Isidore avait gagné toutes les sympathies de mon père, lors de sa visite à Médéah. Aussi était-il tout fier de me dire : « Sidi Omar (c'est toujours ainsi qu''il m'appelait), monsieur votre père vous a recommandé à moi. »

Il m'était doux également de m'exprimer en français et d'entendre parler ma langue. Je n'avais rien de caché pour lui et je pouvais l'entretenir de ceux que j'aimais. Malgré ce que je pourrais appeler cette intimité de cœur, mon brave serviteur a toujours gardé, vis-à-vis de moi, l'attitude et le respect dus à un maître.

CHAPITRE II

Détails sur la vie privée d'Abd el Kader.

Deux mois s'étaient écoulés depuis que je vivais dans l'intimité d'Abd el Kader. J'avais été très souvent admis à partager ses repas; j'avais même eu l'honneur de coucher sous sa tente avec deux de ses serviteurs qui ne l'avaient jamais quitté pendant la paix ou pendant la guerre et étaient avec lui sur un pied de familiarité, mêlée de respect, qui offrait un spectacle touchant. Il voulait que je fisse mes prières à ses côtés et cherchait, hélas! plutôt à m'instruire dans sa religion qu'à m'interroger sur les choses qu'il ignorait et qu'il lui importait tant de connaître; le moment est donc venu de donner de nouveaux renseignements sur Abd el Kader et sa vie privée.

J'ai décrit les traits et l'aspect d'Abd el Kader dans la lettre que j'écrivais à mon ami après ma présentation au camp d'Aïn-Chelalla, le 15 décembre 1837. Je n'ai rien à y modifier.

Sa physionomie est on ne peut plus mobile, et malgré l'empire qu'il exerce sur lui-même, elle reflète les sensations qui agitent son esprit ou son cœur.

Quand il prie, c'est un ascète.

Quand il commande, c'est un souverain. Quand il parle guerre, ses traits s'illuminent; c'est un soldat.

La conversation tombe-t-elle sur les infidèles que sa religion lui ordonne de haïr? C'est un de nos féroces capitaines du temps des croisades ou des guerres de religion du XVI[e] siècle.

Quand il cause avec ses amis, en dehors des questions d'État ou de religion, sa gaieté est franche et communicative. Il a même un penchant à la moquerie.

Il ne parle jamais de son père Sidi Mahhi ed Din sans que ses beaux yeux se mouillent de larmes. Il adore sa mère, pour laquelle il professe le plus profond respect.

Contrairement aux usages des Arabes, il n'a qu'une femme (sa cousine germaine, sœur des Ouled Sidi Bou Taleb), dont il a une fille âgée de quatre ans.

Il a quatre frères, dont l'aîné Sidi Mohammed Saïd, a succédé à Sidi Mahhi ed Din, comme chef religieux de la zaouiade Guiatn'a des Hachem-Gheris, près Mascara, berceau de la famille.

La fortune personnelle d'Abd el Kader se compose de l'espace de terre que peuvent labourer dans une saison deux paires de bœufs. Il a un troupeau de moutons dont la chair sert aux hôtes qui viennent demander l'hospitalité à sa tente et dont la laine suffit pour tisser ses vêtements et ceux de sa famille, burnous, haïk, aâbêia. Il possède en outre quelques vaches qui lui fournissent le lait et le beurre nécessaires à ses hôtes et à sa consommation; quelques chèvres et quelques chameaux.

Sa mère, qui vit avec lui, sa femme et les femmes de ses serviteurs intimes qui composent sa maison particulière, tissent elles-mêmes ses vêtements.

Il se nourrit donc, même quand il est en tournée ou en campagne, de ses produits personnels.

Il s'intitule inspecteur de la chambre du trésor. Il en

est le gardien le plus économe et le plus vigilant. Il n'y puise jamais pour ses besoins personnels, excepté pour l'achat de ses chevaux et de ses armes, suivant les strictes prescriptions du Prophète.

Depuis deux mois, il m'a donné sept à huit douros (45 francs environ) pour mes menues dépenses, et il m'a fait observer que je devais économiser davantage.

Il est inutile de dire qu'Abd el Kader fait ses prières aux heures indiquées par le Coran. A propos de la prière, je l'ai entendu émettre l'aphorisme suivant :

> Le chrétien est très inférieur à un musulman.
> Le juif est pire qu'un chrétien.
> L'idolâtre est pire qu'un juif.
> Le porc est pire qu'un idolâtre.

Eh bien! l'homme qui ne prie pas, à quelque religion qu'il appartienne, est pire qu'un porc. Il s'exprimait ainsi à propos des Arabes qui, pour la plupart, négligent de faire les prières prescrites par le Coran.

Quand le temps le permet, Abd el Kader prie hors de sa tente sur un emplacement nettoyé à cet effet — et ceux qui veulent participer à la prière en commun, qui est plus agréable à Dieu, viennent se placer derrière lui.

Ces hommes au costume ample et majestueux, rangés sur plusieurs lignes, répétant par intervalle d'une voix grave les répons. Dieu est grand? — Il n'y a de Dieu que Dieu! Mohammed est prophète de Dieu! se prosternant tous ensemble, touchant la terre de leurs fronts et se relevant en élevant les bras vers le ciel, tandis que l'émir récite des versets du Coran : tout cet ensemble offre un spectacle saisissant et solennel.

Là ne se bornent point les exercices religieux d'Abd el Kader. Il se livre à des méditations entre chaque prière, égrène constamment son chapelet et fait chaque jour, dans sa tente ou à la mosquée quand il se trouve (*par hasard*) dans une ville, une conférence sur l'unité de Dieu. Il passe pour être un des théologiens les plus érudits de l'époque.

Il jeûne au moins une fois par semaine, et quel jeûne ! Depuis deux heures avant l'aurore jusqu'au coucher du soleil, il ne mange, ni ne boit, ni même ne respire aucun parfum. Je ne sais si j'ai dit qu'il proscrit l'usage du tabac à fumer et tolère à peine le tabac à priser.

Il s'accorde rarement les douceurs du café. Dès qu'il voit qu'il serait disposé à en prendre l'habitude, il s'en prive pendant plusieurs jours.

Ses repas sont pris avec une extrême promptitude. Il en a proscrit toute espèce de raffinements. Du couscoussou, de la viande bouillie et rôtie, des galettes au beurre et quelques légumes ou fruits de la saison. Pour boisson du *l'ben* (petit-lait aigre) ou de l'eau.

Ses secrétaires, les khalifas et les grands personnages qui l'entourent ou viennent le visiter, goûtent peu cette frugalité, — et sont loin de l'imiter quand ils ne sont pas sous ses yeux.

Ils sont loin également d'imiter son respect pour le trésor public. Chacun d'eux tâche d'y puiser le plus abondamment possible, et tous les impôts prélevés ou plutôt extorqués aux Arabes contribuables ne rentrent pas dans les coffres de l'État.

C'est le thème des reproches que l'émir ne cesse d'adresser à ses fonctionnaires de tous grades ; mais, je crois, bien inutilement.

LIVRE VI

SIÈGE D'AÏN-MADHI

CHAPITRE I

Abd el Kader se décide à aller attaquer Aïn-Madhi.
Départ fixé au 12 juin 1838.

L'émir, désireux d'étendre son autorité sur tout le territoire compris entre Tunis et le Maroc, écoute avec satisfaction le récit des dissentiments qui existent entre les tribus turbulentes du Sahara et les k'çours. Il me paraît disposé à appuyer par la présence de sa petite armée et des goums contingents, qui l'accompagnent, les prétentions des chefs qui sont venus réclamer son appui.

Parmi les marabouts maîtres des k'çours, il en est un qui jouit d'une grande influence et qui compte des khoddem [1] dans toutes les tribus et les villes d'Algérie. C'est par lui qu'Abd el Kader pourrait établir d'une façon solide et permanente son autorité dans le désert central. A l'Ouest, il semble compter sur la coopération des Ouled-Sidi-Cheikh et à l'Est sur celle des Ouled-Sidi-Eukba dont il a des membres influents auprès de lui.

[1] Nom que portent les affiliés à une secte religieuse (voir l'explication des appellations employées pour désigner les chef de sectes, leurs adhérents, etc., à la notice sur le grand marabout Oul'd Sidi embarek, note n° 1).

Ce marabout est Sidi Mohammed el Tedjini, dont un des ancêtres fut canonisé[1] au commencement du VIIIe siècle de l'hégyre, XVe de l'ère chrétienne.

Or Sidi Mohammed el Tedjini, dont le frère a été emprisonné et l'oncle mis à mort par l'ordre du bey d'Oran, il y a trente ans environ, se méfie des souverains temporels et a juré de ne jamais se trouver en face d'un sultan. Il est très disposé à envoyer des représentants de sa ville à l'émir et à lui faire les cadeaux qu'on doit à un chef d'Etat, mais il refuse de venir lui-même les porter à l'émir. Il proteste du reste de ses intentions pacifiques.

Au lieu de tenter un rapprochement entre Tedjini et l'émir, les marabouts de l'Est et de l'Ouest, jaloux de son influence, enveniment la question. Ils disent à l'émir que Tedjini est un ambitieux qui, fort de son influence et des richesses immenses qu'il a amassées, veut devenir le maître du désert et tenir en échec son autorité jusque dans le Tell. A Tedjini ils parlent des projets sinistres que l'émir nourrit contre lui. D'autres chefs du désert vont même jusqu'à pousser ouvertement Tedjini à la résistance en lui persuadant qu'Abd el Kader est dans l'impossibilité de s'emparer de sa ville de vive force.

En tête du parti qui excite Abd el Kader contre Tedjini, se trouve un marabout, nommé Sid El Hadj-el-Arbi oul'd Sidi El Hadj Aïssa, nommé dernièrement khalifa de Laghouat où son influence est tenue en échec par Ahmed Ben Salem, chef du parti le plus important de ce k'çar. C'est un homme qui, poussé par une ambition personnelle et par sa haine contre Sidi Mohammed Tedjini, trompe la religion d'Abd el Kader. Il est faux et lâche, il m'est antipathique.

Tout accommodement me paraît impossible et il me

[1] Quand je parle des marabouts et de certains personnages religieux de l'islamisme, j'emploie des termes exclusivement consacrés à nos saints catholiques. Loin de moi la pensée d'une assimilation entre eux, mais je suis forcé de me servir de ces appellations qui, seules, donnent une idée précise du caractère et de la situation des marabouts.

semble avoir compris dans le langage de mes nouveaux amis et le jeu de leur physionomie, quand ils causent entre eux, qu'ils doutent réellement du succès de l'entreprise d'Abd el Kader. Verraient-ils avec satisfaction triompher la première opposition faite à l'extension de l'autorité du jeune sultan, dont ils redoutent déjà la puissance? J'entrevois donc de grandes difficultés et de graves complications dans cette entreprise de l'émir, mais je ne puis me permettre de l'entretenir d'une question pour laquelle il ne croit pas devoir me consulter.

Abd el Kader a rassemblé son armée régulière et ses goums, et pourtant je ne vois aucun préparatif qui indique l'intention de faire un siège. Or il faut prévoir un siège, car on s'accorde à dire qu'Aïn-Madhi, oasis de Sidi Mohammed el Tedjini, est admirablement fortifiée. D'un autre côté, on prétend que la résistance du marabout cessera dès qu'il sera convaincu de l'arrivée, devant ses murs, de l'émir à la tête de son armée régulière et de ses contingents.

On dit que l'émir a conçu le projet de s'emparer d'Aïn-Madhi pour y déposer son trésor et son matériel le plus précieux, dans le cas où les chances de la guerre qu'il compte recommencer feraient tomber entre les mains des Français les villes qu'il vient de fonder et où il veut établir ses entrepôts et ses fabriques d'armes?

J'entends émettre beaucoup de conjectures autour de moi, mais je n'ai aucune certitude. Toutefois nous saurons bientôt à quoi nous en tenir, car le départ est fixé au 12 juin.

CHAPITRE II

Départ de Tagdempt. — Route de Tagdempt à Aïn-Madhi. — Mission que me confie l'émir auprès de Sidi Mohammed el Tedjini, seigneur d'Aïn-Madhi.

Le 12, nous partons de Tagdempt. L'armée régulière se compose de quatre cents khièlas (cavaliers rouges), qua-

torze cents askers, soldats d'infanterie arabe, quatre cents askers coulouglis.

L'état-major, c'est-à-dire la maison d'Abd el Kader et ses hauts fonctionnaires forment un corps de trois cents chevaux environ. L'artillerie ne compte que deux obusiers de montagne servis par vingt-quatre artilleurs commandés par le *bach tobji*, Mohammed oul'd Kous-Koussi, tigre dont nous aurons occasion de parler.

Nous sommes accompagnés par les contingents des tribus dont nous traversons le territoire. Le nombre des cavaliers qui accompagnent le sultan s'élève constamment à deux mille. Ils marchent avec leurs femmes, leurs troupeaux, leurs tentes et leurs bagages qu'ils chargent sur cinq ou six cents chameaux dont quelques-uns portent les aâtatiches[1]. Ceux-ci sont recouverts de tapis de différentes couleurs ornés de longues franges terminées par d'énormes glands qui pendent jusqu'à terre. L'aâtouch, qui est sur leur dos, est également recouvert de tapis plus légers et ornés de franges.

Pendant notre marche, une partie des cavaliers des contingents *jouent la poudre* (la fantasia) devant le sultan. D'autres se livrent à la chasse aux gazelles et aux antilopes avec des sloughis (chiens lévriers) ; d'autres enfin, les chefs, font la chasse au faucon. Le spectacle le plus intéressant dont nous ayons été témoins, j'ajoute le plus émouvant, c'est le simulacre d'un combat. Les cavaliers de la tribu qui nous accompagne se divisent en deux troupes d'un nombre égal. Chaque troupe place au milieu d'elle les aâtatiches où se trouvent leurs femmes. Les deux troupes qui représentent deux tribus ennemies en marche, s'éloignent à une certaine distance et, à un signal donné par les chefs, l'attaque commence. Ce sont

[1] ***Aâtitiche***, pluriel du ***aattouch***, sortes de cages placées sur le dos des chameaux les plus forts, dans lesquelles peuvent se tenir quatre femmes, leurs petits enfants et leurs ustensiles de ménage. Durant la marche, elles moulent le blé, tamisent la farine et accompagnent ce travail de chants qui ne manquent pas de mélodie.

d'abord des cavaliers seuls qui s'avancent, qui s'interpellent comme les héros d'Homère et livrent des combats singuliers. Les tribus se rapprochent et la mêlée devient générale. Le but des combattants est d'enlever les aâtatiches. Les femmes qui y sont renfermées et qui jusqu'alors sont restées cachées, écartent tout à coup les tapis qui les recouvrent et, debout, les cheveux épars, les yeux enflammés, elles prennent part aux péripéties de la lutte. Elles encouragent les guerriers qui les défendent, vantent les prouesses des plus audacieux, accablent de propos méprisants ceux qui semblent faiblir, invectivent les guerriers ennemis et les bravent de leurs gestes forcenés. Les chameaux qui les portent sont pris et repris, la mêlée est indescriptible et l'ardeur des combattants est telle que, sans la présence des chefs, *juges du camp*, le simulacre de combat deviendrait une réalité. Réalité qui se produit fréquemment, du reste, entre les tribus turbulentes du désert dont les habitudes et la constitution donnent lieu à tant de conflits d'amour-propre et d'intérêt.

Les Harrars, les Larbâa, les Ouled-Chaaîb, etc., grandes tribus, qui comptent jusqu'à cinq et six mille cavaliers, nous accompagnent successivement et leurs chefs témoignent de leur respect et de leur soumission à l'émir, mais mes Coulouglis de Tlemcen, qui ont appris à connaître les Arabes, me paraissent avoir peu de confiance dans leurs protestations. « Ils attendent l'issue de la lutte qui va s'engager entre Abd el Kader et Tedjini, me disent-ils, et ils se rangeront infailliblement du côté du vainqueur, quel qu'il soit. »

La distance de Tagdempt à Aïn-Madhi est d'environ 60 lieues.

Enfin Abd el Kader m'a fait part de son projet d'assiéger Aïn-Madhi, confiant, m'a-t-il dit, dans les assurances données par son khalifa du désert Sid El Hadj el Aarbi oul'd Sidi El Hadj Aissa, qui me devient de plus en plus antipathique ; il a compté sur la soumission de Tedjini et n'a, par conséquent, pris aucune des dispositions néces-

saires pour faire le siège d'une ville fortifiée. Or ce siège est devenu indispensable, puisque les personnages qu'il a envoyées à Tedjini pour arriver à un arrangement pacifique viennent de rentrer à son camp, porteurs de la réponse suivante du marabout :

« Dites à votre maître que je ne suis ni un ennemi ni un révolté et que je suis prêt à reconnaître et à faire reconnaître par les habitants d'Aïn-Madhi et par les tribus, mes alliées, l'autorité du sultan, mais que, chef d'une confrérie religieuse et ne m'occupant que des choses du ciel, je veux éviter tout contact avec les princes de la terre investis du pouvoir temporel. Mes ancêtres n'ont que trop été victimes de ce contact ! Je proteste de nouveau de mes intentions pacifiques, mais si le sultan veut me voir, il devra d'abord renverser les murailles de ma ville et percer la poitrine de mes serviteurs. »

Après m'avoir lu cette réponse, Abd el Kader me demanda si je connaissais les moyens employés par les Européens pour faire le siège d'une ville.

« J'avoue mon incompétence, lui dis-je, toutefois j'ai lu la narration de beaucoup de sièges qui ont illustré nos armes et je m'estimerai heureux de mettre à ta disposition les bien faibles connaissances que j'ai acquises dans ces lectures. Mais avant de pouvoir te donner aucun conseil au sujet des dispositions à prendre, il est *absolument indispensable* que j'examine les fortifications de la place que tu veux assiéger. Pour que je puisse me livrer à cet examen, donne-moi une mission pacifique auprès du chef d'Aïn-Madhi. Si je réussis à l'amener à résipiscence, c'est, je crois, le résultat que tu voudrais obtenir, sinon, j'aurai reconnu sa position et les défenses de sa ville.

— Mais te confier une pareille mission, s'écria Abd el Kader, serait t'envoyer à une mort certaine et je ne dois pas y consentir.

— Ne m'as-tu pas appris, lui répondis-je, que l'heure de notre mort est écrite dans le livre de Dieu et que l'homme ne peut ni en avancer ni en reculer l'échéance fatale ! Eh bien, confiant dans tes paroles, je veux, aux yeux de tous,

amis et ennemis, te donner une preuve de mon dévouement. Prie pour moi et je te reviendrai sain et sauf. »

J'eus à combattre encore mille objections qui me prouvaient l'affection d'Abd el Kader, mais j'obtins enfin la permission de partir. Il me remit une lettre pour Tedjini dans laquelle il m'autorisait à traiter avec lui les conditions préliminaires d'un arrangement. Il voulut me faire monter un de ses chevaux, me donna pour compagnon de route un de ses plus fidèles serviteurs et, lorsque je vins prendre congé de lui, il sortit de sa tente, entouré de ses hauts fonctionnaires, et demanda à Dieu à haute voix de me couvrir du manteau de sa protection.

Je me mis en route accompagné du serviteur d'Abd el Kader et d'un guide. Partis le 20 à 6 heures du soir, ce n'est que le lendemain vers 10 heures du matin qu'en débouchant du défilé du djebel Amour, je vis se dérouler, pour la première fois, sous mes yeux, les immenses horizons du désert. A 3 lieues de nous environ, le guide nous indiqua une importante oasis dont la végétation ressortait vigoureusement sur la teinte pâle et uniforme des terrains qui l'entourent à perte de vue. C'était Aïn-Madhi située dans le méridien d'Alger, à 500 kilomètres environ de la mer.

CHAPITRE III

Mon entrevue avec Sidi Mohammed Tedjini. — Sauvé miraculeusement. — Est-ce par l'intervention de Kadidja?

Cette ville est bâtie sur un petit monticule, au milieu de nombreux jardins admirablement plantés, de sorte qu'en dehors de ces jardins, on n'aperçoit que les terrasses les plus élevées et le haut des forts.

Avant de m'approcher, je fis le tour de l'oasis, qui

formait un cercle entouré d'un mur d'enceinte de 15 pieds de haut sur 2 pieds et demi de large, percé de meurtrières, et flanqué, de distance en distance, de petits forts carrés, dépassant la hauteur des murs de 20 pieds. Je comptai, sur toute la circonférence, trente-sept forts, dont deux principaux aux portes qui donnent entrée dans les jardins.

Mon guide se dirigea vers la porte nord de la ville, que nous trouvâmes murée. Interpellé par les gardes du fort sur l'objet de notre visite, je déclarai que j'étais porteur de lettres du sultan pour le marabout. Après un quart d'heure d'attente, ils me répondirent que désormais aucun étranger ne pouvait pénétrer dans la ville et que si j'avais des lettres adressées à Sidi el Tedjini je n'avais qu'à les leur remettre. Je dis que je ne les donnerais qu'à Tedjini lui-même et je tournais déjà bride lorsqu'une voix prononça mon nom et dit en bon français : « Attendez, monsieur, je vais obtenir du marabout qu'il vous permette d'entrer. » En effet, un moment après, on me tendit une corde à l'aide de laquelle je me hissai en haut du mur, non sans inquiétude sur l'issue de cette imprudente démarche.

J'avais été reconnu par un misérable déserteur, ancien soldat du génie, qui avait fui le camp du sultan, séduit par les promesses des espions du marabout. Il avait persuadé à son nouveau maître que je suivrais son exemple. Ce fut la seule cause qui me donna accès dans la ville. Je fus tout de suite entouré par une foule immense, qui me conduisit, ou plutôt me porta, jusque dans le palais de Tedjini, sans que j'eusse le temps de me reconnaître.

Je me trouvai seul dans une cour carrée entourée d'une colonnade en marbre soutenant des ogives au-dessus desquelles régnait une muraille ornée de mosaïques en faïence et percée de fenêtres garnies de grillages à travers lesquels je pouvais deviner la présence de femmes richement vêtues. Malgré ma jeunesse et mon esprit aventureux, le voisinage d'un harem (car c'était celui de

Tedjini) ne put m'arracher aux tristes réflexions que m'inspiraient les conséquences de mon aventureuse équipée. J'en fus distrait tout à coup par l'apparition d'un jeune mulâtre, élégamment vêtu et dont la physionomie douce et les traits distingués annonçaient une origine aristocratique. « Tu es Omar, fils de Roches ? me demanda-t-il avec intérêt. — Oui, répondis-je, mais toi qui es-tu et comment sais-tu mon nom ? — Peu t'importe, ajouta-t-il. Écoute, Omar, les habitants de la ville demandent ta tête à mon père qui n'ose pas la leur refuser. La négresse Messaouda, qui t'a reconnu à travers les grilles de cette fenêtre, m'envoie pour te sauver. Tiens, prends ce chapelet, c'est celui que mon père envoie à ceux auxquels il donne *l'aman ;* la personne qui le tient en ses mains n'a rien à redouter. On vient ; que Dieu te soit en aide ! »

A peine le fils du marabout avait-il disparu que huit ou dix nègres, aux formes athlétiques et aux figures féroces, firent irruption dans la cour. Ils me saisirent par mon burnous et me conduisirent dans une vaste salle ornée d'arabesques, au fond de laquelle, sur une estrade garnie de coussins dorés, était nonchalamment appuyé un homme de quarante ans environ, dont la figure bronzée ne manquait ni de dignité ni de distinction. Ses yeux noirs perçants s'arrêtèrent d'abord sur moi avec une expression de curiosité et de bienveillance, puis son regard devint sévère et il me dit : « Tu sers un maître ingrat, pauvre serviteur de Dieu, car il reconnaît ton dévouement en t'envoyant à la mort. Tu es venu pour examiner ma ville et peut-être jeter un mauvais œil sur mes murailles ; or tu connais le sort réservé aux espions ; prépare-toi donc à mourir, à moins que tu ne consentes à abandonner ton maître et à devenir un de mes serviteurs. Dans ce cas, je te comblerai de richesses et d'honneurs. »

« La mort et la vie sont entre les mains de Dieu, lui répondis-je avec hardiesse, et ce ne seront ni tes menaces ni tes promesses qui pourront m'effrayer ou me tenter.

Tu connais bien peu ma race si tu me crois capable de trahir mon maître. Laisse donc tes serviteurs égorger un homme qui est venu à toi sans défiance et qui a entre ses mains le gage que tu envoies comme signe de *l'aman*. » En même temps, j'élevai au-dessus de ma tête le chapelet de Tedjini.

L'effet produit par mon langage et mon geste dépassa mon attente. Le marabout, irrité par les sourds murmures des habitants armés qui avaient peu à peu envahi le prétoire, fit un signe à sa garde nègre et instantanément cette foule exaspérée se retira. Je restai seul en face de Tedjini et des personnages qui l'entouraient. « Qui t'a donné mon chapelet ? me demanda-t-il. — C'est moi qui l'ai demandé à ton fils, lui répondis-je, et le pauvre enfant n'a pas osé me le refuser. — C'est donc Dieu qui l'a voulu, » dit le marabout en se retournant vers ses conseillers avec lesquels il sembla conférer pendant quelques instants.

« Ta vie est sauve, me dit-il à haute voix, et pour te prouver combien peu je crains tes sortilèges et les conséquences des rapports que tu feras à ton maître, je vais donner des ordres pour que tu puisses te rendre compte par toi-même de la force de mes remparts, du nombre de mes guerriers et des munitions et vivres de tout genre contenus dans mes magasins. Puisque tu es un serviteur fidèle, tu rediras ce que tu as vu à ton maître, et peut-être tes rapports l'engageront-ils à renoncer à l'injuste agression qu'il dirige contre moi qui ne suis animé d'aucune mauvaise intention à son égard et qui ne désire que la paix et la tranquillité parmi les créatures de Dieu ! »

Des nègres apportèrent, en ce moment, une table couverte de mets de toutes sortes, couscoussou, dattes, lait, miel, etc. Le marabout me fit signe de m'approcher et je fis honneur à la collation qui venait fort à point. J'eus ensuite à répondre à mille questions qu'il m'adressait sur la France, sa religion, son armée, son organisation. Il se montra fort surpris du traité conclu à la Tafna

entre l'émir et la France. J'en attribuai les causes à la bienveillance qui animait le roi à l'égard du peuple arabe.

Cependant la foule continuait à hurler et à demander l'exécution de l'espion chrétien. Quand le repas fut achevé, je vis entrer un Arabe manchot, aux traits intelligents et énergiques et qui paraît être le lieutenant de Tedjini[1]; il s'entretint pendant quelques minutes avec Sidi Mohammed Tedjini et, sur un signe de ce dernier, il sortit du prétoire accompagné d'une douzaine de nègres formidablement armés. Les cris, qui avaient redoublé à sa sortie, se calmèrent tout à coup et le manchot ayant rendu compte, sans doute, à son maître de la mission qu'il venait de remplir, le marabout me dit: « Tu peux suivre Ben Ihaia, le chef de mes guerriers, il te fera tout voir, tout visiter en détail et me répond de ta sûreté sur sa tête, va ! »

Je sortis alors sans le moindre signe de crainte en face d'une foule de gens armés qui me lançaient des regards féroces, mais tous étaient maintenus à distance par le brave manchot, mon guide, et par sa formidable escorte.

La ville est peu grande mais bien bâtie ; elle contient environ quatre cents maisons. Les habitants qui portent les armes s'élèvent au nombre de huit cents. Cinq ou six cents auxiliaires sont venus défendre Tedjini.

La ville est ronde et entourée d'un mur de 20 à 30 pieds. Il a plus de 12 pieds de largeur et forme un parapet de 8 pieds environ qui sert de chemin de ronde tout autour de la ville; à partir de cette hauteur, ce mur est percé de meurtrières ; il est flanqué dans son pourtour de douze forts, faisant saillie de 4 mètres, de manière à battre par les meurtrières le pied du mur et des deux forts à droite et à gauche. Ils ont au moins 20 mètres d'élévation ; ils sont comblés jusqu'à la hauteur du parapet, et sont divisés en deux étages. La ville a deux portes, une à l'ouest, l'autre au midi ; les battants sont

[1] Ihaïa ben Salem, frère d'Ahmed ben Salem, chef de Laghouat, chassé par le khalifa El Hadj el Arbi.

doublés de lames de fer ; elles sont surmontées d'un fort semblable à ceux du rempart. Ces fortifications ont été construites, il y a trente ans, par un Tunisien, nommé Mahmoud.

On me fit ensuite examiner des magasins immenses, les uns remplis de blé, les autres d'orge, de beurre, de sel, de dattes, de bois à brûler. Cinq puits abondants suffisent à tous les habitants. Pendant tout ce trajet, les nègres avaient peine à contenir la foule. Toutefois je n'eus à subir aucun outrage et je rentrai sain et sauf dans le prétoire du marabout. « Eh bien, Omar, maintenant que tu as examiné ma ville, crois-tu que ton maître puisse s'en emparer ?

— Il éprouvera une terrible résistance, lui répondis-je, et il aura de grands obstacles à surmonter, mais il est inébranlable dans ses desseins et il restera devant ta ville jusqu'à ce qu'il s'en empare, dût le siège durer dix années. Aussi je t'en supplie, par la bénédiction de tes ancêtres, dis-je en baisant le pan de son burnous, ne persiste pas dans ton refus de te rendre auprès de mon maître, qui t'accueillera avec distinction et bienveillance. Je te dois la vie, eh bien, je resterai ici garant de la tienne ! Evite une effusion de sang inutile, car, je te le répète, Abd el Kader prendra ta ville. »

Tedjini ne répondit à mes supplications que par un sourire de mépris. Il se croyait invincible.

Il voulut me faire accepter de beaux présents. Je les refusai. « Je devrai te combattre demain, lui dis-je ; l'honneur m'empêche donc d'accepter tes largesses. Mais je n'oublierai jamais que tu m'as arraché à la mort et si, un jour, je puis te témoigner ma reconnaissance sans faillir à mes devoirs envers mon maître, sois certain que j'en saisirai l'occasion. Ma bouche te dira toujours la vérité, car le mensonge, signe de lâcheté, est en horreur à ma race. »

Je voulus lui rendre son chapelet ; il me pria de le conserver et me congédia.

Il était nuit. Les nègres me reconduisirent à l'endroit

où j'avais escaladé le mur. Mon compagnon, mon guide et mes chevaux n'avaient manqué de rien et m'attendaient. Je m'éloignai, heureux d'avoir échappé à la mort et d'avoir rempli ma mission.

Mais qui était cette négresse Messaouda qui s'était intéressée à moi? Serait-ce la nourrice de Khadidja? Comment serait-elle à Aïn-Madhi? Et pourtant quelle autre négresse que Messaouda pouvait m'avoir reconnu et avoir osé se compromettre en le disant?

Le mari de Khadidja était parvenu à tromper la surveillance des émissaires de l'émir puisqu'il n'était point arrivé à Tagdempt avec les Coulouglis de Milianah auxquels son sort était lié? Le bruit s'était répandu, et Lella Yemna m'avait dit elle-même, qu'il s'était rendu au Maroc avec deux autres familles algériennes, mais on n'avait aucune certitude à cet égard.

Pourquoi ne pas admettre que Sidi*** (mari de Khadidja), affilié, comme la plupart des Coulouglis, à la confrérie de Tedjini, fût venu auprès de son chef religieux pour échapper aux mauvais traitements des agents de l'émir et à mes infatigables recherches?

Cette hypothèse admise, l'intervention de la nourrice de Khadidja auprès du fils du marabout pouvait s'expliquer, mais alors à quel titre Khadidja se trouvait-elle dans le harem de Tedjini?

Ces suppositions venaient encore ajouter de nouvelles angoisses à la douleur que me causait la situation de ma pauvre amie. Mais que serait-ce donc si j'étais forcé de prendre part au siège d'une ville où elle serait renfermée?

CHAPITRE IV

Retour auprès d'Abd el Kader. — Attaque des jardins d'Aïn-Madhi. Investissement d'Aïn-Madhi. — Brèche. — Assaut impossible.

Le camp d'Abd el Kader s'était rapproché; j'y arrivai le lendemain 22 juin. Le bruit avait couru que Tedjini m'avait fait mettre à mort. Aussi Abd el Kader, en me voyant, me témoigna-t-il une joie qui me toucha profondément.

Il écouta avec émotion le récit de mon entrée à Aïn-Madhi et de ma conversation avec Tedjini. Je me gardai bien de donner le détail relatif à Messaouda; je lui dis, comme je l'avais dit au marabout, que j'avais pris le chapelet des mains de l'enfant, parce que je savais que le chapelet d'un personnage vénéré est un gage d'aman.

Je ne cachai point à Abd el Kader l'impression que j'avais ressentie en constatant l'état des fortifications d'Aïn-Madhi et les ressources dont disposaient ses défenseurs. Personne jusqu'à ce jour n'avait osé lui dire la vérité. Mais l'hésitation n'était plus possible. L'émir adressa à tous les khalifas l'ordre de lui envoyer *immédiatement* l'artillerie dont ils pouvaient disposer; il organisa un service de convois pour amener devant Aïn-Madhi les vivres et les munitions nécessaires; et le 24, nous établîmes notre camp à deux kilomètres environ du mur qui entoure les jardins, mur flanqué de distance en distance de quelques tours peu élevées. Nous détournâmes le cours de la source abondante qui arrose l'oasis et qui lui a donné son nom et nous dûmes attendre, dans l'inaction, l'arrivée de l'artillerie.

Chaque jour Abd el Kader réunissait un conseil pour arrêter le plan d'attaque. Il m'admettait à ces délibérations. L'incohérence et l'ignorance de ceux qui y expri-

maient des avis n'étaient pas de nature à me faire espérer le succès de son entreprise.

Nous parvînmes toutefois à organiser nos colonnes d'attaque et le 2 juillet, ayant reçu la veille quatre canons de petit calibre qui me parurent suffire pour faire brèche dans le mur d'enceinte des jardins, Abd el Kader fit prendre les armes à sa petite armée et, monté sur son beau cheval noir, la passa en revue, et enflamma son courage par une de ces harangues dont il avait si souvent éprouvé l'effet. Il fallait, en cette circonstance, vaincre dans l'esprit de ses soldats la répugnance qu'ils éprouvaient à combattre des coreligionnaires, commandés par un marabout, chef d'une confrérie. Aussi terminait-il ainsi son allocution :

« Tout musulman qui se révolte contre mon autorité, dit-il, à moi qui n'ai accepté le titre de sultan que pour arriver à chasser les envahisseurs de la terre des croyants, vient, par le fait seul de sa rébellion, en aide à nos ennemis et doit, par conséquent, être considéré comme ennemi de l'islam. J'affirme donc que ceux qui mourront en combattant le rebelle enfermé dans ces murailles, auront droit aux récompenses réservées à ceux qui meurent en combattant les infidèles! »

L'armée se divisa en quatre colonnes : trois étaient destinées à opérer des diversions sur les trois faces du mur d'enceinte; la quatrième, qui devait pénétrer dans les jardins, était précédée de notre petite artillerie.

J'avais demandé à l'émir la faveur de marcher avec le bataillon des Coulouglis de Tlemcen, dont les sympathies m'étaient acquises et sur le courage et l'énergie desquels je pouvais compter. Nous étions en tête de la quatrième colonne d'attaque.

L'artillerie avait à peine fait brèche dans le mur d'enceinte que les soldats d'infanterie, exposés au feu des assiégés, qui tiraient sur eux à travers les meurtrières pratiquées dans le mur d'enceinte, franchissent impétueusement la distance qui les sépare de ce mur. Tandis que les uns disputent les meurtrières aux fusils des assiégés,

les autres, à coups de pioches sapent les murs qui s'écroulent et nous pénétrons dans les jardins. L'ennemi se retranche derrière chaque arbre et chaque pan de muraille et ce n'est qu'à grand'peine que nos drapeaux s'avancent. La crainte d'être enveloppés par les autres colonnes, qui, à leur tour, ont fait brèche dans le mur d'enceinte, inquiète pourtant les assiégés que nous avons devant nous et nous les culbutons jusqu'aux remparts de la ville dans laquelle ils pénètrent par des issues qu'eux seuls connaissent. Pendant ce temps, d'autres ennemis, répandus sur le chemin de ronde des remparts, dirigent sur nous un feu meurtrier et nous sommes forcés de prendre position derrière les murs des jardins situés à cent mètres à peine des remparts. Les quatre colonnes se relient les unes aux autres et nous formons ainsi, l'investissement complet de la ville.

Nous avons eu dans cette journée quatre-vingts tués et cent quatre-vingt-cinq blessés. La perte des assiégés doit être moins considérable, car tandis que nous marchions à découvert ils étaient constamment embusqués derrière les murs des jardins dont ils connaissaient les issues et les détours.

Le camp est situé, ainsi que je l'ai dit, à 2.000 mètres environ au nord de la ville. L'ambulance, les munitions, les vivres, les chevaux de l'état-major d'Abd el Kader, les chameaux, les bêtes de somme y sont installés sous la garde de deux bataillons et d'un escadron de khièlas.

Le soir même j'allai rendre compte de nos opérations à l'émir qui comprit à la vigueur de la résistance les obstacles qu'il aurait à vaincre. Malgré la fatigue de nos troupes, j'obtins de lui l'ordre de commencer immédiatement sous ma direction (quelle direction, hélas!) les travaux nécessaires d'abord pour mettre nos bataillons d'investissement à l'abri du feu des assiégés, et, ensuite, pour pratiquer à travers les jardins et au moyen des murs de clôture, des chemins qui fussent défilés et par lesquels les communications pussent être établies entre

nos postes et le camp, sans trop de danger pour nos hommes.

Mon brave bataillon de Coulouglis donna l'exemple.

Notre travail fut interrompu par deux sorties des assiégés qui compromirent un instant la position d'un bataillon de réguliers composé d'Arabes.

Le bataillon des hadars de Tlemcen parvint à refouler ces furieuses attaques.

Dès le lendemain, le commandant d'artillerie et moi, nous choisîmes l'emplacement d'une batterie destinée à faire brèche. Nous l'établîmes derrière une muraille que nous avions minée à l'avance et que nous devions renverser au moment où notre batterie, revêtue de ses épaulements, serait prête à ouvrir le feu.

Composition de la batterie : quatre pièces de campagne du calibre six, deux pièces de siège du calibre douze, trois obusiers de montagne.

L'approvisionnement était d'environ quatre-vingts gargousses par pièce.

Nous fûmes aidés dans la construction de cette batterie par un déserteur hongrois, qui ne ressemble nullement aux autres déserteurs avec lesquels, du reste, il évite toute relation. Il est grand et admirablement fait, sa belle figure est empreinte de tristesse, il est toujours grave et taciturne. Lors de l'attaque des jardins, j'ai admiré sa froide intrépidité. J'ai chargé Isidore de prendre des renseignements sur son compte; il n'a pu savoir son nom chrétien, il a seulement appris qu'il est Hongrois, qu'il a été sergent dans un régiment du génie en Autriche, qu'il a déserté de la légion étrangère après le traité de la Tafna et n'a pas abjuré. Cet homme m'inspire un vif intérêt et même de la confiance, et je crois que je trouverai en lui un collaborateur dont j'ai grand besoin pour diriger les opérations du siège, mission qu'Abd el Kader m'a confiée et pour l'accomplissement de laquelle je me sens à peu près incapable.

J'ai demandé à l'émir d'attacher le Hongrois à ma personne, il me l'a accordé. Son nom arabe est Hassan. C'est

à peine si je peux le comprendre, car il ne parle pas le français et mal l'arabe; le latin nous aide. Quelle belle âme perce à travers ses yeux et quel affreux événement a dû le forcer à quitter son pays dont le souvenir lui arrache des larmes! Je n'ai jamais connu de Hongrois, mais d'après ce que j'entends de Hassan, ce peuple doit être poétique et chevaleresque. Hassan m'affirme que, malgré l'infériorité de notre artillerie, nous ouvrirons une large brèche dans la muraille qui n'est qu'à 150 mètres de notre batterie. Il faut donc songer à organiser nos colonnes d'assaut.

La perspective des conséquences terribles de l'entrée dans la ville d'une soldatesque barbare, avide de sang et de pillage, m'épouvante d'autant plus que j'ai lieu de croire à la présence de Khadidja dans Aïn-Madhi et que je dois la vie au marabout dont le palais sera l'objectif des assaillants. Est-il possible d'imaginer une situation pareille à la mienne? Les relations amicales qui existent entre moi et les officiers du bataillon des Coulouglis et la confiance que m'ont inspirée ces braves gens m'autorisent à leur faire part de mes scrupules à l'égard de Sidi Mohammed Tedjini, à qui Abd el Kader et toute l'armée savent que je dois d'avoir échappé à une mort certaine. Je n'ai garde de leur parler de Khadidja.

Ils comprennent parfaitement mes craintes et mes scrupules et les partagent, puisqu'ils sont tous *khodden* de Sidi El Tedjini. Il est donc convenu entre nous que leur bataillon qui formera la tête de la colonne d'assaut se dirigera en droite ligne vers le palais du marabout dont les terrasses élevées apparaissent au-dessus des remparts et, qu'arrivé là, il prendra position et en gardera toutes les issues de façon à en interdire l'entrée aux autres bataillons. Du reste, ayant reçu d'Abd el Kader l'ordre de diriger l'attaque, je serai moi-même en tête du bataillon des Coulouglis. Malgré ces dispositions, je suis en proie à des transes cruelles.

Le 8 juillet, au soleil levant, nos colonnes d'assaut sont massées derrière les murs à proximité de la batterie

de brèche, une fausse attaque doit avoir lieu sur la face opposée de la ville. Le mur qui masque la batterie et qui était miné à l'avance s'écroule et le feu commence aussitôt. Au bout d'une heure presque tous les artilleurs étaient tués ou blessés. Il fallut détacher des soldats coulouglis de bonne volonté pour assurer le service de la batterie; enfin après deux heures d'un feu assez bien dirigé, un énorme pan du rempart s'écroule avec fracas. En un clin d'œil le brave bataillon de Tlemcen, les officiers en tête, escalade les décombres du rempart au milieu de la fumée de la poudre et de la poussière épaisse produite par son éboulement... Mais tout à coup la tête de la colonne s'arrête... Nous avions devant nous un rempart plus solide que celui que nous venions de renverser et qui évidemment avait été élevé pendant le temps que nous avions mis à construire notre batterie de siège. Nous étions à découvert, nous n'avions aucun moyen d'escalader la nouvelle fortification, nos pertes étaient très sensibles, il fallut donner le signal de la retraite; mes braves Coulouglis pleuraient de rage.

Un nouvel assaut devenait pour longtemps impossible; nous avions usé toutes les munitions d'artillerie qui existaient dans les arsenaux de l'émir!

Il fallait donc attendre l'arrivée de nouvelles munitions, entre autres de quatre cents obus chargés que le maréchal Vallée avait promis d'envoyer à l'émir et quatre mortiers que devait expédier l'empereur de Maroc, Mouley Abd el Rahman.

CHAPITRE V

Suite du siège. — Razzia de Tedjmout.

Abd el Kader ne se montra nullement découragé par ce premier échec. L'investissement de la ville fut res-

serré et je m'occupai des moyens de pratiquer des mines au moyen desquelles il fût possible de faire sauter une partie des remparts.

Là j'arrête la transcription de mon Journal où j'ai consigné jour par jour les événements du siège qui a duré du 1er juillet, jour de la prise des jardins, jusqu'au 17 novembre, jour de la capitulation.

Un récit succinct suffira pour faire apprécier les difficultés d'une entreprise dans laquelle Abd el Kader s'était engagé sans prendre préalablement les mesures indispensables pour en assurer la réussite, trompé qu'il était par les rapports de son khalifa du désert et de quelques grands marabouts jaloux de l'influence de Tedjini.

On pourra juger, d'après ce récit, de la ténacité de l'émir et de l'autorité qu'il exerce sur ses soldats et sur son entourage. On admirera surtout l'héroïque défense des habitants d'Aïn-Madhi.

Aidé de mon brave sergent hongrois, je me mis donc à pratiquer des mines en croyant le secret bien gardé et les résultats certains. J'ignorais que les habitants des k'çours [1] ont souvent recours à ce moyen d'attaque. Aussi quel ne fut pas mon étonnement quand on vint m'apprendre que les assiégés avaient fait irruption dans une de mes mines ? Ce ne fut qu'après un combat acharné que nous pûmes les en déloger.

Toutes les mines que nous avons pratiquées ont abouti à un fossé que les habitants ont creusé autour de leurs remparts à 2m,50 de profondeur.

Presque toutes les nuits nos postes étaient exposés aux sorties des assiégés. Nos lignes d'investissement ont été plusieurs fois traversées. Les bataillons de Tlemcen, Hadars et Coulouglis seuls, n'ont jamais été surpris.

[1] Ce moyen d'attaque et de défense est très usité parmi les habitants des k'çours dans les guerres qu'ils se font entre eux. Les habitants de Figuig surtout sont renommés par leur habileté à creuser des mines. Sidi Hamza, chef des Ouled-Sidi-Cheikh, ave lequel j'entretenais des relations très amicales, fit venir quelques mineurs renommés de Figuig qui furent mis à ma disposition.

Les obusiers de l'empereur du Maroc et les munitions promises par le maréchal Vallée arrivèrent enfin.

On bombarda la ville pendant trois jours, sans qu'il nous fût possible de constater le moindre effet produit par nos bombes et nos obus. Les assiégés nous renvoyaient souvent ceux de nos projectiles qui n'avaient pas éclaté pour nous montrer le peu de crainte qu'ils leur inspiraient.

La longue durée du siège commençant à inspirer des doutes sur la puissance d'Abd el Kader, plusieurs de nos convois furent pillés par les tribus alliées de Tedjini et l'exiguïté de nos rations et la mauvaise qualité des vivres étaient telles que nous étions presque tous atteints de la dysenterie. Beaucoup avaient la fièvre et nous perdions presque tous nos blessés. Le moral de notre petite armée s'affaissait donc sensiblement. Les personnages composant l'état-major de l'émir étaient d'avis d'entamer des négociations avec le marabout, fussent-elles toutes à son avantage, et de rentrer dans le Tell pour y préparer une nouvelle expédition dans de meilleures conditions. Mais Abd el Kader repoussait toute idée d'un arrangement de nature à amoindrir son prestige.

Vers le mois d'octobre, nous étions réduits depuis huit jours à ne manger que quelques onces de biscuit noir et rempli de vers que nous trempions dans de l'huile épaisse et puante. Nous fûmes informés que le convoi qui nous apportait des vivres venait d'être pillé par une fraction de la grande tribu des Larbâa. Nos espions nous apprirent que cette fraction était campée aux environs de Tedjmout à 7 ou 8 lieues Nord-Est d'Aïn-Madhi. Elle représentait une population de 3 000 âmes dont 600 cavaliers environ. L'escadron de khièlas qui gardait le camp ne comptait guère que 50 chevaux en bon état, et l'état-major de l'émir avait conservé une quarantaine de chevaux. Mais tous les maîtres de ces chevaux étaient des cavaliers d'élite. Poussés par la faim, c'est le mot, ils conçurent la pensée d'aller reprendre notre convoi aux Larbâa et ils déléguèrent deux des leurs auprès de moi

afin de me faire adopter leur projet, car moi seul, me dirent-ils, pouvais obtenir d'Abd el Kader la permission de mettre à exécution ce coup d'audace. J'avoue que, malgré les dangers qu'offrait le projet de nos cavaliers, il me séduisit, car il fallait à tout prix manger et relever le moral de nos pauvres soldats. Je remontai au camp. A la première ouverture que je fis à Abd el Kader de l'objet de ma démarche, il refusa en mettant devant mes yeux les conséquences fatales de notre entreprise si elle échouait. Je finis pourtant par le convaincre et il nous accorda la permission tant désirée. Seulement il exigea : 1° qu'un bataillon de soldats réguliers partît en même temps que nous de façon à nous servir de point d'appui dans le cas où les Larbâa tenteraient un retour offensif et 2° que chacun de nous prît en croupe un fantassin qui devait nous aider à faire charger et conduire les chameaux du convoi enlevé.

Le 8 octobre, dans la nuit, notre escadron, composé de quatre-vingt-dix cavaliers admirablement montés, partait donc sous le commandement de l'agha des khièlas, homme de courage et de résolution. Tous, d'ailleurs, nous étions certains d'avance du succès de notre entreprise.

Nos guides étaient sûrs. Nous arrivâmes un peu avant les premières lueurs du jour sur un monticule de sable d'où nous découvrîmes le campement des Larbâa. Quelques restes de feux brillaient encore. C'est le moment favorable pour opérer les razzias. Le sommeil est plus lourd, disent les Arabes, et c'est l'heure des songes. Ordinairement les Arabes se gardent avec vigilance ; mais les Larbâa, campant près de Tedjmout, k'çar leur allié, et sachant d'ailleurs que l'émir était sans cavalerie, ne pouvaient prévoir aucune attaque.

Nous fîmes mettre pied à terre à nos fantassins qui se rapprochèrent du campement et les partageâmes en deux troupes égales de façon à y pénétrer par deux côtés à la fois. Pendant que nos cavaliers combattraient ceux des ennemis qui tenteraient de se défendre, nos fantas-

sins devaient aider les conducteurs de notre convoi à charger leurs chameaux et à les diriger vers le bataillon d'Askers chargé de nous soutenir.

La manœuvre, ordonnée à voix basse, fut exécutée avec une promptitude miraculeuse. Dans un clin d'œil nous pénétrions comme un ouragan au milieu du campement endormi.

La poudre ne tarda pas à parler, mais surpris et terrifiés, les cavaliers larbâa ne purent opposer qu'une résistance partielle à notre furieuse attaque. Une centaine environ furent mis hors de combat, la plupart se sauvèrent sur leurs juments qu'ils n'avaient pas eu le temps de seller et, une heure à peine après notre entrée dans le campement, nous chassions devant nous non seulement les chameaux chargés de nos vivres, mais les chameaux de l'ennemi et un magnifique troupeau de moutons. L'arrivée de notre bataillon d'infanterie qui avait franchi en moins de quatre heures la distance d'Aïn-Madhi aux premières collines qui précèdent Tedjmout (28 kilomètres), nous délivra de toute inquiétude sur l'issue de notre razzia. Ce succès nous avait coûté la vie de deux braves khièlas. Sept cavaliers étaient blessés sans gravité. Les principaux habitants de Tedjmout, quoique alliés des Larbâa, jugèrent prudent de venir nous féliciter de la reprise de notre convoi, et une large dhifa fut apportée à notre bataillon qui était exténué de faim et de soif. Nous-mêmes et nos chevaux, nous avions besoin de nourriture et d'un peu de repos. Nous envoyâmes immédiatement un cavalier à l'émir pour lui donner la bonne nouvelle.

A 3 heures après-midi nous rentrions au camp en faisant la *fantasia* devant la tente de l'émir, qui félicita chaleureusement notre petite troupe du courage et de l'habileté qu'elle venait de déployer. — Ce coup de main audacieux ramena l'abondance dans le camp, et l'espoir succéda au découragement.

CHAPITRE VI

Ruse employée pour creuser une mine. — Hassan le Hongrois. — Scène du cimetière. — Abd el Kader me magnétise. — Ses extases.

Mais notre situation en face des murs d'Aïn-Madhi était la même. Il était pourtant urgent d'arriver à une solution, et je passais des heures avec mon sergent hongrois pour trouver un moyen de pénétrer dans cette bourgade qui, depuis plus de deux mois, tenait en échec le sultan d'un grand royaume.

J'avais acquis la certitude que Tedjini avait des espions parmi nos soi-disant alliés et nos mineurs de Figuig, et qu'il était journellement informé de nos moindres mouvements et de tous nos travaux d'approche. Je demandai à Abd el Kader l'autorisation de construire une redoute que j'avais l'intention, lui disais-je, d'élever de façon à pouvoir dominer les remparts de la ville. L'émir et toute l'armée crurent à l'efficacité de ce moyen d'attaque. Mon bataillon de Coulouglis fut seul employé aux terrassements et à la construction de ma redoute dans l'enceinte de laquelle personne ne pouvait pénétrer. Tandis que l'attention des assiégés et des assiégeants se portait uniquement sur la construction de cette nouvelle fortification, dix hommes sûrs, dirigés par mon sergent hongrois, creusaient un puits dont *moi seul* et le chef de mon bataillon connaissions l'entrée. Ce puits communiquait avec une galerie d'où les mineurs ne sortaient que la nuit pour en extraire les déblais qu'ils mêlaient aux remblais de ma redoute. Cette opération se faisait sous mes yeux et *personne* ne pouvait communiquer avec aucun des mineurs. Ni eux, du reste, ni le chef de mon bataillon, ni Abd el Kader lui-même, ne connaissaient mon projet combiné avec mon brave Hassan qui, chaque

jour acquérait de nouveaux titres à mon estime et à mes sympathies.

Pendant ce long et pénible travail, je souffrais terriblement de la dysenterie et d'une fièvre tierce dont les accès me causaient des prostrations effrayantes. J'avais eu le premier accès lors de notre arrivée devant Aïn-Madhi. Nous avions demandé du bismuth et du sulfate de quinine pour nos malades, mais rien n'arrivait. Quelles ambulances ! et quels chirurgiens ! Toutes les blessures étaient traitées avec du beurre fondu bouillant qu'on versait sur la plaie, ou par une cautérisation pratiquée avec un fer rouge.

Je n'oublierai jamais les circonstances dans lesquelles j'ai éprouvé mon dernier accès de fièvre.

C'était à la fin d'octobre. Les travaux de ma mine avançaient et je voyais arriver le moment où, plus que jamais ma présence serait nécessaire, soit pour charger la mine sans éveiller les soupçons, soit pour diriger l'assaut si l'effet se produisait suivant mon attente et celle de mon Hongrois. J'étais très affaibli par les deux maladies que la mauvaise nourriture, les fatigues et les émotions de toute sorte aggravaient chaque jour. Un soir surtout, après un violent orage qui avait eu lieu dans la journée et qui avait inondé les réduits en terre et en branchages que nous avions construits contre les murs qui nous paraient des feux de la ville, j'étais exténué. Il fallait pourtant aller auprès d'Abd el Kader, pour lui rendre compte de la situation et lui demander les ordres qui m'étaient nécessaires, afin d'obtenir des munitions et de changer certaines dispositions de l'investissement. Le camp, on le sait, était situé à 2 kilomètres nord de la ville. La nuit était obscure, mes pauvres soldats étaient soumis à un service tellement pénible que je ne voulus en prendre aucun avec moi. Quant à mon fidèle Isidore qui ne m'avait jamais quitté, il me remplaçait à la redoute pour veiller à ce que personne ne s'approchât de l'ouverture de ma mine. Je partis donc seul. Après avoir fait 1 kilomètre environ, je sentis la fièvre arriver. Je

marchais alors dans un terrain boueux où mes pieds rencontraient à chaque instant des obstacles dont je ne me rendais pas compte ; l'accès redoublait de violence, je heurtai un nouvel obstacle et je tombai presque sans connaissance. J'éprouvai toutefois un sentiment de bien-être, car j'étais couché sur la terre détrempée et ma tête était appuyée mollement sur un objet qui lui servait d'oreiller. Quand l'accès fut passé je sentis une odeur fétide... Je me levai, le ciel s'était éclairci, je regardai autour de moi. J'eus un frisson d'horreur. J'étais au milieu du cimetière où nous avions enterré nos morts depuis le commencement du siège. On avait dû consacrer à cette triste destination le seul endroit où se trouvait un fond de terre que les eaux avaient successivement apportée dans une déclivité de ce sol calcaire. L'orage qui avait éclaté dans la journée avait amené des torrents d'eau dans cette déclivité et tous les corps avaient été découverts. Mon oreiller, qui m'avait paru si moelleux, était le ventre tuméfié d'un malheureux soldat récemment enterré.

Je parvins avec peine à sortir de cet amas de boue, de pierres tumulaires et de cadavres, et j'arrivai à la tente d'Abd el Kader dans un état déplorable. Mon burnous et mon haïk étaient souillés. En deux mots, j'expliquai ce qui venait de m'arriver. Abd el Kader me fit donner d'autres vêtements et je vins m'asseoir auprès de lui. J'étais sous l'influence d'une excitation nerveuse dont je n'étais pas maître. « Guéris-moi, lui dis-je, guéris-moi ou je préfère mourir, car dans cet état je me sens incapable de te servir. »

Il me calma, me fit boire une infusion de *schiehh* (espèce d'absinthe commune dans le désert), et appuya ma tête, que je ne pouvais plus soutenir sur un de ses genoux. Il était accroupi à l'usage arabe ; j'étais étendu à ses côtés. Il posa ses mains sur ma tête, qu'il avait dégagée du haïk et des chechias, et sous ce doux attouchement je ne tardai pas à m'endormir. Je me réveillai bien avant dans la nuit ; j'ouvris les yeux et je me sentis

réconforté. La mèche fumeuse d'une lampe arabe éclairait à peine la vaste tente de l'émir. Il était debout, à trois pas de moi ; il me croyait endormi. Ses deux bras, dressés à hauteur de sa tête, relevaient de chaque côté son burnous et son haïk d'un blanc laiteux qui retombaient en plis superbes. Ses beaux yeux bleus, bordés de cils noirs, étaient relevés, ses lèvres légèrement entr'ouvertes semblaient encore réciter une prière et pourtant elles étaient immobiles ; il était arrivé à un état extatique. Ses aspirations vers le ciel étaient telles qu'il semblait ne plus toucher à la terre.

Admis quelquefois à l'honneur de coucher dans la tente d'Abd el Kader, je l'avais vu en prières et j'avais été frappé de ses élans mystiques, mais cette nuit il me représentait l'image la plus saisissante de la foi. C'est ainsi que devaient prier les grands saints du christianisme. Je me rendormis encore et le lendemain, après avoir rempli ma mission auprès de l'émir, je revins à ma redoute. Depuis cette nuit, je n'ai plus eu un seul accès de fièvre et j'ai guéri ma dysenterie en mangeant une grenade avec son écorce, grillés sur un feu ardent.

Devais-je cette guérison instantanée de la fièvre périodique qui me minait, à l'émotion éprouvée au cimetière, aux attouchements magnétiques d'Abd el Kader ou bien encore à ses ardentes prières? Ce qu'il y a de certain c'est que, dans tout le camp de l'émir, ma guérison fut attribuée à la puissance de son intervention auprès du Très-Haut.

CHAPITRE VII

La mine est achevée et chargée. — Arrivée de Sidi Mohammed Saaïd, frère aîné de l'émir.

Enfin, après quarante-six jours d'un travail pénible, le 16 novembre je pouvais m'assurer, par moi-même, à

l'aide de ma boussole et d'un théodolite (que l'émir, à ma demande, avait fait venir d'Alger), que le sergent hongrois avait dirigé et amené sa mine à l'endroit que nous avions désigné, c'est-à-dire sous le rempart qui était presque contigu au palais de Tedjini. Pour éviter le fossé *pratiqué* par les assiégés à 2m,50 de profondeur autour de leurs remparts, nous avions *creusé* notre puits d'entrée à une profondeur de 5 mètres, puis nous avions donné une direction oblique à notre galerie de façon à rejoindre la portion du rempart que nous voulions faire sauter et qui était située à 200 mètres environ à l'est de notre redoute, vis-à-vis de laquelle nous avions pu nous convaincre que les assiégés avaient accumulé tous leurs moyens de défense. Arrivé sous les remparts, mon sergent avait pratiqué huit petites galeries qui aboutissaient à huit fourneaux chargés de plusieurs quintaux de poudre et murés par 6 mètres de terre glaise trempée d'eau. D'excellentes mèches qu'avait envoyées le maréchal Vallée, en même temps que les bombes et les obus, étaient renfermées dans des roseaux passés au feu qui les préservaient de l'humidité, ces mèches arrivaient à un endroit de la galerie principale que le sergent et moi seul connaissions.

Tout était donc prêt pour accomplir cette œuvre de destruction.

J'hésitai, je l'avoue, à livrer tout mon secret à Abd el Kader.

Il me semblait que j'allais commettre un crime en faisant ensevelir sous les ruines de son palais l'homme qui m'avait sauvé la vie, et en ouvrant traîtreusement une brèche par laquelle une soldatesque barbare pénétrerait dans cette ville si héroïquement défendue et où se trouvait peut-être ma pauvre Khadidja que notre amour avait soumise à de si cruelles épreuves!

Mon devoir pourtant me commandait de ne rien cacher au chef que je servais.

Une heureuse circonstance vint me permettre de concilier mon devoir envers l'émir avec mes sentiments

de reconnaissance à l'égard de Tedjini et mes craintes au sujet de ma pauvre amie.

Sidi Mohammed Saaïd, frère aîné d'Abd el Kader, que j'avais rencontré avant d'arriver à Tlemcen et qui m'avait témoigné une si tendre bienveillance, venait d'arriver au camp avec El Hadj Mustapha Ben Thémi, khalifa de Mascara et beau-frère de l'émir.

Ils avaient appris la situation critique de leur frère en face d'une ville qui résistait victorieusement à ses attaques et qu'ils savaient entourée de tribus puissantes et hostiles. Ils accouraient pour lui prêter le concours de leur puissante médiation et pour lui donner des conseils de modération et de prudence.

J'écrivis aussitôt à Sidi Mohammed Saaïd pour lui demander une audience et l'accueil que je reçus de ce saint personnage redoubla mes sympathies. Sans lui donner connaissance de mon nouveau moyen d'attaque, je lui témoignai le désir de le voir assister à la visite que j'allais faire au sultan pour lui rendre compte des opérations du siège. « C'est Dieu qui t'a envoyé, lui dis-je, car la bénédiction attachée à tes pas peut éviter de grands malheurs. »

Il fut convenu que je remettrais au lendemain ma visite à Abd el Kader, afin que Sidi Mohammed pût sûrement assister à cette conférence sans avoir l'air de nous être concertés.

Le 18 novembre, quand j'arrivai dans la tente du sultan, je lui dis à voix basse, en lui baisant la main, que j'avais une communication importante à lui faire et que je croyais ne devoir faire qu'à lui seul. Il congédia tous les fonctionnaires qui étaient dans sa tente, mais il retint son frère. J'hésitais à parler, il comprit le sentiment qui m'imposait encore silence et il me dit : « Parle, Omar, Sidi Mohammed Saaïd, mon frère aîné, représente pour moi Sidi Mahhi ed Din notre père vénéré (que Dieu nous fasse participer à ses mérites !) Je n'ai rien de caché pour lui, c'est mon seigneur. »

Mes vœux étaient exaucés :

Je racontai alors la ruse que j'avais employée pour creuser ma mine sans donner l'éveil aux assiégés et sans m'exposer à voir mon secret trahi. Je fis la description de la mine ; j'indiquai les effets terribles qu'elle devait produire et le plan d'assaut que j'avais préparé. Je vis briller des éclairs dans le regard de l'émir. « Demain, dit-il, d'un ton saccadé, ce soir plutôt, je vais donner des ordres pour l'assaut général, prépare-toi à mettre le feu à la mine ! Enfin le jour de la victoire est arrivé. »

Sidi Mohammed Saaïd parvint à grand'peine à calmer l'agitation de son frère. « Songe à notre père vénéré, lui disait-il, il était doux et miséricordieux et c'est Dieu qui m'envoie auprès de toi pour te faire entendre les paroles qu'il t'adresserait lui-même s'il était vivant. Songe que comme Sidi Mahhi ed Din, Sidi Mohammed Tedjini a été victime de la tyrannie et de la cruauté des Turcs. Songe que des démons de discorde ont suscité la méfiance dans son cœur, et que, peut-être, ses intentions sont pures. Songe au sang qui sera répandu si tu livres assaut à la ville, songe aux femmes, aux enfants, aux vieillards qui seront massacrés par tes soldats avides de vengeance. Et puis, malgré les assurances d'Omar, es-tu certain du succès ? Ignores-tu que les grandes tribus du désert qui redoutent ta domination n'attendent qu'une heure propice pour attaquer ton armée déjà démoralisée ? Accorde-moi quelques heures que j'emploierai à préparer une solution qui évitera l'effusion du sang tout en sauvegardant tes droits et ta dignité de sultan. C'est la prérogative de mon caractère comme chef de la Zaouïa de nos ancêtres. C'est mon devoir comme musulman, car Dieu est avec les miséricordieux ; oh ! mon frère ! souviens-toi que notre saint prophète a dit : Je recommande le pardon, car le pardon est l'acte le plus voisin de la piété. »

L'émir résista longtemps, il dut pourtant céder aux sages conseils et aux supplications touchantes de son frère.

Il l'autorisa, en conséquence, à faire une démarche de conciliation auprès de Sidi Mohammed Tedjini.

CHAPITRE VIII

Capitulation d'Aïn-Madhi.

Le marabout de Gheris demanda une entrevue au marabout d'Aïn-Madhi. Dans ces termes, Tedjini ne pouvait la refuser, mais il l'accorda à condition qu'elle aurait lieu dans son palais.

Le 19 novembre, Sidi Mohammed Saaïd, accompagné d'un de ses plus vieux serviteurs et de moi, entra dans Aïn-Madhi par une étroite poterne, car toutes les portes étaient murées.

Les deux marabouts s'embrassèrent avec toutes les marques d'un respect réciproque et tinrent à voix basse une longue conversation à la fin de laquelle Sidi Mohammed Saaïd me fit signe d'approcher. Conformément à l'ordre qu'il m'en donna, j'affirmai devant Tedjini qu'une mine, formidablement chargée, était pratiquée sous la muraille de la ville à un endroit que moi seul et mon lieutenant connaissions, qu'à un signe de l'émir le feu serait mis à la mine dont l'effet certain était d'ouvrir dans les remparts une brèche assez large pour que l'armée pût y pénétrer au moment où les assiégés s'en douteraient le moins « et tu sais, ajoutai-je en m'adressant à Tedjini, qu'Omar ne ment pas, *même pour éviter la mort* ».

« Et ce qu'il ne te dit pas, ajouta Sidi Mohammed Saaïd, c'est, qu'avant de mettre le feu à ses mines redoutables, il a demandé lui-même au sultan de tenter auprès de toi une démarche pacifique. »

A mesure que je parlais, je voyais la consternation se peindre sur les traits énergiques de Tedjini. Son regard perçant scrutait mon regard où il put se convaincre de ma sincérité.

Il entra alors dans la salle du conseil et nous laissa dans celle où nous avions été reçus.

L'assemblée devait être nombreuse, les membres qui la composaient semblaient discourir avec exaltation. La discussion, dont nous saisissions à peu près le sens, témoignait de sentiments peu pacifiques. Cependant un instant de calme relatif nous permit d'entendre la voix grave de Tedjini. Un profond silence succéda à son allocution. Le conseil délibérait à voix basse. Le manchot qui m'avait fait parcourir la ville, lors de ma première visite à Aïn-Madhi, Ihaïa ben Salem, entra dans la pièce où nous nous trouvions, baisa respectueusement la main de Sidi Mohammed Saaïd et m'embrassa sur l'épaule car je m'étais levé à son approche. Il nous dit de le suivre, une place était réservée à Sidi Mohammed Saaïd à côté de Tedjini. Je restai debout en face de lui. Il me dit de répéter devant l'assemblée la déclaration que je lui avais faite au sujet de la mine et de jurer que j'avais dit la vérité. Je me retournai vers les assistants qui occupaient le fond de la salle, je répétai exactement la déclaration que j'avais faite au marabout et je terminai en m'écriant d'une voix forte et assurée :

« Je jure devant Dieu que j'ai dit la vérité et que mon désir le plus ardent est de rétablir la paix entre mon maître et le vôtre. »

Pas une voix, j'en suis fier pour ma race, ne mit en doute ma sincérité, et les membres du conseil, à l'unanimité, autorisèrent Tedjini à traiter des conditions de la paix.

Sidi Mohammed Saaïd, dont tous les habitants de l'Algérie respectent la sainteté et les vertus, exerça certainement une heureuse influence sur la détermination de Tedjini et des assiégés, mais, sans les appréhensions que leur causait la mine dont je leur avais juré l'existence, et dont il n'était plus temps de combattre les terribles effets, cette population héroïque eût refusé de capituler.

Nous retournâmes au camp. Toute l'armée, sans exception, et tout l'entourage de l'émir accueillirent avec une joie non dissimulée l'espoir d'un arrangement qui mettait fin à une situation pénible et dangereuse.

Sid el Hadj-Mustapha ben Therni fut chargé d'aller stipuler avec Sidi Mohammed Tedjini lui-même les conditions de la capitulation; les voici :

1° Tedjini devait verser entre les mains du sultan une somme égale aux dépenses occasionnées par le siège.

2° Il devait évacuer Aïn-Madhi dans l'espace de quarante jours.

3° Il avait le droit d'emporter toutes ses richesses mobilières sans exception.

4° Les habitants de la ville étaient libres d'accompagner Tedjini avec armes et bagages.

5° Le sultan lèverait le siège et se retirerait avec son armée à huit lieues d'Aïn-Madhi pendant les quarante jours accordés à Tedjini pour évacuer la place.

6° Comme garantie de l'exécution des articles de la capitulation Tedjini remettrait son fils en otage entre les mains du sultan.

Je ne pris aucune part à ces négociations, malgré le désir qu'en avait témoigné Tedjini. Abd el Kader, redoutant quelque trahison, m'avait recommandé de veiller moi-même à la garde de mes travaux. Il avait donné l'ordre à l'agha de l'infanterie de tenir prêtes ses colonnes d'assaut, et je devais mettre le feu à la mine sur un ordre écrit que m'enverrait le sultan au moindre soupçon qu'il concevrait sur l'exécution immédiate de la capitulation.

J'étais donc dans l'impossibilité de prendre le moindre renseignement sur le sujet qui me tenait le plus à cœur. Khadidja était-elle renfermée dans Aïn-Madhi ainsi que l'intervention miraculeuse de Messaouda pouvait me le faire supposer? Et, dans ce cas, à quel titre et dans quelles conditions se trouvait-elle dans le palais de Tedjini? Toujours mêmes inquiétudes et mêmes tourments!

Trois jours se passèrent; la capitulation fut signée, et Tedjini remit son fils en otage entre les mains des plénipotentiaires. Le fier marabout refusa obstinément de se rencontrer avec le sultan. Cette capitulation était, il faut l'avouer, bien plus glorieuse pour les assiégés que pour

les assiégeants. Quant à moi, cette solution pacifique mettait fin aux terribles angoisses que m'inspiraient les conséquences de la prise d'Aïn-Madhi à la suite d'un assaut.

Je demandai à voir le fils de Tedjini. C'était l'enfant qui m'avait remis le chapelet; je lui baisai la main avec tendresse; le pauvre petit était ahuri, c'est à peine s'il me reconnut et en présence des personnages qui le gardaient, je ne pus lui adresser aucune question.

Le 2 décembre 1838, le siège fut levé. Deux compagnies seulement de l'armée régulière furent laissées à la redoute dans laquelle se trouvait l'entrée de la mine creusée par mon brave Hongrois. Lui seul la connaissait et il reçut l'ordre d'en conserver la garde. Abd el Kader avait consenti à prendre ces dispositions sur la demande expresse que je lui en avais faite. Je tenais à prouver au sultan et à Tedjini l'exactitude de mes assertions sur l'effet matériel de ma mine.

Il n'y a pas nouvelle plus sûre que celle donnée par les yeux, disent les Arabes.

LIVRE VII

TEDJMOUT, TUGGURTH ET LE DÉSERT

CHAPITRE I

Tedjmout. — Décoration. — L'émir me fait cadeau de Salem. — Messaouda m'annonce la mort de Khadidja.

Le soir même de notre départ d'Aïn-Madhi nous campâmes à Tedjmout.

Le lendemain 3 décembre, Abd el Kader passa la revue de son armée régulière. Il loua les soldats et leurs officiers du courage et de la fermeté dont ils avaient donné tant de preuves durant les dangers et les souffrances du long siège d'Aïn-Madhi; il glorifia ceux qui y avaient trouvé la mort et distribua quelques décorations [1].

Après cette distribution, il m'appela à l'entrée de sa tente et en face de son entourage et de tous les person-

[1] Abd el Kader a institué une décoration qui s'appelle *Richa*, la plume. L'origine de cette décoration remonte aux temps du prophète Mohammed. Quand un guerrier se distinguait dans les combats, il avait le droit de porter une plume d'autruche sur son turban. La décoration de la Richa est une plaque d'argent sur laquelle sont gravées, trois, cinq ou sept plumes, suivant le grade. Cette plaque est retenue sur le turban ou autour de la corde de chameau par deux chaînettes d'argent qui s'accrochent l'une à l'autre. Sur la plaque est écrit :
Nasser el Din (qui fait triompher la religion).

nages du camp, il attacha sur ma tête la décoration de sept plumes (la plus élevée), et fit amener devant moi un magnifique cheval noir que deux saïs avaient grand'peine à maintenir.

Il m'adressa, en même temps, quelques paroles dont je n'ai gardé aucune souvenance, car j'étais sous le coup d'une trop profonde émotion.

Je baisai à plusieurs reprises les mains de l'émir et je reçus les félicitations plus ou moins sincères de tout son entourage.

Il me tardait d'examiner à mon aise mon magnifique coursier. Il se nomme Salem.

Salem est moins grand que le cheval noir de l'émir, mais il est mieux conformé. Sa tête plate est petite, gracieusement attachée à une encolure élégante quoique forte. Ses oreilles forment le croissant. Deux yeux grands et brillants apparaissent à travers son toupet, tellement long et fourni, qu'on est obligé de le lier quand il mange. Sa crinière pend jusqu'au-dessous de l'épaule. Son poitrail est exceptionnellement large. Le rein est court et la croupe n'est pas ravalée comme celle de la plupart des chevaux barbes. Sa queue très fournie est bien plantée.

Ses jambes, fines quand on les regarde de face, sont très larges quand on les voit de profil. Ses jarrets indiquent une force extraordinaire. Il mesure au garrot 1 mètre 55 centimètres.

Je n'ai pas résisté au désir de monter ce bel animal. Il est admirablement dressé. Il fait des bonds extraordinaires, mais il est très docile. J'ai fait une délicieuse promenade et compris les vers du poète arabe :

« Un verre de liqueur enivrante est placé entre les deux oreilles d'un noble coursier. »

Je ne connais pas de jouissance plus grande que celle de sentir entre ses jambes un cheval puissant et fougueux et qui pourtant obéit aux moindres désirs de son cava-

lier. Je dis *désirs*, car lorsqu'il y a union intime entre le cheval et soi, on ne s'aperçoit pas du mouvement presque imperceptible que l'on fait pourtant quand l'on veut obtenir de lui telle ou telle allure et que le noble animal comprend instinctivement.

Pourquoi les inquiétudes que je ressens au sujet de Khadidja viennent-elles troubler ma joie?

Hélas! j'étais encore bien loin de prévoir la terrible réalité.

Je descendais de mon beau Salem et j'allais de nouveau remercier l'émir lorsque Sidi Mohammed Saaïd me fit dire d'aller dans sa tente. Deux ou trois familles algériennes réfugiées à Aïn-Madhi demandaient à rentrer à Alger et, là, à s'embarquer pour l'Egypte. Connaissant la bonté de Sidi Mohammed Saaïd et l'influence qu'il exerçait sur l'émir, elles s'étaient adressées à lui afin d'obtenir un sauf-conduit. L'excellent marabout l'avait facilement obtenu de son frère et il me priait de donner à ces pauvres familles une lettre pour mon père que je prierais de faciliter leur embarquement. Avant d'écrire, je demandai le nom des individus composant les familles. Quelle fut mon émotion, quand je lus sur la liste qu'on me présenta le nom de Messaouda, négresse affranchie de Sidi*** Coulougli algérien, le mari de Khadidja! Il n'y avait pas de doute, c'était Messaouda sa nourrice. Il fallait la voir en secret pour l'interroger. Je n'hésitai pas, je dis à Sidi Mohammed Saaïd que le maître dé Messaouda avait habité une campagne voisine de celle de mon père et que j'avais entretenu avec lui des relations d'amitié; que je désirais non seulement interroger cette négresse sur le sort de son maître, mais la charger de commissions pour mon père. « Je l'enverrai dans ta tente, me dit le frère de l'émir, sans la moindre hésitation. »

Le soir même après la prière de l'eucha, Messaouda fut amenée dans ma tente par deux serviteurs de Sidi Mohammed Saaïd qui se retirèrent discrètement.

Elle tomba à mes pieds en sanglotant. Vainement je la questionnais. Elle ne pouvait articuler aucune parole.

Que Dieu épargne à mon plus cruel ennemi les tourments que j'éprouvais durant cette longue attente! Enfin la pauvre créature se remit sur son séant et, me regardant avec des yeux fixes, elle laissa échapper de ses lèvres devenues blanches ces deux syllabes que j'entendrai jusqu'à mon dernier jour : « *Métet!* (Elle est morte!) »

Oh! si je ne suis pas mort moi-même, c'est que la douleur ne tue pas.

Je ne puis encore aujourd'hui songer de sang-froid à cette scène déchirante. Messaouda eut pourtant la force de me raconter la lugubre histoire, et moi j'eus le coulage de l'écouter. En voici le résumé :

En quittant Milianah, Sidi***, mari de Khadidja, avait fair courir le bruit qu'il allait au Maroc, mais son intention était de se rendre auprès de Sidi Mohammed Tedjini à la confrérie duquel il était affilié. Il avait formé ce projet avec deux Algériens et leurs familles. Ils arrivèrent à Aïn-Madhi sans trop de fatigue et furent parfaitement accueillis par le marabout, qui donna lui-même l'hospitalité au mari de Khadidja. La santé de la jeune femme s'altérait de plus en plus. C'est elle qui, des fenêtres du palais de Tedjini où elle habitait, m'avait reconnu dans la cour intérieure et avait intéressé ses femmes au sort du jeune musulman condamné à mourir. Alors la mère du marabout elle-même avait chargé son petit-fils de me remettre le chapelet qui devait me sauver.

D'après le conseil de Khadidja, on avait recommandé à l'enfant de m'appeler par mon nom et de prononcer le nom de Messaouda qui devait m'inspirer confiance, parce que, leur dit-elle, il a connu ma nourrice à Alger.

L'émotion que ma pauvre amie éprouva en cette circonstance augmenta le mal qui la minait. Les inquiétudes qui l'assaillirent pendant le siège épuisèrent ses forces. « Elle mourut, me dit Messaouda, en demandant à Dieu de lui pardonner et de répandre sur son Lioune ses plus abondantes bénédictions. »

« J'ai enseveli de mes mains celle que j'avais nourrie

et que ma tendresse aveugle n'avait pas su maintenir dans la voie de Dieu... c'était écrit. Son mari est le seul habitant qui ait été tué par une bombe quelques jours après la mort de ma pauvre fille. Ils reposent tous deux dans la *teurba*[1], où sont enterrés les ancêtres de Tedjini. »

Je m'arrête... Il est des douleurs dont l'expression ne peut rendre l'intensité...

Le lendemain, les deux familles algériennes et la pauvre Messaouda, que Sidi Mohammed Saaïd leur recommanda chaleureusement, partirent sous bonne escorte [2].

La nouvelle de la reddition d'Aïn-Madhi a inspiré la terreur à tous les habitants des oasis du désert et aux Arabes nomades leurs alliés. Aussi chaque jour voyons-nous arriver au camp des cadeaux de toute nature apportés par les principaux chefs. Le jeune cheik Ali ben Djelleb, qu'on nomme le sultan de Tuggurth, a envoyé de superbes présents à Abd el Kader qui, comprenant l'importance de ces relations, envoie lui-même des cadeaux au jeune prince; c'est son premier secrétaire Sid el Hadj Mehammed el Kharroubi, qui est chef de cette ambassade; j'obtiens de l'émir la permission de l'accompagner. Je cherche à échapper aux cruels souvenirs qui m'obsèdent. Je ne puis y parvenir. Je feins d'être malade pour excuser ma tristesse et mon découragement.

Nous nous mettons en route le 5 décembre. Notre caravane se compose de dix cavaliers, douze mules chargées de présents et vingt chameaux aux vives allures, race intermédiaire entre le chameau porteur et le chameau coureur (*m'hari*). Près de quatre-vingts lieues séparent

[1] Sepulchrum.

[2] En 1873, lors d'un voyage que je fis à Alger, je vis encore Messaouda que je n'avais jamais perdue de vue et, qu'après la mort de tous les membres de la famille de Kadidja, j'avais fait inscrire sur les registres du bureau de bienfaisance. Elle était bien vieille, mais son cœur avait conservé sa sensibilité. Elle ne pouvait se lasser de baiser les mains de Sidi Lioune. Et elle pleurait en parlant de sa fille Khadidja. Et moi aussi je pleurais celle dont quarante ans avant j'avais bien inconsciemment, hélas ! causé la fin prématurée !

Tuggurth de Laghouat. Nous avons mis six jours pour parcourir cette distance. Nos stations ont été Kçar-el-Haïran oasis, Zraïb lieu de station, situé près d'un immense marais nommé *M'ddaguin*. Nous côtoyons ce marais pendant deux jours, et nous arrivons à Mader-el-Atar, en suivant un ruisseau qui porte le même nom.

Le cinquième jour, nous couchons à Djezioua, petite oasis sans importance.

Le sixième jour, nous arrivons à Tuggurth après avoir traversé une suite d'oasis qui sont échelonnées sur la vallée nommée Oued *Righ* qui est bornée des deux côtés par des dunes de sable. Ces oasis, dont Tuggurth est la capitale, sont au nombre de trente-six, dont il serait fastidieux de donner les noms.

Cette magnifique vallée n'est pas arrosée par des sources à fleur de terre, mais par l'eau qui jaillit de puits creusés à de grandes profondeurs.

Sid el Hadj Mehammed el Kharroubi et moi sommes descendus de cheval pour examiner quelques-uns de ces puits dont l'orifice en moyenne est de cinq pieds carrés et d'où coule une quantité d'eau plus ou moins abondante suivant que le puits est plus ou moins ancien, car à la longue les dépôts de l'eau arrivent à les obstruer. Voici comment s'opère le creusement des puits : un ouvrier seul est employé à l'intérieur, à mesure qu'il enfonce il soutient le terrain au moyen de fortes solives en palmier qu'il pose en formant un carré. Suivant les divers points de la vallée on trouve l'eau à une profondeur qui varie de 40 à 100 mètres. Les indigènes ne creusent pas au delà de cette profondeur. L'ouvrier qui creuse le puits reconnaît à certains signes infaillibles qu'il approche de la nappe d'eau jaillissante. Alors il se fait attacher une corde solide sous les aisselles et continue son travail. Au moment où il donne le dernier coup de pioche qui perce la croûte qui recouvre la nappe d'eau, il secoue la corde que ses camarades tirent aussi rapidement que possible, mais l'eau jaillit avec une telle force que souvent le pauvre ouvrier est asphyxié quand il arrive au haut du puits.

Il n'y avait pas à s'y tromper les Arabes de Tuggurth creusaient des puits artésiens avant nous.

Lorsqu'à Paris, en 1840, je donnais ces détails au ministère de la guerre, mes récits rencontraient la même incrédulité que lorsque je parlais de la forêt de cèdres de Teniet-el-Had. Et puis, deux ou trois ans après, je lisais dans certaines publications officielles les renseignements que j'avais fournis et dont on se gardait bien d'indiquer la source.

Nous étions de retour à Tedjmout le 23 décembre. Nous avions employé dix-huit jours à ce voyage de 150 lieues aller et retour, y compris deux journées de repos à Tuggurth,

Nous arrivâmes la veille de la petite pâque *Aïd el Sghair*.

Le lendemain l'émir devait faire la prière du Fedjer (de l'aurore).

Des fractions de trente tribus sahariennes étaient venues pour saluer le sultan et assister aux cérémonies de cette grande fête musulmane.

Une partie des populations des k'çours environnants était également accourue pour cette solennité.

Le jour de la fête, Abd el Kader, suivi de son état-major et des chefs des tribus voisines, se rendit à cheval vers une immense plaine, bornée au Nord par les premiers contreforts de Djebel Amour. Au Sud s'étendait le désert ; nous avions devant nous, à l'Est, les dunes de sable qui précèdent Tedjmout et, au Sud-Est, cette jolie oasis avec ses beaux palmiers au milieu desquels apparaissaient deux élégants minarets.

Abd el Kader descendit de cheval, ainsi que sa nombreuse escorte, et s'accroupit la face tournée vers l'Orient.

Son état-major et les chefs de Makhzen et des tribus, au nombre d'environ cinq cents, se placèrent sur une ligne à 10 mètres en arrière de lui.

A 10 autres mètres en arrière et sur une ligne parallèle à celle des premiers rangs vinrent successivement s'accroupir les Arabes des k'çours et des tribus, dont le nombre s'élevait au moins à douze mille.

Il formèrent en effet douze rangs de profondeur sur un front de mille hommes. Je fis aisément ce calcul en remarquant que les lignes des Arabes offraient un développement double de celui de la ligne des chefs dont le nombre m'était connu.

Nos chevaux avaient été conduits vers un plateau situé sur notre droite, un peu en avant de Tedjmout.

Au moment où les premiers rayons du soleil lancèrent une clarté argentée sur la cime élégante des palmiers de Tedjmout, Abd el Kader se redressa, éleva les bras vers le ciel et s'écria : « *Allah ou ekbar!* »

Dieu est le plus grand !

Les douze mille assistants se levèrent en même temps que l'iman sultan et répétèrent :

Allah ou ekbar!

Cette immense acclamation au milieu du silence du désert, le hennissement des cinq cents chevaux, richement caparaçonnés que des saïs avaient peine à maintenir, les génuflexions de ces douze mille musulmans, au costume biblique, se prosternant, frappant la terre de leurs fronts, se redressant, élevant les bras vers le ciel et répétant la profession de foi de l'islamisme ; Abd el Kader enfin, qu'on entendait distinctement réciter les versets du Coran, tout cet ensemble, éclairé par les rayons obliques du soleil qui montait à l'horizon, offrait un de ces tableaux indescriptibles qu'on ne voit pas deux fois en sa vie.

CHAPITRE II

Adieux de l'Hôtesse arabe. Fin décembre 1838.

J'ai bien là sous les yeux l'Arabe tel que je l'avais rêvé, l'Arabe qui n'a pas atteint notre civilisation et qui a conservé les mœurs et l'aspect des enfants d'Abraham et

d'Ismaël. Je suis encore ému d'une aventure qui pourrait figurer parmi les récits des *Mille et une Nuits* et pourtant, je n'ai pas besoin de le dire, c'est un épisode scrupuleusement vrai.

Entraîné seul à la poursuite d'une gazelle tenue de près par une délicieuse levrette que l'agha Djedid m'avait donnée et qui déjà s'était attachée à moi, je m'étais tellement éloigné de mes compagnons que lorsque la gazelle fut forcée et étranglée par ma levrette, je les avais complètement perdus de vue et ne me rendais pas compte de la direction qu'ils avaient prise. Il me fallut encore descendre de cheval pour donner quelques gorgées d'eau, que j'avais dans une petite outre, à ma pauvre levrette qui était harassée et altérée. Je la laissai reprendre haleine et je me dirigeai au hasard vers le couchant. Les jours sont courts au mois de décembre et la nuit succède au jour sans crépuscule. J'allais donc dans l'obscurité, me laissant guider par mon beau Salem dont deux ou trois hennissements m'indiquaient qu'une ou plusieurs juments devaient être à proximité; en effet, j'aperçus bientôt les feux d'un douar vers lequel je m'acheminai avec une profonde satisfaction, car mon cheval, ma levrette et moi étions accablés par la faim et la fatigue. Je m'arrêtai à l'entrée du *m'rahh* (enceinte du douar) et m'écriai : *Dhif Allah* (hôte de Dieu).

Plusieurs Arabes sortirent des tentes voisines et me répondirent : « *Merrahhba B'dhif Allah !* Qu'il soit le bienvenu, l'hôte de Dieu ! » et en voyant la beauté de mon cheval et de ma levrette, la richesse de mon harnachement et de mes armes et la propreté recherchée de mes vêtements, ils se consultèrent à voix basse en me conduisant vers une des tentes principales. « Sidi Saad Allah, crièrent-ils en approchant. Voici un hôte de haute noblesse que t'envoie le Très-Haut. »

A cette interpellation, une femme[1] sort de la tente

[1] La première femme d'un noble arabe se montre dans le douar à visage découvert. On l'appelle *Moulet Elkheïma*, la maîtresse de

voisine, qui me paraît être la plus vaste du douar, et s'adressant à mes guides :

« Pourquoi l'hôte de Dieu n'apporterait-il pas la bénédiction dans ma tente, dans la tente de votre kaïd (que Dieu lui fasse miséricorde !).

— Mais ta tente est vide d'hommes, » lui répond Sidi Saad Allah (le voisin interpellé sans doute), qui déjà s'est élancé pour saisir mon étrier.

« La tente d'un Djiid (noble) est toujours remplie, répond-elle, quand elle est habitée par un cœur généreux et, comme femme de Sidi Ibrahim, votre kaïd (que Dieu lui fasse miséricorde !) je veux recevoir l'hôte de Dieu. »

Elle s'avança vers mon cheval, repoussa l'Arabe qui s'apprêtait à saisir mon étrier, prit doucement les rênes de Salem et le conduisit à la porte de sa tente. Deux nègres m'aidèrent à descendre de cheval et me posèrent, pour ainsi dire, sur les tapis étendus dans le compartiment des hôtes. Je fus entouré de coussins de toutes formes, et la maîtresse de la tente jeune encore et vraiment belle, voulut elle-même, et malgré mes protestations, m'enlever mes éperons, mes bottes et mes armes, qu'elle accrocha pittoresquement au montant de la tente. Elle me baisa la main et se retira. Deux négresses arrivèrent aussitôt, l'une portant une aiguière en étain remplie d'eau chaude, et l'autre un bassin en même métal. Elles me lavèrent elles-mêmes les pieds, se retirèrent pendant que je fis mes ablutions, puis revinrent reprendre l'aiguière et le bassin et me tendirent une serviette imbibée d'eau de rose et de fleurs d'oranger.

Je fis mes prières de l'asser et du moghreb et me reposai délicieusement sur les moelleux *k'taiff*[1].

Je voyais devant moi mon beau Salem dont les nègres

la tente. Elle exerce une grande influence sur les décisions de son mari, qui ne fait rien sans la consulter. Elle prend même souvent part aux conseils tenus par les chefs du douar. Elle a sous sa direction les autres femmes que, d'après la loi musulmane, son mari a le droit d'épouser jusqu'au nombre de quatre.

[1] Tapis du désert excessivement épais, à longue laine intérieure.

frictionnaient les jambes avec de l'eau tiède et qui plongeait sa petite tête dans une riche musette remplie d'orge. Ma Chénâa (la Renommée), nom de ma levrette, était étendue à mes côtés.

La maîtresse de la tente arriva, suivie d'une négresse portant un plateau. Elle m'offrit elle-même une tasse d'excellent café, puis plaça devant moi des dates dorées *Dèglet-el-Nour* (Rayon de lumière), les plus estimées du désert, et des galettes au beurre.

« Mon Seigneur a apporté la bénédiction dans ma tente, me dit mon hôtesse en baissant modestement ses beaux yeux, puisse-t-il agréer avec indulgence l'hospitalité d'une pauvre femme à laquelle Dieu a retiré son appui, son bonheur et sa gloire en ce monde. Que sa sainte volonté s'accomplisse ! »

Je lui exprimai ma satisfaction et la suppliai de restreindre son hospitalité au strict nécessaire.

« Mon Seigneur me permettra-t-il de lui présenter les nobles du douar ? Ils l'entretiendront mieux que ne le peut faire une femme ignorante. »

Sur un signe affirmatif elle donna un ordre à ses nègres et quelques instants après cinq ou six Arabes, aux types distingués, vinrent me saluer. Ils voulaient me baiser la main, je la retirai vivement et les embrassai sur l'épaule, signe d'égalité. Aucun ne m'adressa une question directe, les règles de l'hospitalité s'opposent à cette marque de curiosité ; mais au tour qu'ils donnaient à la conversation, je comprenais leur désir de connaître le motif qui m'amenait seul dans leur douar. Ils appartenaient à la tribu des Larbâa.

Sans me nommer, je leur racontai qu'étant un des hôtes de l'agha Djedid, nous avions été à la chasse aux gazelles et que je m'étais égaré. A ce moment nous entendîmes des appels à l'entrée du douar et je vis entrer dans la tente quatre serviteurs de l'agha qui vinrent me baiser la main et m'exprimer leur joie de m'avoir retrouvé sain et sauf. L'agha, plongé dans la plus vive inquiétude, était retourné à son campement et avait envoyé des

cavaliers dans toutes les directions, et attendait avec impatience leur retour. Deux d'entre eux devaient rester pour m'accompagner, et les deux autres allaient repartir immédiatement pour tranquilliser leur maître.

Les chefs du douar s'opposèrent à cette combinaison. « Vous et vos chevaux êtes fatigués, dirent-ils, vous resterez et l'un de nous va immédiatement monter à cheval et porter la *bechara* (bonne nouvelle) à notre agha dont nous connaissons le campement. »

On emmena mes compagnons dans les tentes voisines et bientôt tous les habitants du douar savaient qu'Omar el Euldj, le favori du sultan Abd el Kader, était l'hôte de Lella Zohra, veuve du kaïd Ibrahim.

On apporta un *haouli*, mouton d'un an, rôti succulent. Le kadi du douar me servait lui-même les meilleurs morceaux avec des doigts dont la propreté et la délicatesse remplaçaient parfaitement les fourchettes de nos restaurants. Vint après un immense *metred* de couscoussou couvert de morceaux de mouton et de poules bouillis, d'œufs durs et de raisins secs. Après le repas les deux négresses apparurent avec l'aiguière, le bassin et la serviette. Je me lavai les mains, je me rinçai la bouche avec du savon noir, et comme j'avais fait mes ablutions en arrivant, je me mis en devoir de faire la dernière prière de l'aâcha (soir). Je fus obligé de m'avancer sur le devant de la tente, parce que tous les assistants voulurent que je fusse leur iman.

Après la prière, un cercle se forma autour de mon tapis et j'avais été trop bien accueilli pour ne pas satisfaire un peu la curiosité de ces braves Arabes. Je vous laisse à penser l'attention qu'ils prêtaient à mes récits. J'étais réellement pour eux un objet d'admiration ; un Français musulman.

Mon hôtesse fit enfin comprendre à mes auditeurs que j'avais besoin de repos et bien malgré eux ils se retirèrent.

Quand je fus seul, les nègres fermèrent l'entrée de la tente ; le compartiment bien clos était chauffé par un

énorme brasier creusé dans la terre dont la clarté et celle d'une torche résineuse éclairaient mon appartement.

A peine prenais-je mes dispositions pour dormir que le tapis qui me séparait du compartiment des femmes fut soulevé et donna passage à mon hôtesse qui s'accroupit sur le bord de mon tapis. Cette visite nocturne m'eût peut-être paru fort agréable en toute autre disposition d'esprit, mais en ce moment elle me contraria au delà de toute expression et je ne pus le dissimuler ; mon hôtesse s'en aperçut et s'inclinant et baisant le pan de mon burnous :

« Seigneur, me dit-elle, d'une voix émue, ne te méprends point sur la démarche que je fais auprès de toi, démarche qui m'est inspirée par les sentiments les plus purs, et daigne répondre à la seule question que j'aie à t'adresser ; es-tu marié ? »

Cette question était loin de calmer ma contrariété. « Que t'importe ? » lui répondis-je, et pourtant je vis une telle expression de douleur répandue sur sa belle et noble physionomie que j'ajoutai : « Non, je ne suis pas marié et n'ai nulle intention de me marier. »

« Écoute, me répondit-elle d'un ton plus assuré, je suis fille de djouad et veuve d'un djiid, Sidi Ibrahim (que Dieu lui fasse miséricorde), qui m'a laissée seule et sans appui comme un jeune arbre sans tuteur que le vent fait plier de tous côtés. Vingt chefs arabes m'ont demandée en mariage ; tous me placeraient au milieu de *derret* (femmes rivales). Je ne puis accepter une pareille condition, moi qui étais la femme unique du kaïd Ibrahim. Ils ne sont attirés d'ailleurs que par l'appât de mes richesses, car je suis riche ; je possède trois mille moutons, cinq cents chameaux et dix juments de pur sang. J'ai dans mes entrepôts de Laghouat du blé et de l'orge pour dix années ; les coffres qui sont derrière toi sont remplis de douros ; eh bien seigneur Omar, tout est à toi si... »

Elle ne put continuer, je l'arrêtai ; car cette offre directe de sa personne achevait de détruire le charme de cette visite.

« Laisse-moi donc achever, au nom de Dieu, reprit-elle avec énergie, toutes ces richesses et le commandement de la plus importante fraction des Larbâa t'appartient si tu veux épouser ma fille Goucem bent Ibrahim qu'on nomme *Doubian-el-Sahara* (la gazelle du désert).

« Elle t'a vu, l'enfant, elle t'a entendu et elle m'a dit : « Mère, je veux être la femme de ce bel étranger ou je « veux mourir. » Comprends-tu ma démarche maintenant, Sidi Omar ?

— J'en suis autant flatté qu'honoré, » commençai-je à lui répondre... mais elle était sortie et rentra quelques instants après suivie d'une femme enveloppée dans un haïk en fine laine blanche rayé de soie rouge qui se pencha vers moi, baisa le pan de mon burnous et tremblante resta debout à côté de mon hôtesse. Celle-ci, d'un geste précipité, enleva le haïk qui la couvrait et j'eus devant les yeux un type de beauté dont seule peut donner l'idée la Rébecca d'Horace Vernet offrant son amphore aux lèvres de Jacob. La simplicité du costume biblique rehaussait encore sa beauté, et quelle dignité dans son maintien ! quelle tendresse modeste dans le regard qu'elle levait sur moi !

Je restais muet devant cette femme arabe venant me dire : « Voici ma fille, qu'elle soit ta femme ! »

« Oh ! Lella Zohra, lui répondis-je enfin après les avoir fait asseoir en face de moi, comment t'exprime les sentiments qui remplissent mon cœur en face du trésor que tu m'offres. Que ne ferais-je pas pour m'en rendre digne, si j'étais maître de mon sort ; mais, hélas ! je ne m'appartiens pas. Mon seigneur le sultan dispose seul de moi. Aujourd'hui au Sud, demain je serai au Nord ; aujourd'hui chez les musulmans, demain mon maître peut m'envoyer chez les chrétiens. Dieu me préserve de refuser définitivement une offre qui me comble d'honneur, mais ne me demande aucune promesse avant que je soumette ta proposition au sultan. »

Mon hôtesse comprit que je cherchais à dissimuler un refus, et, voulant mettre un terme à une situation égale-

ment pénible pour moi et pour sa fille dont les beaux yeux se remplissaient de larmes, elle appela les bénédictions de Dieu sur mon sommeil et je restai enfin seul.

Le lendemain de bonne heure, mon hôtesse, en me servant le café, m'interrogeait encore du regard. Elle lut dans mes yeux, à côté de l'expression de mes regrets, la ferme volonté de maintenir ma résolution. L'heure du départ était arrivée. De nouveaux cavaliers, envoyés par l'agha m'attendaient en dehors du douar, je pris congé de la belle veuve en lui disant : « Si Dieu veut, il nous réunira dans une heure heureuse », et je montai à cheval ; à cent mètres environ de l'entrée du douar s'élevaient quelques dunes de sable au pied desquelles je devais passer pour aller rejoindre les cavaliers de l'agha. La plus élevée était couronnée d'une troupe de femmes et de jeunes filles arabes qui, à mon approche, poussèrent de longs *z'gharit* et agitèrent leurs haïks au-dessus de leurs têtes ; je m'arrêtai et je découvris au milieu d'elles Goucem, la fille de mon hôtesse, dont la tête, éclairée par les premiers rayons du soleil, resplendissait d'un nouvel éclat. Je saluai ce groupe pittoresque et j'allais rendre la main à mon superbe Salem qui piaffait et faisait des bonds sur place, lorsqu'une des jeunes femmes, se détachant du groupe, m'adressa d'une voix vibrante et sur une sorte de rythme cadencé les paroles suivantes que je n'oublierai jamais et que je traduis aussi textuellement que possible :

« Pourquoi pars-tu, bel étranger ? Pourquoi ne pas rester sous nos tentes où tu aurais trouvé tant d'esclaves heureuses de te servir ? Préférerais-tu les yeux bleus et la peau blanche de tes sœurs aux yeux noirs de la gazelle et à sa peau que dore le soleil ?

« Retourne plutôt vers nos douars la tête de ton coursier dont la croupe reluit comme l'aile du corbeau. Reviens à la *kheima* où tes pas ont apporté la bénédiction.

« Mais, non, tu crains le Sahara et la *gueila* (l'ardeur du soleil). Pars donc, mais si Dieu te ramenait, car c'est lui qui dirige nos pas, garde-toi d'oublier la tente dont le

guntas (sommet) orné de plumes du *d'helim* surpasse toutes les tentes. Elle abrite une gazelle qui, elle, ne t'oubliera pas. Pars, que Dieu te protège contre le mauvais œil de la vieille au regard envieux, contre le chant du corbeau qui vole à gauche et contre les djinn de ce monde et de l'autre. Pars avec la paix ! »

J'envoyai un dernier regard à Goucem qu'entouraient ses compagnes. Elles renouvelèrent leurs z'gharit et agitèrent leurs haïks, en me criant : *Belsléma ! Belsléma !* [1].

Comment n'aurais-je pas été touché de ces adieux ?

Mais mon cœur ulcéré était fermé à tout autre sentiment que celui de ma douleur.

Deux jours après je rejoignis le camp d'Abd el Kader, je racontai mes aventures au brave ben Fakha qui envoya un de ses serviteurs de confiance porteur de quelques présents à la veuve du kaïd Ibrahim avec ordre de lui faire comprendre que le sultan ne consentirait jamais à me laisser marier dans le désert. Je n'ai jamais plus revu ma belle hôtesse ni sa fille, mais j'ai su que cette dernière était devenue la femme de l'agha Nâaïmi, *djiid* (noble) parmi les *djouad* (nobles) [2].

[1] « Avec la paix », sous-entendu « pars ».

[2] « Quelques jours après mon retour à Alger, en 1839, je dînais chez M. Blondel, directeur général des affaires civiles ; après quelques récits qui semblèrent vivement intéresser notre hôte et les convives, je racontai ma visite à la veuve du kaïd Ibrahim. Ayant remarqué des sourires d'incrédulité parmi mon auditoire, je tins à en connaître le motif. Je restai après le départ de tous les convives, j'interrogeai mon hôte. « Eh ! parbleu, mon ami, me dit-il en riant, vous nous avez fait, très artistement du reste, une amplification d'une Orientale bien connue de Victor Hugo, *les Adieux de l'hôtesse Arabe*.

— Je vous jure, lui répondis-je, que je n'ai jamais lu la moindre poésie de Victor Hugo. C'est honte à moi, sans doute, mais je vous jure que je dis vrai. »

M. Blondel, ancien ami de ma famille, convaincu de ma véracité, parvint plus tard, je l'ai su, à faire revenir mes auditeurs des doutes qu'ils avaient exprimés au sujet de mon récit.

Quant à moi, je m'empressai de me procurer le volume des Orientales et en lisant et relisant *les Adieux de l'hôtesse Arabe*, il me semblait entendre les adieux de la jeune femme des Larbâa.

J'admirai l'intuition miraculeuse du génie du poète qui devine le langage de peuples qu'il n'a jamais connus et décrit des pays qu'il n'a jamais vus !

CHAPITRE III

Tedjini a quitté Aïn-Madhi. — Effet terrible produit par la mine de Hassan le Hongrois. — Prière sur la tombe de Kadidja. — Rapport sur le siège envoyé au maréchal Vallée.

Tedjini avait enfin évacué Aïn-Madhi. Le sultan s'y rendit accompagné d'une partie de ses troupes régulières, de son makhzen et d'un grand nombre de contingents des tribus qui étaient venues successivement à son camp pour faire acte de soumission.

Je n'ai pas besoin de dire que ma première pensée fut d'aller rechercher la tombe de Khadidja. La *teurba* (mausolée) de la famille de Tedjini avait été respectée et le mur qui entourait la koubba et le cimetière était intact. D'après la description que m'avait faite Messaouda, il me fut aisé de reconnaître la pierre qui recouvrait la tombe de ma pauvre amie. Oh ! son âme dut tressaillir au spectacle de ma douleur. Pourquoi m'était-il interdit d'enlever la dépouille mortelle de celle que j'avais tant aimée !

Abd el Kader avait eu d'abord l'intention de conserver la ville d'Aïn-Madhi et d'y laisser une garnison, mais il renonça à ce projet et me demanda si je pouvais encore compter sur l'effet de la mine que j'avais fait creuser par mon sous-officier hongrois. Celui-ci m'affirma que tout était resté en parfait état, grâce à la garde que j'y avais laissée. Il fut donc convenu que le lendemain, 12 janvier 1839, le feu serait mis à notre mine. La teurba du marabout et le cimetière étant situés dans la partie sud de la ville je n'avais aucune profanation à redouter.

Le 12, de bonne heure, Abd el Kader, suivi de son état-major, vint se placer sur une petite éminence située à environ 500 mètres du mur d'enceinte où se trouvait

l'entrée de la mine, mon brave Hassan mit le feu à la mèche et revint tranquillement nous rejoindre.

Plus de vingt mille Arabes étaient venus pour assister à la destruction de la ville du marabout, hier encore l'objet de leur vénération.

Tout à coup la terre trembla sous nos pieds, une terrible détonation se fit entendre, l'air fut refoulé jusqu'à nous et une énorme colonne de fumée et de débris s'éleva au-dessus de la partie nord de la ville.

Au bout de quelques minutes, le nuage de fumée et de poussière se dissipa et à la place du mur d'enceinte et du palais de Tedjini nous n'eûmes plus devant les yeux qu'un amas énorme de décombres.

L'œuvre de destruction fut achevée par l'armée et les contingents des tribus et des k'çours environnants. Les murailles furent démolies et les poutres et tous les objets de menuiserie existant dans les maisons furent enlevés par les Arabes.

J'écrivis, par ordre de l'émir, un récit succinct du siège d'Aïn-Madhi, ses péripéties et ses résultats, et je l'adressai au maréchal Vallée.

LIVRE VIII

PRÉPARATIFS DE GUERRE

CHAPITRE I

Retour à Tagdempt. — Marabout de Sidi Bouzid. — Retour de Miloud Ben Arrache. — L'émir refuse de ratifier les articles additionnels. — Abd el Kader veut me marier. — Maladie de la mère du sultan.

Pendant la durée du siège d'Aïn-Madhi, Abd el Kader recevait des journaux que lui expédiaient régulièrement Miloud ben Arrache, pendant son séjour en France et ses oukils (agents consulaires) à Alger et à Oran. C'était moi, naturellement qui lisais d'abord toutes ces feuilles et en traduisais les articles de nature à intéresser l'émir. Hélas ! plusieurs discours prononcés par des députés venaient à l'encontre des renseignements que je donnais à Abd el Kader sur les dispositions du gouvernement français à l'égard de l'Algérie. J'étais du moins parvenu à détruire dans son esprit les idées que lui avaient suggérées Ben D'ran et Bou-Dherba sur la possibilité d'acheter la connivence de certains membres du gouvernement.

Si j'avais pu me trouver en contact avec Abd el Kader avant les traités de paix conclus avec le général Desmichels et le général Bugeaud, avant, par conséquent, les

relations qu'il entretint avec les Ben D'ran, ses acolytes et ses complices, je me figure que j'aurais pu acquérir sur son esprit noble et droit une influence telle que je l'aurais mis en garde contre les menées de ces vils intrigants. Sa foi comme musulman fût restée aussi vive, mais je serais arrivé à en modérer les effets, et s'il eût contracté un traité avec les Français, il eût été rédigé de façon à ne pas donner lieu à de fausses interprétations. Vains regrets.

Deux jours après la destruction d'Aïn-Madhi, l'émir à la tête de sa petite armée régulière et des contingents de quelques tribus sahariennes, reprit la route de Tagdempt où devait avoir lieu leur licenciement. Avant de pénétrer dans le pâté de montagnes appelé djebel Amour, Abd el Kader voulut visiter la koubba d'un célèbre marabout du désert, nommé Sidi Bouzid qui a donné son nom à un k'çar situé à quelques lieues au nord de l'oasis de Tedjmout.

Je l'accompagnai. Entré dans la koubba, Abd el Kader s'accroupit contre le sarcophage du saint qui était recouvert d'une riche étoffe de soie, je pris place de l'autre côté du sarcophage et nous nous mîmes en prières ; nous étions seuls dans la koubba. Au bout de quelques instants j'entendis quelques sanglots entrecoupés qu'Abd el Kader cherchait vainement à retenir ; cette expression d'une profonde douleur, raviva les tristes souvenirs qui m'avaient assailli en face de ce tombeau ; je songeais à la fois à ma mère que j'avais perdue, à mon père que je ne reverrais peut-être plus, à ma pauvre Khadidja enfin, et moi aussi je sanglotai. Quand nous pûmes maîtriser notre émotion, nous sortîmes du mausolée et nous remontâmes à cheval, le haïk relevé en guise de visière, signe de douleur chez les Arabes.

Nous marchions tous deux seuls bien en avant de l'escorte de l'émir. « Pourquoi pleurais-tu ? lui dis-je de ma voix la plus tendre.

— Je pensais à mon père, me dit-il ; à mon père à qui je dois plus que la vie, car c'est lui qui m'a appris à

préférer le service de Dieu à tous les biens d'ici-bas. Jamais je ne m'approche du tombeau d'un saint sans que je ressente de nouveau la douleur immense que j'ai éprouvée, lorsque Dieu l'a rappelé à lui ; et toi, mon ami, pourquoi as-tu pleuré ?

— J'ai pensé à ma mère que j'ai perdue, et que j'aimais aussi passionnément que tu aimais ton père, lui répondis-je, et ma douleur est plus amère encore en songeant que, d'après la religion musulmane, je serai séparé d'elle à jamais, dans ce monde et dans l'autre.

— Console-toi, Omar, reprit l'émir, si ta mère a marché dans la voie droite, si elle a fait le bien, la miséricorde de Dieu est sans limites, et au moment où elle allait rendre le dernier soupir, il a pu l'illuminer de sa grâce et la convertir à l'islamisme. Écoute ce récit. Un muphti de Tunis était mort. Sa mémoire était vénérée, on plaça son corps dans un superbe sépulcre. Le lendemain de son enterrement, il apparut au muphti son successeur et lui dit : « Prie pour moi, mon corps est enseveli en terre chrétienne et je suis brûlé par les flammes de l'enfer » ; et il lui indiqua le pays des chrétiens où son corps était enseveli. Le sultan de Tunis instruit de cette apparition, envoya des ulémas dans le pays chrétien désigné. Là ils apprirent que des flammes apparaissaient au-dessus de la tombe d'un chrétien, qui, suivant leur foi, était mort en état de sainteté ; on ouvrit le sépulcre, et on y trouva le corps du muphti noirci par les flammes. Les ulémas de retour à Tunis racontèrent le fait dont ils venaient d'être témoins. Le sultan fit ouvrir le sépulcre du muphti, et on y trouva le corps d'un chrétien dont les traits étaient illuminés de la lumière des élus.

« Oh ! mon ami ! que de musulmans prévaricateurs iront prendre en enfer la place des chrétiens qui, par leurs bonnes actions, auront mérité de mourir dans la foi musulmane et d'arriver à la Djenna (Paradis), Dieu seul connaît ces mystères. »

Nous fûmes rejoints à ce moment par plusieurs chefs arabes qui venaient saluer l'émir et qui mirent fin à notre

intéressante conversation. Rarement Abd el Kader s'était montré plus affectueux et plus confiant à mon égard.

Le lendemain du jour où nous avions pénétré dans le djebel Amour nous fûmes assaillis par une neige qui tombait si drue que bientôt son épaisseur sur le sol dépassait trente centimètres. Le froid était insupportable.

Malgré cette rigoureuse température, Abd el Kader, à l'heure voulue, descendait de cheval, faisait ses ablutions avec la neige et récitait ses prières comme s'il avait été dans sa tente. Bien rares étaient ceux qui l'imitaient. Quant à moi je faisais comme lui, et je m'en trouvais bien, car la neige produisait une réaction qui diminuait la sensation du froid. Après quatre journées d'une marche pénible, nous arrivâmes à Tagdempt, le 26 janvier 1839.

Miloud ben Arrache, de retour de France, y arrivait en même temps que nous. Si, pendant le siège d'Aïn-Madhi, l'émir avait affecté d'être content du résultat de cette ambassade, parce qu'alors cette apparente satisfaction pouvait servir à ranimer le courage de son armée, il témoigna à son envoyé, en le recevant, des sentiments d'une tout autre nature. Il lui reprocha surtout d'avoir accepté quatre articles additionnels, au traité de la Tafna, et lui signifia qu'il ne ratifierait jamais la convention conclue à cet effet avec le maréchal Vallée. Ces articles avaient pour but de nous ouvrir des communications par terre, entre nos possessions de la province de Constantine et celle de la province d'Alger.

L'émir n'entendait pas perdre le bénéfice de l'étrange traité de la Tafna qui enfermait Alger dans un cercle formé par la mer au nord, la Chiffa à l'ouest, les crêtes du petit Atlas au sud et l'oued Khadra à l'est, de telle sorte que nous ne pouvions nous mettre en communication ni avec la province d'Oran, ni avec celle de Constantine autrement que par la voie de mer, à moins de violer la lettre du traité.

Le maréchal Vallée, conservant l'espoir d'obtenir d'Abd el Kader la ratification des quatre articles addi-

tionnels qui modifiaient nos frontières, lui avait expédié des armes, des munitions, des obus pour le siège d'Aïn-Madhi; il annonçait, dans le même but, à l'émir l'envoi d'ouvriers français pour monter ses fabriques, etc., etc. Mais Abd el Kader me parut parfaitement décidé à ne faire aucune concession. Toutefois, comme il voulait gagner du temps, il continua à négocier.

Abd el Kader licencia tous les contingents des tribus qui l'avaient accompagné. J'eus souvent l'occasion de me rencontrer avec leurs chefs, et pus me convaincre que la domination de l'émir dans le désert et parmi les tribus qui habitent les pentes méridionales des hauts plateaux était éphémère. Je comprenais clairement que le jour où les Français prendraient la résolution de soumettre toute l'Algérie, nous trouverions parmi les djouad des alliés sûrs et influents. L'armée régulière de l'émir est rentrée dans ses cantonnements et sous peu de jours Abd el Kader se rendra de sa personne à Bou-Khorchefa, en dessous de Milianah, où sa smala particulière est établie sous la protection du khalifa Sid Mohammed ben Allel oul'd Sidi Embarek.

Dans un entretien intime, Abd el Kader me fit une ouverture qui me bouleversa. Il voulait me marier. « Tu dois te marier, me dit-il; c'est le complément indispensable de ta conversion, c'est le sceau mis à ta fidélité envers mon gouvernement. De grands événements se préparent, ta demeure doit être la mienne. Ta femme fera partie de ma smala; je te destine une de mes parentes et je désire que cette cérémonie ait lieu aussitôt notre arrivée à Milianah. »

Je hasardai quelques objections, mais je compris bien vite qu'en opposant un refus formel à l'émir, je ne manquerais pas d'éveiller ses soupçons et je me tus.

Nous devions encore rester quelques jours à Tagdempt lorsqu'un courrier vint annoncer à Abd el Kader que sa mère, Lella Zohra, était dangereusement malade. Sans hésiter il annonce son départ pour Bou-Khorchefa. Il adore sa mère. « Je ne force personne à me suivre, » dit-

il, mais tout son entourage se prépare à l'accompagner, tout en faisant des objections sur ce voyage précipité. Nous montons à cheval à trois heures après midi; il tombe encore de la neige et le froid est intense. L'ed'hem (le cheval noir) de l'émir se met à l'amble et l'escorte, composée de soixante cavaliers environ, le suit avec peine.

Rien n'arrête Abd el Kader qui à chaque instant s'écrie : « Oh! Seigneur, permettez que j'arrive pour recevoir la bénédiction de votre servante. »

Nous rencontrons de malheureux Arabes prêts à mourir de froid; l'émir ôte un de ses burnous et le jette à l'un d'eux, espérant que son exemple sera suivi, mais personne ne l'imite; nous sommes forcés de faire une halte de deux heures à Teniet-el-Had, halte que l'émir consacre à la prière. Nous remontons à cheval, et le lendemain à huit heures nous arrivons devant la smala où nous apprenons que Lella Zohra est hors de danger; nous avions parcouru 150 kilomètres en quinze heures.

Des soixante cavaliers qui composaient l'escorte, onze seulement étaient arrivés en même temps que l'émir; j'étais heureusement de ce nombre, grâce à mon beau Salem. Je dis heureusement, car j'assistai à une scène qui rehaussa encore dans mon esprit le caractère personnel d'Abd el Kader.

Il allait mettre pied à terre quand il vit s'approcher sa femme, vêtue d'un riche kaftan, et aperçut dans l'intérieur de la tente des tapis de Smyrne, des matelas et des coussins recouverts d'étoffes en brocard et en soie.

Il retourna la tête de son cheval et dit : « Cette femme n'est point ma femme! cette tente n'est point ma tente! Ma femme ne revêt que les étoffes qu'elle a tissées avec la laine de mes moutons, et mon père et moi n'avons jamais reposé sur du velours ou de la soie. » A peine avait-il achevé que kaftan, tapis et coussins avaient fait place au costume de laine, aux oussed[1] en peau de gazelle et aux nattes de Mascara.

[1] Coussins, de *ousseda*, appuyer.

Sa femme et sa belle petite fille se précipitèrent sur ses mains et il entra dans sa tente où l'attendait sa mère bien-aimée.

J'ai déjà dit qu'Abd el Kader n'a qu'une femme, sa cousine germaine.

Le brave Ben Fakha n'oubliait pas son ami Omar, aussi trouvai-je ma tente prête à me recevoir, et un de ses nègres était mis à ma disposition jusqu'à l'arrivée de mon fidèle Isidore (Mehmed).

CHAPITRE II

Grand conseil à Bou Khorchefa. — Mission du commandant de Salles chargé d'obtenir la ratification des articles additionnels. — Abd el Kader est décidé à faire la guerre, mais il temporise. Mes observations.

Le lendemain de notre arrivée à Bou-Khorchefa, je présentai à l'émir les ouvriers français qu'avait enrôlés Miloud ben Arrache pour l'installation d'une manufacture d'armes à Tagdempt. Je fus heureux de me retrouver au milieu de compatriotes dont l'attitude et la conduite ont toujours été dignes d'éloges. Je présentai également à l'émir M. Alquier Case, minéralogiste distingué, qui était chargé d'installer une fonderie de fer à Milianah.

Aucun de ces établissements, du reste, n'a donné les résultats qu'on en attendait par des causes indépendantes de la bonne volonté et de l'habileté des Français qui étaient chargés de les installer.

Peu de jours après, nous vîmes arriver à la suite des khalifas de Tlemcen, de Mascara, de Médéah et de Sebaou, tous les chefs de ces provinces suivis d'un grand nombre de cavaliers. Venaient-ils simplement pour féliciter le sultan sur l'heureuse issue de son expédition d'Aïn-Madhi

ou bien avaient-ils été convoqués? Je ne tardai pas à être fixé à cet égard.

Le maréchal Vallée, poursuivant toujours l'idée de faire ratifier les modifications apportées au traité de la Tafna et consenties par Miloud ben Arrache, avait envoyé son gendre, M. le commandant de Salles, qui est en même temps son aide de camp, pour reprendre les négociations relatives au traité. Le commandant a remis à l'émir de riches présents que celui-ci a accueillis avec un dédain très marqué, et quand M. de Salles a abordé la question de la ratification des articles acceptés par Miloud ben Arrache, l'émir lui a répondu qu'il n'avait pas le pouvoir de modifier un traité conclu avec l'assentiment des Arabes dont il était le représentant, et qu'il allait consulter leurs chefs à ce sujet. Un grand conseil fut tenu (tel était le véritable motif de cette réunion générale de tous les chefs arabes de l'Algérie), et, comme l'avait prévu ou plutôt ordonné l'émir, tous, unanimement, refusèrent d'apporter la moindre modification au traité de la Tafna. M. de Salles dut alors se retirer sans avoir rien obtenu.

Cependant Abd el Kader, tout en désirant recommencer la guerre sainte, ne voulait pas assumer l'odieux de la rupture du traité de paix qu'il avait signé et, de plus, les circonstances le forçaient à temporiser. En effet, à peine revenu d'une entreprise hasardeuse qui n'avait pas, à beaucoup près, réalisé les résultats qu'il en avait attendus, il fallait lever les impôts pour couvrir les dépenses énormes du siège d'Aïn-Madhi ; il fallait enlever les récoltes, achever d'organiser les manufactures qu'il avait fondées ; pour cela la paix était nécessaire, aussi désirait-il la prolonger autant que possible.

Dans ce but, il prit la résolution de s'adresser directement au roi des Français, et à ses ministres, parce que Miloud ben Arrache et ses acolytes Ben d'ran, Boudherba et bien d'autres lui avaient persuadé que le maréchal Vallée ne s'inspirait pas, dans ses rapports avec l'émir, des véritables sentiments du souverain de la France à son égard. Ces déplorables intermédiaires avaient égale-

ment fait concevoir des doutes à Abd el Kader sur la fidélité des interprètes français, et il exigeait que ses lettres au roi et à ses ministres fussent écrites par moi en langue française.

Ce fut à l'occasion de cette correspondance que l'émir, en me dévoilant ses intentions, m'enleva hélas! tout espoir du maintien de la paix. Je tentai pourtant à plusieurs reprises de le faire revenir sur une détermination que je considérais comme fatale pour lui, plus encore que pour mon pays, et je résume, en un seul discours, les fréquentes observations que je lui fis hardiment, en présence de ses secrétaires et de ses trois khalifas de Tlemcen, de Mascara et de Milianah qui formaient le conseil privé de l'émir, auquel je fus souvent admis pendant de longues heures.

« Depuis mon arrivée auprès de toi, disais-je à l'émir, je n'ai cessé de te répéter que la meilleure preuve de fidélité qu'un serviteur pût donner à son maître, c'était de lui dire la vérité. Eh bien, aujourd'hui que tu as pu te convaincre de ma sincérité et de mon dévouement, je vais, encore une fois, faire entendre à tes oreilles toute la vérité.

« Quoique jeune et bien que je n'aie jamais occupé aucun emploi auprès de mon gouvernement, je connais l'esprit de mon pays. Ne te laisse pas abuser par les rapports de tes agents, ou par les discours de quelques députés que je t'ai lus moi-même.

« Crois-moi, si la France a la certitude d'avoir en toi un ami sincère, elle sera disposée à te faire toutes les concessions que tu pourras désirer, en tant qu'elles ne porteront pas atteinte à son honneur. Avec l'amitié de la France et les ressources de tout genre qu'elle s'empressera de mettre à ta disposition, tu pourras sûrement arriver au but que tu t'es proposé, de régénérer moralement le peuple arabe abruti par une longue servitude, et d'améliorer son sort matériel en l'initiant aux progrès de la civilisation européenne. En un mot, tout ce que tu crois obtenir par la guerre, tu l'obtiendrais par la fidèle observation du traité que tu as contracté avec les Français.

« Si, au contraire, tu continues à considérer cette paix comme une trêve pendant laquelle tu te prépareras à mieux combattre la France, elle pénétrera tes desseins, et tu sais qu'elle ne redoute pas la guerre. Et pour faire cette guerre, quelles sont tes ressources? Elles sont nulles si tu les compares à celles dont elle dispose. Tu comptes sur le courage de tes guerriers, qui brûlent, t'ont dit leurs chefs, de combattre l'infidèle. Mais souviens-toi de leurs défaillances et de leurs trahisons que tu m'as racontées toi-même.

« Le Coran dit que dix guerriers musulmans ne doivent pas fuir devant cent infidèles, et vingt fois tu as vu de tes yeux cent guerriers musulmans fuir devant dix soldats chrétiens.

« Et, je veux admettre que tu remportes quelques victoires, et que tes cavaliers portent la ruine et la dévastation dans les champs et les fermes des colons. Eh bien, c'est alors que les Français deviendront plus redoutables. Ils décupleront le nombre de leurs armées, t'attaqueront de vingt côtés à la fois, pénétreront partout sur ton territoire, détruiront tous les établissements que tu as fondés à grands frais, dévasteront les récoltes des tribus que tu auras forcées à les combattre, couperont leurs arbres et videront leurs silos. Ce pays, que tu veux rendre prospère, ne sera plus qu'un champ de bataille désolé, dont les populations, objet de ta sollicitude, seront décimées par la misère et la famine. Ceux qui prétendent que la France abandonnera l'Algérie par la puissance de tes armes, te trompent ou se trompent eux-mêmes.

« Moi seul, j'ose te dire toute la vérité, parce que mon dévouement l'emporte sur la crainte de te déplaire. »

Mon langage excitait souvent des murmures parmi les assistants, et alors Abd el Kader, s'adressant à son entourage, disait : « Omar est sincère, mais il est jeune; il s'exagère la puissance de son pays, et ne peut connaître encore les ressources dont nous disposons. »

Après avoir longtemps discuté sur les moyens à employer pour éviter de rompre les négociations et gagner du temps, on s'arrêta à la démarche que les agents de l'émir lui avaient conseillée, c'est-à-dire d'écrire directement au roi et à ses ministres, et on me remit des textes arabes que je devais développer en français.

Je donne ici la copie des lettres que je rédigeai à l'adresse du roi, de la reine, de M. Thiers et du maréchal Gérard.

CHAPITRE III

Lettres au roi, à la reine et aux ministres de l'intérieur et de la guerre. — Inutilité de cette correspondance. — L'émir envoie une ambassade au Maroc. — Mission secrète.

Lettre d'Abd el Kader à Louis-Philippe.

Roi des Français,

Je t'ai déjà écrit deux fois pour t'ouvrir mon cœur. Tu ne m'as pas répondu. Mes lettres ont été interceptées sans doute, car tu es trop bienveillant pour ne m'avoir pas fait connaître tes véritables dispositions à mon égard ; puisse une dernière tentative avoir plus de succès ! puisse l'exposé de ce qui se passe en Afrique y attirer ton attention et amener enfin un système propre à faire le bonheur des populations que Dieu a confiées à notre commune sollicitude !

La conduite de tes lieutenants est injuste à mon égard, et je ne peux supposer encore qu'elle soit connue de toi, tant j'ai confiance en ta justice.

On tâche de te faire croire que je suis ton ennemi, on

t'abuse ; si j'étais ton ennemi j'aurais déjà trouvé mainte occasion de recommencer les hostilités. Depuis le refus que j'ai fait au commandant de Salles, ambassadeur du maréchal Vallée, il n'est sorte de dégoûts dont je n'ai été abreuvé par tes représentants à Alger. Mes soldats ont été arrêtés et retenus en prison sans motif légal ; l'ordre a été donné de ne plus laisser pénétrer dans mes Etats la moindre quantité de fer, cuivre, plomb, etc. Mes envoyés à Alger ont été mal reçus par les autorités, on ne répond à mes dépêches les plus importantes que par un simple accusé de réception ; on s'empare des lettres qui me sont adressées d'Alger, et puis on dit que je suis ton ennemi, que je veux la guerre à tout prix ; moi qui, malgré ce prélude d'hostilité, facilite l'arrivée de toutes les productions de mon pays sur vos marchés, qui m'entoure d'Européens pour développer chez moi l'industrie, et qui donne enfin les ordres les plus sévères pour que tes ingénieurs, tes savants même, parcourent en sûreté mon territoire et n'y trouvent que le plus bienveillant accueil.

Mais, te dira-t-on, l'émir n'a pas encore rempli les premières conditions à lui imposées par le traité de la Tafna ! Je n'ai retardé l'accomplissement de ces clauses que parce que tes représentants ont les premiers manqué à leurs engagements.

En effet, où sont ces nombreux fusils, ces innombrables quintaux de poudre, ces approvisionnements de plomb, soufre, qu'on devait me fournir ? pourquoi vois-je encore à Oran ces chefs des douars et des smalas dont l'extradition en France m'était promise ?

Tes généraux pensent-ils que je n'ai pas entre mes mains le traité particulier [1] (le seul qui m'intéressât) écrit de la main de l'un d'eux, et revêtu de son cachet ? pourrai-je croire un instant à la non-validité des promesses écrites d'un représentant du roi ?

[1] Abd el Kader fait allusion au traité secret conclu entre lui et le général Desmichels, traité complètement abrogé par le traité de la Tafna.

Je te l'avoue, nous avions une si haute idée de la bonne foi des chrétiens français que nous avons été effarouchés par ce manque d'exécution de leurs promesses, et que, sans de nouvelles instructions de ta part, nous avons refusé toute innovation au traité.

Oui, sultan de France, tes agents exclusivement militaires ne veulent que combats et conquêtes ; ce système n'est pas le tien, j'en suis sûr, tu n'es point venu sur la terre d'Afrique, pour en exterminer les habitants, ni pour les chasser de leur patrie ; tu as voulu leur apporter les bienfaits de la civilisation, tu n'es point venu asservir des esclaves, mais bien les faire jouir de cette liberté qui est l'apanage de ta nation, de cette liberté dont tu as doté tant de peuples, et qui est une des bases les plus solides de ton gouvernement.

Eh bien ! la conduite de tes généraux est tellement contraire à ces sentiments (qui sont les tiens, j'aime à le penser), que les Arabes sont persuadés que la France a l'intention de les asservir et de les chasser de leur pays. Aussi vois-je grandir chez eux, contre vous, une haine qui sera plus forte que ma volonté et mettra un obstacle insurmontable à l'exécution de nos projets mutuels de civilisation.

Je t'en prie, au nom du Dieu qui nous a tous créés, cherche à mieux connaître ce jeune musulman que l'Etre suprême a placé malgré lui à la tête d'Arabes simples et ignorants et qu'on te dépeint comme un ennemi fanatique et ambitieux : fais-lui savoir quelles sont tes intentions, que surtout tes propres paroles arrivent à lui et sa conduite te prouvera qu'il était mal apprécié. Que Dieu continue à t'accorder les lumières nécessaires pour gouverner sagement tes peuples !

Ecrit sous la dictée de mon maître et émir el Hadj Abd el Kader dans son camp de Bou-Khorchefa, 15 avril 1839.

Signé : Omar (Léon Roches).

Lettre de l'émir à M. Thiers, ministre de l'intérieur [1].

Je félicite la France de ton retour au ministère, les importants travaux qui y signalent ta présence et l'intérêt que tu portes toujours à la colonie française en Afrique et à tous ses habitants, m'engagent à saluer ton retour au pouvoir avec une joie mêlée d'espérances.

Les personnes de ton pays qui m'entourent m'ont expliqué que tes fonctions consistaient à t'occuper spécialement de la prospérité de la France. Une partie de l'Afrique étant devenue France aussi, je crois remplir un devoir en te parlant des dangers qui menacent cette prospérité comme celle des Arabes que je gouverne.

Conseil du roi des Français, c'est à tes hautes lumières, c'est à ta philanthropie, à raffermir une paix que la France et l'Afrique, qui aspirent aux bienfaits de la civilisation française, demandent en même temps.

Des caprices d'agents despotiques d'un gouvernement juste autant que puissant, des manques d'exécution d'un traité, d'une part, qui entraînent le défaut d'exécution, de l'autre; des ambitions privées, des vanités blessées, menacent de faire verser le sang français et le sang arabe. Et pourtant, nous ne voulons que la paix qui doit être, pour mes Arabes, la source du bien-être, et pour la France la consécration de la gloire qu'elle a acquise en chassant les Turcs d'Alger.

Tu es grand pour les Français, sois-le pour les habitants de l'Afrique, quelle que soit leur religion ; et tous te rendront grâce ! Ton influence auprès du grand roi dont tu es ministre, tes conseils à un jeune prince arabe, entièrement ignorant des détours de la politique européenne, voilà les éléments avec lesquels tu dois ériger

[1] Il est à remarquer que nous ignorions la formation du ministère et que nous en formâmes un à notre idée; ces lettres arrivèrent justement pendant un intérim.

un monument à la gloire de ta nation ; monument qui rappellera en même temps le bonheur de la nation arabe et sa reconnaissance. Que Dieu t'assiste, t'éclaire, et te maintienne la haute position dont tu es digne.

OMAR.

Lettre de l'émir au maréchal Gérard.

Lorsque j'ai appris que le puissant roi des Français t'avait chargé du ministère de la guerre, j'ai dû me réjouir parce que celui qui n'a plus rien à ajouter à sa gloire militaire, ne verra pas seulement dans l'occupation des Français en Afrique l'occasion de se distinguer dans les combats. Lorsque comme toi on a su faire la guerre, on sait aussi faire la paix pour en recueillir les fruits. Cette paix est menacée, et pourquoi ? pour m'arracher quelques lieues de terrain et pour y faire une route[1] impraticable par les seules difficultés de la nature.

La France n'a-t-elle donc pas assez de gloire militaire, manque-t-elle donc d'espace qu'elle veuille encore en acquérir aux dépens de mon influence sur les Arabes que j'ai pris l'obligation de maintenir en paix ? Ma religion m'empêche de contracter certaines clauses, pourquoi donc exiger de moi sans nécessité que je sanctionne ma déconsidération aux yeux dc mes coreligionnaires en me faisant abandonner à la domination française des populations auxquelles ma loi me fait un devoir de prêcher la guerre sainte ? Qu'on apprenne enfin à connaître ma religion, les obligations qu'elle m'impose et qu'on me tienne compte des sacrifices que j'y fais.

Je viens donc appeler ton attention sur les exigences d'une administration locale que je me refuse à croire guidée dans ses actes par les vœux de la France et de son chef.

Ma dignité m'a forcé de défendre à mes agents d'avoir

[1] La route de Constantine à Alger par le passage des Bibans.

désormais des rapports avec certaines autorités françaises qui voulaient nous acheter le blé produit par notre sol, mais qui saisissaient le fer qui sert à le fertiliser. J'ai dit à mes Arabes : « Vendez, mais n'achetez plus ; Dieu qui vous a donné la terre pour la cultiver, a renfermé aussi dans nos montagnes tous les métaux que nous refusent nos prétendus civilisateurs. »

Je demande à Dieu que la juste influence que tu exerces auprès de ton roi seconde mes vues pacifiques et que, pour t'éclairer ainsi que son noble fils, vous veniez vous-mêmes visiter cette nouvelle partie de votre royaume.

Une rencontre avec celui que vous croyez peut-être votre ennemi vous prouverait ma sincérité et mon désir du bien, et alors vous m'aideriez à modérer, soit par la civilisation, soit par les armes, le fanatisme de peuplades intéressantes, mais qui ne peuvent encore concevoir les bienfaits des arts et de la paix.

Que Dieu rende tes armées victorieuses tant qu'elles combattront pour la bonne cause.

OMAR.

Lettre de l'émir à la Reine des Français.

Tous tes sujets vantent ta bonté et la générosité de ton cœur, Dieu t'a alors comblée de ses dons les plus précieux ; puissent tes jours être prolongés, puisque tu ne les emploies qu'à soulager l'infortune et à consoler l'affligé! Encouragé par cette espérance, je viens réclamer de toi une grâce pour de malheureuses mères, dont les larmes ont baigné mes mains. Tu connais trop bien le pouvoir d'une mère qui implore pour son enfant, et la mienne m'a trop habitué à céder à ses moindres désirs, pour que j'aie pu résister à leurs prières, je te les transmets, bien persuadé que tu appuieras leur demande auprès de ton auguste époux. Demande la grâce de El Habib ben el Kadhi (parent de l'émir) et Mohammed ben el Khanoussa détenus tous deux à Toulon ; je ne chercherai nullement à excuser leur conduite, ils méritaient

cette punition puisqu'elle leur a été infligée ; mais Dieu nous ordonne de pardonner, et le roi de France a le droit le plus précieux, celui de faire grâce ; tâche que ces pauvres mères reviennent à la vie ; aide-moi à faire des heureux, c'est du reste ton occupation la plus agréable. Sois aussi mon représentant auprès du roi pour l'engager à croire à nos dispositions pacifiques et à faire le bonheur de l'Afrique ; alors au lieu de m'envoyer tes glorieux fils pour me combattre, ils ne viendront que m'aider à jeter dans mon pays les fondements d'une civilisation à laquelle tu auras aussi coopéré ; tu auras rempli le double but de tranquilliser ton cœur maternel et de rendre heureux tes sujets et les miens.

Que Dieu te conserve tout ce qui t'est cher.

OMAR.

Je me faisais peu d'illusion sur l'effet que devaient produire ces lettres et il me répugnait d'exprimer des sentiments qui, je ne le savais que trop, étaient en contradiction avec les sentiments et les actes de l'émir ; mais d'un côté, je devais interpréter fidèlement les notes arabes qu'il me chargeait de traduire, et d'autre part je voyais dans ces protestations pacifiques, affectueuses même, l'expression de mes propres désirs.

J'arrivais même à conserver l'espoir que ces protestations auxquelles je tâchais de donner un accent de sincérité, pourraient peut-être, en arrivant sous les yeux du roi, faire différer l'adoption des mesures énergiques réclamées par la conduite au moins équivoque de l'émir et amener une prolongation de la paix.

Abd el Kader voulant, en même temps, se ménager l'appui de l'empereur du Maroc, en cas de guerre, lui fit écrire par son beau-frère, El Hadj Mustapha ben Thémi, khalifa de Mascara, le savant et le logicien le plus renommé de l'Occident, une immense lettre dans laquelle il lui annonçait que les hostilités recommenceraient bientôt entre lui et les Français ; que, selon toute apparence,

Dieu l'aiderait à sortir victorieux de cette lutte, et qu'il comptait sur sa coopération à cette œuvre sainte. Il lui rappelait tous les passages des livres sacrés qui menacent de la damnation éternelle tout prince musulman qui refuserait de prendre part à la guerre entreprise dans le but de chasser l'infidèle qui foule le sol sacré de l'islam.

Il lui faisait entrevoir comme facile l'expulsion des Français de l'Afrique, se vantait d'être l'allié d'Ahmed, bey de Constantine et du bey de Tunis,et finissait par lui demander, comme gage de son adhésion, l'envoi du *cafetan*, insigne qu'il devait revêtir avec le titre de khalifa en présence des populations.

Il lui adressait en outre les cadeaux magnifiques qu'il venait de recevoir de la France, y joignit des chevaux, des esclaves, et confiait cette importante mission aux personnages les plus illustres et les plus habiles. Ces ambassadeurs étaient enfin secrètement chargés par l'émir de réchauffer le zèle religieux des grands marabouts les plus vénérés et des grands chefs de tribus du Maroc, qui devaient soulever les populations au cri du *djihâd* (la guerre sainte), dût ce soulèvement avoir lieu sans l'assentiment de Moulay Abd el Rahman, dont l'émir redoute l'apathie et la prudence. Les émissaires d'Abd el Kader se rendront à cet effet à Fez, à Maroc, à Rabat et à Tétouan, et devront surtout agir sur l'esprit des chefs des tribus turbulentes qui bordent la frontière de l'Algérie, chez lesquelles il importe de surexciter la haine contre les chrétiens.

CHAPITRE IV

Guet-apens. — Réunion de Taza. — Guerre sainte. — Mariage.

Abd el Kader revint encore sur la question mariage. Je parvins à gagner du temps, en mettant en avant les

déplacements fréquents que nécessitait la surveillance qu'il m'avait chargé d'exercer sur les travaux considérables qu'on exécutait à Milianah, à Taza et à Tagdempt pour l'installation de fonderies et de manufactures d'armes.

Je consacrai en effet les mois de mars, avril, mai et juin à inspecter ces divers établissements. Devant l'inertie ou la mauvaise volonté des kaïds de ces villes, qui ne mettaient à ma disposition aucun des objets réclamés par les ouvriers français, je fus souvent obligé d'aller réclamer des ordres directs à l'émir que j'allai rejoindre en Kabylie, jusque sur les frontières de la province de Constantine. Là je constatai que, si, comme marabout et guerrier saint, Abd el Kader avait lieu de s'applaudir de la réception qui lui avait été faite par les populations de ces contrées, il devait se convaincre que, comme sultan, il ne pouvait guère compter sur la soumission effective des Kabyles qui, passionnés pour leur indépendance, n'étaient nullement disposés à lui faire le sacrifice de leur liberté qu'ils défendaient bravement depuis tant de siècles contre tous les conquérants qui se sont succédé en Afrique. Dans la province de Constantine, les tribus de Makhzen et les grands chefs qui étaient soudoyés par les Turcs et dont les Français ont eu l'habileté de se faire des alliés, opposaient aux agents de l'émir une résistance devant laquelle échouaient toutes les tentatives de l'émir et de ses lieutenants.

Lors de mon dernier voyage auprès d'Abd el Kader, je fus, pour la première fois, l'objet d'un guet-apens qui ne laissa pas de me donner de graves préoccupations. Je traversais la forêt de thuyas qui se trouve sur la route de Tagdempt à Taza, accompagné de mon fidèle Isidore monté sur sa mule, lorsque nous vîmes déboucher d'un fourré quatre cavaliers qui, la figure cachée par leur haïk, nous barrèrent la route le fusil haut, signes certains de leurs intentions hostiles.

Je m'attendais si peu à une mauvaise rencontre, que mon fusil était dans sa gaine. Au moment où je me pré-

parais à fondre sur ces agresseurs le sabre à la main, des coups de feu retentirent, des balles sifflèrent à mes oreilles, et je vis en même temps deux des cavaliers entraîner rapidement dans l'épaisseur de la forêt leurs deux autres camarades qui s'affaissaient sur leur selle. C'était mon brave Isidore qui, plus méfiant que moi et toujours armé de mon fusil à deux coups, avait tué ou blessé deux de nos agresseurs au moment même où ils tiraient sur moi. Ces Arabes étaient-ils chargés de m'assassiner, étaient-ce simplement des voleurs? je ne puis rien affirmer. Ma première pensée avait été de me lancer à leur poursuite, mais Isidore ne pouvait me suivre avec sa mule chargée de nos bagages, et je risquais d'ailleurs de tomber dans une nouvelle embuscade; nous jugeâmes donc prudent de sortir le plus promptement possible de la forêt.

Il est bien certain que je devais encore une fois la vie à mon fidèle serviteur, dont le courage et le sang-froid venaient de nous préserver d'une mort certaine. Il reçut l'expression de ma reconnaissance avec le calme inaltérable qui le caractérisait.

Abd el Kader, que je rejoignis à Taza, parut fort préoccupé de cet incident; il ordonna même au khalifa de Milianah de faire faire des recherches afin de découvrir les Arabes qui m'avaient attaqué. Je doute que ce haut fonctionnaire ait donné suite aux ordres de l'émir. Il n'eût peut-être pas été charmé de découvrir les coupables.

A Taza m'était réservée la confirmation de mes tristes pressentiments. Voici, en effet, ce que j'appris en arrivant, le 5 juillet 1839.

Le maréchal Vallée, justement irrité de l'obstination d'Abd el Kader à refuser toute rectification conforme à l'esprit du traité de la Tafna, et jugeant que le soin de sa dignité lui commandait de mettre un terme au système de longanimité dont il avait usé vis-à-vis de l'émir, avait autorisé les indigènes de la Mitidja à faire des courses sur les tribus soumises de l'émir et à leur rendre une

partie du mal qu'ils en recevaient. Le roi, ni ses ministres n'avaient répondu aux lettres d'Abd el Kader ; d'un autre côté, les ambassadeurs envoyés au Maroc étaient revenus avec l'assurance de la sympathie de l'empereur pour l'émir, des promesses de secours et des envois assez considérables de munitions ; un grand personnage de la cour de Fez était même arrivé avec l'ambassade, porteur du cafetan.

Tous les khalifas de l'émir avaient été mandés à Taza et y étaient arrivés suivis de tous les chefs de leurs provinces.

Le 3 juillet, Abd el Kader fut revêtu par l'envoyé marocain du cafetan, investiture qui lui donnait le titre de khalifa de Moulay Abd el Rahman sultan el Gharb, et, après un grand conseil, le *djihâd* fut décidé.

On devait attendre une nouvelle infraction du traité commise par les Français pour commencer les hostilités. Toutefois l'envahissement de la plaine de la Mitidja, le pillage et la dévastation de tous les établissements des colons dans les provinces d'Alger et d'Oran, étaient bien irrévocablement fixés à l'époque de la réunion des chambres des pairs et des députés.

C'en était donc fait ! La guerre avec la France était imminente. Adieu mes illusions, adieu mes espérances. Je ne devais plus songer désormais qu'aux moyens de rentrer dans nos lignes et je ne m'aveuglais nullement sur les terribles obstacles que je rencontrerais ; mais l'hésitation n'était plus permise ; mieux valait la mort que l'affreuse perspective d'être forcé de combattre mes compatriotes, forfaiture qui me serait infailliblement imposée.

J'étais forcé de retourner à Tagdempt où les ouvriers français, arrêtés dans leurs travaux par suite du mauvais vouloir des autorités locales, attendaient impatiemment mon retour.

Quand j'allai prendre les dernières instructions d'Abd el Kader, il m'entretint des résolutions prises dans la solennelle réunion du 3 juillet ; je hasardai encore quel-

ques réflexions sur les funestes conséquences de la reprise des hostilités, mais je compris à son regard que je devais désormais m'abstenir de revenir sur ce sujet.

« En face des événements qui se préparent, me dit-il, je vais fixer ma demeure à Tagdempt ; c'est donc là que tu habiteras. J'ai donné des ordres pour qu'une maison convenable soit mise à ta disposition et, dès ton arrivée, tu épouseras la fille de l'ancien hakem de Médéah que j'ai demandée pour toi et qu'on m'a accordée. Cette fille des cités a des habitudes plus conformes aux tiennes que celles de la parente que je te destinais primitivement. »

Comme j'allais faire de nouvelles objections : « Ton mariage a été décidé en conseil, reprit-il, il ne te reste donc qu'à obéir. » Et je dus prendre congé de lui.

Ah ! qui pourra jamais comprendre les tortures de mon âme, en face de cette affreuse situation, conséquence fatale de la faute que j'avais commise en me présentant à l'émir sous le masque musulman.

J'eus d'abord la pensée de fuir immédiatement, mais en ce moment, c'eût été braver la mort sans aucune chance de salut. Il n'y avait pas encore, du reste, péril en la demeure et je pouvais espérer que quelque obstacle inattendu viendrait peut-être s'opposer à la consommation d'un acte qui me faisait horreur !

Je quittai Abd el Kader, à Taza, le 6 juillet 1839.

Le 9, j'arrivais à Tagdempt. J'y fus accueillis avec des témoignages de considération inusités. Les ordres de l'émir avaient été scrupuleusement exécutés ; ma maison, construite en pierres sèches et recouverte en chaume, était prête à me recevoir et le gouverneur de la ville ainsi que le kadhi avaient tout préparé pour mon mariage qui, malgré les prétextes que j'alléguai encore, fut célébré en grande pompe le 27 juillet 1839 !

Mes lecteurs comprendront, j'en suis certain, les sentiments qui m'interdisent de leur donner des détails sur la femme que les circonstances me forçaient d'épouser et de décrire les cérémonies qui eurent lieu à cette occasion, cérémonies qui furent pour moi un long supplice.

CHAPITRE V

Passage des Bibans. — Scène où j'avoue à Abd el Kader que je ne suis pas musulman.

Vers la fin du mois d'octobre, Abd el Kader vint à Tagdempt et me témoigna sa satisfaction au sujet de l'installation de sa fabrique d'armes dont je mis quelques produits sous ses yeux ; installation bien élémentaire, qui ne devait donner que d'insignifiants résultats, mais qui avait nécessité de ma part une grande somme d'énergie et d'activité.

Chaque soir je me rendais auprès de l'émir, soit pour assister aux lectures pieuses qu'il faisait à son entourage, soit pour lui traduire les articles des journaux français qui pouvaient l'intéresser et que nous envoyaient régulièrement ses agents consulaires à Oran et à Alger. Il devenait de plus en plus évident, d'après leur langage, qu'en France aussi bien qu'en Algérie, on ne se faisait plus d'illusion sur la durée de la paix.

Mais Abd el Kader voulait laisser aux Français la responsabilité apparente sinon réelle de la reprise des hostilités. L'occasion qu'il guettait ne tarda pas, hélas ! à lui fournir le prétexte de la rupture qu'il préparait lui-même depuis longtemps.

L'émir, ayant appris que le maréchal Vallée, accompagné de monseigneur le duc d'Orléans, s'était rendu à Philippeville et à Constantine et qu'il réunissait un corps d'armée à Mila, avait ordonné à ses émissaires, il en entretenait partout, de surveiller les moindres mouvements du gouverneur général et de ses lieutenants. Un jour, le 31 octobre, date dont le souvenir me fait encore frissonner, je me trouvais auprès d'Abd el Kader, dans la chambre qu'il occupait à l'intérieur du fort de Tagdempt lorsque deux cavaliers exténués, harassés, furent intro-

duits en sa présence. Ils arrivaient du fort de Medjana d'où ils étaient partis l'avant-veille. Grâce à des relais préparés à l'avance, ils avaient franchi en trente-six heures environ 400 kilomètres. Ils remirent au sultan des lettres du khalifa El Mokrani qui lui annonçait que le maréchal Vallée et le fils du roi, à la tête d'une nombreuse armée, venaient de franchir le passage des Bibans et se dirigeaient sur Alger.

A cette nouvelle, Abd el Kader laissa d'abord échapper des phrases saccadées qui exprimaient autant de surprise que d'indignation, puis maîtrisant bientôt son émotion, il dit aux assistants d'un air calme et serein : « Louanges à Dieu ! l'infidèle s'est chargé lui-même de rompre la paix ! à nous de lui montrer que nous ne redoutons pas la guerre ! »

Et, il faut en convenir, n'était-il pas évident qu'ayant refusé au commandant de Salles, envoyé du maréchal Vallée, la ratification des articles additionnels consentis par Miloud ben Arrache, son ambassadeur, Abd el Kader considérerait comme un *casus belli* le passage d'une armée française à travers des territoires qu'il regardait comme siens d'après la déplorable rédaction arabe du traité de la Tafna.

Séance tenante, le sultan expédia des courriers à tous ses khalifas afin qu'ils tinssent prêts leurs bataillons réguliers et leurs contingents et résolut de se rendre lui-même à Tlemcen et à Mascara où sa présence devait hâter les préparatifs de la guerre.

La correspondance étant achevée et la nuit avancée, l'entourage de l'émir se retira et j'allais prendre congé de lui, quand il me fit signe de rester. Malgré moi, mes traits reflétaient les terribles émotions que me causait l'imminence de la guerre.

« Pourquoi cette tristesse peinte sur ta figure, me dit-il d'un ton sévère ; ne devrais-tu pas, au contraire, te réjouir de l'occasion que Dieu te donne de prouver ta foi en combattant les infidèles ?

— Je t'ai répété, maintes fois, lui répondis-je, que je

redoutais la guerre parce qu'elle sera funeste à toi et à ton peuple ; mais en outre de cette considération, crois-tu donc que mon cœur n'est pas déchiré à la pensée d'être forcé de combattre les enfants de la France, cette mère qui m'a nourri, élevé et qui abrite mon père ?

— Tu prononces des paroles impies, reprit Abd el Kader avec plus de sévérité, que parles-tu de père, de frères et de patrie ? Oublies-tu que le jour où tu as embrassé notre sainte religion tu as rompu tous les liens qui t'attachaient aux infidèles ? Tu as parlé comme un chrétien, Omar, songe que tu es musulman. »

Depuis longtemps, j'étais sujet à une surexcitation fébrile que le langage de l'émir porta à son paroxysme et, n'ayant plus conscience de la situation. je le regardai fixement et lui dis d'une voix étranglée : « Eh bien, non, je ne suis pas musulman ! »

La foudre serait tombée aux pieds d'Abd el Kader qu'il n'eût pas été plus terrifié.

Il devint blême, ses lèvres tremblaient, il leva les yeux et les bras au ciel, puis il s'élança vers la porte. Je crus que ma dernière heure avait sonné, je fis un acte de profonde contrition et me préparai à mourir.

Abd el Kader qui, sans doute, avait voulu s'assurer que personne ne pouvait écouter, referma avec précaution la porte qu'il venait d'ouvrir et revint s'asseoir en face de moi.

« J'ai mal entendu, Omar, me dit-il avec plus de douceur, tu n'as pas voulu prononcer cette parole impie qui mérite la mort. Ta langue a trompé ton cœur. Chasse le démon qui te possède en répétant avec moi la cheheda de l'islam. Il n'y a de Dieu que Dieu et Mohammed est son prophète.

— Non, Seigneur, m'écriai-je, assez de mensonges ! non, je ne suis pas musulman ; prends ma vie, elle t'appartient. »

Et je restai anéanti devant lui.

« Joueur de religion ! joueur de religion ! » répétait Abd el Kader consterné.

Puis se relevant et me lançant des regards courroucés :

« Va-t'en, me dit-il d'une voix sourde. Je laisse à Dieu la punition de ton âme. Que ton corps disparaisse de ma présence. Va-t'en et garde-toi de répéter devant un musulman le blasphème que viennent d'entendre mes oreilles, car je ne serais plus maître de ta vie ; va-t'en ! »

J'aurais préféré la mort à cette réprobation. Je ne la méritais que trop hélas ! Je courbai la tête et me retirai. Je rentrai inconsciemment dans ma demeure où je fus saisi d'un accès violent de fièvre pendant lequel je perdis complètement connaissance.

Je ne devais plus revoir Abd el Kader, ce héros de mes rêves pour lequel, en partie, j'avais abandonné père, bien-être et patrie et que pourtant j'avais trompé de la façon la plus cruelle en feignant d'être musulman. Je conservais du moins comme consolation la conscience de l'avoir servi avec un dévouement et une fidélité sans bornes, et il me semblait m'être réhabilité à mes propres yeux et aux siens en lui avouant ma faute au péril de ma vie.

CHAPITRE VI

Préparatifs de fuite.

Quand l'accès de fièvre cessa, je repris mes sens et je pus me rendre compte de l'horreur de ma situation. La guerre était déclarée, Abd el Kader savait que je n'étais pas musulman, quelles mesures allait-il prendre à mon égard ? La haute opinion que j'avais conçue de la générosité de son caractère diminuait, je dois l'avouer, les craintes que j'aurais pu concevoir au sujet de ma vie, mais je redoutais d'être soumis à une surveillance telle qu'il me fût impossible de fuir. Or rester au milieu des

Arabes pendant qu'ils combattraient les Français, c'était pour moi une perspective pire que la mort.

Je fus un peu rassuré en apprenant que l'émir était parti pour Tlemcen le lendemain de notre dernière et terrible entrevue ; et qu'il n'avait donné aucun ordre qui me concernât.

Il n'y avait pas un instant à perdre. Il fallait profiter de son absence pour tâcher de rentrer sur le territoire français.

Deux moyens de fuir s'offraient à mon choix. L'un était de voyager à pied pendant la nuit et de me tenir caché pendant le jour. L'autre, de partir ouvertement à cheval, sous un prétexte quelconque, de tromper la vigilance des cavaliers appostés à la frontière du territoire arabe ou de m'ouvrir un passage les armes à la main. C'était évidemment le parti le plus dangereux, mais l'amour-propre l'emporta sur la crainte. Il me répugnait de rentrer auprès de mes compatriotes sous l'accoutrement d'un misérable fugitif. Arrivé chez l'émir bien vêtu, bien armé et bien monté, je voulais m'en éloigner dans les mêmes conditions.

Est-il nécessaire de dire que je n'eus pas, un seul instant, la pensée de me séparer d'Isidore. Toutefois je devais lui faire envisager la gravité de sa position personnelle s'il rentrait sur le territoire français, car alors, comme déserteur, il était passible d'une sévère condamnation. A peine lui avais-je expliqué les motifs qui me forçaient à fuir et la crainte que m'inspirait le sort qui l'attendait, qu'il s'écria :

« Eh ! Monsieur, il ne s'agit pas de moi. Votre devoir, à vous, est de fuir, mon devoir, à moi, est de vous suivre, quoi qu'il puisse m'arriver. »

Et après une pause : « C'est monsieur votre père qui va être content. Quand partons-nous ? »

Je pressai dans mes bras ce brave serviteur qui trouvait tout naturel de se sacrifier pour son maître et qui paraissait fort étonné du prix que j'attachais à son dévouement.

Je lui soumis les deux moyens de fuite qui s'offraient à nous. Il n'hésita pas, il partageait instinctivement tous mes sentiments.

Une fois décidé à rentrer dans nos lignes avec armes et bagages, je ne pouvais songer à quitter secrètement Tagdempt. Il fallait donc donner à mon voyage un motif plausible. Je feignis d'avoir reçu de l'émir l'ordre de me rendre à Milianah pour inspecter la fonderie et la manufacture d'armes et j'annonçai mon départ pour le lendemain. Cette fausse indication devait donner plus de chances à ma fuite en dépistant les cavaliers qu'on voudrait envoyer à ma poursuite.

Enfin après une nuit agitée et sans sommeil, mon brave Isidore, aussi tranquille que si nous partions pour un rendez-vous de chasse, vint gravement me prévenir que mon Salem piaffait d'impatience. J'adressai mentalement une fervente prière à Dieu ; et quoique brisé par la fièvre et les émotions je montai en selle en disant un dernier adieu aux femmes de la maison qui, suivant l'usage arabe, vinrent répandre du café sur les pas de mon cheval.

CHAPITRE VII

Fuite et arrivée au camp français du Figuier.

Je chassai les fâcheux pressentiments qui m'assaillaient, je fis appel à mon énergie et je me réconfortai en songeant que, quels que fussent mes torts passés, je les rachetais, en partie, par la résolution périlleuse que je prenais, de rentrer dans mon pays avant que la guerre éclatât entre la France et l'émir.

Il s'agissait d'envisager de sang-froid les difficultés que j'allais rencontrer dans mon voyage.

Puisque j'en avais attribué le motif à un ordre d'Abd el Kader qui m'envoyait à Milianah, je m'engageai sur la route qui y conduisait, mais après trois heures de marche environ, je tournai subitement à l'ouest à travers les forêts de thuya qui entourent Tagdempt, je repris la direction de Mascara et j'arrivai très tard chez les Ouled-Sidi-Abd-Allah.

Le second jour, je rencontrai des Arabes qui venaient de quitter le camp du sultan qui revenait à Tagdempt et qui m'indiquèrent exactement la route qu'il devait suivre.

Je possédais à Tagdempt des cartes de l'Algérie dressées par l'état-major et que Miloud ben Arrache avait rapportées à l'emir. J'avais coupé sur celle de la province d'Oran la partie que je devais parcourir. J'avais également une boussole. Après avoir quitté mes Arabes je consultai ma carte; je me rendis parfaitement compte de la route que suivait l'émir et je me dirigeai vers le nord afin de l'éviter. Plus de deux cents kilomètres séparent Tagdempt d'Oran. Le soir du second jour, j'en avais franchi cent environ. Je m'arrêtai dans la partie sud de la plaine de Gheris, chez des marabouts qui me connaissaient; je leur dis que je venais de quitter l'émir qui m'envoyait à Mascara puis à Tlemcen pour y inspecter les fabriques d'armes.

Il me fut facile de recueillir auprès de ces braves gens les renseignements qui m'étaient nécessaires.

Le lendemain j'évitai la grande route qui conduit à Mascara, et en suivant le pied des montagnes qui bordent la plaine de Gheris au sud, j'arrivai chez les Gueternïas Tahta, tribu située à quelques lieues au nord-ouest de Mascara. Là était ma dernière étape.

Est-il besoin de dire les transes dans lesquelles je vivais depuis mon départ de Tagdempt? A chaque instant je m'attendais à être rejoint par des cavaliers lancés à ma poursuite. Comment alors justifier mon départ et la route que je suivais? et ce n'était point tant la mort qui me paraissait redoutable, je l'avais déjà si souvent bravée et

vue de près, mais c'était l'ignominie des traitements auxquels je serais soumis si j'étais repris vivant.

Isidore restait calme et indifférent. Il avait une telle confiance en moi, qu'il ne semblait partager aucune des inquiétudes qui me torturaient.

Comme je devais le lendemain prendre la route d'Oran que je ne connaissais pas, il fallait interroger mes hôtes de façon à ne pas éveiller leurs soupçons. Je leur dis que je venais du camp de l'émir qui m'envoyait remplir une mission à Tlemcen et qui m'avait chargé de remettre en passant à Mascara, des lettres importantes au khalifa El Hadj Mustapha ben Tehmi. J'ajoutai que je ne connaissais pas très bien la route directe de Tlemcen et que je voulais surtout éviter de m'engager sur celle qui conduit à Oran.

Ils me donnèrent alors des renseignements tellement précis, que je pus me rendre parfaitement compte de l'endroit où je devais rencontrer cette route. Je reconnus à leurs descriptions les collines et les forêts que j'avais suivies et traversées en me rendant de Tlemcen à Médeah et d'où j'avais aperçu la montagne d'Oran, ainsi que le fort de Santa-Cruz sur lequel un pressentiment providentiel avait attiré mon attention et celle d'Isidore.

Le lendemain, 5 novembre 1839, nous nous mîmes en route de bonne heure; le temps était sombre. Isidore avait mis nos armes en parfait état. Mon long fusil arabe et son fusil à deux coups étaient chargés de grosses chevrotines, car il était bien entendu que nous ne devions nous en servir qu'à bout portant, ou à une courte distance. J'avais en outre une paire d'excellents pistolets, mon sabre et mon poignard. Il était convenu que, dans le cas où nous serions obligés de recourir à la fuite, Isidore devait abandonner sa mule et s'élancer sur la croupe de mon *Salem* dont la vigueur et la rapidité devaient nous donner de grandes chances de salut.

Il était environ midi, nous n'avions encore reconnu aucun des points qui nous avaient été désignés et qui devaient nous faire reconnaître la route d'Oran. Ma bous-

sole, orientée sur mon lambeau de carte, m'indiquait bien que nous marchions dans la bonne direction, mais dans le cas où nous nous heurterions à un des postes des cavaliers de l'émir, chargés de veiller sur la frontière du territoire arabe, quelle distance aurions-nous à parcourir pour échapper à leur poursuite?

J'étais sous le coup de cette affreuse perplexité quand un rayon de soleil, perçant les nuages qui nous cachaient l'horizon, éclaira tout d'un coup le sommet qui domine Oran. « Je vois le fort de Santa-Cruz, s'écria Isidore dont la vue était perçante. — En êtes-vous certain? lui dis-je. — Parfaitement certain. » Nous avancions pleins d'espoir, lorsque nous vîmes arriver à nous trois cavaliers dont un, le chef sans doute, me demanda où j'allais.

« A Oran, lui répondis-je, je suis porteur de lettres de l'émir pour Sid el Habib oul'd el M'hor, son oukil auprès des Français, » et je lui montrai deux enveloppes pliées et cachetées que j'avais préparées en prévision d'une pareille rencontre.

« As-tu un permis de passe? me dit-il. — Quand on est porteur d'une lettre du sultan on n'a pas besoin de permis, lui répondis-je, et malheur à toi si tu retardes la mission importante dont je suis chargé, j'en rendrai compte à mon maître. » J'avais rejeté un pan de mon burnous sur mon épaule, et je parlais avec une grande animation. Isidore, ne comprenant pas un mot d'arabe et croyant que le moment était venu de faire usage de nos armes, s'était rapproché de moi et couchait déjà en joue mon interlocuteur. Je l'arrêtai bien vite en lui disant d'attendre mes ordres. Je me levai sur mes étriers et armant mon fusil je criai à l'Arabe qui m'avait interpellé : « Je t'ai dit la mission que m'a confiée le sultan, si tu t'opposes à mon passage, c'est toi qui seras responsable des malheurs qui arriveront. » Le cavalier, à moitié persuadé par mes réponses, et voyant d'ailleurs qu'il aurait de la peine à nous arrêter, me pria, pour couvrir sa responsabilité, de lui remettre un teskeré (note écrite) constatant que j'avais forcé la consigne.

J'ordonnai aux cavaliers de désarmer leurs fusils et, tout en les surveillant, j'écrivis à la hâte un billet constatant mon passage d'autorité ; j y apposai mon cachet et le remis à leur chef. Nous continuâmes notre route, avec une tranquillité qui n'était qu'apparente, car il était à supposer que les cavaliers iraient chercher du renfort et se mettraient à notre poursuite. Aussi, tant qu'ils purent nous apercevoir, je n'accélerai pas notre allure ; mais arrivé sur le revers d'une colline qui nous dérobait à leur vue, je fis passer la mule d'Isidore devant moi, et nous prîmes le galop.

Nous nous croyions hors de danger, quand nous vîmes arriver devant nous une troupe de cavaliers armés et de piétons conduisant des bêtes de somme. En tête de la caravane marchait un personnage monté sur une superbe mule richement caparaçonnée. Il n'y avait pas moyen d'éviter cette rencontre. Je dis à Isidore de se rapprocher de moi de façon à pouvoir s'élancer sur la croupe de mon cheval au moment où je lui en ferais le signal. J'étais tellement surexcité depuis l'accès de fièvre que j'avais eu après ma terrible entrevue avec l'émir, et depuis quatre jours j'étais tellement exaspéré que je me sentais poussé aux extrémités. Mon intention était donc de m'approcher du chef de la caravane, sous prétexte de lui baiser la main, et de décharger sur la tête de sa mule le pistolet que je tenais caché sous mon burnous ; à la faveur du désordre que cette brusque attaque ne pouvait manquer de produire dans l'escorte du personnage, Isidore s'élancerait en croupe derrière moi et dans moins d'une demi-heure nous devions atteindre le territoire français.

Je m'approchais déjà du chef de la troupe et j'allais mettre à exécution mon audacieux projet lorsque je reconnus dans ce personnage un marabout de Gheris qui avait accompagné Sidi Mohammed Saâid à Aïn-Madhi. Il m'embrassa avec effusion et m'engagea à m'arrêter un instant avec lui pour apprendre de moi les nouvelles que j'apportais du camp de l'émir. Je lui dis, à voix basse, que j'étais porteur d'instructions importantes pour l'oukil

d'Abd el Kader à Oran, que j'avais hâte de remplir ma mission et je lui montrai les plis cachetés dont j'étais porteur.

Il m'embrassa de nouveau et me recommanda hautement à Dieu pendant que je traversais la caravane, au grand ébahissement des cavaliers qui escortaient le marabout.

Nous étions enfin sauvés! Peu d'instants après, en effet, nous arrivâmes au sommet d'un mamelon, j'entendis le son des clairons et je vis des soldats français. Je tombai plutôt que je ne descendis de cheval, j'embrassais ce noble animal, je serrais Isidore dans mes bras, je baisais la terre, j'aspirais l'air de la patrie, j'étais libre et j'adressais au ciel de ferventes actions de grâces.

Une prostration succéda alors à la surexcitation de ces terribles journées dont le souvenir m'a causé pendant si longtemps d'affreux cauchemars. Mon brave Isidore, toujours froid et calme, me lava la figure avec de l'eau qu'il avait conservée dans sa peau de bouc, et qui me ranima ; ce ne fut pas toutefois sans peine que je remontai à cheval. Mais on se remet vite des émotions causées par la joie. Je rassemblai mon beau Salem, auquel la fatigue n'avait rien ôté de son ardeur, et j'arrivai en caracolant dans l'enceinte du camp du Figuier.

LIVRE IX

RETOUR A ORAN ET A ALGER

CHAPITRE I

Réception du commandant du Figuier. — Réception à Oran.

Mon entrée dans le camp causa un grand émoi, car à la vue de mes vêtements en laine fine et blanche, de mes belles armes et de mon splendide coursier richement harnaché, on me prit pour un grand chef. Je demandai à parler au commandant du camp. On m'introduisit auprès de lui. C'était un brave chef de bataillon qui certainement ne s'était jamais occupé de choses arabes. Il ne me fit point asseoir et malgré les réponses en bon français que je faisais aux questions qu'il m'adressait en petit *sabir*, il m'appelait toujours *ia ouled* [1]. « Mais, mon commandant, lui répétais-je, je m'appelle Léon Roches. J'ai passé auprès d'Abd el Kader le temps qu'a duré la paix, et comme les hostilités vont recommencer, je suis rentré dans nos lignes.

— C'est bon, c'est bon, je connais ces frimes, me dit-il, passe au corps de garde et je vais t'envoyer à Oran sous bonne escorte. »

[1] Ohé, l'enfant ! façon familière que nos soldats emploient quand ils s'adressent à un Arabe.

J'étais navré, j'aurais été si heureux d'être accueilli avec bienveillance ! j'aurais tant désiré embrasser le premier Français en face de qui je me trouvais ! Je me rendis tout décontenancé au corps de garde où Isidore avait déjà raconté mon histoire et où m'attendaient deux jeunes officiers qui me souhaitèrent la bienvenue avec tant de cordialité que je les serrai dans mes bras ; c'est la France qu'il me semblait étreindre, et dans ces braves cœurs je la retrouvais, cette belle France que j'aimais d'autant plus que j'avais craint de mourir loin d'elle. Ils me conduisirent à la cantine et voulurent me faire servir un dîner en règle; mais j'aperçus du pain frais et des bouteilles de vin et je me précipitai sur ces gourmandises dont j'étais privé depuis deux ans; jamais de ma vie je n'ai fait repas plus délicieux, je mangeais et buvais sans respect humain. Pendant ce temps Isidore et mon beau Salem étaient soignés par les sous-officiers et les soldats.

Le maréchal des logis chargé de me conduire à Oran arriva, suivi de quatre chasseurs d'Afrique le fusil haut. Ils avaient ordre d'user de leurs armes si je tentais de fuir !

J'embrassai encore les braves officiers qui m'avaient si bien accueilli et hébergé ; j'aurais voulu serrer la main à tous les braves petits *pioupious* que je trouvais splendides et, en remontant à cheval, je fis faire à mon Salem deux ou trois bonds qui prouvèrent aux cavaliers de mon escorte qu'il leur serait plus facile de me tuer que de me reprendre, si j'avais le projet de fuir.

A quelques centaines de mètres du camp, le maréchal des logis ordonna aux chasseurs qui m'entouraient de marcher en arrière et me dit : « Monsieur Léon Roches, au lieu de vous garder, nous vous servons d'escorte. »

Malgré les tristes souvenirs qui me revenaient à l'esprit, la joie inondait mon âme en pensant que j'étais libre et que j'avais échappé aux dangers qui me menaçaient et dont le moindre n'était pas l'obligation de rester au milieu d'un peuple fanatique désormais en guerre avec la France.

Abd el Kader avait-il ignoré mon départ de Tagdempt ? j'ai peine à le croire, puisqu'il y arriva le lendemain de mon départ.

J'ai toujours pensé que, touché par l'aveu que j'avais eu le courage de lui faire, et ne pouvant chasser complètement de son cœur l'ami qui lui avait donné tant de preuves d'affection et de dévouement, j'ai cru, dis-je, qu'il a feint d'ignorer ma fuite, et j'aime à lui en devoir une profonde reconnaissance.

Jamais, depuis la terrible soirée du 31 octobre 1839, je n'ai eu la chance de me rencontrer avec Abd el Kader et n'ai pu, par conséquent, éclaircir mes doutes à ce sujet. On se convaincra d'ailleurs en lisant la correspondance que je publie à la fin de ce volume, des sentiments d'estime et d'amitié qu'il a daigné me conserver et dont je suis heureux autant que fier.

Dès que mon arrivée à Oran fut annoncée à l'état-major du général de Gueheneuc, commandant la province, le capitaine Daumas, revenu récemment de Mascara où il était consul de France, se rendit auprès de moi ; avec quelle joie je reçus l'accolade de ce cher compatriote ! Il voulut me présenter lui-même au général, auquel il avait déjà communiqué la lettre que je lui avais adressée lors de mon passage à Mascara en janvier 1838.

Jamais je n'oublierai l'accueil bienveillant que je reçus à Oran du général et de M^me^ de Gueheneuc, du colonel Randon mon compatriote, qui connaissait ma famille, et de tant d'autres officiers. Je fus surtout reçu comme un frère par un de mes anciens camarades de chasse à Alger, M. Bertèche, vérificateur des douanes. Des circonstances tout à fait indépendantes de ma volonté ont pu faire supposer à cet excellent ami que je n'avais pas tenu compte de l'affection fraternelle qu'il m'avait témoignée et des services qu'il m'avait rendus ; puisse-t-il, lui ou les siens, lire ces lignes que j'écris le cœur encore tout ému de la reconnaissance que je lui conserverai jusqu'à mon dernier soupir !

CHAPITRE II

Acte de répudiation. — Ma lettre à Abd el Kader. — Départ pour Alger. — Commencement des hostilités.

Mon premier soin, en arrivant à Oran, fut de me présenter chez le kadi, accompagné de deux témoins, et, séance tenante, le magistrat musulman rédigea un acte par lequel je déclarais répudier, selon la loi musulmane, la dame***, fille de***, que j'avais épousée devant le kadi de Tagdempt.

Deux expéditions de cet acte me furent délivrées. Je conservai l'une et je renfermai l'autre dans la lettre que j'adressai à l'émir par l'intermédiaire de son oukil à Oran. Voici la traduction de cette lettre :

« A Sid el Hadj Abd el Kader ben Mahhi ed Din, etc., etc., etc.

« Dieu seul et toi, illustre seigneur, connaissez les motifs qui m'ont forcé de m'éloigner de ton auguste présence.

« Dieu m'est témoin que je suis allé auprès de toi animé du désir de t'aider de mes faibles moyens dans l'œuvre que tu semblais vouloir entreprendre de régénérer les tribus musulmanes de l'Afrique. Je pensais que le seul moyen d'accomplir cette noble mission était de vivre en paix avec la France ; et jamais je ne me serais séparé de toi tant que cette paix aurait duré. Certes je n'ai pas laissé échapper une seule occasion de t'exprimer mon opinion à cet égard, et je crois t'avoir donné plus d'une preuve de ma tendre et respectueuse affection et de mon entier dévouement.

« J'ai eu le tort immense, pour arriver jusqu'à toi et pour obtenir ta confiance, de feindre d'avoir embrassé l'islamisme. Que Dieu me pardonne ce mensonge en faveur de mon repentir et des bonnes intentions qui m'ani-

ment !

« Dès le jour où j'ai acquis la certitude que tu n'avais fait la paix avec la France que pour mieux te préparer à la guerre, dès le jour où pour continuer à te servir j'ai compris que je devais trahir mon pays et combattre mes frères, dès ce jour j'ai pris la résolution de te fuir. Pardonne-moi, je t'en conjure ; pour moi, jamais je n'oublierai les témoignages de bienveillance, d'estime et de confiance que j'ai reçus de toi et je demande à Dieu de me fournir l'occasion de te prouver encore mon dévouement, et ma reconnaissance. Ces deux sentiments ne te feront jamais défaut, tant qu'ils seront compatibles avec mes devoirs envers mon pays.

« Je t'adresse dans cette lettre l'acte de répudiation qui rend la liberté à la femme que les circonstances m'ont forcé d'épouser. Je la place sous ta généreuse protection. Arrivé dans ton pays, monté, armé, et équipé, j'en suis reparti dans les mêmes conditions. Ma ceinture, qui renfermait alors cent douros, n'en contenait plus que douze. Je le répète, les marques d'estime et d'affection que tu m'as données m'ont largement récompensé des services que j'ai pu te rendre.

« Jamais je ne me séparerai du noble coursier que je dois à ta munificence. Tu regretteras un jour de n'avoir pas écouté les conseils de ton fidèle serviteur.

« OMAR, Léon Roches. »

Oran, 29 de moharrem 1255 (le 7 novembre 1839).

Je ne manquai pas, comme bien on doit le penser, de prévenir M. le général de Gueheneuc qu'Abd el Kader, ayant eu connaissance le 31 octobre dernier du passage des Bibans par le maréchal Vallée et le duc d'Orléans, avait pris toutes ses dispositions pour commencer immédiatement les hostilités et envahir la plaine de la Mitidja. Il n'était pas à supposer, d'ailleurs, que M. le gouverneur général ignorât les décisions prises par l'émir, le

3 juillet dernier, à Taza, après un grand conseil, composé de tous les khalifas, le jour même où l'envoyé de l'empereur du Maroc l'avait investi du cafetan et, en outre, il devait bien s'attendre à ce qu'Abd el Kader, qu'il savait désireux de recommencer les hostilités, considérerait comme une déclaration de guerre l'entrée de l'armée française sur des territoires qu'il regardait comme lui appartenant. Sans doute, toutes les dispositions étaient prises pour mettre les établissements de nos colons dans la Mitidja et les alliés arabes qui nous restaient à l'abri des attaques de l'émir et de ses khalifas.

Hélas ! par des motifs dont on ne peut se rendre compte, le maréchal Vallée persistait à croire qu'Abd el Kader n'oserait pas rompre si brusquement le traité de la Tafna, et ne prit pas les mesures que nécessitait la situation.

Le 16 novembre, jour de mon départ d'Oran pour Alger, nous apprenions que, le 10 et le 13, des attaques furieuses avaient été dirigées contre Bou-Farik et contre Blidah. Oh ! que j'avais été bien inspiré d'arriver dans les lignes françaises avant la reprise des hostilités !

CHAPITRE III

Retour à Alger 19 novembre 1839. — Départ pour Paris. — Ma tante madame Champagneux. — M. Thiers garde mon manuscrit. — Nommé interprète de 1re classe. — Attaché à l'état-major du duc d'Orléans.

La joie de revoir mon père fut empoisonnée par le tableau qu'il me fit de sa situation. Il avait dû vendre toutes les propriétés qu'il possédait et il était encore débiteur de sommes relativement considérables. Il comptait sur moi pour réparer ces désastres qui, grâce à Dieu,

ont laissé son honneur intact. Je m'enquis des moyens de me créer une situation, de façon à vivre d'abord et ensuite à satisfaire les créanciers de mon pauvre père. J'aurais désiré reprendre une charge d'interprète assermenté, dont l'indépendance m'aurait convenu, mais toutes avaient leurs titulaires ; et, je le répète, la situation était critique, il fallait vivre.

Le gouverneur général me fit offrir un poste d'interprète militaire de troisième classe, avec 1 500 fr. d'appointements et des rations pour moi et mon cheval.

Mais il me répugnait d'accepter des fonctions militaires qui m'amèneraient forcément à prendre part aux expéditions qu'on dirigerait contre Abd el Kader et à donner à ses ennemis les renseignements que j'avais recueillis grâce à la confiance que je lui avais inspirée sous le masque de l'islamisme. Non content de l'avoir trompé au point de vue religieux, irais-je jusqu'à le combattre ?

J'étais tellement obsédé par ces cruelles alternatives, que je me prenais souvent à regretter de n'avoir pas trouvé la mort dans mon périlleux retour ; j'étais, hélas ! plus que jamais découragé. Heureusement je trouvai réconfort et consolations auprès de deux excellents amis, Mgr Dupuch, évêque d'Alger et M. Léon Blondel, directeur général des domaines, qui, au début de sa carrière, avait été sous les ordres de mon oncle Léon Champagneux, chef de division au ministère des finances.

Ils désapprouvèrent mes scrupules au sujet de l'emploi que m'offrait le maréchal Vallée. « Quand vous êtes allé auprès d'Abd el Kader, me disaient-ils, vous étiez convaincu qu'il observerait fidèlement les clauses du traité de la Tafna et que, tout en régénérant le peuple arabe, il vivrait en paix avec la France. C'est dans cette persuasion que, pour le servir, vous avez abandonné votre pays, votre famille et votre bien-être. Ce n'est pas pour le tromper que vous avez feint d'être musulman, c'est pour avoir la possibilité d'arriver jusqu'à lui, et de rendre votre concours efficace. Ne l'avez-vous pas servi avec fidélité et dévouement ?

« En allant chez l'émir, vous croyiez aller chez un allié de la France, et vous avez trouvé en lui un ennemi. N'est-ce pas Abd el Kader qui, par la rupture du traité de paix qui l'unissait à la France, a trompé vos convictions et vos espérances et, en restant à son service, n'auriez-vous pas compromis votre honneur et votre nationalité ? Vous aviez vous-même le pressentiment de cette situation quand vous adressâtes à M. le capitaine Daumas, alors consul de France à Mascara, la lettre où vous déclariez que vous rentreriez dans nos lignes le jour où la paix serait rompue entre la France et l'émir.

« En votre qualité de Français vous devez considérer comme ennemis les ennemis de la France. Que vous conserviez le souvenir de la bienveillance que vous a témoignée Abd el-Kader, que vous saisissiez avec empressement l'occasion de lui prouver votre reconnaissance d'homme à homme, rien de mieux ; mais votre devoir strict est de fournir à votre pays les renseignements que vous avez recueillis à vos risques et périls. Ce n'est pas Abd el Kader que vous combattez, c'est l'ennemi de la France, etc., etc. »

J'avoue que, sans la dure nécessité qui m'étreignait, les raisonnements de mes amis m'auraient peu convaincu, et que j'aurais donné suite au projet que j'avais formé de quitter à jamais l'Algérie. Mais, je le répète, il fallait vivre et faire honneur aux engagements de mon père.

J'acceptai donc l'emploi d'interprète de troisième classe que m'offrait M. le maréchal Vallée. D'après les conseils de M. Blondel, je m'occupai avec mon ami, M. Berbrugger, conservateur du musée d'Alger, de rédiger des notes sur ce que j'avais vu et appris pendant mon séjour chez Abd el Kader [1].

[1] Ces notes avaient trait aux dispositions des tribus et de leurs chefs à l'égard de l'émir et aux tendances manifestées par plusieurs personnages importants de se rapprocher des Français. Les renseignements statistiques et topographiques y abondaient. Quant aux plans de campagne de l'émir, aux forces régulières et irrégulières dont il disposait, je n'avais rien à apprendre au gouvernement

Je lus ce travail à M. Blondel qui, en ce moment, donnait l'hospitalité à M. le colonel de Tinant (aide de camp du général de Cubière, alors ministre de la guerre) en mission à Alger.

Ces Messieurs, frappés de l'intérêt qu'offraient mes notes, en entretinrent leurs ministères respectifs, et M. le maréchal Vallée, auquel je n'avais pas eu encore l'honneur d'être présenté, reçut l'ordre de m'envoyer à Paris.

Je revis Messaouda, la nourrice de Khadidja, qui ne pouvait se consoler de la perte de celle qu'elle considérait comme sa fille. La famille de ma pauvre amie avait quitté Alger et s'était établie à Alexandrie.

J'arrivai à Paris dans le courant de janvier 1840. Je fus reçu successivement par les divers ministres, et j'eus l'honneur d'être présenté à Mgr le duc d'Orléans. Mes récits étaient d'autant plus intéressants qu'ils avaient le charme de la couleur locale. Je parlais arabe en français, pourrais-je dire. J'avais, au reste, le mérite de la nouveauté et je fus pendant deux mois à la mode. Les grands salons tenaient à exhiber le secrétaire intime d'Abd el Kader. Que de légendes sur mon compte !

Je voyais Paris pour la première fois ; or Paris, au retour de Tagdempt, aurait dû produire une profonde impression sur ma nature enthousiaste.

Mais le séjour de deux ans que je venais de faire parmi les Arabes, l'obligation où je m'étais trouvé de feindre constamment, la méfiance que m'inspiraient les dangers dont j'étais sans cesse environné, avaient calmé mon imagination.

Je fus moins frappé des merveilles que je voyais pour la première fois, que touché par les charmes de la vie de famille. Je retrouvais en effet, à Paris, mon oncle Champagneux et sa femme, cette tante si tendre auprès de laquelle j'avais passé mon enfance.

français. Le capitaine Daumas, pendant son séjour de deux ans à Mascara, avait recueilli à cet égard les renseignements les plus précis. En somme, l'émir ne m'ayant confié aucun secret d'Etat, je n'avais rien de secret à dévoiler.

J'avais perdu ma mère quand j'étais encore enfant. A ma sortie de collège, mon père avait quitté la France ; j'ignorais donc les douceurs de cette vie de famille que je trouvais à Paris ; aussi avec quelles délices je les savourais !

Je ne résiste pas au désir de donner ici sur ma chère tante quelques détails intimes qui feront comprendre la nature des rapports qui existèrent par la suite entre elle et moi.

Elevée jusqu'à l'âge de douze ans par M. et Mme Roland, ma tante Eudora fut confiée, après la mort tragique de ses parents, à la tutelle de M. Bosc, membre de l'Académie, républicain austère et libre penseur, qui fut tout à coup forcé de partir pour l'Amérique.

Il confia sa pupille à M. Champagneux, conseiller à la cour de Grenoble, qui avait défendu Mme Roland devant le tribunal révolutionnaire et qui, de ce fait, avait été incarcéré. Mis en liberté après la mort de Robespierre, il avait à craindre de nouvelles persécutions ; il crut donc sage, pour assurer une protection efficace à sa jeune pupille, de la marier à un de ses fils, M. Léon Champagneux, frère de ma mère.

Il n'était pas surprenant qu'à cette époque, et élevée dans un pareil milieu, la fille de Mme Roland fût libre penseuse.

En 1832, le choléra lui enleva en quelques heures une fille qu'elle adorait. Privée des consolations et de la résignation qu'on puise seulement dans les idées religieuses lorsqu'on est frappé par le malheur, ma pauvre tante s'isola complètement du monde, où elle brillait naguère. Son désespoir était tel, que les membres de sa famille n'étaient que difficilement admis auprès d'elle.

Cette situation, qui dura pendant près de trois années, intéressa beaucoup d'âmes pieuses et compatissantes ; mais leurs tentatives furent vaines. L'abbé Lacordaire prêchait alors à Notre-Dame : on lui parla du désespoir de Mme Champagneux. Ce fut avec peine qu'il parvint à obtenir d'elle une entrevue ; mais une fois en contact,

ces deux natures d'élite devaient forcément sympathiser. L'illustre dominicain amena la pauvre mère désolée à tourner ses regards vers Dieu ; elle pria, elle était sauvée. Le P. Lacordaire, obligé de quitter Paris, confia sa précieuse conquête à M. l'abbé Combalot et, au bout de quatre ans consacrés par ma tante à l'étude de la religion catholique, étude qui s'étendit jusqu'aux Pères de l'Église, un éminent prélat, en parlant d'elle, disait : « Mme Champagneux est Mme Roland chrétienne. »

De longues années s'étaient écoulées depuis que j'étais séparé de ma tante ; elle avait su ma fugue chez Abd el Kader. Elle croyait, comme tout le monde, que j'avais embrassé l'islamisme et elle me considérait comme perdu pour elle. Quand elle me retrouva tendre et l'aimant sinon plus, mais mieux que par le passé ; quand je lui fis le récit fidèle de mon existence depuis l'époque où elle m'avait perdu de vue, quand surtout elle put se convaincre que j'avais conservé les moindres souvenirs de mon enfance et que je gardais précieusement dans mon cœur l'affection et l'admiration que j'avais vouées à sa fille, Malvina, son cœur, engourdi pour ainsi dire par la douleur, se ranima. Elle reversa tout d'un coup sur ma tête une partie de l'amour maternel qu'elle avait pour la fille que Dieu lui avait reprise, et je fus désormais l'objet de ses plus tendres préoccupations.

Voici le fac-simile d'une note que j'ai retrouvée dans les papiers qu'elle m'a légués et que je conserve religieusement :

« Le 29 février 1840, après vingt ans de séparation, j'ai revu Léon, celui que d'abord je m'étais accoutumée à regarder comme l'un de mes enfants, que plus tard je considérais comme entièrement perdu pour moi, et dans le souvenir duquel je me croyais complètement effacée. Je l'ai revu bon, simple, conservant tous ces souvenirs d'enfance qui sont si chers à l'âme que le vice n'a pas flétrie ! Je l'ai revu, et mon cœur que je croyais fermé à toute affection sur la terre, s'est rouvert à la tendresse maternelle qu'il m'inspire. O mon Dieu ! voilà encore un

de ces prodiges de miséricorde dont vous avez été si prodigue envers votre pauvre créature, j'aime à le penser, à le sentir, c'est vous qui me l'envoyez pour mettre un intérêt dans ma triste vie ! puisse la sienne être consacrée à vous aimer, à vous servir ! »

Je l'aimais moi-même comme j'aurais aimé ma mère.

Aussi les soirées passées en longues conversations dans le petit cabinet d'études de cette femme si exceptionnellement remarquable me paraissent-elles bien préférables aux splendeurs de Paris et aux réceptions brillantes où je n'étais qu'un objet de curiosité.

Je n'avais rien de caché pour ma tante. Je lui fis part de la situation financière de mon père et de la mienne. Un mariage pouvait seul me permettre d'améliorer cette situation. Grâce à ses nombreuses et excellentes relations, Mme Champagneux obtint pour moi la main d'une jeune personne qui m'offrait toutes les conditions de bonheur que je pouvais désirer. Il fut convenu que le mariage n'aurait lieu qu'au bout de quatre années, délai qui était une sorte d'épreuve qu'on m'imposait et pendant lequel je devais me créer une position.

Cependant le temps s'écoulait ; chaque jour je fournissais au ministère de la guerre des renseignements intéressants sur ce que j'avais vu pendant mon séjour chez Abd el Kader, et, tout en me donnant des espérances, on ne prenait aucune décision à mon égard. Enfin M. Thiers arriva à la présidence du conseil, et M. le baron de Gérando, pair de France, ami de ma famille, me présenta lui-même au premier ministre, qui m'accorda plusieurs audiences. Il parut prendre un vif intérêt aux renseignements que je lui donnais, et, à notre dernier entretien, il me dit qu'il désirait avoir par écrit le résumé de nos conversations.

Je lui parlai alors du manuscrit que j'avais rédigé en collaboration avec M. Berbrugger. « Il faut m'en remettre un exemplaire », me dit M. Thiers ; j'eus la naïveté de lui répondre que j'avais le manuscrit dans ma poche. « Donnez-le moi, ajouta-t-il, j'en ferai faire moi-même une copie. »

Je lui remis mon précieux travail et, quatre jours après, le ministre de la guerre m'annonçait que j'étais nommé interprète de première classe, à 2 400 francs d'appointements, et me donnait l'ordre de me rendre immédiatement à Toulon, où je devrais m'embarquer avec l'état-major de Mgr le duc d'Orléans, auquel je serais attaché pendant la campagne que le maréchal Vallée allait diriger contre Abd el Kader.

Il me fut impossible de rentrer en possession de mon manuscrit, dont copie fut transmise aux autorités militaires de l'Algérie, et dont je lus plusieurs fois des extraits publiés sous d'autres noms que le mien.

Loin de moi la pensée de faire remonter jusqu'à l'illustre homme d'Etat l'odieux de cette supercherie ; je n'en ai pas moins été victime de ma naïveté et de ma confiance. La publication de ce manuscrit eût, dès lors, nettement expliqué le rôle que j'avais joué auprès de l'émir et eût donné toute leur valeur aux renseignements que moi seul possédais.

CHAPITRE IV

Retour à Alger. — Le maréchal Vallée m'enlève à l'état-major du Prince et m'attache au général Schramm. — Expédition de Médéah et de Milianah. — Ravitaillement de ces places avec le maréchal Vallée. — Relégué à Coléah. — Visite d'adieux au maréchal Vallée qui est remplacé par le général Bugeaud.

Je dus garder le silence. La position qu'on me donnait était infime, mais l'honneur d'être attaché à l'état-major du fils du roi et la certitude des services que je me sentais capable de rendre dans cette situation, me consolèrent de ma mésaventure et le 4 avril 1840 je débarquai à Alger, avec la ferme résolution d'arriver, durant le délai

qu'on m'avait accordé, à mériter la main de celle que je considérais désormais comme ma fiancée.

Le maréchal Vallée que je n'avais jamais pu approcher, était soumis à une influence que des gens mieux placés que moi pour en juger ont déclarée fatale. Cette influence m'était hostile ; je n'ai pu en attribuer la cause qu'à la calomnie. Tant est-il que le maréchal Vallée fit comprendre au duc d'Orléans qu'il n'était pas convenable de m'attacher à sa personne, qu'en somme j'étais un renégat ; et que, pour son compte, il n'avait pour moi ni estime ni considération.

Le prince était forcé de tenir compte des observations du maréchal Vallée, qui était son chef hiérarchique ; il eut la bienveillance de me témoigner les regrets qu'il éprouvait de ne pas me conserver à son état-major et je fus attaché au général Schramm. Là, je me trouvai à côté de deux officiers, nobles natures qui connaissaient et comprenaient la mienne, M. le commandant de Courtigis et mon ami, le capitaine Vergé, l'ancien kaïd de Beni-Khélil dont j'avais pris congé à Bou-Farik en 1837 lorsque je me rendais auprès de l'émir. L'excellent général Schramm ne tarda pas à me témoigner une affection et une bienveillance qui depuis ne m'ont jamais fait défaut.

Au moment d'entreprendre l'importante campagne dirigée contre l'émir, le gouverneur général aurait pu mettre à profit ma connaissance du pays où nous allions pénétrer et des hommes que nous allions combattre ; je ne fus pas appelé une seule fois à fournir le moindre renseignement, et pourtant combien de fautes commises j'aurais pu faire éviter !

Il ne m'appartient pas de parler de la façon dont fut conduite cette expédition qui eut pour résultat de laisser à Médéah et à Milianah des garnisons qui restèrent prisonnières dans les murs de ces deux villes et qui y furent décimées par la maladie.

Des écrivains militaires compétents ont parlé des brillants combats livrés par notre belle armée pendant cette

campagne, et des résultats négatifs qu'elle produisit au point de vue de notre domination en Algérie.

Je ne m'occupe en ce moment que des faits auxquels se trouve mêlée ma modeste personnalité.

Tout le monde, dans la colonne, avait pu admirer mon magnifique cheval noir, *Salem*, que m'avait donné Abd el Kader. J'avais eu même l'occasion de prendre part, avec l'état-major du général Schramm, à deux ou trois affaires qui avaient mis en relief les qualités exceptionnelles de ce superbe animal. A notre rentrée à Alger, entre deux expéditions, un des aides de camp du duc d'Orléans vint me témoigner le désir qu'avait manifesté le prince, de faire l'acquisition de mon cheval. « Il n'y a pas de somme à débattre, me dit l'aide de camp, monseigneur connaît la valeur de votre beau coursier, et je suis chargé d'accepter le prix que vous fixerez vous-même.

— Vous savez, lui répondis-je, que *Salem* m'a été donné par Abd el Kader. Je ne puis donc pas le vendre ; mais je puis le donner au prince, car l'émir trouvera tout naturel que j'offre mon cheval au fils de mon roi. Je le tiens donc à sa disposition.

L'aide de camp me fit observer que jamais le prince n'accepterait un pareil cadeau de moi, pauvre petit interprète, et que, par convenance, je devais accepter les offres que daignait me faire l'héritier présomptif de la couronne de France. Je maintins mon refus.

L'excellent colonel Jamin vint lui-même. Il me fit comprendre avec le tact et la bienveillance qui le distinguaient, quel intérêt j'avais à saisir l'occasion qui se présentait d'être agréable au duc d'Orléans, en outre des avantages pécuniaires que j'y trouverais. « Je donne mon cheval et ne le vends pas, » répétai-je constamment. Des gens officieux ne manquèrent pas de mettre devant mes yeux le tort que me causerait mon refus obstiné dans l'esprit du prince ; je restai inébranlable.

La veille du jour où nous devions rentrer en campagne, un aide de camp du duc d'Orléans vint frapper à ma

porte. Je vais moi-même lui ouvrir et je vois, dans la rue, un joli cheval noir tenu en main par un des palefreniers du prince. « Monseigneur m'envoie auprès de vous, Monsieur, me dit l'aide de camp, pour vous prier d'accepter ce cheval. Voici les paroles textuelles que S. A. Royale m'a chargé en même temps de vous transmettre : « Dites « à M. Léon Roches que, connaissant son ardeur à bra- « ver les balles arabes, je lui envoie un cheval sur lequel « il pourra satisfaire son humeur guerrière, sans expo- « ser son beau *Salem* qu'il a refusé de me vendre, refus, « dites-le-lui bien, qui double l'estime que j'avais déjà « conçue pour son caractère. »

Cette marque si délicate de bienveillance me toucha profondément. C'était un baume sur mes blessures. Je pus moi-même en exprimer ma respectueuse gratitude au noble prince que je ne devais plus revoir.

Après les deux expéditions de Médéah et de Milianah, je fus détaché de l'état-major du général Schramm ; c'était, à ce qu'il paraît, une position trop importante pour moi, et je fus envoyé à Blidah, poste réservé aux interprètes de 3e classe.

L'excellent général Schramm voulait réclamer contre cette injustice, je le suppliai de n'en rien faire, et je me rendis à ma nouvelle résidence où je ne tardai pas à me mettre en communication avec quelques chefs arabes, mes anciens amis, et d'où je pus adresser au gouverneur général des rapports qui fixèrent son attention.

Peut-être aussi reçut-il sur mon compte des renseignements de nature à modifier les fâcheuses impressions que lui avaient causées des rapports calomnieux, tant est-il que le 1er octobre je fus attaché au général Changarnier qui alla ravitailler Milianah, où nous avions laissé onze cents hommes valides le 12 juin et où nous ne trouvâmes plus que trois cents hommes qui portaient la mort dans leur sein. Au 1er janvier 1841 il n'en rentrait que quatre-vingts, ainsi plus de mille hommes sur onze cents périrent en moins de six mois.

Dans cette courte et glorieuse expédition je pus rendre

quelques services au général Changarnier qui, dès ce jour, n'a cessé de me donner les marques les plus significatives de son estime et de sa bienveillance.

Le 27 octobre le maréchal Vallée se porta lui-même, avec toutes ses forces disponibles, au delà des montagnes, afin de compléter pour l'hiver les approvisionnements de Médéah et de Milianah et tâcher d'attirer Abd el Kader à quelque combat sérieux.

Je fus attaché à l'état-major du maréchal, et, malgré l'influence dont j'ai parlé plus haut, je pus l'approcher plusieurs fois, et lui donner directement des renseignements, j'oserais presque dire des avis dont son esprit élevé et perspicace comprit la justesse. La bienveillance que me témoignait le maréchal avait d'autant plus de prix qu'il n'accordait ce sentiment qu'à de rares exceptions et qu'elle succédait pour moi à une malveillance dont, hélas ! j'avais plus d'une fois ressenti les effets. Dans les longs interrogatoires qu'il me faisait subir, je trouvai l'occasion de lui donner la preuve que j'avais été et que j'étais encore calomnié, et lorsque le 22 novembre je pris congé de lui, il me témoigna sa satisfaction en termes qui, dans sa bouche, acquéraient une haute valeur.

Tout me faisait supposer que je resterais à Alger attaché à la personne du maréchal, mais les progrès que j'avais faits en si peu de temps dans son estime et sa confiance avaient donné ombrage au personnage auquel j'ai fait allusion, et un ordre inattendu me fit partir immédiatement pour Coléah, soi-disant pour y surveiller les menées des Hadjoutes qui commettaient impunément leurs brigandages jusqu'aux environs d'Alger. C'était encore un exil.

J'étais donc à Coléah, lorsque nous apprîmes que le général Bugeaud venait d'être appelé au gouvernement général de l'Algérie, en remplacement du maréchal Vallée tombé, disait-on, en disgrâce.

Les marques de bienveillance que m'avait récemment données ce chef illustre, m'avaient trop touché pour que

je ne cherchasse pas l'occasion de lui en témoigner ma reconnaissance.

Les communications entre Coléah et Alger étaient très dangereuses et une escorte respectable accompagnait toujours les convois de vivres et de munitions qu'on dirigeait sur Coléah. Le départ du maréchal pour la France étant imminent, je ne voulus pas attendre un convoi et, monté sur mon beau Salem, je partis seul pour Alger, où j'arrivai (3 janvier 1841), sans fâcheuse rencontre.

Je me présentai à l'hôtel du gouverneur général, auquel je fis remettre ma carte. Je fus immédiatement admis en sa présence.

— Comment et pourquoi êtes-vous ici? me dit le maréchal, il n'est pas arrivé de convoi de Coléah ; venez-vous m'annoncer quelque fâcheux événement ?

— Non, monsieur le maréchal, il n'est pas arrivé de convoi et je ne suis porteur d'aucune nouvelle. Je suis venu seul parce que j'ai appris que vous rentriez en France, et que je tenais essentiellement à vous remercier des témoignages de bienveillance et d'estime que vous m'avez donnés. »

Les traits sévères du vieux soldat s'adoucirent, ses yeux s'humectèrent de larmes, et me prenant par les deux mains : « J'ai été injuste à votre égard, Monsieur Léon Roches, me dit-il, d'une voix émue, je vous ai connu trop tard ; je n'oublierai jamais la noble démarche que vous faites aujourd'hui, et si je puis vous être utile, comptez sur moi. »

Je me retirai heureux et fier d'avoir conquis les sympathies et l'estime de cet homme dont on a pu critiquer les actes comme général en chef d'armée et comme gouverneur de l'Algérie, mais qui était un grand caractère et le plus glorieux de nos généraux d'artillerie.

Le général Schramm, auquel le maréchal Vallée avait remis son commandement, me rappela immédiatement auprès de lui.

CHAPITRE V

Arrivée du général Bugeaud. — Je suis attaché à sa personne.
Première campagne de Médéah et Milianah.

Le général Bugeaud arriva à Alger le 22 février 1841.

Dans le manuscrit que j'avais remis à M. Thiers, j'avais émis mon opinion sur le traité de la Tafna et sur ses fatales conséquences au point de vue de la domination de la France en Algérie ; or, ayant la certitude que mon manuscrit avait été mis sous les yeux du nouveau gouverneur, je pouvais redouter qu'il fût mal disposé à mon égard. Ainsi que c'est l'habitude, tous ceux qui naguère briguaient les faveurs du maréchal Vallée furent les premiers à aller saluer le soleil levant. Je restai à l'écart.

Je reçus une lettre d'audience, et je me présentai seul au général Bugeaud, qui me reprocha avec bienveillance de n'être pas venu plus tôt le saluer et me fit comprendre que je lui avais été chaudement recommandé à Paris.

Il me dit que son intention était de m'attacher à sa personne, et il me demanda s'il pouvait compter sur mon zèle et mon dévouement.

« Mon général, lui répondis-je, comme militaire j'ai des ordres à recevoir et pas de désirs à exprimer ; mais comme homme, permettez-moi de vous dire que le concours modeste que je pourrai apporter à l'accomplissement du grand œuvre dont vous êtes chargé ne sera efficace qu'autant que vous m'accorderez une confiance entière. La méfiance annihile toutes mes facultés, et malheureusement mes antécédents peu connus, mal interprétés, n'ont que trop prêté à cette méfiance dont je suis l'objet, et qui me cause des tourments que je ne puis exprimer. Je vous dirai toute ma vie, je ne vous cacherai aucun de mes actes, même ceux que je réprouve ; je vous prie d'être indulgent pour mon passé et de ne pas

me juger avant de m'avoir vu à l'œuvre. En un mot, je vous promets un dévouement absolu en retour d'une confiance absolue. »

Cette façon d'aborder la question plut à la nature franche et loyale du général, et dès le soir même de ma présentation je lui esquissai, à grands traits, les diverses phases de ma vie. Je lui dis toute la vérité.

Il devait aller dans la province de Constantine. Il me laissa à Alger et m'invita à lui faire un rapport sur la situation militaire et politique de l'émir, dans les deux provinces d'Alger et d'Oran.

Je devais également préparer les proclamations dans lesquelles le nouveau gouverneur général devait faire connaître ses intentions à toutes les populations de l'Algérie.

A son retour de la province de Constantine, mon nouveau chef trouva mon travail terminé et voulut bien à ce sujet m'adresser de vives félicitations.

Les opérations militaires conduites par le général Bugeaud en personne commençèrent le 1er avril. Il s'agissait d'aller ravitailler Médéah et Milianah.

Des plumes plus autorisées et plus compétentes que la mienne ont raconté les campagnes du maréchal Bugeaud : le comte d'Ideville a érigé à la mémoire de l'illustre conquérant de l'Algérie un monument impérissable. L'auteur de ce consciencieux travail, nous fait suivre pas à pas depuis sa naissance jusqu'à sa mort, le soldat et le citoyen. Il nous initie aux tendresses de son cœur et à ses vastes pensées, et mettant sous nos yeux ses lettres intimes et sa correspondance officielle, il déroule devant nous, en s'appuyant sur des documents incontestables, toutes les phases de cette glorieuse existence.

Je n'ai donc point la prétention de faire le récit des campagnes auxquelles j'ai pris part en qualité d'interprète du général en chef et encore moins d'apprécier ses actes. Je crois toutefois que mes lecteurs ne liront pas sans intérêt certains détails et certains faits auxquels j'ai été mêlé et qui feront mieux connaître encore l'illustre

chef qui m'a honoré de son estime et, je puis le dire, de sa tendre affection.

Pour se rendre à Médéah, le maréchal Clauzel en 1836 et le maréchal Vallée en 1840 avaient pris la route de Mouzaïa et avaient dû chaque fois enlever de vive force les positions du tenia de Mouzaïa défendues soit par les habitants de ces rudes montagnes, soit par les soldats réguliers d'Abd el Kader ; chacune de ces opérations nous coûtait trois ou quatre cents hommes mis hors de combat.

Le général Bugeaud, désireux avant tout d'épargner la vie de ses soldats, prit une autre route, que l'ennemi, rassemblé au col de Mouzaïa, n'eut pas le temps de venir lui disputer. J'entendis blâmer hautement cette manœuvre par les généraux placés sous les ordres du gouverneur général. « C'est faire croire aux Arabes que nous avons peur d'eux, disaient-ils, c'est affaiblir le moral de nos soldats, etc. » Le général Bugeaud était instruit des critiques dont sa conduite était l'objet, mais il se gardait bien d'en tenir compte. Il avait atteint son but presque sans coup férir, et quant à l'effet moral, il allait bientôt apprendre à ses lieutenants comment il fallait le produire.

Médéah fut ravitaillé. Durant le trajet que parcourut l'armée depuis le bois des oliviers jusqu'à cette ville en suivant la rive droite du Chélif, notre aile droite fut constamment harcelée par deux ou trois mille cavaliers. Le général en chef me demanda des renseignements sur les gués de cette rivière, c'est-à-dire sur les passages pratiqués dans les berges, car le Chélif à moins de crues exceptionnelles, est toujours guéable. Mais la rivière s'étant creusé depuis des siècles un lit très profond et les berges ayant souvent de huit à dix mètres de hauteur, on comprend que les Arabes pour traverser le fleuve doivent tracer dans ces berges des rampes plus ou moins rapides.

Ces rampes sont étroites, et les cavaliers sont obligés de les descendre et de les remonter un par un ; tels furent

les renseignements que je fournis ou maréchal. En revenant de Médéah les mêmes cavaliers vinrent harceler notre aile gauche. Le général Bugeaud fit arrêter la colonne et donna l'ordre à deux bataillons de mettre sac à terre et de marcher contre ces cavaliers dans la direction d'un passage de la rivière qu'il leur indiqua. « Ne brûlez pas une cartouche jusqu'à ce que vous arriviez sur les bords du Chélif, dit-il au lieutenant-colonel qui commandait ces deux bataillons, lorsque vous y serez, vous verrez vous-même ce que vous aurez à faire. » Quand on sut dans la colonne que le général en chef lançait des fantassins à la poursuite de cavaliers arabes, chacun se prit à rire. Un général surtout, vaillant parmi les vaillants, ne trouvait pas de critique assez mordante au sujet de cette manœuvre. Or les cavaliers arabes, voyant se diriger vers eux deux bataillons et supposant qu'ils n'étaient que l'avant-garde du reste de l'armée, jugèrent prudent de battre en retraite et de mettre le Chélif entre eux et les Français.

Mais pour traverser le Chélif il leur fallait passer un à un par les rampes des berges dont je parle plus haut ; un tiers à peine avait franchi le fleuve quand nos deux petits bataillons y arrivèrent. Nous entendîmes alors une vive fusillade et des officiers d'état-major envoyés sur le lieu de l'action, vinrent rendre compte au général en chef qu'un grand nombre de cadavres d'hommes et de chevaux gisaient dans le lit du Chélif ; que nos soldats avaient pris une grande quantité d'armes et d'harnachements, et que nous n'avions pas perdu un homme.

« Voilà comment on attrape des cavaliers avec des fantassins, » dit le général Bugeaud au général auteur principal des critiques.

Le lendemain nous devions repasser le col qui n'avait cessé d'être fortement occupé par quelques-uns de nos bataillons. Nous racontâmes au général en chef que pour remonter à cette position l'armée avait toujours été harcelée par les Arabes et qu'elle avait eu chaque fois des centaines d'hommes mis hors de combat.

« Ne peut-on pas descendre le col de Mouzaïa par une autre route que celle suivie par l'armée? me demanda-t-il. — Il existe deux routes, lui dis-je, dont l'une, quoique difficile, est praticable pour des cavaliers arabes. — C'est bien. »

Dans la nuit, au milieu du convoi qui montait au col pour débarrasser la colonne des impedimenta, manœuvre qui s'était toujours exécutée de la même manière et qui n'inquiétait nullement l'ennemi, le général fit remonter les trois escadrons de gendarmes maures du commandant d'Allonville et deux escadrons de spahis.

Dès le point du jour, l'armée se mit en marche pour remonter le col. L'arrière-garde avait l'ordre de se retirer devant les Kabyles et les réguliers d'Abd el Kader qui ne manqueraient pas de l'attaquer. Quand le maréchal vit que l'ennemi était profondément engagé dans les ravins que nous venions de traverser, il ordonna un retour offensif sur toute la ligne ; en même temps, nous vîmes déboucher, sur l'extrême gauche des Kabyles et des réguliers nos escadrons de gendarmes maures et de spahis, qui à la faveur de la nuit s'étaient engagés dans le chemin que j'avais indiqué moi-même au brave commandant d'Allonville, s'y étaient embusqués pour attendre le retour offensif de l'arrière-garde, et se précipitaient sur les derrières de l'ennemi.

La déroute complète des troupes régulières et irrégulières de l'émir qui, suivant l'expression pittoresque du général Bugeaud, *voulaient manger notre queue*, cent cinquante tués, bon nombre de prisonniers et des armes en quantité, telles furent les conséquences de la nouvelle tactique du général en chef et les trophées de la victoire. « Voilà, disait-il le soir à ses lieutenants réunis autour du feu du bivouac, voilà ce que j'appelle produire un effet moral, » faisant allusion aux murmures qu'il avait entendus lorsqu'il avait renoncé à attaquer de front les positions du col de Mouzaïa.

Le ravitaillement de Milianah donna lieu à une manœuvre mieux conçue encore et sur une échelle plus

vaste qui, sans des circonstances dont il serait injuste de rejeter la responsabilité sur le général en chef ou sur ses lieutenants, aurait infligé aux Arabes le désastre le plus terrible qu'ils eussent jamais éprouvé.

Lors des expéditions précédentes, les troupes de l'émir et les nombreux contingents des Kabyles, qui habitent l'énorme pâté de montagnes qui s'élèvent entre Cherchel et Milianah, ne s'opposaient pas au ravitaillement ; mais quand, forcée de rentrer à Alger, l'armée quittait les positions qu'elle avait occupées pendant cette opération, l'ennemi, dont le nombre s'élevait à plus de douze mille combattants, se ruait comme une avalanche des hauteurs qui entourent Milianah sur notre arrière-garde et il fallait toute l'énergie de nos braves soldats pour résister à une pareille attaque. Cette retraite nous coûtait toujours quatre ou cinq cents hommes mis hors de combat.

Le général, la carte à la main, me fit subir un interrogatoire minutieux sur la topographie des environs de Milianah que j'avais habités lors de mon séjour chez Abd el Kader. Là également je lui indiquai une route qui, partant de la ville, s'éloignait d'abord vers l'ouest et venait s'embrancher sur la route aboutissant aux positions qu'occupait notre armée en dessous de Milianah. La veille du départ, le général Bugeaud manda le colonel Bedeau et lui dit : « Mon colonel vous allez profiter du va-et-vient du convoi qui aura lieu durant la nuit entre le camp et Milianah, pour vous faufiler, vous et votre régiment, dans la ville. Demain, quand j'aurai donné l'ordre du départ, les Kabyles, en masses compactes, se rueront sur mon arrière-garde à qui je donnerai l'ordre de se replier en bon ordre sur la colonne. Quand vous verrez que l'ennemi est tout à fait engagé, tirez un coup de canon, lancez votre brave régiment sur ses derrières, et jamais vous n'aurez assisté à une fête pareille. Mon interprète, Léon Roches, connaît la route que vous devrez suivre, je le mets à votre disposition. »

Comme guide, je devais être en tête du brave 17e, le plus splendide régiment d'Afrique ; aussi me gardai-je

bien d'emmener mon beau Salem. Je montai à pied jusqu'à Milianah. Le colonel Bedeau, en me voyant venir, me demanda où était mon cheval. Je répondis qu'il était blessé au garrot. « Je comprends, me dit-il en riant, vous voulez faire tuer un de mes chevaux », ce qui ne manqua pas d'arriver ; mais c'est un détail. Malheureusement, à la guerre, l'exécution ne répond pas toujours à la conception. Notre arrière-garde, qui dut résister pour ne pas découvrir trop complètement l'aile droite, furieusement attaquée par les Kabyles, et le coup de canon tiré peut-être trop tôt, hâtèrent le moment du retour offensif, et l'ennemi, toujours méfiant, put en grande partie échapper au désastre qui le menaçait. La leçon n'en fut pas moins sévère et, depuis cette époque, il s'est presque toujours tenu à distance.

Le général venait de justifier à leurs yeux la vérité de leur proverbe.

El harb khadâa. La guerre, c'est la ruse.

A la suite de cette expédition, le général Bugeaud me cita dans son ordre du jour à l'armée, et je fus élevé au grade d'interprète principal, dont l'assimilation est chef d'escadron.

CHAPITRE VI

Campagne de Tagdempt. — Scène d'interprétation avec les Beni-Amer. — Visite aux ruines du Fort et de ma maison à Tagdempt.

Vers le milieu du mois de mai 1841, le gouverneur général se rendit avec son état-major à Mostaganem, où se rassemblait l'armée, à la tête de laquelle il allait détruire l'établissement militaire de Tagdempt et occuper Mascara.

La grande difficulté était de trouver des moyens de

transport pour emporter les vivres et les munitions nécessaires à la colonne pendant la durée de la campagne.

Nous devions avoir recours aux tribus soumises, et parmi celles-ci, aux Beni-Amer qui, à eux seuls, pouvaient nous fournir la plus grande quantité de chameaux et de mulets. Mais cette tribu, qui compte près de trois mille cavaliers, avait tour à tour fait sa soumission aux Français et à Abd el Kader, suivant qu'elle redoutait nos attaques ou celles de l'émir. Ces tergiversations avaient profondément irrité le général de Lamoricière qui fit partager son mécontentement au général Bugeaud, et il fut convenu qu'on prendrait des mesures sévères à l'égard des Beni-Amer.

Je connaissais particulièrement tous les chefs de cette grande tribu. Ils eurent connaissance des mesures projetées contre eux et vinrent près de moi. « Le général Lamoricière est fondé à nous adresser des reproches, me dirent-ils, nous lui avons fait notre soumission, et quand Abd el Kader est apparu sur notre territoire, nous nous sommes soumis à lui. Mais, pouvions-nous lui résister sans exposer nos femmes et nos enfants à être emmenés en otage et sans voir vider tous nos silos ? Que la France nous protège contre les attaques de l'émir et nous lui resterons fidèles.

« On veut, dit-on, prendre à notre égard des mesures sévères; nous te le déclarons, toutes les fractions dont nous sommes les chefs, feront défection, et vous ne trouverez pas une mule ou un chameau pour transporter vos vivres. Si, au contraire, vous fermez encore les yeux sur nos tergiversations qui sont la conséquence forcée de notre situation, tous nos efforts tendront à maintenir notre tribu dans de bonnes dispositions à votre égard, et nous vous amènerons tous les moyens de transport dont nous pouvons disposer. »

Le lendemain, le général convoqua tous les chefs Beni-Amer qui se trouvaient à Mostaganem; ils vinrent, accompagnés d'un grand nombre de leurs clients. La réunion avait lieu dans une immense cour de l'ancienne habitation

des beys. Les généraux Lamoricière et Bedeau, le colonel Cavaignac et plusieurs officiers supérieurs assistaient à cette séance.

Le général Bugeaud adressa d'abord aux Beni-Amer des reproches terribles sur leur manque de foi et leur laissa entrevoir les mesures rigoureuses qu'il était décidé à prendre à leur égard.

Chargé d'interpréter les paroles du général, j'adoucis ce qu'elles pouvaient avoir de trop acerbe, et je laissai percer à travers la sincérité du langage, des sentiments de bienveillance.

Le chef des Beni-Amer, chargé de répondre au nom de ses compagnons, avoua les fautes qui leur étaient reprochées, mais en expliqua habilement les causes.

Ayant altéré le discours du général, je fus obligé d'altérer également les réponses du chef arabe.

Je voyais l'indignation peinte sur la physionomie des généraux et des officiers qui comprenaient l'arabe, mais je fixais sur eux des regards qui semblaient les braver et je continuai la conversation de façon à amener une détente dans l'irritation du gouverneur général et un profond sentiment de repentir et de soumission dans l'esprit des chefs arabes.

J'atteignis le but que je me proposais, car tous les Beni-Amer, d'un mouvement spontané, se précipitèrent aux genoux du général, et lui baisant les mains et les pans de sa tunique, lui promirent tous les moyens de transport qu'ils avaient à leur disposition et désignèrent les otages qui devaient rester entre ses mains comme garantie de l'exécution de leurs promesses.

Je laissai le capitaine Vergé, qui parlait facilement l'arabe, terminer l'entretien, et me dirigeant vers le général Lamoricière et les officiers supérieurs qui l'entouraient : « Voilà, mon général, lui dis-je, comment un interprète fidèle traduit les paroles d'un chef irrité. Mais, je vous en supplie, que le général Bugeaud ignore le moyen que j'ai employé pour obtenir le résultat qu'il désirait. »

Le général Lamoricière et ceux qui l'entouraient me ser-

rèrent cordialement la main et, depuis ce jour, je ne fus plus en butte à leurs soupçons.

Afin d'éviter, autant que possible, le retour de situations aussi délicates et qui auraient été de nature à porter atteinte à la dignité du gouverneur général et au respect que je lui devais, il fut convenu que, dorénavant, lorsqu'il s'agirait de traiter des affaires avec les Arabes, il me ferait connaître préalablement ses vues et ses intentions et que, pour les remplir, je serais libre d'employer tels moyens de persuasion que je jugerais convenables. A lui le fond, à moi la forme; et c'est ainsi que j'exerçais une grande influence sur les Arabes qui me considéraient comme la pensée vivante du grand chef.

Ainsi que je le dis au commencement de ce chapitre, je n'ai pas à raconter les opérations militaires du général Bugeaud; je me dispense donc de faire le récit de la campagne de Tagdempt à la suite de laquelle le général en chef voulut bien encore me citer dans son ordre du jour à l'armée.

Arrivé à Tagdempt, je conduisis mon ami, le capitaine Vergé dans la chambre où avait eu lieu ma dernière entrevue avec Abd el Kader et sur l'emplacement de la maison que j'avais occupée et d'où j'étais parti.

En voyant tant de ruines et en songeant au sang versé depuis la rupture du traité de la Tafna, je gémissais de l'impuissance des efforts que j'avais tentés auprès de l'émir pour le convaincre que, dans la paix avec la France, seulement, il aurait pu trouver les éléments de la régénération de son peuple. Et pourtant je pouvais me rendre cette justice que je n'avais rien négligé pour arriver à ce résultat.

N'était-ce pas heureux, d'ailleurs, que j'eusse échoué dans la mission que je m'étais donnée ? Si Abd el Kader était devenu un allié sincère de la France, ne lui aurions-nous pas bientôt abandonné le gouvernement des Arabes et cette belle Algérie, aujourd'hui partie intégrante de la France, ne serait-elle pas encore plongée dans la barbarie ?

Il faut dire comme les Arabes :

« Tu ignores si le bien est devant ou derrière toi ; le bien est dans ce qui arrive par la permission de Dieu. »

CHAPITRE VII

Le maréchal Bugeaud me confie une mission qui m'éloigne d'Alger. — Départ d'Alger fin juillet 1841. — Pressentiment de mon voyage à la Mecque.

La campagne de Tagdempt jeta un nouvel éclat sur la gloire militaire du général Bugeaud. Mascara, solidement occupée et largement approvisionnée, devait être la base des opérations confiées à l'habileté et à l'activité infatigables du général Lamoricière.

Déjà plusieurs échecs avaient été infligés au prestige et à la domination d'Abd el Kader ; mais l'heure de l'action politique à exercer sur les tribus qui lui étaient soumises n'avait pas encore sonné.

Le général rentra à Alger dans les premiers jours de juillet 1841.

Là, une nouvelle déception m'attendait. Pour des raisons que j'ignore jusqu'à ce jour, les parents de la jeune personne que j'avais lieu de considérer comme ma fiancée, étaient revenus sur leur première décision, et je recevais une lettre de ma tante qui me disait de considérer ce mariage comme définitivement rompu. Adieu donc mes doux projets de vie de famille et mon espoir de liquider ainsi la situation de mon père !

D'un autre côté, et malgré la confiance dont m'honorait le général Bugeaud, je sentais que j'étais encore, de la part de beaucoup d'officiers de l'armée, l'objet de soupçons injurieux, conséquence toute naturelle, hélas ! de la situation fausse où je m'étais placé en feignant

d'être musulman et en acceptant des fonctions auprès d'Abd el Kader. Le public, ne connaissant pas les motifs qui m'avaient poussé à ces résolutions, ignorant la façon dont je m'étais séparé de l'émir, me jugeait d'après les apparences, et les apparences étaient loin de m'être favorables.

La désespérance s'empara encore de mon âme et je n'aspirais qu'à m'éloigner d'Alger et à en finir avec une existence où l'avenir m'apparaissait encore plus sombre que le présent. Non point que j'eusse l'idée du suicide, mais je désirais mourir, mourir sans imprimer à ma mémoire ce stigmate indélébile. Afin d'arriver à ce double résultat, il fallait obtenir de mon chef une mission périlleuse qui m'éloignât d'Alger. Voici la combinaison à laquelle je m'arrêtai :

J'avais acquis la conviction que la plupart des tribus arabes que leurs intérêts devaient rallier à la cause française, étaient retenues par cette raison que le Coran menaçait de peines éternelles les musulmans qui consentaient à vivre sous la domination des chrétiens. Et c'était en effet sur ces versets du livre sacré de l'Islam que s'appuyait Abd el Kader pour entraîner les populations de l'Algérie à la guerre sainte.

Eh bien, en lisant attentivement le Coran et quelques-uns de ses commentateurs, on peut soutenir la thèse contraire.

Ainsi, quand un peuple musulman a résisté à l'invasion des chrétiens autant et aussi longtemps que ses moyens de résistance le lui ont permis, et lorsqu'il reconnaît l'inutilité et les dangers de cette résistance, d'illustres commentateurs ont écrit que, dans ce cas, il doit discontinuer la lutte et accepter la domination des conquérants si ceux-ci lui permettent d'observer les rites de sa religion.

La France aurait donc un grand intérêt à obtenir d'un concile, pourrais-je dire, composé des plus illustres ulémas de l'islamisme, une décision, qui autorisât les populations de l'Algérie à vivre sous la domination des Français.

Je savais que telle était l'opinion de Sidi Mohammed el Tedjini, mon ami d'Aïn-Mahdi et ennemi irréconciliable d'Abd el Kader qui avait détruit sa ville, opinion partagée par Sidi Mohammed Sghaïr oul'd Sidi Eukba, kahlifa du Ziban et par Sidi Hamza des Ouled-Sidi-Cheikh, limitrophes du Maroc, que j'avais connus également à Aïn-Mahdi, et enfin par Sidi Ahmed ben M'rabet de Besness, Mokaddem de Sidi el Hadj el Aarbi, descendant vénéré de *Moulay Taïeb*[1]. Cette confrérie, en Algérie, marche de pair comme influence avec la confrérie de Sidi Abd-el-Kader-el-Djilani, la première du monde musulman. Toutes les tribus de l'Ouest, surtout celles qui faisaient partie de l'ancien Makhzen des Turcs, appartiennent à la confrérie de *Moulay el Taïeb*.

J'avais également pu me convaincre que plusieurs autres marabouts, chefs de zaouïa importantes, redoutaient les conséquences prolongées de la guerre et désiraient ardemment la paix.

Il s'agissait donc de réunir, à l'abri des atteintes d'Abd el Kader, et, en même temps, hors des territoires soumis à la domination chrétienne, un certain nombre de grands personnages musulmans renommés par leur science et leur sainteté et d'obtenir d'eux la *fattoua*[2] désirée.

Cette réunion ne pouvait avoir lieu que sous les auspices de Sidi Mohammed Tedjini qui seul était en situation de convoquer les marabouts, chefs des différentes confréries, ses alliés. Mon intention était donc de me rendre auprès de ce personnage.

Je soumis mon projet au général Bugeaud. Je me gardai bien de lui laisser entrevoir mon désir d'en finir avec la vie, et, comme il émettait des craintes au sujet des dangers auxquels cette mission m'exposait, je m'efforçai de le tranquilliser; je devais, lui disais-je, trouver de

[1] Sidi el Hadj el Aarbi était alors, sans contredit, le marabout le plus vénéré de l'Algérie et du Maroc où sa zaouïa, située à Ouezzan, est devenue, grâce à sa réputation de sainteté, un véritable pèlerinage.

[2] ***Fattoua***, décision religieuse, *Responsum a jurisconsulto datum*.

grandes garanties de sécurité dans les sympathies dont m'avait donné tant de preuves, Sidi Mohammed el Tedjini et dans la connaissance parfaite que j'avais acquise des hommes et des choses de l'islamisme. Le général comprit tout le parti qu'il pouvait tirer, pour la conquête et la pacification de l'Algérie, de la réussite du projet que je lui soumettais et il m'autorisa à prendre les dispositions que je croirais nécessaires pour son accomplissement.

J'envoyai aussitôt à Sidi Mohammed el Tedjini un émissaire dont j'avais éprouvé maintes fois l'intelligence et la fidélité ; il était porteur d'une lettre qui l'accréditait auprès du marabout d'Aïn-Mahdi auquel il devait expliquer *verbalement* mon projet.

Au bout d'un mois, mon émissaire était de retour, il avait rencontré el Tedjini à Laghouat et il m'apportait une lettre de mon ancien ami, qui me félicitait de mon idée qui devait, disait-il, ouvrir une ère de tranquillité aux tribus algériennes excitées par l'émir à soutenir une guerre désastreuse contre les Français, et il me disait d'ajouter foi aux communications verbales qu'il avait faites à mon émissaire.

Voici le résumé de ces communications : Sidi Mohammed el Tedjini avait repoussé l'idée que j'avais émise de me rendre auprès de lui. Ce serait, disait-il, m'exposer à une mort certaine et, dans tous les cas, attirer l'attention de l'émir sur l'objet de ma mission, dont le secret le plus absolu était le premier élément de succès. Dès la réception de ma lettre, l'illustre assiégé avait mandé auprès de lui les mokaddem des khouans de Mouley-Taïeb, de Sidi-Okba, des Ouled-sidi-Cheikh, etc., etc., dont les zaouïa étaient les plus rapprochées de Laghouat et là, il avait été convenu que chacun des mokaddem présents se rendrait auprès des grands chefs de leurs khouans, et que des délégués, choisis par ces derniers et munis de pouvoirs en règle, se rendraient le 1er de redjeb 1257, 19 août 1841, à Kairouan (Tunisie) où je devrais moi-même me trouver à cette date.

Là seulement une décision serait prise après avoir con-

sulté les ulémas de l'université religieuse de Sidi-Eukba, une des plus anciennes de l'islamisme[1].

Mon ami avait pensé lui-même à m'envoyer une sorte de passe circulaire qui me recommandait à tous les mokaddems et khouans de la confrérie. Cette circulaire était un surcroît de précautions, car j'étais en outre porteur de la lettre de Tedjini qui indiquait le but de ma mission et qui m'accréditait auprès des divers membres de l'assemblée de Kairouan.

Tous mes préparatifs étant faits, je quittai Alger à la fin de juillet 1841. Le général Bugeaud me munit d'une lettre de recommandation circulaire, adressée aux agents consulaires français avec lesquels je pouvais être appelé à entrer en relations. Il m'ouvrait auprès d'eux, un crédit illimité. Il me remit en outre une somme assez considérable en sultanis d'or, monnaie très recherchée par tous les Arabes.

Lorsque je pris congé de mon chef déjà bien-aimé, il me serra dans ses bras et me recommanda la plus grande prudence. J'avais peine à contenir mon émotion, d'autant plus violente, que je partais avec la persuasion de périr en tâchant d'accomplir la mission que j'avais réclamée. J'étais du reste tranquillisé sur le sort de mon père auquel le général avait donné, à la mairie d'Alger, une place dont les émoluments lui assuraient une aisance convenable. J'abandonnais mes appointements d'interprète principal aux créanciers qui, devant mon désir de les satisfaire, me promirent de ne pas inquiéter mon pauvre père.

Je ne fis connaître ni à lui, ni à personne le but de mon voyage. J'adressai à ma tante une lettre où se peignait mon désespoir, lettre de suprêmes adieux et je m'embarquai sur un bateau à vapeur qui se rendait à Tunis, où je devais encore revêtir l'habit musulman et me lancer de nouveau dans de périlleuses aventures.

[1] C'est à Kairouan qu'est enterré Sidi Okba ben Nafé, le plus illustre chef des Arabes orientaux qui firent la conquête du Moghreb; ce fut lui qui fonda la ville de Kairouan, en l'an 50 de l'hégire.

Lorsque je quittais Alger en 1837 pour me rendre chez Abd el Kader, je ressentais une grande tristesse en me séparant de mon père et en quittant mon pays ; mais j'étais soutenu par de brillantes illusions et par l'espoir de retrouver ma chère Khadidja.

Aujourd'hui, toutes ces illusions avaient fait place à une cruelle réalité, et je partais avec la persuasion que je ne reverrais plus ni mon pays, ni les êtres aimés que j'y laissais. J'emmenais avec moi mon fidèle Isidore qui, malgré toutes mes observations sur les dangers auxquels j'allais m'exposer, ne voulut jamais se séparer de son maître.

Je confiai mon cheval, mon beau Salem, à mon meilleur ami, le capitaine Vergé, attaché comme officier d'ordonnance au général Bugeaud, dont il avait, à juste titre, gagné l'affection et la confiance. Sa connaissance de la langue et du caractère des Arabes, rendaient son concours très utile au gouverneur général ; toutefois j'avais fait agréer à mon chef, pour me remplacer comme interprète, M. Schausboë, fils d'un ancien consul général de Danemark à Tanger, qui s'était engagé dans la légion étrangère et m'avait été chaudement recommandé par le colonel Bedeau. Il méritait une pareille recommandation et par sa connaissance approfondie de l'arabe et par son honorabilité et son courage.

Mais au point de vue de la politique arabe, il ne pouvait suffire au gouverneur général.

Durant notre campagne de Tagdempt, M. le capitaine Daumas, attaché à l'état-major du général de Lamoricière, avait donné des preuves d'une grande habileté au point de vue des affaires arabes, et, comme dans la correspondance très suivie que nous entretenions depuis mon retour de chez Abd el Kader, il m'avait souvent fait part de son désir d'être attaché au gouverneur général, comme directeur politique des affaires indigènes, j'en entretins le général Bugeaud et j'eus le bonheur d'aider puissamment à la réalisation du désir du capitaine Daumas.

Je partais donc avec la satisfaction de savoir le chef que je quittais entouré d'hommes dévoués et intelligents qui me remplaçaient avantageusement au double point de vue de l'interprétation et de l'expérience des affaires arabes.

Lorsque je demandai au général Bugeaud de me confier la mission dont je viens d'expliquer le but, je prévoyais que mon voyage ne se bornerait pas à Kairouan et que, d'après les termes mêmes de la lettre de Tedjini, je serais amené, pour assurer le succès de cette mission, à soumettre la décision des ulémas de Kairouan aux grandes universités de l'Orient. L'événement justifia mes prévisions et les circonstances m'obligèrent à me rendre à la Mecque comme pèlerin musulman.

On ne connaît que deux Européens qui aient visité et habité la Mecque avant moi et qui aient fait la description des cérémonies du pèlerinage musulman, ce sont : Domingo Badi, espagnol, connu sous le nom d'Ali bey, en 1807, et l'Anglais John Lewis Burckhard, en 1814.

Dans l'ouvrage intitulé *Campagnes de l'armée d'Afrique*, S. A. R. M^gr^ le duc d'Orléans parle de la part que j'ai prise au siège d'Aïn-Mahdi.

LIVRE X

KAÏROUAN ET L'ÉGYPTE

CHAPITRE I

ARRIVÉE A TUNIS

Tunis. — M. de Lagau, consul général. — Je revêts le costume musulman. — Bazars et mosquées. — Zaouïa de Tedjini. — Fettoua.

C'en était fait, je me lançais dans de nouvelles aventures, mû par le désir d'en finir avec une existence qui me paraissait intolérable, au double point de vue de ma situation morale et matérielle ; aussi, ressentais-je de terribles angoisses en songeant que je me séparais pour toujours des êtres qui m'étaient chers, et en envisageant froidement les périls que j'allais affronter. De tous ces dangers, celui qui me paraissait le plus redoutable était la possibilité de retomber vivant entre les mains de l'émir qui, malgré son affection pour moi, je persistais à y croire, n'aurait pu me soustraire au fanatisme de ses khalifes et de son entourage.

Le temps de ma traversée d'Alger à Tunis fut donc employé à combiner les mesures que je devais prendre pour n'attirer l'attention ni des Européens, ni surtout des musulmans, sur le but de la mission que j'allais remplir en Tunisie.

En remettant à M. de Lagau, alors consul général et chargé d'affaires de France auprès du bey, la lettre du général Bugeaud, qui m'accréditait auprès de ce diplomate, je lui fis part du projet que j'avais formé de me rendre à Kairouan. Il comprit les obstacles que je rencontrerais si mon secret était divulgué et, afin de dérouter les soupçons, il me fit répandre le bruit que le gouverneur général de l'Algérie m'avait envoyé à Tunis pour lui donner des renseignements précis et confidentiels sur la situation de la frontière, et que, cette mission remplie, je devais repartir par l'aviso de guerre qui m'avait amené.

Le jour même où ce départ eut lieu, je revêtis le costume musulman, et j'allai m'installer dans une zaouïa fondée par les khouan de Sidi Mohammed Tedjini [1], située dans un des faubourgs de Tunis, dont le mokaddem m'accueillit avec d'autant plus d'empressement et de distinction qu'en plaçant sous ses yeux la lettre du marabout d'Aïn-Madhi, je mis dans sa main quelques beaux sultanis d'or. Grâce à ces deux talismans, j'obtins de mon hôte non seulement une large et cordiale hospitalité, mais encore tous les renseignements qui devaient faciliter l'accomplissement de ma mission. Le brave mokaddem me mit, à cet effet, en rapport avec plusieurs cheikhs de la grande tribu des Ouled-Ayar qui devaient prochainement se rendre à Kaïrouan.

Pendant le temps qui s'écoula entre le jour de mon installation dans la zaouïa de Tedjini et mon départ pour la ville fondée par Sidi Eukba, je me condamnai à une sévère réclusion, dans la crainte de faire, dans les bazars populeux de la ville, des rencontres qui auraient pu trahir mon incognito. Or ces rencontres étaient à prévoir, car je savais d'une façon certaine qu'Abd el Kader entretenait à Tunis des agents secrets dont la mission était de surexciter le sentiment religieux contre les chrétiens, mission qui, d'après mon mokaddem sur la véracité duquel j'avais lieu de compter, était loin de produire l'effet qu'en attendait l'émir, car ses émissaires n'obtenaient des Tunisiens que des promesses vaines d'inter-

vention et des imprécations contre les infidèles. Je commençai alors à me rendre compte, par moi-même, de la vérité des observations faites bien avant moi par des écrivains autorisés, lesquels ont constaté que le fanatisme musulman, dont le foyer le plus ardent est au Maroc, diminue d'intensité chez les peuples qui occupent la partie septentrionale de l'Afrique, à mesure qu'ils sont plus rapprochés du berceau de l'islam. J'aurai bien souvent encore à revenir sur cette anomalie.

Je me dédommageais des ennuis de ma réclusion en me rendant le soir dans les cafés où des conteurs arabes attiraient de nombreux auditeurs, ou en me mêlant aux tolbas qui allaient dans les mosquées soit pour écouter quelques ulémas (professeurs de science sacrée) qui faisaient des cours de théologie ou expliquaient les œuvres de Sid el Bokhari, le plus illustre commentateur du Coran. En outre du profit que je retirais de ces séances au point de vue de la langue arabe, je trouvais un grand charme à me recueillir sous les nefs sombres des mosquées soutenues par de splendides colonnes enlevées en partie aux temples de la Carthage romaine. — La lueur incertaine des lampes de bronze suspendues aux coupoles ornées d'inscriptions arabes, l'atmosphère imprégnée de parfums brûlant sans cesse dans d'élégantes cassolettes et la voix monotone des tolbas psalmodiant le Coran produisaient des effets indescriptibles et me plongeaient dans d'interminables rêveries. Je priais, mais je me sentais peu réconforté par la prière. C'est que ma prière n'était qu'une vague aspiration vers le Dieu que j'offensais et par mes actes et par mon désir d'une mort qui, je le comprenais, ne pouvait être une mort chrétienne.

J'étais loin de penser alors qu'un jour viendrait où la France me choisirait pour la représenter dans ce pays où je me cachais sous le burnous des Arabes.

Le 8 du mois d'août 1841, tous mes préparatifs étant terminés, je me mis en route en compagnie des cavaliers des Ouled-Ayar qui m'avaient procuré des chevaux pour moi et pour mon fidèle Isidore que les Arabes prenaient

obstinément pour un youloash turc dont il avait, du reste, l'air sérieux et renfrogné.

Le 11, nous arrivions à Sousse.

Le 13, au coucher du soleil, nous faisions notre entrée dans la ville de Kaïrouan (ancienne Cyrène).

Je fus désagréablement impressionné par l'aspect misérable de cette ville, autrefois capitale florissante de royaumes musulmans, fondée par Sidi Okba, l'un des plus célèbres conquérants de l'Afrique septentrionale, en l'an 50 de l'hégyre, et qui était considérée comme la troisième ville sainte de l'islamisme. Mes compagnons me conduisirent immédiatement à la zaouïa de Sidi Mohammed el Tedjini, dont le mokaddem, prévenu de mon arrivée, m'accueillit avec empressement et déférence. Je forçai les cavaliers des Ouled Ayar d'accepter quelques pièces d'étoffe en souvenir des soins et des prévenances dont ils m'avaient entouré durant le voyage et, après un repas relativement somptueux auquel avaient pris part plusieurs personnages arabes qui m'étaient inconnus, je me trouvai seul avec mon hôte et un de ces personnages auquel il avait fait signe de rester.

« Sidi Abd Allah ben Mahdjoub est un des alliés les plus illustres de la confrérie des Tedjedjna[1], me dit mon hôte en me présentant son convive, c'est lui qui m'a remis la lettre de Sidi Mohammed el Medjini qui t'accrédite auprès de moi, c'est lui qui doit demander la réunion des ulémas de Kaïrouan pour obtenir d'eux la fettoua, objet de ta venue. Lui et son secrétaire, Sidi Ameur ben Ouali, que je te présenterai plus tard, connaissent seuls ta personnalité. J'ai dit aux ulémas qui doivent rendre la fettoua et auxquels j'ai annoncé ton arrivée que tu étais un des membres de la grande famille des Ouled-Sidi-el-Aâribi dont le chef a été persécuté par l'émir Abd el Kader. Tu seras ainsi autorisé à appuyer auprès de chacun d'eux la demande adressée par l'envoyé de Sidi Mohammed el Tedjini. »

[1] Pluriel de *Tedjini*, nom donné aux khouans de cette confrérie.

Je compris la sorte d'*appui* que je devais employer auprès des ulémas ; j'étais déjà trop habitué aux coutumes arabes pour m'étonner du moyen de persuasion que m'indiquait mon hôte.

Il fut donc convenu que, dès le lendemain, j'accompagnerais Sidi Abd Allah ben Mahdjoub chez les jurisconsultes dont j'attendais la décision.

Enfin, le 19, jour désigné par Sidi Mohammed el Tedjini, les principaux mokaddem de Moulay-Taieb résidant en Algérie, les mokaddem de Sidi-Eukba, des Oulad-Sidi Schickh, de Bessness (Beni-Ouragh, etc., etc.), qui avaient été convoqués par le marabout d'Aïn-Madhi, étaient réunis dans la zaouïa de son délégué à Kaïrouan. Les principaux ulémas de l'université de la grande mosquée avaient été également convoqués. J'étais confondu parmi les khouans de la zaouïa, mais nul des assistants ne prenait autant d'intérêt que moi à ce qui allait se passer.

Le mokadden de la zaouïa de Tedjini à Kaïrouan, Sidi Abd Allah ben Mahdjoub, demanda la parole au président de l'assemblée, muphti de la grande mosquée. Voici le résumé presque littéral de son discours :

« Au nom de Dieu clément et miséricordieux, qu'il soit loué et qu'il répande ses bénédictions sur notre prophète, sur sa famille, ses compagnons et ceux qui suivent la vraie voie. Et d'abord, nous devons adresser le tribut de notre admiration à Sidi el Hadj Abd el Kader ben Mahhi el Din qui a marché glorieusement dans les voies du Seigneur en combattant les infidèles (que Dieu les maudisse !). Que Dieu nous fasse participer aux grâces qu'il a répandues sur les moudjehedin (guerriers saints). » Emin ! Emin ! exclamèrent tous les assistants.

« Mais la guerre sainte, soutenue avec tant de courage par les musulmans contre les chrétiens qui ont envahi leur pays, guerre qui dure depuis onze ans, a-t-elle amené une situation plus avantageuse pour l'islam ?

« Nos frères d'Algérie peuvent-ils conserver l'espoir de chasser les conquérants chrétiens ? Et si leurs chefs n'ont

pas cet espoir, se conforment-ils aux préceptes de notre sainte religion, en continuant une guerre dont les résultats les plus certains sont la mort, la misère et la ruine des populations placées sous leur direction?

« C'est au nom de ces malheureuses populations dont ils sont les oukil et les consolateurs, que les mokaddem de nos saintes confréries, témoins de leurs misères, élèvent leurs voix vers les illustres interprètes de nos livres sacrés, afin d'apprendre de leur bouche si la continuation de la guerre est commandée par le Très-Haut, ou si, en conservant leur religion, les tribus algériennes peuvent accepter de vivre momentanément sous la domination des chrétiens, qu'elles ont vaillamment combattus et qu'elles n'ont plus l'espoir de vaincre. Telle est la question (souèl), pour laquelle les mokaddem Sidi el Miloud ben Salem el Leghouati et Sidi Iahïa ben Amed el Bouzidi, délégués par le cheik, couvert de la bénédiction du Très-Haut, le seigneur Sidi Mohammed el Tedjini, ici présents, demandent une fettoua à Vos Seigneuries. »

Chacun des mokadden sus-nommés s'approcha successivement des ulémas de l'université de Kaïrouan, et mit sous leurs yeux les *d'hairs* (brevets) délivrés par les grands chefs des diverses confréries, qui les instituaient leurs délégués dans les diverses provinces.

Alors commença une discussion dont j'eus grand'peine à suivre toutes les péripéties. On lut le texte du Coran et de ses divers commentateurs. Je remarquai que la majorité des textes était favorable à la solution que mes amis et moi désirions. La discussion se prolongea fort avant dans la nuit, et l'opposition de trois ou quatre ulémas fanatiques faillit plusieurs fois compromettre les résultats pacifiques vers lesquels tendaient nos efforts. Enfin, le président de l'assemblée, dont les sympathies étaient acquises à ma cause, résuma les débats et termina son allocution par l'exposé des motifs qui militaient en faveur de la soumission temporaire des musulmans aux conquérants (mohedena), trêve permise par le Coran ; puis il

désigna le secrétaire chargé de rédiger la fettoua qu'on devait remettre au mokaddem de Tedjini.

Le lendemain, eut lieu la lecture de cet important document, en présence seulement des mokaddem réunis à la zaouïa de Tedjini.

Le voudrais-je qu'il me serait impossible d'en donner une traduction exacte. Je dois me contenter d'en indiquer la contexture et les principales dispositions.

Le soual (la question) était longuement, mais clairement exposée.

Puis venaient les citations des versets du Coran relatifs à la guerre sainte et aux rapports avec les infidèles. Alors se déroulaient interminables les opinions des commentateurs.

Les considérants des ulémas appelés à rendre la fettoua ne tenaient pas une place moins importante.

Puis enfin cet immense document se terminait par la conclusion dont voici le résumé :

« *Quand un peuple musulman, dont le territoire a été envahi par les infidèles, les a combattus aussi longtemps qu'il a conservé l'espoir de les en chasser, et, quand il est certain que la continuation de la guerre ne peut amener que misère, ruine et mort pour les musulmans, sans aucune chance de vaincre les infidèles, ce peuple, tout en conservant l'espoir de secouer leur joug avec l'aide de Dieu, peut accepter de vivre sous leur domination à la condition expresse qu'ils conserveront le libre exercice de leur religion et que leurs femmes et leurs filles seront respectées.* »

La fettoua donnait une satisfaction complète à nos vœux, toutefois les mokaddem tombèrent d'accord sur la nécessité de lui donner une sanction plus formelle et une plus grande authenticité en soumettant l'opinion des ulémas de Kaïrouan à celle d'un ou plusieurs medjelès (assemblée d'ulémas) des grands centres universitaires de l'Orient, le Caire, Bagdad et Damas.

Cette décision secondait trop bien mes aspirations pour que je n'y donnasse pas ma complète adhésion.

Les deux mokaddem envoyés par Sidi Mohammed Tedjini devaient, cette année même, aller en pèlerinage à la Mecque ; il fut convenu entre eux et moi que nous nous rencontrerions au Caire, dans le courant de novembre, à la zaouïa de Moulay-Abd-el-Kader-el-Dlilani, pour le mokaddem de laquelle, connu sous le nom de *cheïkh-el-Kadiri*, le délégué de Moulay Taieb me remit une lettre de recommandation.

Je dois avouer que les beaux sultanis (pièces d'or valant 10 francs environ), habilement déposés par mes mokaddem et par moi dans les mains des ulémas, ont puissamment appuyé les textes des commentateurs favorables à la paix. Je ne veux point dire que j'ai acheté leur conscience, mais j'ai adouci leur fanatisme.

Le lendemain de cette importante décision, je jugeai prudent de m'éloigner de Kaïrouan où ma présence avait, malgré mes précautions, excité la curiosité des tolbas qui abondent dans les nombreuses zaouïa de la ville de Sidi-Okba. Je me rendis à Sousse d'où j'adressai au général Bugeaud un rapport circonstancié sur mes démarches et les résultats déjà obtenus à l'assemblée des ulémas de Kaïrouan. Je terminais mon rapport en prévenant mon chef que, conformément à l'avis des mokaddem gagnés à notre cause, je prenais mes dispositions pour me rendre au Caire et plus loin s'il le fallait.

J'écrivis en même temps à M. de Lagau, consul général de France à Tunis. En lui rendant un compte succinct de ma mission, je le priais : 1° de faire parvenir ma lettre au gouverneur général de l'Algérie ; 2° de m'envoyer l'argent qui m'était nécessaire pour continuer mon voyage[1], et 3° d'accorder à mes deux amis les mokaddem de Tedjini un passage à bord des steamers de l'Etat que le gouvernement français met chaque année à la disposition des pèlerins du Maroc, de l'Algérie et de Tunis qui se rendent à la Mecque. Cette mesure politique

[1] Le gouverneur général, supposant que je n'irais pas au delà de Kairouan, ne m'avait remis que la somme à peu près nécessaire pour subvenir aux frais de cette mission.

n'a pas peu contribué à développer l'influence française dans les contrées septentrionales de l'Afrique.

Afin de dépister les gens qui pouvaient avoir intérêt à suivre mes traces, je dis au gardien du Fondouq où j'étais descendu que je retournais en Algérie en passant par Tunis. En effet, je pris en plein jour la route de cette ville, mais à la tombée de la nuit, je m'arrêtai près de Kherarba où mon fidèle Isidore installa ma petite tente de voyage au milieu des ruines romaines. Là, nous revêtîmes nos costumes européens et nous entrions, le lendemain, à Sousse où j'allais me présenter à l'agent de France, M. Saccoman, dont l'hospitalité est légendaire parmi les Français qui ont habité la Tunisie, et qui me força d'accepter chez lui la table et le logement jusqu'au départ d'un brick-goélette italien, qui se rendait à Malte, où je devais rencontrer le paquebot faisant le service entre Marseille et Alexandrie.

Nous mîmes à la voile, le 23 août, et le 27 nous entrions dans le port de Malte.

CHAPITRE II

Malte. — Le consul M. de Fabreguettes. — Prosper Mérimée. — Première lettre à mon ami, le capitaine Vergé; Alexandrie, le Caire, les fellah.

En outre de la circulaire de M. le gouverneur général de l'Algérie, je présentai une lettre de M. de Lagau à M. de Fabreguettes, alors consul de France à Malte. Ce diplomate, aussi spirituel qu'aimable, m'accueillit avec une franche cordialité et m'inspira tout d'abord les plus vives sympathies. Le récit des principaux épisodes de mon séjour en Afrique et la perspective des dangers que j'allais affronter de nouveau, me valurent de la part de

M. de Fabreguettes les témoignages de l'intérêt le plus affectueux. Il me conduisit dans les meilleurs salons de Malte, où il était accueilli d'une façon tout à fait exceptionnelle, et j'eus le plaisir de me trouver à sa table avec deux voyageurs français, MM. Le Normand et Mérimée, auxquels j'avais été présenté, lors de mon voyage à Paris, en 1840. Un compatriote, qui, en France, serait traité comme une simple connaissance, devient presqu'un ami lorsqu'on le retrouve à l'étranger; aussi s'établit-il bientôt, entre l'illustre écrivain et le jeune interprète à l'esprit aventureux, des relations qui devinrent intimes quand je parlai à M. Mérimée de sa mère chez laquelle m'avait conduit ma tante Champagneux, une de ses meilleures amies.

Cette rencontre de M. Mérimée, était encore une marque de la protection providentielle dont j'avais pu constater déjà maintes fois la bienfaisante intervention ; car, ainsi qu'on le lira plus tard, c'est à son cousin germain, M. Fulgence Fresnel, pour lequel il m'avait remis une lettre de chaleureuse recommandation, que je dus d'échapper à une mort affreuse.

Avec quelle rapidité s'écoulèrent les jours que je dus passer à Malte pour y attendre le paquebot anglais qui se rendait à Alexandrie !

Je visitai la Valette et tout l'intérieur de l'île avec MM. Mérimée et Le Normand auxquels je servais d'interprète auprès des habitants, qui sont généralement de race arabe mélangée d'Italiens et de Grecs, et qui parlent un jargon mixte dans lequel on reconnaît les idiomes de ces divers peuples, mais dont le fond est arabe. Les Grecs donnaient le nom de Mélite à cette île à cause, dit-on, de la bonté de son miel ; les Arabes l'appellent Malta et donnent à ses habitants le nom méprisant de Mâlti.

Tandis que mes savants compagnons recherchaient les vestiges des Phéniciens de Tyr qui avaient fondé un établissement à Malte, 1400 ans environ avant notre ère, je trouvais un grand intérêt à causer avec cette popula-

tion vaillante et industrieuse qui, la première, a suivi les Français en Algérie et y a exécuté ces travaux modestes mais indispensables auxquels nos premiers colons ne daignaient pas se livrer. Quoique très fervent catholique, le peuple maltais a conservé des coutumes et des mœurs qui attestent son origine.

Grâce à mes illustres compagnons et à l'intervention de notre aimable consul, je visitai la ville de la Valette dans les meilleures conditions. Quels grands et beaux souvenirs y a laissés la France représentée par les chevaliers et les grands maîtres de l'ordre de Malte! A chaque pas, nous trouvions des monuments et des inscriptions qui rappellent les hauts faits de ces héros chrétiens.

Je me souviens surtout d'une journée consacrée à écouter le récit que nous fit un officier anglais très érudit, du siège de Malte par les Turcs en 1565. Placés sur une terrasse de la citadelle qui domine les ports et l'ensemble des fortifications, nous avions sous les yeux les positions occupées par les assiégeants et les assiégés, et là nous suivions les péripéties du grand drame dont le héros, Jean de la Valette, en infligeant un terrible échec à la puissance navale de Soliman II, arrêta les armadas ottomanes dans la Méditerranée, comme un siècle plus tard le grand Sobieski refoula les armées formidables du sultan Mahomet IV qui menaçaient d'envahir l'Europe. Mais, ici encore, je m'abstiens de descriptions qui ne seraient que le pâle reflet de celles qu'ont publiées des historiens autorisés.

Je venais de goûter, auprès de M. de Fabreguettes, le charme de la vie sociale que je fuyais ; aussi éprouvai-je un véritable chagrin en me séparant de ce charmant homme, que je connaissais à peine depuis quinze jours, et qui était devenu mon ami : effet mystérieux de sympathies réciproques dont la source semble découler d'existences antérieures !

M. de Fabreguettes, étant lié avec plusieurs personnages français occupant des positions élevées auprès du pacha d'Egypte, me donna des lettres d'introduction

auprès d'eux et me recommanda particulièrement à M. de Rohan-Chabot, notre agent et consul général à Alexandrie.

J'arrivai à Alexandrie le 20 septembre 1841. Je répète pour la dixième fois que je m'abstiens de faire la description de lieux que tant de voyageurs ont parcourus et décrits après moi. Je me borne à transcrire ici des extraits des lettres que j'adressai à mon ami le capitaine Vergé[1] quelques semaines après mon arrivée en Egypte et dans lesquelles je lui faisais part de mes impressions.

Le Caire, 15 octobre 1841.

Mon cher Vergé, vous avez lu les diverses lettres que j'ai adressées à notre illustre patron, et notamment le rapport dans lequel je lui rends compte des importants résultats de ma mission à Kaïrouan. Vous avez jugé sévèrement, j'en ai l'intuition, la détermination que j'ai prise de prolonger la mission que m'a confiée M. le gouverneur général, parce que, en obtenant la fettoua des ulémas de Kaïrouan, le but de cette mission vous semblait atteint. J'aurais dû, suivant votre sévère raison, revenir aussitôt à mon poste, apporter à mon chef le concours de mes aptitudes, etc., etc. Mais, mon cher ami, songez à la situation que les honorables, mais malheureuses, spéculations de mon pauvre père m'ont faite en Algérie ; rappelez-vous les souffrances morales dont vous avez été si souvent le confident, quand je constatais que j'étais encore en butte aux soupçons injurieux de l'opinion publique, égarée par l'interprétation malveillante de mes antécédents. Vous comprendrez alors pourquoi j'ai demandé au général Bugeaud la mission qu'il m'a confiée, et pourquoi je veux la prolonger.

J'ai, en outre, l'intime conviction que la fettoua de Kaïrouan, approuvée par les ulémas des grandes universités de l'Orient, produira un effet décuple de celui qu'elle produirait, si elle n'obtenait pas cette sanction.

[1] M. Vergé, alors capitaine au 3e régiment de chasseurs d'Afrique, officier d'ordonnance du général Bugeaud.

Et d'ailleurs, si je reviens sain et sauf de ma téméraire entreprise, je rapporterai à mon pays une somme de connaissances et une dose d'expérience qui compenseront largement l'argent que j'aurai dépensé et le vide que ma modeste personnalité aura laissé auprès de mon chef. Déridez donc ce front sévère que je vois d'ici, et lisez le récit succinct de ce que j'ai vu depuis ma dernière lettre, au moment où je quittais Malte.

Si j'avais encore cette imagination ardente que vous déploriez lorsqu'en 1837 je vous quittais pour me rendre auprès d'Abd el Kader, que de brillantes descriptions je vous ferais des splendides aspects de la terre des Pharaons, si souvent évoquée dans mes rêves de jeunesse ! Mais, hélas ! le positivisme de la vie m'étouffe, et les sombres prévisions de l'avenir absorbent mes facultés. Il me semble que je vois tout en noir. Et pourtant quelles teintes éclatantes dans ces paysages d'Égypte !

Alexandrie nous est apparue le 20 septembre à six heures du matin. Elle semblait émerger de la mer ; ses minarets se détachaient presque sombres sur un ciel éclairé par les rayons obliques et éblouissants du soleil qui se levait derrière la ville. J'avais hâte de pénétrer dans cette cité musulmane que je me figurais belle et immense. Hélas ! je fus désillusionné. Alexandrie contient à peine soixante-dix mille âmes. Elle est bâtie sur un rivage sablonneux et complètement dénué de végétation ; à l'exception de quelques beaux jardins créés sur les bords du canal de Mahmoudia, ses environs sont désespérants de sécheresse et d'aridité. L'intérieur de la ville est loin d'offrir ce cachet de l'Orient qui frappe si agréablement les yeux du voyageur à Tunis. Les maisons des indigènes sont basses et mal construites. Les bazars sont sales et en mauvais état. Le quartier franc est très beau, mais c'est de l'Europe, et n'a, par conséquent, aucun intérêt pour moi.

Je fus parfaitement accueilli par M. de Rohan-Chabot, notre agent diplomatique en Egypte, ainsi que par tout le personnel du consulat général. Grâce à la puissante

intervention du représentant de la France, les autorités locales mirent à ma disposition une dehebïa [1] à dunette, où je m'installai fort commodément avec ma suite composée d'un kaouass (sorte de gendarme) albanais placé auprès de ma personne par le consulat général pour rehausser mon caractère aux yeux des indigènes, d'un cuisinier italien et de trois domestiques nubiens. Mon fidèle Isidore qui, par parenthèses, ne manque jamais de me demander de vos nouvelles, trône au-dessus de ces *bons à rien* (c'est ainsi qu'il les qualifie), dans un majestueux silence. Je suis souvent forcé d'être son interprète, car, vous devez vous en souvenir, il est trop disposé, quand il est en contact avec les indigènes, à remplacer par le bâton la langue arabe dont il persiste à ne pas savoir un traître mot.

Nous quittâmes Alexandrie le 27 septembre. Notre dehebïa, montée par un reïs (capitaine) et par huit beaux nègres du Soudan, fut remorquée par deux chevaux pendant le parcours du canal nommé Khalidj-el-Mahmoudié, alimenté par une branche du Nil. Arrivé à Foum-el-Khelidj [2], petit port où le canal communique avec le Nil, nous entrâmes à la voile dans ce fleuve que les Egyptiens appellent B'har-el-Nil [2] (la mer de l'abondance). Quelle intéressante navigation que celle d'une dehebïa confortable sur le Nil, surtout à l'époque de son inondation périodique. Elle était alors à son apogée. Tantôt nous usions de la voile quand le vent était favorable, tantôt notre barque était halée par nos huit nègres qui, sur un signe du reïs, se jetaient dans le fleuve et atteignaient la berge qui sert en même temps de digue et de chemin de halage. Cette manœuvre, qui exige l'enlèvement de la chemise, seul vêtement de nos marins, doit furieusement choquer les dames anglaises qui, m'a-t-on dit, remontent le Nil en dehebïa. Les reïs ont toujours soin de maintenir leurs barques dans le voisinage des berges du fleuve où

[1] Nom des barques qui naviguent sur le Nil.
[2] Embouchure du canal.

le courant est moins rapide. La largeur du Nil, au moment de la plus forte inondation, atteint, dans certains endroits, deux ou trois kilomètres, et, fait incroyable, arrivées à leur plus grande hauteur, les eaux du Nil sont retenues par des digues que les fellahs exhaussent au fur et à mesure de sa crue. Notre dehebïa se trouvait ainsi naviguer au-dessus du niveau des champs qui bordent le fleuve à perte de vue. Les deux rives sont parsemées de jolis villages aux huttes blanches en forme de cône entourés de dattiers et d'arbres de toutes sortes. Mon cuisinier italien, habitant l'Egypte depuis de longues années, calma mon admiration en me disant que ces villages à l'aspect si coquet et si prospère étaient habités par des fellahs, misérables serfs dont le travail est exploité par des fermiers généraux. Ces spéculateurs éhontés, moyennant une somme une fois versée dans les caisses du pacha, deviennent propriétaires des produits de tels ou tels villages et exercent impunément sur les pauvres cultivateurs des exactions telles que, au bout de l'année, c'est à peine s'ils ont pu se nourrir et acheter une chemise de coton teinte en bleu qui seule cache leur nudité. Ces renseignements sont-ils exacts ? Je me réserve de vous édifier plus tard à ce sujet.

A propos des fellahs, je dois vous parler de leurs compagnes. Vous ne vous lasseriez pas, comme moi, d'admirer la grâce de ces femmes grandes et sveltes marchant sur les berges du Nil, les unes portant des amphores antiques sur la tête, les autres tirant un enfant par la main. Leurs membres ont un galbe antique. L'attache du cou est admirable, le buste est sculptural ; il ferait surtout envie à nos belles courtisanes d'Alger, si fières pourtant de leur beauté, car elles se donnent beaucoup de peine pour soutenir des appas que les femmes de fellah abandonnent à leur propre résistance et qui, sans la moindre exagération, usent leur robe bleue justement dans le centre de leur circonférence. Leurs yeux noirs sont splendides ; c'est sans doute par coquetterie qu'elles portent une pièce d'étoffe noire les laissant à découvert et ne cachant

que le bas de la figure, seule partie défectueuse de ces belles créatures. Quand j'aurai le bonheur de redevenir votre compagnon de tente (ce jour arrivera-t-il ?) je vous donnerai, sur le pays que j'entrevois du haut de la dunette de ma dehebïa, des détails plus précis. Pourquoi n'étiez-vous pas avec moi quand, le troisième jour de notre navigation sur le Nil, j'aperçus à l'horizon deux montagnes coniques dorées par les rayons d'un splendide soleil couchant ? C'étaient les pyramides de Gyzeh. Lisez bien, mon cher ami, les pyramides ! A gauche étincelaient les boules dorées des trois cents minarets du Caire et les coupoles de ses mosquées et des mausolées de ses khalifas. Le Caire ! Je fus saisi d'une telle admiration et assailli par de si grands souvenirs que je demeurai longtemps dans une sorte d'extase. Aussi me garderai-je bien d'essayer de vous décrire ce magique tableau, je ne pourrais qu'en amoindrir la splendeur.

Je vous ai dit que la vue d'Alexandrie m'avait causé une vive déception, le Caire en revanche a dépassé mon attente. J'y retrouve bien l'Orient que j'avais rêvé. Vous vous souvenez du charme que nous trouvions à parcourir ensemble les hauts quartiers d'Alger habités uniquement par les musulmans ; que serait-ce si vous étiez mon compagnon dans les interminables excursions que je fais à travers cette ville immense, où les gens qui y habitent depuis dix ans se perdent encore dans le dédale de ses rues, de ses marchés et de ses bazars ! A chaque pas, on rencontre des merveilles de l'architecture arabe : mosquées, sanctuaires, zaouïa, fontaines. Et quelle diversité de races, de costumes et de langages ! Tous les types du monde musulman semblent s'être donné rendez-vous dans les bazars où sont amassés tous les riches produits de l'Orient. (Ici une longue description du Caire et de ses environs.) Mais je m'arrête enfin, car si je voulais vous décrire tout ce que je vois, un volume ne suffirait pas...

Adieu.

CHAPITRE III

Le Caire. — Fonctionnaires européens au service du vice-roi. — Général Selves (Soliman pacha). — Audience du vice-roi.

Dès mon arrivée au Caire, je me présentai au consul de France, M. Vattier de Bourville que M. de Rohan-Chabot avait déjà prévenu de mon arrivée et du but de ma mission. Le pèlerinage de la Mecque ne correspondant cette année qu'au 23 janvier 1842, et le départ de la grande caravane d'Egypte ne devant avoir lieu que dans les premiers jours de décembre, je voulais, avant de me mettre en relations avec les ulémas de la grande université de Djemaâ-el-Ezhar auxquels je devais demander la sanction de la fettoua émanée des ulémas de l'université de Kaïrouan, et avant l'arrivée des deux mokaddem de Tedjini avec lesquels je devais me rencontrer à la zaouïa du cheikh El-Kadiri dans le courant de novembre, je voulais, dis-je, consacrer quelques jours à me rendre compte de l'état de civilisation auquel Méhémet Ali avait amené l'Egypte. Je priai donc M. Vattier de Bourville de me présenter aux personnages français que le pacha avait placés à la tête de son armée et de ses écoles. J'eus ainsi l'honneur de faire la connaissance du général Selves (Soliman pacha), organisateur de l'armée égyptienne qui avait puissamment contribué à la victoire de Nezib remportée sur les Turcs par Ibrahim pacha, de Varin bey, général de cavalerie, des ingénieurs Linant bey, Lambert, Thibaudier, de mon compatriote le Grenoblois Clot bey, fondateur des écoles de médecine, etc., etc.

Quelles charmantes soirées que celles du vendredi chez Soliman pacha, dans son délicieux palais, situé dans l'île de Roudha, ou à Djizé, chez Varin bey. Là on rencontrait une pléiade d'hommes distingués par l'esprit et par la science, la plupart au service de Méhémet Ali, et les

autres voyageurs tels que les Tamisier, les Combes, les Arago et tant d'autres. Pendant le repas, servi avec le double luxe de la France et de l'Orient, les musiques militaires, composées de simples fellahs, exécutaient des morceaux de nos opéras français, entremêlés de mélodies arabes. Puis on se rendait sur une vaste terrasse au pied de laquelle coulait une des branches du Nil, et d'où l'œil pouvait mesurer les masses énormes des pyramides. L'excellent général Selves, ancien officier de l'empire, m'avait pris en grande affection, d'abord comme enfant de Grenoble, notre ville natale, et ensuite parce que j'étais attaché au général Bugeaud pour lequel il professait la plus vive admiration. Il ne se lassait pas d'écouter les détails que je lui donnais sur nos campagnes d'Afrique, et plus d'une fois je captivai l'attention de ses illustres commensaux en racontant les épisodes de mon séjour auprès d'Abd el Kader. Parmi les voyageurs de distinction que je rencontrai au Caire, un surtout gagna toutes mes sympathies. Originaire comme moi du Dauphiné, M. le comte Emmanuel de Quinsonas était de ceux qui comprenaient le charme mystérieux de l'Orient. Nos imaginations ardentes s'exhaltaient réciproquement durant nos longues rêveries à deux. Que de beaux projets de voyage formés en humant le kahoua parfumé d'ambre et en fumant le narghilé sous la délicieuse vérandah de la maison qu'il occupait près l'Ezbekià !

Je désirais ardemment l'honneur d'être présenté à Méhémet Ali, mais je n'osais pas réclamer une faveur pour l'obtention de laquelle je n'avais aucun titre officiel ; aussi fus-je transporté de joie quand le général Selves m'annonça que son souverain l'avait chargé de me présenter à lui.

Cette présentation eut lieu dans un des petits appartements du palais situé dans la citadelle de Mokattam.

Méhémet Ali a un type qui offre le contraste le plus frappant avec celui d'Abd el Kader. Son aspect léonin indique que sa volonté s'appuie sur la force matérielle, tandis que la figure ascétique de l'émir est illuminée par

la foi, mobile de ses actes et base de sa puissance. Le vice-roi fixa sur moi des yeux qu'il voulut rendre bienveillants, mais dans lesquels on pouvait apercevoir le reflet des sentiments qui inspirèrent le jeune pacha albanais quand il ordonna le massacre des mamelouks. Je soutins ce regard avec une respectueuse assurance. Il s'exprima d'abord en turc et la conversation allait s'engager entre nous par l'intermédiaire d'un drogman arménien, lorsque j'exprimai à S. A. le désir de parler en Arabe. Il parut charmé de ma demande et, pendant toute la durée de mon audience, nous pûmes causer sans intermédiaire, malgré les différences notables qui existent entre le langage des indigènes de l'Algérie et celui des Egyptiens.

Le vice-roi m'adressa des questions sur l'établissement des Français en Algérie et sur la guerre soutenue par Abd el Kader. Mes réponses semblaient vivement l'intéresser.

Il paraissait étonné de la longue résistance qu'opposaient des Arabes mal armés, sans cohésion, aux soldats disciplinés de la France, et il semblait croire qu'avec son armée il serait venu plus facilement à bout de cette résistance. « Altesse, osé-je lui dire, je vous prie de m'excuser si je ne partage pas votre opinion; elle changerait du reste, si elle connaissait l'Algérie où les Kabyles, intrépides fantassins, ont interdit, depuis des siècles l'accès de leurs montagnes aux divers conquérants de l'Afrique, et où les Arabes, nomades insaisissables, fournissent cent cinquante mille cavaliers qui harcèlent nos armées, sans leur fournir l'occasion de livrer une bataille rangée. Tout autres, seigneur, sont les conditions de votre florissant royaume, où le souverain, maître du Nil, exerce une autorité incontestée sur des populations sédentaires et éminemment agricoles, habitant des contrées d'un accès facile. »

Mes observations mettaient mal à l'aise les courtisans de l'entourage du vice-roi auquel on ose rarement faire entendre la vérité ; toutefois, malgré quelques fronce-

ments de ses terribles sourcils, Méhémet Ali me témoigna le plaisir qu'il prenait à m'écouter.

Le vice-roi, en me congédiant, m'invita à revenir le lendemain, « parce que, me dit-il avec une grande bienveillance, j'ai encore beaucoup de questions à te faire, et je trouve dans tes réponses une franchise et une précision qui me charment. »

Le général Selves, qui était resté seul avec le pacha, me rejoignit bientôt dans une salle d'attente où m'avait conduit un de ses aides de camp, et me félicita chaudement de l'accueil tout à fait exceptionnel que je venais de recevoir de son souverain. Je lui témoignai ma vive reconnaissance, car c'était à sa puissante intervention que je devais attribuer la bienveillance du vice-roi, et je le priai, si ma demande lui paraissait de nature à être soumise à S. A., d'insister auprès d'elle pour que la seconde audience qu'elle voulait bien m'accorder fût tout à fait privée, attendu que j'avais à lui donner des détails confidentiels sur l'émir Abd el Kader et à réclamer son intervention pour une affaire intéressant de nombreuses populations musulmanes. En face des témoignages de bienveillance que venait de me donner Méhémet Ali, la pensée m'était venue de l'intéresser au succès de ma mission.

Le lendemain, suivant mon désir, le vice-roi me reçut dans un petit kiosque ; le général Selves seul assistait à cette audience.

Méhémet Ali m'adressa de nouveau mille questions au sujet de l'émir : quel était son caractère privé, ses moyens d'influence sur les Arabes, ses projets ; quelles étaient les résolutions de la France à l'égard de l'Algérie, etc., etc. ? Je répondis à toutes ces questions. J'appuyai surtout sur la détermination irrévocablement prise par le gouvernement français d'étendre sa domination sur toute l'Algérie. J'ajoutai que la France, tout en étant prête à la guerre, n'en était pas moins disposée à recourir à des moyens de conciliation, pour amener à elle les populations musulmanes attachées encore à la cause d'Abd el Kader ; popu-

lations, qui, bien que ruinées et décimées par une guerre dont l'issue ne pouvait être douteuse, hésitaient à écouter les pacifiques propositions de la France, parce que l'émir, s'appuyant sur certains chapitres du Coran, les menaçait d'une damnation éternelle si elles se soumettaient à la domination des infidèles.

J'expliquai alors au vice-roi la mission que m'avait confiée le gouverneur général de l'Algérie ; je lui fis part des résultats que j'avais déjà obtenus à Kaïrouan et, sans lui parler de mon projet d'aller à La Mecque, je lui avouai que ma venue au Caire était motivée par le désir d'obtenir des ulémas de la grande université de Djemâa-el-Ezhar la confirmation de la fettoua de l'université de Kaïrouan.

« Je sais, dis-je en terminant, que V. A. respecte l'indépendance de la justice dans ses États, mais je sais aussi la juste influence qu'elle peut exercer sur ses magistrats quand il s'agit d'une question d'humanité. L'illustre Méhémet Ali, qui a excité l'admiration de l'Europe en dotant son peuple des bienfaits de la civilisation, ne peut rester insensible au sort misérable des musulmans de l'Algérie égarés par une fausse interprétation de la parole de Dieu. »

Le vice-roi sourit finement à cette péroraison et, sans me donner aucune certitude, il me laissa espérer qu'il ne se désintéresserait pas de la décision que j'allai solliciter du medjelès de el-Ezhar.

« Soliman, dit-il en s'adressant au général Selves, dis à ton compatriote que j'apprécie le zèle et l'intelligence qu'il déploie pour le service de son pays et que, le jour où il lui conviendra de venir habiter l'Egypte, il trouverait auprès de moi un accueil de nature à lui prouver le cas que je fais de sa personne. »

Je me retirai alors ; mon excellent introducteur m'engagea fortement à prendre en considération les offres habilement déguisées de son souverain. La disposition de mon esprit ne me permettait pas alors de tenir compte de propositions qui, en toute autre circonstance, eussent pu

m'ouvrir un brillant avenir. J'ai pu d'ailleurs me convaincre que le vice-roi n'avait pas peu contribué à l'avis favorable donné par plusieurs ulémas en faveur de la fettoua de Kaïrouan.

Honoré de la faveur du souverain de l'Egypte et mis par le général Selves en excellentes relations avec les Français, chefs des services les plus importants du gouvernement égyptien, toutes les portes m'étaient ouvertes, et je fus émerveillé tout d'abord des résultats obtenus.

Plus tard, grâce aux confidences de ces chefs de service eux-mêmes, je dus revenir sur ces premières appréciations. Voici du reste quelques extraits de lettres que j'adressai alors à mon ami le capitaine Vergé, où le lecteur trouvera le reflet de ces diverses impressions.

CHAPITRE IV

Deuxième lettre à mon ami le capitaine Vergé : visites aux écoles fondées par le vice-roi, projet de collège arabe à Alger, considérations générales sur le gouvernement du vice-roi et la situation des fellahs.

Le Caire, 25 octobre 1841.

Mon cher ami,

Je vous ai raconté, dans une première lettre, mon arrivée à Alexandrie, mon voyage sur le Nil; j'ai tâché de vous exprimer les sentiments d'admiration qu'a excités en moi la vue de la capitale de l'Égypte, Mass'r-el-Kahara des Arabes, où apparaissent, à chaque pas, les plus beaux vestiges de l'architecture arabe et où l'on rencontre les types les plus variés des peuples de l'islam.

Dans une seconde lettre, je vous ai rendu compte de

l'excellent accueil que m'ont fait le consul et les Français au service du pacha d'Egypte, ainsi que de l'audience que m'a accordée Son Altesse; je vais essayer aujourd'hui de vous donner une idée de la situation morale et matérielle de l'Egypte.

Posé comme je l'étais, il m'a été facile d'assister aux examens généraux de toutes les écoles du Caire qui ont lieu à la fin de septembre; j'ai été émerveillé des résultats obtenus avec de simples fellahs qui composent en grande partie, leur personnel.

Voici l'énumération de ces établissements scolaires :

1° École primaire, tenue par des professeurs arabes (tolbas), où on enseigne à lire et à écrire l'arabe ; on y apprend le Coran par cœur.

2° Ecole préparatoire tenue également par des professeurs arabes, pris en partie parmi les ulémas et en partie parmi les musulmans qui ont fait leurs études en France, où on enseigne, toujours en arabe, la syntaxe, la logique, la rhétorique, la géographie, l'arithmétique, les éléments de géométrie et le dessin linéaire.

Au sortir de ces deux établissements, les élèves qui ont été jugés admissibles entrent à l'école des langues, où ils se perfectionnent dans l'arabe et apprennent le turc, le persan et le français.

De là enfin les élèves sont admis, suivant leurs aptitudes, à l'école polytechnique, l'école d'artillerie et l'école de cavalerie.

Tous les ouvrages classiques adoptés en France ont été traduits en arabe et imprimés à Boulak [1] où le pacha a installé à ses frais une superbe imprimerie. Les directeurs de ces diverses écoles sont Français.

Si notre gouvernement avait la bonne idée de fonder un collège arabe à Alger, il trouverait en Egypte des professeurs choisis parmi les sujets les plus distingués de ces écoles qui seraient heureux d'entrer au service de la France. Il serait temps, il me semble, de songer à intro-

[1] Faubourg du Caire situé sur la rive droite du Nil.

duire, dans le pays que nous avons conquis, cette civilisation dont nous sommes les plus zélés propagateurs; on a rêvé de fonder un collège arabe à Paris, mais vous savez comme moi, mon cher Vergé, la répugnance invincible qu'éprouvent les Arabes à envoyer leurs enfants en terre chrétienne, tandis que la plupart consentiraient à les faire élever gratuitement dans un collège situé en Algérie, et où des musulmans seraient exclusivement chargés de leur instruction religieuse.

Dans tous les pays de l'islam, les ulémas et les tolbas possèdent la confiance du peuple. Or, les jeunes musulmans qui auraient complété leurs études dans un collège franco-arabe, seraient bien supérieurs comme instruction aux ulémas et aux tolbas, et exerceraient par conséquent une plus grande influence sur leurs coreligionnaires, et cette influence tournerait évidemment à notre profit, puisqu'ils auraient puisé dans notre collège ces idées premières de civilisation incompatible avec le fanatisme musulman.

En établissant un collège arabe à Paris, nous verrions diminuer le nombre des élèves musulmans, en raison de la répugnance que son éloignement inspirerait à leurs parents. Et puis, en admettant que ces élèves fissent de grands progrès dans nos sciences et notre civilisation, comment pourraient-ils les accréditer parmi leurs compatriotes, s'ils n'avaient pas en même temps, fait les études classiques arabes qui leur permettraient d'exprimer leurs pensées dans cette langue ?

Quant à l'étude de l'arabe, il est évident que le collège fondé à Alger offrirait l'inappréciable avantage d'enseigner facilement la langue arabe aux jeunes Français qui seraient admis dans cet établissement. Les élèves deviendraient les uns pour les autres les meilleurs professeurs de cette langue, et nous trouverions là une riche pépinière d'interprètes habiles et instruits, qui font aujourd'hui défaut dans l'armée, dans les diverses administrations de l'Algérie, ainsi que dans nos consulats et nos missions diplomatiques en Orient.

Vous et mes camarades, mon ami, me donniez le titre

pompeux de premier des interprètes. C'est bien le cas d'appliquer le proverbe : « Dans le royaume des aveugles, les borgnes sont rois. » Ici, en face des jeunes élèves, je ne parle pas de leurs professeurs, j'ai pu mesurer mon ignorance. Aussi me suis-je mis à l'étude avec rage. J'ai deux professeurs arabes et je suis plusieurs cours ; j'espère donc, si jamais je retourne à Alger, y reparaître plus digne de mon titre. Plus tard, j'étudierai le turc et le persan.

Méhémet Ali, me disait-on, se raillait de notre façon de faire la guerre à Abd el Kader et prétendait qu'avec dix mille hommes de ses troupes il se chargerait de soumettre l'émir et toutes les tribus de l'Algérie placées sous sa domination. Je crois lors de l'audience qu'il m'a accordée avoir apporté un changement complet dans ses idées à cet égard. Il y a une vérité que je ne lui ai pourtant pas dite, c'est que les mille khièla (cavaliers réguliers) que nous a opposés Abd el Kader mettraient en complète déroute les dix régiments de cavalerie du pacha d'Egypte dont la valeur est du reste très inférieure à son infanterie.

J'ai assisté, il y a quelques jours, à l'entrée triomphale de Saïd pacha, fils de Méhémet Ali, qui arrivait de Constantinople avec Sélim pacha, aide de camp du sultan, porteur du firman conférant à son père la vice-royauté d'Egypte, héréditaire dans sa famille.

On dit que Méhémet Ali, irrité de se voir abandonné par les puissances européennes et ne comptant plus sur l'appui de la France que le traité de 1840 vient d'éliminer du concert européen, a l'intention de se rallier à la politique rétrograde de la Turquie avec laquelle il entretient aujourd'hui des relations amicales. Est-il sincère ? Ce qu'il y a de certain, c'est que depuis l'arrivée de l'envoyé turc, porteur du firman, il a fait de nombreuses éliminations dans le personnel européen de ses diverses administrations. Il a supprimé plusieurs écoles et réduit son armée à vingt-cinq mille hommes.

Méhémet Ali, d'après ce que me disent quelques personnages français dignes de confiance, a de grandes

idées ; il a fondé de superbes établissements sur une vaste échelle, mais il n'aurait pas de persévérance, et abandonnerait ses entreprises au moment où elles pourraient produire de fructueux résultats ; son gouvernement serait oppresseur et spoliateur, et son pouvoir serait éphémère, car la misère la plus profonde règne parmi les cultivateurs fellahs, qui sont pourtant en Egypte la source unique d'immenses richesses ; les populations seraient lasses de supporter un joug aussi lourd. «Vous avez vu, me disent-ils, que quelques coups de canon, tirés à Beyrouth par la flotte anglaise, ont donné le signal d'un soulèvement général dans la Syrie, d'où Ibrahim pacha a dû se retirer avec l'armée de cent mille hommes qu'il y commandait ; eh bien, si la flotte anglaise eût envoyé un boulet dans la ville d'Alexandrie, l'Egypte en masse se serait soulevée, et c'en était fait de la puissance éphémère de Méhémet Ali. »

Je n'ai pas besoin de vous dire, mon cher ami, de communiquer à notre excellent chef les passages de ma correspondance qui peuvent l'intéresser. Je suis encore trop nouveau en Egypte pour me permettre d'émettre mon opinion sur le plus ou moins de solidité de son gouvernement et sur sa situation politique ; plus tard, peut-être, serai-je mieux à même de porter un jugement, mais en attendant, il me semble qu'il ne serait pas inutile de porter à la connaissance du gouvernement français les renseignements qui précèdent et qui m'ont été donnés, je le répète, par des hommes compétents et dignes de foi.

Nos agents diplomatiques et les personnages qui viennent visiter l'Egypte voient les choses de haut et à travers le prisme d'une civilisation factice que le pacha et ses agents font briller à leurs yeux ; leurs rapports peuvent donc, malgré leur sincérité, ne pas être le reflet exact de la situation.

Merci des attentions délicates que vous avez eues pour mon pauvre père, il en est profondément reconnaissant ; et moi donc !

Isidore vous présente ses respects et recommande à Bel Kheir de bien soigner *notre* Salem. Vous reconnaissez

à cet adjectif possessif l'habitude qu'a contractée mon fidèle serviteur de considérer comme sien ce qui appartient à son maître. Je ne serais pas étonné qu'il dît en lui même : *notre* ami Vergé. . . . .

De cordiales poignées de main à Garraube, Guilmot et Veuillot ; mes respectueuses amitiés au commandant Eynard.... Adieu.

Je n'ai pas encore présenté à mes lecteurs le personnage qui a le plus facilité l'accomplissement de ma mission et auquel, ainsi que je l'ai fait pressentir dans un précédent chapitre, je devais un jour d'échapper à une mort affreuse, je veux parler de M. Fulgence Fresnel, consul de France à Dejdda, résident momentanément au Caire, cousin germain de M. Mérimée que j'avais rencontré à Malte, et qui m'avait donné pour lui une lettre de chaleureuse recommandation.

Quelle bonne fortune pour moi d'avoir été mis en relation avec cet homme aussi éminent par sa science d'orientaliste, par la variété de ses connaissances et par l'incroyable pénétration de son esprit que par les précieuses qualités de son cœur, et combien je m'estime heureux de lui avoir inspiré tant de sympathie.

CHAPITRE V

Je revêts de nouveau le costume musulman. — Le cheikh el Tounsi. Le medjelès de Djémâa-el-Ezhar. — La fettoua.

Cependant le moment était venu de renoncer aux charmes du salon de M. Fresnel et des Européens intéressants que j'y rencontrais ; car il fallait me préparer à l'accomplissement de ma mission. Or, personne mieux que M. Fresnel ne pouvait me mettre en rapport avec les per-

sonnages musulmans qui devaient en assurer le succès, puisqu'il était en relations intimes avec les ulémas de la grande mosquée el-Ezhar et les savants les plus illustres du Caire.

Je revêtis donc de nouveau le costume arabe ; M. Fresnel me présenta à ses amis musulmans. J'aurais pu aisément me faire passer à leurs yeux pour un Arabe de l'Algérie ; mais dans le cas présumable où j'aurais rencontre des gens me connaissant, j'aurais été convaincu de fraude et mon caractère et ma mission eussent été fatalement compromis. M. Fresnel en leur dévoilant donc mon origine, leur affirma quc j'étais converti à l'islamisme et que j'étais chargé par les principaux marabouts de l'Algérie d'obtenir une fettoua qui aidât à mettre fin à la guerre, sans issue favorable possible, qui désolait le pays. A ce titre, je fus parfaitement accueilli par tous ces graves docteurs ; un d'eux surtout, le cheikh Sidi Mohammed ben Omar el Tounsi, m'inspira les plus vives sympathies et me donna spontanément les témoignages les moins équivoques d'intérêt, je pourrais dire d'affection ; ce savant musulman, très connu des orientalistes européens, a composé plusieurs commentaires sur la théologie, et a fait une relation de son voyage au Darfour. Cet ouvrage offre le plus vif intérêt au double point de vue de la géographie et de l'ethnographie.

D'après les conseils de M. Fresnel et de son ami intime M. Perron, je laissai entrevoir au cheikh Tounsi que le gouvernement français ne manquerait pas de lui donner, par mon intermédiaire, *des preuves de sa haute satisfaction,* s'il me facilitait, dans la mesure de ses moyens d'action, l'accomplissement de la mission humanitaire dont j'étais chargé. *El féhem ifhem,* l'intelligent comprend, disent les Arabes, et je m'aperçus que le cheikh avait compris.

Il me força d'abandonner le caravansérail où je m'étais provisoirement installé, et me logea chez son beau-frère Sid el Badj Hassan ben Ibrahim, ancien muphti à Kaïrouan, beau vieillard qui, après avoir successivement perdu tous

ses enfants, s'était retiré au Caire avec sa femme descendante du prophète, comme son frère le cheikh Tounsi. Lella Cherifa, c'est son nom, étant presque aussi âgée que son mari, je pouvais la voir, et elle ne tarda pas à me traiter maternellement. Il fut convenu que je contribuerais pour une large part aux dépenses du ménage.

Le cheikh Tounsi me donnait des leçons d'arabe littéral dans la journée, et invitait chaque soir quelques membres de l'université de el Ezhar : je laisse à penser l'intérêt que m'offraient ces séances auxquelles assistaient souvent mes bons amis Fresnel et Perron. C'est durant mon séjour au Caire que je crois avoir fait les progrès les plus marqués dans l'étude de la langue arabe.

Quand les ulémas se retiraient, nous restions seuls, Fresnel, Perron, le cheikh et moi. Nous avons souvent passé des nuits entières à écouter réciproquement les récits de nos voyages et des épisodes de nos existences, et à former des projets. Un entre autres était caressé par Fresnel et approuvé par le docteur Perron.

Pendant son séjour à Djedda, Fresnel avait souvent rêvé l'établissement d'une caravane de pèlerins algériens faisant sa route et son entrée à La Mecque, à la manière des caravanes persane, turque et égyptienne, mais sous la protection du drapeau français. D'un autre côté, il avait appris les efforts faits par les sultans du Borgou pour se mettre en communication directe avec le commerce européen de la Méditerranée, et leur persistance à envoyer des caravanes à ben Ghazi par une nouvelle route qu'ils cherchaient à travers le Sahara, malgré la perte entière de plusieurs expéditions. Fresnel avait donc conçu l'idée de répondre à ces deux besoins par un moyen unique, par une caravane de pèlerins français allant de l'Algérie, par le désert, à la frontière du Borgou, longeant le Soudan, traversant le Sennar, passant la mer Rouge à Kocéir et arrivant ainsi à La Mecque, après s'être grossie en route de tous les affluents de pèlerins maugrebins et nègres qui viendraient s'y joindre. Il espérait ainsi montrer la France au centre de l'Islam, comme protectrice de ses sujets mu-

sulmans, et ouvrir au commerce français une large voie dans l'Afrique centrale.

Certes ce projet était noble et grandiose ; mais la connaissance que le cheikh Tounsi et moi avions des musulmans et de leur fanatisme, nous empêchait de croire à la possibilité de sa réalisation avant l'époque où la soumission complète et réelle de toutes les tribus de l'Algérie, depuis la mer jusqu'aux limites extrêmes du grand désert, permettrait à la France de s'occuper de cette importante question. Et, alors même, quels obstacles ne rencontrerait pas cette œuvre humanitaire et commerciale dans le mauvais vouloir du gouvernement de la Sublime Porte ?

Dieu veuille que la France reprenne un jour la situation qu'elle avait en Europe à l'époque où nous discutions ces belles hypothèses ; alors seulement elle pourra songer à réaliser le rêve patriotique du savant consul.

Le cheikh Tounsi avait-il réellement foi dans ma conversion à l'islamisme, j'avais lieu d'en douter ; car, sans m'exprimer aucun doute à ce sujet, jamais il n'abordait avec moi la question religieuse. Son beau-frère, le muphti au contraire, persuadé de la sincérité de mes convictions, m'engageait à diriger mes études vers les ouvrages de théologie.

Le cheikh Tounsi ne manquait pas d'apporter la même conviction dans l'esprit des ulémas auxquels il m'avait présenté, et je n'attendais plus que l'arrivée des deux mokaddem de Tedjini pour soumettre la fettoua de Kaïrouan à l'approbation du medjelès de el-Ezhar.

Ces deux fidèles serviteurs de mon ancien ami d'Aïn-Madhi, *El Miloud ben Salem El Leghouati* et *Ihaia ben Ahmed el Bouzidi* furent ponctuellement exacts au rendez-vous assigné, et les témoignages de joie qu'ils me donnèrent en me rencontrant dans la magnifique cour qui précède la grande mosquée de el-Ezhar me firent comprendre le prix qu'ils ajoutaient à mon intervention auprès des ulémas, afin d'obtenir la fettoua si ardemment désirée par leur maître.

Ces braves gens m'annoncèrent que Sidi Mohammed el Tedjini était réinstallé dans sa ville d'Aïn-Madhi que toutes les tribus, ses anciennes alliées, l'avaient aidé à reconstruire, et que son autorité temporelle et spirituelle était plus que jamais reconnue dans toute la partie du Sahara située au sud de djebel Eumour. Il n'avait plus à redouter l'hostilité d'Abd el Kader, trop occupé, me dirent-ils, par la guerre qu'il soutenait contre les Français. Ils me montrèrent en outre une lettre de Tedjini leur recommandant une parfaite soumission à mes avis. Je les présentai au cheikh el Tounsi et, le lendemain de leur arrivée, les deux mokaddem soumirent au medjelès de el-Ezhar réuni à leur requête, la fettoua émanée du medjelès de la grande mosquée de Kaïrouan.

Je n'ai pas besoin d'ajouter que c'est grâce à l'influence et à l'habileté du cheikh Tounsi que la réunion de ce medjelès avait eu lieu. Toujours d'après l'avis de cet habile conseiller, j'avais préalablement fait à ses membres une visite à l'issue de laquelle chacun d'eux avait reçu un cadeau dont la valeur était en raison de son importance. Il ne s'agissait point là, comme je l'ai dit à propos des démarches identiques que j'avais faites à Kaïrouan, d'acheter la conscience de juges prévaricateurs, il fallait simplement adoucir le fanatisme de musulmans appelés à donner un avis conforme aux lois de l'humanité, et partagé d'ailleurs par de savants docteurs interprètes du Coran.

Le 6 novembre, le medjelès était donc réuni dans la partie de la mosquée de el-Ezhar, la plus rapprochée du mirhab [1] et du mumber [2].

Cette réunion offrait un aspect imposant, soit par la composition de ses membres, presque tous beaux vieillards à longues barbes blanches dont les physionomies impassibles étaient éclairées par les lueurs vacillantes des

[1] Niche placée dans le mur de la mosquée opposé à l'entrée. C'est devant cette niche, tournée vers le Kâaba (temple de la Mecque) que se place l'iman (officiant) de la mosquée.

[2] Chaire où monte le khatib (prédicateur).

lampes suspendues aux ogives ; soit par l'immensité de la mosquée dont les voûtes garnies d'arabesques reposent sur des centaines de colonnes aux chapiteaux dorés.

Le président, iman de la mosquée, après les invocations à Dieu qui précèdent toute délibération parmi les musulmans, exposa succinctement le motif de la réunion et chargea un des ulémas de donner lecture de la fettoua émanée du medjelès de Kaïrouan.

La délibération commença... Plusieurs ulémas prirent la parole après l'avoir obtenue du président, et un silence absolu régnait pendant qu'ils parlaient. Trente ou quarante volumes furent apportés près de la petite table placée devant le président.

Ils furent feuilletés par quatre ulémas désignés à cet effet et restèrent ouverts à la page où se trouvaient les passages relatifs à la question débattue. Ils passèrent successivement sous les yeux de tous les ulémas. Deux d'entre eux, délégués par le président, s'approchèrent alors de chacun des membres de l'assemblée et écrivirent sous sa dictée le résumé de son opinion. Cette opération ne dura pas moins d'une heure. Le président lut ensuite, à haute voix, le résumé de l'opinion de chacun des membres qui, après la lecture, fit un signe de tête constatant la fidélité de la rédaction. La grande majorité de l'assemblée approuvait les conclusions de la fettoua de Kaïrouan.

Le cheikh El Kadiri, auquel j'avais pourtant été recommandé et qui m'avait fait un excellent accueil, refusa d'apposer son approbation et son cachet au bas de la fettoua. Le motif de ce refus lui fait trop d'honneur pour que je le passe sous silence. Il avait entretenu d'excellentes relations avec Sidi Mahhi el Din, père d'Abd el Kader ; il les avait même reçus tous deux lors de leur voyage à La Mecque en 1822, et appartenait comme eux à la confrérie de Sidi-Abd-el-Kader-el-Djilani, de Bagdad, dont il était l'oukil. Il ne pouvait donc se décider à approuver une décision qui était en réalité un blâme infligé à la conduite du fils de son vieil ami défunt.

A la suite de la première fettoua écrite sur un long rou-

leau de superbe papier épais et glacé, un secrétaire copia la seconde fettoua émanée du medjelès de el-Ezhar. Elle fut revêtue de la signature et du cachet de tous les ulémas approuvant la décision, et le précieux document fut remis au mokaddem de Tedjini après que ce dernier eut mis sous les yeux du président les pouvoirs qui l'autorisaient à le recevoir.

Le mokaddem déclara alors devant l'assemblée qu'il se rendait à la Mecque et que là il soumettrait encore les deux fettouas à l'approbation d'un dernier et suprême medjelès composé des ulémas de Médine, de Damas et de Bagdad réunis à la Mecque, à l'époque du pèlerinage.

Entrée en séance après la prière du moghreb (6 heures du soir environ),l'assemblée se sépara à minuit.La séance n'avait été interrompue que pendant le temps nécessaire pour prendre le repas de l'eûcha (soir) préparé par les soins de mon hôte le muphti (et à mes frais bien entendu) dans une des salles de la meddersa (école) annexée à la mosquée. Le chèikh Tounsi, auquel revenait une si grande part dans cet heureux résultat, m'affirma que Méhémet Ali n'avait pas été étranger à la décision des ulémas. Quoique musulman, me dit-il, le pacha est désireux de voir terminer la lutte que soutient Abd el Kader contre les Français ; *car cette lutte jette aux yeux des fidèles croyants un blâme sanglant à la face de ceux des princes de l'islamisme qui, contrairement aux prescriptions du Coran, entretiennent des relations sincères d'amitié avec des puissances chrétiennes*.

Quel que fût le motif qui eût engagé Méhémet Ali à peser sur la décision des ulémas, je me félicitai de l'heureuse idée que j'avais eue de l'intéresser au succès de ma mission [1].

[1] J'ai su depuis qu'une copie de la fettoua du Caire avait été portée à Sidi Mohammed Tedjini par le mokaddem Ihaïa ben Ahmed el Bouzidi et que ce marabout, ennemi juré de l'émir Abd el Kader depuis le siège d'*Aïn-Madhi*, avait donné une grande publicité à cette décision émanée d'une assemblée composée des plus célèbres docteurs de l'islamisme. Le général de Lamoricière en constatait le premier les heureux effets dans sa correspondance avec le gouverneur général (avril 1842).

CHAPITRE VI

Je me décide à me rendre à la Mecque. — Préparatifs. — Sid el Hadj Hassan, beau-frère du cheikh Tounsi. — Ma lettre au général Bugeaud.

J'étais donc virtuellement engagé à me rendre à la Mecque, puisque le mokaddem de Tedjini avait déclaré devant le medjelès de el-Ezhar que son maître désirant donner la plus grande autorité possible à la fettoua des ulémas de Kaïrouan et du Caire, il allait, conformément à ses ordres, se rendre à la Mecque, et là, présenter la fettoua à l'approbation d'un suprême medjelès, composé des ulemas du Cherg [1] et du Moghreb [2], réunis dans la ville sainte, à l'occasion du pèlerinage. Loin de me contrarier, cette décision, que j'avais prévue du reste dès mon départ d'Alger, comblait mes vœux.

Le désir de trouver la mort en accomplissant ma mission était-il aussi ardent qu'à l'époque où je l'avais sollicitée ? Je dois avouer que mes idées s'étaient considérablement modifiées depuis mon départ d'Algérie. Si j'étais parfaitement résolu à ne pas retourner dans ce pays où j'avais tant souffert et où j'aurais retrouvé la terrible situation à laquelle je m'étais soustrait, j'entrevoyais pourtant l'aventure sous des couleurs moins sombres. L'accueil si chaleureux, si bienveillant que j'avais reçu à Malte et en Egypte, le contact des hommes distingués que j'y avais fréquentés, avaient exercé une douce influence sur ma nature impressionnable et, sans avoir aucune idée arrêtée, sur mes projets d'avenir, je voyais désormais dans ma mission, bien moins le moyen d'en finir avec la vie qui, naguère, me semblait un fardeau insupportable, que la perspective d'un voyage exceptionnellement inté-

[1] *Cherg* ou *Cherk*, orient.
[2] *Moghreb* ou *Gharb*, couchant.

ressant et l'accomplissement d'une importante mission.

On jugera très sévèrement, j'en suis certain, toutes ces tergiversations, résultat de mon imagination et de mon esprit, je pourrais dire dévoyé, mais, ainsi que je l'ai dit dans mon avant-propos, puisque je suis résolu à me présenter à mes compatriotes, je veux qu'ils me voient tel que j'ai été et tel que je suis. Mes erreurs même peuvent offrir des leçons profitables à ceux qui me liront.

Il fallait donc m'occuper, sans retard, des préparatifs de mon voyage à la Mecque.

J'avais d'abord songé à m'adjoindre comme un pauvre pèlerin à la grande caravane qui, partant du Caire, emploie soixante jours pour ce voyage; mais mes amis me dissuadèrent de donner suite à ce projet, car il ne me permettait d'arriver à la Mecque que deux jours avant les cérémonies du pèlerinage, et dès lors je n'aurais pas le temps de présenter la lettre de M. Fresnel au grand chérif et de visiter les ulémas qui devaient donner l'approbation suprême à la fettoua.

Ce fut encore à mon sage ami, le cheikh Tounsi, que j'eus recours en cette circonstance, et je n'eus qu'à me louer, comme on le verra par la suite, d'avoir suivi ses conseils; il avait surtout le talent d'inventer des combinaisons qui, en même temps, étaient avantageuses à ses intérêts et facilitaient l'accomplissement de ma mission. Ainsi, *par un hasard heureux*, il se trouva que son beau-frère Sid el Hadj Hassan ben Ibrahim, mon hôte, devait de nouveau [1] se rendre en pèlerinage aux villes saintes de l'islamisme avec sa femme et ses esclaves, deux nègres et deux négresses du Darfour. Mon savant professeur me fit facilement comprendre que je ne pouvais pas rencontrer une meilleure occasion, et il rédigea une convention par laquelle son beau-frère s'engageait à m'admettre dans sa petite caravane et à me nourrir, me loger et me blanchir pendant toute la durée de notre voyage à la Mecque

[1] Je dis de nouveau, car le mot Hadj qui précédait son nom indiquait qu'il avait déjà accompli le pèlerinage de la Mecque.

et de notre séjour dans cette dernière ville, jusqu'à la fin des cérémonies du pèlerinage, à charge à moi de payer la moitié de la dépense totale nécessitée par le transport, le logement, le blanchissage et la nourriture du muphti, de sa femme, de ses quatre esclaves et de moi.

C'était payer chèrement le service que pourrait me rendre mon compagnon de voyage ; mais son titre de muphti et de Hadj, et sa connaissance du pays et des cérémonies obligatoires du pèlerinage étaient autant de conditions qui devaient singulièrement faciliter l'accomplissement de ma mission. Je trouvais, en outre, dans sa société et celle de son excellente femme une diversion à mes chagrins et une compensation au vide qu'allait laisser auprès de moi mon brave Isidore que M. Fresnel avait gardé chez lui, lorsque j'étais allé loger chez le muphti, et que j'étais bien décidé à ne pas emmener avec moi.

J'écrivis alors à mon excellent chef le général Bugeaud gouverneur général de l'Algérie, la lettre dont je donne ici la copie :

Le Caire, 10 novembre 1841.

Mon général,

J'ai reçu la bienveillante lettre que vous m'avez adressée et j'ai encaissé le mandat de quatre mille francs qu'elle contenait. Cette somme est arrivée à temps pour m'assurer la bonne volonté des ulémas du Caire qu'à l'exemple de ceux de Kaïrouan, j'ai dû achever de convaincre par les *arguments irrésistibles*. Enfin, j'ai pu accomplir en grande partie la mission que vous avez bien voulu me confier. Le grand medjelès de Djemaâ el-Ezhar composé des docteurs les plus vénérés de l'islamisme a donné son approbation à la fettoua du medjelès de Kaïrouan, dont je vous ai transmis la substance dans une lettre datée de Sousse (août 1841).

Cette importante décision dont Sidi Mohammed Tedjini et les mokaddem de Moulay el Taieb auront connaissance

avant peut-être que ma lettre ne vous parvienne: car vous connaissez la rapidité extraordinaire des relations des musulmans entre eux, malgré l'absence de poste régulière, cette importante décision, dis-je, qu'ils publieront dans toute l'Algérie, exercera, il n'y a pas à en douter, une grande influence sur les déterminations des tribus algériennes, et vous en constaterez bientôt les bons effets. Je pourrais donc m'en tenir au résultat acquis et retourner auprès de vous, mon général; mais, je dois aujourd'hui vous l'avouer, en réclamant de vous la mission que vous avez bien voulu me confier, j'étais poussé par le double désir de rendre service à mon pays, et de m'éloigner pour toujours de l'Algérie où ma situation, conséquence de celle si malheureuse et pourtant si imméritée de mon pauvre père, m'était devenue insoutenable. Je vais donc poursuivre jusqu'au bout ma mission.

La décision (fettoua) de Kaïrouan sanctionnée par les ulémas du Caire exercera une influence plus grande encore sur l'esprit des populations musulmanes de l'Algérie, si je parviens à la faire revêtir de la sanction du grand chérif de la Mecque et des docteurs des universités de Médine, de Damas et de Bagdad. Tel est le but que je me propose d'atteindre en me rendant à la Mecque.

Je compte, en outre, remplir une mission philanthropique en constatant la façon inhumaine dont on entasse, comme un vil bétail, nos pèlerins algériens sur les bateaux qui les transportent dans les divers ports de la mer Rouge, Suez, Kodéir, Yamboa et Djedda, soit à l'aller, soit au retour. Je serai témoin des traitements barbares auxquels ils sont en butte de la part des autorités turques et égyptiennes, et j'espère que des représentations appuyées sur des faits indéniables et adressées par nos agents diplomatiques à la Sublime Porte et au vice-roi, ainsi que des instructions données à nos agents consulaires en Egypte et à Djedda, suffiront pour mettre fin à une situation qui porte atteinte au prestige de la France.

Mon voyage à la Mecque offre de tels dangers que je cours de grandes chances d'y trouver la mort. Dans tous

les cas je suis bien résolu à ne plus retourner en Algérie.

Je pars donc, mon général, avec la persuasion que je ne reverrai plus ni mon pays, ni vous, ni mon excellent père que je recommande à cette bienveillance dont vous m'avez donné tant de preuves.

Je vous adresse une dernière prière, c'est de vouloir bien accepter mon beau Salem (le cheval que m'a donné Abd el Kader) en souvenir de votre malheureux interprète.

Le consul de France au Caire se charge de renvoyer à Alger mon serviteur Isidore dont vous connaissez le dévouement et la fidélité. Je pars sans lui faire connaître le but de mon voyage, car il voudrait me suivre, et, si j'y consentais, ce serait non seulement le conduire à une mort certaine, mais créer une nouvelle difficulté à l'accomplissement de ma mission. J'ose également le recommander à votre bienveillante protection.

Adieu encore, mon général,
Veuillez agréer, etc., etc.

CHAPITRE VII

Préparatifs de mon voyage à la Mecque. — Je laisse Isidore. — Départ du Caire. — Rejoint la caravane des Hassan-ben-Ali à Aadjeroud.

Puisque je tenais à arriver à la Mecque quelque temps avant les cérémonies du pèlerinage, afin de présenter au grand chétif les lettres de recommandation que m'avaient données pour lui les princes abyssiniens, ses beaux-frères et M. Fresnel, et me mettre en relations avec les ulémas qui devaient donner une nouvelle sanction aux fessoua de Kaïrouan et du Caire, il importait de hâter mon départ et de choisir les moyens d'effectuer notre voyage dans les conditions les plus rapides. Dans ce but nous aurions pu

nous rendre à Suez ou à Kodéir, et là nous embarquer pour Djedda. Mais, outre la répugnance qu'éprouvait mon compagnon de voyage à s'embarquer sur les affreux navires qui font les traversées de la mer Rouge, il tenait à se rendre à Médine où il avait des connaissances.

Plus que mon muphti encore, je désirais visiter la ville où est enterré le prophète de l'islamisme.

Il fut donc convenu avec le cheikh Tounsi et mon compagnon de route qu'au lieu d'attendre le départ de la grande caravane égyptienne qui part solennellement du Caire, le 27 du mois de chouel de chaque année (correspondant cette année 1841 au 14 décembre), et n'arrive à la Mecque que deux jours avant les cérémonies du pèlerinage, nous nous joindrions à la caravane des Oulad-ben-Ali, immense tribu occupant le littoral entre Derna et Alexandrie (ancienne Cyrénaïque), et dont le trajet du fort d'Aadjeroud où nous devions la rejoindre jusqu'à Yamboâ, point le plus rapproché de Médine, s'effectuait en 25 ou 26 jours. Mon muphti se mit donc en rapport avec l'oukil (représentant) des Oulad-ben-Ali, au Caire, lequel se chargea de nous choisir un mekououm. Le mekououm est une sorte d'entrepreneur de pèlerinage qui, moyennant une somme convenue à l'avance, loue aux pèlerins les chameaux nécessaires pour les transporter, eux et leurs bagages, et se charge de leur fournir la nourriture et l'eau durant tout le voyage.

Une convention fut passée à cet effet devant le kadhi. Le mekououm s'engagea à nous louer douze chameaux du Caire à Yamboâ et à nous fournir l'eau et la nourriture pendant le trajet moyennant la somme de 380 dollars, 2,000 francs environ, dont je consentis à payer les deux tiers.

Nous devions rejoindre la caravane des Oulad-Ali à Kàlaât-Aadjeroud, petite forteresse située à 75 kilomètres du Caire environ; c'est une des principales stations des caravanes se rendant à la Mecque.

Je fis mes adieux à mon excellent ami M. Fresnel et à MM. Perron et de Quinsonnas, les seuls Européens aux-

quels j'eusse confié mon projet de voyage à la Mecque. Je leur recommandai mon brave Isidore auquel j'avais caché le but de mon voyage ; on devait lui apprendre la vérité quelques jours seulement après mon départ. En outre d'une somme d'argent plus que suffisante pour payer les frais de son séjour au Caire et son retour en Algérie, je laissais entre les mains d'Isidore tous mes vêtements européens, mes cahiers de note, mes armes et quelques objets d'une certaine valeur qu'il devait remettre à mon père. Je pris congé de mon illustre professeur le cheikh el Tounsi qui donna à son beau-frère de précieuses lettres de recommandation pour Yamboâ, Médine et la Mecque. J'étais moi-même porteur d'une lettre de M. Fresnel pour le grand chérif auquel j'avais été déjà directement recommandé par ses beaux-frères, les jeunes princes abyssiniens que j'avais rencontrés chez mon ami.

Enfin, le 6 novembre 1841, Sid el Hadj Hassan, sa femme, ses deux négresses, ses deux nègres, Sid el Miloud ben Salem-el-Leghouati, mokaddem de Tedjini[1] avec son serviteur et moi, nous partîmes du Caire avec nos douze chameaux et notre mekououm, bédouin taillé en hercule, armé jusqu'aux dents, monté lui-même sur un méhari, et escorté de quatre Nubiens chargés de conduire nos chameaux, soit pendant la nuit, soit dans les pas difficiles, nous hisser sur ces incommodes montures et nous en faire descendre. Mon muphti, malgré ses fonctions pacifiques, avait tenu à ce que nous fussions armés, ainsi que ses deux nègres dont il avait éprouvé le courage et le dévouement.

En trois étapes nous atteignîmes la forteresse nommée Kalaâ-Aadjeroud, où nous trouvâmes campée la caravane des Oulad-ben-Ali ; elle ne comptait pas moins de quatre cents pèlerins et de mille chameaux. Notre mekououm nous présenta au chef de la caravane, Sid-el-Hadj Miloud, kaïd d'une des importantes fractions de la grande tribu,

[1] L'autre mokaddem, Yahia ben Ahmed El Bouzidi, était parti du Caire le lendemain de l'obtention de la fettoua, dont il avait emporté une copie à son maître Sidi Mohammed el Tedjini.

qui nous accueillit avec une aménité et une distinction parfaites.

Avant d'aller plus loin, je dois prévenir mes lecteurs que la relation de mon voyage à la Mecque sera loin de leur offrir le charme et l'intérêt qu'ils trouveraient dans le récit d'un voyageur animé seulement du désir de voir un pays nouveau, et d'étudier les mœurs et les coutumes de ses habitants. Tel n'était point le but que je me proposais dans le voyage que j'avais entrepris. J'avais sollicité une mission, c'est à la remplir que tendaient tous mes efforts. Elle était l'objet presque unique de mes préoccupations ; aussi n'ai-je pas craint de multiplier, je le répète, les détails relatifs aux medjelès, aux ulémas, aux mokaddem et aux *fettoua*. En écrivant le livre que je publie, je ne me suis nullement préoccupé d'un succès littéraire auquel je n'ai pas l'outrecuidance d'aspirer ; mais bien de l'utilité des renseignements qu'il offrira à mes compatriotes, soit dans le présent, soit dans l'avenir.

De sérieuses complications peuvent un jour subvenir en Afrique ; un nouveau champion de l'islamisme peut y surgir et menacer notre domination ; on pourra alors consulter avec fruit les moyens qui ont été employés pour combattre moralement et matériellement l'illustre émir, détruire son prestige, et ramener à nous les populations musulmanes qu'il avait fanatisées.

Les moindres détails, en pareilles circonstances, ne sont point à négliger, et ce qui, aujourd'hui, paraît peu digne d'attention, peut être plus tard d'une grande utilité.

C'est donc accidentellement que je consacre quelques pages à la description des contrées et des villes que j'ai traversées, et que, du reste, dans les conditions où je me trouvais, je ne pouvais voir que superficiellement.

Ce serait, en outre, fastidieux de décrire le parcours et les stations de notre caravane, parcours et stations parfaitement connus aujourd'hui, et n'offrant, en somme, qu'un médiocre intérêt.

Nous quittâmes Aadjeroud le 9 novembre ; la route me

parut assez monotone jusqu'au moment où nous pénétrâmes dans la chaîne occidentale de l'Aâkaba, située à 250 kilomètres environ du Caire, et à quelques kilomètres du point le plus septentrional du golfe de la mer Rouge nommé B'har-el-Aâkaba.

Là, je fus frappé par l'aspect terrifiant des rochers abrupts au milieu desquels nous dûmes passer avec les plus grandes difficultés ; cette partie de la chaîne est l'image du chaos.

LIVRE XI

MÉDINE

CHAPITRE I

Voyage de Kalaât-Aadjeroud à Yamboa. — Attaque dirigée contre notre caravane. — Yamboa. — Triste situation des pèlerins algériens.

Nous marchions généralement pendant la nuit et nous nous reposions dans la journée. L'allure de mon chameau me fatiguait tellement que je faisais une partie de la route pédestrement, et comme j'avais des souliers très légers (belgha), espèces de pantoufles, mes pieds étaient ensanglantés lorsque la route était rocailleuse, ce qui arrivait souvent. Quand le terrain était sablonneux, je préférais marcher sans chaussure, aussi pendant longtemps ai-je conservé aux talons des cals que je coupais comme une sorte de corne. Après avoir traversé le désert du Tsii et la terrible chaîne de l'Aâkaba, j'éprouvai une sensation inexprimable de bien-être en arrivant, le dixième jour, à M'ghaïr-Chaaïb, vallée où des palmiers et des arbres fruitiers de toute sorte formaient de délicieuses oasis. Vers le soir, au moment où nous chargions nos chameaux et où nous nous disposions à nous remettre en route, nous vîmes arriver une troupe de Bédouins, les uns montés sur

des chevaux et des chameaux, et les autres à pied, tous armés de fusils, de lances et de javelots.

Pendant que le brave kaïd, chef de la caravane, monté sur un superbe méhari et suivi par une douzaine de ses serviteurs également montés sur des maharis et tous bien armés, s'avançaient vers les Bédouins, pour connaître leurs intentions, le muphti, le mokaddem de Tedjini, le mehououm et moi avions hâté le chargement de nos chameaux, et notre caravane s'était mise en route, flanquée du côté des assaillants par tous les pèlerins armés que nous avions formés sur deux rangs, et qui faisaient fort bonne contenance. Les chefs de la troupe des Bédouins venaient réclamer le droit de passage, que notre brave kaïd, encouragé par notre attitude martiale, refusa énergiquement. Pendant plus de trois heures, ces bandits du désert rôdèrent autour de notre caravane, dans l'espoir d'en séparer les défenseurs ; une fois même, les plus audacieux chargèrent furieusement notre flanc droit, tandis que le gros de leur troupe fit mine d'attaquer notre flanc gauche. Sur l'ordre du kaïd El Hadj Miloud, nous fîmes usage de nos armes et, à la clarté des étoiles (nous étions au premier jour de la lune, 16 novembre, premier du mois lunaire de choual 1257), nous pûmes nous apercevoir que nous avions visé juste ; car nous vîmes s'opérer un mouvement de recul dans les deux troupes assaillantes et, à part quelques balles que nous entendîmes siffler et dont trois seulement atteignirent légèrement un conducteur et deux chameaux, nous continuâmes notre marche sans être inquiétés. Nous devions notre salut à notre intrépide kaïd, à l'énergique attitude de mon brave muphti et, il faut bien le dire aussi, aux bonnes dispositions que j'avais prises. Dès ce jour je fus l'objet de la considération et des égards du kaïd Miloud qui exigea que je montasse un de ses meilleurs méharis dont l'allure douce me fatiguait beaucoup moins que celle des chameaux ordinaires.

A partir de notre jolie station de M'ghaïr-Chaaïb, nous trouvâmes encore quelques campements agréables, entre autres à Aioun-el-Kassab et à El-Mouilahh, puis nous

dûmes faire halte trois ou quatre fois dans des vallées stériles à côté de puits renfermant de l'eau saumâtre et nauséabonde.

Le 2 décembre, dans la matinée, vingt-six jours après notre départ du Caire, nous arrivions à la station nommée *Yamboa-et-Nakhal* (le Yamboa des dattiers) ou Yamboa-el-Berr (le Yamboa du continent) où nous fîmes une halte délicieuse à l'ombre de superbes palmiers.

Là notre caravane se scinda. Une moitié environ, sous les ordres du kaïd El Hadj Miloud, continua sa marche sur la Mecque ; l'autre moitié se rendit avec nous à Yamboa-el-Bahr (Yamboa sur mer), où les pèlerins avaient à faire un petit trafic et d'où ils devaient s'embarquer pour se rendre à Djedda. Notre brave kaïd, qui déjà était allé plusieurs fois à la Mecque, nous indiqua le caravansérail où nous pourrions l'y rencontrer et nous nous séparâmes en nous témoignant réciproquement nos sympathies.

Le soir même, nous arrivions à Yamboa.

Notre mekououm, dont nous avions été très satisfaits, nous installa assez commodément dans un caravansérail et se chargea lui-même de nous trouver un nouveau mekououm ainsi que les chameaux nécessaires pour nous conduire à Médine et à la Mecque.

La journée du 3 décembre fut consacrée à ces préparatifs dont mon compagnon voulut bien se charger, et à visiter la ville. Yamboa est un des ports les plus importants de la mer Rouge. La ville est bâtie sur la partie septentrionale d'une baie assez profonde, protégée des vents du sud et de l'ouest par une île située à l'entrée de la baie. Les maisons sont généralement mal construites en pierres blanchâtres d'un aspect misérable. Elles n'ont qu'un rez-de-chaussée et, à part deux ou trois mosquées d'une mesquine architecture et le *palais* (dérision !) du gouverneur turc, il n'y a pas un seul monument. Le mur d'enceinte, au contraire, est en bon état et flanqué de plusieurs tours. Il a été, m'a-t-on dit, construit par les habitants eux-mêmes lors de l'insurrection des Ouahbites (au commencement du XIV^e^ siècle) pour se mettre

à l'abri des incursions de ces terribles réformateurs.

Yamboa est habité par des Arabes de la tribu de Dj'hina. Une partie de la population se compose de marins, une autre de négociants, et l'autre de cultivateurs habitant une partie de l'année les vallées fertiles de la chaîne de montagnes, située à dix ou douze kilomètres au nord-est et qui borde la plaine aride et sablonneuse entourant Yamboa.

Ce port a de constantes relations avec l'Egypte et ses principaux commerçants ont des comptoirs à Kocéir et au Caire.

Le costume des habitants est celui des Bédouins de l'Arabie : pour coiffure, le *kefft*, mouchoir en soie rayé de jaune et de vert avec franges ; une âbeia (chemise sans manches) en laine ou en calicot et un kaftan, sorte de robe (en lin, en coton ou en soie, suivant l'aisance de l'individu) serrée à la taille par une ceinture de cuir.

L'eau des puits de la ville est saumâtre ; mais hors de la porte appelée Bab-el-Medina se trouvent de grandes citernes où sont conservées les eaux de pluie.

Le muphti rencontra à Yamboa deux commerçants du Caire de sa connaissance auxquels il me présenta, et qui me donnèrent des renseignements précis sur la façon dont on traitait les pèlerins du Maghreb, soit à Yamboa, soit à Kocéir, soit à Djedda où ils sont souvent appelés par leur négoce. Ces malheureux étaient rançonnés et maltraités, et ne trouvaient aucun appui auprès des autorités locales. Les Algériens niaient leur origine ; mais on les reconnaissait et il n'était sorte de vexations et de mauvais traitements dont ils ne fussent victimes. A leur départ de Kocéir pour Djedda ou pour Yamboâ, ils étaient moins maltraités ; mais lorsque, après le pèlerinage, ils s'embarquaient à Djedda ou à Yamboâ pour gagner un port de l'Egypte, ils étaient rançonnés et entassés comme un vil bétail sur les mauvaises barques qui naviguent dans la mer Rouge. Beaucoup mouraient de faim ou de misère ; quelques-uns même étaient étouffés à bord de ces affreux bateaux. Ils étaient alors jetés à la mer, après

avoir été dépouillés par les reïs (capitaines) et leur équipage.

Je pus assister moi-même au débarquement de deux navires chargés de pèlerins. L'un arrivait de Suez et l'autre de Kocéir. L'aspect de ces malheureux était navrant. Ils étaient deux cents sur un bâtiment qui pouvait à peine en contenir cinquante et, pendant vingt jours, ils avaient dû supporter ce supplice, ne mangeant que du biscuit sec et n'obtenant qu'à prix d'argent l'eau nécessaire pour ne pas mourir de soif.

Il y avait là une œuvre d'humanité à accomplir et certes, je ne manquai pas, dès que j'en eus la possibilité, d'attirer l'attention de notre gouvernement sur les barbaries dont nos sujets algériens étaient les victimes.

J'ai la satisfaction d'avoir ainsi contribué à améliorer notablement la situation des pèlerins musulmans placés sous la protection de la France.

CHAPITRE II

Voyage à Médine. — Description de Médine. — Mosquée du prophète. Son tombeau.

Le 12, dans la journée, nous étions en vue de Médine, située dans un renfoncement au sud d'une grande chaîne de montagnes que notre guide nous dit être la continuation de la chaîne du Liban.

Nous nous arrêtâmes à une station d'où l'on aperçoit le dôme du tombeau du Prophète, nous fîmes nos grandes ablutions et nous nous prosternâmes trois fois en récitant certains passages du Coran. Dans toutes ces cérémonies, je n'avais qu'à imiter mon compagnon le muphti.

Médine se présente sous un aspect attrayant. Elle est entourée de jardins magnifiques où abondent surtout

les dattiers. On aperçoit à travers les arbres le haut des tours crénelées flanquant le mur d'enceinte, et les minarets élancés de ses mosquées. La ville est dominée par un château assez bien fortifié. Nous entrâmes dans un de ses faubourgs par la porte nommée *Bab-Aamberïa,* nous traversâmes un pont, puis notre caravane s'établit sur une immense place, nommée El Monakh, qui sépare ce faubourg de Médine. Quant à mes compagnons et à moi, nous entrâmes dans la ville, accompagnés par notre mekououm, en passant par la porte appelée Bab-el-Massri (la porte d'Egypte), splendide spécimen de l'architecture arabe. Notre guide nous conduisit à un caravansérail situé dans le quartier de Leghouat voisin de la grande mosquée. Malgré mes tristes préoccupations, j'étais vivement intéressé par la vue de cette ville célèbre où un ou deux chrétiens seulement avaient pénétré avant moi. Le muphti calmait avec peine ma curiosité et mon admiration. J'avais hâte de voir la grande mosquée et, malgré sa fatigue, le bon vieillard consentit à m'y accompagner. Nous entrâmes dans le temple par une porte majestueuse s'ouvrant sur une colonnade par laquelle on arrive au tombeau du Prophète. La nuit était venue ; les lampes suspendues aux voûtes ogivales répandaient une clarté mystérieuse sur les colonnes peintes, les inscriptions dorées et les magnifiques tapis recouvrant le sol. Le coup d'œil était saisissant. Je ne pus du reste examiner aucun détail. Nous allâmes faire nos génuflexions et nos prières auprès de la grille qui entoure le tombeau. Le muphti resta longtemps en méditation. Quant à moi, je ne me lassais pas d'admirer. Nous nous retirâmes sans examiner le reste de l'édifice et, après un repas préparé par les soins de l'excellente femme du muphti, notre mekououm nous conduisit à un bain maure qui me parut délicieux, quoique bien inférieur au Hamman d'Alger.

Le lendemain, dès que le jour parut, le muphti, le mokaddem et moi, nous nous rendîmes à la grande mosquée nommée El Haram (nom donné également à la Mec-

que). Pour désigner les deux villes saintes[1], la Mecque et Médine, les musulmans disent El Haramien El Cheriffein (les deux saintes et les deux nobles). On l'appelle également ***Messdjed-El-Nébi*** (la mosquée du prophète). Dès que nous arrivâmes à la grande porte de la mosquée, nous dûmes nous adjoindre un mezouar (qui fait visiter), nom des gardiens attitrés chargés de conduire les pèlerins dans la visite des lieux saints, de leur indiquer les prières et les génuflexions qu'ils doivent faire et enfin de leur donner des explications historiques et religieuses. Ces mezouars s'acquittent plus ou moins bien de ces fonctions suivant le rang des visiteurs et surtout suivant le bakchich qu'on leur promet.

Ce sont donc les explications de notre mezouar et celles, plus précises et plus intéressantes encore de mon cher compagnon le muphti, que je rapporte ici en faisant la description de la mosquée où nous sommes restés plus de six heures consécutives.

Cette mosquée, située à l'extrémité *est* de la ville, forme un grand carré entouré de tous les côtés par des colonnades recouvertes ; chacun des côtés mesure environ cent cinquante pas. Ces colonnades sont irrégulièrement construites. Au sud, il y a dix rangs de colonnes ; trois et quatre sur les autres faces.

C'est sur le côté sud que se trouve le tombeau du prophète. Les colonnes y sont plus belles. Elles doivent mesurer environ 75 centimètres de diamètre. Elles sont en pierres blanchies à la chaux ; quelques-unes sont revêtues de peintures assez grossières. Cette partie de la mosquée se nomme El Roudha (le jardin par excellence), parce que les colonnes qui se trouvent dans cet espace sont revêtues de peintures qui représentent des arbres et des fleurs. Ces colonnes soutiennent des dômes blanchis

[1] J'espère que mes lecteurs ne se méprendront pas sur le sens que j'entends donner aux expressions : *saints*, *martyrs*, *prophète*, etc., que je me suis vu forcé d'employer pour traduire exactement le degré de respect accordé par les musulmans à tels personnages et à telles localités.

à la chaux; les corniches sont formées par des tuiles vertes. Les murs sont également blanchis à la chaux, à l'exception de ceux de la partie sud qui sont recouverts de plaques de marbre, sur lesquelles sont gravés, en lettres d'or, des versets du Coran d'une admirable écriture.

Une partie de la mosquée est pavée, l'autre est recouverte de sable, comme dans la partie à ciel ouvert qui forme la cour. Les colonnades de la Roudha sont pavées en marbre.

Près du coin sud-est s'élève le fameux tombeau de Mohammed; huit ou dix mètres le séparent des murailles de la mosquée. Dans la partie avoisinant le tombeau, le pavé en marbre est remplacé par de très belles mosaïques. Il est entouré d'une grille en fer finement travaillé sur laquelle courent de belles inscriptions en bronze doré. Cette grille formant un carré irrégulier a environ quatorze mètres sur chacune de ses faces, dans une desquelles sont engagées quelques colonnes qui soutiennent les voûtes de la mosquée. Elle a environ quinze mètres d'élévation. Quelques petites fenêtres sont pratiquées dans la grille à $1^{m},20$ au-dessus du sol. Dans le côté sud sont pratiquées deux grandes fenêtres dont les montants sont revêtus de plaques d'argent sur lesquelles sont gravées en relief de belles inscriptions arabes. C'est là que les pèlerins récitent les plus longues prières. Ce tombeau est éclairé par de grandes baies ouvertes dans les murs de la mosquée et fermées par des vitraux en couleurs. Quatre portes sont pratiquées dans la grille. Une seule, ouverte, donne passage aux gardiens chargés de la propreté et de l'éclairage.

L'enceinte grillée se nomme *El Hedjera* (abitus), en souvenir de la fuite du prophète. De là vient le mot *hégyre* (ère musulmane).

La construction qui recouvre la tombe du prophète, qu'on ne voit pas, doit avoir à peu près la même hauteur que la grille. Elle est complètement recouverte par une immense tenture en soie brodée de fleurs et d'arabes-

ques, avec de belles inscriptions arabes en relief dorées, et formant une bande au milieu de la tenture. Un passage de trois ou quatre mètres existe entre la tenture et la balustrade. Les grands personnages seuls sont admis à pénétrer dans ce passage ; on peut obtenir cette faveur en donnant un bakchich aux gardiens. Mais personne, nous dit-on, ne peut soulever la tenture, dans laquelle est pratiquée une ouverture qui donne entrée dans l'intérieur du mausolée. Il n'en est pas moins vrai, et nous ne sommes pas certainement les seuls à avoir obtenu cette faveur, que moyennant une somme de vingt dollars (110 francs), habilement distribuée par le muphti, nous obtînmes la permission non seulement d'entrer dans le passage réservé, mais encore de soulever la deuxième tenture, dans un moment où aucun pèlerin ne se trouvait aux grandes fenêtres. Cette infraction dura à peine une minute. Nous eûmes toutefois le temps d'apercevoir trois catafalques couverts de riches étoffes dans une chambre carrée dont le plafond est soutenu par deux piliers. Plusieurs lampes en or éclairaient faiblement les riches étoffes et les murailles qui nous parurent presque noires

Là, nous dirent les gardiens (dire confirmé par mon muphti qui a lu dans les historiens de Médine la description de la mosquée et du tombeau) se trouve: la tombe du prophète Mohammed, profondément creusée sous le sol. Son corps est contenu dans un cercueil en cèdre complètement revêtu de lames d'argent. Les deux autres tombes, moins grandes, renferment les corps de *Abou-Beker*, beau-père du prophète et d'*Omar Ebnou el Khattab*, son deuxième khalife. A côté de la tombe de Mohammed est ménagé un espace où se trouve une tombe ouverte et vide. Elle est destinée à recevoir le corps de Jésus, fils de Meriem, que Dieu a enlevé au ciel en corps et en âme. Les musulmans n'admettent pas le dogme fondamental de notre religion, le dogme divin de la rédemption. C'est pour eux un article de foi que les Juifs ont crucifié un de leurs coreligionnaires auquel Dieu avait donné une ressemblance exacte avec Notre-Seigneur

Jésus (Sidna Aissa) qui, d'après la tradition, est monté vivant au ciel d'où il descendra au jour du jugement dernier, pour convertir tous les habitants de la terre à l'islamisme, séparera les bons des méchants, mourra, et alors il sera enterré dans le sépulcre qui lui est réservé auprès de celui de Mohammed.

Dans l'espace compris entre la grille qui entoure le mausolée du prophète et la tenture qui le recouvre, se trouve la tombe de Fathma, sa fille mariée à Ali. Le mausolée du prophète était, dit-on, entouré de présents magnifiques offerts par tous les princes de l'islamisme, présents dont la valeur était incalculable ; mais des incendies et les Ouahabites les ont détruits ou pillés. On y conserve encore, nous dit-on, quelques splendides vases en or massif.

CHAPITRE III

Suite de la description de la mosquée du prophète. — De son tombeau et des tombes des membres de sa famille.

Les historiens arabes disent que la mosquée de Médine a été fondée par Mohammed ; c'est pour cela qu'on l'appelle Messdjed-el-Nebi (mosquée du prophète).

Lorsque Mohammed, chassé de la Mecque, arriva à Médine, elle s'appelait alors Yatrib. Dès qu'il se vit au milieu d'amis, il acheta à de pauvres Arabes le terrain où sa chamelle s'était accroupie, et y construisit une petite chapelle dont les murs en pisé soutenaient un toit formé de poutres et de branches de palmier. Le toit lui-même était consolidé par des troncs de cet arbre servant de colonnes. Il avait d'abord indiqué la kabla (orientation) de sa petite mosquée dans la direction de Jérusalem, *bit*

el kodd's (la maison de la bénédiction). Ce ne fut que la deuxième année, à partir de l'hégyre, qu'il orienta la kabla des mosquées dans la direction de la kâaba (maison d'Abraham dans le temple de la Mecque).

Omar Ben el Khattab, en l'an 17 de l'hégyre, agrandit la mosquée et entoura d'un mur la Hedjera (tombeau de Mohammed).

Le khalife Osman bâtit l'enceinte en pierre de taille.

En 91 de l'hégyre, le khalife Oualid agrandit la mosquée en achetant à la fille et aux femmes du prophète les maisons qu'elles habitaient à l'entour.

En 160 de l'hégyre, elle fut encore agrandie et embellie par le khalife El Medhi.

En 654, elle fut brûlée par l'éruption d'un volcan.

Reconstruite, en 678, par le sultan d'Egypte Bibar; complètement brûlée par la foudre, en 880, elle fut enfin reconstruite telle qu'elle est aujourd'hui par Kaid bey, souverain d'Egypte. C'est lui qui fit ériger au-dessus du tombeau du prophète la magnifique coupole dont on aperçoit à de grandes distances la couverture de plomb surmontée d'une énorme boule et d'un croissant qu'on dit être l'un et l'autre en or pur. Les Ouahabites ont tenté de détruire ce dôme, mais des incidents miraculeux les en ont, dit-on, empêchés.

La garde et les soins de propreté de la mosquée sont confiés à des nègres eunuques dont le chef porte le titre de *kisslar-aghassi* et de *cheikh el haram*. Il occupe un rang très élevé et est choisi par le sultan de Constantinople.

Les revenus de la mosquée sont très considérables ; mais ils sont plutôt employés à satisfaire la rapacité des autorités chargées de son entretien qu'à cet entretien lui-même, qui laisse beaucoup à désirer. La mosquée est entourée de *medderssat* (écoles) peu fréquentées.

La visite au tombeau du prophète n'étant pas une des formalités exigées par le Coran pour faire le pèlerinage, et le zèle des musulmans ayant considérablement diminué, la ville de Médine est en décadence.

Nous pûmes nous en convaincre en parcourant ses rues. Nous y remarquâmes une grande quantité de maisons en ruine.

Mon pieux muphti voulut visiter les tombeaux de tous les illustres personnages enterrés dans l'intérieur de la ville et dans les environs ; je dus l'accompagner. Voici le nom des principaux :

Ibrahim, fils du prophète, mort dans sa jeunesse ; Fathma, sa fille ; plusieurs de ses femmes et de ses autres filles ; sa nourrice. Fathma, mère d'Ali, gendre du prophète. Othman ben Aâffan, un des premiers successeurs du prophète, celui qui a recueilli les feuilles éparses du Coran. Imam Malez Ebnou Ens, chef de la secte malekites. C'est pour cela que les malekites, c'est-à-dire presque tous les habitants de l'Afrique septentrionale depuis Derna jusqu'au Maroc, considèrent Médine comme un lieu plus sanctifié encore que la Mecque.

Nulle part on ne rencontre autant de mausolées de personnages musulmans saints et illustres. Et pourtant ils sont moins visités que la plupart des koubba de marabouts qui abondent dans toutes les contrées de l'islamisme.

Nous visitâmes, hors de la ville, le djebel Obodd où est enterré Hamza, oncle du prophète, ainsi que ceux de ses compagnons tués dans la grande bataille que Mohammed livra dans ce lieu aux Arabes de Koreïch. Nous nous rendîmes également à Kobba, village entouré des plus délicieux jardins qu'on puisse voir. Là se trouve une petite mosquée construite, dit la tradition, sur l'emplacement où la chamelle de Mohammed, qui avait été chassé de la Mecque, s'accroupit exténuée de fatigue.

Il serait trop long de faire la description de toutes les cérémonies interminables que doivent accomplir les pèlerins en visitant la mosquée, les tombeaux et les lieux vénérés par les musulmans : je me bornais d'ailleurs à suivre l'exemple de mon compagnon et à me conformer aux prescriptions de mon guide le mezouar. Partout on trouve des quémandeurs ; partout il faut donner des bakchich sous la dénomination d'offrandes.

Les parties de la ville qui n'étaient pas en ruine me parurent bien construites ; les maisons, ayant toutes un ou deux étages, ne sont ni recrépies, ni blanchies, ce qui donne aux rues un aspect très triste.

Les deux rues principales, nommées Sauk Bab-el-Massri et l'autre Sauk el B'lat, partent l'une de la porte *El Massri* et l'autre de la porte *El Châmi* et aboutissent à la grande mosquée. Elles sont bordées de boutiques peu achalandées. Dans les faubourgs séparés de la ville par la grande place appelée *El Monakh*, où nous avions laissé nos chameaux, se trouvent des maisons à un étage occupées, dans la belle saison, par des habitants de Médine. Elles sont entourées de jardins délicieux et copieusement arrosés.

Le muphti rendit visite aux ulémas de l'université, dont les principaux devaient se rendre à Taïf auprès du grand chérif Sidi Mohammed Ebnou Aôun. Ce renseignement confirmait ceux que m'avaient donnés au Caire le cheikh El Kadiri et le cheikh El Tounsi. Il était donc inutile d'entreprendre les ulémas de Médine de la fettoua de Kaïrouan dont notre compagnon Sid El Miloud ben Salem el Leghouati, mokaddem de Sidi Mohammed el Tedjini, était porteur.

Les trois jours que nous devions passer à Médine, suivant nos conventions avec notre mekououm, étant écoulés, nous fixâmes notre départ. J'aurais désiré voir plus en détail tout ce que je n'avais fait qu'entrevoir pendant ce court espace de temps employé, hélas ! en grande partie en cérémonies religieuses et en prières. En face de ces lieux sanctifiés et de ce berceau de l'islamisme, j'éprouvais de grandes satisfactions de curiosité, mais le sentiment religieux y était d'autant plus étranger que les musulmans que j'y rencontrais témoignaient plus d'indifférence. J'avais été témoin d'une foi bien autrement vive pendant mon séjour auprès d'Abd el Kader.

Quelles sensations eussent été les miennes, je le comprenais mieux que jamais, si, au lieu d'être auprès du

tombeau de Mohammed, j'avais pu prier au sépulcre de Notre-Seigneur Jésus-Christ ! Aussi étais-je bien décidé à aller visiter Jérusalem et les lieux saints qui l'entourent aussitôt après le pèlerinage de la Mecque, si toutefois je n'y trouvais pas la mort.

LIVRE XII

LA MECQUE

CHAPITRE I

Départ de Médine. — Route de Médine à la Mecque. — Irham. — Entrée à la Mecque.

Le mardi 14 décembre 1841 (29 chouel 1257), nous sortîmes de Médine par la porte Bab-el-Massri, par laquelle nous y étions entrés. Notre mekououm s'était adjoint à une caravane de cent chameaux environ, qui se rendait à Djedda. Nous suivîmes pendant quatre jours la même route que celle que nous avions prise pour aller. C'est à la station de Ssafra que nous quittâmes la route de Yamboa à Médine. Ssafra est un assez joli village bâti sur le penchant d'une colline au-dessus d'une vallée fertile : de beaux jardins et beaucoup de dattiers.

Nous nous étions arrêtés avec mon muphti auprès d'un puits, sous de magnifiques palmiers, lorsque nous fûmes tout d'un coup entourés par une troupe de femmes, presque toutes jeunes et jolies, qui venaient puiser de l'eau. Elles avaient la figure découverte et ne furent nullement intimidées par notre présence. Elles appartenaient, nous dirent-elles, à la tribu des Harb, dont une petite fraction habite Ssafra. Jamais je n'avais entendu parler l'arabe d'une façon aussi pure et aussi douce. Je

serais resté longtemps à causer avec ces gracieuses bédouines, si le muphti, dont la dignité était compromise à ses yeux par la présence de jeunes femmes, ne m'avait donné le signal du départ.

Les caravanes, les pèlerins isolés même, voyagent pendant la nuit, fâcheuse habitude pour ceux qui aiment à voir le pays.

Le 18, nous campânes à Oued-Zozag. De là, nous suivîmes la crête de montagnes assez escarpées.

Le 19, nous nous arrêtâmes à Djebel-Eyoub, près des puits de Mestoura.

Le 20, nous fîmes halte à Rabegh, grande station des caravanes, village situé à 8 ou 10 kilomètres de la mer, dont on sent les émanations salines.

Le lendemain 21, nous arrivâmes à une agréable station nommée Kholeïs; nous admirâmes d'autant plus l'abondance et la limpidité des eaux qui arrosent ces jardins plantés de dattiers, que depuis trois jours nous parcourions un pays aride et que nous venions de traverser un col très difficile, nommé Teniat-el-Kholeïs.

Le 22, nous établîmes nos tentes à Oued-Djemmoum, vallée qui aboutit à celle appelée Oued-Fathma, au milieu de beaux jardins de dattiers et d'arbres fruitiers.

Là, nous revêtîmes le irham, car une journée seule nous séparait de la Mecque. Le muphti, le mokaddem et moi fîmes nos grandes ablutions et récitâmes les prières ordonnées aux pèlerins qui se rendent à la Mecque avec l'intention de faire le pèlerinage. Le irham est le costume que doit prendre le pèlerin quand il approche de la Mecque. Il se compose de deux pièces de calicot de lin ou de laine, de couleur grise ou blanche. Avec l'une il s'entoure les reins, avec l'autre le cou et les épaules, en laissant le bras droit à découvert. Il quitte tout autre vêtement. Les étoffes qui composent le irham sont achetées pour la circonstance et n'ont aucun ornement. La tête est nue ; les chaussures laissent le cou-de-pied à découvert. Tant qu'un pèlerin est mohrem (revêtu du irham), il ne se fait pas raser la tête, marche toujours gravement,

ne tue aucun être vivant (même certains insectes), et doit s'abstenir de querelles et de tout rapport avec les femmes.

Il me fallut passer une partie de la nuit à écouter la lecture du Coran par le muphti. Je commençais à souffrir du froid dans mon irham, et j'obtins de mon compagnon la permission de m'envelopper jusqu'au jour dans mon burnous. Beaucoup de pèlerins contractent des maladies souvent mortelles, pendant le temps qu'ils portent le irham, soit à cause du froid, soit à cause de la grande chaleur. Du temps des Arabes idolâtres, le pèlerinage avait lieu à l'automne, saison pendant laquelle le irham avait moins d'inconvénients. Mais Mohammed ayant établi l'année lunaire et ayant fixé le pèlerinage au mois de dhi-el-hadja, et l'année lunaire ayant onze jours de moins que l'année solaire, le pèlerinage dans l'espace de trente-trois ans, arrive successivement à toutes les époques de l'année.

Les vieillards et les malades peuvent se couvrir la tête, en payant une redevance à la mosquée. On peut avoir une ombrelle ou se faire de l'ombre avec son mouchoir.

Le lendemain, 23 décembre (9 de dhi-el-kaada), à l'aurore, il fallut se mettre en prières auxquelles prenait part la femme du muphti, qui avait quitté tous ses ornements et s'était complètement enveloppée dans un immense voile en laine blanche[1]. Nous montâmes à chameau, car nous avions une longue route à parcourir. A mesure que nous approchions de la Mecque, la vallée devenait plus aride. Arrivés au lieu appelé Mémouniah, nous mîmes pied à terre. Notre mekououm devait se rendre avec nos chameaux, nos serviteurs et nos bagages à un caravansérail situé dans le quartier El-Chamy, situé près de la grande mosquée, et là attendre notre retour. Au bout

[1] Les femmes pèlerines doivent aussi prendre le irham, composé d'un voile recouvrant la figure et d'un grand haïk, bande d'étoffe de laine ou de coton, qui doit les envelopper entièrement, sans même laisser paraître les mains, ni les chevilles du pied.

d'une heure environ, nous aperçûmes la ville, dont la vue nous avait été jusque-là cachée par les montagnes bordant à l'est la vallée par laquelle nous arrivions.

Dès que nous entrâmes dans le quartier Bab-el-Omra, dont la rue conduit à la grande mosquée, nous fûmes entourés par plusieurs individus, nommés *mettouaf*, qui, nous voyant revêtus du irham, comprirent que nous avions l'intention de visiter la Caâba, et nous firent pénétrer dans le temple par la porte Bab-el-Selam.

CHAPITRE II

Origine du pèlerinage. — La mosquée. — La Caâba. — Bit Allah. — Les monuments situés autour de la Caâba.

C'est le moment opportun, je pense, de mettre sous les yeux du lecteur une notice succincte sur l'origine du pèlerinage de la Mecque.

Le but du pèlerinage est la Caâba, *Domus quadrata*, nom que les Arabes idolâtres donnaient à certaines maisons autour desquelles ils tournaient en invoquant leurs divinités.

D'après la tradition musulmane, Dieu aurait ordonné à Abraham de reconstruire la Caâba, originairement édifiée par Adam et détruite par le déluge. Abraham obéit et fut aidé dans cette œuvre par son fils Ismaël, qui habitait avec sa mère Agar, le pays de la Mecque. L'ange Gabriel apporta à Abraham la pierre noire, *Hadjir-el-Essoued*, qui lui servit d'échafaudage, car elle remontait, dit la tradition arabe, à mesure que la construction s'élevait au-dessus du sol. Cette pierre, fixée dans un des angles de la Caâba, est touchée et baisée par tous les pèlerins.

Après la mort d'Ismaël, les Arabes Amalécites s'empa-

rèrent de la Caâba et du puits de Zem-Zem, d'où l'eau avait miraculeusement jailli, à la prière d'Agar, au moment où son fils Ismaël allait mourir de soif. C'est bien à la présence de ce puits intarissable que doit être attribuée la fondation de la Mecque, car, nulle autre part dans le pays, on ne trouve de l'eau douce en aussi grande quantité.

Pendant l'espace de deux mille ans (toujours d'après les auteurs arabes), la Caâba fut plusieurs fois détruite par les inondations, puis reconstruite en dernier lieu par un Arabe idolâtre nommé Ameur ben Laha, qui y plaça une idole appelée Hobal. Depuis, cette tribu des Arabes idolâtres voulut avoir sa divinité dans la Caâba. La tribu des Kossaï fut la première qui construisit des maisons autour de la Caâba. Cette agglomération de maisons reçut alors le nom de Becca. Les Heni-Koreich succédèrent aux Kossaï. La Caâba ayant été incendiée vers cette époque, les Koreïchites élevèrent à la même place une construction en bois, sous laquelle ils placèrent la statue de Hobal, grand dieu des païens, et, autour de cette statue, un grand nombre d'autres idoles. Abd el Motalleb ben Hicham, grand-père de Mohammed, répara le puits de Zem-Zem. La Caâba fut construite en pierres.

Les Koreïchites avaient édifié autour de la Caâba une petite ville, dont les terrasses des maisons ne devaient pas dépasser la hauteur de la Caâba.

Lorsque Mohammed rentra victorieux dans la ville de ses ancêtres, il détruisit les idoles du temple et abolit l'idolâtrie. Il consacra toutefois l'ancien pèlerinage des Arabes, en déclarant que la visite de la Caâba, *Bit Allah* (la maison de Dieu), était une œuvre pie pour tout musulman; et Dieu, dans un chapitre du Coran, indiqua les règles qu'on devait suivre pour accomplir le *Heudj* (pèlerinage). Le kalife Omar construisit, le premier, une mosquée autour de la Caâba. Il serait trop long de citer le nom des princes musulmans qui agrandirent et embellirent la mosquée, et qui durent la reconstruire, ainsi que la Caâba elle-même; car l'une et l'autre furent détruites à

différentes époques par les inondations et les incendies.

C'est en l'an 1074 de l'hégire, vers le milieu du XVII^e^ siècle de notre ère, que la *Caâba*, le puits de Zem-Zem, les pavillons des quatre sectes orthodoxes et les colonnades de la mosquée, ont été reconstruits et réparés tels qu'on les voit aujourd'hui.

Depuis cette époque, les sultans de Constantinople et les vice-rois d'Egypte n'ont eu à réparer que les dégâts commis par les Ouahabites ou Wahabites, au commencement de ce siècle.

La Caâba et les pavillons de diverses formes qui en sont rapprochés sont à peu près au milieu d'une grande place en forme de pallélogramme ayant environ 180 mètres de long sur 130 mètres de large.

Tout autour de cette cour règne une colonnade de trois et quatre rangs de colonnes supportant des arceaux en ogive surmontés de petites coupoles enduites au dedans de plâtre fouillé, en dehors blanchies à la chaux. Les colonnes ne sont semblables ni par la matière ni par la forme : les unes sont en marbre, d'autres en porphyre, d'autres en granit, le plus grand nombre en pierre. Elles ont une hauteur moyenne de 6 mètres et environ 60 centimètres de diamètre.

Mon mettouaf me dit qu'elles sont au nombre de six cents, et il compta cent cinquante petites coupoles. Ce nombre ne me parut pas exagéré. Aux arceaux sont suspendues des lampes qu'on allume chaque soir.

Le sol des colonnades est pavé avec des dalles inégales et disjointes.

Dix-neuf portes, placées irrégulièrement, donnent accès dans ce temple. Quelques-unes, *Bal-el-Selam* surtout, celle par laquelle le pèlerin doit faire sa première entrée dans le temple, ont l'aspect grandiose des portes des plus belles mosquées du Caire. Autour du temple s'élèvent sept minarets ronds et quadrangulaires, peints de diverses couleurs, et d'où les muezzins appellent à la prière. Nulle part, je n'ai entendu de voix plus belles et d'intonations plus mélodieuses.

Les murailles extérieures, contre lesquelles courent les colonnades, sont ornées de magnifiques inscriptions en lettres dorées ou en relief. Au-dessus des portes également se trouvent des inscriptions en relief sur de grandes plaques de marbre indiquant le nom du prince qui les a construites et la date de leur construction.

Sept chaussées pavées partent des colonnades et aboutissent à la Caâba. Le sol de la mosquée est plus bas que le sol de la ville. On y descend par quatre ou cinq marches.

Ainsi que je l'ai dit, la Caâba n'est pas tout à fait au milieu de la cour. C'est une construction massive ayant environ 12 mètres de long sur 8 de large et 9 mètres d'élévation. Elle repose sur une base en talus de 60 centimètres.

La terrasse est plate.

Une seule porte, située sur la façade nord, donne entrée dans le Caâba. Elle est à 2 mètres environ au-dessus du sol. Cette porte est doublée de lames d'argent avec des ornements en or.

A l'angle nord-est de la Caâba, près de la porte, est engagée dans l'angle du bâtiment la fameuse pierre noire, *Hadjer-el-Essoued*. C'est un ovale irrégulier formé de plusieurs morceaux de même nature qui ont dû être disjoints par l'action du feu et qu'on a réunis dans une espèce de moule en ciment entouré d'un cercle d'argent. L'attouchement des mains ou des lèvres des croyants depuis des siècles a creusé cette pierre, qui, dans le principe, devait être en saillie.

A l'angle sud-est est une autre pierre que les pèlerins doivent toucher sans la baiser.

Sur le côté ouest de la Caâba est le mizab, gargouille en or massif, *dit-on*, par laquelle s'écoule la pluie qui tombe sur la terrasse.

Au-dessous est une plaque de marbre entourée de mosaïque. C'est là qu'ont été enterrés Ismaël et sa mère Agar. A l'est et à l'ouest de la Caâba, s'élève, à une hauteur de 1^{m},50 environ, un mur semi-circulaire nommé

Hatim, recouvert de plaques de marbre sur lesquelles sont gravées des inscriptions. L'espace compris entre ce mur et la Caâba se nomme Hadjer et est aussi saint que le sol de la Caâba même.

La Caâba est entièrement recouverte d'une immense enveloppe en soie noire qu'on nomme *kessoua*(vêtement). Ce voile est renouvelé chaque année à l'époque du pèlerinage. Il est fabriqué au Caire, aux frais du sultan de Constantinople. La portion du côté de la porte est brodée en argent, des ouvertures sont ménagées pour la pierre noire et pour l'autre pierre.

L'usage de recouvrir la Caâba d'une tenture remonte aux Arabes idolâtres.

On considère comme un acte de souveraineté le droit de fournir la kessoua de la Caâba. Le 25 de dhi-el-kaâda de chaque année, la vieille tenture est enlevée et le bâtiment reste découvert quinze jours, jusqu'au 18 de dhi-el-hadja, où les pèlerins reviennent de El-Aârafat à Oued-Mouna.

La porte de la Caâba est ouverte trois fois par an : le 20 de ramadhan, le 15 de dhi-el-kaâda, le 10 de moharrem.

Autour de la Caâba règne un pavé en marbre, qui est au-dessous du niveau de la cour ; ce pavé, en forme d'ovale, est entouré par des piliers en bronze doré reliés par des chaînes auxquelles sont suspendues des lampes en verre qu'on allume pendant la nuit. Au delà de ces piliers existe un second pavé qui a 5 mètres de largeur, un peu plus élevé que le premier ; et enfin un troisième également un peu plus élevé et qui a 12 mètres environ de largeur.

Il faut donc descendre deux larges degrés pour arriver au sol de la Caâba.

Sur le rond extérieur s'élèvent quatre petits pavillons appelés *makam*[1], en forme de pagodes indiennes, ouverts de tous côtés et supportés par des pilastres très légers.

[1] Place d'honneur.

Là siègent les représentants des quatre sectes orthodoxes :

Le makam Maleki est sur la face sud ;

Le makam Hanéfi sur la face ouest ;

Le makam Hambli sur la face nord, vis-à-vis de la pierre noire ;

Et le makam Cheffâi sur la face est, au-dessus du puits de Zem-Zem.

Les musulmans qui viennent prier auprès de Caâba se rangent autour et dans la direction du makam de leurs sectes respectives.

Les femmes doivent se placer derrière le makam Hambli. Elles ne font la promenade circulaire autour de la Caâba que la nuit.

Le puits de Zem-Zem est une construction carrée placée au-dessous du makam el-Cheffâi. Les murs sont revêtus de plaques de marbre sur lesquelles sont gravées de belles inscriptions. L'orifice du puits est garni d'une margelle de 1m,50 de hauteur. Le diamètre est d'environ 3 mètres. On puise l'eau avec des seaux en cuir attachés à de petites chaînes. La chambre où se trouve le puits est constamment remplie de pèlerins ou d'habitants de la ville. L'eau ne diminue jamais, le puits étant alimenté par une source qui arrive par un conduit souterrain. Elle est blanchâtre, un peu tiède, mais douce à boire. A côté de la chambre où se trouve le puits est un bassin en marbre constamment rempli de l'eau du Zem-Zem. Au-dessous de ce bassin s'ouvre une fenêtre aux barreaux de laquelle est suspendu par une chaîne un vase en étain avec lequel les pèlerins peuvent puiser de l'eau sans être obligés d'entrer dans la chambre du puits.

On doit donner l'eau gratuitement, mais tous les serviteurs de la mosquée la vendent.

On boit cette eau comme remède contre tous les maux. On en emporte pour soi et pour les siens, en cas de maladie. Les bouteilles se vendent très cher. On vend également des linceuls qui ont été trempés dans l'eau de Zem-Zem et qui doivent préserver du feu de l'enfer ceux qui en seront enveloppés.

Au nord-est du puits de Zem-Zem sont deux laides constructions, appelées *El-Kobteïn* (les deux coupoles), qui contiennent les jarres, lampes et objets à l'usage de la mosquée. A côté se trouve le marchepied qu'on approche de la porte de la Caâba le jour où on doit l'ouvrir. Il glisse sur de larges roues très basses.

Un peu à l'ouest s'élève un arceau isolé, appelé *Bab-el-Salam* (la porte du Salut). Il a environ 4 mètres de large sur 6 de hauteur.

A côté se trouve le makam Sidna-Ibrahim, pavillon élégant qui recouvre l'endroit où se tenait Abraham lors de la construction de la Caâba.

Enfin au nord-est de ce pavillon, c'est-à-dire en face de la porte de la Caâba, se trouve le *monbeur*, la chaire de la mosquée, construction élégante en marbre blanc avec ornements gravés et dorés. La chaire est surmontée d'une sorte de clocher pointu octogone et doré.

CHAPITRE III

Suite de la description du temple de la Mecque. — Cérémonies religieuses ordonnées aux pèlerins.

Maintenant le lecteur doit se rendre à peu près compte de la configuration de la mosquée, de la Caâba et des constructions environnantes ; je reviens donc au moment où, guidés par des mettouaf, le muphti, le mokaddem et moi, nous entrâmes dans le temple par la splendide porte Bab-el-Salam.

A la vue de la Caâba, il fallut nous prosterner et réciter certaines prières en même temps que les mettouaf.

Nous approchâmes de la Caâba par une des voies pavées, nous passâmes sous l'arceau isolé appelé *Bab-el-Salam*. Nous nous plaçâmes en face de la pierre noire,

nouvelles prières et génuflexions. Nous la touchâmes de la main droite et la baisâmes. Puis nous fîmes sept fois le tour de la Caâba en tournant de droite à gauche, les trois premiers tours avec rapidité en mémoire de la fuite de Mohammed de la Mecque à Médine. A chaque tour, on touche de la main et on baise la pierre noire ; nous appuyâmes nos poitrines contre la muraille de la Caâba dans l'espace compris entre la porte et la pierre noire ; et là, les bras élevés vers le ciel, nous demandâmes hautement pardon de nos péchés. Nous fîmes encore des prostrations et des prières à côté du makam de Sidna-Ibrahim. Enfin, nous entrâmes dans la chambre où se trouve le puits de Zem-Zem, nous fîmes de nouvelles prières, et nous bûmes de l'eau à plusieurs reprises. Là se terminèrent les cérémonies ordonnées dans l'intérieur de la mosquée.

Nous suivîmes nos mettouaf, qui nous firent sortir du temple par la porte de SS'afa, et nous firent agenouiller sur les marches d'une construction composée de trois arceaux réunis au sommet par une architrave, la face tournée vers la mosquée.

Nous allions procéder à la cérémonie du *Saï*. Elle consiste à parcourir une rue longue d'environ 400 mètres, qui se nomme *Oued SS'afa*. Elle aboutit à un tertre appelé *Méroua*. Au sommet est posée une pierre au niveau de laquelle on arrive par des degrés. Le pèlerin est obligé de parcourir rapidement l'espace compris entre *SS'afa* et *Méroua*. Il faut faire sept fois ce parcours en priant à haute voix en commémoration de l'agitation d'Agar, au moment où elle craignait de voir son fils Ismaël périr de soif. Après avoir terminé cette fatigante cérémonie, nos mettouaf nous firent entrer dans des boutiques de barbiers, situées près Méroua, qui nous rasèrent la moitié de la tête en récitant certaines prières. Après cette cérémonie, les pèlerins peuvent revêtir leurs vêtements ordinaires, sauf à reprendre plus tard le irham pour la visite obligatoire à *Omra*. Quoique fatigué, mon cher compagnon, dont j'admirais la verte vieillesse, ainsi que le

mokaddem, jugèrent convenable de terminer ce jour même les cérémonies pour l'accomplissement desquelles le irham est indispensable, et nous nous mîmes en marche vers *Omra*, chapelle située à 6 kilomètres environ de la Mecque, sur la route de Médine. C'est là, dit la tradition, que Mohammed allait prier de préférence. Nous allâmes jusqu'à cette chapelle en récitant des prières, nous y restâmes en oraison le temps de nous reposer, et nous revînmes à Méroua en psalmodiant des versets du Coran. Les barbiers achevèrent de nous raser la tête, nous dûmes encore parcourir sept fois l'espace compris entre Méroua et *SS'afa*, nous fîmes sept fois le tour de la Caâba et, enfin, nous rentrâmes à notre caravansérail, exténués de fatigue. Nous avions certainement parcouru plus de 40 kilomètres pendant toute la journée, et nous n'avions mangé que quelques dattes avec des galettes et bu quelques tasses de café.

Nous payâmes généreusement nos guides, qui se chargèrent eux-mêmes de nous trouver un logement convenable, pour la durée de notre séjour à la Mecque.

Le lendemain, vendredi 24 décembre, nous retournâmes à la mosquée, nous fîmes les prières ordinaires et les sept tours de la Caâba, cérémonie qui n'est obligatoire qu'une fois, mais à laquelle sont attachées de grandes *indulgences;* de sorte que les musulmans fervents, et mes compagnons étaient de ce nombre, la répètent chaque jour pendant leur séjour à la Mecque, soit avant, soit après le pèlerinage. Nous allâmes ensuite visiter les logements que nous proposaient nos guides. Nous louâmes le deuxième étage d'une maison dont les murs servaient de clôture à la partie est de la mosquée et dont les fenêtres opposées à l'entrée donnaient sur la cour intérieure de cet édifice. Ces logements sont les plus recherchés, aussi dûmes-nous les louer à raison de un douro et demi par jour (8 francs environ), prix exorbitant en raison de l'appartement. La femme du muphti y installa nos logements respectifs et sa cuisine, et je n'eus qu'à me féliciter de m'être adjoint à cette excellente famille.

Comme tous les vendredis, la salat du *d'hour* (prière d'une heure après midi) a lieu en commun dans la mosquée, et elle est suivie de la *khotba* (prédication).

Pour la prière, tous les pèlerins et autres habitants de la ville se rangent en rond autour de la Caâba, de manière à ce que tous aient la face tournée vers la maison de Dieu. C'est le seul endroit de la terre où des musulmans, *réunis*, puissent se trouver en face les uns des autres en priant. En effet, tous les musulmans répandus sur la surface du globe doivent en priant s'orienter vers la Caâba; par conséquent, les uns se tournent vers le nord, les autres vers le sud, l'est ou l'ouest, suivant la situation des contrées qu'ils habitent par rapport à la Caâba.

L'*iman* (l'officiant) se place près de la porte de la Caâba. Ce sont les ulémas de la Meddersa-el-S'limanïa, en général vieillards vénérables, qui ont le privilège de prêcher dans la chaire de la grande mosquée.

Le prédicateur est vêtu d'un grand haïk blanc qui lui recouvre la tête; il tient une longue baguette blanche à la main. Il fait une prière spéciale, nommée *khotba*, pour le sultan de Constantinople, pour le pacha d'Egypte et pour le grand chérif.

Des tapis et des nattes sont étendus pour la prière, soit sur les parties sablées de la cour, soit sur le pavé des colonnades; chaque pèlerin, du reste, peut apporter son tapis ou sa natte.

On dit que la mosquée pourrait contenir quarante mille personnes; je ne crois pas y avoir vu réunis plus de dix à douze mille individus.

Le soir, à la clarté des lampes, le spectacle des pèlerins faisant le tour de la Caâba et récitant leurs prières à haute voix disposerait à des idées de piété, si on n'entendait pas les cris et les rires de centaines d'individus, hommes, femmes et enfants, entassés sous les colonnades et se livrant à des jeux et même à des abominations qui excitent le plus profond dégoût. Je ne pouvais en croire mes yeux.

En dehors des heures de la prière, beaucoup de pèlerins font leur cuisine sous les colonnades qui entourent la cour. Des femmes y vendent du pain et des dattes, et des cafetiers y débitent leur café et des pâtisseries ; les barbiers y exercent leur profession.

Sous les colonnades également, les *tolbas* (musulmans lettrés) font des conférences religieuses, et des maîtres d'école enseignent le Coran à des enfants qui récitent leur leçon en poussant des cris discordants.

D'autres tolbas, assis près de Bab-Abd-el-Salem, écrivent des amulettes qu'on leur paye suivant la longueur des prières.

Une quantité innombrable de pigeons voltigent sans cesse dans la cour de la mosquée. On leur a construit de petits bassins où ils viennent se désaltérer, et des femmes vendent des graines que les pèlerins achètent et donnent aux pigeons comme œuvre pie.

Ce temple est, en même temps, une église, une université, une école, un marché et une place publique.

A neuf heures, la mosquée est évacuée, et il n'y reste que les musulmans les plus fervents qui y passent la nuit en prières, ainsi que la plupart des pauvres pèlerins indiens habitant sous les colonnades pendant tout leur séjour à la Mecque.

Avant de faire la description de la ville, je dois compléter les renseignements que j'ai pu recueillir sur l'administration intérieure et les revenus de la grande mosquée.

Le chef du temple se nomme Neïb-el-Haram (le délégué auprès du lieu saint) ; c'est lui qui est détenteur des clefs de la Caâba.

Le deuxième chef se nomme Agha-el-Toueshia (l'agha des eunuques). C'est un ancien usage de faire garder la Caâba par des esclaves eunuques. La plus grande partie sont des nègres du Soudan qui, tout jeunes, sont opérés et mis sous la direction des anciens eunuques. Ils ont des turbans blancs, sont vêtus de longues robes (*kaftan*) serrées à la taille par une ceinture de cuir ; ils portent à

la main une longue canne en bois blanc, ils sont au nombre de cinquante, jeunes et vieux. Ils sont chargés de guider les personnages pour les cérémonies autour de la Caâba. Ils jouissent de revenus fixes, et font commerce de prières, d'eau de Zem-Zem, de linceuls, de chapelets, d'amulettes, de débris des tentures de la Caâba et de peintures, représentant le temple de la Mecque et les lieux saints qu'on doit y visiter.

Les revenus de la Mecque et Médine sont immenses. Ce sont des donations (*habous*) qui ont été faites depuis des siècles par des habitants de toutes les contrées de l'islamisme ; mais les oukils délégués, chargés de retirer les revenus des biens de la Mecque et Médine, les consacrent à d'autres objets, les gaspillent, et une partie seulement arrive à sa destination. La somme envoyée, chaque année, par ces oukils infidèles représente encore un revenu considérable, dont la moindre part est consacrée à l'entretien des lampes et des tapis du temple. Le reste est partagé entre les employés de la mosquée, qui sont innombrables : les khatib (prédicateurs), muezzins, imans, muphti, prieurs, allumeurs, balayeurs, porteurs d'eau, etc.

La mosquée de la Mecque est donc pauvre. Quelques lampes en or seulement se trouvent dans l'intérieur de la Caâba, et c'est le sultan de Constantinople et le vice-roi d'Egypte qui font à leurs frais les réparations indispensables et qui fournissent les jeunes esclaves eunuques.

Là plus que partout ailleurs on peut appliquer la parole attribuée au prophète :

« Tout ce qui tombe entre les mains des Arabes devient ruine. »

Quand on compare la richesse et la splendeur des sanctuaires vénérés du christianisme à ces lieux considérés pourtant comme les plus saints par tout le monde musulman, on se rend compte du désordre qui règne dans toutes les branches des administrations musulmanes ; car leur foi, on ne peut pas en douter, est aussi vive que celle des chrétiens ; mais c'est la foi sans les œuvres.

CHAPITRE IV

Visite dans l'intérieur de la Caâba. — Exploitation des pèlerins. — Cérémonies obligatoires du pèlerinage.

Ainsi que je l'ai dit plus haut, la Caâba n'est ouverte que trois fois dans le courant de l'année. Une de ces solennités étant fixée au 15 de dhi-el-kâada, correspondant cette année (1841) au 29 décembre, nous eûmes la chance d'y assister. Mon pieux muphti ne cessait de me féliciter de cette heureuse coïncidence : « Songe, me disait-il, que tu vas participer aux bénédictions abondantes que Dieu répand sur les fidèles croyants qui peuvent pénétrer dans la demeure d'Abraham. »

Le 29 décembre, en effet, au moment où le soleil commençait à dorer le sommet des minarets de la mosquée, les eunuques approchèrent le marchepied de la Caâba et l'agha en ouvrit la porte. A peine était-elle entr'ouverte que les pèlerins, réunis bien avant le *fedjer* (l'aurore) dans la cour de la grande mosquée, s'élancèrent dans l'intérieur du lieu vénéré, malgré les efforts et les coups de bâtons des eunuques. Mes compagnons et moi, d'après le conseil de nos mettouaf, laissâmes passer la foule et, après *trois longues heures* d'attente, nous pûmes entrer, non sans difficulté. Arrivés dans la Caâba, nous devions faire certaines prières accompagnées de génuflexions ; cela nous fut absolument impossible ; nous étions tous tellement serrés, que nous avions peine à respirer.

L'intérieur est une simple chambre dont le plafond est soutenu par deux colonnes. Elle n'est éclairée que par la porte. Le plafond et les murs à hauteur d'appui sont tendus de riches étoffes de soie, et ornés de belles inscriptions en argent. Le soubassement est revêtu de plaques de marbre sur lesquelles se détachent, en relief, de

superbes inscriptions dorées. Le pavé est en marbre de différentes couleurs. C'est à peine si j'ai pu entrevoir ce que je décris, je n'ai donc pu lire aucune inscription. Un grand nombre de lampes, en or massif (dit-on), d'un très beau travail, sont suspendues au plafond par des chaînes dorées.

On m'avait dit que douze poèmes, composés par des poètes arabes bien antérieurs à l'islamisme, et qu'on appelait *El-Moaallaket* (les suspendus), étaient accrochés au plafond de la Caâba. Je n'ai pu, à mon grand regret, les apercevoir. La visite intérieure de la Caâba vaut des indulgences aux pèlerins qui peuvent la faire, mais elle n'est pas au nombre des rites obligatoires du pèlerinage.

En montant le marchepied gardé par les eunuques, il faut payer, payer en entrant, payer à la sortie, quand l'agha présente à baiser la clef de la porte, payer en descendant le marchepied, payer, toujours payer. C'est pitié de voir comment sont traités les malheureux pèlerins qui ne peuvent pas satisfaire l'avidité des innombrables fonctionnaires attachés à la mosquée.

A midi, la Caâba fut fermée, après avoir été soigneusement balayée et lavée par les eunuques. Beaucoup de pèlerins allaient pieusement se faire arroser par l'eau qui ruisselait de la porte.

A la sortie de la mosquée se trouvent, en grand nombre, des boutiques où se vendent les débris des tentures de la Caâba très recherchées par les croyants. On y vend également des images représentant les mosquées et les lieux vénérés de la Mecque et de Médine.

Il n'est pas de pèlerin, quelque pauvre qu'il soit, qui n'emporte à sa famille ou à ses amis un souvenir pieux de son pèlerinage.

En parlant de la rapacité des Mecquois attachés au service de la mosquée, j'ai oublié de citer un de leurs moyens d'extorsion, à l'égard des pèlerins, que m'avaient fait remarquer mes compagnons.

« Vois-tu, me disait le muphti, la forme des *koulla*

(sortes d'amphores) dans lesquelles les *sakkaï*[1] transportent l'eau de Zem-Zem ? Elles sont pointues par la base, afin qu'elles ne puissent se tenir debout, position dont les pèlerins pourraient profiter pour s'abreuver si les sakkaï, pouvant les poser à terre, cessaient de les tenir entre leurs mains. De cette façon, chaque goutte d'eau n'arrive dans la gorge altérée des Hadjis que moyennant une rémunération donnée au porteur de la koulla. »

Il est certain que les habitants de la Mecque n'ont, en grande partie, d'autres moyens d'existence que l'exploitation des pèlerins.

Il me fallait une grande dose de patience et de dissimulation pour me soumettre à l'observation des prières et des cérémonies interminables auxquelles m'obligeaient mes pieux compagnons, que la moindre résistance de ma part aurait scandalisés, en outre des soupçons qu'elle aurait pu leur inspirer sur la sincérité de ma conversion. Je souffrais moins pourtant de l'obligation d'accomplir des dévotions si contraires à mes croyances, que pendant mon séjour auprès d'Abd el Kader ; car alors je trompais l'homme que j'aimais, et c'était pour une satisfaction personnelle que j'avais feint d'embrasser l'islamisme. La mission, au contraire, que je remplissais en ce moment avait un but patriotique et le rôle que je jouais m'était imposé.

J'avais, hélas ! bien d'autres cérémonies en perspective ! Voici, en effet, l'énumération des conditions strictement imposées au musulman qui veut consciencieusement mériter le titre de *Hadj*, et gagner les grâces divines qui y sont attachées :

1° Revêtir le irham pendant les trois jours consacrés à la visite à Aârafat, à Ouedi-Mouna et au retour de la Mecque ;

2° Etre présent le 9 de dhi-el-heudja, depuis l'Aâsseur jusqu'au Moghreb, au sermon prêché sur la colline d'Aârafat ;

[1] Nom des porteurs d'eau.

3° Assister à un sermon semblable à Mezdelf, au fedjer (aurore), le 10 de dhi-el-heudja ;

4° Les 10, 11 et 12 du même mois, lancer vingt et une pierres contre les piliers des démons existant dans la vallée de Ouedi-Mouna ;

5° Faire le sacrifice d'une bête vivante, à Ouedi-Mouna ;

Et 6° enfin, au retour de Ouedi-Mouna à la Mecque, visiter encore la Caâba et Omra, en ne cessant de réciter des versets du Coran.

Ils sont plus rares qu'on ne pense les pèlerins qui remplissent scrupuleusement les devoirs qu'impose la loi du pèlerinage. Beaucoup, soit par ignorance, soit par indifférence, se contentent de faire le tour de la Caâba et d'assister au sermon de Aârafat. Que de pèlerins viennent seulement à la Mecque poussés par un sentiment de vanité ou par le désir de faire du commerce ! C'est de la bouche de croyants dont la ferveur était choquée par la tiédeur de leurs coreligionnaires que j'ai recueilli ces renseignements.

CHAPITRE V

J'envoie un message au grand chérif à Taïf. — Bazars de la Mecque. Lieux vénérés aux environs de la Mecque.

Avant de parcourir la ville et de visiter les lieux vénérés qui se trouvent dans l'intérieur et aux environs de la Mecque, je devais m'occuper de remplir la mission qui m'y avait amené. Le muphti et le mokaddem se rendirent donc à l'université appelée Mederset-el-Slimanïa, pour savoir où et comment je pourrais me rencontrer avec le grand personnage auquel j'avais à remettre les lettres de ses beaux-frères, les princes abyssiniens, et de son ami

le cheikh Fresnel. Ils apprirent que le grand chérif se trouvait en ce moment à Taïf. Comme il eût été imprudent de tenter la moindre démarche sans l'avoir préalablement consulté, et qu'il était important, d'un autre côté, d'obtenir une solution avant les grandes cérémonies du pèlerinage, qui devaient avoir lieu le 8 et le 9 dhi-el-heudja (21 et 22 janvier 1842), il fut convenu que j'écrirais au grand chérif *Sidi Mohammed Ebnou Aoun*, pour lui dire que j'étais porteur de lettres importantes qui lui étaient adressées par ses beaux-frères et son ami M. Fresnel, et que j'attendais ses ordres. Un des nègres qui composaient sa garde, et auquel je donnai un superbe *bakchich*, se chargea de remettre ma lettre à son maître et me promit de m'apporter sa réponse. En l'attendant, je consacrai mon temps à parcourir la ville et à visiter les lieux vénérés par les musulmans. J'avais pour guide un des eunuques qui, le premier jour, m'avait fait accomplir les cérémonies de la Caâba et de Omra, et que j'avais largement récompensé. Pour me prouver son zèle et son dévouement, il alla jusqu'à me proposer d'être mon guide en des lieux qui n'étaient rien moins que sanctifiés. Il y avait pour moi une importance trop grande à conserver la dignité de mon caractère et la sévérité de mes mœurs pour que je me laissasse aller à un sentiment de curiosité auquel je n'eusse certes pas résisté en toute autre circonstance.

Voici les notes que j'ai pu recueillir sur l'aspect général de la Mecque :

La Mecque est désignée sous un grand nombre d'appellations ; les trois principales sont :

Om-el-Korats (la mère des villes) ;

El-Mecherafa (l'ennoblie) ;

Bled-el-Eimen (la ville de la foi).

Elle est située dans une vallée étroite, aride et sablonneuse. La ville et les faubourgs occupent une surface à peu près ovale qui m'a semblé avoir 1 kilomètre 1/2 de long sur une largeur moyenne d'un 1/2 kilomètre.

Les collines qui entourent la ville n'ont guère plus

de 150 mètres d'altitude ; elles sont stériles et dénuées d'arbres.

Les maisons sont élevées et bâties en pierres. Elles ont jusqu'à trois étages et, contrairement aux usages musulmans, toutes les fenêtres s'ouvrent sur la rue. Les murs ne sont pas crépis. Les rues sont assez larges. La ville a été évidemment construite pour la commodité et l'agrément (relatifs !) des pèlerins, la seule source de profit pour les habitants.

Je n'y ai vu ni places ni arbres. A part les maisons du grand chérif, la grande mosquée et quelque mederset, il n'existe aucun monument.

La majeure partie des fenêtres sont garnies de *mocherabia* en bois sculpté et peint, et tendues de nattes très fines laissant passer l'air, mais interdisant l'entrée aux mouches et aux moustiques qui y abondent.

Depuis que le nombre des pèlerins a diminué, beaucoup de maisons tombent en ruines. Les rues ne sont pas pavées, de sorte que la poussière y est aussi désagréable, en temps sec, que la boue quand il pleut. On n'y voit aucun vestige de cette élégante architecture arabe qu'on admire au Caire et en Espagne.

A part l'eau de Zem-Zem assez bonne et qui, ainsi que je l'ai dit, arrive dans le puits de ce nom par un canal souterrain, les eaux des autres puits à la Mecque sont saumâtres. Il y existe quelques citernes dans lesquelles on recueille l'eau de la pluie. L'eau la meilleure est celle d'une ou plusieurs sources situées à environ 30 kilomètres de la Mecque ; elle y est amenée par un aqueduc, superbe travail tombant en ruines faute de réparations. Les chérifs sont possesseurs des fontaines alimentées par cet aqueduc et en vendent l'eau aux pèlerins, pauvres gens plus exploités encore que ne le sont les baigneurs dans les stations thermales d'Europe.

Trois quartiers de la Mecque ont principalement attiré mon attention :

1° Le quartier de Saffa, où loge le chef des eunuques avec ses cinquante subordonnés qui, à part les plus jeunes,

sont tous mariés à des négresses (?). Leurs maisons sont parfaitement tenues. C'est dans ce quartier que logent les pèlerins de distinction. Le grand chérif y possède, près de la grande mosquée, deux palais en assez mauvais état.

C'est à partir de ce soi-disant palais que commence la rue appelée *Messaï* (celle que l'on parcourt quand on accomplit la cérémonie du Saaï). Elle a l'aspect d'un long bazar bordé de boutiques où règne la plus grande animation. Dans cette rue se font les ventes à l'enchère de toutes sortes d'objets, depuis les armes et les étoffes les plus précieuses jusqu'aux objets de la plus minime valeur.

Là sont les boutiques où se vendent les belles copies du Coran, les montres anglaises, les confitures de Constantinople ; à côté sont les restaurants où les pèlerins trouvent du mouton rôti et des espèces de crème, puis des cafés en grand nombre. Dans certains on vend, c'est à n'y pas croire, des liqueurs enivrantes, entre autres de la *bouza*, espèce d'eau-de-vie.

2° Le petit quartier appelé *Souïka*, habité en partie par les riches Indiens. Les rues, bordées de leurs boutiques, y sont propres et arrosées. On y respire une atmosphère de parfums, et quelles riches étoffes ! Quels beaux chapelets en aloès, en sandal, en pastilles du sérail ! Quels beaux cachets gravés sur cornaline !

Les Indiens ont la réputation de ne pas être des musulmans très orthodoxes ; mais, comme ils sont riches, on ferme les yeux sur l'irrégularité de leurs doctrines.

C'est dans ce marché qu'a lieu la vente des esclaves, hommes et femmes.

J'ai vu dans ce marché, voûté et éclairé par de grandes ouvertures pratiquées dans la voûte, des Abyssiniennes admirablement belles, exposées, subir avec une morne résignation les regards et les attouchements de cyniques acheteurs. J'aurais voulu être assez riche pour acheter et rendre libres ces belles et misérables créatures. Les plus jolies se vendent de 800 francs à 1 000 francs.

3° Le quartier de *Chebeïk* et de *Bab-Omar* est composé d'assez belles maisons louées aux pèlerins riches. Il y a des magasins de soieries de Damas et d'Alep.

Toutes les nations de l'islamisme sont représentées à la Mecque pendant les mois précédant et suivant l'époque du pèlerinage, qui, ainsi que je l'ai dit plus haut, parcourt dans un cycle de trente-trois ans tous les mois de l'année.

En examinant les boutiques de la grande rue du Messaï, on voit le Marocain qui vend les belles peaux de chèvres rouges et jaunes (le maroquin le plus estimé). Le Tunisien a apporté les fez, bonnets rouges. Le Turc d'Europe vend des étoffes brodées, de l'ambre, des confitures sèches, des *imêma* (bouts de pipe en ambre); le Turc d'Anatolie, des tapis de soie, des châles d'Angora; le Persan, des cachemires et des mouchoirs de soie; les Afgans, des châles admirablement brodés; les Indiens des armes magnifiques, des étoffes et des produits de toute sorte; les Arabes de l'Yémen, des objets en cuir et des tuyaux de narghylé; les nègres du Soudan, de Tombouctou, des paniers nattés (jonc et drap), des cotonnades, etc.

Les mendiants abondent, Indiens surtout. Une des plaies du pèlerinage, ce sont les derviches, sales et arrogants, auxquels les pèlerins aisés sont obligés de faire l'aumône, pour éviter les scènes scandaleuses qu'ils font à ceux qui opposent un refus à leurs insolentes réquisitions. Il en vient de Tombouctou à Samarkand et de Georgie à Bornéo.

Les pèlerins les plus intéressants et, il faut ajouter, les plus utiles sont les nègres du Soudan. Quoique très pauvres, ces braves gens ne mendient jamais, et, moyennant une légère rétribution, rendent une multitude de petits services auxquels les autres pèlerins les plus misérables ne daigneraient pas s'abaisser.

Dans deux quartiers de la Mecque se trouvent des maisons consacrées à la prostitution. Elles sont en partie occupées par des bédouines des tribus environnantes. Le

pèlerinage, d'ailleurs, n'est point interdit aux *femmes libres*, et plusieurs d'entre elles accompagnent les grandes caravanes du Caire et de Syrie, et y étalent un grand luxe.

Je fus peu édifié de la foi des pèlerins. La plupart, je le crois, sont attirés à la Mecque par des mobiles très mondains : les spéculations commerciales, la vanité et la curiosité. Les pèlerins, du reste, dans le monde musulman, ne jouissent pas tous de la considération qui devrait être attachée au titre de Hadj (pèlerin). Voici à l'appui de cette appréciation, un proverbe que j'ai souvent entendu dans la bouche de musulmans de plusieurs contrées :

Demande. *Ma ahrami min Hadj ?*

Réponse. *Hadjein.*

« Qui est plus rusé qu'un pèlerin ? demande-t-on. — C'est celui qui a accompli deux pèlerinages, » répond-on.

Il y a beaucoup d'exceptions, j'ai pu m'en convaincre.

Mon guide eunuque m'a fait successivement visiter les lieux vénérés situés dans la ville. Les principaux sont :

Mouled-el-Nebi, lieu de naissance de Mohammed ; mosquée creusée dans le sol, on y descend par une échelle.

Mouled Seltna Fatma, lieu de naissance de Fatma, fille du prophète.

Mouled Ali, lieu de naissance d'Ali, cousin de Mohammed.

Mouled Sidna Abou-Beker, lieu de naissance du beau-père du prophète.

K'bor Seltna Khadidja, tombeau de la femme de Mohammed.

K'bor Oumma, tombeau de la mère du prophète.

Dans tous ces sanctuaires, on remarque la trace des dévastations commises par les Wahabites.

Hors la ville, nous avons visité : ***El-Djebel-Abou-Kobeïs,*** montagne à l'est de la ville, où le khalife Omar allait prier au milieu des idolâtres : c'est, d'après la tradition musulmane, la première montagne créée ;

Makam Cheg el-Kamar, lieu où Mohammel fit descendre la lune du ciel ;

Djebel-Nour, montagne de lumière, où Mohammed s'isolait pour prier et où l'ange Gabriel lui apportait des versets du Coran ;

Djebel-Tsour, montagne où se trouve une caverne dans laquelle se cacha Mohammed lorsqu'il fut chassé de la Mecque et se réfugia à Médine.

Nous visitâmes quelques cimetières assez mal entretenus. Un château bien fortifié, qui domine la ville à l'est, est occupé par une garnison turque. Nous vîmes une maison de plaisance du grand chérif avec des jardins assez verts et de très belles citernes en mauvais état. Notre guide nous indiqua une réunion de huttes et de tentes occupées par des femmes livrées à la prostitution. Nous ne vîmes aux environs de la Mecque qu'une seule petite vallée assez fertile, nommée *Ouad-Aabbédia*.

CHAPITRE VI

Voyage de la Mecque à Taïf. — Présentation au grand chérif. Sidi Mohammed Ebnou Aoun.

Enfin, le 6 janvier 1842, le nègre du grand chérif, dont la longue absence commençait à m'inquiéter, m'apporta la réponse de son maître. « Sidna[1]-el-chérif, me dit-il, sera heureux de te recevoir et t'envoie, à cet effet, un sauf-conduit, ainsi que les chameaux et les serviteurs nécessaires, afin de te transporter toi et tes compagnons à Taïf. »

Ce sauf-conduit était ainsi conçu : « Le porteur du présent écrit, revêtu de notre sceau, est Sid Omar ben Abd Allah el Djezaïri[2] ; il se rend auprès de nous ; qu'il soit respecté. »

[1] Notre Seigneur.

[2] Nom que m'avait donné M. Fresnel, en me recommandant au grand chérif.

Nos préparatifs de départ furent bientôt faits ; malgré le désir qu'avait mon cher muphti de m'accompagner, sa santé et celle de sa femme le forcèrent de rester à la Mecque. C'était à regret que je me séparais de ces excellents époux qui me traitaient comme leur propre fils.

Le 8 janvier, le mokaddem de Tedjini et moi, nous nous mîmes en route, montés sur les excellents *méharis* du grand chérif. Grâce aux allures douces et rapides de ces animaux de pure race, nous devions franchir facilement en deux journées les 90 kilomètres qui séparent la Mecque de Taïf.

La route qui y conduit passe par le faubourg de Moâbed, partie nord de la Mecque, puis elle incline à l'est et traverse successivement les vallées de Oued-Mouna et de Aârafat, où ont lieu les dernières cérémonies obligatoires du pèlerinage. Elle longe ensuite l'aqueduc qui conduit les eaux à la Mecque. La contrée que nous parcourûmes est généralement déserte et aride jusqu'à la partie est de la plaine d'Aârafat, où nous nous arrêtâmes quelques instants à une station nommée *Kahouat Aârafat* (café d'Aârafat), ombragée par une grande quantité d'acacias. Là commence l'aqueduc.

Arrivés dans cet endroit, nous changeâmes de montures. Nos *méharis* furent remplacés par des ânes superbes ; les chameaux, ne pouvant franchir les passages difficiles de la montagne, prirent une route plus longue, qui contourne le massif que nous allions traverser. Quant à nous, montés sur nos magnifiques baudets, nous pénétrâmes dans la montagne ; nous suivîmes une route difficile et rocailleuse qui n'offrait rien de remarquable, et deux heures avant le coucher du soleil, nous arrivions au sommet où s'étend un plateau sur lequel est construit un petit village entouré de jardins, nommé *Ras-el-Kora*. Ce site paraît d'autant plus délicieux qu'il contraste avec l'aridité des contrées environnantes. Je n'oublierai jamais l'impression que fit sur moi le spectacle de cette oasis verdoyante, située au milieu des pointes aiguës de la chaîne granitique du Djebel-Kora, qu'éclairaient les

rayons d'un splendide soleil couchant. Nous fûmes parfaitement accueillis par les habitants du village, descendants de l'ancienne tribu des Hoddêïl, célèbre dans les fastes de l'islamisme. La maison où nous logeâmes était grossièrement construite, mais parfaitement propre. Nous y fûmes à l'abri de la température très froide qui règne, à cette hauteur, dans cette saison, et je ne pouvais me lasser d'entendre nos hôtes parler si purement et si poétiquement la belle langue du Hedjaz [1].

Le lendemain, c'était le 1er janvier 1842. En ce jour, où les familles et les amis se réunissent pour échanger des présents et des vœux de bonheur, mon père et ma mère adoptive pleuraient sans doute le fils qu'ils n'espéraient plus revoir, tandis que moi, sans un seul être à qui je pusse ouvrir mon cœur, je poursuivais, au milieu de peuplades fanatiques, une mission aventureuse dont j'entrevoyais la fatale issue. Ce jour-là, ma position n'était ni pire ni meilleure que les jours précédents, mais cette date réveilla tant de souvenirs, et je me sentis tellement accablé sous le poids de ma douleur, que si, dans ce moment, j'en avais eu la possibilité, je me serais soustrait aux menaçantes éventualités de cette mission... Il n'était plus temps de revenir sur mes décisions. Quelle nuit! Quel cruel retour vers le passé! Ah! de pareilles souffrances morales doivent expier bien des erreurs!

Le lendemain, nous descendîmes de Ras-Kora par une route accidentée et très difficile, qui nous conduisit dans une jolie vallée, très fertile, nommée *Oued-Mohrêm*, arrosée par des puits. Le système d'arrosage est le même que celui que j'ai vu depuis à Tripoli de Barbarie, appelé *ghorghaz*. A côté du puits, on creuse un plan incliné; une vache, attelée à une corde roulant sur une poulie, tire, en descendant ce plan incliné, une outre attachée à la corde; arrivée à la margelle, elle se déverse dans un petit bassin, et lorsque la vache remonte, l'outre par son propre poids redescend au fond du puits, se remplit, et ainsi de suite.

[1] Contrée de l'Arabie, berceau de l'islam.

C'est, nous a-t-on dit, à partir de cette vallée, en se dirigeant vers le sud, que commence la culture du café. Nous traversâmes encore une petite chaîne de montagnes, du sommet de laquelle nous aperçûmes Taïf, petite ville passablement fortifiée, dominée par une sorte de château fort, et située au milieu d'une plaine aride et sablonneuse, entourée de montagnes abruptes et escarpées.

Au sud-ouest, à deux ou trois kilomètres de la ville, s'étendent de beaux jardins parsemés de maisons de plaisance.

Le soleil était couché, quand nous entrâmes dans la ville par une porte surmontée de tours crénelées. Les rues me parurent plus larges que celles des autres villes arabes. Nous descendîmes dans une des *meddersa*[1] attenant à la mosquée appelée *Messdjed-el-Heunoud* (mosquée des Indiens), où des appartements nous avaient été préparés. Nous fûmes accueillis avec distinction par des chérifs attachés à cette mosquée et servis par les nègres qui nous avaient accompagnés de la Mecque à Taïf. Pas une question ne nous fut adressée. On nous servit un excellent repas, après lequel l'iman de la mosquée vint nous réciter les prières du soir et nous faire une longue lecture pieuse.

Le lendemain, continuation du silence de nos hôtes. La dignité musulmane nous commandait la même réserve. Je désirais voir la ville, mais on me laissa comprendre que je ne pouvais faire la moindre promenade avant de recevoir les ordres du grand personnage dont j'étais l'hôte.

La journée me parut terriblement longue. Enfin, nous venions d'achever la prière du *moghreb*, quand un musulman de belle mine fut introduit dans la chambre qui m'était destinée et, après les salutations d'usage, me demanda si j'étais Sidi Omar ben Abd Allah el Djezaïri. Sur ma réponse affirmative, il me donna l'accolade musulmane (baiser sur l'épaule droite) et, après s'être accroupi

[1] Ecole.

vis-à-vis de moi, me dit que *son cousin*, son seigneur, Sidi Mohammed Ebnou Aoun, me souhaitait la bienvenue et m'attendait dans sa maison de plaisance à *Oued-el-Slâma*.

De beaux chevaux, richement caparaçonnés et conduits par des Nubiens, nous menèrent, en vingt minutes à peine, à la résidence du grand chérif. Mon compagnon, le mokaddem de Tedjini, fut conduit dans un pavillon attenant à la demeure principale, moi seul fus introduit dans une salle du rez-de-chaussée richement tapissée d'étoffes de soie brodées d'or.

Quelques instants après, deux nègres ouvrirent une porte dissimulée dans les tentures, et je vis entrer un Arabe, un des types les plus beaux que j'aie rencontrés de la race d'Ismaël. La couleur bistre de sa peau donnait plus d'éclat au regard de ses beaux yeux et à la blancheur de ses dents. Sa barbe, fine et rare, était à peine teintée de blanc. Ses extrémités étaient remarquablement distinguées ; son costume, d'une exquise propreté, était aussi simple qu'élégant. C'était Sidi Mohammed Ebnou Aoun, grand chérif de la Mecque, descendant de la branche des chérifs ennemis de la famille de Ghaleb, le vaincu de Méhémet Ali. Elevé à ces hautes fonctions par l'influence du vice-roi d'Egypte, il était dévoué à sa politique ; il avait, par conséquent, peu de sympathie pour la domination des Osmanlis.

Il me fit un accueil on ne peut plus gracieux, affectueux même.

Il me dit qu'il avait été prévenu de mon arrivée à la Mecque par des lettres de ses beaux-frères et de son excellent et savant ami, le cheikh *Frinil* (Fresnel), et qu'il m'attendait avec impatience.

Je m'aperçus à sa conversation qu'il avait sur mes antécédents des renseignements précis.

On servit un repas délicat, que partagèrent plusieurs personnages que Sidi Mohammed me présenta comme ses cousins, et auxquels il me présenta moi-même, comme un Algérien recommandé par le cheikh Frinil, qui est

connu dans tout le Hedjaz par sa haute science, et aimé pour son affabilité et son empressement à rendre service.

Le grand chérif m'adressa des questions sur la position des Français en Algérie, sur l'émir Abd el Kader et sur la situation générale de la politique en Europe ; mais il me fut facile de comprendre, par la façon dont il m'adressait ces questions, que je devais être très réservé dans mes réponses.

Il me dit que j'avais besoin de repos et me fit conduire dans le pavillon que je devais occuper et où mes compagnons étaient déjà installés.

Le jour suivant, je présentai au grand chérif, le mokaddem de Tedjini, chargé de mettre sous ses yeux la *fettoua* de Kaïrouan, revêtue de l'approbation des ulémas du Caire, et de lui demander de mettre le sceau à cette importante décision. Sidi Mohammed adressa plusieurs questions au mokaddem, lui promit de lire attentivement la *fettoua ;* « mais, ajouta-t-il, il ne m'appartient nullement d'apposer isolément mon sceau au bas de cette *fettoua*. Je n'ai aucun caractère *cherâai* (judiciaire), mon rôle, en pareille matière, doit se borner à réunir un *medjelès* (assemblée) d'ulémas, et à lui soumettre les décisions des *medjelès* de Kaïrouan et du Caire. — Je le ferai. »

CHAPITRE VII

Audience privée du grand chérif. — Ses confidences.

Le jour même, après la prière *moghreb* (coucher du soleil), un des cousins du grand chérif vint m'avertir que Ben Aoun me priait de partager son dîner. Je fus introduit dans ses appartements privés du premier étage, et, après le repas qui fut vraiment somptueux, et auquel son

cousin seul prit part, il fit un signe, la *méida* (petite table) fut enlevée, le café servi, et je restai seul en face de mon hôte.

« Dans notre première entrevue, me dit-il, nous n'avons échangé que des phrases susceptibles d'être entendues par toutes les oreilles; en ce moment nous pouvons laisser parler notre cœur, sans aucune crainte, ni réticence. Le cheikh *Frinil,* quoique chrétien, est peut-être l'ami dans lequel j'ai le plus de confiance ; il t'a recommandé à moi comme un autre lui-même, mes beaux-frères m'ont vanté tes nobles qualités, tu peux dès lors compter sur mon dévouement et ma sincérité. Parle donc avec franchise et explique-moi le but de ta visite.

— Je ne suis pas venu en pèlerinage à la Mecque, lui dis-je, pour remplir uniquement le devoir prescrit à tous les musulmans de visiter *Bit-Allah* (maison de Dieu) ; je suis en outre chargé, ainsi que je te l'ai dit sommairement à la première audience que tu m'as accordée, d'une double mission ; la première, d'obtenir la sanction de la *fettoua* émanée du medjelès de Kaïrouan et approuvée par les medjelès du Caire, la seconde, de tâcher de mettre un terme aux mauvais traitements dont sont victimes les musulmans algériens qui se rendent en pèlerinage à la Mecque. Cette double mission m'a été donnée par mes amis, les principaux marabouts de l'Algérie ; et ajoutai-je sur un ton plus confidentiel, tu vois que ma franchise est complète, par le général Bugeaud, gouverneur général, chargé par le roi de France de gouverner les populations musulmanes placées naguère sous la domination injuste et cruelle des Turcs que les armées françaises ont vaincus et chassés par la permission du Très-Haut. Ta Seigneurie connaît la teneur de la *fettoua*. Elle est destinée, si elle reçoit la suprême sanction des ulémas de l'Orient et de l'Occident réunis à la Mecque, à ramener la paix et la tranquillité dans des contrées désolées aujourd'hui par une guerre inutile ; et, à ce sujet, je dois ajouter que les ulémas de Djémâa-el-Ezhar, en approuvant la *fettoua* de Kaïrouan, ont écouté les sages conseils du vice-

roi d'Egypte que j'ai eu l'honneur d'entretenir de l'objet de ma mission. Il n'est secret pour personne, noble chef, que Ta Seigneurie est liée au vice-roi par les liens de la plus étroite amitié, et qu'elle est un des plus zélés défenseurs de la sage politique de Méhémet Ali. Je suis donc venu à toi avec la persuasion que tu faciliteras ma mission, d'abord parce qu'il s'agit d'une œuvre éminemment humanitaire, et ensuite parce que tu seconderas ainsi les vues de ton illustre ami qui, dans l'intérêt bien entendu de l'islamisme, tient à se maintenir dans les meilleures relations avec la France, son alliée la plus puissante et la plus fidèle. Certes, tes actes ne te sont dictés que par les sentiments désintéressés du devoir et de l'observation de la loi musulmane, mais tout homme, quelque élevée que soit sa position, ne doit-il pas être flatté de l'approbation des princes choisis par Dieu pour gouverner ces créatures, à quelque religion qu'ils appartiennent ?

— Digne *telmid* (élève) de Frinil, dit en souriant finement le grand chérif ».

Il avait compris. Mon excellent ami Fresnel, en effet, m'avait recommandé de flatter les tendances du grand chérif, à jouer un rôle politique et à attirer sur sa personnalité l'attention de la diplomatie européenne.

Il était inutile d'insister davantage sur une question aussi délicate, puisque j'avais acquis la conviction que mes insinuations avaient été comprises. J'entretins alors mon hôte de la situation déplorable faite aux musulmans algériens dans les ports et sur les bâtiments de la mer Rouge.

Le grand chérif, tout en rejetant loin de lui la responsabilité des mauvais traitements subis par nos pèlerins algériens, me promit d'user de son influence, soit auprès des autorités turques et égyptiennes, soit auprès des reïs (capitaines de navires) naviguant sur la mer Rouge, pour mettre un terme à une situation que réprouvaient également et les lois de l'humanité et la loi religieuse.

Nous abordâmes alors d'autres sujets. La nuit était déjà avancée, qu'il voulait encore écouter la narration des évé-

nements dont j'avais été le témoin en Algérie, et surtout pendant mon séjour auprès d'Abd el Kader.

« L'heure de la séparation est trop tôt arrivée, me dit le grand chérif, car jamais mes oreilles n'ont été charmées par des récits aussi intéressants que ceux qu'elles entendent de ta bouche que je crois véridique ; je vais réfléchir à tout ce que tu m'as dit au sujet des missions que tu as à remplir, et tous mes efforts tendront à te donner complète satisfaction. Pendant le temps qui me sera nécessaire pour arriver à ce but, tu resteras dans ma demeure et, chaque soir, nous veillerons ensemble et échangerons nos pensées. Frinil, comme toujours, m'a dit la vérité. »

Et, au moment où je prenais congé de lui, Sidi Mohammed Ebnou Aoun m'attira vers lui et m'embrassa avec une effusion qui contrastait avec son maintien digne et réservé.

Pendant quatre soirées encore, j'eus la chance de m'entretenir intimement avec cet homme supérieur. Tout en conservant la foi mahométane, le grand chérif savait mettre de côté les sentiments fanatiques et exclusifs qui créent entre les musulmans et les autres peuples des obstacles infranchissables.

Je réunis dans les pages qui suivent les diverses appréciations qu'énonça successivement Sidi Mohammed Ebnou Aoun, au cours des conversations échangées entre nous durant les soirées intéressantes que je passai en tête à tête avec lui, dans son habitation de Taïf.

« Où est le temps, me disait-il à propos du pèlerinage de la Mecque, où la foi des musulmans attirait dans la ville sainte des centaines de mille de croyants, arrivant de toutes les parties du monde ? L'indifférence religieuse a gagné successivement l'islamisme, et le nombre de pèlerins a diminué en raison de la défaillance de leur foi. Autrefois, six grandes caravanes arrivaient régulièrement de tous les points cardinaux. Nos ancêtres ont vu des princes souverains se rendre à la Mecque, suivis de populations entières ; le dernier des Abbassides, Mostassem Billah, campa à Aârafat avec cent trente mille chameaux.

Le pèlerinage était considéré autrefois comme un acte commandé par Dieu lui-même. Les musulmans s'imposaient comme œuvre pie les fatigues et les privations des longs voyages par terre. Tous restaient purs pendant l'époque du pèlerinage, et la prière et la lecture des *hadith*[1] du prophète étaient leur seule occupation. Aujourd'hui, quarante ou cinquante mille pèlerins, à peine, visitent Bit-Allah (la maison de Dieu). Il n'arrive plus que trois caravanes à la Mecque : celle de Syrie, celle d'Egypte et celle de l'Yemen. Encore sont-elles peu nombreuses, cette dernière surtout. La plupart des pèlerins prennent la mer; presque tous se livrent au commerce et, dans leur cœur, la piété est remplacée par l'esprit de spéculation. Et quelle est leur conduite, hélas ! durant la sainte époque du pèlerinage ! Que Dieu préserve tes yeux du spectacle de leurs honteuses actions !

« Les padischads de Constantinople, ces commandeurs des croyants, ombres de Dieu sur la terre, ont donné de l'éclat au drapeau de l'islamisme tant qu'ils ont pris le Coran pour règle de leur conduite et qu'ils ont tenu en main le glaive de la guerre sainte; mais dès qu'ils ont cessé de s'appuyer sur le sentiment religieux, et qu'ils ont introduit, dans les hautes fonctions, des renégats de tous les peuples; dès lors enfin qu'ils ont subi, pour ainsi dire, le protectorat des chrétiens, les bases de l'Empire des Osmanlis ont été sapées, et le jour prochain peut-être où il s'écroulera ; car les mauvais exemples des princes ont perverti leurs sujets. ***Tout peuple qui perd la foi marche à la décadence.***

« De fidèles observateurs de notre loi, de sincères croyants existent encore dans le monde musulman, mais la masse tient plus aux biens de la terre qu'aux félicités du ciel. Le nom de Dieu est sans cesse dans leur bouche, et, trop souvent, le démon est dans leur cœur. Et nous-mêmes chérifs, descendants du prophète, que Dieu a placés au rang supérieur dans ce monde, n'avons-

[1] Préceptes du prophète.

nous pas contribué à la déchéance de la foi ? n'avons-nous pas donné l'exemple d'un luxe et d'une avarice qui ont attiré contre nous l'attention des Wahabites ? Au lieu de nous conformer aux sages préceptes prêchés d'exemple par ces réformateurs, et de contracter avec eux une alliance qui aurait mis le territoire des villes saintes à l'abri de leurs funestes invasions, nous les avons combattus, et, pour nous venger des défaites qu'ils nous avaient infligées, nous avons invoqué l'intervention des Turcs, ces musulmans, ennemis acharnés des Arabes ! Insensés que nous étions ! Au lieu d'alliés que nous appellions à notre aide, ce sont des tyrans cruels sous le joug desquels nous nous sommes nous-mêmes placés. Aussi, nous chérifs, naguère souverains incontestés des villes saintes, nous, descendants directs du prophète, sommes-nous obligés de courber la tête devant le dernier des pachas, la plupart anciens esclaves chrétiens parvenus au pouvoir par les voies les plus honteuses !

« Ah ! s'il entre dans les desseins de Dieu de rendre à l'islamisme sa gloire et sa puissance, il devra d'abord inspirer aux musulmans la foi et la vertu de nos illustres ancêtres. Retremper cette foi et combattre le luxe et l'avarice, tel était le but avoué des Wahabites, mais leur foi n'était pas encore assez pure ; Dieu, qui lisait, au fond de leur cœur, des sentiments d'ambition et des désirs de lucre, n'a pas béni leur œuvre ; les musulmans tièdes et amis du bien-être opposaient un obstacle à la mission de ces inflexibles réformateurs.

« Deux hommes se sont également levés pour régénérer les musulmans : Shamil dans l'est, Abd el Kader dans l'ouest. Quels secours ont-ils trouvés parmi les princes les plus puissants de l'islamisme ? Les peuples eux-mêmes qui avaient porté au pouvoir ces deux champions de la patrie et de la foi ne se sont-ils pas promptement lassés de la lutte, et ne sont-ils pas prêts aujourd'hui à les abandonner ?

« J'avais un instant conçu de belles espérances pour les musulmans, à l'avènement de Méhémet Ali au trône d'Egypte. Il chassera de Constantinople, me disais-je, ces

sultans dégénérés dont la puissance ne repose que sur leur alliance avec les chrétiens ; il réunira en un faisceau les forces éparses des Arabes fondateurs de l'islamisme, et créera un empire indépendant qui ne sera plus à la merci des puissances chrétiennes... hélas ! ces dernières espérances ont été déçues. Je reconnais plus que jamais la vérité du *hadith* (paroles de Mohammed) : *Un gouvernement d'infidèles peut durer, s'il est juste ; un gouvernement de vrais croyants, s'il est injuste, doit périr!* »

Tel est le résumé scrupuleusement exact des opinions du grand chérif de la Mecque sur la situation de l'islamisme à l'époque où je le visitai (1842). Il se passe de commentaires.

Malgré le caractère éminemment religieux dont il était investi et la douleur qu'il éprouvait en constatant la décadence de l'islamisme, Sidi Mohammed Ebnou Aoun n'avait pas la vive foi d'Abd el Kader. Lui aussi, sans trop se l'avouer peut-être, était plus préoccupé de son bien-être dans ce monde que des félicités de la vie future ; c'était un musulman épicurien, tandis que l'autre était un guerrier ascétique. Si j'eusse rencontré un Sidi Mohammed Ebnou Aoun à la place de l'émir, mes rêves se seraient réalisés ; la France aurait trouvé en lui un allié fidèle, et les musulmans de l'Algérie, un prince qui leur aurait assuré paix et prospérité.

Abd el Kader, à la place du grand chérif de la Mecque, eût peut-être relevé l'étendard du wahabitisme, et tenu en échec Constantinople.

CHAPITRE VIII

La fettoua est sanctionnée par le medjelès de Taïf. — Mes adieux au grand chérif. — Aspect général de Taïf.

L'intérêt de nos entretiens intimes n'avait point fait oublier au grand chérif le but de ma mission et, quelles

que fussent les sympathies que lui inspirait Abd el Kader il avait prêté une oreille attentive aux renseignements que lui avait donnés le mokaddem de Tedjini, renseignements corroborés par le témoignage des mokaddem de Sidi Eukba, des Ouled Sidi Cheikh et de Moulay Taïb, qui s'étaient rendus à Taïf, conformément aux instructions de mon ancien ami d'Aïn-Madhi, Sidi Mohammed el Tedjini.

Prenant en haute considération les maux de toutes sortes qu'attirait et devait de plus en plus attirer sur les malheureuses tribus de l'Algérie la continuation d'une lutte désormais inutile et désespérée, Sidi Mohammed Ebnou Aoun était parvenu à réunir un medjelès composé d'ulémas de Bagdad, de Damas, de Médine et de la Mecque, venus en ce moment à Taïf, pour lui rendre une visite, et sur la plupart desquels il exerçait une grande influence.

La *fettoua* de Kaïrouan, approuvée par les ulémas du Caire, fut donc présentée au medjelès de Taïf par mon compagnon El Miloud ben Salem el Leghouati, mokaddem de Tedjini. Une opposition furieuse du cheikh El-S'noussi [1], un des affiliés les plus importants de la secte de Sidi Abd el Kader, El Djilani, donna de sérieuses inquiétudes à mon fidèle Miloud, mais l'approbation des ulémas, adhérents du grand chérif, appuyée sur l'opinion des plus illustres commentateurs du Coran, mit fin à la discussion ; et, au bas de la sanction confirmant les deux *fettoua* de Kaïrouan et du Caire, copiée à la suite de ces deux documents, furent apposés les cachets et les signatures de tous les membres du medjelès de Taïf.

L'important rouleau fut remis entre les mains du mokaddem de Tedjini ; des copies authentiques furent délivrées aux mokaddem des zaouïa de Sidi Eukba, des Ouled-Sidi-Cheikh et de Moulay Taieb *à Bessnes*.

Mon compagnon, l'intelligent et fidèle délégué de Tedjini, dont la conduite, durant cette pénible négociation,

[1] J'aurai plus d'une fois encore à constater la dangereuse influence de ce cheikh fanatique dont notre consul général à Tripoli de Barbarie, M. Féraud, dénonçait récemment les intrigues et les excitations à la guerre sainte.

avait été aussi habile qu'énergique, se chargea de faire faire, dès notre retour à la Mecque, une nouvelle copie de notre *fettoua*, copie que je devais adresser à M. le général Bugeaud, gouverneur général de l'Algérie, par l'entremise du consulat de France à Djeddah.

Ainsi que l'avait prévu Sidi Mohammed el Tedjini, les démarches des mokaddem, malgré leur habileté et leur énergie, n'auraient obtenu aucun résultat sans mon intervention auprès des ulémas et du grand chérif ; et mon ami avait agi sagement, en leur témoignant de se conformer absolument à ma direction. Mais mon intervention elle-même eût été vaine, sans les recommandations tout à fait exceptionnelles de mon excellent ami, M. Fresnel, soit auprès du cheikh Tounsi, au Caire, soit auprès du grand chérif de la Mecque.

C'est grâce à lui, à lui seul, que j'ai pu accomplir ma mission, et c'est grâce également à l'amitié qu'il avait inspirée à Sidi Mohammed Ebnou Aoun que j'échappai à une mort affreuse.

Hélas ! je n'ai jamais eu le bonheur de presser de nouveau Fresnel sur mon cœur, cet ami plus remarquable encore par son exquise bonté que par sa haute intelligence et il m'a été impossible de lui exprimer de vive voix les sentiments d'admiration et de reconnaissance que je lui conserverai jusqu'à mon dernier soupir.

Cependant, nous venions d'entrer dans le dernier mois du pèlerinage (*dhi-el-heudja*), et je tenais beaucoup à assister à l'arrivée des caravanes de Syrie et d'Egypte, qui devaient faire leur entrée à la Mecque, le 5 de *dhi-el-heudja* (le 18 janvier). Je demandai donc au grand chérif de vouloir bien m'y envoyer en temps utile. Il m'accorda gracieusement cette demande, tout en me faisant préalablement jurer de revenir auprès de lui à Taïf, aussitôt après les cérémonies du pèlerinage auxquelles il devait lui-même assister.

Il n'était pas nécessaire de me lier par un serment pour me forcer à revenir auprès de l'homme illustre dont l'accueil bienveillant m'avait touché, et dont l'intelligence

élevée m'a séduit. Nous nous séparâmes comme d'anciens amis. Il ne me témoigna aucune appréhension au sujet de mon retour à la Mecque. Quant à moi, lorsque je pris congé de lui, je fus assailli par de terribles pressentiments.

Mon séjour auprès de Sidi Mohammed Ebnou Aoun me paraissait un rêve délicieux. Que de choses j'avais apprises sur l'islamisme en quelques heures, et que de renseignements je pourrais recueillir encore s'il m'était donné de demeurer quelque temps auprès de lui ! Et la langue arabe ! où pourrais-je rencontrer de pareilles conditions réunies comme théorie et comme pratique ! Car plus j'avançais dans l'étude de cette belle langue et plus je constatais mon ignorance. Déjà mon imagination s'enflammait à la pensée de devenir un savant orientaliste, aidé surtout que je serais par mon excellent ami M. Fresnel, qui devait incessamment venir reprendre son poste à Djeddah, et pour lequel le grand chérif avait déjà fait préparer une maison de plaisance à Taïf.

Sidi Mohammed Ebnou Aoun, pendant mon séjour auprès de lui, avait mis à ma disposition un magnifique cheval arabe. Et pourtant, je n'en usai qu'une seule fois pour aller visiter Taïf, je trouvais trop d'intérêt dans la conversation des cousins du grand chérif et des ulémas qui passaient toute la journée dans le pavillon que j'occupais, et eux-mêmes paraissaient trop heureux d'écouter mes récits pour que je songeasse à abréger ces entretiens si intéressants et si instructifs. C'est donc très superficiellement que j'ai visité Taïf et ses environs.

Ainsi que je l'ai dit précédemment, la petite ville de Taïf est située au milieu d'une plaine sablonneuse, resserrée entre des montagnes assez peu élevées qu'on appelle Djebel-Ghazouan, et qui sont les contreforts d'une grande chaîne de montagnes abruptes dont les dentelures pittoresques se dessinent sur l'horizon. Ses remparts assez bien entretenus, offrent l'aspect d'un carré irrégulier et donnent entrée dans la ville par trois portes surmontées de tours crénelées. Le château, si on peut donner ce nom à une maison plus grande que les autres, est cons-

truit sur un rocher dominant Taïf. On y arrive par une grande place qui sert de marché. Les rues sont assez larges. Les maisons sont généralement en mauvais état, et on voit encore en plus d'un endroit les traces des destructions commises par les Wahabites. A part la mosquée de Sidi-el-Abbas, dont le mausolée est recouvert d'un dôme assez élégant, tous les autres édifices religieux n'offrent aucun intérêt.

De nombreux jardins sont très bien cultivés par les habitants de Taïf; mais ils sont situés au pied des collines et sont par conséquent séparés de la ville par la plaine sablonneuse qui l'entoure.

Les chérifs me firent visiter ces jardins où, parmi des arbres fruitiers de toute sorte, on cultive d'immenses quantités de rosiers dont les fleurs ont une grande renommée. Dans tous on nous offrait des collations. Quel charme m'offraient ces excursions pendant lesquelles mes compagnons avaient pu se convaincre que l'exercice du cheval m'était familier. Mais aussi comment ne pas paraître bon cavalier, quand on monte un animal aussi ardent et aussi bien dressé que celui que le grand chérif avait mis à ma disposition. Je constatai même avec un sentiment d'envi que Mordjan [1] était encore plus beau que mon Salem [2].

CHAPITRE IX

Retour à la Mecque, 16 janvier 1842. — Arrivée des caravanes. — Procession. — Campement à Aârafat. — Sermon.

Le 15 janvier, le mokaddem et moi, nous quittions Taïf, montés sur nos *méharis*; notre escorte de nègres était

[1] ***Mordjan*** **Corail. Les Arabes désignent ainsi la robe** *baidoré*.
[2] **Nom du cheval que m'avait donné Abd el Kader.**

doublée et deux chameaux étaient chargés de provisions de bouche de toute sorte. Nous prîmes une route meilleure, mais plus longue que celle qui traverse le joli village du plateau si pittoresque de Djebel-Kora. Nous couchâmes au pied du versant ouest de la chaîne de ces abruptes montagnes, auprès d'une petite agglomération de maisons nommée *Cheddad*, où se trouvent des puits excellents, et, le 16, nous rentrions à la Mecque. Notre voyage à Taïf avait donc employé neuf jours.

Je fus heureux de retrouver mon cher muphti et sa digne compagne, dont l'accueil me donna une nouvelle preuve de l'affection paternelle qu'ils m'avaient vouée. A côté des vicissitudes cruelles de ma vie, Dieu a toujours permis que je trouvasse des cœurs aimants et dévoués dans lesquels je puisais courage et résignation.

Le 4 de *dhi-el-heudja* (17 janvier 1842), plusieurs salves d'artillerie nous annoncèrent l'arrivée de la caravane de Chêm (Syrie). Elle campa dans la plaine située au nord de la Mecque, au lieu nommé Cheikh-Mahmoud.

Le jour suivant, nous allâmes à la rencontre de la caravane d'Egypte, qui s'établit à son campement habituel, sur le penchant des collines bordant au nord la route de la Mecque à Taïf, à un kilomètre à peine de la ville.

Tous les pèlerins composant ces caravanes avaient revêtu le *irham* deux jours avant d'entrer à la Mecque, ainsi que tous ceux arrivés depuis quelque temps dans la ville, et se réunirent dans la cour de la grande mosquée pour y écouter un sermon (*khotba*) prêché à cette occasion.

Quel aspect extraordinaire que celui de cette foule priant à haute voix, se prosternant et tournant autour de la Caâba! Et quel aspect plus curieux encore offrait la ville envahie par les milliers de pèlerins représentant toutes les races de l'islamisme!

Et cependant je m'intéressais moins que d'habitude à ces scènes extraordinaires, obsédé que j'étais encore par les pressentiments qui m'avaient assailli, au moment où j'avais pris congé du grand chérif. Cette situation morale

fut encore aggravée par la rencontre de deux Algériens arrivés avec la caravane d'Egypte, misérables que j'avais fait condamner à un an de prison pour altérations de titres de propriété, lorsque j'étais interprète assermenté, et que j'avais ensuite retrouvés dans les bataillons réguliers d'Abd el Kader. Quand ils vinrent me saluer servilement, je fus saisi d'une sensation pareille à celle qu'on éprouverait en mettant le pied sur un reptile venimeux. Je parvins toutefois à chasser ces pressentiments, et je fus bientôt absorbé par le spectacle indescriptible de cette foule de pèlerins qui encombrait les rues, les boutiques et les mosquées. Il n'existait aucune variété dans leurs costumes, puisque tous, à peu près, étaient revêtus du irham; mais quelle diversité de langages, de types et de physionomies !

Nous fûmes nous-mêmes obligés de revêtir le irham, car le lendemain tous les pèlerins devaient se rendre en procession à Aârafat[1], où a lieu la cérémonie la plus importante du pèlerinage.

Le 21 janvier, au lever du soleil, les pèlerins de Syrie passèrent en procession à travers la ville accompagnés des soldats turcs qui avaient escorté la caravane, le *mahmel*[2] en tête. Le pacha de Damas et sa brillante escorte arrivaient immédiatement après. Dans le cortège, on distinguait des litières recouvertes de belles étoffes et portées par des chameaux richement caparaçonnés et ornés de glands et de sonnettes. La foule des habitants qui ne devaient pas se rendre à Aârafat acclamaient les pèlerins à leur passage.

Après les pèlerins de Syrie s'avancèrent les pèlerins de l'ouest venus par la caravane d'Egypte. Ils étaient également précédés du *mahmel* et de l'émir El Hadj (le prince

[1] Lieu de la reconnaissance. Sur cette montagne, dit la tradition arabe, Adam et Eve se rencontrèrent après avoir erré cent ans séparés l'un de l'autre.

[2] Chameau sur le dos duquel est installé une sorte de dôme qui recouvre une petite plate-forme où est placé un *Delil-el-Kheïrat* (chemin des vertus), recueil de prières.

du pèlerinage), suivi d'un escadron de cavalerie et de quelques centaines de fantassins réguliers. Au milieu de cette immense procession, on apercevait une grande quantité de *chébrié*, en Algérie *aatatiche*, sorte de palanquins, placés sur les chameaux, destinés au transport des femmes.

Tous les pèlerins faisant partie des caravanes de Syrie et d'Egypte, auxquels se joignirent tous ceux qui étaient précédemment arrivés, ainsi qu'une partie de la population de la Mecque et de Djeddah, venue pour la grande cérémonie, formaient une procession interminable. Tous psalmodiaient à haute voix des versets du Coran.

Le muphti et sa femme montèrent dans une *chébrié,* le mokaddem de Tedjini et moi préférâmes aller à pied, sans chaussures et revêtus du irham.

La procession s'engagea dans la route que nous avions suivie en nous rendant à Taïf. Suivant la largeur des vallées qu'elle parcourait, elle s'élargissait ou se rétrécissait. Il y régnait, du reste, le même désordre qu'on constate dans toutes les grandes réunions d'Arabes.

La loi prescrit aux pèlerins de s'arrêter dans la vallée de Mouna, village situé à 6 kilomètres à l'ouest de la Mecque, pour y réciter certaines prières et s'agenouiller en certains endroits en commémoration d'une halte qu'y fit Mohammed. Mais le muphti m'avait averti que nous pouvions nous dispenser de ces cérémonies auxquelles nous procéderions à notre retour de Aârafat.

Les misérables boutiques qui bordent la rue du village que nous traversions étaient garnies de victuailles de toutes sortes que les marchands vendaient dix fois leur valeur.

Nos guides nous montrèrent, au nord, une montagne nommée *djebel Tsebir*, au sommet de laquelle, dit la tradition musulmane, Abraham aurait offert à Dieu le sacrifice de son fils Isaac. C'est en commémoration de ce fait qu'il est ordonné aux pèlerins de faire un sacrifice (quadrupèdes ou volatiles quelconques) au retour d'Aârafat, cérémonie qui complète le pèlerinage.

Après une marche assez pénible à travers un défilé appelé *El-Mazoumin*, nous débouchâmes dans la plaine de Aârafat. Là la caravane de Syrie campa au bas de la colline appelée Djebel-Aârafat, à 2 ou 300 mètres au sud-ouest. La caravane d'Egypte campa à la même distance de cette colline au sud-est.

A quelque distance, dans la direction du sud, les principaux personnages de la Mecque et de Djeddah établirent leurs tentes. Un peu plus loin et vers le sud-est se trouvait le campement des Indiens et des pèlerins mendiants. Plus loin encore et à l'est, celui des Bédouins. L'emplacement de ces divers campements est fixé depuis de longues années. Le marché se tient à peu près au centre de la vallée occupée par les pèlerins.

Le soleil était couché quand nous arrivâmes ; la nuit était froide et obscure. Je renonce à décrire le spectacle qu'offrait l'aspect de ces divers campements éclairés par la lueur des feux allumés devant les tentes des grands personnages et des musulmans aisés. La clarté de ces feux permettait de voir, comme des fantômes, des milliers de pèlerins retardataires qui allaient de tente en tente à la recherche de leur campement. Les appels de ces malheureux égarés, les invocations religieuses, les chants joyeux des habitants de la Mecque marquant la mesure en frappant de leurs mains, les cris discordants des cafetiers et des marchands ambulants, tous ces bruits accompagnés par les grognements lugubres de plus de vingt mille chameaux, composaient un concert infernal.

Ce ne fut qu'après trois heures de recherches, que le mokaddem et moi parvînmes à retrouver notre cher muphti et sa petite smala, campés avec les gens de la Mecque. J'étais harassé et je crois ne jamais avoir souffert plus cruellement du froid. Heureusement le muphti me permit de m'envelopper dans un long haïk de laine que notre excellente compagne avait eu l'heureuse précaution d'apporter pour son mari et pour moi.

Le 9 *dhi-el-hadja* 1257 (22 janvier 1942, jour à jamais

mémorable pour moi), une salve d'artillerie nous annonça la prière du *fedjer* (de l'aurore). De tous côtés les muezzins des divers campements appelèrent à la prière de leur voix de soprano retentissante, dont nous n'avons aucune idée en Europe ou dans l'Afrique occidentale. C'est à partir du Caire seulement que le chant des muezzins devient une mélodie ravissante.

Quand le jour parut, je vis sous un nouvel aspect les divers campements qui occupaient un espace de 5 à 6 kilomètres du nord au sud, sur une largeur de 2 kilomètres environ. Les tentes formaient des rues à peu près alignées où grouillait une foule compacte. Dans le milieu du campement des grandes caravanes, je voyais des cavaliers fournissant des courses, armés de fusils ou de javelots, tandis que les deux bataillons turcs et égyptiens et quelques escadrons réguliers faisaient l'exercice. Des milliers de chameaux paissaient des arbustes rabougris sur les collines arides qui bordent la vallée.

Je montai avec un guide et mon mokaddem sur le sommet du mont Aârafat, afin de mieux jouir de ce coup d'œil extraordinaire. C'est une colline granitique que les Arabes nomment également *Djebel-el-Raham* (la montagne de la miséricorde). Elle s'élève au nord-est de la plaine près des montagnes qui l'entourent, mais dont elle est séparée par une vallée rocheuse. Ses flancs forment talus. Le sommet me parut être à 60 mètres environ au-dessus du niveau de la plaine.

Sur le côté est de la colline, des degrés sont taillés dans le roc. Après les avoir gravis, on arrive sur un petit emplacement appelé *Moudâa-Sidna-Adam* (place de notre seigneur Adam). La tradition musulmane dit que c'est là où l'ange Gabriel a enseigné à Adam le mode de prier Dieu.

Au sommet de ce plateau et à la même hauteur, à 20 mètres à l'est, se trouve une plate-forme où doit se placer le prédicateur. Sur le point culminant de la colline, un pavé, autrefois recouvert d'un dôme, détruit par les Wahabites, indique la place où le prophète priait à

l'époque du pèlerinage. Tout autour sont étendus des mouchoirs destinés à recueillir les offrandes des pèlerins.

Du haut du mont Aârafat, je voyais, à l'extrémité de la plaine, à l'ouest, les piliers d'Aâlemin, entre lesquels doivent passer les pèlerins au retour des sacrifices ; un peu plus près, au sud, la mosquée de Sidna-Ibrahim ; et, au sud-est, la maison de campagne du grand chérif. De larges réservoirs sont construits au pied du mont Aârafat et servent à arroser ses jardins. Ils sont alimentés par les eaux de l'aqueduc qui va à la Mecque. Autrefois, me disait mon guide, toute la plaine d'Aârafat était arrosée et parfaitement cultivée.

Trois ou quatre mille tentes appartenant aux pèlerins des deux caravanes de Syrie et d'Egypte couvraient une partie de la plaine. Les autres pèlerins et les bédouins des environs n'avaient pas d'abri. Je ne remarquai aucun ordre dans les campements des deux caravanes. Les tentes formaient généralement des douars [1] séparés, composés sans doute de gens appartenant aux mêmes villes ou aux mêmes tribus. Des chameaux étaient placés au milieu du douar, de façon à être plus facilement gardés ; car, malgré la sainteté des lieux, il faut se garantir des voleurs qui sont nombreux et audacieux. Je crois m'approcher de la vérité en estimant à 60 000 le nombre des pèlerins réunis à Aârafat. Mon guide m'affirmait que les caravanes, y compris celles de l'Yémen, employaient plus de 20 000 chameaux.

Avant l'heure de la prière, tous les pèlerins doivent faire leurs grandes ablutions près des réservoirs remplis par les eaux de l'aqueduc. Ceux qui ont leur tente s'y renferment pour accomplir cette cérémonie. Ceux qui n'en ont point sont forcés de faire leurs ablutions en public. Or, étant de ce nombre, je courais un grand danger, car, ainsi que je l'ai dit au commencement de cet ouvrage, n'ayant fait aucune abjuration solennelle, je n'avais pas

[1] Les Arabes donnent ce nom à l'emplacement circulaire qui est entouré par les tentes.

été soumis à subir le stigmate de l'islamisme. M'avait-on remarqué ? L'événement dont je fais plus loin le récit me donne lieu de le croire, et cependant j'avais pris toutes les précautions possibles, car j'étais saisi d'horreur à la perspective des tortures que m'infligerait une foule fanatique et barbare, si elle me reconnaissait comme chrétien.

Cependant, le canon ayant tonné, le chant des muezzins ayant retenti dans la plaine et sur le mont Aârafat, dont les flancs étaient déjà *recouverts, c'est le mot,* par les pèlerins les plus dévots qui tenaient à se rapprocher du prédicateur (*khatib*), ce personnage, monté sur une chamelle blanche richement caparaçonnée, revêtu d'un grand voile blanc, et tenant un long bâton dans la main droite, s'arrêta immobile, sur la plate-forme dont j'ai parlé plus haut. C'est de là que Mohammed haranguait, dit-on, les premiers musulmans.

Tout près et un peu en arrière, se plaça le grand chérif, sur un superbe *m'hari*, entouré d'une nombreuse escorte et de nègres portant ses magnifiques étendards verts, frangés d'or et d'argent, que faisait flotter le vent au-dessus de sa tête et de celle du prédicateur. (C'est ordinairement le kadhi de la Mecque qui est chargé de remplir cette importante fonction.)

Au premier coup de canon, toutes les tentes avaient été levées. Les chameaux, montés et chargés, étaient venus se ranger au pied du mont Aârafat. Les caravanes, précédées de leur *mahmel*, occupaient le premier rang, et derrière elles le pacha de Damas alignait son escorte et ses troupes régulières ; à ses côtés se plaçait l'émir de la caravane du Caire avec ses soldats et ses cavaliers égyptiens, et enfin les pèlerins de l'Yémen occupaient la dernière rangée.

Un muezzin, à la voix retentissante, annonça pour la troisième fois la prière de l'*asser*, et aussitôt le silence le plus complet se fit au milieu de cette foule naguère si bruyante et si désordonnée.

Le prédicateur commença son sermon. Il m'était impos-

sible de comprendre ses paroles, j'entendais toutefois ses invocations à Dieu ; à chacune de ses invocations, il élevait lentement ses bras vers le ciel, et ce geste était imité par les soixante mille assistants qui, dans une acclamation formidable, répétaient : *Labbeika ! Allahoum labbeika !* « Nous sommes à toi, Seigneur, nous sommes à toi ! »

Comment décrire une pareille scène ! Je ne l'essaye même pas, j'en abaisserais la grandeur, j'en atténuerais la majesté.

Pendant le sermon, les pèlerins les plus fervents se pressaient sur les pentes du Djebel Aârafat. Les uns sanglotaient, les autres se frappaient la poitrine, quelques-uns se prosternaient, le plus grand nombre restaient en extase.

Et pourtant, si j'admirais cette grande scène, j'étais loin de constater chez la masse de ces pèlerins l'expression de foi que j'avais vue rayonner sur la physionomie des Arabes, lorsqu'à l'occasion des grandes fêtes Abd el Kader venait invoquer Dieu en avant des rangs serrés de plusieurs milliers d'entre eux, s'identifiant avec leur émir-pontife. C'est que peu de musulmans ont la foi qui enflammait Abd el Kader et ceux qui le suivaient au *djihad* (guerre sainte), et que, dans le cadre qui entourait alors ces croyants en prière, rien ne venait porter la moindre atteinte à leur recueillement ; tandis que la majesté de la cérémonie du Djebel Aârafat, comme toutes celles qui ont lieu à la Mecque, était atténuée par l'attitude antireligieuse d'un grand nombre de pèlerins ou d'habitants de la Mecque qui, réunis dans les cafés installés sur le revers nord de la colline, jouaient, fumaient le tchebourk ou le narghylé, et se livraient à de furieuses disputes. Des cafetiers même et des femmes venaient pendant la cérémonie, proposer du café et des galettes dans les rangs des pèlerins.

Le grand chérif avait raison : la foi musulmane va s'affaiblissant.

CHAPITRE X

Enlèvement à Aàrafat. — Djeddad. — Embarquement sur la mer Rouge.

Le sermon dura jusqu'au coucher du soleil. Au moment où le canon annonça la fin de la cérémonie, il faisait presque nuit, un grand mouvement s'opéra autour de moi; j'entendis des vociférations, parmi lesquelles je distinguai ces mots : *Ha, el Roumi*, *cheddou el Roumi, el Kafer ben el Kafer,* « Hé ! voilà le chrétien, saisissez le chrétien, l'impie fils de l'impie. » Puis, tout à coup, je fus saisi par des mains puissamment fortes et je fus bâillonné et emmailloté de telle sorte que je ne voyais ni n'entendais et pouvais à peine respirer. Je crus ma dernière heure venue et je recommandai mon âme à Dieu. Je me sentis emporter puis placer en travers sur une surface étroite et aussitôt, à des mouvements bien connus, je compris que j'étais sur un *méhari* qui prit immédiatement une allure rapide. Mon ventre était appuyé sur le garrot, mes jambes d'un côté et ma tête de l'autre. J'aurais été asphyxié si la façon dont j'avais été emmailloté ne m'avait aidé à garder une position à peu près horizontale.

Je laisse à deviner au lecteur les pensées qui traversèrent alors mon esprit !

Au bout d'une heure environ, le conducteur qui me maintenait en équilibre fit accroupir sa monture, et un ou deux autres individus me posèrent doucement à terre en me relevant la tête. Il était temps, j'allais étouffer. On m'enleva le bâillon et on me desserra les jambes, mais le maillot entourait encore mes bras et ma tête ; je ne voyais ni n'entendais. Je sentais toutefois aux attouchements de mes conducteurs une sorte de bienveillance qui commença à me rassurer.

On m'installa, à peu près assis, sur une selle anguleuse, et deux bras vigoureux me maintinrent quant le *m'hari* se releva et reprit sa course. Comment mesurer le temps dans une pareille situation ? Ce qu'il y a de certain, c'est que, lorsqu'on me descendit, qu'on m'enleva le maillot qui me serrait et que j'ouvris les yeux, je me trouvai dans une chambre dont la fenêtre était entr'ouverte, je pus me convaincre qu'il faisait encore nuit. Je m'aperçus alors que mes conducteurs étaient des nègres. Je leur demandai quelques explications. Ils restèrent muets, tout en me donnant des marques non équivoques de respect, apportèrent une collation, composée de dattes, de galettes au beurre et du lait, et se retirèrent après m'avoir servi. Une énorme bougie éclairait la pièce où je me trouvais. Elle était proprement tendue d'étoffes en coton rayé. Le pavé était recouvert de jolies nattes, et un large divan régnait sur un des côtés. J'allai bien vite à la fenêtre, espérant me rendre compte du lieu où je me trouvais, mais le volet venait d'en être fermé extérieurement. Je n'avais qu'à prendre patience. La bête l'emporta sur l'âme, je mangeai avec un appétit féroce tout ce qu'on m'avait apporté, mon estomac était vide depuis dix-huit heures, et je dormais d'un sommeil profond depuis longtemps sans doute, quand je fus réveillé par l'entrée des deux nègres : l'un portait un bassin et une aiguière, et l'autre un paquet de vêtements parfumés. Même silence des nègres, malgré mes pressantes interrogations. Je n'avais pour tout vêtement que mon irham et le maillot dont je m'étais entouré. Je fis bien vite mes ablutions et ma prière. Il était plus important que jamais de passer pour musulman. Puis je me revêtis d'une chemise en fine toile, d'une *abéïa* en laine blanche, d'un *kaftan* en soie marron et jaune et d'un turban blanc en mousseline brodée de soie paille. J'avais à peine achevé ma toilette que je vis entrer un des chérifs avec lesquels j'avais si agréablement causé durant mon séjour à Taïf. Il m'embrassa cordialement et, après m'avoir complimenté sur ma tournure de chérif Mecquaoui, voici ce qu'il m'apprit :

« Sidi Mohammed Ebnou Aoun, notre illustre chérif, me dit-il, devant assister à la grande cérémonie de Aârafat, se rendit à la Mecque le lendemain de ton départ de Taïf. Le jour même où devait avoir lieu le sermon sur le djebel Aârafat, le kadhi vint le prévenir qu'il avait appris par quelques pèlerins d'Alger qu'un chrétien déguisé en musulman, était arrivé à la Mecque depuis quelque temps. Ces Algériens le connaissent parfaitement, affirmaient-ils, pour l'avoir vu à Alger. Ils attestaient que c'était un espion envoyé par le gouvernement français, et ils avaient déjà ameuté un certain nombre de *m'gharba* (gens de l'Ouest) pour s'emparer de sa personne et prouver qu'il n'était pas musulman.

« Le kahdi ajoutait foi à la délation des Algériens et conseillait au grand chérif de prendre les dispositions nécessaires pour s'emparer de l'infidèle, et lui faire payer de sa tête l'audace impie qu'il avait eue de profaner par sa présence les lieux saints de l'islamisme. Sidi Mohammed comprit immédiatement qu'il s'agissait de toi ; et, ayant l'air de partager l'indignation du kadhi, il lui promit de prendre à l'égard de l'espion français les mesures que commandaient les lois de l'islamisme contre les profanateurs.

« Des instructions secrètes furent aussitôt données à quelques-uns des chérifs qui t'avaient connu à Taïf, et aux nègres qui avaient été chargés de t'amener à la Mecque et de t'y reconduire. Mais comment te découvrir au milieu de la foule de pèlerins ? Nos recherches (car je faisais partie des chérifs chargés de te retrouver) avaient été inutiles, jusqu'à la tombée de la nuit, quand notre attention fut attirée par les cris que poussaient des *m'gharbas*, cris au milieu desquels nous distinguions parfaitement les mots de *roumi*, *kafer* (chrétien, infidèle). Nos nègres s'élancèrent dans cette direction, te reconnurent et t'enlevèrent au moment où les maugrebins se précipitaient sur toi. La foule, attirée par les cris qui avaient heureusement signalé ta présence, devint tellement compacte, qu'il fut impossible à tes agresseurs de suivre la trace de

nos nègres. Ceux-ci purent arriver sans fâcheuse complication au campement du grand chérif, où les dispositions avaient été prises aussitôt après la relation du kadhi. C'est moi-même qui ai prévenu le grand chérif du résultat de nos recherches, et c'est moi qu'il a chargé de te conduire ici, à Djeddah[1].

« Quand Sidi Mohammed a appris que tu étais sain et sauf entre nos mains, son cœur a été délivré d'une cruelle angoisse ; car, outre l'estime et l'affection que tu lui as inspirées, il te considère comme un dépôt sacré que son ami le cheikh Frinil (Fresnel) a confié à ses soins et à sa garde.

« J'ai l'ordre de te faire partir ce soir même pour Kocéir sur un bâtiment qui appartient au grand chérif, et dont le reïs est un de ses plus fidèles serviteurs. Tu trouveras à Kocéir des caravanes qui se rendent fréquemment à Kenné, et là, tu t'embarqueras sur le Nil. Tu remettras cette lettre au cheikh Frinil. Que Dieu te protège ! »

J'avais désiré la mort, et voilà que je me sentais heureux de vivre, anomalie d'un esprit dévoyé ! Et pourtant l'avenir m'apparaissait sous des couleurs de plus en plus sombres.

J'aurais voulu demander d'autres explications au chérif, j'aurais préféré prendre la route de Damas, où je n'avais aucun risque d'être reconnu, puis, de là, me rendre à Jérusalem ; mais les ordres du grand chérif étaient précis ; sa responsabilité était engagée, je lui devais trop pour résister à ses moindres désirs.

Dès que la nuit fut venue, je fus conduit, à travers des rues désertes, à une porte qui s'ouvrit à notre approche et nous donna accès sur un quai où nous attendait une embarcation. Mon excellent chérif voulut m'accompagner à bord d'un petit navire (appelé dans le pays *sambouk*), au reïs duquel il me recommanda chaleureusement. Il me remit une bourse remplie de pièces d'or et d'argent,

[1] Ainsi six heures environ avaient suffi à nos *méharis* pour parcourir les 76 kilomètres qui séparent Djeddah de la Mecque ; je dis soixante et seize kilomètres.

et se sépara de moi avec une émotion qui me toucha.

Quelle reconnaissance ne devais-je pas à ce grand chérif et à ses serviteurs qui, sans s'inquiéter d'approfondir la question de savoir si j'étais chrétien ou musulman, question pourtant qui prime toutes les autres chez les sectateurs de Mohammed, m'avaient arraché aux mains fanatiques de leurs coreligionnaires et m'avaient comblé de soins et de bons procédés !

LIVRE XIII

DE DJEDDAH A ALEXANDRIE

CHAPITRE I

Lettre de Fresnel. — Départ de Djeddah. — Arrivée à Kocéir. — L'honnête Marocain. — Arrivée à Kenneh.

Arrivé à cet endroit de mon récit, le lecteur s'écriera immanquablement : « Mais comment M. Léon Roches peut-il nous donner tous les détails qui précèdent puisque, enlevé presque nu à la cérémonie d'Aârafat, il a dû perdre tout ce qu'il possédait, ses armes et les notes qu'il avait prises durant son voyage.

Pour faire cesser bien vite des doutes qui seraient de nature à faire suspecter ma véracité, j'anticipe sur les événements et j'extrais de la correspondance de mon ami Fulgence Fresnel le passage suivant :

« Le Caire, 22 octobre 1842.

« ... Pour vous excuser de ne m'avoir pas envoyé encore la narration de votre voyage, un des plus intéressants qui aient été entrepris par un Européen, vous prétextez la perte de vos notes. Je dis prétextez, car, avec une mémoire comme la vôtre, on peut bien se passer de notes. Eh bien, désormais, vous n'aurez plus ni prétexte

ni excuse à faire valoir, puisque, en même temps que cette lettre, Sid el Hadj Mohammed el Mezari [1] que vous m'avez recommandé, vous remettra vos habillements, vos armes, vos livres arabes et tous vos papiers que votre compagnon le muphti Sid el Hadj Hassan, à son retour de la Mecque, a scrupuleusement remis à son beau-frère le cheikh Tounsi, qui me les a apportés tout triomphant.

« Vous avez dû obtenir certains charmes par l'intercession de quelque grand marabout maugrebin, car vous avez seduit, je dirais volontiers ensorcelé, tous les musulmans qui vous ont connu au Caire et à la Mecque. Mon ami, le grand chérif Ebnou Aoun, que j'ai chaleureusement remercié de vous avoir arraché à une mort affreuse, m'a répondu qu'il comptait son intervention dans cette circonstance parmi les meilleures actions de sa vie. « Je demande à Dieu, me dit-il à la fin de sa lettre, la grâce de nous rencontrer avec ton ami dans une heure fortunée. »

« Je reviens à votre brave compagnon le muphti qui, croyant au bruit répandu que les nègres du grand chérif vous avaient mis à mort, vous avait pleuré en secret, mais s'était bien gardé de laisser soupçonner ses relations avec vous. La maladie de sa femme l'avait forcé de prolonger son séjour à la Mecque, et il y a quelques jours à peine qu'il est arrivé. La joie de ce brave homme a été touchante quand le cheikh Tounsi auquel je n'avais pas manqué de communiquer la lettre que vous m'ayez adressée d'Alexandrie, pour m'annoncer votre retour de la Mecque, lui a appris que c'était par ordre du grand chérif que vous aviez été enlevé, que vous étiez sain et sauf et que vous conserviez à lui et à Lella Chériffa, sa vieille compagne, la plus vive reconnaissance pour les soins dont ils vous ont entouré.

« Quant au cheikh Tounsi, Perron, qui vous écrit en même temps que moi, vous dira l'amitié véritablement étonnante que vous lui avez inspirée.

[1] Neveu du général Mustapha ben Ismael.

« Mettez-vous donc à l'œuvre ; songez que vous m'avez solennellement promis le récit de votre voyage, et que c'est à cette condition que je vous ai pardonné le crime de lèse-amitié que vous avez commis en traversant le Caire sans venir rassurer celui que vous appelez votre cheikh vénéré, votre sauveur, et qui est tout simplement au nombre de ceux que vous avez séduits. Vous seriez un ingrat, si vous veniez à oublier l'affection que vous conservent vos amis du Caire, etc., etc. »

L'agha El Mezari, porteur de la lettre de mon ami Fresnel, me remit le sandouk (coffre) dans lequel j'avais enfermé mes vêtements, mes armes, mes livres et mes notes et qui avait été rapporté par le muphti. Isidore, bien mieux au courant que moi de ce que je possédais à cette époque, constata qu'il ne manquait pas un seul des objets que j'avais emportés du Caire, lors de mon départ pour la Mecque, et dont ce fidèle serviteur avait soigneusement conservé la liste. Nous trouvâmes en outre dans le coffre les divers souvenirs que j'avais achetés à la Mecque.

J'avais conçu pour le muphti et sa femme une sincère affection et une haute estime, mais ces sentiments furent décuplés, quand je reçus la lettre de Fresnel et que j'ouvris le coffre rapporté par mon excellent compagnon.

Je ne puis résister au désir d'exprimer encore la profonde reconnaissance et le tendre souvenir que je conserve aux nombreux musulmans qui, dans les circonstances les plus graves et les situations les plus difficiles, m'ont donné des marques éclatantes de générosité, de grandeur d'âme et de dévouement désintéressés. Que Dieu leur rende le bien qu'ils m'ont fait !

Mais il est temps de revenir à mon sambouk, qui va sortir du port de Djeddah.

Je m'installai passablement dans un petit réduit que le reïs Mohammed qualifiait du titre pompeux de *camera* (chambre) et, vers minuit, nous mîmes à la voile. Contrairement aux usages des marins musulmans qui navi-

guent dans la mer Rouge, mon reïs s'éloigna de la côte, sans pourtant la perdre de vue, jusqu'à la hauteur de Yamboa et, là, il se dirigea directement sur Kocéir, où nous arrivâmes le 27 janvier. Nous avions franchi cent soixante-dix lieues en quatre fois 24 heures, navigation remarquable pour un reïs de la mer Rouge.

Kocéir, vu de la mer, offre l'aspect d'une petite ville blanche et coquette. La plage sablonneuse seule sert de port. Les bâtiments sont amarrés à terre et doivent y être lancés et brisés les uns contre les autres à la moindre tempête. Nous débarquâmes sur une jetée en bois. Les rues sont assez propres. Kocéir est un des ports de la mer Rouge où se fait le commerce le plus important. La ville était peu animée, parce que les pèlerins n'étaient pas encore de retour. Je descendis dans un caravansérail, où je fis la connaissance d'un Marocain, qui se présenta à moi comme négociant et qui se rendait, comme moi, à Kenneh. « La route est sûre, me dit-il, et je partirai demain, sans attendre la caravane ; je serais heureux, ajouta-t-il, de mettre à ta disposition un de mes chameaux, et de jouir ainsi de ta noble compagnie jusqu'à Kenneh. » J'acceptai avec empressement et nous partîmes le 28, après le lever du soleil. Nous traversâmes d'abord des dunes de sable, puis un terrain marécageux, nommé Ambadja, et nous campâmes à Bir-el-Beïdha, puits autour duquel une tribu arabe avait planté ses tentes. Là nos chameaux burent et les chameliers remplirent les outres d'eau, car nous avions devant nous le désert de Kocéir où pendant de longues journées, on ne rencontre que quelques puits d'eau saumâtre.

Mon compagnon et ses serviteurs m'entouraient de soins et de prévenances et, comme les nuits étaient très fraîches, ils me couvraient de tapis et couchaient autour de moi.

Le 29, nous entrâmes dans le désert ; c'est une vallée aride qui s'élargit, puis se resserre entre des rochers à pic d'un aspect lugubre et désolé. Nous campâmes, le soir, à Bir-el-Sed, puits d'eau saumâtre, situé dans un défilé étroit et difficile.

Le 30, nous suivîmes une route sablonneuse, bordée de montagnes arides; le 31, nous passâmes près de Bir-el-Hammamet (le puits des pigeons), dont l'eau est détestable, et enfin nous arrivâmes, le soir, à Bir-el-B'har, où nos yeux furent agréablement surpris par un petit bois d'acacias. Mon compagnon voulut absolument me faire occuper une petite chambre dans le marabout qui a donné son nom à cette station. J'étais très fatigué; l'allure lourde de mon chameau m'avait courbaturé, et je fus pris d'un violent accès de fièvre. Mon Marocain, qui se disait un peu médecin, m'aida à me débarrasser de mon kaftan et de ma robe de soie, m'enveloppa dans une immense couverture en laine que le chérif m'avait donnée pour me couvrir à bord, et me fit avaler un breuvage amer qui devait, disait-il, me faire transpirer et me délivrer immédiatement de la fièvre. Mes effets et mes vêtements dans lesquels se trouvait ma bourse furent placés à côté de moi, et je m'endormis d'un sommeil profond. Le lendemain, je fus réveillé par des Arabes qui, fort étonnés de me trouver dans le marabout, me demandèrent d'où je venais et où j'allais.

Je ne comprenais pas leurs questions, tant ma tête était encore pesante. Je demandai de l'eau pour faire mes ablutions. Je fis la prière du matin et, après ces cérémonies, ce fut à mon tour d'adresser des questions aux Arabes qui m'entouraient. Hélas! il ne me fut bientôt plus permis de me faire illusion; j'avais été indignement trompé par le négociant marocain qui était parti, dans la nuit, avec ses serviteurs et ses chameaux emportant mes effets, mes habillements et ma bourse, que j'avais eu l'imprudence d'ouvrir devant lui et que son regard habile avait jugée bien garnie. C'était un de ces chevaliers d'industrie qui abondent aux époques du pèlerinage, dont on m'avait souvent vanté la ruse et l'adresse, et dont j'avais eu le tort de ne pas me méfier.

Il ne me restait plus que mon turban, ma chemise, mon abeïa (robe en laine fine) et ma grande couverture en laine. Je portais sur la peau, suspendue à mon cou et pas-

sant sous mon bras gauche, une grande courroie à laquelle étaient enfilés des sachets cousus des quatre côtés et qui, suivant l'usage arabe, étaient censés renfermer des amulettes. Dans le plus grand de ces sachets était un passeport délivré au consulat de France au Caire qui établissait ma nationalité, et tous les autres contenaient des pièces d'or, et une médaille de la sainte Vierge que ma tante, M^me^ Champagneux, m'avait donnée lors de mon voyage à Paris, et dont elle m'avait recommandé de ne jamais me séparer. Mais ce passeport et cet or ne pouvaient m'être d'aucun secours dans la situation où je me trouvais. Le passeport aurait mis fin à l'incognito que je tenais absolument à conserver, et la vue de mon or aurait éveillé des soupçons et des cupidités également dangereux.

Heureusement, la fièvre avait disparu et, à part une lourdeur provenant sans doute du narcotique que m'avait fait boire mon Marocain, je me sentais capable d'atteindre Kenneh, dont les Arabes m'affirmèrent que je n'étais séparé que par une courte distance.

Apitoyés sur mon sort, ces pauvres Arabes m'emmenèrent sous leurs misérables huttes, où leurs femmes, j'allais dire leurs femelles, me présentèrent des galettes et du lait. Réconforté par ce repas frugal, je me mis en route accompagné par un de mes hôtes qui voulut absolument me conduire jusqu'à Kenneh. Malgré la méfiance qu'éveillait la tromperie dont je venais d'être victime, j'acceptai son offre, et le soir, 2 février 1842, nous arrivâmes sains et saufs dans cette ville.

CHAPITRE II

Kenneh. — L'uléma du bazar. — Les touristes européens.

Mon Arabe me conduisit à la porte d'un caravansérail, où je demandai l'hospitalité au nom de Dieu, disant que

j'avais été dépouillé et appuyant mon dire du témoignage de mon guide. Un coin sous une arcade et un morceau de galette, telle fut l'hospitalité que m'accorda, de mauvaise grâce, le gardien du fondouq.

Le lendemain, 3 février, je me rendis dans un des principaux bazars de la ville qui me parut très peuplée et où affluaient une grande variété de races : Egyptiens, Turcs, Albanais, Nubiens, Nègres, Abyssiniens. Je m'approchai d'une boutique dont le maître, vieillard à tête vénérable, était coiffé du turban que ne portent que les ulémas ou les hommes de loi : muphti, kadhi ou *eudouls* (assesseurs du kadhi). Son regard bienveillant m'inspira instantanément de la sympathie ; et, m'approchant de lui, je lui dis :

« Seigneur, je suis mog'hardi, ainsi que tu peux t'en convaincre par mon accent. Je suis fils de grande tente, je lis le livre de Dieu, et je suis victime de la fourberie d'un coreligionnaire. » Je lui racontai alors le vol dont j'avais été victime. « Je ne demande pas l'aumône, ajoutai-je ; je désire vendre mon turban qui est d'étoffe précieuse, mon âbeia et ma couverture de laine, afin de pouvoir m'acheter des vêtements plus en rapport avec ma situation actuelle, une écritoire et des plumes pour gagner ma nourriture jusqu'à mon arrivée au Caire, où je trouverai des compatriotes. Or, si je veux vendre ou acheter moi-même, je serai trompé. Aide-moi de tes conseils, Seigneur ; dans ton regard brillent des sentiments de bienveillance et de charité. »

Mes sympathies ne m'avaient pas trompé. L'excellent vieillard me fit asseoir sur le bord de sa boutique et me fit servir une tasse de café qui calma un peu la faim que je ressentais. Il se chargea de vendre mon turban et ma couverture et de m'acheter les vêtements les plus indispensables. Il me remit, en attendant, quelques petites pièces de monnaie et me dit de revenir à sa boutique au coucher du soleil. Je me dirigeai en toute hâte vers une sorte de restaurant, bouge infect où un Arabe huileux, nu jusqu'à la ceinture, faisait cuire sur la braise des mor-

ceaux de mouton enfilés à une brochette en roseau. Ce repas me parut délicieux ; c'est que j'avais cruellement faim !

Au coucher du soleil, j'étais exact au rendez-vous. Mon brave musulman ferma sa boutique et me dit de le suivre. Nous entrâmes dans une maison sans étage où il me reçut dans une petite chambre très propre, mais très simplement tendue de nattes. Là je trouvai mon nouveau vêtement composé d'une chemise en coton, d'un âbeia, d'un haïk et d'un burnous en laine grossière, d'une bande de laine rouge devant me servir de turban et d'une ceinture en cuir. Mon excellent hôte se retira, pour me laisser revêtir mon nouveau costume, et quand il revint, il me remit quatre-vingts piastres turques (vingt francs environ), puis une écritoire en cuivre avec des plumes taillées. Il avait très bien vendu ma défroque. Il me fit partager un repas que nous servit une belle Abyssinienne, et me donna de précieux conseils sur la façon dont je devais faire mon voyage jusqu'au Caire. Il me fixa le prix du passage à bord d'une dehebïa pendant une journée, et m'indiqua la manière d'obtenir l'hospitalité chez les habitants des villages qui bordent le Nil, en leur écrivant des amulettes et en leur donnant des remèdes pour les yeux, les ophtalmies étant très fréquentes parmi ces misérables populations. Cet excellent homme exigea que je vinsse prendre mon repas du soir chez lui pendant le temps que je passerais à Kenneh.

Le lendemain, je me promenai dans la ville qui était très animée. En parcourant les marchés et les bazars, j'eus l'occasion d'écrire des amulettes à des soldats égyptiens qui me donnèrent quelques pièces de cuivre. Mon costume me faisait reconnaître pour un mog'harbi (Arabe de l'Occident), et mon écritoire, passée à ma ceinture, indiquait que c'était mon industrie[1]. J'arrivai, sans m'en douter, au quartier où sont, pour ainsi dire, parquées les

[1] Les Maugrebins ont dans le Levant la réputation d'écrire les talismans qui ont le plus de vertus.

almées que Méhémet Ali a exilées du Caire. Là je fus appelé de tous côtés par ces pauvres déclassées dont quelques-unes me parurent, du reste, fort belles. Je dus leur écrire des amulettes ; je m'aventurai même à leur dire la bonne aventure en examinant leurs mains et en versant devant elles des grains de blé. J'avais moi-même souvent assisté chez les Arabes à ces scènes de petite magie. J'eus un succès d'enthousiasme et, sans les noires pensées qui envahissaient mon esprit, j'aurais pu, à mon gré, faire des études de mœurs complètes sur cette classe de la société musulmane. Ma petite escarcelle s'arrondit des dons de mes belles clientes ; je bus d'excellent sherbet, et je me retirai comblé de bénédictions par ces malheureuses exilées qui pleuraient leurs délicieux *mocherabié* du Caire et ses brillantes *nebita* (fêtes de nuit). Elles avaient trouvé chez moi des égards et des sentiments de compassion auxquels elles étaient d'autant plus sensibles qu'elles étaient condamnées aux brutalités des agents égyptiens et des soldats turcs et arnautes.

Je prolongeai ma promenade jusqu'aux faubourgs situés à l'extrémité ouest et dont les maisons sont baignées par le Nil au temps de l'inondation. En ce moment, les eaux diminuaient et la ville se trouvait à cinq cents mètres environ des bords du fleuve.

Quoique nous fussions au mois de février, le soleil était ardent ; aussi la population aisée se tient-elle dans les bazars abrités par une toiture en bois et sans cesse arrosés. Là on respire une fraîcheur délicieuse. Dans les cafés où je m'installais, j'étais à chaque instant dérangé par des soldats albanais qui portent un arsenal dans leur ceinture et qui affectent le plus insolent mépris pour les Arabes. Or, hélas ! je n'étais qu'un Arabe. Qu'on juge de ma rage quand je me sentais bousculé par ces misérables !

Je m'arrêtais avec intérêt devant les fabricants de koullé (gargoulettes ou alkharezas) et de zir (vastes cruches) dont la terre poreuse, d'un gris noir ou rouge, a la propriété de rafraîchir l'eau quand ces vases sont exposés à un courant d'air. Leur procédé de fabrication est

tout à fait primitif. La terre des environs est tellement supérieure pour ce genre de poteries, que les koullé et les zir de Kenueh sont expédiés en quantités considérables dans la haute et la basse Egypte.

L'eau du Nil, filtrée dans ces cruches ou amphores, devient limpide comme de l'eau de source, et, rafraîchie dans les gargoulettes, elle est la meilleure boisson qu'on puisse goûter.

Ma el Nil, Ma el Djenna, l'eau du Nil, c'est l'eau du paradis, disent les Arabes qui la boivent.

La partie de la ville située sur la rive du Nil est entourée de dattiers, de sycomores et de ricins atteignant de grandes proportions.

Je me rendis sur les bords du fleuve pour arrêter ma place sur une dehebïa dont le patron m'avait été recommandé par mon excellent vieillard du bazar. J'étais en pourparlers avec lui, quand mon attention fut attirée par un groupe d'Européens accompagnés d'une escorte de soldats. Je ne résistai pas au désir de voir des compatriotes peut-être, des chrétiens en tout cas ; je me mêlai à la foule qui s'amassait autour d'eux : c'étaient des Allemands et des Italiens qui, d'après ce que je compris, revenaient de la haute Egypte. Aucun d'eux ne parlait arabe, Ils avaient deux ou trois interprètes kophtes : ils désiraient traverser le Nil, afin de visiter de grandes ruines égyptiennes. Ils tombèrent d'accord avec le patron d'une dehebïa, et se mirent en devoir de s'embarquer. Quelles étaient ces ruines égyptiennes, je l'ignorais complètement ; je témoignai au marin avec lequel j'étais en marché le désir de traverser le Nil avec ces étrangers, et, moyennant quelques petites monnaies, j'obtins la permission de m'embarquer sur le bateau loué aux voyageurs européens.

CHAPITRE III

Ruines de Thèbes. — Départ de Kenneh.

Heureusement, pour la satisfaction de ma curiosité, les Italiens étant en majorité, c'est dans leur langue que s'exprimaient tous les touristes. J'appris alors qu'ils venaient de visiter les ruines de Louqsor, de Karnak, de Médinet-Abou, en un mot les ruines de Thèbes. Je ne m'étais pas rendu exactement compte de la situation de Kenneh, et j'étais loin de me douter que j'étais si rapproché des ruines de cette ville, dont le nom ramenait ma pensée vers les merveilles de l'antiquité et dont l'histoire avait si profondément frappé mon imagination de collégien. Les ruines de Thèbes ! Malgré mes chagrins et mes préoccupations, le désir de voir ces splendeurs s'empara de moi, et je ne pensai plus qu'aux moyens de satisfaire ce désir.

Pendant que j'écoutais avidement la conversation des voyageurs européens, nous avions traversé le Nil et nous abordions, sur la rive gauche du fleuve, une plaine déserte où nous n'aperçûmes d'abord aucun vestige. Je me mêlai aux marins de la dehebïa qui portaient des effets appartenant aux touristes. Après une marche d'environ une demi-heure, nous vîmes un monument qui apparaissait à peine au-dessus du sol. C'était, disait un Italien, un temple dédié à la Vénus égyptienne. Je n'examinai pas les détails, mais j'admirai les proportions de cet édifice, qui, construit il y a plus de quatre mille ans, était dans un état parfait de conservation. C'était splendide, mais je pensais à Thèbes. Je liai conversation avec un interprète kophte. Je lui dis que j'étais Algérien et que je désirais visiter les grandes ruines d'où arrivaient les voyageurs européens. Il parut d'abord étonné de mes questions, puis il voulut bien me donner les renseignements que je lui demandais, et grâce auxquels je pus prendre passage à

bord de la dehebïa qui avait amené les bagages et la suite des touristes à Kenneh. Quant à eux, ils montaient une belle embarcation que Méhémet Ali avait mise à leur disposition pour la durée de leur voyage.

Le patron du bateau sur lequel je m'étais embarqué, profita d'un vent du nord assez violent pour remonter le Nil. Partis le 4 février à 5 heures du soir, nous débarquions le lendemain, dans la matinée, au village de Louqsor dont les huttes sont appuyées contre des ruines gigantesques.

Il me serait impossible de rendre compte aujourd'hui de l'impression que produisit sur moi la vue de pareilles splendeurs. Ces portiques, ces colonnades, ces péristyles, que j'apercevais sur les deux rives du fleuve, m'écrasaient de leur majesté. Et ces bas-reliefs, plus beaux encore que ceux que j'avais admirés en Italie, et qui représentent des combats et des cérémonies de l'époque ! Et ces salles immenses dont le plafond était soutenu par des colonnes admirables encore reliées par des architraves sculptées. Et ces colosses majestueux qui sont assis sur les rives du fleuve et qui dominent la plaine !!! Aucun guide ne me donnait d'explications, mais il me semblait que j'admirais mieux. Je me figurais qu'un de ces colosses devait être la statue de Memnon qui, nous disait-on au collège, *rendait des sons harmonieux*, etc., etc.

Je trouvai encore, au milieu de ces ruines, des almées du Caire errant entre des colonnades, dans l'attente sans doute des voyageurs qui arrivent fréquemment dans ces parages. Je fus pour elles une proie de mince valeur ; c'est elles au contraire qui me donnèrent une hospitalité que je payai avec mes talismans et mes bonnes paroles. Je visitai Medinet-Abou, ruines situées sur la rive gauche. Là je vis un temple plus magnifique encore que ceux que je venais d'admirer à Louqsor. Je ne pouvais m'arracher à la vue des colonnades et des bas-reliefs sur lesquels sont sculptés les fastes de l'histoire des souverains qui ont construit ces merveilleux monuments. Je vis encore

d'autres palais à Kourna, village misérable quand on y pénètre, mais d'un aspect agréable à l'extérieur, car il est ombragé par de beaux dattiers et des acacias ; je demandai l'hospitalité à de pauvres fellahs qui me l'accordèrent avec empressement ; ils me parurent si malheureux que je leur distribuai quelques karchs (piastres turques) ; ils m'apportèrent à profusion des dattes, du lait, des galettes et des œufs. Je fis causer mes hôtes, qui me dépeignirent leur misérable condition : travaillant sans cesse pour que tout le fruit de leur travail devienne la proie des agents fermiers du gouvernement, qui lui achètent les revenus d'un district.

Ne craignant pas d'exciter des soupçons chez ces fellahs simples et ignorants, je leur demandai des renseignements sur les ruines. Ils me dirent que dans la chaîne de montagnes qui est à l'ouest et parallèle au cours du Nil (la chaîne Lybique sans doute), dans une vallée étroite nommée *Biban* el Moulouk (les portes des rois), se trouvent de vastes et magnifiques tombeaux. « Les chrétiens, me dirent-ils, y pénètrent avec des torches et, à l'aide de sortilèges, ils ont déjà enlevé une partie des trésors qui y sont enfouis et gardés par des djenns. » Il m'aurait fallu des compagnons et de l'argent pour pénétrer dans ces tombeaux qui m'eussent pourtant offert tant d'intérêt ; je dus donc, à mon grand regret, renoncer à satisfaire ma curiosité.

Mes hôtes, en faveur desquels je n'avais pas fait payer mes amulettes, ni mon remède pour les yeux, voulurent eux-mêmes me transporter le lendemain sur la rive droite du Nil, où me disaient-ils, se trouvaient les ruines les plus importantes. Ils me débarquèrent à Karnak. Mes pauvres fellahs avaient raison ; je me trouvai là au milieu de ruines devant lesquelles les plus beaux palais et les plus beaux temples que j'avais vus en Europe, paraissaient des jouets d'enfants. C'était, je le répète, écrasant de grandeur et de majesté. Je croyais rêver. J'errai pendant des heures et sans direction au milieu des colonnades. Je comptai, en un endroit, jusqu'à cent cinquante colonnes

alignées et des colonnes qui ont plus de vingt mètres d'élévation sur trois de diamètre, et quels chapiteaux ? Je suivis ensuite une autre allée qui conduisait à un immense édifice. Etait-ce un temple ? Cette allée est bordée de sphynx en granit noir. De distance en distance, je me trouvais au pied d'immenses arcs de triomphe, surmontés de tours, couverts de sculptures. Alors j'aurais désiré un guide intelligent ; j'aurais voulu du moins pouvoir consulter l'histoire des dynasties d'Egypte ! Je me contentai d'admirer.

Voulant jouir de la vue générale de ces ruines gigantesques d'un point élevé, je m'engageai dans un escalier assez bien conservé qui me conduisit au haut d'une tour. Arrivé au sommet, quel coup d'œil magique !

A l'est, je voyais l'horizon, la chaîne des montagnes qui bordent le Nil à une grande distance. Les cimes éclairées par le soleil couchant étaient rose violet. A l'ouest, la chaîne Lybique, où sont les tombeaux des rois, se détachait presque noire sous les derniers rayons du soleil. Au sud apparaissait, bordé de villages pittoresques, le Nil dont les eaux étaient dorées par les teintes du couchant. Au nord, enfin, ce même fleuve coulant entre les ruines imposantes de la ville aux cent portes qui devait occuper, sur les deux rives, tout l'espace compris entre Louqsor et Karnak.

J'avais été tellement absorbé par l'admiration, que la journée s'était écoulée sans que j'eusse songé à prendre d'autre nourriture que quelques débris de galettes que j'avais mis dans le capuchon de mon burnous et un *hallèb* de lait de buffle que m'avait trait un berger, moyennant quelques paras.

Ah certes ! je n'oublierai jamais cette splendide journée du 7 février 1842 !

Je descendis au débarcadère de Karnak, j'achetai quelques galettes et des dattes et je m'embarquai sur une dehebïa qui partait pour Kenneh où nous arrivâmes le lendemain au point du jour. Je retrouvai mon patron avec lequel j'avais été en pourparlers pour mon passage jus-

qu'à Fouah, port situé à la pointe du Delta et dont l'importance provient de son voisinage de Tantah, ville où se tiennent des foires considérables. Mon reïs, qui avait des voyageurs et un chargement complet pour cette destination, m'accorda le passage, sans vivres, moyennant une somme qui absorbait à peu près mes petites ressources. Je ne voulais point encore avoir recours à l'or que j'avais dans mes amulettes, et dont la vue seule aurait pu m'attirer de graves embarras, sinon mettre ma vie en danger. Je comptais sur la Providence pour ma nourriture.

Mais, où va-t-il, se sont sans doute demandé mes lecteurs, où va-t-il ? Quels sont ses projets ?

Hélas ! je l'avoue en toute humilité, je n'avais aucun but précis. Depuis ma sortie du collège, ma vie n'était qu'une suite d'aventures. J'étais comparable à un marin qui se serait lancé en pleine mer sur un esquif sans boussole. J'avais demandé à mon chef une mission où je comptais trouver la mort, seul moyen, selon moi, d'échapper à une situation qui m'avait paru insoutenable. La mort n'avait pas voulu de moi, et je me retrouvais en face de cette même situation. L'idée de rentrer dans ce monde où m'attendaient les cruelles épreuves auxquelles j'avais tenté de me soustraire, me faisait frémir ; je voulais le quitter à jamais, soit en m'expatriant, soit en cherchant un refuge dans un couvent ; mais pour ce dernier parti, il fallait la foi catholique ; or ma piété n'était qu'un déisme vague et confus.

Au milieu de ces indécisions, ma tante m'apparut comme le phare vers lequel je devais me diriger ; cette tendre mère d'adoption était le seul être à qui je voulusse ouvrir mon âme et qui pût compatir à ma situation. Elle seule pouvait me guider. Je pris donc la détermination de me rendre auprès d'elle, et de m'en remettre aveuglément à ses maternelles inspirations.

Cette résolution, une fois arrêtée, je m'étais senti délivré d'affreuses préoccupations, et c'était sous cette heureuse influence que j'avais fait mon excursion aux ruines de Thèbes.

Il s'agissait dès lors de gagner Alexandrie et de m'embarquer pour la France sans me faire connaître.

Je passai encore une journée à Kenneh. J'allai revoir mon vénérable ami du bazar, auquel j'annonçai mon départ. Il m'invita à aller prendre mon dernier repas dans sa maison. Je fis plusieurs talismans et quelques lettres à des soldats égyptiens qui voulaient donner de leurs nouvelles à leurs familles, de sorte que ma recette regarnit assez bien ma maigre escarcelle. Je renouvelai ma provision de poudre d'antimoine mêlée à de l'acétate de plomb, mon grand remède contre les ophtalmies, et j'allai dîner chez mon eudoul. Cet excellent homme, en appelant sur moi la bénédiction de Dieu (adieu musulman), me remit un *couffin*, petit panier ouvert, rempli de provisions de toutes sortes qui suffit bien des jours à ma nourriture.

Je ne saurais dire le regret que j'éprouvai en quittant cet excellent homme qui, sans me connaître et sans espoir de me revoir, m'avait comblé d'attentions tendres et délicates. Ces regrets, je les avais éprouvés, et je les éprouvais plus profonds à mesure que je voyais approcher le moment où je me séparerais pour toujours de ces êtres bienveillants, chrétiens et musulmans, qui, depuis mon arrivée en Egypte et en Arabie, m'avaient donné tant de preuves de sympathie et de dévouement. Je m'attristais à la pensée de ne plus les revoir et de ne plus pouvoir, de vive voix, leur exprimer ma reconnaissance.

CHAPITRE IV

Voyage de Kenneh à Alexandrie. — Procès devant le kadhi. — Arrivée à Alexandrie.

Le 9 février, le reïs Miloud, propriétaire de la dehebïa sur laquelle je m'embarquais, m'installa dans un petit

réduit situé à l'avant où j'avais juste la place pour m'étendre, et ouvrit sa grande voile à une brise du sud qui nous fit glisser avec rapidité entre les deux rives du Nil.

Le récit de cette navigation, publié à l'époque où je faisais ce voyage, aurait offert de l'intérêt; aujourd'hui, les bords du Nil jusqu'à Assouan et même jusqu'à Khartoum ont été parcourus par tant de voyageurs et décrits par des écrivains si distingués, que je crois au moins inutile à me livrer à des descriptions. Notre voyage s'effectua d'une façon fort rapide. Je ne pouvais me lasser d'admirer les jolis villages situés sur les deux rives, dont les huttes surmontées de colombiers apparaissent au milieu des dattiers. Tous les jours, nous nous arrêtions à un de ces villages pour acheter des provisions. Quand on y pénètre, hélas! ils n'ont plus cet aspect qu'ils présentent de loin. Mais quel intérêt ne m'offrait pas le tableau de la vie intime des fellahs! J'étais toujours parfaitement accueilli par les habitants des villages, par les femmes surtout auxquelles je disais la bonne aventure et écrivais des amulettes. Mon remède pour les yeux m'attirait également beaucoup de clients. Quand je revenais à ma dehebïa, je rapportais toujours plus de provisions qu'il ne m'en fallait pour ma propre consommation, et j'en donnais aux autres passagers qui m'admettaient aussi à partager les leurs. La vie sur le Nil est on ne peut plus variée : les troupeaux de buffles qui paissent sur les rives ; les femmes fellahs, sveltes et gracieuses, qui courent du village au fleuve et du fleuve au village en portant gracieusement leur *coullé* sur la tête, et en conduisant un enfant par la main, tandis que l'autre est attaché sur leur dos ; des tentes de bédouins plantées dans des forêts de dattiers et de mimosas et entourées de leurs troupeaux gardés par de jeunes pâtres presque nus ; les chadoufs qui s'élèvent et s'abaissent pour puiser l'eau du Nil : toutes ces scènes pastorales, qui rappellent les mœurs bibliques, offrent au voyageur un charme indéfinissable. Je restais pendant des heures entières en contemplation, bercé par le bruit cadencé des manœuvres de nos marins dont les

chansons monotones se mêlaient au cri des nombreux oiseaux qui voltigent à la surface du fleuve.

Nous nous arrêtâmes successivement à Syout, à Monfalou, à Minieh, à Djirgé, à Beni-Souaf, etc. Plus je visitais des villages et plus j'acquérais la certitude de la tyrannie exercée par le gouvernement égyptien sur l'intéressante population des fellahs. Cette splendide vallée de l'Egypte est si riche, le ciel y est si clément, l'eau du Nil y est si délicieuse, que le fellah y est presque heureux, quoique son travail, qui enrichit les traitants qui l'exploitent et le gouvernement qui l'opprime, lui procure à peine de quoi se nourrir et se vêtir, et quel vêtement! De quelle félicité ne jouirait-il pas, si ceux qui le gouvernent se contentaient de s'approprier *seulement les deux tiers* de ses récoltes!

Je suis certain de ne pas exagérer en comparant l'Egypte, à l'époque où je m'y trouvais (1841 et 1842) à une vaste habitation des Antilles, cultivée par des esclaves dont le propriétaire et les agents sous ses ordres prélèvent tous les revenus et accablent ces malheureux de mauvais traitements.

Quand j'étais au Caire, parfaitement accueilli par le vice-roi et ses hauts fonctionnaires, quand j'admirais son armée, ses manufactures et ses écoles, je pressentais déjà que ces belles apparences cachaient une réalité moins brillante; mais j'étais loin de me douter de l'état misérable des pauvres fellahs.

Le 22 février, notre dehebïa s'amarrait au port de Boulak, en face de cette île de Roudha où j'avais passé de si agréables soirées dans le palais hospitalier de Soliman pacha (général Selve). Mon cœur me portait à me rendre au Caire pour me jeter dans les bras de M. Fresnel, de cet homme excellent qui m'avait sauvé la vie, et à l'intervention duquel je devais d'avoir accompli la mission dont j'étais chargé. Mais je ne voulais, à aucun prix, attirer l'attention sur ma personne. M. Fresnel se fût infailliblement opposé à l'exécution de mon projet de retraite du monde; il ignorait les causes qui m'en éloignaient, et

il eût exigé de moi, ce qui était raisonnable, la publication d'un voyage que deux Européens seulement avaient accompli avant moi : Ali bey et l'Anglais Jean-Louis Burckardt. Tout ce que je désirais alors, c'était de rester ignoré. Je résistai donc aux sentiments de gratitude qui m'attiraient vers mon illustre ami, me réservant de lui écrire dès que je serais arrivé à Alexandrie ; car jusque-là il m'était matériellement impossible et de rédiger une lettre pareille et de la faire parvenir à son adresse.

Mon brave reïs Miloud, par suite de circonstances indépendantes de sa volonté, dut s'arrêter à Boulak et transborder son chargement sur la dehebïa d'un autre reïs auquel il me recommanda. Il fut bien convenu avec lui que mon passage était payé jusqu'à Fouah.

Nous arrivâmes à ce village le 27 février. Mon nouveau reïs, qui m'avait inspiré peu de confiance, justifia mes soupçons en me réclamant le prix de mon passage de Boulak à Fouah. Je refusai ; il me conduisit devant le kadhi. Il exposa les faits d'une façon tout à fait inexacte. Je plaidai ma cause avec véhémence, car j'étais indigné de sa mauvaise foi. Le kadhi qui, à mon costume et à mon langage, m'avait reconnu pour un habitant de l'Algérie, m'imposa silence, me condamna à payer au reïs le prix du passage qu'il me réclamait injustement, et ajouta à haute voix : « Ces mécréants d'Alger qui vivent sous le « joug avilissant des infidèles sont par trop insolents ! » — « Les véritables mécréants sont les juges injustes, » m'écriai-je.

A peine ces paroles étaient-elles prononcées que deux zaptiés (agents de police attachés au tribunal) s'élancèrent vers moi, sur l'ordre que venait de leur donner le kadhi de me soumettre à la bastonnade.

Ma première pensée fût de déchirer le sachet qui contenait mon passeport français et de faire appel à l'intervention de l'agent consulaire de France que je savais résider à Fouah ; mais c'était faire un scandale et rompre l'incognito que je tenais à conserver. Je repoussai les deux zaptiés avec une telle force qu'ils jugèrent prudent

de se tenir à distance, et, d'une voix retentissante, je dis au kadhi : « Si la crainte de Dieu ne t'empêche pas de « commettre des injustices, redoute au moins les consuls « de la nation amie du pacha, ton maître, qui te ferait « pendre pour un cheveu que tu arracherais à la tête d'un « protégé français. »

L'audace de mon langage et de mon attitude, dont j'avais déjà tant de fois reconnu l'efficacité à l'égard des musulmans, produisit sur l'esprit du magistrat lâche et prévaricateur l'effet que j'en attendais. Il me fit signe de sortir du prétoire et ordonna aux zaptiés qui s'étaient rapprochés de moi de me laisser libre.

Délivré de la crainte de subir un supplice humiliant, auquel il me semblait que j'aurais préféré la mort, je n'en étais pas moins condamné à payer le reïs, en faveur duquel la sentence du kadhi avait été rendue. Or, en payant la somme réclamée par le reïs, je me trouvais absolument sans ressources pour arriver jusqu'à Alexandrie. Mes talismans et mon remède pour les yeux pouvaient me suffire auprès des fellahs simples et hospitaliers; mais, dans le pays soi-disant civilisé où je me trouvais, ces moyens d'existence étaient inefficaces et, je le répète, ici comme à Kennch, il eût été dangereux pour ma sûreté personnelle de montrer une seule des pièces d'or que renfermaient mes amulettes.

Au moment où j'allais sortir de la salle ironiquement appelée Makam el Hak, le lieu de la justice, j'avisai deux passagers de la dehebïa qui nous avait conduits de Kenneh à Boulak et qui, là, avaient entendu le brave reïs Miloud me recommander au reïs sur la barque duquel il avait dû transborder ses passagers, et lui dire *que mon passage était payé jusqu'à Fouah.*

Je rentrai avec eux dans le prétoire et je dis au kahdi :

« Seigneur, je te prie d'excuser les paroles inconve-« nantes que j'ai prononcées devant toi, paroles échap-« pées à un homme dont tu avais offensé les sentiments « religieux en appelant mécréants ses compatriotes qui « pendant dix ans ont combattu les chrétiens que Dieu a

« rendus maîtres de notre pays. Je t'apporte en outre la « preuve que les prétentions de mon adversaire étaient « iniques. Il m'eût été facile d'appeler de ta sentence au « tribunal du consul, mais c'est toi qui devras me rendre « justice. Ecoute le témoignage de ces musulmans et rends « ta sentence à laquelle, je le déclare d'avance, je me « soumettrai respectueusement. »

Mon langage n'était pas celui des hommes vulgaires dont je portais le costume, et mon attitude audacieuse contrastait avec les expressions respectueuses que j'employais avec affectation. Le kadhi, se méfiant du crédit dont je semblais me prévaloir auprès des consuls, m'écouta avec une bienveillance apparente, et, après avoir recueilli le témoignage des passagers mes compagnons qui fut accablant pour le reïs, mon adversaire, il le débouta de sa demande, lui adressa les plus vifs reproches et le menaça même de la prison. Mon triomphe était complet. Mais moi aussi je me méfiais et du changement si subit survenu dans les dispositions de mon juge, et des regards furieux de mon adversaire. Aussi, sans perdre de temps, je me dirigeai vers Foum-el-Khelidj (l'embouchure du canal Mahmoudia), et je pris passage à bord d'une barque qui partait pour Alexandrie, où j'arrivai sans nouveaux incidents, le lundi 1er mars 1842.

CHAPITRE V

Je rencontre Isidore. — Embarqué sur le brick italien, *Gioan-Battista*. — Le capitaine Schiaffino. — Arrivée à Civita-Vecchia.

Je louai une mauvaise petite chambre dans un fondouq; car, bien que je pusse désormais faire usage de l'or caché dans mes amulettes, je voulais conserver mon

incognito pendant le temps qui devait s'écouler jusqu'au jour où je m'embarquerais pour l'Europe.

Je me rendais au port, afin de me renseigner sur les navires en partance, quand il me sembla voir Isidore. Je crus d'abord être le jouet d'une hallucination, mais non, je reconnaissais parfaitement mon brave serviteur revêtu encore de son costume turc, et rôdant, comme une âme en peine, sur le bord de la mer. Je me rapprochai sans attirer son attention et quand, arrivé au bout de la jetée, il se retourna, j'étais en face de lui et je l'appelais par son nom. Le pauvre garçon s'affaissa sur lui-même et fondit en larmes. J'aurais voulu serrer dans mes bras ce fidèle serviteur, mais nous n'étions pas seuls ; je lui fis comprendre la nécessité de maîtriser son émotion, et je lui dis de me suivre à certaine distance. Moi aussi j'étais profondément ému, mais une dure expérience m'avait appris à dissimuler mes sensations. Comment Isidore se trouvait-il encore en Egypte, après les dispositions que j'avais prises pour son retour à Alger ? Je ne pouvais me l'expliquer et pourtant, malgré mon impatience, il fallut, avant de l'interroger, traverser une partie de la ville toujours suivi par mon pauvre serviteur qui avait peine à marcher. Enfin, nous arrivâmes sur les bords du canal, au milieu de jardins où nous pûmes nous livrer sans témoins à nos épanchements. Jamais mon serviteur n'avait osé m'embrasser de la sorte ; il lui fallut longtemps pour se remettre et m'expliquer sa présence à Alexandrie.

Le pauvre garçon avait été atterré par la nouvelle qu'on lui avait donnée, quelques jours après mon départ, de ma résolution d'aller à la Mecque. Il refusait d'y croire, puis il voulait me suivre. L'excellent M. Fresnel avait essayé de le consoler en lui donnant la certitude de mon retour ; il l'avait entouré des soins les plus bienveillants et avait pris les dispositions nécessaires pour le renvoyer à Alger. Mais il était tombé malade, et on avait dû le mettre à l'hôpital, tenu par de bonnes sœurs de charité. Sorti de l'hôpital, il avait paru consentir à retourner à Alger, et M. Fresnel l'avait envoyé à Alexandrie en le

recommandant au consul général de France qui devait pourvoir à son embarquement. Là, Isidore, ayant encore une partie de l'argent que j'avais laissé à sa disposition, refusa de partir, persuadé, disait-il, que son maître reviendrait en Égypte et que son devoir était de l'y attendre. Intuition de ce cœur dévoué !

Je fis connaître à Isidore la résolution que j'avais prise de me rendre auprès de ma tante. Que lui importaient mes projets ? Il avait retrouvé son maître et il le suivrait partout où il lui plairait d'aller.

Pour obtenir passage à bord d'un bâtiment, il était indispensable d'être muni d'un passeport. Isidore avait le sien, mais je ne pouvais me servir de celui qui m'avait été délivré lors de mon départ d'Alger, parce qu'il énonçait mes noms et qualités. J'étais fort embarrassé lorsque, en examinant le passeport d'Isidore, il me vint une de ces idées qui ne peuvent germer que dans une imagination folle comme la mienne.

Aussitôt conçue aussitôt exécutée :

Je quittai ma défroque musulmane, je retirai mon or de mes amulettes, j'achetai un habillement complet de marin, en étoffe grossière ; Isidore remplaça son costume turc par une belle redingote, un pantalon, un gilet et un chapeau à haute forme qui lui donnaient une si drôle de tournure que lorsque je nous vis ainsi affublés, je fus saisi d'un fou rire qui ne laissa pas d'ébranler son calme et son sérieux ordinaires.

Nous nous rendîmes ainsi transformés à la chancellerie du consulat général de France où un commis voulut bien, au lieu de me délivrer un passeport, ajouter sur celui d'Isidore la simple mention « accompagné de son domestique ».

La difficulté était tournée. Isidore Dordelleau était le maître et moi j'étais son serviteur.

Pas un seul navire n'étant en partance pour Marseille, nous dûmes nous adresser au capitaine du brick génois le *Gioan-Battista* qui se rendait dans ce port en touchant à Livourne.

Le capitaine Giovanni Battista Schiaffino, qui le commandait, ne paraissait nullement empressé de nous recevoir à son bord. Isidore ne parlant pas un traître mot d'italien, ce fut moi qui fus chargé de la négociation. Je m'aperçus, dès l'abord, que le capitaine génois avait peu de confiance dans notre solvabilité. Je levai la difficulté en lui offrant de payer d'avance notre passage. Il consentit alors à nous recevoir, mais à la condition que, pour tout logement, nous occuperions la grande chaloupe amarrée sur le pont et que nous nous contenterions de la nourriture de l'équipage. Notre passeport n'étant pas régulier et craignant toujours de rencontrer, à Alexandrie, quelque personne de connaissance, j'acceptai les propositions du capitaine.

J'adressai au général Bugeaud et à mon excellent ami M. Fresnel les lettres dont je joins ici la copie.

A monsieur le général Bugeaud, gouverneur général de l'Algérie.

Alexandrie, 3 mars 1842.

« Mon général,

« J'ai rempli jusqu'au bout la mission que vous m'avez confiée. La fettoua de Kaïrouan, après avoir été approuvée par le medjelès du Caire, ainsi que j'ai eu l'honneur de vous le faire connaître par ma lettre en date du 10 novembre 1841, a été définitivement sanctionnée par une assemblée d'ulémas de Bagdad, de Damas, de Médine et du Caire, réunie à cet effet par les soins de Sidi Mohammed Ebnou Aoun, grand chérif de la Mecque.

« L'original de cet important document est entre les mains du Mokaddem de Tedjini qui, à l'heure où je vous écris, a dû le remettre à son maître l'illustre marabout d'Aïn-Madhi, l'ennemi irréconciliable de l'émir Abd el Kader.

« L'agent de Tedjini, agent qui, durant nos difficiles négociations, a montré un zèle et une intelligence au-dessus de tout éloge, était chargé de faire faire une copie authentique de la fettoua que je me proposais de vous transmettre ; mais je n'ai plus eu la possibilité de le rejoindre ; car, le jour où j'assistais aux dernières cérémonies du pèlerinage, j'ai failli être massacré par une foule fanatique qu'avaient ameutée contre moi deux misérables Algériens qui m'avaient reconnu. J'ai été sauvé, je pourrais dire miraculeusement, par quelques serviteurs dévoués du grand chérif de la Mecque. Ils m'ont enlevé et transporté dans une nuit à Djeddah, où j'ai été embarqué sur un sambouk qui m'a débarqué au port de Kocéir. De là, j'ai rejoint le Nil et je viens d'arriver à Alexandrie.

« Je vous ai déjà exprimé, mon général, les motifs qui m'ont déterminé à m'éloigner de l'Algérie. Rien n'est changé à la situation à laquelle j'ai voulu me soustraire ; je me sens donc moins que jamais le courage de l'affronter.

« La mort n'ayant pas voulu de moi, je me résigne à vivre, mais je veux vivre loin du monde où j'ai déjà subi de si cruelles épreuves. Je viens donc vous prier, mon général, de faire parvenir au ministre de la guerre la démission que je vous transmets de mes fonctions d'interprète principal de l'armée. J'éprouve les plus vifs regrets à me séparer du chef bienveillant qui a daigné m'honorer d'une estime et d'une confiance, dont je conserverai un perpétuel et reconnaissant souvenir.

« Je joins ici le détail approximatif des dépenses occasionnées par la mission que je viens de remplir. Elles sont minimes en comparaison des résultats obtenus, résultats dont vous ne tarderez pas, j'en suis certain, à reconnaître l'importance.

« Le consul général de France à Alexandrie doit vous transmettre la dernière lettre de crédit de quatre mille francs que vous avez eu l'extrême attention de lui envoyer pour subvenir aux frais de ma mission ; cette mission

ayant pris fin, je n'ai pas cru devoir user de ce crédit.

« Je me permets encore, mon général, d'attirer votre bienveillance sur mon pauvre père, et je vous prie d'agréer, etc., etc.

P. S. Dès que je serai arrivé en Europe et que je pourrai coordonner mes souvenirs, j'aurai l'honneur de vous adresser un rapport général sur la façon dont j'ai rempli la mission que vous m'avez confiée et sur les péripéties de mon voyage à la Mecque. »

Monsieur Fulgence Fresnel, consul de France, à Djeddah, en résidence au Caire[1].

Alexandrie, 3 mars 1842.

« Que penserez-vous de moi, mon cher, mon admirable ami, quand vous apprendrez que je viens de traverser le Caire, sans aller me jeter dans vos bras et vous dire tout ce qui déborde en mon cœur de reconnaissance et d'affection pour vous, qui m'avez comblé de bontés de toute sorte, pour vous qui avez assuré le succès de ma mission, pour vous enfin à qui je dois la vie. Me jugeant d'après les apparences, vous m'accuserez sans doute d'ingratitude, sentiment ignoble qui me fait horreur. Oh ! je vous en supplie, écoutez-moi et plaignez-moi au lieu de me condamner.

Malgré la confiance que vous m'avez inspirée, je ne vous ai point dévoilé les tristesses de mon âme ; je ne vous ai point dit que, en sollicitant du gouverneur général de l'Algérie la mission qui m'a amené en Egypte, j'étais mû par le désir d'échapper à une situation qui m'était insupportable, et par l'espoir de perdre la vie en l'accomplissant.

Cette mort que je recherchais, je viens d'y échapper

[1] C'est à cette lettre que répondait une lettre de M. Fresnel, en date du 22 octobre 1842.

grâce à vos puissantes recommandations ; mais cette situation n'a rien perdu de sa gravité. Si j'étais allé à vous, vous auriez sans doute combattu ces dispositions de mon esprit malade, et la tendre affection dont vous m'avez déjà donné tant de preuves aurait tenté de me faire revenir sur mes déterminations ; or moins que jamais, je me sens le courage de retourner en Algérie.

Une autre considération m'a encore éloigné de vous, mon bien cher ami : vous m'auriez, avec raison, forcé à publier la narration de mon voyage à la Mecque. Eh bien ! l'intérêt même que ne manqueraient pas d'offrir mes récits, est un motif de plus pour moi de renoncer à cette publication, parce que je veux rester ignoré. Grâce à vous, à vous seul, je le répète, la mission dont j'étais chargé a atteint le but que je m'étais proposé, et elle produira des résultats qui dépasseront l'attente de mon chef. J'ai donc rempli les promesses que je lui avais faites et ma conscience, de ce côté, est tranquille.

J'hésite encore à choisir la voie que, désormais, je devrai suivre. Je suis parfaitement décidé à m'éloigner à jamais du monde où j'ai vécu et où j'ai tant souffert. Je ne prendrai toutefois aucune résolution définitive avant d'avoir consulté ma mère adoptive, madame Champagneux, cette digne amie de votre tante madame Mérimée, qui toutes deux ont été si souvent l'objet de nos conversations intimes. Vous serez l'un des premiers à qui je ferai part de ma détermination.

Je vous transmets, ci-joint, quelques pages sur lesquelles j'ai jeté à la hâte le récit succinct de mon voyage. Pardonnez ce griffonnage tracé dans le bouge infect où je demeure en attendant mon départ pour l'Europe. Ma tête et mon cœur sont également troublés.

Quand vous écrirez à votre illustre ami le grand chérif, ou quand vous le reverrez, dites-lui que jamais je n'oublierai les instants trop courts que j'ai passés auprès de lui ; la reconnaissance qu'il m'a inspirée durera autant que la vie dont je lui dois la conservation. Vous lui exprimerez mieux ces sentiments que je ne puis le faire dans

la lettre que je vous transmets, et que je vous prie de lui faire parvenir.

Ne m'oubliez pas auprès de notre savant ami le cheikh El Tounsi. Dites-lui que son beau-frère le muphti, Sid el Hadj Hassan, ainsi que sa vénérable sœur, Lella Cheriffa, m'ont constamment entouré des soins les plus délicats et de l'affection la plus dévouée. Ces pauvres amis me croient morts et je ne doute pas de leur affliction. S'ils reviennent au Caire, exprimez-leur toute ma gratitude. J'ai laissé dans l'appartement que nous occupions ensemble à la Mecque et qui pendant notre absence (pour les cérémonies d'Aârafat) était gardé par les deux nègres, j'ai laissé, dis-je, des vêtements, des armes, des objets achetés à Médine et à la Mecque, soixante ou quatre-vingts douros[1], et, ce qui est le plus précieux pour moi, toutes les notes que j'ai prises sur mon carnet depuis mon départ d'Alger jusqu'à la veille de notre départ pour Aârafat. Les misérables qui ont ameuté la foule contre moi connaissaient-ils ma demeure ? La cohabitation du brave muphti avec *l'espion chrétien profanateur des lieux saints*, ne l'aura-t-elle pas compromis ? Notre appartement n'a-t-il pas été saccagé ? Mes inquiétudes à cet égard me préoccupent au delà de ce que je puis dire.

Si elles ne sont pas justifiées et si mes chers compagnons reviennent au Caire, j'ai trop appris à connaître l'honnêteté, j'ajouterais la pureté exquise de leurs sentiments, pour ne pas être certain qu'ils remettront fidèlement entre les mains du cheikh Tounsi tout ce qui m'a appartenu. J'ai, du reste, exactement payé au muphti ma part des dépenses (deux tiers) que nous ont occasionnées notre voyage et nos séjours depuis le Caire jusqu'à la Mecque.

Rappelez-moi au bon souvenir du docteur Perron que nous aimons et apprécions comme il le mérite.

Présentez mes hommages à madame Fresnel, dont je n'oublierai jamais ni le charme, ni la bienveillance.

[1] Pièce espagnole valant 5 fr. 30.

Jugez, cher ami du trouble de mon esprit ; j'allais fermer le pli que je vous adresse par le consulat général de France, sans vous dire la joie inexprimable que j'ai ressentie en retrouvant à Alexandrie mon fidèle Mehmed (Isidore) qui, puisant dans son tendre dévouement l'intuition du retour de son maître, a persisté à m'y attendre. Il m'a dit les bontés dont vous l'avez comblé, et il me charge d'être auprès de vous et du docteur Perron l'interprète de sa respectueuse reconnaissance.

Adieu, mon bon ami, mon cheikh, mon sauveur. Pardonnez-moi la divagation de mes idées ; ma pauvre tête est désorganisée, mais mon cœur, qui a conservé toute son ardeur, est plein de vous. Puisse Dieu me permettre de vous serrer encore dans mes bras ! »

Enfin, le 5 mars 1842, Isidore Dordelleau et son *domestique* s'installaient dans la chaloupe du *Saint-Jean-Baptiste*, qu'on avait recouverte d'un prélart pour nous mettre à l'abri du vent et de la pluie. Ce jour même nous mettions à la voile, poussés par un fort vent d'est.

Dans le courant de la troisième journée, le capitaine Schiaffino, qui nous avait observés et fait observer, ne conserva plus de doute sur nos positions sociales respectives. Il ne m'adressa aucune question indiscrète, mais il m'installa dans une cabine à côté de la sienne et me fit manger à sa table. Isidore fut très bien placé dans le rouffle sur le pont, et mangea avec le maître d'équipage.

Notre traversée fut rapide, mais terriblement agitée. Le brick, chargé de blé, avait déjà subi quelques avaries quand, à la sortie du canal qui sépare la Sicile de l'Afrique, à la hauteur de Marsala, nous fûmes assaillis par un vent de sud-ouest qui soufflait en tempête et qui, en 24 heures, nous jeta sur les côtes d'Italie dans les environs de Civita-Vecchia. Ce ne fut pas sans de grandes difficultés que le pauvre *Gioan-Battista*, à moitié désemparé, entra dans ce port.

LIVRE XIV

ROME

Avant de livrer à la publicité mon livre « Rome » où je raconte scrupuleusement la brusque transformation opérée en moi et où j'exprime des sentiments de dévotion tellement exaltés qu'ils offrent un contraste, je pourrais dire choquant, avec les récentes tendances de mon esprit en matière de religion, j'ai voulu le soumettre à l'examen et à la critique de deux amis dont l'affection sincère et le jugement impartial méritent également ma confiance.

Le premier, après avoir lu mon manuscrit, m'écrivait : « Ne retranchez rien à vos pages sur Rome. Il faut bénir Dieu de vous les avoir inspirées, car, en ouvrant ainsi votre âme, vous ferez un bien véritable à d'autres âmes. Rien ne vaut pour convaincre et toucher, des accents qu'on ne saurait ni remplacer ni imiter. L'art ici doit s'effacer devant ce qui est plus puissant que lui, devant ce qui a été senti et vécu ; vos pages si sincères, si simples, si vibrantes ont une réelle beauté. Elles sont une œuvre, une grande œuvre dans l'ordre moral.

« Si vous croyez avoir à réparer le passé, il doit l'être et au delà, par la courageuse générosité de vos aveux.

« Vous avez bien tort d'être inquiet sur ce chapitre de Rome, s'il n'est pas le plus curieux de votre livre, il en est le plus émouvant, n'y changez donc rien... »

Voici maintenant le langage que me tenait mon second

ami après avoir écouté la lecture de ce même chapitre :

« ... Si votre livre ne devait être lu que par de vrais croyants, le récit de votre conversion et de votre séjour à Rome serait parfait ; mais ce livre n'arrivera-t-il pas plutôt entre les mains d'hommes du monde plus ou moins libres penseurs ? Quand ils liront qu'après un pèlerinage à la Mecque vous avez été amené, *par hasard*, à Rome où vous vous êtes subitement converti et où vous avez voulu vous faire missionnaire ; qu'ensuite, sur une parole du pape, vous avez consenti à retourner en Algérie où vous aviez pris la résolution de ne plus reparaître ; puis qu'enfin, après cette première conversion, vous êtes revenu à une vie mondaine et qu'il a fallu une dernière épreuve pour vous amener définitivement à l'observance des pratiques de la religion, que penseront-ils de toutes ces tergiversations ?

« N'admettant pas les effets de la grâce surnaturelle et du repentir, ne seront-ils pas amenés à prendre l'auteur pour un esprit vif, emporté, enthousiaste et peu solide dans ses convictions, ses desseins et ses actes ?

« Ne serait-il pas mieux de supprimer les lettres que vous écriviez à votre tante, dans le paroxysme de votre ferveur, et de remplacer les mots *confession*, *communion*, par une expression générale, l'*accomplissement des devoirs religieux*, par exemple. Ne vaudrait-il pas mieux également passer sous silence votre projet d'entrer dans l'ordre des Jésuites ? Pourquoi parler des oublis religieux qui ont suivi votre conversion ?

« Saint Paul a eu son chemin de Damas et, devenu apôtre, il a raconté les désordres antérieurs de sa vie, mais il n'a pas dévié...

« J'en dirai autant de saint Augustin... »

Si je n'avais poursuivi que le succès de mon livre et si j'avais cédé au désir de me montrer au public meilleur que je ne suis, je n'aurais certes pas hésité à suivre les conseils de mon second ami ; mais il m'a semblé qu'arrivé au déclin de la vie, au moment où je ne puis tarder de comparaître devant le grand juge, je devais songer

uniquement à la réparation de mes erreurs et des fautes que j'ai commises. Or, la meilleure manière de les réparer, n'est-ce pas de les avouer courageusement devant ceux que j'ai pu scandaliser ?

Mes lecteurs, quels qu'ils soient, ne tiendront-ils pas compte d'ailleurs de la fougueuse imagination d'un jeune homme lancé, durant la première période de son existence, dans un milieu où auraient pu sombrer des croyances plus solides que les siennes ?

N'ai-je pas été successivement poussé par des circonstances extraordinaires, à prendre des résolutions contradictoires, et cet état maladif de mon âme ne me prédisposait-il pas aux changements subits opérés en moi pendant mon séjour à Rome ?

Quoi qu'il en advienne, je crois ne devoir rien retrancher du récit scrupuleusement vrai, je le répète, des causes qui ont amené ma conversion, et des effets qu'elle a produits.

Si, en agissant ainsi, je donne lieu à des appréciations sévères sur l'instabilité de mon caractère et de mes desseins, on ne pourra du moins, je l'espère, suspecter ma bonne foi. Mes convictions ont toujours été sincères, et celles qui m'animent aujourd'hui et me soutiennent à travers les épreuves les plus cruelles, ces convictions seront désormais inébranlables.

Sous le bénéfice de ces observations, je n'apporte aucune modification à la rédaction primitive de mon chapitre « Rome », repoussant également les suggestions d'un faux amour-propre et les lâchetés du respect humain.

CHAPITRE I

Voyage de Civita-Vecchia à Rome.

Je devais bientôt reconnaître le doigt de Dieu dans l'événement qui, en dehors de toute prévision, m'avait

conduit aux portes de la cité, siège de la chrétienté, à l'époque des fêtes pascales[1].

Dès que j'appris cette coïncidence,je ressentis le désir ardent d'aller visiter la ville éternelle et d'assister aux pompes les plus imposantes du catholicisme. Ce désir naissait-il d'un sentiment religieux ou était-il simplement provoqué par les tendances d'un esprit amoureux d'aventures et de contrastes ? Visiter la sainte cité, capitale du monde chrétien, en revenant d'un pèlerinage au berceau de l'islamisme !

Mais comment réaliser ce séduisant projet ? Mon escarcelle était déplorablement efflanquée, et pour me procurer de l'argent il me fallait écrire en France et attendre la réponse. Or, nous étions au 21 mars. Heureusement Isidore avait conservé soigneusement mes plus belles armes, ma montre et quelques bijoux que je lui avais laissés lors de mon départ pour la Mecque. Je fis part de ma détresse au capitaine Schiaffino et le priai de m'avancer une somme équivalente à la moitié environ de la valeur des objets que je déposerais entre ses mains jusqu'à l'arrivée des fonds que j'allais demander en France. Cet excellent homme m'ouvrit immédiatement sa bourse et repoussa énergiquement l'offre que je lui faisais de lui donner un gage. J'obtins à grand'peine de lui faire accepter un simple reçu de la somme qu'il me prêtait et que je devais lui rembourser chez son banquier à Gênes, où il se rendait, laissant à son second le soin de réparer le pauvre *San Giovanni Battista* que la tempête avait singulièrement avarié. Je me séparai avec un véritable chagrin de ce brave capitaine qui, me connaissant à peine depuis vingt jours et n'ayant sur ma personnalité d'autres renseignements que les confidences que je lui avais faites, m'aimait déjà sincèrement et m'accordait une entière confiance.

J'écrivis immédiatement à ma mère adoptive, ma tante M^me^ Champagneux. Je lui racontai comment j'avais mira-

[1] Pâques en l'an 1842 tombait le 27 mars.

culeusement échappé à la mort lors du pèlerinage de la Mecque, comment *le hasard* m'avait conduit à Civita-Vecchia, et lui dis que je me rendais à Rome où je la priais de m'adresser l'argent que je lui demandais. Je lui faisais part, en même temps, de la résolution que j'avais prise de ne plus retourner en Algérie, et enfin je soumettais à son appréciation divers projets contradictoires qui dénotaient l'incohérence de mes idées.

Je m'occupai alors des préparatifs de mon voyage et je demandais au padrone de l'osteria où nous étions descendus des renseignements sur la façon la plus économique de me rendre à Rome, quand je fus abordé par un moine franciscain et un étudiant en droit qui, ayant entendu mes questions, me proposèrent de prendre un vetturino à compte à demi. J'y consentis, mais l'affluence des voyageurs attirés par le désir d'assister aux cérémonies de la semaine sainte avait fait tellement élever les prétentions des voituriers que nous hésitions à conclure un marché. Le franciscain nous suggéra alors la pensée de faire le voyage à pied. Cette proposition répondait si bien à l'exiguïté de nos ressources réciproques qu'elle fut accueillie avec enthousiasme, et ayant confié nos bagages au fourgon des messageries, nous nous mîmes allègrement en route (22 mars 1842).

Si j'avais été seul avec le franciscain, jeune Sarde robuste et bien découplé, nous eussions parcouru dans la journée les 65 kilomètres qui séparent Civita-Vecchia de Rome, mais Isidore n'était plus habitué à la marche et le jeune étudiant était frêle et délicat. Nous dûmes coucher à Palo.

Le lendemain, la monotonie de la route qui traverse de vastes solitudes augmenta encore la fatigue de nos deux compagnons et malgré notre aide et nos exhortations ils refusaient d'avancer, lorsque le franciscain poussa un cri d'allégresse et nous montrant à l'horizon une croix qui étincelait au sommet d'une immense coupole dorée par les rayons obliques du soleil, s'écria : *Ecco San-Pietro.* Et il se prosterna et pria.

L'effet de cette apparition fut extraordinaire ; mes pauvres compagnons se relevèrent pleins de courage et se remirent en marche. — Mais, chose singulière ! nous observions que leur énergie diminuait ou augmentait à mesure que, suivant les accidents de la route, apparaissait ou disparaissait le phare magique.

Enfin, après de cruelles fatigues et grâce à l'aide et à la gaîté de notre brave franciscain, nous arrivâmes harassés à Porta Cavaligieri à la tombée de la nuit.

CHAPITRE II

Arrivée à Rome. — Le *Miserere* dans la chapelle dei Canonini. — Mes impressions en visitant Rome. — Giacomo il Napolitano.

Le passeport, qui ne mentionnait que le nom et le signalement d'Isidore et sur lequel était simplement ajoutée la mention « suivi de son domestique » parut suspect à l'agent de police auquel il fut présenté. Il nous regardait alternativement et malgré la redingote et le chapeau à haute forme d'Isidore et la veste et le bonnet dont j'étais affublé, il paraissait peu disposé à croire à la réalité de la position sociale attribuée à chacun de nous sur ce passeport.

Isidore, dont on connaît le peu d'aptitude à parler les langues étrangères, ne pouvant répondre aux questions, d'ailleurs fort embarrassantes, de l'agent, je pris la parole en pur toscan et avec un accent qui, plus d'une fois, m'a permis de passer pour un Italien, j'énumérai avec tant d'assurance le nom de notre ambassadeur à Rome et de ses secrétaires, je m'apitoyai avec tant d'onction sur la santé de *mon maître*, qui était réellement dans un état déplorable, et, surtout, je glissai avec tant d'adresse un *scudo* dans la main du cerbère,

que tous ses doutes et scrupules disparurent. La Porte de Rome nous était ouverte. Mais je me trouvai alors en face d'une nouvelle difficulté. Le franciscain et l'étudiant, redoutant les complications que pouvait amener l'irrégularité de notre passeport et jugeant prudent de se séparer de compagnons de voyage qui paraissaient suspects, avaient disparu. — Or c'est sur eux que je comptais pour nous diriger dans Rome et y trouver un gîte.

J'avoue qu'en ce moment l'égoïsme l'emporta sur la commisération. Au lieu de m'enquérir d'une auberge où mon pauvre Isidore eût trouvé un repos bien nécessaire, je ne songeai qu'à arriver bien vite dans le temple que dominait la coupole dont la vue seule nous avait si vivement impressionnés. Je soutenais, je portais presque mon brave serviteur ; j'avisai une vieille femme qui voulut bien nous servir de guide ; nous arrivâmes ainsi en quelques minutes[1] sur une immense place entourée de colonnades et, en face de nous, nous aperçumes à travers l'obscurité, qui en doublait les vastes proportions, le péristyle et la coupole de Saint-Pierre.

Nous pénétrâmes dans l'église et, dès cet instant, il me fut impossible de me rendre un compte exact de ce que je voyais et j'éprouvais. Malgré ma vigueur, la fatigue avait excédé mes forces et j'étais en proie à une fièvre ardente. Je me souviens seulement que j'étendis Isidore le long d'un pilier contre lequel je m'appuyai moi-même, en face d'une chapelle qui m'apparaissait aussi vaste qu'une église et d'où sortaient des chants comme jamais je n'en avais entendu.

Il me semblait que j'étais transporté dans des régions éthérées. Oh ! quel rêve délicieux ! Je ne l'ai pas oublié, mais il m'est impossible d'en analyser les sensations.

Je venais d'assister, je l'ai su depuis, à l'office du soir du mercredi saint qui a lieu à la chapelle deï Canonici, dont les chanteurs sont considérés, dans le monde entier,

[1] La porte Cavaligieri est la plus rapprochée de l'église de Saint-Pierre.

comme les plus habiles interprètes de la musique sacrée.

Un gardien de Saint-Pierre me rappela brutalement à la réalité et nous enjoignit d'avoir à promptement déguerpir, attendu que les portes du temple allaient être fermées. Mais où trouver un refuge à cette heure avancée? Nous eussions sans doute passé la nuit sous les arcades de Saint-Pierre si je n'étais parvenu à attendrir le féroce gardien qui, moyennant quelques bajocchi, voulut bien nous conduire à une osteria voisine, misérable taudis où nous ne fûmes reçus qu'après avoir déposé notre valise entre les mains du locandiere et lui avoir payé en outre le prix des mets peu ragoûtants qu'il nous servit en rechignant.

Le lendemain il fallait réclamer une carte de séjour à la police, trouver une auberge plus convenable et aller chercher nos bagages aux messageries. J'avisai un agent de police dont la physionomie m'inspira quelque sympathie et j'eus recours aux moyens de persuasion qui s'appellent *bakchiche* en Orient, et *buona mano* en Italie, et qui produisent, à ce qu'il paraît, les mêmes effets dans les deux pays. Notre agent se mit immédiatement à notre service et une heure après, *mon maître* Isidore, moi et nos bagages étions installés dans une osteria située piazza Navone, dont le padrone, Giacomo il Napolitano, consentit à nous loger et à nous nourrir moyennant deux lires[1] par jour. Eh bien, en fermant les yeux sur la couche de graisse qui recouvrait notre table à manger ainsi que le fourneau sur lequel opérait Giacomo, nous pouvions très bien satisfaire notre appétit. Ah! par exemple, il fallait une rude constitution pour dormir dans le bouge qu'on décorait du titre de *camera*. Mais j'en avais vu bien d'autres!

Le locandiere nous regardait parfois d'un œil curieux et narquois et ne semblait pas croire, non plus que l'agent de police, à l'étiquette de notre passeport et de notre costume. Ses soupçons étaient corroborés par l'attitude

[1] La lire vaut un franc.

respectueuse que, malgré mes recommandations, Isidore conservait invariablement vis-à-vis de moi.

J'aurais pu mettre fin à cette situation, en déposant à la chancellerie de l'ambassade de France mon véritable passeport que, lors de mon voyage à la Mecque, j'avais caché, le lecteur s'en souvient, dans un des sachets de mes amulettes. Mais la prudence la plus élémentaire ne me commandait-elle pas de conserver mon incognito jusqu'au jour où je recevrais une réponse de ma tante, réponse qui pouvait se faire attendre, et d'observer jusque-là la plus stricte économie. D'ailleurs, ai-je besoin de le dire, cette situation étrange ne manquait pas d'offrir un certain charme à ma nature aventureuse.

Depuis notre arrivée à Rome, Isidore et moi passions nos journées dans Saint-Pierre où avaient lieu les cérémonies de la semaine sainte. Ces cérémonies, je l'avoue à ma honte, m'impressionnèrent beaucoup moins que mon serviteur. La basilique romaine, aux dimensions colossales où pénètre une lumière éclatante à travers des baies immenses, garnies de vitraux blancs, ne m'inspirait pas le sentiment religieux que j'avais ressenti en entrant dans nos belles cathédrales gothiques. Et puis la foule bigarrée qui s'agitait dans les nefs excluait toute idée de recueillement et de piété ; elle ne me semblait apporter à ces cérémonies qu'une curiosité profane. Pour elle le pape était un roi sur son trône, entouré des princes de sa cour. Je ne fus véritablement émotionné que lorsque, du haut de la Loggia, le souverain pontife donna la bénédiction *Urbi et Orbi*. — Je crois entendre encore, au milieu du silence profond qui se fit subitement à son apparition, la voix grave de Grégoire XVI suppliant Dieu de répandre les trésors de sa miséricorde sur le monde entier représenté, là, par plus de deux cent mille chrétiens prosternés remplissant l'immensité de la place Saint-Pierre et les rues adjacentes. Quelle tête ne se courberait pas devant cette majesté divine !

Dès le lendemain de Pâques, nous visitâmes les autres églises de Rome, ainsi que les monuments rappelant

l'origine et les progrès du christianisme dans la ville des Césars ; je restais presque froid devant ces grands souvenirs. Je me sentais au contraire saisi d'enthousiasme quand je me trouvais en face des vestiges de la Rome païenne. C'est que l'étude de la littérature latine m'avait plus initié à l'histoire du grand peuple qu'aux annales glorieuses de la chrétienté.

Nous visitâmes également les galeries du Vatican, et c'était plaisant de voir *mon pauvre maître*, que je traînais partout, s'appuyant tristement contre un chambranle du Vatican ou un fût de colonne du Forum, tandis que *son domestique* restait en contemplation devant les chefs-d'œuvre de Michel-Ange, de Raphaël, du Dominiquin, etc., ou en face de l'arc de triomphe de Septime Sévère ou des ruines de Jupiter Capitolin.

Enfin, après de longs jours d'attente, je pourrais dire de cruelles angoisses, je reçus la réponse de ma tante bien-aimée. Elle m'envoyait le double de la somme que je lui avais demandée et me transmettait des lettres de recommandation pour M. le vicomte Gaston de Ségur, attaché à l'ambassade de France et pour messieurs les abbés Véron et de la Bouillerie, du diocèse de Paris, résidant alors à Rome. Mon excellente mère adoptive ne songeait même pas à me reprocher le chagrin que lui avait causé mon voyage à la Mecque ; elle était exclusivement au bonheur d'avoir retrouvé le fils qu'elle avait cru perdu pour toujours et, tout en approuvant ma résolution de ne pas retourner en Algérie, elle me disait : « Garde-toi de prendre la moindre détermination au sujet de ton avenir, avant de m'avoir consultée. Ce n'est pas le hasard qui t'a conduit à Rome, mon cher enfant, c'est la main de Dieu. Prie-le de t'éclairer et la grâce pénétrera dans ton âme, etc., etc. »

Je fus touché, au delà de toute expression, par ces témoignages d'indulgence et de tendresse, et j'adressai immédiatement à Dieu de ferventes actions de grâce.

Je louai immédiatement un petit appartement chez un avocat, il Dottore Matteucci, sur la piazza Fiammetta ;

Isidore y transporta nos bagages et là seulement nous reprîmes chacun le costume de nos positions sociales respectives.

Je voulus, le jour même, aller remercier Giacomo il Napolitano des soins exceptionnels qu'il nous avait donnés. J'arrivai en voiture devant son osteria sur le perron de laquelle il sortit attiré par le bruit insolite d'un équipage pénétrant dans sa rue. Je renonce à décrire la stupéfaction peinte sur la large figure du brave locandiere quand, Isidore m'ayant ouvert la portière, je m'élançai vers lui et serrai sa grasse main avec effusion. — Il se remit bien vite, et lançant son bonnet en l'air : *L'aveva indovinato!* s'écria-t-il, *Vostra Excellenza un servo! Corpo di Baccho, si vedeva abbastanza che era un principe nascosto*[1] ! Notre hôte voulut encore nous régaler d'un *stuffato meraviglioso* et d'un *maccaroni stupendo*. Mais cette fois, Isidore, reprenant ses fonctions, étendit une nappe propre sur la table et nettoya les verres et les couverts d'étain ; je payai généreusement ce dernier repas et nous étions déjà loin que le brave Giacomo nous envoyait encore, à grand renfort de gestes, l'expression bruyante de sa reconnaissance.

Ai-je besoin de dire que mon premier soin fut d'envoyer au banquier du capitaine Schiaffino, à Gênes, la somme qu'il m'avait si délicatement prêtée ? J'ajoutai à mon envoi un très beau chapelet destiné à sa femme.

Là ne devaient pas se borner les témoignages de ma reconnaissance. Dieu me réservait une occasion de prouver à cet excellent homme qu'il n'avait pas obligé un ingrat.

[1] Je l'avais bien deviné. Votre excellence un domestique ! Corps de Bacchus, on voyait assez qu'elle était un prince déguisé !

CHAPITRE III

Accueil qui m'est fait à Rome par l'élite de la colonie française.

Le lendemain je me rendis chez M. Gaston de Ségur et MM. les abbés Véron et de la Bouillerie, auxquels j'avais fait parvenir les lettres de recommandation que m'avait transmises ma chère tante.

Ces lettres émanaient de M. le docteur Ferrand[1], homme de science et de foi qui, en raison de l'affection respectueuse qu'il avait vouée à Mme Champagneux, témoignait à son neveu le plus tendre intérêt.

Ses recommandations devaient être très chaleureuses, car M. le vicomte de Ségur et MM. les abbés Véron et de la Bouillerie m'exprimèrent avec effusion le bonheur qu'ils éprouvaient de me connaître. Je fus tellement touché de cet accueil que je n'hésitai pas à leur parler de mes antécédents avec une entière franchise. Mes sympathies leur furent immédiatement acquises.

M. de Ségur me recevait très souvent dans le petit logement que lui avait réservé au palais Colonna le comte Septime de La Tour-Maubourg. Là, je rencontrais à côté de M. de Rayneval, premier secrétaire, tous les jeunes attachés à l'ambassade, MM. de Malaret, de Cambise, d'Astorg, etc., et l'élite des jeunes Français se trouvant alors à Rome, artistes et voyageurs. M. de Ségur m'avait présenté, entre autres, à Mme de Rohan-Chabot, comtesse de Gontaut Biron, dans le salon de laquelle je trouvais réunie l'élite de la colonie française résidant ou de passage dans la ville éternelle. J'aurai plus tard à revenir sur

[1] Le docteur *Ferrand*, devenu *l'abbé Ferrand*, après la mort d'une épouse bien digne de son amour, a édifié Paris par sa piété et sa charité évangélique. Il était un des plus chers amis de M. de Ségur et fut ordonné prêtre le même jour que son fils aimé.

les témoignages tout particuliers de bienveillance dont m'honora notre sainte compatriote.

Que de contrastes dans ma vie ! me trouver presque subitement transporté du milieu musulman d'où je venais de m'échapper, dans une société offrant, a dit un écrivain catholique, « le charme inexprimable qui émane des cœurs envahis par la charité et des hautes intelligences éclairées par le flambeau du christianisme. »

Mes nouveaux amis se mettaient à tour de rôle à ma disposition pour me faire visiter Rome qui, peu à peu, m'apparaissait sous un nouvel aspect. Je ne songeais plus à critiquer l'architecture ou les ornements des églises que je visitais, mon esprit était absorbé par le souvenir des grands saints en l'honneur desquels elles avaient été édifiées. Grâce à mes guides surtout, mes idées se modifiaient tellement que la Rome païenne disparaissait à mes yeux ; je ne cherchais plus dans ses vestiges, naguère l'objet unique de mon enthousiasme, que les traces touchantes des martyrs chrétiens.

La fréquentation journalière des jeunes hommes composant la société de M. de Ségur et des abbés ne pouvait d'ailleurs manquer d'exercer sur moi une heureuse influence. Quand j'admirais leur piété, leur charité et leurs mœurs si pures je ne pouvais m'empêcher de faire un retour douloureux vers mon passé. Le travail latent qui s'opérait ainsi en moi m'éclairait sur mes fautes, c'est vrai, mais ne m'indiquait pas encore le moyen de les racheter.

CHAPITRE IV

Ma conversion. — Extraits des lettres adressées à ma tante Mme Champagneux.

J'arrive à l'événement important de ma vie, à ma conversion.

Bien que quarante années se soient écoulées depuis ce jour à jamais mémorable pour moi, le souvenir en est encore palpitant. Mais je ne saurais exprimer aujourd'hui les sentiments ineffables qui inondèrent alors mon cœur.

J'ai, grâce à Dieu, conservé la foi à travers les vicissitudes de mon existence tourmentée. Ce n'est plus, cependant, cette foi ardente qui m'enflammait alors ; cette foi dont les élans et les aspirations enlevaient pour ainsi dire tout mon être vers l'être suprême. — Je me bornerais donc à raconter simplement les circonstances de ma conversion, si ma chère tante, avant de mourir, n'avait eu la pensée de me rendre les lettres que je lui avais adressées durant mon séjour à Rome.

« Je te connais, mon cher enfant, me dit-elle en me les remettant, tu es énergique dans l'accomplissement de tes devoirs, mais faible devant la tentation. Promets-moi quand tu succomberas de retremper ton âme dans la lecture des pages que t'inspirait le Seigneur lorsque tu revins à lui. »

Les fragments que j'ai choisis dans cette correspondance, pieusement conservée, donneront à mes lecteurs une idée de la révolution profonde qui s'opéra en moi à cette époque, la plus heureuse de ma vie.

Copie d'une lettre adressée par moi à ma tante Eudora Champagneux.

Rome, 25 avril 1842.

« Réjouis-toi, ma mère chérie, réjouis-toi et remercie Dieu qui a enfin exaucé tes prières, ton fils, régénéré par la confession et le repentir de ses fautes, en a reçu l'absolution ! Une joie indéfinissable inonde mon cœur ; hier, j'ai reçu la sainte communion ! Hier Jésus, ce Dieu d'amour et de miséricorde, a daigné m'admettre au festin des anges et mon être misérable, souillé par tant de péchés, s'est tout d'un coup transformé. Les splendides lueurs de la foi ont éclairé les ténèbres de mon esprit. Je

crois aujourd'hui ce que je niais hier. Dieu t'a rendu ton fils pour ce monde et pour l'autre, oh ! ma mère bien-aimée ! Je me sens abîmé devant tant de grâces, unissons nos âmes et remercions le Seigneur, hosanna ! hosanna !

C'est à toi, à tes ferventes supplications, à l'intercession de la Vierge Marie que je dois ma conversion, j'en suis convaincu. La prière d'un pécheur tel que moi eût-elle pu, seule, arriver jusqu'au trône de Dieu que j'avais si terriblement offensé ! Ah ! tu étais inspirée quand tu me fis jurer de porter toujours la médaille de la Vierge que tu suspendis à mon cou au moment où je me séparai de toi en 1840. Je ne l'ai pas quittée un seul jour et elle était cousue dans les amulettes que je portais durant mon voyage à la Mecque. Ta confiance dans la protection, qu'accorde aux âmes croyantes la mère de Jésus, n'a pas été trompée. Encore une fois, ma tante bien-aimée, hosanna, hosanna !

Ne me demande pas de t'exprimer les sentiments qui envahissent mon cœur. C'est une langue divine qu'il me faudrait pour te les faire comprendre. Ah ! si tu étais à mes côtés quand je me prosterne devant Dieu ; si tu entendais les sanglots qui s'échappent de ma poitrine ; si tu pouvais lire dans mon âme l'horreur que me cause le souvenir de mon déplorable passé et l'ardent désir que j'ai de le racheter, alors seulement tu pourrais te rendre compte de la transformation de ton fils. Oh ! Providence ! Il y a six mois à peine, je croyais t'adresser de suprêmes adieux. Je cherchais la mort dans les dangers d'une mission que j'avais sollicitée sans songer que cette mort entraînerait mon âme dans une perdition éternelle, et voilà que sa main miséricordieuse me ramène à la vie et me conduit, pour ainsi dire malgré moi, dans la voie du salut. Comment pourrai-je reconnaître tant de témoignages de la protection divine !

Te voilà initiée à ma joie, mère chérie, je vais maintenant satisfaire le désir que tu dois éprouver de connaître les moindres circonstances dans lesquelles s'est produit

ce grand événement de ma vie. Tu veux savoir comment la semaine qui vient de s'écouler a vu disparaître l'homme ancien et renaître l'homme nouveau. Tu me disais souvent que, malgré l'affection qui unissait nos cœurs nous étions séparés par un abîme. Je le niais alors énergiquement, et c'était vrai pourtant : tu croyais et je ne croyais pas. Aujourd'hui cet abîme est comblé. Qui pourrait nous séparer ? L'espace ? mais la pensée de deux cœurs, unis dans la foi,ne franchit-elle pas toutes les distances. La prière ne les maintient-elle pas dans une communion constante ? La mort ? mais la mort n'est-elle pas le commencement de la véritable vie où les âmes pures se réunissent pour ne plus se séparer ?

Je vais donc te raconter le plus simplement possible le fait, je pourrais dire miraculeux, qui a amené subitement ma conversion.

Je te faisais connaître, dans ma dernière lettre, le travail latent qui avait lieu dans mon esprit, grâce à la fréquentation journalière des amis auxquels m'a recommandé ton admirable docteur Ferrand. L'abbé Véron surtout m'entourait d'une sollicitude si tendre qu'il m'avait inspiré une affection exceptionnelle et que j'avais en lui une entière confiance. D'après ses conseils, je consacrais chaque jour une heure à la visite de Saint-Pierre que j'admirais davantage à mesure que je l'examinais avec plus d'attention ; mais je n'avais pas encore pénétré dans la crypte où ont été déposées les reliques de saint Paul et le corps du grand apôtre choisi par Notre-Seigneur pour édifier son Eglise. Le 15 avril 1842 (comment oublier cette date !) j'obtins la permission de la visiter seul et en détail. Après les explications du gardien mis à ma disposition, je m'agenouillai sur ce sol arrosé, il y a dix-huit siècles, par le sang du grand martyr. Je restais plongé dans une profonde méditation lorsque subitement je me sentis en proie à une hallucination qui me fit embrasser d'un seul coup d'œil la splendide épopée du christianisme. Je contemplais Jésus, attaché à la croix, mourant pour racheter les hommes. Je suivais les apôtres

propageant sa sainte doctrine. Je voyais les martyrs confesser leur foi au milieu des tortures et, en même temps, se dressait devant moi le spectre de ma vie passée. Mon ingratitude envers le Sauveur m'apparaissait dans toute sa noirceur. J'avais horreur de moi-même. Les sanglots m'étouffaient ; il me semblait que j'allais mourir. Enfin je pus pleurer et le torrent de larmes que je répandis prosterné sur le tombeau des saints apôtres me soulagea. Il me fallut toutefois l'aide de mon gardien ébahi pour remonter les degrés de la crypte.

Je ne pouvais encore me rendre un compte exact de ce qui venait de se passer ; je sentais toutefois qu'une complète transformation s'opérait en moi. Je n'hésitai pas, je courus chez l'abbé Véron et sans autre préambule : « Je veux me confesser, lui dis-je, en éclatant de nouveau en sanglots. » Il pleurait lui aussi, l'excellent abbé, mais ses larmes étaient douces. « Je pressentais depuis plusieurs jours, me dit-il, la démarche que vous faites aujourd'hui auprès de moi ; nos amis de Paris nous avaient dévoilé les détresses de votre grand cœur. Que de prières ferventes sont montées au ciel en votre faveur ! Depuis que nous avons le bonheur de vous connaître, nous constations chaque jour avec joie les progrès de la grâce dans votre esprit, nous les trouvions trop lents au gré de notre zèle et de notre affection et nous voulions les hâter par nos exhortations ; mais notre saint directeur, celui qui seul est digne de vous réconcilier avec Dieu, celui auprès de qui je vais vous conduire, nous arrêtait en nous disant : « Ne devancez pas l'œuvre du Seigneur, elle s'accomplira « à son heure. » Ah ! lui aussi a prié pour vous et lui aussi vous attend. »

Il me conduisit immédiatement au couvent du Gésu où habite le père Philippe de Villefort, le directeur dont il venait de me parler ; le révérend père ne put nous recevoir et nous assigna un rendez-vous pour le lendemain.

La nuit fut cruelle ; je me révoltais à la pensée de dévoiler à un de mes semblables les fautes dont je rougissais. Te le dirai-je, je me sentais ébranlé dans mes réso-

lutions. La transformation que je croyais s'être opérée en moi sur le tombeau des apôtres n'était donc pas réelle ? Ah ! c'est que l'homme est faible et que l'esprit de révolte surgit incessamment en lui ! Mais l'abbé Véron avait prévu ce dernier combat. A peine était-il jour qu'il arrivait chez moi et ne s'arrêtant à aucune de mes objections, m'entraînait au Gésu et me jetait pour ainsi dire dans la chambre du père Villefort qui, me tendant les bras et me serrant avec effusion, me dit : « Oh ! mon enfant, avec quelle impatience je vous attendais, avec quelle joie je vous presse sur mon cœur ! »

Tu te rendras mieux compte de l'effet que produisit sur moi l'accueil de ce ministre de Dieu, quand je t'aurai décrit sa personne : sa tête m'a rappelé celle de saint François de Paule que nous avons vue ensemble chez l'abbé Landmann. Ses traits sont irréguliers. Il est petit et chétif. Mais on se sent pénétré par son regard d'où émane le feu de la charité. Sur son front large rayonne une sublime intelligence. Sa bouche exprime la quintessence de la bonté, on dirait qu'autour de sa personne règne une atmosphère de sainteté. Et quelle onction, quelle persuasion, quelle tendresse dans sa parole !

Devant un autre prêtre eussé-je peut-être opposé quelques résistances, demandé de nouveaux délais... Sous le charme indicible de tant d'indulgence et de charité, toute hésitation disparut... Le pécheur s'agenouilla, courbé sous le poids écrasant de vingt années d'offenses envers Dieu.

Le retour que je faisais vers mon passé m'inspirait une telle horreur que je ne pouvais croire au pardon que me promettait le père de Villefort.

Je passai la journée en oraisons et, le soir, je me relevais du tribunal de la pénitence purifié par l'absolution.

Oh ! que je plains les malheureux qui ne viennent pas chercher un appui et des consolations dans cette confession qu'un sentiment d'amour-propre mal placé leur fait considérer comme une démarche humiliante ; ne doit-on pas au contraire reconnaître un nouveau signe de la mi-

séricorde de Dieu dans l'institution d'un sacrement qui rend obligatoire un acte vers lequel l'homme se sent naturellement porté par le besoin qu'il éprouve de confier ses peines à un ami et de lui demander ses conseils ?

J'en étais là de ma lettre, mère chérie, quand l'abbé Véron est entré chez moi avec M. le comte de Montaigu qui part demain pour Paris. Je veux que ce noble jeune homme, dont la nature angélique ressemble à celle de mon bien-aimé abbé Véron, soit le porteur de la bonne nouvelle. Je vais lui remettre cette première partie de mon récit ; par le prochain courrier tu recevras la fin. Reçois M. de Montaigu comme tu accueilles les personnes qui te sont sympathiques. Il te parlera de ton fils dans des termes beaucoup trop élogieux. Tous ces jeunes gens si purs, si pieux, tous pénitents du Petit-Père[1], se laissent trop aller à l'enthousiasme que leur inspirent mon existence aventureuse et ma conversion.

Adieu, mère chérie, il y a quelques jours je ne croyais pas possible de t'aimer davantage. Eh bien ! la foi a fait naître en moi une nouvelle tendresse. »

Rome, 27 avril 1842.

« . . . . . .

. . . . . Je reprends le récit de ma conversion où je l'avais interrompu pour en remettre la première partie à M. de Montaigu.

Le père de Villefort désirait me faire approcher de la sainte table le lendemain du jour où j'avais reçu l'absolution. Je dus le supplier de m'accorder un délai que je voulais consacrer à un nouvel examen de conscience et à quelques lectures pieuses. Il m'indiqua les livres que je devais lire. Quelle coïncidence ! mère chérie ; c'est l'abbé Lacordaire qui t'a arrachée au désespoir en allu-

[1] Nom affectueux et familier sous lequel la jeunesse catholique française, actuellement à Rome, désigne le père Philippe de Villefort.

mant dans ta grande âme le flambeau de la foi, et c'est dans la lecture de ses conférences à Notre-Dame que j'ai fortifié la mienne. La parole du grand apôtre du XIVe siècle commentée par le père Villefort et par l'abbé Véron, a suppléé à mon ignorance comme chrétien. Ma raison accepte sans effort tout ce qui lui paraissait naguère inacceptable et je crois fermement aux profonds et touchants mystères que la faible raison humaine ne peut comprendre. . . . . Dieu m'a donné une grande joie le jour même où je me suis réconcilié avec lui. Au nombre des fautes que je me reprochais, la moindre n'était pas d'avoir si souvent scandalisé mon domestique Isidore. Ma première pensée en sortant du tribunal de la pénitence, a donc été de lui exprimer le regret que j'éprouvais de lui avoir donné tant de mauvais exemples. Je lui ai dépeint en même temps la paix et la tranquillité que venaient d'amener dans ma conscience l'aveu et le repentir de mes fautes. « Et moi aussi je voudrais me confesser si monsieur me le permettait, » m'a-t-il répondu simplement. J'ai pressé dans mes bras ce fidèle serviteur et je l'ai immédiatement conduit au *Petit-Père* auquel j'ai déjà raconté les preuves de dévouement que m'a données mon brave Isidore.

Le père Villefort a été touché de la ferveur de mon domestique; il l'a confié à un jeune père français du Gésu qui doit le préparer à la communion.

Avant de m'approcher de la sainte table, j'ai voulu faire une nouvelle confession. Je me suis rendu à cet effet dans l'oratoire de mon saint directeur qui, après m'avoir écouté, a levé vers le ciel son beau regard où semblait se refléter la miséricorde divine et a fait descendre l'absolution sur la tête du pécheur dont le cœur était envahi par l'amour de Dieu et le repentir.

Avec quelle tendresse ce bon père me pressait dans ses bras en s'écriant : « Oh ! mon enfant, que de joies vous causez dans le ciel. »

C'était bien l'image du bon pasteur retrouvant sa brebis égarée.

Le lendemain dimanche 24 avril, l'abbé Véron venait me prendre et me conduisait au Gésu où je croyais recevoir la communion dans une des chapelles de l'église.

De nouvelles grâces, de nouvelles joies m'attendaient. L'excellent père Villefort a voulu que l'abbé Véron consacrât le pain céleste qui devait me redonner la vie ; il a assisté lui-même à la messe. Où a-t-elle été célébrée cette messe ? Tu ne pourrais le deviner, mère chérie, sur l'autel placé dans une chambre appelée les saints lieux de saint Ignace. C'est là où le grand homme a demeuré et où il est mort. C'est là où saint Philippe de Néri venait chaque jour visiter le fondateur de la compagnie de Jésus. C'est là où ont demeuré saint François Xavier, saint François de Sales, saint François de Borgia ; c'est sur cet autel que saint Charles Borromée a célébré sa seconde messe.

M. de Ségur, l'abbé de la Bouillerie et Isidore ont communié avec moi. La foi ardente qui t'anime, mère bien-aimée, t'initiera aux émotions divines qui ont envahi mon âme pendant le sacrifice de la messe et au moment où Jésus s'est donné à moi. Il me semble que je les profanerais si j'essayais de te les exprimer. Puis-je d'ailleurs m'en rendre compte moi-même ? Dès mon entrée dans ces saints lieux n'ai-je pas été plongé dans une extase telle qu'il ne me reste plus qu'un souvenir délicieux mais vague de ces joies indéfinissables. » . . . . . .

CHAPITRE V

Mon projet de me consacrer à l'apostolat. — Présentation au P. Roothan, général des Jésuites. — Visite au cardinal Mezzofanti. — Présentation au pape.

Après avoir lu les fragments de lettres que j'adressais à ma tante, on appréciera l'exaltation de mon esprit et

on ne sera pas étonné de la résolution soudaine que je pris de renoncer au monde et de me consacrer aux missions évangéliques. La perspective de l'apostolat pouvait seule satisfaire l'ardeur de ma foi et convenir à mes aptitudes.

Je fis part de ma résolution au père de Villefort, qui, sans me décourager, mit devant mes yeux les difficultés de toute nature que j'aurais à vaincre. — L'abbé Véron accueillit mon projet avec enthousiasme et ma tante à qui j'en avais fait part l'approuvait sans restriction. Elle me connaissait mieux que personne, cette mère de mon âme, et elle redoutait les conséquences de ma faiblesse si je rentrais dans le monde. Quelle joie n'était pas la sienne en songeant que son fils d'adoption allait se consacrer au service de Dieu.

Ma résolution étant immuable, je le croyais du moins, je demandai au père Villefort de vouloir bien me présenter au révérend père Roothan, supérieur général de l'ordre des Jésuites. Il accéda à mon désir et nous pénétrâmes ensemble dans le vaste couvent du Gésu. Avant d'arriver au cabinet du supérieur général, nous traversâmes une longue enfilade de salles spacieuses dont les murailles étaient recouvertes, du haut en bas, d'étagères supportant d'innombrables volumes et des cartons ou sont classées les correspondances de tous les membres de la société de Jésus répandus sur la surface du monde entier.

Des pères lisaient et écrivaient silencieusement dans toutes ces salles. J'étais déjà vivement impressionné quand j'arrivai à la dernière ou le père Villefort me présenta à un jésuite, assis à une immense table sur laquelle étaient étalées des centaines de lettres ouvertes et des centaines de plis non décachetés. Nous étions devant le révérend père Roothan dépouillant la correspondance qui, chaque jour, lui parvient de toutes les contrées du globe. En nous apercevant il se leva lentement du siège en bois blanc sur lequel il était assis. Sa taille était élevée ; on devinait que sa grande maigreur

était causée par le travail et les austérités; sa physionomie était impassible; ses traits paraissaient sculptés dans de l'ivoire jauni par le temps; au-dessous de son front admirablement modelé s'ouvraient deux yeux qui semblaient d'abord éteints mais d'où jaillissaient parfois des éclairs. Les grands peintres flamands du XVI^e^ siècle n'auraient pu choisir un plus magnifique modèle pour représenter l'ascétisme dans ce qu'il a de plus sublime.

Je demeurai un instant médusé, pour ainsi dire, sous le regard pénétrant de cette grande figure.

Je dominai cette première impression quand d'une voix douce et grave le père Roothan m'adressa en excellant français, une question bienveillante au sujet de mes antécédents et de mon séjour à Rome. Je lui fis un exposé rapide et succinct des principaux événements de mon existence et je lui exprimai en terminant le désir ardent que j'avais de renoncer au monde et d'entrer dans la compagnie de Jésus pour me vouer à l'apostolat.

J'ai conservé dans ma mémoire la réponse presque textuelle de l'illustre supérieur général :

« Noble et salutaire pensée, me dit-il, mais est-elle le signe d'une véritable vocation ou ne dois-je voir en elle que la conséquence passagère de votre repentir et de la surexcitation du sentiment religieux à peine réveillé en votre âme? Mon devoir m'ordonne de mettre votre foi à l'épreuve. — Venez ici chaque jour; un de nos pères vous énumérera les conditions exigées pour être admis dans notre ordre, il mettra sous vos yeux le tableau fidèle de la vie réservée à un religieux et si, après un temps dont je fixerai la durée en raison de votre piété, vous persistez à abandonner les jouissances du monde pour vous consacrer aux rudes labeurs de l'apostolat, je vous autoriserai à faire votre noviciat dans notre saint ordre! »

Il n'y avait rien à objecter à la décision de cet homme dont chaque parole me semblait une sentence irrévocable...

Il désigna le père qui devait m'instruire et dès le len-

demain j'allais passer une partie de mes journées au Gésu. — Que d'heures délicieuses s'écoulèrent ainsi au milieu de ces religieux dont le nom était naguère, dans ma bouche, un terme injurieux ; de quelle tendresse, de quelle sollicitude ils m'entouraient!

Des plumes autorisées ont magnifiquement décrit Rome. Le charme inexprimable de son séjour, ses monuments païens et chrétiens, ses musées, les vues admirables dont on jouit des palais qui couronnent les collines sur lesquelles elle s'étend, ses environs parsemés des plus beaux vestiges du grand peuple. Je me garde donc bien de reproduire ici les descriptions que je retrouve dans ma correspondance avec ma tante. Je ne parle pas non plus de mes visites aux jeunes artistes de la villa Médicis, parmi lesquels se trouvait mon compatriote l'illustre peintre grenoblois Hébert, ni des nombreux personnages français et étrangers auxquels j'eus l'honneur d'être présenté, souvenirs précieusement conservés. Je me borne à relater les faits qui me sont personnels et qui ont exercé une influence quelconque sur ma destinée. Je ne résiste pourtant pas au désir de raconter une visite au cardinal Mezzofanti, directeur du collège de la propagande, qui parlait, lisait et écrivait quarante-cinq langues. Mes amis ayant entretenu ce prélat de ma présence à Rome et de mes antécédents, le célèbre polyglotte avait exprimé le désir de me voir.

Le cardinal, après m'avoir adressé quelques questions bienveillantes sur mon désir d'entrer dans les ordres m'engagea à lui parler arabe. Poussé par un malin désir de mettre en défaut sa linguistique, j'employai dans la phrase élogieuse que je lui adressai les expressions en usage chez les Arabes de la province de Mascara et j'adoptai les défauts de prononciation qui s'accentuent de plus en plus, chez les populations musulmanes habitants des contrées septentrionales de l'Afrique, à mesure qu'elles s'éloignent du Hedjaz, terre classique de la langue arabe.

« Oh! oh! me dit alors le cardinal Mezzofanti, *en arabe*

littéral, vous employez là un langage peu correct, c'est ainsi que s'expriment les tribus des contrées centrales de l'Algérie,. vous avez voulu mettre ma science à l'épreuve. »

Je restais confus et saisi d'admiration... Mon illustre interlocuteur continua à converser avec moi avec l'accent pur du Hedjaz et se tournant vers les personnes présentes à notre entretien : « Jamais, dit-il, je n'ai rencontré un Européen parlant et prononçant la langue de Mohammed comme M. Léon Roches. Je comprends qu'il lui ait été facile de se faire passer pour un Arabe. — Nous l'enverrons convertir les musulmans ! »

Mes chers abbés et M. de Ségur me ménageaient un autre honneur, une autre joie.

Grâce à leur intercession, le pape daignait m'accorder une audience.

Le pape ! le successeur de saint Pierre ! le vicaire du Christ ! le roi des rois de la terre ! Moi, hier encore couvert du vêtement de l'islamisme, moi dont les lèvres avaient naguère frôlé la pierre noire de la Caâba, et qui venais de recevoir l'hospitalité du grand chérif de la Mecque, j'allais paraître devant le souverain pontife de la chrétienté et baiser ses pieds augustes. Ah ! Jésus l'a dit : « Les larmes du repentir effacent toutes les souillures ! »

Il me fut impossible de dormir durant la nuit qui précéda ma présentation au pape. Le lendemain, quand je fus conduit au Vatican, j'étais tellement ému que je n'ai pas gardé le moindre souvenir de mon entrée dans le palais. Je suivis automatiquement le révérend père Vaures, un des pénitenciers français du pape. Les abbés Véron et de la Bouillerie étaient à mes côtés. Arrivés dans une vaste salle, nous nous agenouillâmes et j'entrevis à travers le nuage qui obscurcissait ma vue un vieillard vêtu d'une soutane blanche qui s'avançait vers nous. Je me prosternai et tandis que je baisais la croix d'or qui brillait sur sa chaussure, j'entendis une voix grave prononcer sur nos têtes les paroles solennelles de

la bénédiction. Sans le secours de mes amis je n'aurais pu me relever. Touché sans doute de mon émotion, le pape m'adressa en italien quelques paroles imprégnées d'une telle bienveillance que je repris un peu d'assurance et j'osai le regarder.

Grégoire XVI avait alors soixante-seize ans. Sa taille élevée annonçait encore une grande vigueur, sa physionomie respirait une simplicité enjouée contrastant avec les rides profondes qui sillonnaient ses traits, traces de ses graves préoccupations. Son chapeau de velours pourpre entouré d'une torsade terminée par de gros glands en or, placé sur le devant et un peu de côté sur sa vaste tête, le son de sa voix forte et un peu saccadée donnaient, oserais-je dire, un aspect militaire au caractère sacré empreint sur toute sa personne.

Si je m'étais senti écrasé sous la majesté du pape, la bienveillance de Grégoire XVI me rassura.

Le père Vaures nous fit signe de nous relever, et debout devant Sa Sainteté, je dus pendant près d'une demi-heure répondre aux questions qu'elle m'adressa au sujet d'Abd el Kader, du général Bugeaud et de la situation de la France en Algérie. Chacune de ces questions dénotait chez le souverain pontife une profonde connaissance de l'islamisme et une haute intelligence de la guerre. En me parlant du général Bugeaud, le pape me dit entre autres : « Une des plus grandes difficultés qu'a dû surmonter Bugeaud, c'est d'emporter avec ses colonnes mobiles les vivres nécessaires pour prolonger ses excursions, vivres qu'on ne rencontre pas dans ces contrées comme en Europe. »

Et c'était en effet la grande préoccupation de l'illustre capitaine.

Le pape termina l'audience par une allusion encourageante à mon désir de me vouer aux missions apostoliques. A un signe du père Vaures je m'agenouillai et, par une faveur spéciale, le souverain pontife me présenta son anneau à baiser et me donna une nouvelle bénédiction.

Je reçus les chaleureuses félicitations de mes chers abbés. Je ne trouvais pas de termes pour leur exprimer ma reconnaissance. Je me hâtai d'aller verser mes joies intérieures dans le cœur de mon Petit-Père bien-aimé, qui m'attendait au Gésu.

Hélas! cet état de béatitude ne devait pas être de longue durée.

CHAPITRE VI

Le général Bugeaud me rappelle en Algérie. — Communication de l'ambassadeur de France. — Décision du pape. — Je quitte Rome.

Aussitôt après ma conversion j'avais écrit au général Bugeaud pour lui confirmer la lettre que je lui avais adressée d'Alexandrie à mon retour de la Mecque et par laquelle je lui avais transmis ma démission. Je lui faisais part de ma résolution d'entrer dans les ordres.

J'avais adressé la même communication à mon père.

Un jour, en rentrant chez moi, après ma visite quotidienne au Gésu, Isidore me remit un pli de l'ambassade de France, dans lequel je trouvai deux lettres venant d'Alger et un billet de M. de Ségur me prévenant que S. E. M. de Latour-Maubourg ayant à me faire une importante communication désirait me recevoir le lendemain dans la matinée. J'ouvris en tremblant les lettres d'Alger. L'une était de mon excellent ami le capitaine Vergé, officier d'ordonnance du général Bugeaud. En voici le résumé :

« Notre chef a été vivement affecté à la réception de votre lettre. Il refuse absolument d'accepter votre démission. Il a demandé au ministre de la guerre d'intervenir auprès du ministre des affaires étrangères afin que

l'ambassadeur du Roi à Rome prenne les mesures nécessaires pour vous renvoyer en Algérie. Vous êtes militaire et vous pouvez être considéré comme déserteur.

« Le général Bugeaud espère que vous ne le réduirez pas à la triste obligation d'user de moyens de rigueur à votre égard. Il sait les motifs qui vous éloignent d'Alger; il connaît votre situation et celle de votre père, et il me charge de vous assurer qu'il sera heureux de l'améliorer autant qu'il dépendra de lui. Tout en vous félicitant de votre conversion il ne croit pas que vous possédiez les qualités indispensables à un ecclésiastique. Ce n'est point qu'il doute de votre sincérité, mais il attribue votre désir d'entrer dans les ordres bien plus à l'exaltation de votre imagination qu'à une vocation sérieuse. Et, d'ailleurs, quelle mission plus belle à remplir que celle de servir votre pays et d'apporter le concours des connaissances spéciales que vous avez acquises, à la civilisation des populations musulmanes de l'Algérie ».

L'autre lettre était de mon pauvre père. Désespéré de mon départ et de mon projet, il faisait appel à ma piété filiale. « Tu es mon unique soutien, me disait-il, je ne pourrais croire à la sincérité de ta vocation si le premier acte qu'elle t'inspirait était l'abandon de ton père. »

La lecture de ces lettres, dont je ne donne ici que la substance mais dont les termes exprimaient tant d'affection et tant de douleur me plongea dans un violent chagrin et de cruelles incertitudes. Le père de Villefort seul pouvait m'éclairer sur le parti que j'avais à prendre. Malgré l'heure indue je me rendis au Gésu et je pénétrai dans sa chambre. Il fut effrayé de l'altération de mes traits; je ne pouvais parler, je lui tendis les deux lettres d'Alger. A mesure qu'il les lisait, je voyais des larmes sillonner ses joues amaigries; quand il eut achevé cette lecture : « Mettons-nous en prières, me dit-il, et demandons à Dieu de nous inspirer. » Nous restâmes longtemps agenouillés. Il se leva enfin et me serrant dans ses bras :

« On arrive à Dieu par bien des voies différentes, mon cher enfant, pourvu qu'on observe fidèlement ses com-

mandements. Or il nous commande d'honorer nos père et mère et d'obéir à nos supérieurs. Au souverain pontife, notre maître à tous, appartient de prendre une décision à votre égard; quelle qu'elle soit vous devrez vous y soumettre. »

La douloureuse résignation du père de Villefort ne me laissait pas de doutes sur la décision du pape. Je sentis mon cœur se briser quand je quittai mon saint directeur.

Le lendemain, j'étais introduit dans le cabinet de l'ambassadeur qui me lut en partie les dépêches qu'il venait de recevoir du ministre des affaires étrangères. C'était la paraphrase de la lettre que mon ami Vergé m'avait adressée de la part du général Bugeaud.

« Mon attaché et mon jeune ami, le vicomte Gaston de Ségur m'a mis au courant de votre situation, me dit avec bonté M. le comte de Latour-Maubourg, et je comprends vos aspirations et vos incertitudes. Je n'ai pas besoin de vous dire que je repousse d'avance l'idée d'une coercition quelconque à votre égard, mais il est de mon devoir de vous conseiller d'aller reprendre le poste où vous, mieux que tout autre, pouvez rendre d'éminents services. Je suis autorisé à vous dire que le gouvernement du Roi est animé à votre égard des sentiments les plus bienveillants. Du reste je suis chargé par le ministre d'entretenir Sa Sainteté à votre sujet et, de sa bouche auguste émanera la décision devant laquelle, je n'en doute pas, vous vous inclinerez respectueusement. »

Je ne pouvais plus me faire illusion; tout conjurait contre le projet dont je caressais la réalisation avec tant d'amour.

Mes chers abbés pleuraient avec moi mes douces espérances déçues, mais ils ne pouvaient que partager l'avis du Petit-Père et de l'ambassadeur.

Le 18 mai, M. de Ségur, délégué par l'ambassadeur de France, me conduisit au Vatican dans une voiture de l'ambassade. Nous fûmes introduits dans le cabinet du pape qui, au moment où je m'agenouillais pour baiser sa mule approcha son anneau de mes lèvres : « Eh bien,

me dit-il d'un air souriant, nous retournons en Algérie où l'exemple de notre piété et de nos vertus effacera le souvenir des fautes que nous y avons commises et des mauvais exemples que nous y avons donnés. C'est là votre mission, mon fils, elle sera en même temps profitable à vous et à votre pays. Allez, que Dieu vous maintienne dans ses voies, allez, soyez béni. »

Et il me donna sa bénédiction pour moi et pour tous les miens, accompagnée d'indulgences plénières.

Quand je relevai la tête le pape rentrait dans ses appartements. Je ne devais plus le revoir. Je retournai chez moi anéanti.

C'en était donc fait de mes rêves de paix et de tranquillité. J'allais m'éloigner pour toujours de la ville éternelle où Dieu m'avait miraculeusement rappelé à lui. J'allais me séparer de ces guides si sûrs qui m'avaient fait entrer dans les voies du Seigneur, de ces amis tendres et pieux au milieu desquels j'avais conquis cet état de l'âme où les intérêts matériels, les jouissances terrestres, les préoccupations de l'avenir n'attirent plus notre cœur captivé par l'amour de Dieu. J'étais arrivé à Rome affaissé sous le poids de l'infortune et les grâces que j'y avais reçues m'avaient subitement initié à la suprême félicité. Oh ! jamais séparation ne m'était apparue si cruelle ! Et, où devais-je diriger mes pas ? Vers cette terre d'Afrique, théâtre de mes erreurs, où j'avais tant souffert et où m'attendait la situation pénible à laquelle j'avais voulu me soustraire en m'exposant à une mort que je croyais certaine !

Mais j'avais la foi, et, grâce à ce don sublime, aucune pensée de révolte ne trouva accès dans mon esprit. Le vicaire de Jésus-Christ avait parlé, je devais obéir. J'offris à Dieu ma douleur en expiation de mes péchés.

J'allai me réconforter encore auprès de mon Petit-Père bien-aimé et de mes chers abbés qui cachaient leur chagrin pour ne pas augmenter le mien. Que d'assurances d'inaltérable affection ! que de pieuses recommandations !

Je pris congé de toutes les personnes qui m'avaient accueilli avec tant de bienveillance et qui m'accompagnaient de leurs vœux.

Je quittai Rome le 25 mai 1842.

O Rome ! ton image ne s'effacera jamais de ma mémoire !

Quand je relis les lettres brûlantes de foi que j'adressais à ma tante à l'époque de ma conversion et quand je reporte ma pensée vers cette époque, la plus heureuse, sans contredit, de ma longue existence, je suis en proie au remords des fautes que j'ai commises après avoir été l'objet de tant de grâces. Certes, ma foi n'a pas varié, mais que d'années écoulées dans l'indifférence, cette torpeur de l'âme ! Hélas ! il a fallu que le Seigneur me frappât dans mes affections les plus chères [1], pour me rappeler définitivement à lui et à l'observance des lois de son Eglise.

Puisse cet aveu public de mes défaillances et de mon sincère repentir me mériter l'indulgence de ceux que j'ai scandalisés et me rendre digne de la miséricorde divine !

Comme complément à un chapitre où je découvre les sentiments les plus intimes de mon âme, je crois que mes lecteurs ne liront pas sans intérêt la lettre que m'adressait, au sujet de ma conversion, M. M. de L., cet ami de mon enfance qui fut le confident de mes premières impressions, lors de mon arrivée à Alger en 1832.

Je saisis d'ailleurs cette occasion de donner à sa famille, que je considère comme la mienne, ce nouveau témoignage de ma tendre amitié et, je pourrais dire de mon admiration, pour ce grand homme de bien dont la mort édifiante a été le couronnement d'une existence irréprochable.

Voici sa lettre :

Tain (Drôme), 28 mai 1842.

« Cher enfant prodigue, te voilà donc de retour ! Oh ! mon Léon, je te dois bien des joies, mais que ton esprit

[1] En 1873 la fille cadette de M. Léon Roches est morte des suites de couches, à l'âge de vingt-quatre ans.

aventureux m'a causé d'angoisses ! Je t'ai pleuré quand tu es allé auprès d'Abd el Kader, je t'ai pleuré encore quand tu m'as annoncé ton départ pour la Mecque ! Et pourtant, je n'ai jamais désespéré, car ma mère, *notre* mère veux-je dire, t'avait placé sous la protection de la vierge Marie. Enfin te voilà revenu, Dieu soit loué !

Que je te raconte bien vite l'effet produit par l'arrivée de ta lettre datée de Rome.

La famille était réunie autour de cette table où tu t'asseyais tout enfant lorsque le facteur a frappé. Tu te rappelles les pressentiments extraordinaires de la mère : « Voilà des nouvelles de Léon », s'écrie-t-elle. Je m'élance, j'arrache l'énorme pli des mains du facteur, je reconnais ton écriture et je rentre dans la salle à manger tremblant d'émotion et pouvant à peine prononcer ces paroles : « Oui, c'est une lettre de Léon. » Mes sœurs, mes nièces m'entourent et veulent que j'ouvre la lettre ; « arrêtez-vous, dit la mère avec la voix brève et sévère que tu connais, Dieu a conservé un enfant à notre famille, avant tout, rendons-lui grâces. » Et tous à genoux nous avons fait une fervente prière. Comment achever le repas ? nous étions trop émus, trop impatients. Nous montons tous dans la chambre de la mère ; elle s'installe dans le grand fauteuil où elle t'a si souvent dorloté quand tu étais petit; nous nous groupons autour d'elle et c'est *ta sœur* Louise qui est désignée à l'unanimité pour faire la lecture de la lettre du cher Léon l'Africain. Tous savent bien que l'émotion me gagne aussitôt que je te lis. Pourquoi n'as-tu pu assister à cette scène de famille ? Quelles émotions diverses et profondes se lisaient sur toutes les physionomies ! L'étonnement, la crainte, l'admiration, la douleur, la joie... mais aussi, mon chéri, est-il permis d'avoir de pareilles aventures ?

Ah ! tu aurais été bien coupable si tu ne t'étais pas montré reconnaissant envers Dieu de la protection miraculeuse dont il t'a toujours entouré ! Te voilà donc bon chrétien, comme nous l'étions à l'époque de notre première communion, t'en souviens-tu ? Quelle joie pour toute la famille !

Mais, faut-il te l'avouer? tous, excepté la mère, nous avons éclaté de rire à la pensée que nous aurions pu te voir en soutane.

« Vous avez tort, nous a-t-elle dit sévèrement, de plaisanter au sujet d'une résolution qui était la conséquence inévitable de la réaction qui s'opérait dans l'âme ardente de notre Léon. Il était naturel qu'il cherchât dans les perspectives du martyre, de l'apostolat, la rémission de ses péchés. Heureusement notre Saint-Père a compris cette nature disposée aux partis extrêmes et lui a indiqué sa véritable mission; à nous de prier Dieu pour qu'il persévère dans ses voies. »

Tu sais avec quelle respectueuse soumission nous acceptons les observations de la mère; nous avons donc réprimé notre envie de rire et tu peux être certain que la famille priera chaque jour pour toi.

Nous voulons que tu dises à ton fidèle Isidore que nous l'aimons tendrement pour le dévouement dont il t'a donné tant de preuves, et moi, en particulier, en songeant à nos cavalcades d'enfants, je te charge de caresser de ma part l'encolure de ton beau Salem.

Je ne te donne aucune commission pour ton père, je lui adresse directement mes félicitations ».

LIVRE XV

CAMPAGNES D'AFRIQUE

RÉCITS ÉPISODIQUES

1842 à 1844

CHAPITRE I

Départ de Rome. — Arrivée à Alger. — Accueil du gouverneur général, de mon père, de mes camarades et de mes amis musulmans.

L'abbé Véron, comprenant et voulant adoucir le chagrin que j'éprouvais de quitter Rome, me ménageait une douce surprise. Je le trouvai installé dans le vetturino que j'avais loué pour me conduire à Civitta-Vecchia, et il m'accompagna jusqu'au paquebot faisant le service entre Naples et Marseille. Là aussi m'était réservé un allégement à ma douleur; Mme la comtesse de Gontaut-Biron, accompagnée de son fils [1] et de sa charmante belle-fille, rentrait en France et avait pris passage sur le même paquebot. Quel précieux souvenir je conserve de la bienveillance dont m'a honoré cette femme si distinguée, cette grande chrétienne ! Arrivés à Marseille, nous fîmes ensemble le pèlerinage de Notre-Dame de la Garde, et je partis pour

[1] Le comte Armand de Gontaut-Biron qui, après nos terribles désastres, a rempli dignement la difficile mission de représenter la France à Berlin.

Toulon, accompagné de ses vœux et de ses prières. Je fus embarqué sur un bâtiment à vapeur de l'Etat commandé par le lieutenant de vaisseau Marceau, celui même qui m'avait ramené d'Oran à Alger en 1839. Cet afficier, éminemment religieux, avait alors reçu à son bord, avec une sorte de répulsion, l'homme qu'on accusait d'avoir abjuré ; revenu depuis de cette fâcheuse opinion, il m'accueillit avec la plus parfaite distinction. Comme moi, c'était pendant un séjour à Rome que la grâce l'avait touché. Aussi je laisse à penser quelle intimité immédiate naquit de cette coïncidence, et avec quelle rapidité s'écoula le temps de notre traversée.

Le 3 juin 1842, à trois heures du matin, je me promenais sur la dunette avec le commandant Marceau, que l'officier de quart avait prévenu de l'apparition de la terre, quand je vis émerger peu à peu à l'horizon la silhouette des murailles crénelées de l'ancien Alger. Avec quelles appréhensions je revoyais cette terre d'Afrique où j'avais été soumis aux cruelles épreuves qu'une sorte d'intuition m'avait fait prévoir, lorsque, le 12 juillet 1832, je l'apercevais pour la première fois.

Alger que j'avais quitté avec la ferme résolution de ne plus y revenir ! Qu'est donc la volonté de l'homme devant les desseins de Dieu.

J'allais m'y retrouver en face de la situation à laquelle j'avais voulu me soustraire ; heureusement, un grand changement s'était opéré dans tout mon être, et je puisais dans les sentiments religieux dont j'étais animé le courage d'en supporter les pénibles conséquences.

Mais quel accueil allais-je recevoir du général Bugeaud ? Dans quelles dispositions allais-je retrouver les créanciers de mon pauvre père ? Comment ma conversion, si prompte, si extraordinaire, serait-elle considérée par mes camarades ?

Peu de jours après mon arrivée à Alger, j'étais délivré de ces appréhensions.

Le général, animé à mon égard des sentiments de la plus exquise bienveillance, affecta de me parler unique-

ment des dangers que j'avais courus en remplissant la mission qu'il m'avait confiée, et des heureux résultats qu'elle devait produire. Il se félicitait surtout de revoir auprès de lui l'interprète dont il avait plus d'une fois regretté l'absence.

A part quelques plaisanteries anodines, mes camarades, ne mettant point en doute la sincérité de mes nouvelles convictions, m'accueillirent avec leur cordialité habituelle : deux, surtout, le capitaine Vergé et le lieutenant de Garraube[1], attachés à l'état-major du général Bugeaud, qui venaient d'acquérir de nouveaux droits à mon amitié par la sollicitude et les tendres soins dont ils avaient entouré mon père pendant mon absence. Plus de quarante années se sont écoulées depuis le commencement de nos relations, et le temps et les séparations ont rendu plus solides encore les liens qui nous unissent.

Les créanciers de mon père se déclarèrent prêts à attendre patiemment l'époque où je pourrais les désintéresser.

Et mon père ! ai-je besoin de dire la joie dont fut inondé son cœur quand il retrouva le fils qu'il croyait avoir à jamais perdu ?

J'apportai également quelques consolations à la pauvre Messaouda, la fidèle nourrice de Khadidja, dont je pus assurer l'avenir, grâce à la bienveillance de M. le comte Guyot, alors intendant civil.

[1] Le lieutenant Edmond Valton de Garraube, fils du général de Garraube, ami et collègue à la chambre du général Bugeaud, fut attaché à l'illustre gouverneur général de l'Algérie en qualité d'officier d'ordonnance (1841). A la suite de diverses citations à l'ordre de l'armée, il fut successivement nommé capitaine, chevalier de la Légion d'honneur et chef de bataillon (1845). Fils unique d'une mère qui l'adorait et dont la santé était chancelante, le jeune commandant donna sa démission pour l'entourer de ses soins. Possesseur d'une grande fortune territoriale, il vit aujourd'hui dans le château de Garraube (près Bergerac), construit par le chef de sa famille, le chevalier Valton, noble seigneur anglais attaché à la cause de Henri IV. Chaque année, depuis que la République m'a mis à la retraite (septembre 1870), je vais passer quelques semaines auprès de mon ancien camarade, dont l'aimable et large hospitalité est proverbiale dans le Périgord. Quelles douces heures passées à évoquer nos chers souvenirs d'Afrique !

Une de mes moindres satisfactions, oserai-je l'avouer. ne fut pas celle de retrouver mon superbe cheval (Salem), présent d'Abd el Kader, que mon camarade, le capitaine Vergé, avait fait si bien soigner pendant mon absence. Il faut être cavalier pour bien comprendre le sentiment indéfinissable de joie que j'éprouvai en serrant de nouveau entre mes jambes ce noble animal toujours fougueux et docile et auquel se rattachaient de si terribles et si chers souvenirs.

La situation était donc bien meilleure que je ne l'avais pensé. Entouré d'affections solides et honoré des bontés et de la confiance de mon illustre chef, j'entrevoyais, à travers un avenir moins sombre, mainte occasion de rendre d'utiles services à mon pays.

C'est alors surtout que je reconnus la haute sagesse de Grégoire XVI qui, ayant compris mes véritables instincts, m'avait détourné d'une voie où me poussait l'exaltation de mon esprit, et m'avait indiqué la mission à laquelle je devais me consacrer. Je pris vis-à-vis de moi-même l'engagement de repousser désormais les suggestions de mon esprit aventureux, et de me borner à accomplir les devoirs que m'imposeraient les fonctions auxquelles je serais appelé.

J'ai tenu cet engagement et j'ai, pendant trente années consécutives, consacré au service de la France, dans les diverses missions qui m'ont été confiées, tout ce qu'il y avait en moi de zèle, d'activité et de dévouement.

L'ère romanesque de mon existence a donc pris fin au moment où je venais à Alger (juin 1842). J'espère, toutefois, que mes lecteurs ne liront pas sans intérêt le récit des événements qui vont suivre et où j'ai joué un rôle, soit comme interprète militaire attaché au maréchal Bugeaud, soit comme représentant de la France en pays musulmans.

CHAPITRE II

Mes relations avec Tedjini. — Organisation de mes émissaires. — Défiance des Arabes. — Lettre à Abd el Kader. — Réflexions sur mes récits.

Dès mon arrivée à Alger, je me mis donc à l'œuvre avec l'ardeur que j'ai toujours apportée à ce que j'ai entrepris.

Je devais d'abord profiter des heureux résultats qu'avait déjà produits sur l'esprit des musulmans de l'Algérie la publicité donnée à la *fettoua* de Kairouan, du Caire et de la Mecque par les *khouan* (confréries) de Tedjini, de Sidi-Eukba, de Moulay-Taïeb, et des Oulad-Sidi-Cheikh, dont les *mokaddem* m'avaient aidé à obtenir cette importante décision.

A cet effet, il était indispensable de me mettre en communication avec ceux des chefs arabes qui, n'étant pas animés de la foi ardente de l'émir, désiraient en secret la fin d'une guerre dont la continuation menaçait leur vie, leur famille et leurs biens. Mais la surveillance exercée par Abd el Kader et ses agents rendait ces communications très difficiles sinon impossibles: un seul homme, alors (1842), pouvait m'en fournir les moyens: c'était Sidi Mohammed Tedjini, mon ancien ami d'Aïn-Mahdi, dont le puissant concours m'avait été déjà si précieux. Je lui expédiai immédiatement le fidèle et intelligent mozabite qui lui avait porté mon premier message, et voici un extrait de sa réponse:

« . . . . Mon cœur était encore en proie à la douleur qui l'avait envahi lorsque notre serviteur Jhaïa ben Ahmed El Bouzidi[1], à son retour de la Mecque, m'an-

[1] Le brave mokaddem qui m'avait rejoint à Kairouan, puis au Caire, d'où nous nous étions rendus ensemble à la Mecque.

nonça l'événement de Aârafat[1]; mais l'heure de notre mort est écrite sur le livre de l'Eternel, et la main de l'homme ne peut l'avancer ni la reculer. Grâces soient rendues à Dieu qui t'a conservé et qui n'a pas effacé de ta mémoire le souvenir de l'amitié qui nous lie. Le créateur la bénira cette amitié, tant que nos efforts communs tendront à préserver ses créatures des malheurs qui les menacent.

« Ta saine raison a jugé avantageux à la cause de la paix, que nous soutenons réciproquement, de te mettre en relation avec les chefs des tribus que Sid El Hadj Abd el Kader entraîne à la guerre ; j'approuve ce projet et j'ai choisi parmi les membres de ma zaouïa huit serviteurs qui, chargés d'entretenir des rapports fréquents avec les divers khouans[2] algériens, peuvent parcourir tout le pays, des frontières de Tunis à celles du Maroc, sans exciter le moindre soupçon. Chacun d'eux, porteur d'un *d'hair*[3] revêtu de mon cachet, devra te remettre une lettre également revêtue de mon sceau qui l'accréditera auprès de toi. Je me rends garant de leur discrétion et de leur fidélité ; quant à leur intelligence, l'expérience t'en donnera la preuve. »

Ai-je besoin de dire que je soumettais préalablement mes moindres démarches à l'approbation du général Bugeaud dont la confiance, je pourrais dire illimitée, faisait peser sur moi, simple interprète, une responsabilité redoutable ? Cette position exceptionnelle n'aurait pas manqué d'amener de graves conflits entre M. le commandant Daumas, directeur des affaires arabes, et moi, si mon chef, respectueux des règles de la hiérarchie, n'avait prévenu cet officier du rôle qu'il entendait me confier.

[1] Comme tous les pèlerins présents à mon enlèvement à Aârafat, mon compagnon le mokaddem fut persuadé que j'avais été mis à mort, ainsi que le grand chérif en avait donné l'assurance au kadhi de la Mecque.

[2] Membres des confréries.

[3] Brevet.

Une sincère affection dont nous nous étions donné réciproquement tant de preuves, m'unissait à Daumas et était une garantie de bonne entente entre nous ; aussi, pendant les quatre années durant lesquelles il a été chargé de la direction des affaires arabes, tandis que j'étais l'interprète du maréchal Bugeaud, jamais le moindre dissentiment n'est survenu entre nous. Cette entente nous était commandée et par le désir ardent que nous avions de concourir à la grande œuvre de notre chef et, il faut bien le dire, par la force des choses, car de cette entente dépendait le succès de nos missions respectives.

Les fonctions de Daumas le retenaient presque constamment à Alger, tandis que j'accompagnais le général Bugeaud dans toutes ses campagnes ; mais une correspondance active maintenait une complète unité d'action entre les deux principaux agents de la politique arabe, dirigée de haut par le gouverneur général.

Les serviteurs que Sidi Mohammed Tedjini devait mettre à ma disposition arrivèrent successivement à Alger, et me présentèrent les *d'hairs* et les lettres qui les accréditaient auprès de moi. Ils furent amenés dans une maison tierce, pendant la nuit, et, à l'exception de mon fidèle mozabite, personne ne put ni les connaître ni se douter de nos relations. La moindre indiscrétion eût compromis et leurs personnes et le succès de leurs démarches.

Pendant trois années consécutives, ces émissaires constamment en route, exposés à de cruelles fatigues et à de terribles dangers, ne m'ont jamais donné lieu de suspecter leur bonne foi. Quand je rendais compte au général Bugeaud des missions qu'ils venaient de remplir, il était émerveillé de leur audace et de leur sagacité.

Certes, mon chef m'autorisait à récompenser généreusement leurs services, mais avec l'argent seul je n'aurais pu obtenir de pareilles preuves d'intelligence, de fidélité et de dévouement. Le mobile le plus puissant qui les faisait agir prenait sa source dans leur aveugle soumis-

sion aux ordres de leur maître, représentant pour eux l'autorité civile et religieuse.

Ces braves gens se mirent donc en campagne et furent bientôt en mesure de me rapporter l'assurance de l'accueifavorable que plusieurs chefs, mes anciens amis, réserl vaient aux ouvertures que je les avais chargés de leur faire. Tous, me dirent-ils, avaient été très flattés du souvenir que je leur conservais et n'attendaient que l'établissement définitif des Français dans leur contrée pour venir, eux et leurs tribus, faire acte de soumission au khalifa *du sultan de France*. C'est ainsi que je désignais aux Arabes le gouverneur général de l'Algérie.

Le général Bugeaud voulut en outre faire savoir directement à Abd el Kader son intention formelle de le combattre à outrance et de n'écouter aucune de ses propositions sous quelque prétexte que ce fût. A cet effet, il m'autorisa à lui écrire et à lui faire parvenir secrètement ma lettre par le plus habile de mes émissaires. Voici la copie de cette lettre :

« A Sid El Hadj Abd el Kader ben Mahhi Ed Din.

Seigneur, je dois te dire, avant toute chose, que je t'adresse cette lettre confidentielle et personnelle avec la permission de mon illustre chef le général Bugeaud, khalifa du roi des Français dans le royaume d'Alger.

Près de trois années se sont écoulées depuis le jour où, souvenir cruel, je te déclarai que t'ayant trompé en feignant d'être musulman, je préférais mourir plutôt que de combattre mon pays. Ta loi t'imposait alors le devoir de m'envoyer au supplice. Le dévouement affectueux dont je t'avais donné tant de preuves et le courage de mon aveu calmèrent sans doute ton juste courroux ; tu épargnas ma vie. Je n'oublierai jamais cet acte magnanime et chaque fois que, sans enfreindre mes devoirs de serviteur de la France, je pourrai te donner une preuve de ma gratitude, je le ferai avec bonheur.

Je crois que l'occasion se présente aujourd'hui d'éclairer mon ami sur les dangers de sa situation.

Ah ! si tu avais écouté les conseils désintéressés de

celui que tu appelais Omar, tu n'aurais pas attiré sur les musulmans que Dieu avait confiés à ta garde, les malheurs d'une guerre que tu soutiens avec la certitude d'être vaincu. Si tu avais observé, sans arrière-pensée, non pas seulement la lettre, mais l'esprit du traité que tu avais conclu avec la France, tu règnerais paisiblement sur des populations que tu avais pour mission de régénérer et de rendre prospères. Mais, regrets inutiles ! (*Elli Fét mét* — ce qui est passé est mort.)

Aujourd'hui, écouteras-tu celui dont une cruelle expérience t'a prouvé la clairvoyance et la sincérité ?

Renonce, crois-moi, à une lutte inégale et dont le résultat certain est la ruine des populations que tu forces à la soutenir avec toi. Mais, me diras-tu, Dieu m'ordonne de combattre les infidèles, et la mort la plus glorieuse que puisse désirer un vrai croyant, c'est la mort dans le djihad (guerre sainte). Oui, Seigneur, il est écrit dans le Coran que le musulman mourant dans le djihad a droit aux félicités éternelles de la Djenna (paradis) ; mais le djihad, pour être agréable à Dieu, doit être soutenu dans des conditions prévues par la loi. Cette loi, je la connais, puisque, tu dois le savoir, je suis allé moi-même interroger à Kairouan, au Caire et à Taïf les ulémas les plus renommés de l'islamisme. Eh bien ! leur souveraine décision peut-elle laisser un doute dans l'esprit d'un homme intelligent ?

« *Quand*, dit la fettoua, *un peuple musulman dont le territoire a été envahi par les infidèles, les a combattus aussi longtemps qu'il a conservé l'espoir de les en chasser, et, quand il est certain que la continuation de la guerre ne peut amener que misère, ruine et mort pour les musulmans, sans aucune chance de vaincre les infidèles, ce peuple, tout en conservant l'espoir de secouer leur joug avec l'aide de Dieu, peut accepter de vivre sous leur domination, à la condition expresse qu'ils conserveront le libre exercice de leur religion et que leurs femmes et leurs filles seront respectées.* »

Je te le demande, Seigneur, peux-tu conserver le

moindre espoir de vaincre les armées de la France ? N'as-tu pas vu dans mille rencontres dix soldats français mettre en fuite cent guerriers musulmans, tandis que la loi du djihad ordonne à dix guerriers musulmans d'accepter le combat contre cent chrétiens ! Quelle terrible responsabilité n'assumes-tu pas devant Dieu en attirant sur des populations inoffensives et sur des femmes, des vieillards et des enfants, tous les fléaux de la guerre ?

Et, je te le dis en vérité, ne compte plus sur un nouveau traité de paix.

La France est décidée à te chasser du territoire de l'Algérie dont elle veut seule gouverner les habitants. Le khalifa du roi a l'ordre de repousser toutes les propositions que tu lui adresserais, serait-ce même pour l'échange des prisonniers, car on ne traite qu'avec un chef d'Etat et tu as perdu ce titre à ses yeux le jour où tu as déchiré le traité de la Tafna.

Voilà, Seigneur, la vérité. En dehors de ce qui précède, tout ce que peuvent te dire des intrigants sans foi ni sans mission, est absolument faux, et l'avenir te le prouvera.

Je dois ajouter à cette lettre les paroles textuelles que me charge de te transmettre le général Bugeaud :

« *Dites à Abd el Kader que je suis autorisé par le roi de France à lui donner l'aman le jour où il déposera les armes. L'aman de Dieu pour lui, pour sa famille et pour tous ceux de ses compagnons qui voudront le suivre. Nos vaisseaux les transporteront dans un port du sultan de Constantinople où le gouvernement mettra chaque année à la disposition de l'ex-émir la somme nécessaire pour lui assurer une existence digne du rang qu'il a occupé.* »

Je connais trop tes sentiments, Seigneur, pour supposer que des considérations personnelles de tranquillité et de fortune puissent influer sur tes décisions ; aussi est-ce au nom de l'humanité et de ta gloire dans ce monde et dans l'autre que je te supplie d'écouter ma voix. Songe que le Seigneur et ses créatures te demanderont compte, au grand jour du jugement, du sang que tu auras fait

répandre en continuant une lutte condamnée par les plus illustres commentateurs du Coran.

Que Dieu t'éclaire ! »

Bien que mon séjour au Caire et mon voyage à la Mecque m'eussent permis de faire de grands progrès dans l'étude de la langue arabe, j'ai toujours eu recours pendant ma carrière, soit comme interprète, soit comme représentant de la France en pays d'islam, à la collaboration d'un musulman lettré, pour la rédaction des lettres importantes que j'avais à adresser à des chefs indigènes. A moi le fond, à lui la forme. Je les écrivais toutefois de ma main afin de leur donner plus d'authenticité.

En agissant ainsi, j'ai conservé parmi les musulmans la réputation de *aâlem* (savant), que dans mon for intérieur je savais ne pas mériter, mais qui m'a permis d'obtenir de grands résultats. A mesure, en effet, que nous avancions dans l'intérieur du pays, les personnages avec lesquels j'entretenais des correspondances, avaient foi dans l'*aman* que je leur donnais au nom du maréchal, et arrivaient sans crainte dans son camp.

Ce chapitre, en indiquant les moyens d'investigation que j'avais organisés et la part d'influence que j'exerçais sur un grand nombre de personnages arabes, explique la position exceptionnelle que j'occupais auprès du maréchal Bugeaud, position toutefois qui ne m'a jamais fait oublier mon rôle d'interprète.

Comprendre les larges vues de mon illustre chef, les seconder dans la limite de mes fonctions, me pénétrer de sa pensée et l'exprimer dans les termes appropriés au génie et au caractère du peuple qui m'écoutait, tel était le but vers lequel tendaient mes efforts.

Aussi les Arabes dans leur langage pittoresque disaient-ils :

Oul'd Rouche, rouahh oua quèlàm el marichan, le fils de Roches, c'est l'âme et la parole du maréchal.

L'exposé de cette situation était en outre nécessaire, il me semble, afin de justifier l'initiative pour ainsi dire audacieuse que je prenais dans certaines circonstances,

fort que j'étais de mon profond dévouement à mon chef, de sa parfaite bienveillance et de la connaissance que j'avais acquise des éléments sur lesquels j'opérais. Je tiens encore à répéter ici, ce que je dis dans le premier volume de cet ouvrage, c'est que je n'ai pas la prétention d'écrire l'histoire des campagnes du maréchal Bugeaud en Afrique, tâche déjà remplie par plus d'un écrivain autorisé, et notamment par le comte d'Ideville, dont l'ouvrage est un superbe monument élevé à la mémoire de l'illustre capitaine et du grand citoyen.

Je me borne à raconter quelques épisodes de cette glorieuse époque où, à côté de la grande personnalité du maréchal, je tâche de mettre en lumière le caractère et les sentiments intimes des Arabes placés sous notre domination. A travers ces récits, entremêlés de lettres, mes lecteurs pourront en outre suivre mes traces et retrouver les personnages plus ou moins importants que je leur ai successivement présentés.

Le cœur de mes chers camarades d'Afrique tressaillira en lisant ces souvenirs des belles années de leur jeunesse militaire ; et ceux de mes compatriotes, appelés à gouverner des Arabes ou à traiter avec des puissances musulmanes, y puiseront, j'espère, quelques utiles renseignements.

CHAPITRE III

Nouvelle de la prise de la smala. — Joie du général Bugeaud. — Mariage d'Ameur ben Ferhat. — Le gouverneur général et le duc d'Aumale donnant un grand exemple de leur respect pour la justice musulmane.

Le 23 mai 1843, nous venions de camper à *Oued Bou-Bara* sur le territoire de la tribu des *S'beiah*, lorsque au milieu de la nuit, le sergent d'un avant-poste amena à

ma tente un Arabe porteur d'un sauf-conduit revêtu de mon cachet : c'était un de mes émissaires. « Oul'd el Rey [1] a pris la smala d'Abd el Kader, » me dit-il sans préambule. Je ne pouvais en croire mes oreilles. L'expérience m'ayant toutefois prouvé que parmi mes émissaires, les fidèles serviteurs de Sidi Mohammed Tedjini, aucun n'était capable de me tromper. « Où la smala a-t-elle était prise ? lui demandai-je. — A Tagguin. — Qui te l'a dit ? — Mes yeux. » Et il continua ainsi :

« Je me trouvais dans la tribu des Oulad-Châaïb auprès de son chef, ton ancien ami, l'agha Djedid, le plus Djiid des Djouad [2], pour lequel tu m'avais remis une lettre, quand nous apprîmes l'arrivée de la smala, qui cherchait à gagner le Djebel-Eumour, afin d'échapper à la poursuite de Bou-Haraoua [3]. Je savais par *Ahmed el Tedjmouti* [4] que *Oul'd el Rey* avait quitté Boghar en se dirigeant sur Goudjilah, et je prévoyais que l'heure de la grande rencontre allait sonner ; mais malgré les bonnes dispositions de l'agha Djedid, je mis un *izar* [5] impénétrable entre son intelligence et ma pensée, *l'ami d'hier peut être l'ennemi d'aujourd'hui*.

« L'agha, prévoyant comme moi un grand événement, ordonna à son goum de monter à cheval, fit rassembler les troupeaux, plier les tentes et charger les chameaux. Ces préparatifs étaient à peine achevés que nous entendîmes résonner la poudre dans la direction de Rass-el-Oued-Emtâa-Tagguin et nous vîmes une immense kafla [6] s'enfuir vers le sud laissant derrière elle une longue file de femmes, de vieillards et de troupeaux.

[1] Le fils du roi, c'est ainsi que les Arabes désignaient Mgr le duc d'Aumale.

[2] Le plus noble parmi les nobles.

[3] Bou-Haraouha, le père *la Trique*, nom que les Arabes donnaient au général de Lamoricière, qui, à pied ou à cheval, avait toujours sa canne à la main ou suspendue à son poignet.

[4] Un de mes émissaires.

[5] Rideau de laine qui sépare les divers compartiments des tentes arabes.

[6] Caravane.

« C'était évidemment la smala d'Abd el Kader ; mais qui l'avait dispersée ? Etait-ce Oul'd el Rey ou Bou Haraoua ou les Oulad Nails, les Larbaâ et les Rahman tous Khoddam dévoués de Sidi Mohammed Tedjini ?

« Les chouâfa[1] de l'agha, chargés par lui de surveiller les mouvements de la smala, mirent bientôt fin à notre incertitude : « Oul'd el Rey s'est emparé de la Deïra[2], du fils de Mahhi-ed-Din[3], dirent-ils à Djedid. — Ces Français sont des *Djenoun* (démons), car des hommes n'auraient jamais eu la pensée d'attaquer cent mille avec mille. »

« Je n'avais plus à dissimuler vis-à-vis de Djedid, qui envoya immédiatement son frère à Oul'd el Rey en signe de soumission, et je lui demandai de me faciliter les moyens de te porter promptement la B'chara[4]. Une de ses juments m'a conduit chez le cheikh El Kharroubi des Oulad-Kholif, dont un de ses chevaux m'a amené chez messeigneurs de Bess-Ness (Oouaransenirs), d'où j'arrive. Le soleil ne s'est couché que trois fois depuis la prise de la smala. »

J'écoutais haletant les paroles de mon émissaire, dont le calme contrastait avec l'action dramatique dont il me faisait le récit. Je n'hésitai pas, je pénétrai sous la tente du général et lui annonçai le grand événement. « Est-ce bien vrai ? » me dit-il. Et quand j'eus fait passer dans son esprit la certitude qui était dans le mien, il manda immédiatement ses officiers et les envoya donner la bonne nouvelle à tous les chefs de corps. A peine le jour commençait-il à poindre que tout le camp s'unissait à la joie de son général. Officiers et soldats partageaient aussi son désir d'avoir des détails sur ce grand événement ; la journée nous parut donc à tous terriblement longue. Enfin un groupe de cavaliers arabes, venant de l'est, nous fut

[1] Eclaireurs.
[2] Deïra ou Smala.
[3] Ab del Kader.
[4] B'chara, bonne nouvelle.

signalé, et, quelques instants après, le général en chef ouvrait le pli renfermant le rapport de Mgr le duc d'Aumale, et le remettant à Rivet : « Tenez, lui dit-il, lisez cela tout haut et surtout lisez bien. »

Notre excellent chef voulait ainsi calmer l'impatience qu'il lisait dans nos yeux. La lecture de ce magnifique rapport dans lequel le prince parle de tous excepté de lui était souvent interrompue par les sonores exclamations du général Bugeaud. « Ah ! le noble enfant ! Ah ! le brave soldat ! Voilà, Messieurs, comment à la guerre, il faut savoir prendre des décisions promptes et énergiques ! » Et souvent ses yeux s'humectaient de larmes.

C'est que le vieux général aimait tendrement le jeune prince dont le roi lui avait confié l'éducation militaire, et dans lequel il reconnaissait les qualités qui pronostiquent les grands capitaines. Il l'aimait d'autant plus qu'il avait l'intuition d'être aimé de lui. Il existait, en effet, entre ces deux natures, si différentes, de vives sympathies. Le duc d'Aumale oubliait son rang et témoignait un profond respect au maréchal Bugeaud, et lorsque celui-ci lui disait : « mon Prince, » il mettait dans cette expression toute la tendresse d'un père dont le fils est l'orgueil.

Ce fut une fête dans tout le camp. On n'était pas seulement heureux d'un grand succès militaire, on était fier de penser que ce succès venait d'être remporté par le fils du roi qui alors, pour nous, était la personnification de la France.

CHAPITRE IV

Episode des Beni-Ouragh. — Ouaransenis (juin 1843).

Au mois de décembre 1842, le général Bugeaud avait pénétré dans le grand pâté de l'Ouaransenis, où Abd el Kader trouvait un refuge assuré et d'où il s'élançait sur les

tribus du Chélif, disposées à nous offrir leur soumission.

Nous avions fait quelques ghazias, livré plusieurs combats à la suite desquels, suivant leur méthode, les Arabes s'étaient dérobés à notre poursuite, et nous étions arrivés, sans obtenir aucune soumission, au cœur de cette vaste citadelle dominée par les pics abrupts et pittoresquement dentelés du mont Ouaransenis, qui, vu de Melianah, offre l'aspect d'une immense cathédrale gothique.

Je savais pourtant, par mes émissaires, que les *Ben m'rabet*, seigneurs religieux des populations de l'Ouransenis et grands mokkadems de la zaouïa de Moulay-Taïeb à *Bess-Ness*, n'attendaient que l'arrivée des colonnes françaises dans leur pays pour faire acte de soumission et amener avec eux les tribus comptant parmi leurs *khoddam* (serviteurs).

Je ne pouvais douter de leurs sentiments pacifiques, car ils avaient envoyé à Kairouan un délégué de leur zaouïa qui s'était associé aux démarches que je fis alors, avec les envoyés de Sidi Mohammed Tedjini, afin d'obtenir la fameuse *fettoua*.

Mes émissaires m'avaient également donné l'assurance des bonnes dispositions de *Mohammed bel Hadj*, chef de la grande tribu des *Beni-Ouragh*, que j'avais connu pendant mon séjour chez Abd el Kader.

Je me tenais sans cesse à l'avant-garde, en tête des goum, dans l'espoir de voir arriver quelque parlementaire, lorsque, au débouché d'un col, nous nous trouvâmes en face d'une nombreuse émigration qui grouillait dans une vallée sans issue où nous l'avions acculée.

Au moment où le colonel Pélissier, chef d'état-major de l'armée, prenait ses dispositions pour pénétrer dans cette émigration composée d'hommes, de femmes, d'enfants et de troupeaux, un cavalier sans arme s'élança vers moi et me cria : « *Aman ! Aman !* Au nom de Dieu et par la bénédiction de Moulay Taïeb, sur ta tête, Sidi Omar[1], épargne nos femmes et nos enfants ! »

[1] C'est le nom que continuaient à me donner les Arabes.

C'était mon ancienne connaissance, *Mohammed bel Hadj*, kaïd des Beni-Ouragh.

Je suppliai le colonel Pélissier de surseoir à l'attaque jusqu'à la réception d'un nouvel ordre du gouverneur général, auprès duquel j'allais conduire Mohammed bel Hadj.

Celui-ci, pendant le trajet, me dit que les marabouts de *Bess-Ness*, les *Ben-m'rabet*, étaient parfaitement disposés en faveur des Français, ainsi que j'avais dû m'en convaincre par le rapport de mes émissaires, et que lui-même était prêt à faire acte de soumission.

« Mais pourquoi, lui dis-je, avez-vous attendu que vos femmes, vos enfants et vos troupeaux tombassent entre nos mains pour demander l'*aman ?*

— Regarde sur les hauteurs, me répondit-il, ne vois-tu pas les khiélas et les goum d'Abd el Kader qui, depuis l'arrivée des Français dans l'Ouaransenis, nous chassent devant eux et nous ont ainsi empêchés d'entrer en relations avec vous ? »

Il n'avait pas besoin de me faire apercevoir les cavaliers de l'émir, j'avais déjà constaté leurs manœuvres.

Avant de présenter Mohammed ben Hadj au général Bugeaud, j'attirai l'attention de mon chef sur l'importance du kaïd des *Beni-Ouragh*, qui venait à nous et dont le pouvoir s'appuyait sur l'influence des marabouts de *Bess-Ness*, seigneurs religieux des populations de l'Ouaransenis.

Dès son entrée dans la tente, Mohammed bel Hadj gagna les sympathies du général par son attitude digne et respectueuse et par la franchise de son regard. Il lui exposa d'abord la situation dans un langage clair et précis : « J'ai servi Abd el Kader avec dévouement, ajouta-t-il : c'était mon seigneur ; il n'a pu protéger nos femmes et nos enfants contre ton armée, c'est à moi que revient cette protection, et, pour qu'elle soit efficace, je viens me remettre entre tes mains. L'homme puissant achète le cœur des hommes par la clémence, et le cœur des hommes est le plus précieux des butins. »

Le général Bugeaud, impressionné par la noblesse de ce langage et par la situation des malheureuses tribus arabes menacées en même temps par les Français et par l'émir, donna l'ordre au colonel Pélissier d'arrêter la poursuite. Cet ordre humain ne laissa pas d'exciter de vifs murmures dans la colonne, car il enlevait à nos braves soldats la satisfaction d'opérer une importante razzia après de terribles fatigues.

Quand Mohammed bel Hadj connut la décision du gouverneur général, il saisit ses mains et les baisa en les mouillant de ses larmes.

« Je vais écrire à mes fils de venir, lui dit-il, et ils resteront en otage entre tes mains jusqu'à ce que les chefs des tribus de l'Ouaransenis reviennent avec moi à ton camp pour faire acte de soumission. »

Le général refusa cette offre, en lui disant : « La parole d'un homme comme toi est le meilleur otage. »

Bien que persuadé de la bonne foi de Mohammed bel Hadj, je tremblais devant la grave responsabilité que j'avais assumée en inspirant à mon général les sentiments de confiance dont il venait de donner une si grande preuve à un Arabe dont je m'étais, pour ainsi dire, porté garant.

Je conservais, en outre, quelques doutes au sujet des dispositions des marabouts de *Bess-Ness,* sur lesquels comptait Mohammed bel Hadj pour obtenir la soumission des diverses tribus de l'Ouaransenis.

Je demandai donc à ce chef de me conduire à Bess-Ness, où je désirais avoir un entretien avec les *Ben-m'rabet.* Il comprit, non pas mes soupçons mais mes préoccupations, et il fut convenu que les marabouts se rendraient, dans la journée, à Karnachin, village situé à quelques kilomètres de notre camp, où j'irais les rejoindre à la faveur de la nuit. A cet effet, Mohammed bel Hadj devait m'envoyer deux cavaliers porteurs de son sceau.

C'est à grand'peine que j'obtins de mon général la permission d'aller à ce rendez-vous. Les cavaliers de Mo-

hammed bel Hadj furent exacts ; je m'enveloppai dans un burnous, je fis harnacher mon cheval à l'arabe, et je partis à 6 heures du soir (il fait nuit de bonne heure en décembre).

Le temps paraît long en pareilles circonstances, et l'on a peine à chasser de sinistres réflexions. Le lieu du rendez-vous me sembla d'autant plus éloigné que la route était horriblement accidentée. Nous arrivâmes enfin à l'entrée d'une déchera[1], où mes compagnons échangèrent des mots de passe avec des sentinelles ; nous pénétrâmes dans des passages étroits, et j'hésitais à mettre pied à terre à la porte d'un gourbi plus grand que les autres, quand Mohammed bel Hadj me souhaita la bienvenue et m'introduisit auprès des marabouts de *Bess-Ness*, Sidi Ahmed et Sidi Mohammed oulad ben m'rabet.

Je fus touché de l'accueil de ces graves personnages, que je n'avais jamais rencontrés. Chacun d'eux prit une de mes mains dans les siennes, et le plus âgé me dit : « Sidi Mohammed Tedjini nous a parlé de l'amitié qu'il te porte et des services que tu lui as rendus; nous savons par lui et par notre délégué que nous devons à ton intervention à *Kairouan*, au *Caire* et à *Taïf* la fettoua qui permet aux musulmans de l'Algérie d'accepter la domination des Français. Nous avons mis en toi notre confiance, et si, au nom du khalifa du sultan des Français dont *notre serviteur*, Mohammed bel Hadj, nous a vanté la clémence et la générosité, tu nous jures l'*aman* pour nous, nos femmes, nos enfants et nos biens, si tu nous promets que notre religion sera respectée, nous consentirons à nous rendre de nos personnes à son camp, et à y conduire les principaux chefs des tribus que nous comptons parmi les *khoddam* de notre saint vénéré, Moulay-Taïeb. »

Le caractère des marabouts de *Bess-Ness* m'était connu, et je lisais dans leurs regards une telle sincérité qu'il ne m'était plus permis de douter de leur parole. Je leur fis le serment d'*aman* qu'ils me demandaient, et il fut

[1] Village couvert en chaume.

convenu que, le lendemain, à la prière du s'bahh[1] (8 heures du matin environ), ils arriveraient à notre camp, suivis des chefs des tribus conduisant les chevaux de soumission et apportant la dhiffa.

J'entrais à 10 heures dans la tente de mon chef dont je calmai les vives inquiétudes. Comptant, non seulement sur la parole, mais sur l'exactitude des marabouts de *Bess-Ness*, le général Bugeaud fit prévenir le chef d'état-major que le départ aurait lieu le lendemain à midi, quatre heures lui paraissant plus que suffisantes pour la cérémonie de la soumission.

Il avait hâte d'aller camper à Oued-Riou, où il devait trouver des vivres et rallier la colonne de M^gr^ le duc d'Aumale.

Les ordres furent donnés en conséquence.

Le lendemain de bonne heure, le colonel Pélissier vint, comme d'habitude, prendre les ordres du général en chef. Il lui rendit compte du mécontentement général qu'avait produit, la veille, dans la colonne, l'ordre de suspendre la ghazia, et, en se retirant, il témoigna hautement des doutes sur la parole et les promesses des chefs avec lesquels j'avais parlementé.

Quoique présent, je gardai le silence, bien persuadé que mes marabouts seraient exacts au rendez-vous.

Cependant il était 9 heures, et aucune troupe arabe n'était signalée aux avant-postes ; 10 heures, et rien encore ! Je lisais l'impatience, le mécontentement même sur les traits de mon chef, et, au moment où je lui demandais la permission d'aller moi-même au-devant des marabouts, le colonel Pélissier entra de nouveau et, dans un langage acerbe qui visait clairement le rôle que j'avais joué en cette circonstance, il m'accusa brutalement d'avoir trempé dans une honteuse mystification ; puis me regardant en face : « En campagne, on fusille les traîtres ! » s'écria-t-il.

Sous le coup de cette offense, je sentis que je devenais

[1] Prière supplémentaire.

fou, je portai la main à mon sabre, j'allais me précipiter sur le colonel, quand Rivet m'enlaça dans ses bras.

Aussitôt le général me donna l'ordre d'aller m'enquérir des motifs qui retardaient l'arrivée des marabouts et des tribus. On me hissa sur mon cheval ; j'étais semblable à un homme ivre ; je me laissai conduire aux avant-postes par un peloton de spahis commandé à cet effet, et je ne revins à moi que lorsque nous nous trouvâmes en face d'une troupe de cavaliers suivis d'un millier d'Arabes, dont les uns tenaient en main les chevaux de soumission, les autres les mulets destinés au transport des bagages, et le plus grand nombre portant des gachouches [1] embrochés et d'immenses *métred* [2] de couscoussou.

A peine avais-je présenté les marabouts et Mohammed au général que je m'affaissai sur moi-même et perdis connaissance. Le lendemain, en reprenant mes sens, je me sentis embrassé par un officier qui me répétait : « Pardonnez-moi, mon brave Roches, pardonnez-moi ! » C'était le colonel Pélissier, qui, me dit-on, avait veillé une partie de la nuit sous la tente où je délirais.

Depuis ce jour, je n'ai jamais cessé d'être l'objet de la tendre affection de cet homme à la parole souvent si cruelle et au cœur si bon et si généreux.

Je reviens au récit de la soumission des tribus de l'Ouaransenis.

Un interprète de l'état-major m'avait remplacé lors de la remise des chevaux de soumission, mais ni les marabouts de *Bess-Ness*, ni Mohammed bel Aadj ne voulurent traiter sans moi la question de l'organisation des tribus. On fut obligé de conserver le même campement, et le lendemain, étant complètement rétabli, je pus reprendre mon service et procéder à cette organisation.

Le gouverneur général avait l'intention de nommer khalifa de l'Ouaransenis le kaïd des Beni-Ouragh, Moham-

[1] Moutons entiers rôtis.

[2] Plats en bois dans lesquels on met le couscoussou.

med bel Hadj, qui ne voulait point accepter une situation revenant de droit, selon lui, à Sid Ahmed ben M'rabet, marabout de *Bess-Ness*. Celui-ci, de son côté, refusait obstinément des fonctions incompatibles, disait-il, avec son caractère religieux. « Le grand chef de la confrérie de Moulay Taïeb dont je suis le mokaddem, Sid el Hadj El aârbi, demeurant à Ouazzan (Maroc), peut seul, ajouta-t-il, autoriser cette dérogation à notre règle ; il connaît les liens d'amitié qui t'unissent à Sidi Mohammed Tedjini, il sait, par moi et par les deux mokaddem que tu as rencontrés à Kaïrouan et au Caire, la part que tu as prise à l'obtention de la fettoua, il sait enfin tous les services que tu rends chaque jour aux musulmans ; je suis donc persuadé que si tu lui écris pour lui demander cette exception à notre règle dans l'intérêt même des populations de l'Islam, il accueillera favorablement ta demande. »

Je soumis cette idée à mon chef, qui m'autorisa à écrire à Sid el Hadj El aârbi. Je remis l'original entre les mains de Ben M'rabet et un duplicata fut expédié au grand saint musulman par voie de Tanger. Nous allons connaître, à la fin de ce chapitre, le résultat de cette démarche.

Sid Ahmed ben M'rabet, sans accepter le titre de khalifa, prit l'engagement de mettre au service de notre cause l'influence qu'il exerçait sur les tribus de l'Ouaransenis.

Hélas ! nous ne pouvions pas encore donner à cette influence l'appui permanent qui était indispensable pour combattre victorieusement celle d'Abd el Kader. A peine, en effet, le gouverneur général était-il rentré à Alger que l'émir apparaissait de nouveau dans la vallée du Chélif, d'où, poursuivi par les colonnes Changarnier, Gentil et Saint-Arnaud, il s'élançait dans l'Ouaransenis, châtiait les tribus qui s'étaient soumises aux Français et emmenait, chargé de fers, notre pauvre agha Mohammed bel Hadj. Il n'osa pourtant pas attaquer nos amis les Ben M'rabet, qui s'étaient retranchés à Bess-Ness et à Ker-

nachin et se préparaient à une vigoureuse résistance.

Le général Bugeaud comprit l'importance qu'il y avait à soutenir ces fidèles alliés et à châtier à notre tour les tribus qui n'avaient opposé aucune résistance à l'émir. Aussi, dès qu'il eut rétabli l'autorité de notre agha Ghobrini dans le pâté de montagnes situées entre Melianah et Cherchel, et consolidé nos nouveaux établissements d'Orléansville et de Ténès, pénétra-t-il de nouveau dans l'Ouaransenis, au mois de juin 1843.

Il établit d'abord un dépôt de vivres à Sauk-el-Khemis, sur l'Oued-Rihou [1]. Là nous fûmes immédiatement rejoints par Sid Ahmed ben M'rabet et par notre brave Mohammed bel Hadj, que le brillant exploit du duc d'Aumale, contre la smala, venait d'arracher à une mort certaine et de rendre à la liberté.

Grâce à l'influence de ces deux chefs et après quelques ghazias habilement dirigées, toutes les populations de l'Ouaransenis demandèrent l'aman au général Bugeaud, qui, toujours disposé au pardon, leur assigna un rendez-vous à Oued-Tléta, où se rendirent des députations de toutes les tribus, leurs chefs en tête, amenant les chevaux de soumission.

Le jour même, Sid Ahmed ben M'rabet, qui avait reçu de son chef, Sid el Hadj El aârbi, l'autorisation d'accepter momentanément le titre et les fonctions que v[illegible] lui conférer le général Bugeaud, fut proclamé k[illegible] de cette contrée et Mohammed bel Hadj fut placé sous ses ordres avec le titre d'agha.

[1] Le poste des Ammi Moussu, que les soldats avaient surnommé *Biscuit-Ville*.

CHAPITRE V

Lettres à ma mère adoptive. — Le général Bugeaud est nommé maréchal. — Je suis nommé chevalier de la Légion d'honneur. — Visite du khalifa Ali au maréchal. — Protection accordée par le maréchal Bugeaud aux ordres religieux. — Ses lettres au sujet des Jésuites.

Alger, 20 août 1843.

Enfin mère chérie, j'ai la douce satisfaction de t'annoncer que ton fils est chevalier de la Légion d'honneur. C'est seulement après neuf citations à l'ordre de l'armée, pour faits de guerre et services rendus en campagne, et cinq propositions de la part du général Bugeaud, que j'ai pu obtenir cette faveur. Elle m'est d'autant plus précieuse que j'ai fait plus d'efforts pour la mériter.

Tu ne liras pas sans intérêt la façon dont j'ai appris cette bonne nouvelle.

Le général m'avait donné une mission auprès du khalifa placé par lui à la tête de toutes les tribus de la Mitidja, Sidi-Ali, Oul'd-Sidi-Lekhal, descendants des célèbres m[redacted]s Oulad Sidi Ambarek de Coléah [1]. Une ghazia h[redacted]nt conduite par le khalifa contre une portion de la tribu des Hadjoutes qui s'était refusée à exécuter ses ordres, avait amené les dissidents à résipiscence, sans grande effusion de sang, et nous avions établi notre camp sur les bords pittoresques du lac Holloula, au pied du Medrashem [2], appelé *K'bor er Roumîa* (tombeau de la chrétienne), où, disent les Arabes, sont cachés d'immenses trésors défendus par de terribles Djenns (démons).

La tribu nous avait apporté un superbe Dhiffa. Le kha-

[1] Voir la notice sur les Oulad-Sidi-Embarek, note du premier volume, page 444.

[2] Mausolée des anciens rois de Numidie.

lifa et moi mollement étendus sur des tapis placés en avant de sa tente, nous fumions nos longs chibouks, tandis qu'un chanteur arabe, accompagné par d'habiles *guessâb* (joueurs de flûte à trois trous), nous récitait l'histoire des aïeux de Sidi Ali.

Tout à coup, nous entendons le galop précipité d'un cheval et nous voyons apparaître un spahi au burnous rouge qui s'élance à terre et vient respectueusement mettre aux pieds de Sidi Ali un pli revêtu du large sceau de la Direction arabe. Le khalifa brise le cachet et retire de l'enveloppe une lettre à mon adresse.

Je reconnais la grosse écriture de Daumas, et je lis :

« Victoire ! notre bien-aimé patron est nommé maréchal ! » Sans achever la lettre, que je jette de côté, je pousse une exclamation de joie, et je donne la bonne nouvelle au khalifa, qui se lève et crie d'une voix retentissante : « Que Dieu soit loué ! le sultan de France a élevé notre seigneur le général Bugeaud au grade suprême ; il l'a nommé maréchal. » Et, dans tout notre campement, s'élève successivement et comme une traînée de poudre cette joyeuse exclamation : « Allah iansor el Marichan ! » (Que Dieu donne la victoire au Maréchal !) A ce moment je me sens tirer par le pan de ma tunique. Je me retourne et Isidore me dit, la voix tremblante d'émotion : « Oh ! Monsieur, quel bonheur ! vous voilà enfin décoré. — Laissez-moi tranquille, lui dis-je brusquement, il ne s'agit pas de moi. — Mais, si, Monsieur, il s'agit de vous : tenez lisez la lettre que vous venez de jeter. » Je pris cette lettre, dont je t'envoie la copie [1], et j'avoue que mettant

[1] Copie de la lettre de Daumas :

« Alger, 19 août 1843.

« Mon cher ami,

« Victoire ! notre bien-aimé patron est nommé maréchal. Victoire ! vous êtes nommé chevalier de la Légion d'honneur. Puissiez-vous juger de mon amitié par l'empressement que je mets à vous communiquer ces bonnes nouvelles *pour tous*.

« Votre ami dévoué,
« E. DAUMAS. »

de côté toute étiquette, j'embrassai mon brave domestique et j'annonçai à Sidi Ali la faveur dont je venais d'être l'objet. Je reçus ses chaleureuses félicitations et celles de tous les chefs du goum.

Le khalifa donna une large B'chara [1] au spahi et expédia immédiatement aux kaïds de la Mitidja l'ordre de se rendre sur le champ à Bou-Farik, où ils devraient l'attendre.

A trois heures du matin (nous sommes dans le mois d'août), nous montâmes à cheval, précédés des drapeaux du khalifa et suivis de notre goum. « Je ne dormirai pas avant d'avoir baisé la main de notre père et seigneur le maréchal, me dit Sidi Ali, et je veux arriver auprès de lui, suivi de tous les kaïds de la Mitidja. »

A mesure que nous traversions le territoire d'une tribu ses cavaliers se joignaient à notre goum et faisaient la fantasia aux cris de: « Allah iansor el Marichan ! »

Nous arrivâmes à Alger à huit heures du soir. Nous avions parcouru soixante kilomètres.

Je laissai le khalifa et ses cavaliers sur la place du Gouvernement et me rendis seul auprès du maréchal. Ah ! mère chérie, il est des moments qu'on croirait ne pas acheter trop cher en les payant de sa vie. Tel fut celui où je me suis senti pressé dans les bras de mon chef qui, au lieu d'écouter mes respectueuses félicitations, me parlait de la joie qu'il éprouvait de m'avoir fait décorer. Oh ! oui cette étreinte où j'ai senti battre le cœur du grand capitaine m'a paru plus précieuse que toutes les décorations.

Je racontai au maréchal les circonstances au milieu desquelles m'était parvenue la bonne nouvelle, et lui demandai la permission de lui présenter immédiatement Sidi Ali et les kaïds de son aghalic. « Amenez-moi bien vite tous ces braves gens, » me répondit-il. Un moment après, j'introduisais dans la grande salle arabe, annexée

[1] B'charra (bonne nouvelle). Les Arabes appellent B'chara la somme que donne ordinairement celui qui reçoit la bonne nouvelle à celui qui en est le porteur.

à l'ancien palais, le khalifa, descendant des illustres marabouts de Coléah, suivi d'une centaine d'Arabes, dont les costumes amples et pittoresques encadraient les têtes caractéristiques. Le maréchal ne se fit pas attendre et dès qu'il arriva suivi de son état-major, le cri de *Allah iansor el Marichan !* retentit avec fracas. Sidi Ali vint lui baiser la main.

A un signe que je fis à mes Arabes, un silence profond succéda aux expressions bruyantes de leur joie, et le khalifa, s'adressant au maréchal, lui dit à haute voix : « Le sultan de France est juste : il t'a élevé au degré le plus rapproché de son trône. Louanges à Dieu ! Il a exaucé nos vœux en te donnant de nouveaux honneurs ! Que Dieu prolonge les jours de notre père bien-aimé le maréchal ! »

Et tous les Arabes répétèrent ensemble ces dernières paroles.

« Et moi aussi, mes enfants, leur dit le maréchal de sa voix pénétrante, je remercie Dieu et mon roi de m'avoir choisi pour gagner à la France le dévouement d'hommes tels que vous, qui, après avoir courageusement combattu se montrent dignes de la générosité de ceux à qui Dieu a donné la victoire. »

De nouvelles acclamations répondirent à ces paroles, et Sidi Ali demanda au maréchal l'honneur d'adresser ses félicitations à madame la maréchale. Je crois bien avoir encouragé cette demande, car le commandant Fourichon m'avait glissé dans l'oreille que la digne compagne de notre chef désirait, pour elle et son entourage, recevoir l'intéressante visite du khalifa et de son cortège. Un désir de madame la maréchale Bugeaud, si bienveillante à mon égard, était toujours pour moi un ordre à exécuter ; mais, ce jour-là, j'y obtempérai avec d'autant plus d'empressement que mes camarades m'avaient déjà annoncé la présence de madame de Liadères, dont le mari, aide de camp du roi, avait été chargé par Sa Majesté d'apporter le bâton de maréchal au général Bugeaud.

Si tu avais pu être témoin, mère chérie, de l'admiration inspirée à cette élégante Parisienne par l'apparition du

khalifa et de son cortège, tu ne me taxerais plus d'exagération, quand je te parle de l'aspect si poétique et en même temps si majestueux de mes chefs arabes.

Notre belle compatriote excita, elle aussi, l'admiration des Arabes. Le khalifa surtout ne pouvait cacher son émotion quand cette admirable créature, type accompli de la beauté orientale chantée par les poètes musulmans, s'approchait de lui, examinait les fines étoffes de son burnous et de son haïk, et lui adressait de gentilles questions sur son genre d'existence et voire même sur son harem.

Je te laisse à penser si notre chef a été aimable avec la gracieuse messagère qui lui a remis elle-même les insignes du maréchalat. Tu as sans doute entendu dire plus d'une fois, par des gens qui ne le connaissaient pas, que le général Bugeaud était un militaire aux allures brusques et peu courtoises. Eh bien, tu ne peux te faire une idée de son exquise galanterie. J'ai pu saisir quelques-unes des phrases qu'il adressait à madame de Liadières, et je t'assure que c'étaient autant de madrigaux où l'esprit le disputait à la grâce.

Malgré les charmes de cette soirée, j'attendais avec impatience le signal du départ. Deux journées passées à cheval et deux nuits sans dormir me prédisposaient à un sommeil qui fut embelli par d'heureux songes. Je voyais la belle Parisienne marcher légèrement sur les flots de la Méditerranée, un bâton de maréchal dans une main et une croix de la Légion d'honneur dans l'autre. La croix ! Il me semble qu'on n'est pas digne de la porter quand on n'éprouve pas une indicible joie en la recevant. Pourquoi, mère chérie, toi la seule dame de mes pensées, n'as-tu pu donner la première accolade au nouveau chevalier ?

Adieu.

Alger, 25 août 1843.

Tu te souviens, mère chérie, que notre cher abbé Landmann nous répétait souvent qu'il existait de vives sym-

pathies entre le prêtre et le soldat, soumis qu'ils sont, tous deux, au régime salutaire de la discipline et prêts, tous deux, au dévouement et au sacrifice ?

J'ai pu constater moi-même la réalité de ces sympathies qui, en Algérie, s'affirment d'autant plus qu'ici soldats et prêtres s'avancent, côte à côte, vers un même but, la conquête matérielle et morale d'un peuple.

Il faut voir l'expression de joie ineffable qui distend tout à coup les traits contractés de nos pauvres soldats blessés ou mourants, quand ils voient s'approcher leurs braves aumôniers ! Oh ! ce serait une action cruelle que commettrait le gouvernement qui négligerait de procurer cette dernière consolation à ces nobles enfants; dont la plupart versent leur sang pour la patrie, sans autre mobile que le sentiment de l'honneur et du devoir.

Le maréchal, je te l'ai déjà dit, naturellement porté à respecter la religion et ses ministres, a compris quel concours précieux pourront lui apporter les ordres religieux dans l'ordre de la civilisation ; aussi favorise-t-il leur établissement en Algérie, et leur donne-t-il des témoignages constants de sa sollicitude et des marques de sa générosité.

Je sers souvent d'intermédiaire entre le gouverneur général et le supérieur des Jésuites et des Trappistes, je suis donc mieux que personne à même de constater les services importants que mon chef leur rend chaque jour. Mieux que personne également, je peux me rendre compte de l'excellent effet produit sur les populations musulmanes par la charité et la tolérance du clergé et des ordres religieux des deux sexes. Le Coran, du reste, leur rend hommage dans plusieurs passages et entre autre le verset 85. chap. v: ***Ceux qui nourrissent la haine la plus violente contre les musulmans sont les juifs et les idolâtres, et ceux qui sont les plus disposés à aimer les musulmans sont les hommes qui se disent chrétiens. C'est parce qu'ils ont des prêtres et des moines et parce qu'ils sont sans orgueil.*** Et ailleurs : ***Respectez leurs moines et leurs prêtres, qui jeûnent et qui prient et s'adonnent aux bonnes œuvres.***

Crois pourtant, mère chérie, que, malgré ces bonnes dispositions, il serait, pendant longtemps encore, inutile, dangereux même, de se livrer à la propagande parmi les musulmans. Inutile, car, durant mon séjour prolongé dans toutes les parties de l'Afrique, je n'ai connu *qu'un seul adulte* musulman qui ait embrassé sincèrement le catholicisme. Dangereux, car, en essayant de les convertir, nous risquerions de les arracher à l'indifférence religieuse dans laquelle ils vivent pour la plupart et qu'Abd el Kader s'efforçait de combattre.

Mais nous pouvons préparer l'ère des conversions chez les Arabes, chez les Kabyles surtout, en installant au milieu d'eux des missionnaires dont la seule propagande consisterait à leur donner l'exemple des vertus chrétiennes, à soigner leurs malades et à leur enseigner notre langue et les éléments des connaissances usuelles.

Tel est d'ailleurs le système adopté par Mgr Pavy, et tout le monde sait les heureux résultats que cet illustre prélat a déjà obtenus.

A l'appui de ce que je viens de te dire au sujet de la protection accordée par le maréchal Bugeaud aux ordres religieux établis en Algérie, je te transmets confidentiellement la copie d'une lettre que j'écrivais dernièrement *sous la dictée de mon chef* à un publiciste éminent :

« Alger, fin juin 1843.

« J'ai été peiné de l'article sur les Jésuites que j'ai lu dans votre numéro du 13 juin...

« Vous savez bien que je ne suis ni jésuite ni bigot, mais je suis humain et j'aime à faire jouir tous mes concitoyens, quels qu'ils soient, de la somme de liberté dont je veux jouir moi-même. Je ne puis vraiment m'expliquer la terreur qu'inspirent les Jésuites à certains membres de nos assemblées. Ils ont pu être dangereux quand ils se mêlaient à la politique des gouvernements et qu'ils dirigeaient la conscience des souverains. Mais aujourd'hui leur influence politique est nulle, et nous pouvons tirer

d'eux un grand avantage pour l'éducation de la jeunesse, car, de l'avis de leurs ennemis les plus acharnés, ils sont passés maîtres dans l'art d'enseigner.

« Quant à moi, qui cherche par tous les moyens à mener à bonne fin la mission difficile que mon pays m'a confiée, comment prendrais-je ombrage des Jésuites, qui, jusqu'ici, ont donné de si grandes preuves de charité et de dévouement aux émigrants qui viennent en Algérie, croyant y trouver une terre promise, et qui n'y rencontrent tout d'abord que déceptions, maladies, et souvent la mort?

« Les sœurs de charité ont soigné les malades qui ne trouvaient plus de place dans les hôpitaux et se sont chargées des orphelines.

« Les Jésuites ont adopté les orphelins.

« Le P. Brumeau, leur supérieur, a acquis, moyennant 120.000 francs, une vaste maison de campagne (Ben-Aknoun) entourée de 150 hectares de terre cultivable, et là il a recueilli plus de cent trente orphelins européens qui, sous la direction de différents professeurs, apprennent les métiers de laboureur, jardinier, charpentier, menuisier, maçon, etc.

« Il sortira de là des hommes utiles à la colonisation, au lieu de vagabonds dangereux qu'ils eussent été.

« Sans doute les Jésuites apprendront à leurs orphelins à aimer Dieu. Est-ce là un si grand mal? Tous mes soldats, à de rares exceptions près, croient en Dieu, et je vous affirme qu'ils ne s'en battent pas avec moins de courage.

« Je ne puis m'empêcher de sourire quand je lis dans les journaux l'énumération des dangers dont la corporation des Jésuites menace la France. Il faudrait, en vérité, qu'un gouvernement fût bien faible pour redouter quelques prêtres qu'il est, du reste, facile de surveiller...

« Mais au gouvernement du roi, seul, appartient de résoudre cette question.

« Pour moi, gouverneur de l'Algérie, je demande à conserver *mes* Jésuites, parce que, je vous le répète, ils ne

me portent nullement ombrage et qu'ils concourent efficacement au succès de ma mission.

« Que ceux qui veulent les chasser nous offrent donc les moyens de remplacer les soins et la charité *gratuits* de ces terribles fils de Loyola.

« Mais, je les connais, ils déclameront et ne feront rien qu'en grevant le budget colonial, sur lequel ils commenceront par prélever leurs bons traitements, tandis que les Jésuites ne nous ont rien demandé que la tolérance. »

Tu vois, mère chérie, que la question religieuse entre dans les préoccupations du maréchal et qu'il tend à la résoudre d'une façon pratique, comme c'est sa méthode, du reste, en toutes choses, c'est-à-dire en utilisant dans l'intérêt général du pays, les forces morales et matérielles dont dispose l'Eglise. Quelle leçon de tolérance pour nos gouvernants !

Adieu.

CHAPITRE VI

Lettres à mon ami M. M. de L. — 11 septembre 1843. Je retrouve Lella Béïa Bent El Hakem, que j'avais dû épouser à Tegdempt en 1839. — 15 octobre 1843. Arrivée à Alger du capitaine Schiaffino, qui m'avait ramené d'Alexandrie à Civita-Vecchia. — 10 décembre 1843. Mort de mon serviteur Isidore. — Don de mon cheval Salem au haras de Bou-Farik.

Lettre adressée à mon ami M. M. de L.

Alger, 11 septembre 1843.

Mon cher ami,

Dans une de tes dernières lettres, tu me reprochais de ne pas m'être assez préoccupé des moyens de retrouver la jeune musulmane que j'avais été forcé d'épouser à Teg-

dempt, et tu me disais très sévèrement que si l'acte de répudiation passé chez le kadhi d'Oran rompait, aux yeux de la loi de Mohammed, les liens qui m'attachaient à cette femme, je n'en étais pas moins responsable des malheurs que cette union pourrait attirer sur elle et sa famille.

Comme toujours, mon précieux ami, tu juges sainement les questions les plus compliquées en te plaçant simplement au point de vue de l'honnêteté, non point relative, mais absolue.

Oui, tu avais raison ; j'avais de grands torts à réparer vis-à-vis de la femme à qui la fatalité m'avait momentanément uni ; aussi, depuis mon retour en Algérie, n'avais-je cessé de rechercher ses traces.

La Providence m'a donné une nouvelle preuve de la protection dont elle m'a jusqu'à ce jour entouré ; j'ai retrouvé cette jeune femme qui te préoccupe, à si juste titre, et si je ne t'ai pas donné plus tôt cette bonne nouvelle, c'est que j'attendais de pouvoir te rassurer complètement sur son sort. Calme donc ton inquiétude et écoute :

Il y a six mois environ, en entrant dans le cabinet du maréchal Bugeaud, pour lui rendre compte, ainsi que j'en ai chaque jour l'habitude, des nouvelles apportées par mes nombreux émissaires, mon illustre patron me tendit une dépêche par laquelle le général Changarnier annonçait qu'il venait de faire une importante ghazia dans le sud de la province de Tittery et que, parmi les prisonniers se trouvait une famille dont le chef réclamait la protection de M. Léon Roches. A cette dépêche était jointe la liste nominative des prisonniers.

J'ai raconté fidèlement, tu le sais, l'histoire de tout mon passé au chef qui m'honore de sa confiance et de son affection. Il connaissait donc toutes les particularités de mon mariage musulman.

« Savez-vous, mon général, quels sont les gens qui réclament ma protection ? lui dis-je avec un air de parfaite satisfaction : c'est ma femme et sa famille !

— Elle est donc bien jolie et vous l'aimez toujours, puisque vous semblez si heureux de la retrouver ? me répondit malicieusement mon excellent chef.

— Oh ! oui, mon général, je suis bien heureux de retrouver sains et saufs des êtres envers lesquels j'ai à réparer des torts, involontaires, c'est vrai, mais qui n'en pèsent pas moins sur ma conscience, et je compte entièrement sur votre bienveillance pour accomplir cette réparation. »

Ce n'était jamais en vain qu'on faisait appel aux sentiments nobles et généreux du maréchal Bugeaud. Des ordres furent donnés pour que Sidi Mohamed Oul'd El Hakem[1] et sa smala furent amenés à Alger, où une maison du beylic avait été préparée pour les recevoir. Le comte Guyot, directeur de l'Intérieur, fut chargé de subvenir aux besoins de la pauvre famille jusqu'au moment où elle pourrait rentrer en jouissance des immeubles assez considérables qu'elle possédait à Médéah et à Alger, et qui avaient été confisqués par une mesure générale prise à l'égard des musulmans émigrés, confiscation dont un décret du gouverneur général pouvait annuler les effets.

Je t'avoue que, cédant aux inspirations de mon cœur, je serais allé moi-même recevoir et réconforter mes anciens alliés, sans les sages observations de mon excellent professeur arabe, Sidi Abd el Razak, ami sûr et dévoué dont les conseils et l'expérience m'ont été et me sont d'une si grande utilité dans toutes les questions musulmanes.

« Garde-toi, me dit-il alors, de compromettre de nouveau cette famille par une démarche que t'inspire ton cœur, mais que te déconseille la raison. Si, comme tu me l'as souvent répété, et ce n'est que justice, tu tiens à ce que la femme répudiée par toi se remarie convenablement, aie soin d'abord de l'entourer de considération,

[1] Nom patronymique de cette famille dont le chef avait été bey de Médéah. Mon alliance n'ayant porté aucune atteinte à son honneur et à la considération dont elle jouit à juste titre, je n'ai aucun motif de dissimuler aujourd'hui son nom.

et pour cela il faut qu'il soit bien évident pour tous, — or on épiera tes démarches, — qu'aucune relation n'existe et n'existera désormais entre elle et toi. »

Je reconnus la sagesse des conseils de mon cher professeur. Je mandai auprès de moi le frère aîné de Lella Beïa[1], et en présence de Sidi Abd el Razac je lui fis la déclaration suivante :

« Des circonstances indépendantes de ma volonté, m'ont obligé, dans le temps, à épouser ta sœur, que j'ai répudiée ensuite, par un acte authentique, passé devant le khadi d'Oran. Quoique libre, elle a refusé de se remarier dans l'espoir, m'a-t-on dit, de redevenir ma femme. Il est de mon devoir de mettre fin à cet espoir, si effectivement elle le conserve encore. Je suis chrétien, elle est musulmane ; je repousse donc toute nouvelle union avec elle. Mais, si un rapprochement est désormais impossible entre nous, je considère plus que jamais comme un devoir sacré de réparer, autant qu'il m'est possible, le tort que j'ai involontairement causé à ta sœur et à ta famille.

« Le maréchal Bugeaud m'a autorisé à te dire que les immeubles appartenant à Mohamed El Hakem, votre père, et qui avaient été confisqués, vous seront restitués, et que toi et ton frère êtes nommés *chaouchs* de l'agha[2].

« Grâce à ces faveurs, vous retrouverez tous l'aisance des jours heureux, et ta sœur pourra se marier conformément à son rang ; c'est le plus ardent de mes souhaits. »

Sidi Mohamed (le frère aîné) se retira pénétré de reconnaissance, et revint le lendemain me remercier, au nom de toute la famille.

L'envoi en possession des immeubles confisqués demandant de nombreuses formalités, et la nomination d'un mandataire étant indispensable, mon digne professeur voulut bien accepter cette charge et celle de tuteur de ***Leïla Beïa***.

[1] Nom de celle qui a été ma femme.

[2] Fonctionnaires attachés à la direction des affaires arabes.

Quelque temps après, l'intéressante famille était rentrée en possession de ses immeubles, en avait avantageusement vendu une partie et jouissait enfin d'une aisance qui attira plus d'un prétendant ; mais Sidi *Abd el Razak*, soucieux du bonheur de celle à qui s'intéressait son élève bien-aimé, en refusa plusieurs, attirés seulement par la dot de sa pupille. Un fils de bonne famille lui offrit enfin les garanties qu'il désirait et, le 11 mars dernier, le mariage de *Lella Beïa* a été consacré.

Ai-je besoin de te dire avec quelle effusion je remerciai le maréchal de m'avoir généreusement donné les moyens de réparer les conséquences de l'acte de ma vie aventureuse qui m'inspirait les plus vifs regrets[1]. Adieu.

Lettre adressée à mon ami M. de L.

15 octobre 1843.

Mon cher ami,

Tu n'as certainement pas oublié l'excellent capitaine génois Schiaffino, qui, à mon retour de la Mecque, me conduisit d'Alexandrie à Civita-Vecchia, et, sans aucune garantie, me prêta la somme sans laquelle il m'eût été impossible de faire le voyage de Rome. J'avais, tu t'en souviens, acquitté envers lui ma dette matérielle, pourrais-je dire ; mais j'étais attristé par la pensée que je ne trouverais peut-être jamais l'occasion de lui prouver, comme je l'aurais voulu, la profonde reconnaissance que m'avait inspirée sa noble façon d'agir à mon égard. Cette occasion si désirée vient de se présenter au moment où je m'y attendais le moins.

L'intendant en chef de l'armée d'Afrique, M. Appert,

[1] Au mois de janvier 1873, je reçus la visite du vieux frère de Lella Beïa, qui eut encore la force de venir m'apporter l'expression touchante de la reconnaissance de toute sa famille. Il m'annonça que sa sœur *Lella Beïa* était l'heureuse grand'mère de plusieurs petits-enfants.

qui dirige l'important service des vivres et des approvisionnements, à la grande satisfaction et du gouvernement et des soldats, problème si difficile à résoudre, est un ancien ami du maréchal, dont il est, sans contredit, un des plus habiles et des plus utiles collaborateurs. Les officiers attachés à la personne du gouverneur général sont d'autant mieux accueillis par ce haut fonctionnaire que son neveu Félix Appert, capitaine d'état-major, est un de nos excellents camarades. J'avais été chargé par le maréchal de faire une communication à M. l'intendant général, qui m'avait fait l'honneur de me retenir à déjeuner. Pendant le repas, on lui remit une lettre, sur laquelle il jeta les yeux, et me dit en me la remettant : « Tenez, mon cher Roches, vous qui êtes polyglotte, déchiffrez-moi donc ce charabia. » Quelle ne fut pas ma joie en voyant au bas de cette lettre, écrite en assez mauvais italien, la signature bien connue de mon capitaine Schiaffino!

Dans cette lettre, le capitaine Schiaffino, commandant le brick génois le *San Giovanni Battista*, exposait qu'ayant pris à Livourne un chargement de foin à destination d'Alger, il avait essuyé du gros temps, qu'une partie de ce foin avait été avariée et qu'à son arrivée l'administration avait dressé un procès-verbal qui l'accusait injustement, disait-il, de n'avoir pas rempli toutes les formalités nécessaires afin de couvrir sa responsabilité.

Je traduisis la lettre à M. l'intendant général, et je m'empressai de lui raconter mon voyage à bord du *Saint-Jean-Baptiste*, et les nobles procédés de son capitaine. Sa cause était gagnée. M. Appert fit prévenir le capitaine Schiaffino qu'il désirait l'interroger lui-même, et m'indiqua l'heure où je devais me trouver à l'intendance pour lui servir d'interprète.

Le pauvre capitaine, déjà très ému par la pensée de comparaître devant un haut fonctionnaire, le fut bien davantage quand, d'une voix sévère, M. l'intendant lui fit entrevoir les graves conséquences des avaries constatées dans son chargement.

En revoyant cet excellent homme, j'avais envie de lui sauter au cou ; je dus pourtant me contenir et traduire, du ton le plus rogue que je pus prendre, l'admonestation de M. Appert. Il avait été d'abord impossible à Schiaffino de reconnaître, sous mon élégant costume d'interprète en chef de l'armée, le passager qu'il avait vu seulement sous le vêtement grossier d'un domestique ; mais j'eus beau contrefaire ma voix, il reconnut les accents qui réveillaient le souvenir de notre traversée, et son émotion fut si vive qu'il demeura stupéfait sans pouvoir énoncer une parole.

Je lus dans le regard bienveillant de M. l'intendant que je pouvais braver les convenances ; je m'élançai vers mon brave capitaine et le serrai dans mes bras, tandis que lui, riant et pleurant en même temps, répétait : « Ah ! Madonna santissima, siete voi, signor Leone[1] ? »

M. Appert me chargea de rassurer le commandant du *Saint-Jean-Baptiste* sur les conséquences du procès-verbal d'avaries dressé par l'administration de la guerre ; je lui promis d'aller le visiter à son bord, et il se retira en me comblant de bénédictions.

J'avais hâte de raconter au maréchal ma rencontre avec le capitaine Schiaffino, dont je lui avais si souvent parlé.

« Je veux connaître ce brave homme, me dit-il, et le remercier moi-même du service désintéressé qu'il vous a rendu. Invitez-le de ma part à dîner. » Je hasardai quelques observations au sujet de l'éducation et de la tenue peu soignée de mon capitaine. « N'avez-vous pas encore appris à me connaître ? me répondit brusquement le maréchal ; ne savez-vous pas que je mets le cœur et le bon sens au-dessus de l'esprit et de la science ? Combien de bons paysans du Périgord, en blouse et en sabots, et ne parlant que leur patois, sont venus s'asseoir à ma table ! quel intérêt ne trouvais-je pas dans leur conversation, et que d'avis utiles ils me donnaient, tandis que de beaux messieurs, irréprochablement vêtus, et croyant

[1] Oh ! sainte Madone, est-ce bien vous, monsieur Léon ?

m'éblouir par l'exposition éloquente de leurs théories, m'assourdissaient de leur creux verbiage. Sachez-le une fois pour toutes, mon cher Roches, je me préoccupe du fond et non de la forme. »

Ce ne fut pas sans une vive émotion que je montai à bord du *San Giovanni Battista,* où je fus accueilli avec des transports de joie par le capitaine, le second et l'équipage. Je m'étais fait précéder par Isidore ; ce fidèle serviteur, *mon ancien maître*, ne pouvait manquer à cette fête. Minuit sonnait que le cher capitaine et moi n'avions pas fini d'évoquer nos souvenirs.

Je me gardai bien de lui communiquer l'invitation du maréchal ; il aurait, sans aucun doute, décliné cet honneur. Je me contentai de lui dire qu'il dînerait avec moi et quelques amis.

Le lendemain, j'allai le prendre à son bord. Il se revêtit de ses plus beaux vêtements, dont la coupe rappelait celle du siècle dernier ; mais vêtements et linge étaient d'une propreté exquise. Je renonce à décrire son étonnement quand, sous prétexte de le conduire chez moi, je pénétrai dans le palais du gouverneur général, délicieuse habitation d'un ancien dey d'Alger. Je fus obligé alors de lui avouer que nous étions chez le maréchal, qui m'avait donné l'ordre de le lui amener. Le pauvre homme voulait s'en aller ; il n'était plus temps. Je le fis entrer dans le cabinet où se tenaient les officiers attachés au gouverneur général. Tous étaient prévenus, et, sachant la reconnaissance que je gardais au brave capitaine génois, l'accueillirent comme un ancien ami.

Schiaffino parle très mal le français, mais son langage imagé exprime ses pensées toujours justes d'une façon très originale.

Un peu rassuré par l'accueil de mes amis, le capitaine ne fut pas trop décontenancé quand je le présentai au maréchal, dont les manières rondes et affables l'eurent bientôt mis à l'aise. La présentation à M^me^ la maréchale et à ses filles fut pour lui une nouvelle source d'émotion bientôt dissipée par leurs grâces et leur amabilité.

Enfin, on se mit à table : le maréchal le prit à sa gauche, et Schiaffino trouva l'occasion de faire à son hôte illustre quelques réponses qui le charmèrent.

Tu comprends combien je jouissais des succès de mon capitaine, et quels nouveaux sentiments de reconnaissance faisaient naître en moi les témoignages d'estime et de bienveillance que mon patron bien-aimé donnait publiquement à l'homme qui n'avait d'autre titre à ses yeux que d'avoir obligé son cher interprète.

C'est par de semblables actes de bonté, accomplis avec une délicieuse simplicité, que le maréchal inspire un si profond dévouement à ceux qui l'entourent. Aussi, avec quel entrain et quelle joie nous donnerions tous notre vie pour conserver la sienne !

Je te laisse à penser si mon père a été heureux de connaître Schiaffino. Il a voulu qu'il fût notre commensal pendant tout son séjour à Alger.

Si Dieu exauce les vœux que le capitaine et l'équipage du *San Giovanni Battista* lui ont adressés en ma faveur, au moment où il ouvrait ses voiles et où je descendais de son bord, ton ami jouira du bonheur que tu lui désires.

Adieu.

Lettre adressée à mon ami M. de L.

Alger, 10 décembre 1843.

Mon cher ami,

Je t'écris sous une impression bien douloureuse ; mon Isidore, dans un accès de fièvre chaude, s'est tiré un coup de pistolet au cœur et est mort instantanément. J'étais absent, et ne suis arrivé à Alger que le lendemain du jour où ce drame a eu lieu. J'ai trouvé mon pauvre père dans la consternation. Ai-je besoin de te dire mon chagrin ? Perdre ainsi ce brave et fidèle serviteur qui m'a donné tant de preuves d'affection et de dévouement !

J'aimais à penser qu'il vieillirait auprès de moi, qu'il me verrait époux et père, et que mes enfants s'uniraient à moi pour l'entourer de soins et de tendresse !

Le bon prêtre qui était le directeur d'Isidore depuis notre retour de Rome n'a pas eu besoin de l'assurance du docteur pour être persuadé qu'il était complètement inconscient lorsqu'il s'est tué, et il a réclamé la triste consolation d'entourer de la pompe religieuse les obsèques de son cher pénitent.

Tous mes camarades aimaient Isidore, qu'ils appelaient le fidèle ***Mehmed***, en souvenir de son séjour avec moi chez Abd el Kader. Le maréchal lui-même lui témoignait une bienveillance toute particulière ; aussi a-t-il voulu que ses domestiques et ses ordonnances assistassent à ses funérailles. En outre de mes camarades, plusieurs officiers qui connaissaient l'histoire d'Isidore m'ont suivi derrière le cercueil de mon bien-aimé serviteur, type touchant de dévouement et de fidélité.

Grâce au maréchal, j'ai obtenu la concession du terrain où repose la dépouille d'Isidore ; j'y placerai une pierre bien modeste sur laquelle je ferai simplement graver son nom, et bien souvent j'irai prier sur la tombe de l'être qui m'a aimé et servi avec tant de désintéressement.

Toi, qui prends ta part de toutes mes joies et de toutes mes douleurs, tu le pleureras avec moi.

La mort d'Isidore met un terme à mes indécisions au sujet de mon cheval Salem. Ce bel animal a reçu, il y a trois mois environ, une balle qui a éraflé la couronne du sabot à la jambe gauche, et cette blessure, légère en apparence, a occasionné une seime que le vétérinaire déclare inguérissable. J'avais donc obtenu du maréchal la faveur d'*offrir* ce superbe étalon au haras de Bou-Farik. Mais mon pauvre Isidore ne pouvait consentir à se séparer de *son* cheval, qu'il soignait depuis le jour où Abd el Kader me l'avait donné à Tedjemotu, en décembre 1838. J'avais compris ce sentiment d'affection pour ce noble animal, que je partageais moi-même, et j'avais

différé l'envoi de Salem à Bou-Farik. Mais, aujourd'hui, qui l'entourerait des soins, je pourrais dire tendres, que lui prodiguait Isidore? Je vais donc aussi me séparer de ce vieux serviteur.

Je lui donne du moins une belle retraite, et personne ne le montera après moi. Tu dois reconnaître là l'égoïsme jaloux du cavalier[1].

Adieu.

[1] Salem a donné pendant trois ans de magnifiques produits. Il est mort d'un coup de sang. Tous ceux qui ont vu ce noble animal ne peuvent oublier sa beauté et sa vigueur. Je puis dire que c'est un cheval légendaire en Afrique.

LIVRE XVI

CAMPAGNES D'AFRIQUE

RÉCITS ÉPISODIQUES

1844

CHAPITRE I

Lettres à mon cousin le commandant X., attaché au ministère de la guerre. — Janvier 1844. Au sujet des cruautés reprochées à l'armée d'Afrique. — Mars 1844. Opinions du maréchal sur la guerre d'Afrique.

20 janvier 1844.

Mon cher cousin,

Tu es disposé, je le vois avec un profond chagrin, à partager l'opinion émise par certains publicistes, à savoir que l'armée d'Afrique et ses chefs se livrent, vis-à-vis des Arabes, à des actes qui offensent toutes les lois de l'humanité. Mais je voudrais bien savoir si la guerre n'est pas elle-même contraire aux lois de l'humanité ? Comment, quand, en Europe, vous assiégez une ville, quand vos bombes et vos boulets y écrasent des vieillards, des femmes et des enfants, et quand vous rejetez dans ses murs les malheureux qui essayent d'échapper à la famine

à laquelle vous voulez les réduire, vous venez nous reprocher, comme des actes de barbarie, les ghazias que nous dirigeons contre les Arabes !

Eh ! parbleu, s'ils avaient des armées disciplinées, nous les combattrions ; s'ils avaient des villes, nous les assiégerions ; mais ils fuient devant nous, se bornant à assassiner nos soldats isolés.

Comment voulez-vous donc que nous terminions cette guerre (que vous nous accusez vous-mêmes de rendre interminable), si nous ne cherchons pas à atteindre cet ennemi, insaisissable dans sa famille et dans ses troupeaux ?

Vraiment, mon cher ami, quand nous lisons de pareilles insanités, nous sommes tentés de croire que nos chers compatriotes ont perdu les plus élémentaires notions du bon sens, ou sont animés à notre égard de passions qui les aveuglent.

Tu parles d'inhumanité ! Si tu pouvais être témoin d'une ghazia, tu changerais de langage. Juges-en plutôt. Nos soldats tuent uniquement les Arabes qui font usage de leurs armes ; ils se contentent d'entourer et de chasser devant eux les hommes inoffensifs, les femmes, les enfants et les troupeaux, qu'ils sont même souvent obligés de défendre contre nos *goum* [1], beaucoup moins humains que nous à l'égard de leurs compatriotes. Tu verrais avec quels égards nos braves soldats conduisent ces malheureux, et avec quelle sollicitude surtout ils s'occupent des enfants ! Combien en avons-nous vu prendre dans leurs bras ces pauvres petits êtres affolés de terreur et parvenir à les calmer, comme aurait pu le faire la mère la plus tendre !

Quand le triste convoi d'une ghazia arrive à notre campement, le maréchal lui-même veille à ce que femmes et enfants soient installés sous des tentes requises à cet effet. Des factionnaires empêchent qu'aucun homme ne s'en approche, à l'exception des docteurs chargés de les

[1] Cavaliers arabes auxiliaires.

visiter et de désigner les malades. En outre des vivres, on met à leur disposition, pour les petits enfants, les chèvres ou vaches laitières choisies dans les troupeaux ghaziés.

Ces troupeaux eux-mêmes sont l'objet de la préoccupation du maréchal. On reconnaît bien l'agriculteur dans la tendresse qu'il porte au bétail !

Ah ! je t'assure que les jours de ghazia, ses officiers et surtout son interprète sont soumis à de rudes corvées ! mais comment nous plaindre, quand lui-même nous donne l'exemple ? Nous ne pouvons prendre ni repos ni nourriture avant que tous nos prisonniers, hommes, femmes et enfants, soient installés et aient reçu leurs vivres, et avant que les troupeaux ne soient parqués *après avoir bu*. Oui, mon cher ami, nous devons nous assurer qu'ils *ont bu*, et ne va pas te figurer qu'il nous suffise de transmettre l'ordre que le maréchal nous a donné.

Dès son arrivée en Afrique, il nous a inculqué à cet égard des leçons que nous nous gardons bien d'oublier. « Un tel, disait-il à l'un des officiers de son état-major, avez-vous transmis l'ordre que je vous ai donné ? — Oui, monsieur le maréchal. — L'avez-vous vu exécuter ? — Non, monsieur le maréchal. — Eh bien, c'est comme si vous ne l'aviez pas transmis. Comment un général peut-il compter sur le résultat de telle ou telle manœuvre, de telle ou telle détermination, s'il n'est pas certain de l'exécution de ses ordres ? Que de batailles perdues par suite de l'oubli de cette règle ! »

Je t'en supplie, mon cher ami, ne crois plus aux récits de certains journaux et aux tirades de certains philanthropes s'apitoyant sur le sort des Arabes victimes des cruautés de notre maréchal et de son armée. Certes, et je te l'ai dit maintes fois, ces Arabes sont souvent dignes de pitié, exposés qu'ils sont, en même temps, à nos attaques et à celles d'Abd el Kader. C'est pourtant dans leur bouche que je trouve la plus complète réfutation des accusations portées contre l'armée d'Afrique. Que de fois m'ont-ils dit :

« Nous trouvons auprès des chrétiens générosité et clémence, tandis que nos frères les musulmans nous ruinent et nous écrasent sans pitié. »

Tu plaiderais mieux encore la cause des barbares, si tu venais un peu te *déciviliser* au milieu d'eux ; tu n'aurais pas à le regretter.

Adieu.

13 mars 1844.

Mon cher cousin,

Tu me remercies des renseignements que je t'ai donnés sur les progrès que fait notre domination en Algérie, grâce aux talents militaires et à l'habile politique du maréchal Bugeaud : tu sembles craindre toutefois que cette guerre d'Afrique ne soit une mauvaise école pour l'armée. « Guerre d'escarmouches, me dis-tu, où nos soldats s'habituent à combattre un ennemi qui ne leur oppose jamais une résistance sérieuse, et où nos généraux oublieront les règles de la grande tactique, dans l'impossibilité où ils sont d'en faire l'application. »

Je n'ai pas la prétention de traiter une question militaire avec toi, brillant chef de bataillon, appelé sans doute à devenir une des gloires de notre armée, mais il m'est facile de répondre aux craintes que tu m'exprimes, en te citant, à cet égard, l'opinion que j'ai souvent entendu émettre à mon illustre chef le maréchal Bugeaud.

« Ne croyez pas, dit-il souvent aux généraux et aux officiers supérieurs qu'il se plaît à réunir autour de lui chaque fois qu'il en trouve l'occasion, ne croyez pas que vous appreniez ici l'art de la guerre, de la grande guerre qu'on doit faire quand on a devant soi des armées solides et disciplinées. Certes, vous éprouveriez de terribles désillusions, si vous vouliez employer vis-à-vis d'une de ces armées la tactique que vous avez adoptée vis-à-vis des Arabes. Mais quelle excellente école préparatoire pour nous tous, chefs et soldats, que ces campagnes

d'Afrique ! Le général y étudie *pratiquement* toutes les importantes questions relatives au bien-être de ses soldats ; approvisionnements, moyens de transport, etc., etc. ; il apprend à les conduire et à user d'eux sans excéder leurs forces, à poser son camp, à se garder, etc., etc. Les officiers et les soldats s'aguerrissent par des combats incessants, s'accoutument à la faim, à la soif, à la marche, sous toutes les températures, et aux privations de toute sorte sans se laisser démoraliser. *Le difficile à la guerre n'est pas tant de savoir mourir que de savoir vivre.* Les officiers, souvent engagés avec leurs bataillons et leurs compagnies dans des actions isolées, prennent l'habitude du commandement et de la responsabilité. Je le répète, Messieurs, nous ne sommes ici qu'à l'école primaire, mais si nous savons profiter des leçons que nous y recevons, nous deviendrons certainement les meilleurs élèves des écoles secondaires. »

Tu le vois, le maréchal, aussi bien que les sommités militaires dont tu m'exprimes l'opinion, comprend que nos généraux africains ne doivent pas négliger d'apprendre l'art de la grande guerre.

Et, puisque je suis sur ce chapitre, je crois t'intéresser en te donnant quelques détails sur la façon dont notre général en chef dirige ce qu'il appelle *son école primaire.*

Il ne se passe pas de jour qu'il ne fasse quelque conférence tantôt sur la façon d'enlever une position, d'opérer une retraite, de tromper son ennemi, de s'éclairer, de garder son camp, etc. J'ai pu même remarquer que certains de ses auditeurs, parmi les plus élevés en grade, paraissent las d'entendre le maréchal ressasser les mêmes leçons et les mêmes conseils, et pourtant je suis souvent témoin de fautes commises par *ces mêmes auditeurs*, fautes qu'ils eussent évitées, s'ils avaient mieux écouté les conseils du grand capitaine.

Il ne se borne pas à des conférences. Suis-le quelques instants avec moi :

Avant le départ de sa base d'opérations, il a de lon-

gues conférences avec l'intendant général, pendant lesquelles il examine toutes les questions relatives aux approvisionnements, qu'il calcule suivant l'importance de l'expédition qu'il va entreprendre. Jamais dans ses prévisions il n'oublie de faire la part de l'imprévu. Aussi Mustapha Ben Ismaël disait de lui : « Quand il va chasser le chacal, il s'arme comme s'il devait rencontrer le lion. » A son premier campement, il vérifie lui-même les munitions de l'artillerie ainsi que la quantité et la qualité des vivres ; il examine les moyens de transport et le troupeau qui suit l'armée, et que nous appelons *viande sur pied*.

Chaque soir, je dois, au moyen de mes guides et de mes informations, lui soumettre l'itinéraire que la colonne doit suivre le lendemain, la description de la route, du lieu de la grande halte et de l'emplacement du campement. Je dois lui donner, en outre, des renseignements minutieux sur l'eau, le bois et les grains qu'on peut y rencontrer. Et quelles bourrades m'attire la moindre erreur, quand cette erreur peut prolonger de quelques minutes seulement la fatigue de ses soldats ! Lui, si bon en toute circonstance, est implacable quand il s'agit d'une atteinte portée à leur bien-être.

C'est le chef d'état-major qui place ordinairement le camp ; mais le maréchal se réserve souvent cette opération; et, à ce propos, un petit mot pour rire : je l'ai vu plus d'une fois interrompre ses ordres et s'écrier: « François[1], apporte-moi mon fusil. » Il avait aperçu la remise d'une compagnie de perdrix. L'instinct du chasseur l'emportait, il allait, faisait coup double et venait reprendre ses instructions à la parole même où il les avait interrompues, au grand ébahissement des nouveaux arrivés de France, et à la joie de ses soldats et de nous tous qui sommes habitués aux ravissantes excentricités de cette nature prime-sautière.

Il tient lui-même à indiquer les positions que doivent

[1] Nom de son valet de chambre.

occuper les grand'gardes, qui, placées d'abord de jour, sont changées dès que la nuit est venue, seul moyen efficace d'éviter les surprises. Eh bien, très souvent, ces précautions ayant été négligées, notre camp a été réveillé par une brusque attaque des Arabes.

Dans une de ces surprises de nuit, plus sérieuse que les autres, le maréchal, qui, contre son habitude, s'était déshabillé pour se coucher dans son petit lit de camp, fut réveillé par une vive fusillade; il ne prend que le temps d'enfiler ses bottes et, *en chemise,* coiffé de son bonnet de coton, il s'élance vers la partie du camp attaquée, rétablit l'ordre légèrement troublé par la panique de quelques soldats à moitié endormis, de sa voix de stentor fait cesser le feu, et veut marcher en tête du bataillon qu'il a organisé pour fondre à la baïonnette sur les assaillants. Nous eûmes toutes les peines du monde à l'arrêter. Quelques minutes après, notre bataillon revenait avec des armes et des prisonniers.

C'est depuis ce jour-là, ou plutôt cette nuit-là, que les soldats, en souvenir du *casque à mèche*, chantent sur l'air de la marche des zouaves : « As-tu vu la casquette? »

Quand il faut enlever une position dont un bataillon s'emparerait facilement à la condition de sacrifier la vie de quelques hommes, le maréchal a recours, autant que possible, à des manœuvres qui effrayent l'ennemi, et la position est occupée sans coup férir.

Lors de ses premières expéditions, il n'était alors que général, les Arabes, suivant leur habitude, fuyaient devant nous, mais s'acharnaient contre notre arrière-garde, où se livraient alors des combats meurtriers. Ayant remarqué que nos soldats, mus par un sentiment exagéré de bravoure, ne s'abritaient jamais et servaient, pour ainsi dire, de cible à l'ennemi toujours embusqué, ayant en outre constaté que nous faisions une dépense excessive de munitions, et que le bruit de la fusillade surexcitait les Arabes, le général Bugeaud avait donné les ordres les plus sévères pour que les soldats cherchassent à s'abriter et fussent plus avares de leurs cartouches. Un

beau jour, agacé d'entendre encore à l'arrière-garde une terrible fusillade, il s'y rend sans prévenir personne de ses intentions. Il descend de cheval et, au milieu du sifflement des balles, il va aux soldats déployés en tirailleurs, les force à se cacher derrière des arbres ou des accidents de terrain et désigne à leurs coups les Arabes les plus rapprochés. Quelques balles bien dirigées atteignent les plus audacieux, le feu se ralentit et, au bout de peu d'instants, l'ennemi, redoutant une embuscade, cesse complètement la poursuite.

« Animal, disait le général à un de nos braves pioupious, je me f... de ta peau, mais je veux la conserver: car, si tu meurs ici, je ne peux pas te remplacer. Crois ton vieux chef, qui n'a jamais eu peur, mon garçon: le plus malin à la guerre, c'est celui qui tue sans se faire tuer. »

Je te laisse à penser quelles étaient nos angoisses pendant cette leçon.

Depuis ce jour, les ordres du général ayant été exécutés, les Arabes se hasardèrent rarement à attaquer notre arrière-garde.

« Les petites causes produisent les grands effets, » nous répète-t-il souvent. Un chef d'armée doit descendre aux détails les plus minutieux: car la vigilance du général en chef assure la vigilance de ses lieutenants et de tous ses officiers. »

Et il prêche d'exemple; il va visiter le dos des chevaux et des mulets, passe l'inspection des ceintures de flanelle, s'assure par lui-même de la qualité des vivres distribués aux soldats, et goûte souvent leur gamelle.

Ces inspections ont lieu inopinément et à des intervalles si fréquents que plus d'une fois nous remarquons la contrariété qu'elles causent à certains chefs; mais les soldats, comprenant qu'ils sont l'objet des préoccupations incessantes du maréchal, lui ont voué une reconnaissance qui brille dans leurs yeux quand ils le regardent, et, qu'exprime leur intonation quand ils disent: *le père Bugeaud*.

Calme donc tes inquiétudes, mon beau Roumi[1]. L'armée d'Afrique, si elle est appelée à prendre part à une guerre en Europe, prouvera qu'elle a été à bonne école; viens donc t'en convaincre toi-même, en demandant à ton ministre le commandement d'un de nos glorieux bataillons.

Adieu.

CHAPITRE II

Je quitte le colonel Eynard. — J'arrive au camp du maréchal.

Attaché au colonel Eynard, non comme interprète, mais comme représentant de la politique arabe de notre chef, j'agissais à son égard bien plus en ami qu'en subordonné. Je lisais toute la correspondance sans exception. J'appris, en rentrant d'une visite chez un chef de tribu, qu'un courrier du maréchal était parvenu au colonel. Je me précipitai vers sa tente; il était absent. Ainsi que c'était mon habitude, j'ouvris son portefeuille et je lus les dépêches arrivées le matin. Le maréchal confirmait les détails contenus dans une lettre de Rivet et ajoutait: « Bien que les soumissions des Flisset-el-B'har, des Beni-Raten des Amraoua, etc., ne me paraissent pas très solides, je ne me montre pas trop difficile, car je viens de recevoir du général de Lamoricière des nouvelles d'une telle gravité que je me décide à me rendre de ma personne sur

[1] Les Arabes appellent un chrétien « Roumi ». A l'exception des musulmans instruits, ils ignorent le sens de cette interpellation. Roum, qui dérive évidemment de Rome, était la dénomination sous laquelle Mohammed désignait les Grecs de Constantinople. Ainsi on a retrouvé une lettre du prophète musulman à l'empereur Héraclius, qui commence ainsi : « Ila Herak'l Aadhim Er Roum. » (A Héraclius grand des Grecs.)

Mes camarades et moi appelions, en plaisantant, *Roumis*, les officiers arrivés nouvellement de France.

la frontière du Maroc, où j'appellerai successivement les troupes que je jugerai nécessaires. (Suivaient les détails sur les dispositions à prendre.) La présence de mon brave Roches me serait plus que jamais utile, car je suis forcé de laisser Daumas à Alger. Si toutefois son concours vous est indispensable, gardez-le ; mais, dans ce cas, ne lui parlez pas du désir que je vous exprime, car s'il le connaissait, il n'écouterait que son dévouement à ma personne, il vous planterait là et s'exposerait aux plus grands dangers pour me rejoindre. »

J'achevais, tout tremblant d'émotion, la lecture de cette dépêche, quand le colonel entra dans sa tente.

« Qui vous a permis de lire ma correspondance ? » me dit-il d'un ton furieux. Je connaissais trop le colonel Eynard pour m'effrayer de sa colère et de ses menaces. Je laissai passer l'orage sans sourciller, et lui dis froidement :

« Mon cher colonel, je ne vous suis pas indispensable, notre mission politique a pris fin, et Margueritte, qui parle admirablement l'arabe, me remplacera auprès de vous. Le maréchal a plus besoin de moi que jamais, rien ne m'arrêtera, j'irai à lui. »

Le colonel Eynard comprit que ma résolution était inébranlable et qu'il serait contraint d'employer la force, s'il voulait m'empêcher de partir. Il le pouvait, car j'étais soumis à la discipline militaire ; toutefois le dévouement sans bornes qu'il avait voué à son chef ne tarda pas à lui faire envisager la situation sous son jour véritable, et il ne m'objecta plus que le danger d'aller seul rejoindre le maréchal. Je lui promis d'user de la plus grande prudence. Je consultai le kaïd des Djaâfra, tribu dépendant du cercle de Sâaïda ; sans me dissimuler le danger que je courais de rencontrer des Arabes dissidents, d'autant plus que l'arrivée d'Abd el Kader à la tête de 1 500 cavaliers, venait d'être signalée à *Merhoum*, 10 lieues sud-est de Sâaïda, ce chef, particulièrement dévoué au général de Lamoricière, mit à ma disposition dix de ses plus fidèles serviteurs, connaissant, me dit-il, *toutes les pierres*

du pays que nous devions parcourir, et il m'affirma que j'avais de grandes chances d'arriver sain et sauf à Sidi Bel Aâbbas.

Ce ne fut pas sans émotion que, le 10 juin, à neuf heures du soir, je me séparai du colonel Eynard et de mes bons camarades de Pissis, Appert et Margueritte, qui me voyaient partir avec appréhension. En outre des dix Djaâfra, tous cavaliers solides, j'étais suivi de mon fidèle nègre Bel Kheir et de deux Arabes, montés sur des mules portant mes bagages et ma tente, et tenant en main mes deux chevaux. Le lendemain, à onze heures du matin, nous entrions dans le camp de Sidi Bel Aâbbas, où le colonel Favas me donna une cordiale hospitalité. Nous avions parcouru 90 kilomètres en quatorze heures. Là, je me séparai de mes cavaliers Djaâfras. Le 11, à huit heures du soir, le colonel Favas mit à ma disposition quatre cavaliers du Makhzen et, le 12, à sept heures du matin, j'entrais à Tlemcen, où je dus me reposer ; mes chevaux et moi étions harassés. Mais quelle joie d'apprendre que le maréchal venait à peine d'arriver et était campé la veille à Oued-Zeitoun ! Je passai la journée avec mon ami le colonel de Barral, qui me mit au courant des événements de la frontière, et, malgré son insistance à vouloir me faire attendre un convoi pour me rendre à Lalla-Maghnia, je partis à dix heures du soir, accompagné par plus de cent Coulouglis, mes anciens compagnons d'armes d'Aïn-Madhi, dont le chef, *Ali ben Berber*, avait demandé au colonel de Barral la permission de me servir d'escorte. Ces braves gens, tous montés sur des mules, étaient armés jusqu'aux dents, et je savais que tous mourraient plutôt que de m'abandonner. Nous arrivâmes le 13, de bonne heure, à Lalla-Maghrina, d'où, après quelques heures de repos, je me dirigeai vers le campement du maréchal sur l'Oued-Mouilah.

A peine étais-je en vue du quartier général, que mes camarades m'avaient reconnu et annoncé au maréchal. Il sortit de sa tente, vêtu de son petit caban blanc, sa belle tête nue, et ouvrant ses bras : « Ah ! mon brave

Roches, quelle joie de vous revoir ! Je savais bien que vous viendriez ! » Et il me pressait sur sa large poitrine.

Quant à moi, impossible de parler... Je passai successivement dans les bras de Rivet, Garraube, Philippe, etc., etc. Ah ! on en braverait des dangers, on en ferait des lieues pour jouir d'un pareil accueil.

J'avais parcouru 270 kilomètres en trois jours, et mes deux chevaux purent reprendre leur service le lendemain.

LIVRE XVII

CAMPAGNE DU MAROC

1844

CHAPITRE I

Conférence et combat à *Tidi El Oussini*. — Négociations et rencontres hostiles. — Arrivée de Moulay Mohammed, fils aîné de l'empereur.

Le maréchal venait de recevoir une lettre de *Sidi Ali Ben Taïeb el Guennaoui*, récemment nommé kaïd d'Oucheda et chargé par l'empereur du Maroc d'intimer aux Français l'ordre d'évacuer le poste de Lalla Maghrina, établi, selon lui, sur le territoire de son empire.

Ainsi, c'était un simple kaïd, sans pouvoirs réguliers, que *Mouley Abd er Rahman*[1] choisissait pour traiter une question d'une si haute importance avec un maréchal de France, gouverneur général de l'Algérie ! Il adressait, en même temps, au représentant de la France à Tanger une lettre dans laquelle il se disait en droit d'exiger qu'une punition sévère fût infligée au général (le général de Lamoricière) qui avait attaqué les troupes impériales sur le territoire marocain.

[1] Empereur du Maroc.

Voilà les procédés et les formes adoptés alors par le gouvernement de Mouley Abd er Rhaman, empereur du Maroc, vis-à-vis de la France au souverain de laquelle, dans ses lettres officielles, il donnait simplement le titre de *grand des Français*.

Le maréchal, dans sa réponse, donna d'abord une sévère leçon de politesse au kaïd marocain ; il lui dit que de pareilles questions ne pouvaient être utilement traitées par correspondance, et il lui demanda de désigner, *sans délai*, le jour, l'heure et le lieu où lui, Guennaoui, devrait se rencontrer avec un des généraux du maréchal, muni de ses pouvoirs

Les termes de la lettre indiquaient la distance qui existait entre le *khalifa du sultan de France* en Algérie et le *kaïd d'Oucheda*.

Mon bon ami le capitaine Rivet avait bien prévu que j'accourrais auprès du maréchal, dès que je connaîtrais sa résolution de venir de sa personne sur la frontière du Maroc ; aussi avait-il eu la bonne pensée d'amener avec lui le lettré musulman que j'employais pour rédiger la partie la plus importante de la correspondance arabe. Plus que jamais son concours m'était nécessaire, et pour bien comprendre les roueries du style maugrebin et pour que les lettres du khalifa du sultan de France ne donnassent lieu à aucune critique au point de vue littéraire. Vis-à-vis des musulmans, il faut toujours éviter de se placer sur un terrain d'infériorité.

La seconde lettre du chef marocain fut plus convenable. Il annonçait que le lendemain il se trouverait au marabout de Sidi-Mohammed-El-Oussini où il attendrait l'envoyé du *Khalifa du Sultan de France*.

Le lendemain, 15 juin, le général Bedeau auprès duquel le maréchal m'avait détaché parce qu'il comptait plus sur moi que sur tout autre pour traduire énergiquement son langage, le général Bedeau, dis-je, accompagné du commandant de Martimprey, de Sidi Hammadi Sakkal, ancien kaïd de Tlemcen et de M. Brahamsha, interprète de la division d'Oran, arrivait de bonne heure au marabout désigné.

Le général de Lamoricière, à la tête de 4 bataillons et de 4 escadrons, occupait, à un kilomètre environ de l'emplacement de notre rendez-vous, la rive droite d'un cours d'eau appelé El-Mouilah. El Guennaoui développa ses 4 500 cavaliers et un bataillon d'infanterie régulière sur une ligne parallèle, à 500 mètres environ de la Koubba de Sidi-el-Oussini. C'est là que nous rencontrâmes El Guennaoui ; nous descendîmes de cheval et nous entrâmes en conférence. Dès le début, le général put se convaincre qu'elle n'aboutirait à aucun résultat, d'abord parce que Guennaoui émettait des prétentions inadmissibles et ensuite, à cause de l'attitude hostile de son escorte, qui, peu à peu, s'était rapprochée de nous et poussait des vociférations assourdissantes. Aux cris et aux menaces des cavaliers qui nous entouraient succédèrent bientôt des coups de fusil. Le général, conservant son sang-froid imperturbable, se leva lentement et dit à Guennaoui d'un air méprisant : « Les hommes cessent de parler quand les chiens aboient. » Je répétai cette phrase de façon à être entendu des énergumènes qui nous entouraient. Le malheureux kaïd perdait la tête ; il s'élança pourtant en selle et, à l'aide de cavaliers nègres de la garde de l'empereur, il parvint à refouler les premiers rangs. Notre position, seuls et à pied au milieu de ce désordre, devenait insupportable, nous remontâmes donc à cheval sans la moindre précipitation et nous fîmes face à ces forcenés.

Guennaoui vint alors à nous et nous supplia de nous retirer, puisque la continuation de notre conférence devenait impossible.

Le général Bedeau protesta énergiquement contre la sauvage attitude des cavaliers marocains, et je leur criai en son nom : « Craignez que Dieu ne vous demande bientôt un compte terrible de votre injuste agression ! »

Le maréchal écrivit, le soir même, à Guennaoui, et, après lui avoir reproché l'agression dirigée contre ses parlementaires, agression que les lois de la guerre ne lui avaient pas permis de laisser impunie, il lui déclarait

qu'il n'en était pas moins disposé à terminer pacifiquement les différends survenus entre la France et le Maroc, au sujet du règlement de la frontière et de la protection que l'empereur accordait à Abd el Kader.

Ici commence la longue campagne pendant laquelle le maréchal et les agents marocains ne cessèrent de se donner réciproquement l'assurance de leurs dispositions pacifiques, tandis qu'ils se livraient à des actes flagrants d'hostilité.

Grâce à mes émissaires, nous étions informés des moindres démarches d'Abd el Kader, et nous savions quelle influence il exerçait sur les tribus de la frontière, dont le fanatisme était encore entretenu par la présence des contingents des tribus Makhzen [1] de l'ouest du Maroc, placés en observation sous les ordres du kaïd d'Oudjeda.

Mouley Abd er Rhaman ne désirait certes pas la guerre, mais il était encore assez aveugle pour espérer l'éviter en nous intimidant par un grand déploiement de forces, il cherchait à se faire illusion à lui-même.

Du reste, j'ai pu souvent m'en convaincre, il existe chez les musulmans un sentiment d'amour-propre, une sorte de respect humain qui les empêche de s'avouer entre eux leur faiblesse vis-à-vis des chrétiens; leurs craintes intimes se traduisent en forfanteries, et ils croiraient se compromettre en montrant à leurs coreligionnaires des tendances pacifiques à l'égard des infidèles. Les chefs mêmes sont influencés par ces sentiments dans leurs rapports avec leurs subordonnés.

Tant est-il que le souverain du Maroc espéra maintenir la paix en envoyant sur la frontière son fils Mouley Mohammed, l'héritier présomptif du trône, à la tête d'une nombreuse armée. Il semblait persuadé que le maréchal, en face d'un déploiement de forces aussi considérable, traiterait de la paix à des conditions bien plus avantageuses pour le Maroc, et qu'Abd el Kader, intimidé,

[1] Cavaliers irréguliers au service de l'Etat.

s'abstiendrait désormais de nouvelles incursions en Algérie.

Le pauvre chérif connaissait aussi peu le maréchal que l'émir.

CHAPITRE II

Intrigues d'Abd el Kader auprès de l'entourage du fils de l'empereur. — Effet produit sur la frontière en Algérie par l'arrivée de l'armée marocaine. — Calme du maréchal. — Bombardement de Tanger. — Bataille d'Isly.

Abd el Kader ne négligeait pas l'occasion qui se présentait à lui de faire éclater entre la France et le Maroc un conflit qu'il préparait depuis qu'il avait levé l'étendard de la guerre sainte.

Il avait, je l'ai déjà dit, plus d'un partisan parmi les chefs composant l'entourage de Mouley Mohammed, fils aîné de l'empereur, et les kaïds des tribus makhzen de l'ouest, qui admiraient en lui le guerrier soutenant, depuis tant d'années, une lutte si glorieuse contre la France. Il ne lui fut dès lors pas difficile de surexciter leur fanatisme. Un de mes émissaires, en sa qualité d'affilié à la confrérie de Mouley Taïeb, put assister à une réunion secrète de hauts personnages marocains auprès desquels Abd el Kader avait envoyé un des marabouts les plus influents des Beni-Iznassan. Voici le langage que leur tint le saint personnage :

« Dieu a enfin jeté un regard de miséricorde sur ses fidèles croyants. Voici, mes seigneurs, l'heure où l'infidèle va être brisé par le choc terrible des Mondjehedin [1] du Moghreb. Depuis dix ans, le fils de Mahhi ed Din, sans

[1] Guerriers saints.

trésor et sans armée, tient en échec la puissance des Français. Que sera-ce aujourd'hui qu'il aura pour allié le grand chérif, sultan de Fez, de Mequenez et de Maroc?

« Tandis que vos chevaux fouleront aux pieds les cadavres des soldats qui ont l'audace de vous braver, les Arabes de l'Algérie se lèveront de toutes parts et écraseront l'infidèle. Tous sont prêts et n'attendent qu'un signal d'Abd el Kader. Que Dieu donne la victoire à l'Islam et maudisse le chrétien! »

Les renseignements que je recevais chaque jour, soit d'Oudjedah, soit de Tléza, soit de mes amis musulmans habitant l'Algérie, Tell et Sahara, confirmaient le langage du marabout des Beni Iznassan. Partout s'était répandu le bruit de l'arrivée du prince marocain, à la tête d'armées formidables, avec la mission de chasser les Français.

Nos alliés réellement fidèles, rares hélas! redoutaient la nouvelle de la défaite du maréchal, tandis que les autres l'attendaient avec impatience pour courir sus au chrétien.

En outre de ces renseignements sur les dispositions des musulmans, mes émissaires me donnaient la liste des contingents de l'ouest, et des différents corps de cavalerie régulière composant l'armée de Mouley Mohammed. J'arrivais à un chiffre approximatif de cinquante mille cavaliers, dont trois mille *Oudéïa* [1], et trois mille Aâbid-el-Bokhari [2] de la garde de l'empereur. Le nombre des fantassins ne dépassait pas deux mille, mais une victoire remportée par l'armée marocaine ne pouvait manquer de rallier à elle tous les hommes valides des tribus avoisinant la frontière, c'est-à-dire plus de vingt mille cavaliers et douze mille fantassins.

[1] Nom donné à une partie de la cavalerie régulière formant la garde de l'empereur.

[2] Cavalerie régulière composée de nègres formant également la garde impériale. Cette garde, s'élevant à douze mille cavaliers admirablement montés et bien armés, est redoutée par les tribus les plus puissantes du Maroc. Elle a la réputation d'être invincible!

Ai-je besoin de dire que chaque jour, à chaque heure, je rendais compte au maréchal de tout ce que j'apprenais. Jamais je n'ai pu constater la moindre inquiétude sérieuse dans son esprit. Certain, comme je l'étais moi-même, que les tribus de l'Algérie et celles de la frontière marocaine ne bougeraient pas avant de connaître l'issue de la lutte qui allait s'engager entre l'armée française et l'armée marocaine, *le maréchal* envisageait tranquillement la situation, car *il ne doutait pas de la victoire*. Sa seule préoccupation était de trouver l'occasion de la remporter.

Telle n'était pas, je dois l'avouer, la disposition d'esprit de quelques généraux qui avaient fourni assez de preuves de leur brillant courage pour se permettre de donner des conseils de prudence. C'était, à leur avis, jouer toute sa fortune sur un coup de dé. Un incident imprévu pouvait déranger les plus savantes dispositions et compromettre l'issue de la bataille *dont la perte* était évidemment, à leurs yeux comme à ceux du maréchal, du reste, *la perte de l'Algérie*.

Je ne parle pas des bruits qui couraient sur le nombre de l'armée : le chiffre publié par les Arabes dépassait cent mille combattants !

Le maréchal, tout en désirant l'occasion de frapper un grand coup, voulait toutefois en laisser aux Marocains l'entière responsabilité. A cet effet, il adressa, le 6 août, à Mouley Mohammed une lettre qui se terminait ainsi... « C'est donc pour la dernière fois que je te demande une réponse catégorique au sujet des deux conditions que, dès mon arrivée sur la frontière, j'ai posées comme base d'une paix solide entre nous, et qui sont :

« 1° La reconnaissance de la limite qui existait sous la domination des Turcs entre le Maroc et l'Algérie, et 2° l'éloignement de la frontière de l'Emir, de sa deïra et de celles de nos tribus qui l'ont suivi.

« Si d'ici à quatre jours, je n'ai pas reçu de toi l'acceptation explicite de ces conditions, je serai en droit de considérer ton silence comme une nouvelle preuve d'hos-

tilité et j'irai moi-même, à la tête de mon armée, exiger la réponse que je sollicite aujourd'hui avec le désir de maintenir la paix. »

Le délai de quatre jours était plus que suffisant, puisque vingt kilomètres à peine séparaient le camp français du camp marocain.

Le 12 août, le maréchal reçut de Djemâa Ghazaouet une dépêche que le prince de Joinville lui adressait par un aviso de son escadre et par laquelle il lui annonçait que, devant les fins de non-recevoir opposées par le gouvernement marocain à l'ultimatum qu'il lui avait posé, il venait de bombarder Tanger et se dirigeait sur les côtes occidentales du Maroc pour s'emparer de Mogador.

Comme lors de la prise de la smala par le duc d'Aumale, le maréchal et toute son armée exultèrent de joie en apprenant le glorieux fait d'armes du prince de Joinville; nous étions tous fiers des nobles fils du souverain de la France.

Le délai était expiré et Mouley Mohammed n'avait pas daigné répondre. L'occasion si ardemment désirée par le maréchal se présentait enfin; il ne la laissa pas échapper.

Le 14 août, à la tête de huit mille soldats dans l'âme desquels il avait su faire passer sa confiance dans la victoire, le grand capitaine culbutait les quarante-cinq mille cavaliers, élite de l'armée de l'empereur, et mettait ainsi le sceau à la conquête de l'Algérie.

Le lendemain, je lisais à mes camarades, réunis dans ma tente, le récit de cette glorieuse bataille que j'adressais à mon cousin le commandant ***, attaché au ministre de la guerre, lorsque le maréchal entra et voulut écouter cette lecture. L'approbation qu'il daigna donner à mon récit m'engagea à en garder copie. Bien qu'il ait été reproduit par M. le comte d'Ideville dans son bel ouvrage sur le maréchal Bugeaud, je crois qu'il trouve ici sa place.

CHAPITRE III

Lette à mon cousin le commandant ***, attaché au ministère de la guerre. — (Koudiat Abd-el-Rhaman, 16 août 1844.) — Récit de la bataille d'Isly. — Episode Morris.

Koudiet-Abd-er-Rahman, 16 août 1844.

Ah! mon cher commandant, pourquoi n'as-tu pas suivi mon conseil et pourquoi n'étais-tu pas à la tête d'un des bataillons du 15me léger qu'on t'avait dans le temps proposé? tu aurais assisté à un de ces grands drames militaires qui ont illustré les armées de notre belle France.

C'est sous le coup des impressions de cette glorieuse journée que je prends la plume pour t'en faire le récit.

La bataille d'Isly, examinée au point de vue de la tactique militaire, fait certes un grand honneur à la petite armée qui y a pris part et à l'illustre capitaine qui la commandait. Elle est pourtant moins digne d'admiration que la résolution même de la livrer, prise par le maréchal Bugeaud.

A l'appui de cette assertion, quelques explications succinctes sont nécessaires.

Malgré plusieurs combats meurtriers entre nos troupes et les troupes marocaines, rencontres dont la responsabilité incombait aux agents de l'empereur du Maroc, le gouvernement français, redoutant de graves complications avec l'Angleterre, persistait à écrire, et au prince de Joinville commandant l'escadre qui croisait dans les eaux du Maroc, et au maréchal Bugeaud, que le pavillon français n'ayant pas été insulté, il n'y avait pas lieu de déclarer la guerre au Maroc.

L'inaction à laquelle cette raison politique condamnait notre escadre et notre armée encourageait l'audace du fils de l'empereur, qui s'avançait vers l'Algérie avec l'in-

tention formelle de nous chasser de la Lalla-Maghrnia. Trompé par les rapports des personnages fanatiques qui l'entouraient, poussé, peut-être, par les agents d'Abd el Kader, il osait même parler du projet de reconquérir la province d'Oran.

A la tête d'une nombreuse cavalerie régulière à laquelle étaient venus se joindre les contingents de toutes les tribus berbères et arabes qui occupent le vaste territoire situé entre Fez et Ouchda, Muley Mohammed (héritier présomptif de Mouley Abd er Rhaman, empereur du Maroc) voyait augmenter chaque jour le nombre de ses soldats. Toutes les tribus marocaines voulaient prendre part à la guerre contre les infidèles, et combien de tribus algériennes faisaient des vœux pour le succès de la sainte entreprise! Que de protestations de dévouement arrivaient chaque jour à ce prince par les émissaires de ceux qui se disaient nos alliés!

Selon eux, que pouvait la petite armée française contre les masses formidables de cavaliers intrépides conduits par le prince des Croyants? Le moindre revers essuyé par les Français eût été, il faut le dire, le signal du soulèvement général de tous les Arabes de l'Algérie.

En face de pareilles éventualités, ne serait-il pas téméraire de tout remettre au sort d'une bataille? Ne serait-il pas plus prudent de temporiser? Telle était la pensée secrète de plusieurs généraux, dont, certes, on ne pouvait mettre en doute ni le courage ni le patriotisme. Tel ne fut point l'avis du maréchal. Il comprit que l'occasion se présentait de frapper un grand coup ayant le triple avantage de mettre à jamais un terme aux projets ambitieux des souverains du Maroc, de consolider notre domination en Algérie et d'ajouter une belle page aux annales glorieuses de la France, et il la saisit avec la promptitude qui, à la guerre, est un des éléments du succès.

C'est alors que ce grand patriote, ce grand capitaine, écrit au prince de Joinville, l'adjurant de ne pas prêter l'oreille aux conseils de gens plus préoccupés de ménager les susceptibilités d'une nation soi-disant alliée que

de sauvegarder l'honneur de la France. Il ajoute qu'il n'y a pas de différence, selon lui, entre le *pavillon* et le *drapeau* de la France, que ce drapeau a été insulté par les Marocains et que l'escadre et l'armée doivent, en dehors de toute considération politique, venger cet outrage. Quelques jours après, le jeune prince lui annonçait le bombardement de Tanger. « Mon Prince, lui répond le maréchal (le 12 août 1844), vous avez tiré sur moi une lettre de change, je vous promets d'y faire honneur; demain, j'exécute une manœuvre qui me rapprochera, à son insu, de l'armée du fils de l'empereur; et, après-demain, je la mets en déroute. »

Dès le 10 août, le maréchal avait entre ses mains un travail que je lui avais remis et qui contenait des renseignements aussi précis que possible sur l'emplacement du camp marocain, sur les diverses routes qui y aboutissaient, sur la composition de son armée, et enfin sur le nombre de cavaliers et de fantassins formant l'armée du fils de l'Empereur. J'ai conservé la minute de ce travail.

Les bruits répandus portaient le nombre des combattants à cent cinquante mille. C'était faux. D'après mes renseignements, dont l'exactitude a été vérifiée depuis, nous devions nous attendre à combattre *six mille* cavaliers réguliers de la garde de l'empereur, *mille* à *douze cents* fantassins préposés à la garde de Muley Mohammed, et environ *quarante mille* cavaliers, contingents des tribus de l'est de l'empire.

La journée du 12 avait été consacrée par le maréchal à la rédaction des instructions données à chaque chef de corps. Il était fatigué plus que de coutume et s'étendit sur son lit de camp, immédiatement après notre dîner.

Dans la matinée, quatre escadrons de cavalerie [1], arrivant de France, étaient venus nous rejoindre, et les officiers des chasseurs d'Afrique et des spahis avaient invité tous les officiers du camp, que ne retenait pas leur

[1] Deux escadrons du 1er chasseurs et deux escadrons du 2e de hussards commandés par le colonel Gagnon.

service, à un punch donné en l'honneur des nouveaux arrivés.

Sur les bords de l'Isly, ils avaient improvisé un vaste jardin dont l'enceinte et les allées étaient formées par de splendides touffes de lauriers-roses et de lentisques. Des portiques en verdure garnissaient l'allée principale conduisant à une vaste plate-forme également entourée de lauriers-roses. Tout cet emplacement était splendidement illuminé par des lanternes en papier de diverses couleurs. Que ne trouve-t-on pas dans un camp français?

En voyant ces nombreux officiers de tout grade et de toutes armes réunis dans ce lieu pittoresque, mes camarades et moi, composant l'état-major du maréchal, regrettâmes vivement son absence. Il eût trouvé là une de ces occasions qu'il recherchait, de se mettre en communication directe avec ses compagnons d'armes. Mais il était terriblement fatigué, et qui oserait troubler son repos.

Moins astreint que mes amis aux règles sévères de la hiérarchie militaire, je me chargeai de la commission, et retournai à nos tentes.

Il s'agissait de réveiller notre illustre chef. Je reçus une rude bourrade. Mais il était si bon ! En deux mots je lui expliquai le motif de ma démarche. Il se couchait tout habillé ; aussi n'eut-il qu'à mettre son képi à la place du *casque à mèche* légendaire et nous voilà partis ! Il maugréa bien encore un peu durant le trajet de sa tente au jardin improvisé, car il nous fallut marcher pendant plus d'un kilomètre à travers les inégalités du terrain, embarrassés par les cordes des tentes et les piquets des chevaux.

Ces petites contrariétés furent vite oubliées. A peine, en effet, le maréchal était-il entré dans l'allée principale, qu'il fut reconnu et salué par d'enthousiastes acclamations. Chacun voulait le voir ; les officiers supérieurs, les généraux n'avaient pas seuls le privilège de lui toucher la main. Enfin il arrive sur la plate-forme où le punch est servi. Tous les assistants forment le cercle autour de lui.

Les généraux et les colonels sont à ses côtés. Il n'a pas de temps à perdre, dit-il, il a besoin de se reposer pour se préparer aux fatigues de demain et d'après-demain.

« Après-demain, mes amis, s'écrie-t-il de sa voix forte et pénétrante, sera une grande journée, je vous en donne ma parole.

« Avec notre petite armée dont l'effectif s'élève à six mille cinq cents baïonnettes et quinze cents chevaux, je vais attaquer l'armée du prince marocain qui, d'après mes renseignements, s'élève à soixante mille cavaliers. Je voudrais que ce nombre fût double, fût triple, car plus il y en aura, plus leur désordre et leur désastre seront grands. Moi j'ai une armée, lui n'a qu'une cohue. Je vais vous expliquer mon ordre d'attaque. Je donne à ma petite armée la forme d'une hure de sanglier. Entendez-vous bien! La défense de droite, c'est Lamoricière; la défense de gauche, c'est Bedeau; le museau, c'est Pélissier, et moi je suis entre les deux oreilles. Qui pourra arrêter notre force de pénétration? Ah! mes amis, nous entrerons dans l'armée marocaine comme un couteau dans du beurre.

« Je n'ai qu'une crainte, c'est que, prévoyant une défaite, elle ne se dérobe à nos coups. »

Comment pouvoir décrire l'effet produit par le discours du maréchal, dont je rends le fond, mais qui perd cette forme originale que revêtait sa parole si bien faite pour remuer la fibre du soldat!

Le lendemain, toute l'armée connaissait le discours du punch, et s'identifiant, avec l'âme de son chef, elle, comme lui, n'avait plus qu'une crainte, celle de voir se dérober les Marocains.

Chaque jour, le maréchal ordonnait un fourrage. Tout ou partie de la cavalerie, appuyée par de l'infanterie, allait couper les blés, l'orge ou l'herbe nécessaires pour nourrir les chevaux et les bêtes de somme. Les Marocains, qui nous observaient, s'étaient habitués à cette opération qu'ils entravaient parfois, sans qu'elle leur inspirât aucun soupçon sur nos intentions. Le 13, le fourrage se fit comme

d'habitude, mais toute l'armée y prit part et, à la tombée de la nuit, au lieu de rentrer dans le camp, on resta sur place. Défense expresse d'allumer le moindre feu et même de fumer. Chaque cavalier tenait son cheval par la bride.

A une heure du matin, nous nous mîmes en marche, en gardant le plus profond silence. A six heures nous venions de gravir une colline qui nous séparait de l'Oued-Isly, quand apparut à nos yeux le camp marocain, que dis-je le camp, les camps marocains. Ils étaient au nombre de sept et occupaient un espace plus grand que le périmètre de Paris.

A cette vue tous les soldats poussèrent un hurrah formidable et jetèrent en l'air la canne qui sert à soutenir leur tente-abri pendant la nuit et leur sac pendant les haltes du jour. Ce lieu a été nommé le « champ des cannes ». Les Marocains commençaient à peine à sortir de leurs tentes. L'alerte fut vite donnée. Bientôt nous les vîmes à cheval et un grand nombre s'avança pour nous disputer le passage de la rivière.

La petite armée française se remit en marche dans l'ordre indiqué par le maréchal. Après le passage de l'Isly, qui s'effectua avec un ordre parfait sans nous coûter trop de pertes, elle s'avança au travers des masses marocaines qui l'enveloppaient complètement. « Elle ressemblait me disait un de nos cavaliers arabes, à un lion entouré par cent mille chakals. »

Les Marocains opéraient sur nos petits bataillons des charges composées de quatre ou cinq mille cavaliers. Nos fantassins les laissaient arriver à petite portée et les accueillaient alors avec des feux si nourris et si bien dirigés que le premier rang décimé se rejetait sur le second et tous deux jetaient le désordre dans ces masses indisciplinées.

Pendant deux heures environ, ces charges se renouvelèrent avec le même insuccès, et toujours notre petite armée s'avançait, sans que les fameuses *défenses*, les généraux Bedeau et Lamoricière, fussent obligés de faire

former le carré à leurs bataillons, ainsi que le maréchal en avait donné l'ordre au cas où les charges des cavaliers marocains eussent été mieux conduites. On pouvait très justement dire que nous essuyions une pluie de balles ; en effet, dans les charges que la cavalerie ennemie exécutait sur une grande profondeur, le premier et le second rang ayant seuls un tir un peu efficace, tous les autres étaient forcés de tirer en l'air, et je n'exagère nullement en disant que tous, soldats, officiers et généraux, nous avons été atteints au moins une fois par des balles mortes.

Arrivé aux premières tentes, le maréchal, voyant le désordre augmenter dans les rangs ennemis, lança sa cavalerie qu'il avait gardée jusque-la entre les deux oreilles de la hure.

Une partie des chasseurs d'Afrique, les spahis et les régiments de cavalerie arrivés l'avant-veille, sous les ordres de Yusuf et du colonel Tartas, envahirent le camp marocain et s'emparèrent de toute l'artillerie, quatorze pièces. Un combat très vif s'engagea autour de la tente du prince marocain. L'arrivée presque immédiate de notre infanterie compléta la déroute de cette armée que le maréchal avait bien nommée une *cohue*.

J'arrive à l'épisode du colonel Morris, où la personne de ton cousin a été singulièrement compromise. Ne m'accuse pas de forfanterie, si je cède, *pour une seule fois*, au désir de te raconter un acte qui en somme n'a rien d'héroïque, mais qui prouve l'effet extraordinaire que peut produire une audacieuse résolution sur une troupe indisciplinée.

Au moment où le maréchal, à la tête de son état-major, pénétrait dans le camp marocain, il aperçut le colonel Tartas qui se disposait à reprendre une charge contre un gros de cavalerie ennemie : « Mais où est donc Morris ? » demanda-t-il. On braque les jumelles et les longues-vues et on indique au maréchal le régiment du 2e chasseurs, qui, sur la rive gauche de l'Isly, se trouvait en face d'un corps considérable de cavaliers marocains, « J'avais dé-

fendu que la cavalerie poussât sa charge au delà de l'Isly, s'écria le maréchal avec humeur, Rivet, portez l'ordre au colonel Morris de rallier immédiatement ! « Les deux chevaux de Rivet étaient à moitié fourbus, ceux de Garraube et de Guilmot ne valaient guère mieux et le colonel Eynard, premier aide de camp, ne pouvait s'éloigner du maréchal. Comme mon troisième cheval était frais et dispos, c'est moi qui fus chargé d'aller porter l'ordre au colonel Morris.

Je connaissais parfaitement la situation occupée par les divers corps de notre petite armée. Je me dirigeai donc vers le bataillon de chasseurs d'Orléans qui se trouvait le plus rapproché de l'Isly ; il était commandé par mon compatriote et ami Froment-Coste. « Où vas-tu ? » me dit-il. « Porter un ordre au commandant Morris, » lui répondis-je. « Mais ce n'est pas commode ; tiens, regarde, » et il me montra à trois kilomètres environ sur la rive gauche de l'Isly nos cinq cents chasseurs d'Afrique déployés en échelons en face d'un corps considérable de cavalerie marocaine.

La mission me parut effectivement assez scabreuse, mais il n'y avait pas à hésiter ; il s'agissait d'abord de traverser l'Isly. Or si, dans l'été, les rivières d'Algérie ont peu d'eau, quelquefois même pas du tout, leur lit est immense et les berges en sont abruptes et très élevées. Heureusement Froment-Coste voulut bien détacher une compagnie, qui du haut de la crête de la berge droite, eut bientôt fait déguerpir les maraudeurs marocains occupés à dépouiller les morts et les blessés tombés en assez grand nombre au passage de la rivière, et dès lors je pouvais la franchir sans grand danger ; je donnai à mon camarade une de ces poignées de main qui équivalent à un long discours, et j'arrivai sain et sauf sur la berge de la rive gauche. La cavalerie de Morris me parut plus éloignée encore, *effet d'émotion ;* mais ce qui mit le comble à... comment dirais-je ? mes *inquiétudes*, c'est qu'entre les chasseurs et moi, sur une plaine unie sans arbres et sans aucun accident de terrain, je vis un groupe de deux ou

trois cents marocains qui semblaient en observation. Je t'avoue franchement que j'aurais bien voulu être ailleurs. Il fallait pourtant exécuter l'ordre que j'avais reçu. Mais comment passer à travers ces diables de Maugrebins ? Tu connais mes sentiments religieux : je fis une courte et fervente prière et retrouvant mon sang-froid, je pris subitement une étrange résolution. Je maintins mon cheval au pas, je remis dans le fourreau mon sabre que j'avais pris en main au passage de la rivière et m'avançai tranquillement (en apparence du moins) dans la direction du groupe de cavalerie marocaine qui, voyant mon allure et mon attitude pacifiques, m'examinait avec curiosité. Arrivé à cinquante mètres des premiers cavaliers, je rassemblai mon cheval et lui enfonçant les éperons dans le ventre; j'entrai tête baissée dans la troupe marocaine. Comment me fut-il possible de la traverser, ne me le demande pas ; je ne vis rien. J'entendis de terribles imprécations et grand nombre de coups de feu, je fus poursuivi par quelques cavaliers, mais, en un clin d'œil, j'étais hors de leur portée et j'arrivai auprès du colonel Morris, bien plus étonné encore que les Marocains de ma brusque apparition. Ni mon cheval ni moi n'avions la moindre égratignure.

En poursuivant l'ennemi sur la rive gauche de l'Isly, malgré les ordres formels du maréchal qui avait tant d'intérêt à conserver toute sa cavalerie dans sa main, le bouillant colonel avait commis une grave imprudence, mais il l'avait héroïquement réparée en tenant tête avec ses cinq cent cinquante chasseurs à plus de six mille cavaliers, l'élite de l'armée marocaine, auxquels, après des charges meurtrières, il avait enlevé plusieurs drapeaux, des armes et des chevaux richement harnachés.

Il me fit aisément comprendre qu'en face d'un ennemi aussi nombreux, un mouvement de retraite pourrait amener un désastre, tandis qu'il se faisait fort de repousser victorieusement ses attaques jusqu'au moment où quelques bataillons d'infanterie pourraient faire une démonstration sur la rive gauche de l'Isly.

Il fallait porter le plus tôt possible à la connaissance du maréchal la situation du colonel Morris. Le retour était plus facile, les cavaliers marocains qui m'avaient si fort inquiété étant allés rejoindre le corps de cavalerie massé en face de Morris. Je pus donc, accompagné par un peloton de chasseurs, traverser le lit de l'Isly et serrer de nouveau les mains à Froment-Coste, auprès duquel je trouvai le général Bedeau, dont l'éloignement de Morris avait attiré l'attention. Dès que je lui eus rendu compte de la situation, il donna l'ordre à un bataillon de zouaves, à un bataillon du 15e léger et au 9e chasseurs d'Orléans de passer l'Isly et de menacer la retraite de la cavalerie marocaine.

J'allai bien vite rendre compte de ma mission au maréchal, qui ainsi que m'avait chargé le général Bedeau de le lui demander, lui envoya, par un des officiers d'état-major, l'approbation des mouvements qu'il venait d'ordonner.

Je trouvai mon chef et mes bons camarades installés confortablement sous la tente du fils de l'empereur, et je me mis à avaler avec eux le thé et les gâteaux préparés, le matin, pour ce malheureux prince.

Nous avions tué ou fait prisonniers douze ou quinze cents Marocains, sans compter, bien entendu, les morts ou les blessés qui avaient été emportés par leurs coreligionnaires.

Nous avions pris plus de mille tentes, toute l'artillerie, une grande quantité d'armes de toute sorte, plusieurs drapeaux et fait un butin immense. Nous n'avions eu que deux cent cinquante hommes tués et blessés.

J'aurais bien d'autres épisodes à te raconter, mais je ne puis plus écrire et si la température actuelle continue, je ne pourrais même plus penser.

58 degrés centigrades sous la tente ! Joins à cela un sirocco soulevant des nuages de poussière, une eau tiède et presque saumâtre et tu comprendras le désir que nous avons de prendre un peu de repos après cinq mois consécutifs de campagne.

Dis-moi maintenant que l'armée d'Afrique n'est pas à bonne école !

Adieu.

CHAPITRE IV

Armistice accordé aux envoyés du prince marocain. — Trouvé la correspondance de l'empereur avec son fils.

Quelques mots encore sur les conséquences de la bataille d'Isly.

Le fils de Mouley Abd er Rhaman, terrifié par la honteuse défaite de son armée, ne s'était arrêté qu'à Théza, où le maréchal s'apprêtait à le poursuivre ; c'était du moins le bruit que nous avions fait répandre par nos émissaires.

L'empereur envoya aussitôt à son malheureux héritier l'ordre de suspendre à tout prix la marche du maréchal en lui promettant de souscrire immédiatement aux conditions proposées avant la guerre.

Le lendemain, en effet, se présentèrent à notre camp deux chefs marocains porteurs d'une lettre impériale.

Chargé en campagne de traiter toutes les affaires arabes, j'avais une tente beaucoup plus confortable que celle du maréchal, et dans cette tente descendaient d'abord les chefs musulmans qui venaient le visiter.

C'est là que je reçus les deux kaïds marocains. Je n'ai pas besoin de dire que je les laissai sous la salutaire impression de la crainte qu'ils avaient de ne pas pouvoir arrêter sa marche sur Théza. Dieu sait, cependant, si nous avions hâte de rentrer, car nos soldats, soutenus d'abord par la surexcitation que produit l'attente d'un grand événement, commençaient à succomber aux chaleurs torrides et aux fatigues de cette rude campagne. Près de deux cents malades entraient chaque jour à l'ambulance.

Après bien des pourparlers, des allées et des venues de ma tente à celle du maréchal, je dis à mes chefs marocains que le khalifa du roi de France consentait à les recevoir.

Quand ils entrèrent dans la tente du maréchal, je leur fis encore attendre son arrivée, et l'un d'eux me dit : « Mais quand nous mèneras-tu dans la tente du khalifa ?

— Vous y êtes, » lui dis-je. Ils ne pouvaient me croire en face de l'extrême simplicité de la demeure du grand chef.

Le maréchal entra. Ils le saluèrent avec une contenance en même temps humble et digne. La question de l'armistice fut traitée. Les bases furent arrêtées et, à la fin de l'audience, je dis au maréchal, avec l'assentiment des chefs marocains, l'étonnement qu'ils avaient éprouvé en voyant la simplicité de sa tente.

Voici la réponse textuelle du maréchal :

« Vous direz à votre prince qu'il ne doit pas concevoir de honte de la perte de la bataille d'Isly, car lui, jeune, inexpérimenté et n'ayant jamais fait la guerre, avait pour adversaire un vieux soldat blanchi dans les combats. Dites-lui qu'à la guerre il faut toujours prévoir une défaite, et, par conséquent, ne jamais s'embarrasser d'objets de luxe et de bien-être qui peuvent servir de trophées à l'ennemi vainqueur.

« Si le prince Muley Mohammed s'était emparé de mon camp, il n'aurait pu se flatter d'avoir pris la tente d'un khalifa du roi des Français.

« Que mon expérience lui serve ! »

Ces paroles graves et bienveillantes m'ont été rappelées depuis par plus d'un chef marocain. Le récit de la bataille d'Isly ne serait pas complet, si je ne mettais pas sous les yeux de mes lecteurs quelques-uns des renseignements que nous avions pu recueillir sur l'attitude de l'émir pendant notre campagne et sur ses sentiments intimes.

Abd el Kader n'eût pas été éloigné de prendre part à la bataille, et il s'était permis même de donner des conseils aux grands personnages marocains qui entouraient le prince impérial et avec lesquels il était en relations.

« Gardez-vous, leur disait-il, de trop approcher votre camp de celui des Français. Quand vous voudrez les

combattre, n'amenez avec vous ni artillerie ni infanterie. Attaquez-les à l'improviste et de tous les côtés à la fois, afin de disséminer leurs forces. Fuyez devant leur cavalerie de façon à l'attirer dans des embuscades que vous aurez préparées. »

Les partisans de l'émir n'avaient pas manqué de soumettre au prince les propositions et les sages avis du guerrier qui, pendant tant d'années, avait combattu les armées françaises, mais le fils de l'empereur lui avait fait répondre, *qu'il n'avait nul besoin de son aide* et lui avait fait intimer l'ordre de se tenir à distance, *le vaillant héritier présomptif de la couronne chérifienne voulant vaincre seul ces chrétiens auxquels le fils de Mahhi ed Din n'avait pu résister !*

Deux sentiments opposée eurent dès lors accès dans l'esprit d'Abd el Kader. Si, avant tout,[1] il eût désiré la défaite de l'armée française, parce que cette défaite eût donné, en Algérie, le signal d'un soulèvement général, dont il avait préparé l'explosion et prévu les conséquences, il éprouva une certaine satisfaction à voir[1] infliger une terrible leçon aux hordes fanfaronnes du Moghrèb et au prince présomptueux qui avait refusé son concours et méprisé ses conseils.

Ce n'est point une simple supposition que j'émets là, c'est la pensée même de l'émir, exprimée par lui devant le plus dévoué de ses compagnons avec lequel j'eus l'occasion de me rencontrer, l'année suivante, à Tanger.

« Pourquoi, lui dis-je alors, Abd el Kader ayant pu constater les mauvaises dispositions de l'empereur du Maroc à son égard, n'a-t-il pas accepté les généreuses propositions que je lui avais faites de la part du maréchal Bugeaud ?

— Le soir de la bataille d'Isly, me répondit l'ancien

[1] Abd el Kader avait assisté à la bataille d'Isly du haut des premiers contreforts du massif des Beni-Iznassen, dont tous les contingents attendaient l'issue de cette formidable rencontre pour se ruer sur le chrétien s'il eût été vaincu. Devant la défaite de l'armée marocaine, ils jugèrent prudent de rentrer bien vite dans leurs montagnes.

compagnon de l'émir, tous ses plus fidèles compagnons conseillèrent à Abd el Kader de mettre fin à une guerre inutile désormais et désastreuse, et d'accepter les propositions du maréchal dont Bou-Hammidi nous avait donné connaissance. Mais pouvait-on arracher l'espoir du cœur de ce croyant qui, confiant dans la toute-puissance du Très-Haut, n'admettait pas le pouvoir éphémère des hommes ? Ses regards, sans cesse tournés vers le ciel, ne voyaient pas les réalités de ce monde !... Dieu l'a voulu ! »

Le maréchal avait été très satisfait de l'activité et du zèle dont je lui avais donné des preuves durant la longue et fatigante campagne du Maroc, et il avait plus d'une fois demandé à son officier d'ordonnance, le capitaine Rivet, qu'il savait être mon meilleur ami, quel genre de récompense pourrait m'être le plus agréable. Rivet n'avait pas besoin de me consulter ; je n'avais pas une pensée, je ne nourrissais pas un désir qu'il ne connût. Il dit au maréchal que toute mon ambition était d'entrer dans la carrière militaire à laquelle m'avait arraché mon père lorsque, par deux fois, en 1835 et 1836, il avait fait rompre l'engagement que j'avais contracté pour entrer dans les spahis.

C'était difficile, mais ce n'était pas impossible. Le maréchal pouvait, par une faveur exceptionnelle, me faire entrer dans l'armée, *au titre indigène,* avec le grade de chef d'escadron, sauf à faire régulariser cette situation par une loi, ainsi que du reste cela avait eu lieu pour deux ou trois officiers. Mon excellent chef se montra très favorable à cette combinaison qui comblait tous mes vœux. Il me cita à l'ordre de l'armée en ces termes... : *mon interprète principal, M. Léon Roches, qui se distingue en toute occasion de guerre pour laquelle la nature l'avait fait.* Et il me proposa pour le grade d'officier de la Légion d'honneur.

Je me trouvais ainsi largement récompensé des services que j'avais rendus.

Parmi les trophées enlevés aux Marocains, le moins

apparent, mais non le moins précieux, fut la correspondance confidentielle de l'empereur Moulcy Abd er Rhaman avec son fils. C'est moi qui eus la chance de la découvrir.

Le combat avait cessé; l'ennemi terrifié fuyait en déroute; nous entrions dans le campement du fils de l'empereur, quand, sous une de ses tentes, j'aperçus un spahi occupé à briser un coffret d'où s'échappaient des pièces d'or, des montres, des bracelets et des papiers. Mon arabe, inquiet de mon approche, cherchait à cacher sa riche trouvaille. « Tranquillise ton âme, lui dis-je : à toi l'or et les bijoux, à moi les papiers ! » Je laisse à penser l'empressement du spahi à me remettre jusqu'aux moindres feuilles écrites contenues dans le précieux coffret.

Horace Vernet, dans son beau tableau de la bataille d'Isly, m'a représenté au moment où je montre à mon cher camarade Rivet une lettre de l'empereur.

Dans cette correspondance se révèle, sans réticence, la pensée intime de l'islamisme. On y constate, en même temps, la haine qui anime les musulmans contre les infidèles, leur système de duplicité quand ils traitent avec les chrétiens, le sentiment qu'ils ont de l'infériorité de leur puissance comparée à la nôtre et l'affaiblissement de leur foi.

En rapprochant cette correspondance de l'opinion que m'exprimait le grand chérif de la Mecque, on ne peut douter de la décadence des peuples de l'Islam. Quelques nobles individualités, animées d'une foi ardente, comme Shamil ou Abd el Kader, ou bien quelques imposteurs poussés et soutenus au pinacle par des circonstances exceptionnelles pourront encore surexciter momentanément le fanatisme au milieu de certaines agglomérations musulmanes, mais je ne puis croire à ce qu'on appelle aujourd'hui le *réveil de l'islamisme.*

LIVRE XVIII

MISSION A PARIS ET A TANGER

CHAPITRE I

Campagne de Dellys. — Je conduis les chefs arabes à Paris.

Les événements du Maroc avaient, on s'en souvient, forcé le maréchal à accepter des tribus de la petite Kabylie une soumission qu'il prévoyait bien ne devoir pas être durable, car il n'avait pas exigé d'elles les garanties qu'il leur eût imposées s'il eût pu peser plus longtemps sur leur territoire. Ce qu'il avait prévu était arrivé : Ben Salem avait encore reparu chez les Flissas, et, soutenu par un grand chef kabyle, Bel Kassem Oulid ou Kassi, il avait opposé une terrible résistance à la colonne du général Comman, envoyé pour protéger les tribus que leurs intérêts rattachaient plus solidement à notre cause.

Au lieu de prendre un repos qui lui était nécessaire après tant de fatigues, le maréchal partit, à la fin d'octobre, pour Dellys d'où, à la tête d'une petite armée composée des troupes du général Comman et de celles qu'il avait amenées d'Alger, il marcha contre les tribus kabyles dissidentes, qui occupaient de fortes positions à Aïn-el-Arbi et les mit en complète déroute.

Quand les tribus révoltées apprirent que le vainqueur

d'Isly commandait en personne l'armée qui venait de leur infliger un si terrible échec, elles furent terrifiées ; elles chassèrent Ben Salem de leur territoire et vinrent faire leur soumission. Le maréchal obtint des garanties sérieuses et rentra à Alger, après avoir organisé le grand aghalic de Taourga.

Cette campagne avait momentanément empêché le gouverneur général de profiter de la permission qu'il avait obtenue d'aller passer quelque temps en France ; mais on ne cessait de s'entretenir à son état-major des joies que promettait ce congé, tous les officiers attachés au maréchal devant l'accompagner et aller jouir avec lui des ovations que lui réservait la France.

Quant à moi, je renonçais à un pareil bonheur, car je ne pouvais songer à me permettre les dépenses qu'entraînerait ce voyage, en face des engagements que j'avais contractés vis-à-vis des créanciers de mon père ; mon devoir strict, et je le remplissais, m'ordonnait de verser entre leurs mains tout ce qui n'était pas absolument nécessaire à notre entretien.

Et cependant, en restant à Alger, je devais être forcément attaché à l'état-major du général Lamoricière, désigné pour faire l'intérim du maréchal. Certes, je comptais parmi les admirateurs du brillant général, et j'avais reçu plus d'une preuve de son estime et de sa bienveillance ; mais je ne pouvais supporter l'idée d'avoir à exprimer aux Arabes une autre pensée que celle de mon chef ; idée fausse, amour-propre mal placé, j'en conviens ; les vieux m'khaznis algériens[1] me comprendront.

Voulant donc échapper à cette situation, je demandai au maréchal de vouloir bien m'autoriser à aller demeurer auprès du chef kabyle, *Ben Zaâmoum*, pendant le temps que durerait son congé. « Là, lui disais-je, je serai dans les meilleures conditions pour apprendre la langue kabyle et pour étudier les mœurs, les usages et le caractère de

[1] Nom que se donnaient entre eux les anciens officiers s'occupant des affaires arabes.

cette race. De cette façon, quand, à votre retour, vous entreprendrez la conquête de la grande Kabylie, j'aurai acquis des connaissances qui vous rendront mon concours aussi utile auprès des Kabyles qu'il l'a été auprès des Arabes. »

Cette proposition séduisit tout d'abord le maréchal, dont l'esprit était sans cesse préoccupé des moyens qui pouvaient concourir au succès de la grande mission que la France lui avait confiée, et, cherchant une combinaison qui pût faciliter ma mission sans compromettre ni ma sûreté personnelle, ni la dignité de mon caractère, il en parla à Rivet. L'amitié clairvoyante de mon excellent camarade devina les motifs qui m'avaient inspiré la proposition que je venais de faire au maréchal. Placé très haut dans son esprit et dans son cœur, Rivet se permettait quelquefois de faire aux idées de notre illustre patron une opposition aussi ferme que respectueuse. Il hésita alors d'autant moins à prendre cette attitude qu'il s'agissait du camarade qu'il chérissait comme un frère. Il combattit d'abord mon projet en lui-même, puis il ajouta : « Comment, Monsieur le Maréchal, celui de nous tous qui vous a rendu les services les plus importants, celui qui a partagé avec nous dangers et fatigues, resterait seul exposé à de nouveaux dangers, à de nouvelles fatigues, tandis que nous irions en France prendre part aux ovations qui vous attendent et goûter joies et repos dans le sein de nos familles. Oh ! Monsieur le Maréchal, vous êtes trop bon, trop juste et vous aimez trop *votre* brave Roches pour favoriser un projet que sa délicatesse lui a suggéré, mais dont l'exécution, j'en suis certain, briserait son cœur [1]. »

La question posée en ces termes était résolue. Ma proposition fut écartée, et il fut convenu que j'accompagnerais la smala du maréchal en France ; mais, en quelle qualité ?

[1] C'est notre ami commun, le capitaine de Garraube, présent à l'entretien, qui me rendit compte de l'intervention de mon cher camarade.

Une circonstance fortuite fournit à mon chef bien-aimé l'occasion qu'il recherchait de me donner une nouvelle preuve de sa bienveillance.

Mgr le duc d'Aumale, pendant qu'il commandait la province de Constantine, avait eu la pensée d'envoyer en France quelques-uns des grands chefs arabes dont il avait éprouvé le courage et le dévouement; en remettant son commandement au général Bedeau, Son Altesse lui avait même désigné les personnages qu'il jugeait dignes de cette faveur.

A notre retour à Alger, nous trouvâmes une dépêche du général Bedeau qui attirait l'attention du gouverneur général sur le désir manifesté par le prince au sujet de l'envoi en France des chefs de la province de Constantine.

« Voilà l'affaire de Roches, s'écria l'excellent maréchal, en remettant à Rivet la dépêche du général Bedeau ; c'est lui qui conduira les chefs arabes en France et il partira avec nous. »

Le maréchal, son état-major, les chefs arabes et moi, nous embarquâmes, le 16 novembre, sur la frégate à vapeur *le Montézuma*. Nous assistâmes aux fêtes offertes au vainqueur d'Isly par la population de Marseille, où je me séparai de ma chère smala.

Avant de conduire les chefs arabes à Paris, je voulus leur faire visiter Toulon, Lyon, Besançon, Mulhouse, Strasbourg, Metz et Nancy. Oh ! que j'étais fier et heureux de leur montrer les imposants boulevards de notre belle France, ses magnifiques arsenaux, ses superbes vaisseaux et ses soldats, et ses marins incomparables, toute cette puissance militaire, enfin, destinée à maintenir sa gloire et son prestige, et à protéger ses champs fertiles, son industrie et son commerce.

C'était la première fois que je voyais ces grandes choses, et des joies patriotiques inondaient mon âme : aussi avec quelle orgueilleuse satisfaction ne répondais-je pas aux mille questions de mes Arabes qui, en face de la puissance des Français, se consolaient d'avoir été vaincus par eux et paraissaient fiers de servir leur sultan.

J'eus la conviction d'avoir atteint le but sérieux de ma mission dans cette première partie de mon voyage.

A Paris, comme dans les grandes cités que nous venions de visiter, nous fûmes accueillis avec autant de cordialité que de distinction. Chacun prenait à tâche de donner aux chefs arabes la plus haute opinion de la France et de ses habitants.

Que dire de l'impression produite sur eux par les témoignages de bienveillance qu'ils reçurent du roi, de sa famille, des ministres et des grands dignitaires de l'Etat ! Le duc de Nemours, le prince de Joinville, le duc d'Aumale et le duc de Montpensier, aux côtés desquels ils avaient plus d'une fois combattu, voulurent les recevoir, chacun à leur tour. Quels palpitants souvenirs évoqués dans ces splendides *réceptions !* Que de sentiments chevaleresques, que de poésie dans le langage de mes Arabes ! Je dis toujours *mes*, car je m'étais identifié avec eux et eux avec moi.

Si les occupations et les préoccupations de ma mission me l'avaient permis, j'aurais fait un livre du plus haut intérêt en me contentant simplement de rédiger, en leur laissant leur originalité, les impressions que me communiquaient, chaque soir, mes compagnons.

Une des plus vives, et qu'ils m'exprimèrent dans des termes touchants, ce fut celle qu'ils éprouvèrent lorsque le roi leur fit l'honneur de les recevoir dans l'appartement privé, où se réunissaient chaque soir tous les membres de la famille royale. Leur admiration ne tarissait pas en parlant de la reine qu'ils avaient vue entourée des princesses ses filles et belles-filles, toutes occupées à coudre des vêtements pour les pauvres. Ils ne revenaient pas de la simplicité et de l'amabilité de ces nobles femmes, épouses et filles de souverains, les interrogeant avec bienveillance sur leurs impressions et leur demandant des nouvelles de leurs familles. Ils étaient également frappés de l'attitude tendre et respectueuse des princes vis-à-vis de leur auguste père.

Leurs yeux se mouillèrent de larmes, lorsque le fils du

noble prince, qui s'était naguère illustré sous leurs yeux et que Dieu avait prématurément ravi à l'amour de sa famille et de son pays, le jeune héritier de la couronne de France, le comte de Paris, leur fut présenté par la noble veuve, sa mère. Dirai-je les hautes marques de satisfaction dont m'honora le roi, et les témoignages de bienveillance que je reçus de la royale famille !

Je n'étais pas venu à Paris depuis 1840 ; je laisse donc à penser le bonheur que j'éprouvai à revoir ma tante, Mme Champagneux, dont la tendresse et le dévouement m'avaient arraché au désespoir. Avec quel empressement j'échappais aux occupations de ma vie officielle pour venir me retremper dans cette affection maternelle dirigée par l'intelligence la plus élevée ! Mes chefs arabes voulurent tous être présentés à ma mère adoptive. *El Oualida*[1] (la mère) est parmi les musulmans l'objet d'un respect tout particulier. « La bénédiction de la mère ouvre la porte de la miséricorde divine, » disent-ils en baisant la maison de l'*Oualida*.

Avec quelle joie je revis mon cher abbé Véron, et l'abbé de la Bouillerie, mes amis de Rome, et tant d'autres excellents camarades !...

...L'heure de la séparation sonna au milieu des plus douces satisfactions du cœur et de l'esprit.

Le gouvernement venait de désigner le général comte de la Ruë, pour procéder, avec un plénipotentiaire marocain, à la délimitation de la frontière entre l'Algérie et le Maroc.

Le maréchal Bugeaud voulut que je fusse attaché au plénipotentiaire français. J'éprouvais toujours une vive répugnance à me séparer de mon chef, mais, en cette circonstance, je comprenais l'intérêt qu'il voyait à m'adjoindre à cette importante mission et je me gardai bien de témoigner la moindre hésitation.

Le ministre de la guerre daigna me consulter sur le choix de l'officier qui devait me remplacer auprès des

[1] A Constantinople " Validéh " nom donné à la mère du Sultan.

chefs arabes. Je lui exprimai le profond regret qne j'aurais de laisser à une autre direction que la mienne ces hommes dont l'attitude avait été jusqu'alors irréprochable; « je doute même, osais-je dire au maréchal Soult, que ces braves gens consentent à se séparer de moi, et je supplie Votre Excellence de les consulter à cet égard avant qu'ils puissent connaître mes sentiments personnels. »

Le maréchal Soult voulut bien condescendre à cette proposition. Mes braves chefs n'eurent pas un instant d'hésitation : « Nous sommes venus avec le fils de Roches, il a caché ce qu'il y a de mal en nous pour ne montrer que le bien, nous voulons partir avec le fils de Roches. »

Le but que s'était proposé le gouvernement, en accédant à la proposition du duc d'Aumale, était atteint; il fut donc convenu que j'accompagnerais mes pupilles jusqu'à Toulon, où ils s'embarqueraient pour Alger, et que de là je rejoindrais le général de la Ruë à Port-Vendres.

Au moment de me séparer du maréchal Bugeaud et de mes camarades composant son état-major, je fus assailli par de tristes pressentiments. Je désirais, plus que jamais, la réalisation du projet qu'avait approuvé mon bien-aimé chef, de me faire entrer dans les rangs de l'armée, et je craignais vaguement que la mission qu'on venait de me confier ne vînt y apporter des obstacles. Je semblais lire dans l'avenir.

CHAPITRE II

A propos d'une comparaison établie entre le maréchal Bugeaud et l'émir.

Le maréchal Bugeaud était hostile à la République, et pourtant il était le type idéal du républicain, dans la plus haute signification du mot.

Il avait, en effet, les vertus caractéristiques que l'histoire attribue aux grands citoyens de l'époque glorieuse de la république romaine. Il avait un amour passionné de la chose publique; il poussait jusqu'à la parcimonie le soin des deniers de l'Etat; il méprisait le luxe et le bien-être ; il ne se laissait éblouir ni par les honneurs, ni par le rang, ni par la richesse; il n'estimait dans l'homme que sa valeur intrinsèque. Ses mœurs étaient pures.

Aujourd'hui, hélas ! nous pouvons dire des républicains de cette sorte ce que La Fontaine disait des amis :

> Rien n'est plus commun que le nom,
> Rien n'est plus rare que la chose.

Je me souviens, à ce sujet, de quelques-unes des appréciations que nous écoutions avidement durant nos soirées de bivac. C'était à la fin de 1843. « Je place très haut, nous disait-il, les talents militaires et administratifs de mes trois lieutenants préférés, Changarnier, Lamoricière et Bedeau. Eh bien, si j'avais à faire le choix de mon successeur au gouvernement de l'Algérie, je n'hésiterais pas à désigner M^gr^ le duc d'Aumale, dans lequel se trouvent réunies les qualités qui constituent le chef d'armée et l'administrateur. Il a la décision prompte, le courage entraînant, le corps infatigable et l'amour du travail, le tout dirigé par une haute intelligence et un *ferme bon sens.* »

« Maintenant, ajoutait-il, savez-vous quels sont, parmi les splendides colonels, tous appelés d'ailleurs à illustrer l'armée, les deux hommes qui à mes yeux ont l'étoffe des grands capitaines ? ce sont Saint-Arnaud et Montauban. »

Puisque mes récits m'amènent au moment où je vais me séparer de mon chef bien-aimé, je crois opportun de dire quelques mots à propos d'une comparaison que j'ai entendu établir entre lui et Abd el Kader. Bien souvent de hauts personnages, en parlant devant moi de la lutte qu'Abd el Kader a soutenue contre le maréchal Bugeaud, prétendaient que l'émir s'était montré supérieur à son adversaire.

« Le chef arabe, disaient-ils, sans armée régulière, sans places fortes, sans artillerie et sans trésor a, pendant six ans [1], tenu en échec le général français qui était à la tête d'une armée nombreuse et disciplinée et qui disposait d'un matériel de guerre formidable et d'inépuisables ressources. »

Pour tout homme ayant fait la guerre en Algérie et connaissant le pays et les populations musulmanes qui l'habitent, cette opinion, à l'aspect spécieux, est erronée.

Les sentiments d'affection, d'admiration même que m'a inspirés Abd el Kader et dont on a trouvé l'expression au commencement de mes récits, consacré, en grande partie, à tracer l'épopée du fils de Mahhi ed Din, depuis son apparition en 1832 jusqu'à la rupture du traité de la Tafna en 1839, ces sentiments, dis-je, me permettent, sans que je puisse être taxé de malveillance, de réduire à sa juste valeur l'action militaire de l'illustre émir dans la lutte qu'il a soutenue contre le maréchal Bugeaud.

C'est précisément l'impossibilité où se trouvait Abd el Kader d'opposer à son ennemi les moyens de défense employés dans les guerres entre nations civilisées, armées régulières, places fortes, arsenaux, etc., qui lui a facilité les moyens de prolonger cette lutte.

On peut, en effet, terminer une guerre et assurer la conquête d'un pays en remportant une grande victoire sur ses armées ou en s'emparant de ses places fortes, de ses arsenaux et de ses villes manufacturières.

Mais comment livrer une grande bataille à un adversaire se dérobant sans cesse, et comment atteindre les intérêts matériels d'un peuple ne possédant ni capitale, ni places fortes, ni centres industriels et qui, essentiellement nomade, fait le vide devant ses agresseurs ?

Telle était la tactique de l'émir; instruit de nos moindres mouvements, *de nos projets même,* par les milliers de musulmans dévoués à sa cause, il était constamment sur ses gardes.

[1] De 1841 à 1847.

Ses khalifas, à la tête des contingents de leurs provinces, arrivaient sur le territoire que nous nous préparions à envahir, forçaient les populations à émigrer et harcelaient nos colonnes. Tentions-nous de les poursuivre? Fantassins et cavaliers connaissant, suivant leur expression, jusqu'aux pierres de leur pays, disparaissaient comme par enchantement.

Partout Abd el Kader et ses partisans étaient accueillis, hébergés et renseignés; partout nous étions reçus à coups de fusil, et, quand à bout de vivres, nous étions forcés de revenir à nos bases d'opération, des nuées d'Arabes se ruaient sur nos arrière-gardes, et nous poursuivaient jusque dans nos lignes. L'Émir, alors, proclamait que ses troupes venaient de remporter une grande victoire sur les Français!

On a beaucoup vanté les mouvements stratégiques d'Abd el Kader. Mais ces opérations militaires, si justement admirées quand il s'agit de transporter à de grandes distances des armées avec leur matériel et leur impedimenta, n'offraient aucune difficulté à Abd el Kader.

Ce n'était rien pour lui, en effet, de parcourir 50 lieues en 24 heures, accompagné de sa cavalerie régulière qui suffisait pour rassembler les contingents de la contrée où il voulait opérer. Ainsi, menaçant aujourd'hui la plaine de la Mitidja à la tête des contingents des Isser, des Amraoua, du Sebaou et de l'est de Tittery, demain il pouvait apparaître dans la vallée de la Mina et du Chélif entraînant avec lui les goum des Flittas et de l'Ouarensenis.

En opérant ces mouvements, il n'avait jamais à se préoccuper des vivres de ses troupes régulières et irrégulières, chaque homme pouvant emporter avec lui, sous forme de rouina des vivres pour plus de huit jours, et les cavaliers trouvant de l'orge pour leurs chevaux dans les silos dont ils connaissent partout la situation.

En pareilles conditions, on conçoit avec quelle rapidité Abd el Kader se rendait d'une province dans une autre. Connaissant exactement la position de toutes nos co-

lonnes, il pouvait passer et repasser entre elles sans qu'elles pussent s'en douter, de sorte que lorsque nos généraux croyaient l'émir devant eux, ils apprenaient tout d'un coup qu'il ghaziait des tribus soumises, ou menaçait nos établissements à vingt ou trente lieues en arrière.

Quelles difficultés, au contraire, s'opposaient à la marche de nos troupes, obligées de traîner après elles d'immenses convois à travers des pays inconnus et difficiles, exposées aux intempéries d'un climat meurtrier et harcelées sans cesse par un ennemi, pour ainsi dire, invisible!

C'est en suivant, pas à pas, les péripéties de cette grande lutte qu'on peut apprécier impartialement les mérites respectifs des deux illustres adversaires qui l'ont soutenue, et qu'on peut résumer ainsi :

Au maréchal le génie militaire et toutes les qualités du grand capitaine: à Abd el Kader l'invincible ténacité et l'indomptable énergie d'un héros de la foi et du patriotisme.

CHAPITRE III

Fin de dix ans en Islam.

Comme je l'ai dit plus haut, le général comte de la Ruë, aide de camp du roi, avait été chargé de traiter avec l'empereur du Maroc, et de fixer la délimitation de frontière de cet empire.

Le maréchal Bugeaud avait voulu que je fusse adjoint au général.

Une ère nouvelle allait donc s'ouvrir pour moi. J'y entrevoyais certes de douces satisfactions, mais comment ne pas regretter la position que j'allais quitter? Ah! je

comprenais bien que jamais, dans la carrière vers laquelle me poussaient les événements, je ne trouverais des jouissances morales comparables à celle qu'il m'avait été donné de goûter pendant les glorieuses campagnes de 1842, 1843 et 1844.

Jouissant de la confiance absolue d'un chef qui m'honorait de son affection et me comblait de ses bontés; autorisé par lui à entretenir des relations directes avec tous les grands personnages arabes de l'Algérie sur lesquels, grâce à ce patronage élevé, j'exerçais une réelle influence; associé, malgré l'infériorité de mon grade au point de vue hiérarchique, à la haute direction de la politique arabe, j'étais en outre initié aux vastes projets et à toutes les opérations militaires du gouverneur général et du général en chef. Chargé spécialement de l'interprétation orale, de la correspondance arabe, des renseignements et des guides, je remplissais, en outre, en campagne, les fonctions d'officier d'ordonnance du maréchal et je prenais part à toutes les actions de guerre dont je subissais l'irrésistible enivrement.

Quelle situation pouvait mieux convenir à mes goûts, à mes aptitudes et, le dirai-je, à mon besoin de dévouement?

Au regret que j'éprouvais en me séparant de mon chef se joignait celui de m'éloigner de cette admirable pléiade d'officiers de tous grades qui apportaient leurs concours au grand œuvre du maréchal, les Trochu, Fourrichon, Rivet, Bosquet, Vergé, Youssouf, Fleury, Garraube, et tant d'autres.

Que j'étais heureux et fier d'avoir conquis leur estime et leur affection, et quelles consolations n'ai-je pas puisées dans ces amitiés que le temps et les vicissitudes de la vie rendent plus chères et plus précieuses à mesure qu'on sent approcher l'heure de la séparation suprême!

CORRESPONDANCE

DIX-NEUF LETTRES
EXTRAITES DE LA CORRESPONDANCE
DE L'ÉMIR ABD EL KADER
DE 1848 A 1883

Depuis la lettre que j'adressai à Abd el Kader, dès mon arrivée à Oran, le 7 novembre 1839, je n'eus plus aucune relation avec l'émir jusqu'en 1843, époque à laquelle le maréchal Bugeaud m'autorisa à lui écrire pour lui faire comprendre l'inutilité de la lutte qu'il soutenait contre la France et lui offrir une magnifique situation en Orient, s'il consentait à se rendre à discrétion au roi de France. Abd el Kader saisit avec empressement l'occasion d'entrer en relations avec moi, relations qui ont duré jusqu'à sa reddition (25 décembre 1847). Toutes les lettres qu'il m'écrivit alors furent successivement transmises soit à M. le maréchal Bugeaud, tandis que j'étais interprète en chef de l'armée d'Afrique, soit au ministre des affaires étrangères lorsque je fus nommé secrétaire de légation au Maroc.

Je publie quelques-unes des nombreuses lettres que j'ai reçues d'Abd el Kader depuis sa reddition jusqu'au 22 février 1883, date de sa dernière missive.

Outre l'intérêt inhérent à la correspondance de l'homme qui, après avoir lutté héroïquement contre la France, a donné un si bel exemple de fidélité à sa parole, les lettres que je publie sont une preuve irréfutable de l'affection et de l'estime que m'a conservées mon illustre ami, sentiments qui, dans le cœur de ce fervent champion de l'islamisme, eussent fait place à la haine et au mépris si, au moment de me séparer de lui, je ne lui avais pas avoué, au péril de ma vie, que je n'étais pas et que je n'avais jamais été musulman.

Tenant à donner une authenticité incontestable à ma correspondance avec Abd el Kader, j'ai transmis les originaux à un orientaliste distingué, M. Scheffer, directeur de l'Ecole des langues orientales vivantes, qui a bien voulu en faire faire la traduction et en constater l'exactitude dans la lettre dont je joins ici copie :

A M. LÉON ROCHES,
ANCIEN INTERPRÈTE DE L'ARMÉE D'AFRIQUE,
ANCIEN MINISTRE PLÉNIPOTENTIAIRE

Paris, 26 juin 1883.

Monsieur,

Je vous fais remettre aujourd'hui, avec leur traduction, les lettres de l'émir Abd el Kader, que vous m'avez fait l'honneur de me confier. Ce travail a été fait avec le soin le plus scrupuleux et je suis persuadé qu'en en prenant connaissance et en reportant vos souvenirs sur les faits qui sont relatés dans cette correspondance, vous reconnaîtrez la parfaite exactitude du texte français.

Veuillez, etc...

Signé : CH. SCHEFFER.

I

Amboise, 4 décembre 1848.

A MON AMI, L'INTELLIGENT, L'HONORABLE LÉON ROCHES,
KHALIFA DU CONSUL DE FRANCE, A TANGER

Après les compliments d'usage :

J'ai enfin reçu ta lettre que j'attendais avec tant d'impatience. J'y ai d'abord trouvé de bonnes nouvelles de ta

santé. Que Dieu te protège dans ce monde et dans l'autre et ce qui m'a été plus précieux encore, c'est l'assurance de ton amitié. Je t'ai déjà donné de longs détails sur ma situation. Nous devons nous soumettre aux épreuves que Dieu juge à propos de nous envoyer. J'attends donc avec résignation l'heure où je pourrai diriger mes pas vers le but de tous mes désirs, les villes saintes où vécut et mourut le prophète de Dieu, à lui prières et salut.

Si tu peux faciliter l'exécution de la promesse faite à ton ancien ami, ton devoir est de le faire. Ecris-moi souvent; tes lettres sont pour moi une consolation.

Par ordre d'Abd el Kader ben Mahhi ed Din el Heusseni [1].

Ton fidèle ami, Sid Mohammed Saïd (frère aîné de l'émir), qui a écrit cette lettre, te supplie de faire mettre en liberté son fils Sadok, qui est retenu en prison à Fez.

II

Brousse, 24 avril 1853.

Louanges à Dieu unique ! Que Dieu répande ses bénédictions sur tous ses prophètes vénérés ! Salut à toi l'ami fidèle, l'homme d'esprit et de conciliation, Léon, fils de Roches.

Après avoir fait des vœux pour ton bonheur présent et futur, je t'informe que ta lettre m'est parvenue. Je n'ai pas été surpris des témoignages que tu me donnes au sujet de la permission que j'ai obtenue d'aller vivre en pays musulman, car je connais ton amitié pour moi et je te considère comme un de mes enfants.

Dès mon arrivée en France et durant tout mon séjour, j'ai espéré ta visite, car un long entretien avec toi eût diminué ma tristesse. Ta présence m'eût aidé à attendre

[1] Les chérifs prennent ce nom de Heusseni pour indiquer qu'ils descendent de Heussein et de Hassan, les deux fils d'Ali et de Fatma, fille du prophète Mohammed.

8 de moharrem 1265.

patiemment que se levât pour moi le soleil de la clémence de l'empereur Napoléon. Il a apparu et les ténèbres qui m'environnaient ont été dissipées. Grâces en soient rendues à Dieu d'abord et ensuite à lui qui, seul, a compris ce qu'il y a dans mon cœur. Aussi demandé-je à Dieu de lui donner l'empire dans ce monde et dans l'autre. Quand je passerais ma vie à le louer, je ne lui rendrais pas le dixième du dixième du bien qu'il m'a fait. Celui qui est ingrat envers les hommes est ingrat envers Dieu. La religion et la raison nous commandent d'être reconnaissants du bien qu'on nous fait.

Je demande à Dieu d'être au nombre des reconnaissants envers lui, Très-Haut, et envers l'empereur qu'il a choisi pour être l'instrument de ma délivrance.

Ne manque pas de m'écrire. Je demande des livres au Maroc et en Egypte. Si tu peux m'en procurer, tu me causeras une grande joie.

Salut, ton ami dévoué.

ABD EL KADER EL HEUSSENI (chériff).

III

Brousse, 3 octobre 1853.

A LÉON ROCHES

Après les compliments d'usage :

J'ai reçu ta précieuse lettre, ainsi que le remarquable commentaire sur la *Maksoura de Hazim*. Je ne croyais pas qu'il fût donné à quelqu'un de faire un pareil présent. Car si, en réalité, tu ne m'as donné qu'un livre, par la richesse de son contenu, c'est une bibliothèque entière dont tu m'as fait cadeau. Que Dieu te récompense à ma place de la meilleure des récompenses ; qu'il te guide dans la voie du bien et te donne la meilleure part dans l'autre monde.

J'avais demandé des livres en Egypte et au Maroc et c'est toi seul qui as satisfait mon désir. Tu es toujours

l'homme des bonnes actions et le refuge vers lequel se dirigent ceux qui ont besoin de secours.

Salut, ton ami dévoué,

ABD EL KADER EL HEUSSENI.

30, de dhi el heuja, 1269.

IV

Damas, 9 octobre 1855.

A L'AMI FIDÈLE, LÉON ROCHES

Après les compliments d'usage :

J'ai reçu ta lettre à Marseille, à mon retour de Paris, où je m'étais rendu pour rendre visite à l'empereur Napoléon III, qui a témoigné une grande joie de me voir, lui, ainsi que ses ministres et toute la population de Paris. Certes je n'osais pas espérer une pareille réception, qui est bien au-dessus de mes mérites.

L'empereur m'a dit d'abord : « Brousse n'est plus une résidence qui puisse te convenir ; où veux-tu demeurer ? — C'est à toi de choisir, lui ai-je répondu. — Damas te plairait-il ? a-t-il alors ajouté. — Il me plaît, a été ma réponse. — Eh bien, tu iras à Damas, m'a dit Napoléon, et je vais donner l'ordre qu'un vaisseau t'y conduise. » Que Dieu lui donne la récompense qu'il donne aux hommes de bien et de justice.

Ta lette m'a apporté une grande joie. Son contenu m'a donné une nouvelle preuve de l'amitié sincère que tu m'as vouée et de l'empressement que tu as mis à me rendre des services qui ont manifesté ton désir de faire le bien. Tout ce qui m'est arrivé d'heureux j'aime à le reporter à ton intermédiaire ; que Dieu te comble de bonheur et de joie et qu'il t'accorde la grâce la plus précieuse, celle de l'autre vie ! Si ta lettre m'était parvenue à Paris, je n'aurais pas manqué de parler de toi à Napoléon et de lui dire tout ce que je dois à ta précieuse amitié !

Tu me dis de te renseigner sur le compte de Sidi Mohammed Sghair oul'd Sidi Eukba. Je ne l'ai jamais connu

que parfait, honnête et digne, mais les hommes peuvent changer avec les événements.

Ton ami sincère,

ABD EL KADER EL HEUSSENI.

27 maharrem 1272.

V

Le bey de Tunis m'avait fait cadeau d'un burnous tissé dans sa manufacture de drap de Tébourba, avec la laine de jeunes chameaux d'un brun foncé. L'étoffe en était chaude, légère et admirablement souple. Je l'envoyai à Abd el Kader et voici la lettre qu'il m'adressa en remerciements.

Damas, 15 mars 1856.

AU FIDÈLE AMI, LÉON ROCHES

Après les compliments d'usage :

J'ai reçu ta précieuse lettre toujours si ardemment désirée. J'ai reçu en même temps le magnifique burnous que tu m'as envoyé en présent. Que Dieu te revête en échange du riche vêtement du paradis et qu'il te préserve des épreuves dans ce monde et dans l'autre ! Ainsi soit-il.

Ce vêtement m'est arrivé à l'heure favorable, au moment où je me rendais en pèlerinage dans les deux villes illustres la Mecque et Médine. Je l'ai revêtu dans ces saints lieux et là, comme toujours, j'ai prié Dieu pour toi. C'est un devoir que m'impose ton amitié qui se manifeste à mon égard et à l'égard de ceux qui m'appartiennent, amitié qui est devenue un sujet de louanges dans tous les pays. Que Dieu te réserve la récompense qu'il donne à ses élus !

Salut, ton ami dévoué,

ABD EL KADER EL HEUSSENI.

8 redjeb 1272.

VI

Damas, 4 avril 1859.

A L'AMI FIDÈLE, LÉON ROCHES

Ta lettre m'est enfin parvenue après une longue interruption dans ta correspondance, mais je t'excuse, je suis certain de ton amitié et mon cœur pénètre le tien. Quand les amis ne s'adressent plus de reproches, c'est que l'amitié est altérée. Tant que l'amitié dure, les reproches mutuels durent aussi. Un usage a dit : « Cesse pendant quelque temps de visiter ton ami ; s'il ne t'adresse aucun reproche sur l'absence de tes visites, sois certain que son amitié a diminué. »

Nous sommes tous heureux et te félicitons des faveurs que t'accorde ton gouvernement[1]. Tu es du nombre de ceux qui méritent tous les honneurs. Moi je demande à Dieu qu'il t'accorde un honneur et une félicité que la mort ne peut faire cesser, l'honneur et la félicité dans l'autre vie.

Ton ami sincère.

ABD EL KADER EL HEUSSENI.

1er de ramadhan 1275.

VII

Damas, 14 février 1860.

A L'AMI FIDÈLE, LÉON ROCHES

Je commence cette lettre en t'adressant les vœux les plus sincères pour que Dieu te donne le bonheur que tu mérites. Ta lettre a réjoui nos cœurs. J'ai donné à la oualidé[2] le salut que tu m'as envoyé pour elle. Elle est encore

[1] Il fait allusion à ma promotion au grade de commandeur de la Légion d'honneur après quatorze ans de grade d'officier.

[2] On nomme oualidé la mère d'un souverain ou d'une illustre famille.

la bénédiction de la famille, elle fait toujours des prières pour que Dieu t'éclaire et te permette d'arriver à la félicité de celle-ci.

Sid Mohammed Sghair[1] est arrivé auprès de nous. Il ne cesse de nous raconter les services que tu lui as rendus et les bontés dont tu l'as comblé. Certes Dieu te récompensera. Le poète a dit :

L'homme vertueux peut seul apprécier le mérite de l'homme ver-
[tueux ;
Heureux qui place sa gloire dans l'achat de la reconnaissance des
[hommes,
Dût-il l'acheter au prix des joyaux les plus précieux.
La vie n'est qu'un prêt de quelques jours que nous fait le Très-Haut ;
La véritable vie ne commence qu'au moment où on vante nos bonnes
[œuvres !

J'ai écrit à l'empereur Napoléon d'abaisser son regard sur l'infortune des Ouled-Sidi-Eukba, mais c'est sur toi que je compte pour diriger leurs affaires. Ce que tu feras sera bien fait.

J'ai reçu les livres que tu m'as envoyés ; ils m'ont causé la joie que causent les présents et les lettres de ceux qu'on aime. En vérité, ta générosité surpasse ma reconnaissance, aussi est-ce à Dieu que je m'adresse pour te récompenser, car les récompenses de Dieu sont préférables aux récompenses des hommes.

Ton ami sincère,

ABD EL KADER EL HEUSSENI.

22 de redjeb 1276.

VIII

Damas, 26 septembre 1860.

A L'AMI FIDÈLE, LÉON ROCHES

Que Dieu fasse durer ton bonheur et te donne dans ce

[1] C'est le fils du mokaddem de Sidi-Eukba qui, lors de mon voyage à la Mecque, avait facilité ma mission à Kairouan pour l'obtention de la fameuse *Fettoua*.

monde et dans l'autre le complément de ce que tu peux désirer. Qu'il te donne place parmi ceux auxquels est réservée la félicité éternelle, parmi ceux dont la fin est plus heureuse que le commencement. Tels sont les vœux que je forme sans cesse pour toi. L'oualidé vénérée et mes enfants se joignent à moi pour demander de tes nouvelles et t'envoyer mille saluts. J'ai reçu ta lettre qui, comme tout ce qui vient de toi, nous a comblés de joie.

Oui, tu es de toutes les créatures de Dieu, celle qui ressent la satisfaction la plus profonde quand elle apprend que j'ai fait une action agréable à Dieu et aux hommes. Je ne puis t'exprimer dans une lettre toutes les pensées renfermées en mon âme. Je me borne à te dire que, pour mesurer ton amitié, j'interroge mon propre cœur. Je comprends alors combien tu m'aimes en sentant combien je t'aime. Le sage a dit : « Demandez à votre cœur si vos amis vous aiment sincèrement ; le cœur est un témoin qui ne se laisse pas suborner. »

Tu me loues de ce que j'ai fait à Damas[1]. J'ai agi simplement d'après les enseignements de la loi mahométane et les sentiments d'humanité. J'aurais dû même faire bien davantage, mais la présence des autorités turques dans la ville m'a empêché d'arrêter le mal avant qu'il arrivât, et certes avec l'aide de Dieu, j'aurais pu l'empêcher. En tout cas je remercie Dieu de m'avoir donné l'occasion de faire un acte qui apporte de la joie dans le cœur du sultan Napoléon III, car je ne pourrai jamais assez reconnaître ses mérites et ses bienfaits ; que Dieu prolonge ses jours pour le bonheur de ses sujets et le dirige dans la voie du bien!

Ton ami sincère,

ABD EL KADER EL HEUSSENI.

10 de rabiaâ el ouel 1277.

[1] Au sujet des massacres de Syrie et du secours apporté par Abd el Kader aux chrétiens de Damas.

IX

DE LA PART DE SID MAHOMMED, FILS AINÉ D'ABD EL KADER A M. LÉON ROCHES

Damas, 15 janvier 1861.

Après les compliments d'usage :

Je t'écris ces lignes au nom de l'oualidé (mère d'Abd el Kader) qui veut te remercier directement des saluts que tui envoies dans chacune de tes lettres à notre père vénéré, ton ami le plus sincère. Tu n'ignores pas que près de cent années se sont écoulées depuis la naissance de l'oualidé et qu'elle ne peut plus marcher. Chaque jour notre père la prend dans ses bras et la porte sur la terrasse de notre maison pour lui faire respirer l'air de l'espace ; elle tourne sa tête vénérée vers la kaâba (temple de la Mecque) et elle récite ses prières. Hier, vendredi, jour où est parvenue ta lettre précieuse à notre père (et avec cette émanation de ta personne, la joie a rempli tous nos cœurs), la mère a prié pour toi en portant son regard vers les villes saintes. Quelles prières plus agréables à Dieu que celles de l'oualidé vénérée ! Ecrit avec la permission de notre père.

Celui qui aspire à ton amitié,

MOHAMMED BEN ABD EL KADER.

14 redjeb 1278.

X

Damas, 20 juillet 1861.

A L'AMI FIDÈLE, LÉON ROCHES

Que Dieu répande ses bénédictions sur ta tête [1].

El oualidé (la mère) est entrée dans la miséricorde de Dieu ! Que le Seigneur nous fasse participer à ses mérites !

[1] Phrase consacrée, qui doit précéder l'annonce d'une mort.

Elle a dit sa dernière scheheda[1] entre mes bras. Que Dieu soit loué de me l'avoir conservée jusqu'à ce jour ! Oh ! Seigneur, donnez-moi la résignation, car vous êtes avec les résignés. La mère t'aimait comme un de ses enfants, tu prendras donc ta part de notre douleur. Que Dieu nous donne une fin comme la sienne. Ainsi soit-il.

Ton ami sincère,

ABD EL KADER EL HEUSSENI.

22 moharrem 1279.

XI

Damas, 17 octobre 1861.

A L'AMI FIDÈLE, LÉON ROCHES

Tes sentiments ne trompent jamais mon attente. Tu es bien l'ami du présent comme l'ami du passé, l'ami dans les joies et les épreuves de ce monde. Puisses-tu être notre ami dans la vie future qui est la meilleure. Tu me dis que tes larmes ont coulé en apprenant la mort de l'oualidé ; pouvait-il en être autrement ? L'ami ne ressent-il pas le coup qui frappe l'ami ! Et pourtant nous devons nous réjouir, car Lella Zohra (nom de la mère) est allée rejoindre notre père vénéré Sidi Mahhi ed Din, et tous deux occupent la place que nous devons tous envier. Que Dieu nous fasse participer à leurs mérites !

Ton ami sincère,

ABD EL KADER EL HEUSSENI.

12 du rabia el Teni 1279.

XII

Paris, 30 août 1865.

A L'AMI SINCÈRE, LÉON ROCHES[2]

Je suis toujours anxieux de recevoir de tes nouvelles et tourmenté du désir de te revoir, toi mon ami illustre et

[1] Profession de foi.

[2] J'étais alors ministre au Japon.

bien-aimé. Quant à moi je n'ai qu'à remercier Dieu du bien-être qu'il m'accorde. Je te fais savoir que j'ai eu la joie de voir ton épouse et tes gracieuses filles ; que Dieu te les conserve ! J'ai éprouvé un grand bonheur en pressant tes enfants sur mon sein, mais il n'était pas complet, car tous mes désirs volaient vers ta personne chérie. Je demande chaque jour à Dieu de prolonger ta vie et la mienne jusqu'au jour qui éclairera notre rencontre.

Je vais bientôt quitter Paris et retourner à Damas. Il m'est impossible de te faire comprendre les bienfaits dont m'a comblé l'empereur et l'accueil que j'ai reçu de la France ; que Dieu le récompense en mon nom ! Je suis toujours l'ami que tu connais, faisant des vœux pour ta félicité dans les deux demeures, celle qui est éphémère et celle qui est éternelle.

Ton ami sincère,

ABD EL KADER EL HEUSSENI.

7 de baabie El Teui 1282.

XIII

Damas, 2 juin 1868.

A L'AMI SINCÈRE LÉON ROCHES, MINISTRE AU JAPON

Tu me faisais espérer dans ta dernière lettre que ton gouvernement te permettrait de rentrer en France où ton cœur a soif des caresses de tes enfants ; que Dieu te les conserve ! Et tu me promettais de me faire connaître l'époque de ton retour. Si tu peux venir à Damas, ce serait le comble de mes désirs ; mais en tout cas je veux te rencontrer, dussé-je aller à Suez. Je n'accepte aucune excuse à ce sujet et je vais t'attendre d'heure en heure. Je prie le Seigneur de m'accorder cette joie de la rencontre dans cette vie et surtout dans l'autre. Puisses-tu mériter cette grâce ! Quant à mon amitié, ai-je besoin de te répéter que chaque jour y ajoute un nouveau lien ?

Ton ami sincère,

ABD EL KADER EL HEUSSENI.

10 de moharrem 1285.

XIV

Damas, 1er novembre 1868.

A L'AMI FIDÈLE, LÉON ROCHES

Ton neveu Gustave Robin m'a remis ta lettre et m'a expliqué les motifs sérieux qui t'ont empêché de me prévenir de ton passage à Suez où j'étais décidé à aller te voir à ton retour du Japon. Dieu m'a refusé cette consolation. J'espère encore que cette rencontre aura lieu dans une heure fortunée.

M. Robin est en bonne santé. Je suis heureux de son séjour auprès de moi, car je retrouve en lui plus d'une des qualités qui te distinguent. Il m'a parlé du bonheur que tu as éprouvé en revoyant ta famille et tes amis, que Dieu te les conserve ! J'envoie mes vœux à tes enfants. Ne mets pas tant d'intervalle entre tes lettres qui font la joie de ton ami sincère,

ABD EL KADER EL HEUSSENI.

15 redjab 1285.

XV

Damas, 15 août 1873[1].

A L'AMI FIDÈLE, LÉON ROCHES

Il n'y a de puissance et de durée qu'en Dieu très haut et très magnanime ! L'heure de la mort est écrite à l'avance sur le front de chaque créature et aucune main humaine ne peut effacer ce que Dieu a écrit. Oh ! l'ami des jours malheureux, mes entrailles ont ressenti le déchirement de tes entrailles paternelles quand mes yeux ont lu la lettre par laquelle tu m'annonces la mort de ta fille bien-aimée (que Dieu lui fasse miséricorde) ! Que le Très-Haut t'accorde patience et résigna-

[1] A l'occasion de la mort de ma fille cadette.

tion, seuls remèdes capables d'alléger ta douleur. Ses décrets sont impénétrables. Il envoie souvent les plus cruelles épreuves à ceux auxquels il réserve les plus précieuses consolations. Lui seul connaît ce qui nous est profitable, car il est le seul savant, le seul juste, le seul miséricordieux. Que ses volontés s'accomplissent. Le poète a dit : « La flèche qui perce le sein de notre ami perce notre sein. » Tel est l'état de mon cœur. Que Dieu te donne la résignation car il est avec les résignés.

Ton ami sincère,

ABD EL KADER EL HEUSSENI.

20 djomead el Teni 1290.

P. S. — Mes enfants partagent comme moi ta douleur. Ne cesse pas de m'écrire.

XVI

Damas, 15 avril 1877.

J'ai reçu ta lettre qui est une émanation de ta personne chérie. J'ai reçu également l'emcroha (éventail arabe) merveilleux que tu m'as envoyé. Dans son genre, je n'ai rien vu de plus admirable. Quelle jouissance pour moi de m'en servir en pensant que c'est ta main qui l'a peint et ton esprit qui a choisi les sentences qui y sont écrites ! Que Dieu te récompense et t'accorde tout ce que tu peux désirer parmi les choses désirables. Qu'il te couvre du manteau de sa miséricorde !

Ton ami sincère,

ABD EL KADER EL HEUSSENI.

1er rabia el teni 1294.

XVII

26 février 1878.

A L'AMI SINCÈRE, LÉON ROCHES

J'ai reçu ta lettre, qui toujours me paraît trop courte. Tu me dis que mon fils aimé Mohammed t'a écrit une

lettre en français pour te prier de lui envoyer les documents que tu peux avoir relativement à la guerre que j'ai soutenue en Algérie, ainsi que les lettres qui ont été échangées entre nous et entre d'autres amis au sujet de ces événements, et avant d'obtempérer à ce désir, tu me demandes si j'autorise la communication de ces documents. Je reconnais là la délicatesse de tes sentiments. Je t'autorise à donner à mon fils les documents qu'il te demande, car j'approuve le projet qu'il a formé d'écrire mon histoire. C'est d'ailleurs avec ma permission qu'il t'avait fait cette demande.

Salut de la part de ton ami sincère,

ABD EL KADER EL HEUSSENI.

23 safar 1295.

XVIII

Damas, 21 avril 1882.

A L'AMI FIDÈLE, LÉON ROCHES

J'ai reçu ta lettre ainsi que la sentence enluminée que tu m'as envoyée. J'ai placé ce nouveau souvenir dans la chambre où sont réunis les objets précieux. Tous ceux qui l'ont vu ont admiré l'habileté prodigieuse de ta main et la sagesse de ton esprit qui a composé la sentence, sagesse digne de Lokman [1].

Que Dieu te récompense des joies qui nous arrivent par toi !

Tu nous dis que, cédant aux instances de tes amis, tu te décides à écrire un ouvrage historique sur les événements dont tu as été témoin pendant ta vie. C'est une entreprise méritoire qui immortalisera ton nom et qui aura droit à mes louanges et à celles de tous les hommes doués de raison. Mais j'ajoute que tu dois traduire cette histoire en arabe, pour que le grand nombre de ceux qui

[1] Philosophe arabe.

savent l'arabe et qui ignorent le français puissent profiter de ton œuvre.

La généralité des hommes ne s'occupe aujourd'hui que des choses de ce monde ; l'homme complet est celui qui se préoccupe également dans ses actes et ses écrits des affaires de ce monde et des espérances de l'autre.

Un ami m'a apporté un portrait de moi en me priant d'y écrire une pensée. J'y ai tracé de ma main ces quatre vers :

Ce portrait est vraiment la reproduction de mes traits ;
Mais si le pinceau a reproduit l'apparence matérielle,
Il existe dans la peinture une individualité morale,
Qui élève ses aspirations au-dessus des cieux.

Que Dieu t'accorde tout le bonheur que je ne cesse de lui demander pour toi et qu'il te conduise aux félicités éternelles !

Ton ami sincère,

ABD EL KADER EL HEUSSENI.

1er djounal el oual 1289.

XIX

DERNIÈRE LETTRE ADRESSÉE A M. LÉON ROCHES PAR L'ÉMIR ABD EL KADER BEN MAHHI ED DIN

Damas, 22 février 1883.

A L'AMI FIDÈLE, LÉON ROCHES

Après des compliments plus tendres encore que d'habitude.

Je t'adresse les hommages dont tu es digne et je m'informe avec une égale sollicitude de l'état de ta santé et de l'état de ton cœur. Puisse Dieu combler tes désirs !

Ta lettre m'est parvenue dans une heure fortunée et elle a comblé ma joie. J'ai reçu la nouvelle sentence que tu as écrite et peinte pour moi ; elle m'a causé une nou-

velle satisfaction. Oh ! certes, si tu fais des vœux pour moi, de mon côté je ne cesse de prier Dieu pour qu'il répande sur toi ses bénédictions et qu'il te conduise dans la voie qui mène au séjour des élus. L'amitié qui existe entre nous durera autant que notre vie. Quand donc sonnera l'heure de notre réunion ?

Ta sentence ne contient que le premier vers du poète. Tu devais y ajouter le second qui exprime la réciprocité de l'amitié.

Toute ma famille t'adresse mille saluts.

Ton ami sincère,

ABD EL KADER EL HEUSSENI.

14 de rabia el teni 1300.

ÉPILOGUE

ÉPILOGUE

MISSIONS DE ROCHES

AU MAROC, A TUNIS, AU JAPON

Ici s'arrêtent les mémoires de Roches. Au moment où la force des événements le séparait du maréchal, Léon Roches avait trente-cinq ans. Quelle glorieuse carrière ! Que de choses il avait vues ! A combien de combats il avait assisté !

Ce n'était qu'après avoir bien réfléchi que le maréchal Bugeaud avait résolu de se séparer de Roches. Il aimait ce lieutenant, si profondément dévoué, cet *alter ego* qui avait toute sa confiance. Quel que soit l'ordre qu'il lui donnait, qu'il s'agisse de discuter une question sous la tente des Arabes ou de charger à la tête d'un escadron, le maréchal était sûr d'être compris et obéi.

Il appréciait aussi son charme, son entrain, sa gaîté. On eut dit autrefois que Roches avait du panache ; on dirait aujourd'hui : c'était un cadet de Gascogne. Son esprit n'était pas paralysé par l'objection, ni son cœur par le danger. Le mot impossible ne lui semblait pas français, il l'a prouvé à la bataille d'Isly et dans bien d'autres circonstances. Il justifiait le mot célèbre de Guizot ; « Les pessimistes ne sont que des spectateurs ; l'avenir est aux optimistes. »

L'état-major de Bugeaud était fort curieux. Il contrastait avec les états-majors des maréchaux de l'Empire, qui tenaient leurs aides de camp à distance. Il y avait plus qu'un courant de sympathie entre lui et ses officiers. Ce maréchal de fer, si terrible dans l'action, n'était pas seulement admiré, il était respecté et aimé. Mais pas un n'était près de son cœur comme Léon Roches.

Bugeaud pensait que, la victoire d'Isly devant entraîner la pacification de l'Algérie, les facultés intellectuelles de Roches ne trouveraient pas l'occasion de se montrer dans la vie de garnison. La victoire laissait subsister des ennemis redoutables en dehors des frontières de l'Algérie. Tunis et le Maroc étaient deux foyers où le fanatisme musulman entretenait et développait contre nous de farouches inimitiés. Il fallait enrayer et surveiller de perfides menées. Et pour cela, Roches qui parlait l'arabe aussi bien que l'Arabe le plus érudit, qui connaissait dans tous ses replis l'âme arabe, n'était-il pas indiqué pour représenter la France ?

L'ère héroïque était terminée. Dans les négociations diplomatiques, Léon Roches allait montrer à la fois une incomparable finesse, une connaissance profonde des hommes ainsi que des choses de l'Orient et, ce qui est plus rare, un tact merveilleux joint à une inébranlable volonté. Il avait de plus une faculté qui devient plus rare chaque jour ; il savait prendre les responsabilités. Malheureusement, Roches n'a pas écrit cette dernière partie de sa vie. Aucune note même relative à ses missions, n'a été retrouvée. Nous ne pouvons donner une étude complète de ce qu'il a fait et dit. Ce n'est pas un commentaire que nous allons donner, c'est un simple aperçu très exact, mais forcément incolore de sa vie. Les événements auxquels il a pris part ont un grand intérêt au point de vue historique et diplomatique. Peut-être un livre sera-t-il écrit un jour sur ce vaste sujet. Le paladin est devenu diplomate, chef de mission.

Pour régler par un traité la question brûlante de la délimitation de la frontière du Maroc, le général de Lamo-

ricière et le colonel Martimprey avaient établi un tracé : c'était le tracé séculaire des anciennes limites admises du temps de la domination turque en Algérie. Mais comment faire accepter ce tracé par les plénipotentiaires marocains ? Roches seul est capable de le faire, avait dit le général Lamoricière.

On allait se heurter aux lenteurs calculées de la diplomatie orientale, à l'esprit cauteleux des représentants de l'empereur du Maroc Abd er Rahman, à leur tactique d'inertie et de temporisation.

Roches juge utile de se rendre à Paris et d'exposer son plan au roi, à M. Guizot, ministre des Affaires étrangères, au maréchal Soult, ministre de la Guerre. Ils approuvent et se fient complètement au protégé du gouverneur général de l'Algérie.

Roches retourne en Afrique. Il ira seul à Tanger, il prie le général de la Ruë de rester à Oran, ne voulant pas exposer le représentant du roi à un échec. S'il ne réussit pas, on le désavouera.

La position est plus grave qu'on ne le supposait. Au Maroc, le consul anglais n'avait pas perdu de temps depuis la bataille d'Isly. Il avait agi sur l'esprit de l'empereur. Dans cette partie il avait dans son jeu un fort atout, Abd el Kader.

L'empereur circonvenu avait fait mettre aux fers les plénipotentiaires marocains parce qu'on les soupçonnait d'être disposés à accepter les conditions de la France.

Roches avait une supériorité qui lui avait toujours été fort précieuse pour réussir près des Arabes ; c'était sa connaissance approfondie de leur langue. Il se ménageait ainsi des intelligences dans toutes les tribus. Il connaît Ben Selham, ministre des Affaires étrangères d'Abd er Rhaman. Il lui montre en perspective une seconde bataille d'Isly. Il menace, il effraie le ministre, il lui remet un exemplaire du traité de délimitation. C'est la paix si l'empereur appose sur cet exemplaire ces mots :

« J'approuve tous les articles du traité de délimitation qui précède parce que mon intention a été et sera tou-

jours de maintenir les frontières qui existaient du temps des Turcs. »

Si l'Empereur ne signe pas, c'est la guerre.

Et lui Roches, dans ce dernier cas se retire immédiatement. Le reste regarde le maréchal Bugeaud.

Pendant ce temps Roches écrit au général de la Ruë.

« Ma lettre à Ben Selham et la lettre que je l'ai chargé « de faire parvenir à la cour de Fez vous inspireront de « vives inquiétudes, mon général, et j'ai le pressentiment « que vous n'approuvez pas mon attitude audacieuse, « mais j'ai pris le soin scrupuleux de n'engager que moi « en parlant et en écrivant en mon nom, il vous sera donc « loisible en cas d'échec, de me désavouer et de renouer « les négociations.

« Quant à moi, mon cher général, je ne suis qu'un bien « petit personnage, mais en demandant que je fusse « attaché à votre mission, le maréchal Bugeaud, dont je « suis l'interprète, m'a tacitement imposé le devoir de « m'inspirer de sa pensée. Eh bien, si par des considéra- « tions dont vous seul êtes juge, vous étiez, contraire- « ment aux sentiments qui vous animent, amené à faire « la *moindre concession* aux insolentes exigences du « gouvernement marocain, je vous prierais de me ren- « voyer bien vite auprès de mon maréchal. »

Quelques jours se passent. Le général de la Ruë inquiet, arrive en rade de Tanger sur un navire de guerre le *Titan*. Il est promptement rassuré par un billet de Roches, ainsi conçu :

« Victoire ! mon ultimatum a produit l'effet que j'en « attendais. L'empereur effrayé des conséquences terribles « que j'ai déroulées sous les yeux du pacha Ben Selham « approuve le traité sans la moindre modification. La « lettre impériale est dans ma poche, et jamais billet « doux n'a fait battre plus délicieusement mon cœur. « J'aurais été si malheureux de compromettre ma mis- « sion, vous qui m'avez donné tant de preuves de bien- « veillance. »

Le général de la Ruë félicite chaleureusement Roches

et fait au roi un rapport dans lequel il rend pleine justice à celui qui s'était improvisé diplomate.

Après la signature du traité, Roches accompagne en France l'ambassadeur marocain, chargé de présents pour le roi des Français.

Le roi le reçoit à son arrivée, et le consulte sur le choix des présents qu'il doit envoyer à l'empereur du Maroc.

Roches fait observer que les présents étaient toujours les mêmes, tapisseries des Gobelins, porcelaines de Sèvres, etc. Mais ne serait-il pas préférable d'envoyer quelque présent qui étonne l'empereur et lui donne une haute idée de la grandeur de la France?

Et comme le roi l'invitait à désigner le genre de présent.

« Eh bien, dit Roches, que Votre Majesté lui envoie une belle batterie de canons attelée de magnifiques juments normandes. L'effet est assuré. La France prouvera ainsi à ces musulmans que nous n'avons nul besoin de leurs chevaux plus frêles que les nôtres, et que nous avons beaucoup de batteries semblables. »

Louis-Philippe n'était qu'un roi constitutionnel. Il fallut que la proposition de rompre avec les usages en matière de cadeaux fût présentée par les ministres au roi.

Ils approuvèrent cette idée ingénieuse et originale.

C'est ainsi que l'empereur musulman reçut un jour une magnifique batterie d'artillerie attelée de superbes juments percheronnes, ce qui stupéfia le Maroc.

Un autre grand succès de M. Léon Roches fut celui-ci :

Des tribus algériennes soumises à la nation française s'étaient réfugiées au Maroc.

Arrivées à Fez, elles se repentirent et voulurent rentrer en Algérie, il était trop tard. Les troupes marocaines menaçaient de les massacrer.

Les chefs de ces tribus s'adressent à Roches et le supplient d'intervenir près du sultan. Roches part seul pour Fez. En dépit de l'étiquette il arrive jusqu'à l'empereur, obtient de lui la mise en liberté des tribus et une assurance de protection pour leur retour en Algérie.

C'est le seul exemple d'un souverain mahométan replaçant de sa propre main des populations musulmanes, sous la domination des chrétiens.

Le maréchal Bugeaud adressa les plus vives félicitations à Roches qui était fier de se considérer toujours comme son lieutenant. « Je ne doute pas, lui écrivait-il, que le roi et ses ministres ne vous en tiennent compte. Je n'ai pas besoin de vous dire que je serai heureux de tout ce qu'on fera pour vous. »

Le général de la Ruë rendit compte au gouvernement de sa mission et au lieu de s'attribuer le mérite des résultats obtenus, il fit noblement ressortir le rôle que Roches avait joué près des autorités marocaines et suggéra au ministre des Affaires étrangères la pensée de l'attacher d'une façon officielle à la mission de France au Maroc. Il soumit le projet au maréchal Bugeaud, qui l'approuva et adressa à Guizot la lettre suivante :

Alger, le 15 juillet 1845.

« Mon cher collègue,

« Le général de la Ruë vous a fait une proposition que je viens appuyer de toutes mes forces.

« Il s'agit de la nomination de Léon Roches, interprète en chef de l'armée, au poste de consul général à Tanger. C'est, me direz-vous, une énormité qui heurterait toutes les règles hiérarchiques de la diplomatie. Je réponds que la dignité et les intérêts de la France exigent que nous ayons, à la cour du Maroc, un agent spécialement initié aux hommes et aux choses de l'islamisme afin qu'il tire tout le parti possible des victoires que nous avons remportées sur ces peuples fanatiques.

« Si vous connaissiez Léon Roches comme je le connais, vous n'hésiteriez pas un instant à lui confier le poste de Tanger. Il exerce un tel prestige sur les Arabes, que j'ai vu, maintes fois, des populations entières ramenées par

lui seul à la soumission. C'est qu'il parle et écrit l'arabe comme un lettré musulman, qu'il a l'aspect guerrier, qu'il égale l'habileté des meilleurs cavaliers arabes et que son courage est devenu proverbial parmi eux.

« J'ajoute que son esprit ardent, son cœur généreux et prompt au dévouement le rendent séduisant : c'est en outre un excellent Français.

« Si vous trouvez que le grade de consul général soit d'abord trop élevé, donnez-lui le grade inférieur, mais qu'il soit chargé, seul, de représenter la France au Maroc.

« Il faut savoir prendre les hommes propres à la « chose, où ils sont, et faire fléchir les règles hiérar- « chiques devant un grand intérêt national. »

« Quant à moi, en consentant à me priver des services de mon brave Roches, je fais certes acte de désintéressement.

« Agréez, etc. »

Signé :

« Maréchal Bugeaud d'Isly.

M. Roches, très justement fier d'avoir inspiré une si belle lettre à un homme aussi illustre que le maréchal Bugeaud, a écrit à ce sujet les lignes suivantes :

« Mon chef bien-aimé, en me transmettant la copie de cette lettre, que je lègue à mes enfants comme un titre de noblesse, me conseillait vivement de saisir l'occasion qui se présentait à moi d'entrer dans la diplomatie. J'avais d'abord encouragé votre désir d'embrasser la carrière militaire, me disait-il, mais nous nous serions heurtés à des difficultés presque insurmontables et, d'ailleurs, il faut savoir sacrifier nos convenances personnelles à l'intérêt de notre pays. Eh bien, l'intérêt de la France exige que vous soyez accrédité auprès du gouvernement marocain, car vous seul remplissez les conditions indispensables pour tirer parti de nos victoires. »

La correspondance de Bugeaud avec Roches est extrêmement intéressante. Si elle donne la mesure de ce grand maréchal en qui le patriotisme était incarné, elle montre aussi la haute opinion qu'il avait de Léon Roches.

Attiré et charmé par les brillantes qualités de Roches, il l'avait appelé dans son état-major à titre d'interprète principal. Il avait bientôt reconnu les grandes facultés morales et intellectuelles qui en faisaient un homme de commandement capable de rendre les plus éclatants services à la France. Il avait pensé d'abord à le faire entrer dans l'armée avec un grade élevé, mais les règlements militaires s'y opposaient. Il songea alors à lui donner un poste dans la diplomatie orientale, à en faire un chef de mission. On a vu les difficultés qu'il rencontra. Mais il ne se découragea pas. Il y avait sans doute entre le maréchal gouverneur général et l'interprète principal un immense écart hiérarchique, mais il y avait égalité entre eux au point de vue de la source qui inspirait leurs pensées et leurs actions : l'amour de la patrie. Jamais, dans ces lettres, il n'est question d'intérêt personnel. Cette correspondance a duré jusqu'à la mort du maréchal. Elle est à l'honneur de ces deux hommes de tant de cœur et d'intelligence ; elle est aussi à l'honneur du pays qui a produit de tels serviteurs.

Un grand événement se produisit en 1847. Justement irrité de l'injustice des Chambres, le vainqueur d'Isly donna sa démission de gouverneur général de l'Algérie.

Roches, qui était en ce moment au Maroc, lui exprima toute la peine qu'il éprouvait d'une si grave détermination qui pouvait être fatale à la France.

Bugeaud lui répondit:

La Durantie, 7 juillet 1847.

Mon cher Roches,

Je reçois à l'instant votre excellente lettre, je veux y répondre sur-le-champ. Les sentiments que vous m'expri-

mez me touchent profondément. Je reconnais là votre cœur aimant, ardent et généreux, et votre dévouement à ma personne dont je n'ai jamais douté.

La grande détermination que je viens de prendre et qui vous affecte si péniblement au point de vue de nos intérêts africains n'a pas été produite par l'envie de conquérir enfin un peu de tranquillité d'esprit et de corps, quelque besoin que j'eusse de repos pour le rétablissement de ma santé, quelque désir que j'éprouvasse de retrouver au milieu de mes champs le bonheur domestique. Mon patriotisme n'aurait point hésité à faire le sacrifice de mes intérêts personnels, même les plus chers, aux intérêts généraux du pays, mais d'autres motifs me faisaient un devoir de résigner mes fonctions de gouverneur général de l'Algérie. Gardez-vous bien de croire que j'ai eu pour but d'échapper aux atteintes d'une presse injuste et dévergondée ; ne lui faites pas l'honneur de penser que ses violences et ses outrages de tous genres ont eu la moindre influence sur ma résolution.

J'ai donné ma démission de gouverneur général de l'Algérie parce que je n'ai pas voulu me faire l'applicateur et l'éditeur responsable de systèmes de colonisation que ma raison réprouve ; parce que ayant eu le bonheur de mener à bonne fin une vaste et difficile entreprise, je n'ai pas voulu me faire l'artisan de la destruction de mon œuvre en me prêtant aux illusions des rêveurs ou des charlatans.

Deux fois, vous le savez, j'avais déclaré au roi et au gouvernement, que je ne voulais demeurer en Afrique qu'à la condition d'y faire quelque chose de grand et d'utile, en y jetant les bases d'une colonisation solide. Eh bien ! vous le voyez, le pays, par l'organe de ses députés, a rejeté ma proposition, il consent à ce que l'on essaie de tous les systèmes, excepté de celui du gouverneur général qui a pu vaincre les Arabes et les gouverner, mais qui n'entend rien à la colonisation. Le vote de trois millions demandés par le gouvernement pour un essai de colonisation était une question de cabinet, la Chambre a refusé, et je me suis retiré.

J'ai dû me retirer par convenance, par respect pour moi-même, par suite de la conviction où je suis de la fausse direction que l'on est sur le point de suivre. Puisque, gouverneur général, je n'ai pu arrêter le torrent, je vais essayer de lutter comme simple député et *mes paroles auront plus de poids peut-être que par le passé, quand on verra que je suis tout à fait désintéressé dans la question.*

Ma conviction pour le système à adopter en colonisation est aussi profonde que celle que j'avais sur le système de guerre à faire aux Arabes. Vous m'avez vu lutter contre tout le monde ou même contre les ministres, sans jamais me décourager ; j'ai résisté avec acharnement et j'ai triomphé. Je serais sûr également de triompher dans l'essai d'une colonisation militaire qui donnerait au pays le spécimen de ce qu'il convient de faire pour la seule véritable solution du problème, mais il n'en est pas de la colonisation comme de la question de guerre, j'ai pu répondre à mes contradicteurs en guerre par l'argument le plus péremptoire, le succès, mais en colonisation pour avoir des succès, il faut de l'argent, et les Chambres seules peuvent en voter. Je sais bien que le temps et les Arabes m'auraient bientôt donné raison, mais je compte assez sur le bon esprit de mes concitoyens pour espérer que bien renseignés ils finiront par comprendre, et je compte y employer dans la prochaine session tout ce que j'ai d'activité et de bon sens.

Ne croyez pas, mon cher Roches, que je sois indispensable en Algérie. Je laisse heureusement après moi des lieutenants sages, intelligents et expérimentés et une pépinière de jeunes officiers qui font l'espérance de l'armée et sont la plus sûre garantie de la conservation de notre conquête. Pour peu que l'on conserve de bonnes traditions, la question militaire ne périclitera pas en d'autres mains...

En quittant l'Algérie, mon cher Roches, j'avais recommandé de représenter aux Arabes mon départ comme un voyage pour me reposer, mais qu'au premier signal un

bateau à vapeur m'aurait bientôt ramené partout où ma présence serait indispensable. Faites aussi connaître cela de votre côté, si vous le croyez utile, et en effet, c'est la vérité. Car si les périls devenaient tels, ce qu'à Dieu ne plaise, que l'on jugeât que mon intervention fût nécessaire, vous connaissez trop bien mes sentiments pour ne pas être persuadé que j'accourrais, *mais temporairement*, apporter le tribut de ma personne, mais espérons que cela ne sera pas nécessaire...

Nous espérons que l'année prochaine vous viendrez à la Durantie et vous me demandez si les portes ne vous seront pas fermées. Elles vous seront ouvertes, mon cher Roches, tout au large, de même que nos cœurs vous sont ouverts. Venez nous voir, nous serons bien heureux de vous donner une bien sincère et cordiale hospitalité.

Je vous ferai voir mes champs dont je suis plus amoureux que jamais. Loin de vieillir, ils rajeunissent tous les jours. Que n'en est-il de toutes choses dans ce monde!

Adieu, mille amitiés, continuez à nous faire de la bonne politique et écrivez-moi souvent. Je tiens infiniment à ce que vous me teniez au courant des affaires.

Ma femme et mes enfants vous font leurs compliments empressés.

Maréchal Duc d'Isly.

Le duc d'Aumale succéda au maréchal Bugeaud comme gouverneur général de l'Algérie. Un grand événement signala le trop court règne du nouveau gouverneur général : la soumission d'Abd el Kader.

Les événements de 1848 consternèrent Bugeaud et Roches.

Tous deux avaient un culte pour la famille d'Orléans. Le maréchal Bugeaud voyait dans le jeune vainqueur de la Smala le continuateur de son œuvre. La révolution dissipa ce beau rêve. Le prince, plutôt que de jeter sa patrie dans les horreurs d'une guerre civile, eut le courage d'abdiquer et de condamner à l'exil une vie qui s'était révélée avec tant d'éclat.

On connaît l'ordre du jour qu'il adressa à l'armée.

« En me séparant d'une armée modèle d'honneur et de courage, dans les rangs de laquelle j'ai passé les plus beaux jours de ma vie, je ne puis que lui souhaiter de nouveaux succès. Une nouvelle carrière va peut-être s'ouvrir à sa valeur ; elle la remplira glorieusement, j'en ai la ferme croyance.

« Officiers, sous-officiers et soldats, j'avais espéré combattre avec vous pour la patrie ! Cet honneur m'est refusé ; mais du fond de l'exil mon cœur vous suivra partout où vous appellera la volonté nationale. Il triomphera de vos succès ; tous ses vœux seront toujours pour la gloire et le bonheur de la France.

« HENRI D'ORLÉANS. »

Quelle noble et quelle touchante mélancolie dans cet ordre du jour !

En le reproduisant, je ne m'écarte pas de mon sujet. Il existait à cette époque une société d'élite pour laquelle le devoir était la loi suprême. Que ce fût le duc d'Aumale, ou le maréchal Bugeaud qui la parlât, ou l'interprète Roches, c'était la même langue. Elle pouvait varier dans la forme, mais c'était l'inspiration d'un même sentiment de dévouement à la patrie.

La révolution de 1848 exila une dynastie, qui chez les hommes se distinguait par l'intelligence, le courage et l'esprit chevaleresque poussé jusqu'à l'abnégation, et chez les femmes par le dévouement et les plus grandes vertus chrétiennes.

Ce fut pour Bugeaud et pour Roches, je ne dirai pas un effondrement, car leur courage n'était pas abattu, mais un deuil profond.

En 1848, Bugeaud nommé général en chef de l'armée des Alpes imposait à la fois aux ennemis du dehors et aux factieux, les ennemis du dedans.

Roches était toujours simple secrétaire à la légation du Maroc. Le maréchal s'irritait de lui voir une situation

si fort au-dessous de son mérite. Il nous semble qu'en publiant les lettres qui suivent, nous rendons à la mémoire de Roches un hommage qui vaut tous les commentaires de cette vie si utile et qui mérite une part de gloire.

Le 8 mars 1849 il lui écrivait :

Armée des Alpes.

—

Le maréchal de France commandant en chef.

Le 6 mars 1849.

Mon cher Roches,

Je vous ai bien négligé : j'ai tort, j'en conviens parce que vous êtes un excellent homme, d'un cœur chaud et élevé. Je ne suis pas plus froid que vous, mais les affaires pour moi ont été si chaudes et si multipliées depuis quelque temps que j'ai été forcé de garder le silence envers nos amis et même mes parents.

J'ai écrit à M. Drouyn de Lhuys pour lui dire *qu'il ne peut mettre à la tête du Consulat de Tanger aucun homme qui vous vaille, car il ne l'a pas dans tout son corps diplomatique.* Je développe cela de manière à alarmer votre modestie.

Je ne vous dirai rien des affaires de France ; ce serait trop long. Vous devez bien voir d'ailleurs qu'il y a un progrès vers le bien. Mais nous sommes encore loin d'avoir consolidé la société. Nul ne peut prévoir ce qui sortira du vote universel, de la Constitution et des événements...

Pour tout ce qui touche les Arabes, les affaires continuent d'aller très bien en Algérie, mais on y fait une détestable colonisation qui coûtera beaucoup d'argent et ne produira que bien peu.

Adieu, portez-vous bien et croyez à mes sentiments affectueux et dévoués.

Maréchal Bugeaud d'Isly.

M. Drouyn de Lhuys avait adressé au duc d'Isly la réponse suivante :

Ministère des Affaires étrangères.

—

Direction politique.

Paris, le 12 mars 1849.

Monsieur le maréchal et cher collègue,

J'ai reçu la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire le 6 de ce mois pour me recommander M. Roches. Je connais les services qu'il a rendus tant à l'armée d'Afrique qu'au département des Affaires étrangères, et je sais que plus que personne, il est en mesure par ses connaissances spéciales comme par les qualités de son esprit de traiter utilement avec les Arabes. Vous pouvez donc compter sur mon empressement à saisir la première occasion qui s'offrira, de donner à un homme que vous honorez de votre bienveillance un avancement justifié d'ailleurs par le meilleur de tous les titres, par des motifs d'utilité publique.

Agréez, Monsieur le maréchal et cher collègue, les assurances de ma haute considération.

E. Drouyn de Lhuys.

Bugeaud ne cessait pas de correspondre avec Roches ; il s'ouvrait à lui tout entier. Ses tristesses, ses inquiétudes patriotiques éclataient dans ces lignes :

La Durantie, le 4 mai 1848.

Mon cher Roches,

J'ai reçu avec bonheur votre lettre d'Alger. J'y ai retrouvé votre âme et votre cœur. J'en ai été vivement touché. Soyez sûr que je vous rends bien les sentiments que vous avez pour moi. Ma femme veut que je vous dise les mêmes choses pour son compte.

Oui, il s'est passé bien de grands événements depuis notre dernier échange de lettres. Ah ! si ce n'était qu'une république substituée à la monarchie, j'en prendrais facilement mon parti ; j'ai depuis ma tendre enfance des mœurs très démocratiques, j'ai toujours vécu dans l'intimité du peuple, soit dans les camps, soit dans les champs, et dans ces deux situations je crois lui avoir prouvé mon amour. Mais, mon ami, l'avancement de la démocratie a fait surgir une multitude de théories absurdes et dangereuses, de passions mauvaises qui compromettent singulièrement l'avenir de la République. Tout le monde l'avait adoptée d'abord sinon avec transport, du moins avec une résignation mêlée d'espérance. Les grands principes proclamés d'abord avaient fait disparaître les craintes, les répugnances qui naissaient naturellement de ce que fut le souvenir de la sœur aînée. Mais bientôt la confiance disparut parce que, sauf la guillotine, on vit reprendre toutes les allures, reproduire toutes les paroles de 93. Des commissaires, envoyés dans les départements pour les révolutionner et manipuler les élections, ne tardèrent pas à diviser le peuple en deux catégories, les purs et les impurs, les républicains de la veille et ceux du lendemain. La partie la plus mauvaise du peuple de la rue fut excitée contre la bourgeoisie, contre les riches et cette tourbe, dans une foule de villes et dans quelques campagnes, s'est livrée à de grandes violences. Et moi qui avais adopté franchement la République, n'ai-je pas été menacé de pillage et peut-être de mort par une commune voisine qu'un mauvais avocat avait fanatisée à force de mensonges. J'ai été sauvé par le dévouement bien connu de ma commune et peut-être aussi parce qu'on m'a su entouré de 30 paysans résolus, ayant 60 coups à tirer. J'avais pour mon compte 5 fusils à 2 coups et 4 pistolets. Je me suis souvenu à ce moment de la défense de Charles XII à Bender, et j'étais bien résolu à l'imiter.

Enfin, nous respirons un peu. Malgré les manœuvres les plus coupables du parti ultra-républicain, malgré

tout le système d'intimidation, les élections sont de nature à faire espérer l'établissement d'une République raisonnable. Soyez sûr que ce ne sera pas sans de nouvelles luttes. Penser le contraire ce serait ne pas connaître le parti radical.

Les communistes et les socialistes n'ont pas dit non plus leur dernier mot. Les derniers ont imaginé qu'il était possible d'organiser le travail de manière à ce que tous les ouvriers fussent dans une grande abondance tout en travaillant beaucoup moins. Leur grand mot est : *plus d'exploitation de l'homme*. Ainsi quand vous faites faire un habit ou une paire de bottes que vous payez largement, vous exploitez le tailleur et le bottier. Ces habiles écrivains tribuns ont sans doute pensé que les chefs d'atelier faisaient des fortunes colossales avec les sueurs de leurs ouvriers et qu'en outre il existait quelque part une grosse masse de richesses en tout genre, préexistante au travail dont les aristocrates s'étaient emparés et avaient frustré le peuple. Il faut bien qu'ils pensent ainsi puisqu'ils disent que les richesses sont mal réparties et que la révolution a été faite pour que le partage des richesses fût équitable. J'avais cru jusqu'ici que les richesses n'étaient réparties que par le travail dont chacun use selon sa force, son intelligence et son activité. Je m'étais trompé comme un sot que je suis. C'est Dieu qui donne toutes les richesses comme il a donné la terre, l'eau, l'air et la lumière. Tout le monde a donc des droits égaux à tout ce qui est créé ou à créer.

Mais que vais-je vous dire là? Vous penserez que je vous prends pour un barbare du Sahara, un Touareg. Mais ne vous fâchez pas, cela vaut mieux que si je vous prenais pour un savant. Voyez où les lettrés nous conduisent à force de lumières et de civilisation. Tous les jours une partie de notre peuple fait des infamies dont rougiraient les Touaregs. Deux mois après la révolution, la populace d'Exideuil a lacéré, bafoué pendant tout un jour un beau portrait du roi que j'avais fait donner à la ville et sur le soir, on l'a enchaîné et brûlé.

Nos colons de l'Algérie sont dans un délire fougueux de la République et des institutions qu'elle leur a octroyées. Ils croient jusqu'à présent tous les obstacles vaincus. Les insensés ! Ils verront le revers de la médaille.

Le général Cavaignac est rappelé. Est-ce pour être ministre de la Guerre ? Je le désire, mais ça n'en a pas l'air. Je l'aimerais mieux comme ministre que beaucoup d'autres. Il serait bien étrange qu'on l'eût rappelé purement et simplement. C'est peut-être pour lui donner le commandement d'une armée. Savez-vous que nous commençons à tourner à la guerre ? Pour mon compte, je n'en serais pas fâché ; mais si j'avais voix au chapitre, je ne conseillerais pas cette folie. Nous pouvons y perdre ou notre nationalité ou la liberté : ce qui est certain, c'est que nous y achèverons notre ruine.

Adieu, mon cher Roches, présentez mes hommages à votre femme, mes compliments à votre beau-père et gardez pour vous toutes mes amitiés.

Maréchal Bugeaud d'Isly.

Le 6 juin 1849, le maréchal ressentit les premières atteintes du choléra qui décimait à cette époque Paris. Il revenait ce jour-là vers quatre heures de la Chambre des députés.

A ce moment, Roches arrivait en voiture précisément chez le maréchal qui avait accepté l'hospitalité d'un de ses amis le comte Vigier dont l'hôtel se trouvait situé quai Voltaire.

Roches descendit précipitamment. Le maréchal, jusqu'alors si robuste, était terrassé par le mal. Il était pâle, son front ruisselait de sueur, sa démarche était incertaine, il s'avançait, s'appuyant contre le parapet du quai. Roches le conduisit à son domicile. Le maréchal se coucha pour ne pas se relever. Roches ne voulant pas le quitter, l'assista jusqu'au dernier moment.

Toutes les préoccupations s'étaient concentrées sur

l'homme illustre qui personnifiait à la fois le patriotisme et l'honneur militaire, et représentait l'ordre dans son acception la plus élevée.

Sa mort fut admirable comme sa vie.

Voici ce que le 10 juin écrivait à son sujet M. Louis Veuillot :

« Le maréchal pouvait quelque chose de plus grand et « de plus précieux pour la France que de gagner des « batailles contre l'ennemi du dehors ; il pouvait empê- « cher les Français de se déchirer entre eux. C'était le « rêve de ses derniers jours : imposer la paix et cepen- « dant ne pas tirer l'épée.

« La plus grande de ses douleurs a été de n'avoir « auprès de lui ni sa femme, ni ses enfants. On a pu le « deviner ; il n'en a point parlé. Aucun de ces noms « chéris n'a passé de son cœur jusqu'à ses lèvres. Il « craignait de faiblir en les prononçant ; seulement on le « voyait parfois lever les yeux et les mains au ciel, un « soupir aussitôt étouffé s'échappait de sa poitrine et « une ombre de tristesse voilait ce mâle visage sur « lequel ni la vie ni la mort n'ont pu faire passer un « moment l'expression de l'effroi. »

Ce fut dans Paris une stupeur générale, sans aucune distinction de partis. Les adversaires politiques du maréchal s'inclinaient devant un tel malheur. Le général Cavaignac éclata en sanglots.

Bugeaud et Cavaignac avaient des opinions politiques diamétralement contraires. Mais Bugeaud avait rendu pleine justice au mérite militaire de Cavaignac. Et Cavaignac, sachant quelle perte faisait la France, s'agenouilla près de la dépouille mortelle de l'ancien gouverneur de l'Algérie.

La vie pour Roches était changée. En perdant son grand ami, il perdait le foyer où s'éclairait son intelligence, où son cœur se réchauffait, où sa volonté et son patriotisme se fortifiaient. Mais il avait appris près du maréchal à savoir dominer sa douleur et à marcher où le devoir l'appelait.

Nommé enfin consul général à Tanger, il quitta bientôt ce poste pour un autre plus important dans lequel il pouvait rendre les plus grands services. Il fut nommé consul général à Tunis.

Depuis la conquête d'Alger, notre possession africaine ne semblait solide qu'autant que Tunis nous appartiendrait. Mais ce n'était pas seulement notre classique ennemie l'Angleterre qui nous barrait le chemin, c'était le Sultan, c'était l'Italie. Aussi tous les généraux qui avaient commandé en Afrique avaient compris qu'il fallait arriver à la possession de Tunis comme une conséquence forcée de notre occupation algérienne.

Les beys de Tunis étaient très ombrageux, très farouches, très jaloux de leur autorité, et surtout très ennemis de tout ce qui était chrétien. La France qui était le premier Etat chrétien établi sur le sol sacré de l'Islam était abhorrée.

Le souverain qui régnait au moment où Roches fut nommé, et que l'on appelait Sadock, était célèbre par son caractère violent. Il était difficile de l'aborder.

Une chose avait particulièrement le privilège d'exciter sa colère. C'était une certaine créance Margottin frères.

Les frères Margottin négociants de Marseille avaient eu le malheur de perdre un navire sur les côtes de Tunisie et ce navire avait été pillé. De là, une demande d'indemnité de huit cent mille francs adressé au bey de Tunis.

Les consuls qui avaient précédé Roches avaient tous été très mal reçus quand ils avaient voulu parler au bey de la facture Margottin. Roches pensa qu'il était prudent de ne pas exciter dès son entrée en fonctions la fureur du potentat musulman.

— Eh bien, lui dit Sadock d'une voix rude, quand Roches lui fut présenté, tu viens de voir ton sultan !

— Je viens de voir mon empereur.

— Et que t'a-t-il dit, ton empereur ?

— Mon empereur m'a dit, qu'en récompense de mes

services, il me faisait le très grand honneur de m'envoyer près de toi.

— Et Margottin frères ? Il t'a parlé de Margottin frères.

— Oui, il m'a parlé de Margottin frères.

— Et que t'a-t-il dit de Margottin frères ?

— Mon empereur m'a dit : j'ai appris que sous d'autres souverains, mes prédécesseurs, on a fatigué mon frère Sadock d'une facture Margottin frères. Fais-lui savoir que j'ai donné l'ordre que la facture soit déchirée. Fais-lui savoir pareillement que j'entends vivre auprès de lui comme un bon frère et lui prêter assistance pour accroître sa grandeur.

A ces paroles, le front du bey se dérida, ses préventions contre le consul général de France tombèrent.

Roches fut dorénavant *persona grata* près du souverain musulman.

Le récit de ses aventures, le charme avec lequel il s'exprimait achevèrent de lui assurer les bonnes grâces de Sadock.

Le bey aimait l'homme qui connaissait comme lui-même le Coran et les livres saints. Il y eut, ce qui ne s'était jamais vu, une intimité entre le souverain et le représentant d'une puissance étrangère. Ils parcouraient la campagne à cheval, chassaient, donnaient des fêtes. Le bey venait parfois surprendre son ami et lui rendre visite au consulat.

Quand le voyage de l'empereur Napoléon III en Algérie fut décidé, le gouvernement manifesta au consul général le désir de voir arriver à Alger quelque grand personnage Tunisien.

Léon Roches répondit au ministre des Affaires étrangères : envoyez-moi une frégate et je vous amènerai Sadock lui-même.

Quand le projet de Roches fut connu, il y eut une coalition de tous ceux qui combattaient l'influence française. Les Italiens, les conseillers du bey, intriguèrent pour l'empêcher de réussir. Leur résistance fut vaine, Sadock

arriva à Alger sur la frégate de son *frère* avec son grand ami Léon Roches.

Pour la première fois un prince musulman venait rendre hommage à un souverain chrétien sur une terre musulmane conquise par des chrétiens.

La politique anglaise est partout la même. Avant de s'emparer d'une colonie, elle procède par une sorte de pénétration économique. Le consul cherche à obtenir des concessions de chemin de fer et d'autres encore. L'Angleterre s'insinue ainsi dans le pays qu'elle convoite et peu à peu s'y installe. Léon Roches avait l'œil à tout, contrecarrait les invasions clandestines.

Il avait un grand avantage sur ses adversaires les consuls étrangers : il parlait admirablement l'arabe, se rendait sympathique dans les hautes classes et populaire dans la masse du peuple. C'est ainsi qu'il contribua efficacement au protectorat bien avant qu'il fût officiellement établi. Son nom est resté légendaire en Tunisie.

L'influence de Roches était si grande que souvent après son départ on lui adressait des lettres comme s'il faisait partie du gouvernement. Ignorants de notre organisation politique, les chefs arabes croyaient que Sidi Omar était toujours un des puissants du jour.

En 1864, un poste considérable devint vacant, celui de représentant de la France au Japon. Pour le bien remplir il fallait un diplomate qui eût beaucoup d'autorité, d'énergie, de finesse et de tact. On fit appel au dévouement de M. Roches. Il accepta.

A ce moment une révolution venait d'éclater à Yedo.

Au milieu d'une guerre civile, le rôle d'un diplomate est toujours difficile.

Chacune des nations ayant un représentant au Japon, voulait jouer un rôle important, surtout l'Angleterre et l'Amérique à cause de l'étendue de leur commerce. La France avait à côté de son commerce, des intérêts religieux à protéger. Roches s'attacha à maintenir l'équilibre et l'union entre les grandes puissances ; il ne tarda pas à prendre un rôle prépondérant.

Le marquis de Beauvoir qui a fait un voyage au Japon en 1867 et publié ses impressions dans un livre des plus intéressants, parle avec enthousiasme de M. Roches.

Il décrit ainsi un arsenal qui fut élevé grâce à M. Roches.

« En arrivant à l'arsenal, nous avons été reçus par « M. Verny, ingénieur des constructions navales ; avec « lui nous avons parcouru d'un bout à l'autre tout le ter- « rain des chantiers. Douze mille Japonais étaient occu- « pés, les uns à de gigantesques terrassements, les autres « au creusement des bassins, d'autres enfin à la cons- « truction de deux canonnières. Un grand hangar de qua- « rante-cinq mètres de long, ayant une corderie dans sa « partie supérieure, abrite une trentaine de machines « superbes qui, venues de France et de Belgique, ont « coûté des millions. Voilà de quoi construire des moni- « tors et des merrimacs pour le Taïcoun. Bien que de « véritables constructions ne puissent commencer avant « trois ans, on s'est hâté de faire faire d'imminents achats « par les Japonais ; car à l'instar de tous les orientaux ils « sont si changeants qu'il faut songer à assurer le main- « tien du contrat par un premier engagement de fonds. « Quarante-cinq ouvriers français sont les conducteurs « des travaux de M. Verny ; cette petite colonie demandée « par les Taïcouns, cédée par la France, travaille avec « ardeur au service de ses nouveaux patrons qui, j'en suis « sûr, leur ont assuré de magnifiques appointements. Le « village français est frais et coquet : il a sa petite cha- « pelle et son aumônier : et certes, là, nos compatriotes « nous font honneur.

« C'est un grand triomphe pour les Français qu'a rem- « porté là M. Léon Roches. La jalousie des autres nations « se révéla maintes fois à ce sujet chaque jour où l'in- « fluence française se manifestait plus énergiquement. « On peut dire à bon droit que notre ministre excellait à « ne jamais laisser échapper aucune influence pour la « France. »

Et plus loin, M. de Beauvoir ajoute :

« Il est une chose que j'ai par-dessus tout à cœur de

« dire, c'est combien le ministre de France, M. Léon « Roches, arrivé ici depuis mai 1864 a porté haut le nom et « l'influence de la France. Ancien officier d'Afrique, aux « allures et à l'esprit militaire, plein de franchise et de « patience, possédant par excellence les qualités qui en « faisaient et en font le diplomate le plus accompli pour « comprendre les orientaux et traiter avec eux, il n'a pas « tardé à « enlever » les Japonais.

« En très peu de temps, il leur montrait combien ils « pourraient vite avec le secours de notre instruction, de « nos armes, de nos vaisseaux, se rendre omnipotents au « milieu des factions qui divisaient leurs ennemis. Et « aussitôt un arsenal annexe est fondé à Yokohama, un « grand arsenal à Yokoska, on appelle notre mission « militaire et toute une moitié du Japon nous achète par « millions fusils et canons, étoffes et produits de l'Occi- « dent.

..... Oui, nous pouvons bien sincèrement féliciter « M. Roches d'avoir pu, par ce dernier coup, porter si haut « l'influence française, qu'il avait déjà si habilement et « si heureusement établie au Japon, en se rendant vrai- « ment maître de la situation et en laissant victorieu- « sement l'Angleterre, l'Amérique et la Hollande dans « une lointaine infériorité. Je vous ai dit combien nous « étions tristes d'avoir parcouru le monde pendant treize « mois sans trouver pour la France une position digne « d'elle. Mais ici nous pouvons marcher la tête haute. »

Quand le duc de Penthièvre, fils du prince de Joinville, vint visiter le Japon, Roches lui offrit l'hospitalité sous pavillon français dans la légation de Yedo. Plus tard, Roches eut la même attention généreuse et délicate pour le duc d'Alençon, fils du duc de Nemours.

C'est la première fois que les deux princes recevaient l'hospitalité sous un toit français à l'ombre du drapeau de la France. Ils en furent profondément touchés et le duc d'Aumale écrivit à son ancien compagnon d'armes pour lui en exprimer sa gratitude.

Lorsque l'écho de ce petit événement arriva à Paris, on

raconta l'anecdote à l'empereur Napoléon dans une intention qui n'était nullement bienveillante pour notre ministre du Japon.

« Messieurs, répondit l'empereur, j'approuve la conduite de M. Roches. Il a le courage de la reconnaissance. »

En parlant ainsi, l'empereur se rappelait la première entrevue qu'il avait eue avec M. Roches en 1851.

M. Roches lui avait été présenté par un de ses vieux camarades d'Afrique, le général Fleury. Comme le prince s'étonnait que M. Roches ne lui eût pas demandé plus tôt une audience.

« Oserai-je avouer à Votre Altesse, répondit Roches, que comblé hier encore des faveurs et de la bienveillance du roi Louis-Philippe, je n'ai pas eu le courage de franchir le seuil du Palais d'où la Révolution venait de le chasser.

« — Vous n'avez pas à vous excuser, monsieur Roches, dit l'Empereur, votre conduite vous honore. »

En récompense de ses grands services, Roches fut élevé du grade de consul général à celui de ministre plénipotentiaire.

Roches revint en France vers 1869.

Il avait connu les grands jours glorieux pour la patrie, glorieux aussi pour lui.

L'année terrible le frappa au cœur. Cette armée qu'il aimait tant, où il avait autrefois si courageusement combattu, était anéantie. Ses chefs étaient les uns morts, les autres vaincus et prisonniers. C'était les jours sombres de la défaite.

Roches dont la vie active était désormais terminée, prit sa retraite. Il semblait que dans le deuil de la patrie il eût besoin de solitude et d'oubli.

Je l'avais vu autrefois chez mon beau-père, M. Charles Ybry, ingénieur éminent, qui avait connu Roches à Tunis. M. Roches avait en maintes circonstances apprécié ce noble caractère et cette puissante intelligence. Ami de Roches et de Ferdinand de Lesseps, M. Charles Ybry était digne d'être lié avec de pareils hommes.

J'avais perdu de vue Roches quand, en 1892, je le ren-

contrai à Fontainebleau où j'étais venu passer mes vacances.

On pouvait dire de lui ce qu'on disait du baron Haussmann : qu'il était fort âgé mais qu'il ne serait jamais un vieillard. Sa taille n'était pas courbée. Il se tenait droit comme jadis ; il avait grande allure. L'œil était jeune et souriant. La bienveillance rayonnait de toute sa physionomie.

Je le questionnai sur les aventures extraordinaires de sa jeunesse, ses anciennes expéditions, les hommes illustres qu'il avait connus, les combats auxquels il avait pris part ; et comme je lui donnais le conseil de publier le récit d'événements aussi émouvants :

« C'est fait, me dit-il, et il ajouta : je vous enverrai mes souvenirs ».

Le lendemain, je recevais deux volumes intitulés : *Trente-deux ans à travers l'Islam*. Je les lus avec un intérêt passionné.

L'ouvrage devait avoir trois volumes.

Les deux premiers avaient seuls paru ; le troisième, consacré aux missions, n'avait même pas été composé. Je regrettais cette lacune.

Je vis l'honorable éditeur de l'ouvrage, et il se montra disposé à faire une nouvelle édition, si Roches lui apportait le troisième volume.

Roches se décida sur mes instances, à commencer la suite de ses nouveaux souvenirs.

Le 10 octobre 1893, voici la lettre qu'il m'écrivait :

Château de Garraube (Dordogne).

10 octobre 1893.

Cher monsieur,

Je dois bientôt me rendre à Paris et à Fontainebleau où je me fais une fête de vous rencontrer. Je compte mettre à profit votre bienveillant concours pour mettre à exécution le projet que vous m'avez suggéré de terminer

mon ouvrage. J'emporterai avec moi tous les documents que je possède.

Pardonnez mon indiscrétion. Pourquoi avez-vous fait luire à mes yeux un succès auquel j'avais complètement renoncé? Songez que je viens d'entrer dans ma quatre-vingt-cinquième année.

Je suis chez un de mes vieux camarades d'Afrique, le comte de Garraube.

Je vous dis donc : à revoir. Veuillez agréer, etc...

Léon Roches.

Quelques mois s'écoulèrent.

Je reçus en 1894 la lettre suivante :

Mougon (Deux-Sèvres).

Cher monsieur et ami,

Ainsi que c'était convenu entre nous, j'ai vu M. Maurice Firmin-Didot qui m'a dit avec quel intérêt bienveillant vous l'aviez entretenu de mon ouvrage, et quelles bonnes idées vous lui avez suggérées à ce sujet.

Encouragé par les promesses qu'il m'a faites, je me suis mis à l'œuvre dès mon retour dans ma solitude et hélas! j'ai constaté que mon pauvre cerveau n'était plus capable de la moindre application. Après quelques jours d'un travail très modéré, mon médecin appelé par ma famille m'a formellement et absolument défendu de me livrer à une tension intellectuelle quelconque. J'ai dû me soumettre et renoncer à l'exécution d'un projet que vous m'aviez si aimablemeut inspiré. Je vous conserverai toujours une profonde reconnaissance pour la gracieuse insistance que vous avez mise à faire valoir mes récits. Pourquoi ces encouragements ne m'ont-ils pas été donnés plus tôt ?

A vous, cher monsieur et ami, une cordiale poignée de main.

Léon Roches.

Il fallut à mon grand regret renoncer à la publication de ce troisième volume.

Je ne vis plus Roches qu'à de rares intervalles.

A une des dernières visites que je lui fis, aux environs de Niort, la conversation ayant porté sur Abd el Kader et sur la fameuse décoration qu'il avait donnée à Roches après le siège de Madhi, je lui manifestai le désir d'en voir les insignes.

« Rien n'est plus simple, dit-il en souriant, je vais ouvrir pour vous,... pour vous seul l'armoire aux vanités. Je croyais l'avoir fermée à jamais ».

Il se leva, se dirigea vers un meuble qu'il ouvrit. Je vis des colliers, des grand'croix, des plaques étincelantes. Chacun de ces bijoux n'était pas une simple gracieuseté de souverain : c'étaient des souvenirs d'un très noble passé ; au milieu se détachait cette fameuse croix de l'ordre de la Richa à sept plumes qu'Abd el Kader lui avait décernée.

Il referma ce reliquaire d'honneurs. Je ne crois pas que depuis il l'ait ouvert de nouveau.

La vieillesse de Roches, comme sa vie, fut admirable.

La Rochefoucauld a dit que le soleil ni la mort ne se peuvent regarder fixement. L'âme héroïque de Roches sut regarder la mort en face. Chargé d'années, il a vu avec sérénité arriver ses derniers moments.

Quand l'homme atteint l'extrême vieillesse, il semble qu'il est au haut d'un sommet ; les choses humaines lui apparaissent sous leur véritable aspect. Il les réduit à leur exacte proportion. Dans le passé, il ne cherche à se rappeler que ce qui est juste et bon ; dans l'avenir, il voit Dieu.

Roches a fini ses jours entouré de soins par sa fille, son gendre, M. Laliman, et par ses petites-filles qui ont épousé deux frères, MM. Querry. Ce sont des hommes distingués qui habitent l'Orient où ils occupent des postes importants. Ils suivent la tradition de Roches en faisant aimer et respecter le nom français.

Les déchéances de la vieillesse, Roches ne les a pas

connues. Il a conservé toutes ses facultés de cœur et d'esprit jusqu'au dernier jour. Il s'est éteint dans les bras de sa fille après avoir rempli ses devoirs de chrétien.

Il est mort à l'âge de 91 ans, le 26 juin 1901.

Je n'ai appris la mort de Roches que tardivement. Je n'avais pas avec lui des relations suivies ; je ne connaissais pas sa famille

Qu'allait devenir son œuvre ? Allait-elle s'ensevelir sous le linceul de l'oubli ? Je pensais toujours à sa grande épopée. Sa personne exerçait sur moi une sorte de fascination d'outre-tombe. Quoi d'étonnant ? Il a laissé une impression durable dans la mémoire de tous ceux qui l'ont entendu ou lu.

Je me suis donné la tâche de sauver en les rééditant tous ces récits charmants ou émouvants, qui sont un enseignement pour l'esprit et une joie pour le cœur. J'ai apporté à ce travail la même ardeur et le même enthousiasme que pour les causes que je plaidais.

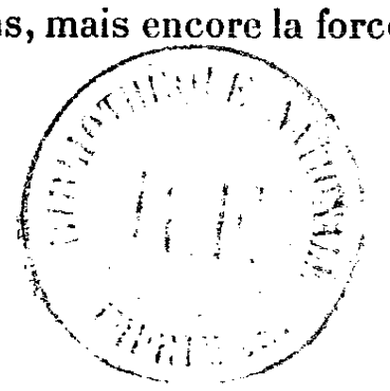
En réunissant les souvenirs de Roches, je me rappelai les dernières pages du livre d'un autre illustre africain, le général du Barail.

A la fin de ses admirables mémoires, le général expliquait le motif qui l'avait amené à les écrire.

« J'ai voulu, dit-il, raconter à mes vieux compagnons d'armes quelques-unes des actions que nous avons accomplies ensemble, et aux jeunes gens qui ont dans les mains l'avenir de la patrie, leur montrer comment nous avons fait ce que nous pouvions pour servir le pays. Je serais heureux si je pouvais faire passer dans quelques âmes, dans beaucoup d'âmes, la flamme patriotique et militaire à laquelle obéissait en 1839 l'engagé volontaire aux spahis, et qui brûlera toujours inextinguible et pure jusqu'au dernier soupir dans le cœur du vieux soldat ».

Ce service, que le livre, aujourd'hui classique, de du Barail a rendu à la France, le livre de Roches peut le rendre également.

C'est par ces livres d'énergie que se répand l'enthousiasme pour les vies fécondes et désintéressées, et que s'entretiennent dans les cœurs non seulement le désir des grandes actions, mais encore la force morale capable de les exécuter.



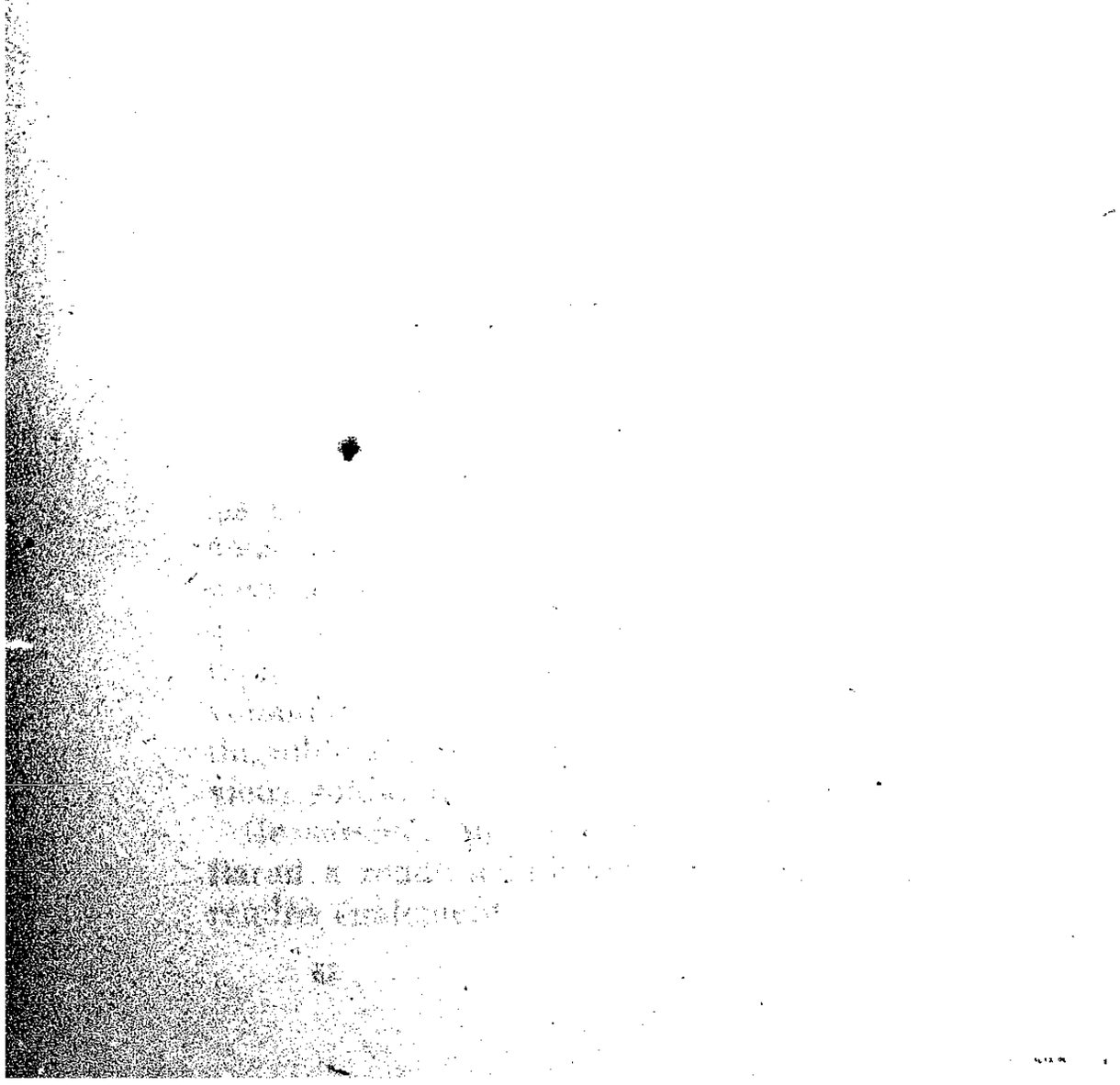


TABLE DES MATIÈRES

LIVRE PREMIER

ALGER

Pages

PRÉFACE I
AVANT-PROPOS XI

CHAPITRE PREMIER

Détails sur ma famille et mon éducation. — Répugnance à me rendre à Alger auprès de mon père. — Mon arrivée à Alger et mes premières impressions. — Braham-Reïs. . . 1

CHAPITRE II

Course dans la Mitidja. — Visite chez Mamma Nefissa. — Khadidja. — Elle est emmenée par ses parents. 8

CHAPITRE III

Je retrouve Khadidja mariée, — J'apprends l'arabe. — Je corresponds avec Khadidja. 16

CHAPITRE IV

Je suis nommé interprète traducteur assermenté. — Expédition dirigée par le général Clauzel pour installer un bey à Médéah. — Je l'accompagne. — Episode du capitaine Gastu. — Rentrée à Alger avec le désir de devenir soldat. 22

CHAPITRE V

Pages

Je parviens auprès de Khadidja, — Enlèvement de Khadidja par son mari. — Projet de la suivre. — Je décide de me rendre auprès d'Abd el Kader. — Je feins d'être musulman. 27

LIVRE II

SÉJOUR DANS LA MITIDJA ET A MILIANAH

CHAPITRE PREMIER

Départ d'Alger. — Séjour chez les Béni-Moussa. 35

CHAPITRE II

Haouch-Chaouch près Bou-Farick. — Le lieutenant Vergé. — Visite à Blidah. — Muphti Bel-Kassem. — Emissaire de l'émir. 39

CHAPITRE III

Pratiques religieuses 45

CHAPITRE IV

Scène à propos de la guerre contre les Français. 49

CHAPITRE V

Mœurs du Lion 51

CHAPITRE VI

Sauk-Tlèta des Beraz, décembre 1837. 55

LIVRE III

AU CAMP D'ABD EL KADER

CHAPITRE PREMIER

Biographie d'Abd el Kader. 62

CHAPITRE II

Pages
Présentation à Abd el Kader. — Son portrait 65

CHAPITRE III

Politique de l'émir 69

CHAPITRE IV

Description du camp de l'émir 77

CHAPITRE V

Ordre de marche du sultan en campagne. — Pose et levée du camp 84

CHAPITRE VI

Combat. — Exécution du kaïd Birom. — Intervention des petits-enfants 91

LIVRE IV

A TLEMCEN

CHAPITRE PREMIER

Je crois mourir. — Arrivée d'Isidore. — Visite à Sidi Bou Médin. — Un Arabe qui m'est dévoué 100

LIVRE V

MÉDÉAH

CHAPITRE PREMIER

Hadj Bouzien, ami de mon père. — Arrivée de mon père. — Son entrevue avec Abd el Kader. 104

CHAPITRE II

Détails sur la vie d'Abd el Kader. 111

LIVRE VI

SIÈGE D'AIN-MADHI

CHAPITRE PREMIER

Pages

Abd el Kader se décide à aller attaquer Aïn-Madhi. — Départ fixé au 12 juin 1838. 115

CHAPITRE II

Départ de Tagdempt. — Route de Tagdempt à Aïn-Madhi. — Mission que me confie l'émir auprès de Sidi Mohammed el Tedjini, seigneur d'Aïn-Madhi 117

CHAPITRE III

Mon entrevue avec Sidi Mohammed Tedjini. — Sauvé miraculeusement. — Est-ce par l'intervention de Kadidja? 121

CHAPITRE IV

Retour auprès d'Abd el Kader. — Attaque des jardins d'Aïn-Madhi. — Investissement d'Aïn-Madhi. — Brèche. — Assaut impossible. 128

CHAPITRE V

Suite du siège. — Razzia de Tedjmout. 133

CHAPITRE VI

Ruse employée pour creuser une mine. — Hassan le Hongrois. — Scène du cimetière. — Abd el Kader me magnétise. — Ses extases 138

CHAPITRE VII

La mine est achevée et chargée. — Arrivée de Sidi Mohammed Saaïd, frère aîné de l'émir. 141

CHAPITRE VIII

Capitulation d'Aïn-Madhi. 145

LIVRE VII

TEDJMOUT, TUGGURTH ET LE DÉSERT

CHAPITRE PREMIER

Pages

Tedjmout. — Décoration. — L'émir me fait cadeau de Salem. Messaouda m'annonce la mort de Khadidja 149

CHAPITRE II

Adieux de l'Hôtesse arabe. — Fin décembre 1838. 156

CHAPITRE III

Tedjini a quitté Aïn-Madhi. — Effet terrible produit par la mine de Hassan le Hongrois. — Prière sur la tombe de Khadidja. — Rapport sur le siège envoyé au maréchal Vallée. 165

LIVRE VIII

PRÉPARATIFS DE GUERRE

CHAPITRE PREMIER

Retour à Tagdempt. — Marabout de Sidi Bouzid. — Retour de Miloud Ben Arrache. — L'émir refuse de ratifier les articles additionnels. — Abd el Kader veut me marier. — Maladie de la mère du sultan. 167

CHAPITRE II

Grand conseil à Bou Khorchefa. — Mission du commandant de Salles chargé d'obtenir la ratification des articles additionnels. — Abd el Kader est décidé à faire la guerre, mais il temporise. — Mes observations. 173

CHAPITRE III

Lettres au roi, à la reine et aux ministres de l'Intérieur et de la Guerre. — Inutilité de cette correspondance. — L'émir envoie une ambassade au Maroc. — Mission secrète . . . 177

CHAPITRE IV

Pages

Guet-apens. — Réunion de Taza. — Guerre sainte. — Mariage. 184

CHAPITRE V

Passage des Bibans. — Scène où j'avoue à Abd el Kader que je ne suis pas musulman 189

CHAPITRE VI

Préparatifs de fuite 192

CHAPITRE VII

Fuite et arrivée au camp français du Figuier 194

LIVRE IX

RETOUR A ORAN ET A ALGER

CHAPITRE PREMIER

Réception du commandant du Figuier. — Réception à Oran. . 200

CHAPITRE II

Acte de répudiation. — Ma lettre à Abd el Kader. — Départ pour Alger. — Commencement des hostilités 203

CHAPITRE III

Retour à Alger, 19 novembre 1839. — Départ pour Paris. — Ma tante, Mme Champagneux. — M. Thiers, garde mon manuscrit. — Nommé interprète de 1re classe. — Attaché à l'état-major du duc d'Orléans. 205

CHAPITRE IV

Retour à Alger. — Le maréchal Vallée m'enlève à l'état-major du Prince et m'attache au général Schramm. — Expédition de Médéah et de Milianah. — Ravitaillement de ces places avec le maréchal Vallée. — Relégué à Coléah. — Visite d'adieux au maréchal Vallée qui est remplacé par le général Bugeaud 212

CHAPITRE V

Pages

Arrivée du général Bugeaud. — Je suis attaché à sa personne. Première campagne de Médéah et Milianah. 218

CHAPITRE VI

Campagne de Tagdempt. — Scène d'interprétation avec les Beni-Amer. — Visites aux ruines du Fort et de ma maison à Tagdempt. 224

CHAPITRE VII

Le maréchal Bugeaud me confie une mission qui m'éloigne d'Alger. — Départ d'Alger fin juillet 1841. — Pressentiment de mon voyage à la Mecque 228

LIVRE X

KAIROUAN ET L'ÉGYPTE

CHAPITRE PREMIER

Arrivée à Tunis. — Tunis. — M. de Lagau, consul général. — Je revêts le costume musulman. — Bazars et mosquées. — Zaouia de Tedjini. — Fettoua 235

CHAPITRE II

Malte. — Le consul M. de Fabreguettes. — Prosper Mérimée. — Première lettre à mon ami, le capitaine Vergé; Alexandrie, le Caire, les fellahs 243

CHAPITRE III

Le Caire. — Fonctionnaires européens au service du vice-roi. — Général Selves (Soliman-Pacha). — Ar[illegible]ce du vice-roi. 251

CHAPITRE IV

Deuxième lettre à mon ami le capitaine Vergé : visites aux écoles fondées par le vice-roi, projet de collège arabe à Alger, considérations générales sur le gouvernement du vice-roi et la situation des fellahs. 256

CHAPITRE V

Pages

Je revêts de nouveau le costume musulman. — Le cheik el Tounsi. — Le medjelès de Djemâa-el-Ezhar. — La fettoua. . 261

CHAPITRE VI

Je me décide à me rendre à la Mecque. — Préparatifs. — Sid el Hadj Hassan, beau-frère du cheik Tounsi. — Ma lettre au général Bugeaud 268

CHAPITRE VII

Préparatifs de mon voyage à la Mecque. — Je laisse Isidore. — Départ du Caire. — Rejoint la caravane de Hassan-ben-Ali à Aadjeroud. 272

LIVRE XI

MÉDINE

CHAPITRE PREMIER

Voyage de Kalaât-Aadjeroud à Yamboa. — Attaque dirigée contre notre caravane. — Yamboa. — Triste situation des pèlerins algériens 277

CHAPITRE II

Voyage à Médine. — Description de Médine. — Mosquée du prophète. — Son tombeau. 281

CHAPITRE III

Suite de la description de la mosquée du prophète. — De son tombeau et des tombes des membres de sa famille. 286

LIVRE XII

LA MECQUE

CHAPITRE PREMIER

Départ de Médine. — Route de Médine à la Mecque. — Irham. Entrée à la Mecque 291

CHAPITRE II

Pages

Origine du pèlerinage. — La mosquée. — La Caâba. — Bit Allah. — Les monuments situés autour de la Caâba. . . . 294

CHAPITRE III

Suite de la description du temple de la Mecque. — Cérémonies religieuses ordonnées aux pèlerins. 300

CHAPITRE IV

Visite dans l'intérieur de la Câaba. — Exploitation des pèlerins. — Cérémonies obligatoires du pèlerinage 306

CHAPITRE V

J'envoie un message au grand chérif à Taïf. — Bazars de la Mecque. — Lieux vénérés aux environs de la Mecque . . . 309

CHAPITRE VI

Voyage de la Mecque à Taïf. — Présentation au grand chérif. — Sidi Mohammed Ebnou Aoun 315

CHAPITRE VII

Audience privée du grand chérif. — Ses confidences 320

CHAPITRE VIII

La fettoua est sanctionnée par le Medjelès de Taïf. — Mes adieux au grand chérif. — Aspect général de Taïf 326

CHAPITRE IX

Retour à la Mecque, 16 janvier 1842. — Arrivée des caravanes. — Procession. — Campement à Aârafat. — Sermon. 330

CHAPITRE X

Enlèvement à Aârafat. — Djeddad. — Embarquement sur la mer Rouge 339

LIVRE XIII

DE DJEDDAH A ALEXANDRIE

CHAPITRE PREMIER

Pages

Lettre de Fresnel. — Départ de Djeddah. — Arrivée à Kocéir. — L'honnête marocain. — Arrivée à Kenneh 344

CHAPITRE II

Kenneh. — L'uléma du bazar. — Les touristes européens. . . 349

CHAPITRE III

Ruines de Thèbes. — Départ de Kenneh 354

CHAPITRE IV

Voyage de Kenneh à Alexandrie. — Procès devant le kadhi. — Arrivée à Alexandrie 359

CHAPITRE V

Je rencontre Isidore. — Embarqué sur le brick italien, *Gioan-Battista*. — Le capitaine Schiaffino. — Arrivée à Civita Vecchia. 364

LIVRE XIV

ROME

CHAPITRE PREMIER

Voyage de Civita-Vecchia à Rome 375

CHAPITRE II

Arrivée à Rome. — Le *Miserere* dans la chapelle Canonini. — Mes impressions en visitant Rome. — Giacomo il Napolitano. 378

CHAPITRE III

Pages
Accueil qui m'est fait à Rome par l'élite de la colonie française 384

CHAPITRE IV

Ma conversion. — Extrait des lettres adressées à ma tante Mme de Champagneux 385

CHAPITRE V

Mon projet de me consacrer à l'apostolat. — Présentation au P. Roothan, général des Jésuites. — Visite au cardinal Mezzofanti. — Présentation au pape 393

CHAPITRE VI

Le général Bugeaud me rappelle en Algérie. — Communication de l'ambassadeur de France. — Décision du pape. — Je quitte Rome 399

LIVRE XV

CAMPAGNES D'AFRIQUE

RÉCITS ÉPISODIQUES

1842-1844

CHAPITRE PREMIER

Départ de Rome. — Arrivée à Alger. — Accueil du gouverneur général, de mon père, de mes camarades et de mes amis musulmans 406

CHAPITRE II

Mes relations avec Tedjini. — Organisation de mes émissaires. — Défiance des Arabes. — Lettre à Abd el Kader. — Réflexions sur mes récits. 410

CHAPITRE III

Nouvelle de la prise de la Smala. — Joie du général Bugeaud. — Mariage d'Ameur ben Ferhat. — Le gouverneur général

Pages

et le duc d'Aumale donnant un grand exemple de leur respect pour la justice musulmane 417

CHAPITRE IV

Épisode des Beni-Ouragh. — Ouaransenis (juin 1843). 420

CHAPITRE V

Lettres à ma mère adoptive. — Le général Bugeaud est nommé maréchal. — Je suis nommé chevalier de la Légion d'honneur. — Visite du khalifa au maréchal. — Protection accordée par le maréchal Bugeaud aux ordres religieux. — Ses lettres au sujet des Jésuites 429

CHAPITRE VI

Lettres à mon ami M.-M. de L... — 11 septembre 1843. — Je retrouve Lella Béla Ben El Hakem, que j'avais dû épouser à Tegdempt en 1839. — 15 octobre 1843. Arrivée à Alger du capitaine Schiaffino, qui m'avait ramené d'Alexandrie à Civita-Vecchia. — 10 décembre 1843. — Mort de mon serviteur Isidore. — Don de mon cheval Salem au haras de Bou-Farik 437

LIVRE XVI

CAMPAGNES D'AFRIQUE

RÉCITS ÉPISODIQUES

1844

CHAPITRE PREMIER

Lettres à mon cousin le commandant X, attaché au ministère de la Guerre. — Janvier 1844. — Au sujet des cruautés reprochées à l'armée d'Afrique. — Mars 1844. — Opinions du maréchal sur la guerre d'Afrique. 448

CHAPITRE II

Je quitte le colonel Eynard. — J'arrive au camp du maréchal. 456

LIVRE XVII

CAMPAGNE DU MAROC

1844

CHAPITRE PREMIER

Pages

Conférence et combat à Sidi-El-Oussini. — Négociation et rencontres hostiles. — Arrivée de Moulay Mohammed, fils aîné de l'empereur 460

CHAPITRE II

Intrigues d'Abd el Kader auprès de l'entourage du fils de l'empereur. — Effet produit sur la frontière en Algérie par l'arrivée de l'armée marocaine. — Calme du maréchal. — Bombardement de Tanger. — Bataille d'Isly. 464

CHAPITRE III

Lettre à mon cousin le commandant ***, attaché au ministère de la Guerre. — (Koudiat Abd-el-Rhaman. 16 août 1844.) — Récit de la bataille d'Isly. — Episode Morris. 468

CHAPITRE IV

Armistice accordé aux envoyés du prince marocain. — Trouvé la correspondance de l'empereur avec son fils. 478

LIVRE XVIII

MISSION A PARIS

CHAPITRE PREMIER

Campagne de Dellys. — Je conduis les chefs arabes à Paris. 483

CHAPITRE II

A propos d'une comparaison établie entre le maréchal Bugeaud et l'émir 489

CHAPITRE III

Fin de Dix ans en Islam 493

Pages

CORRESPONDANCE 497

ÉPILOGUE. 515

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE
R.F.
IMPRIMÉS

ÉVREUX, IMPRIMERIE DE CHARLES HÉRISSEY.